

**Piotr DMOCHOWSKI**

**NOTES SUR LA SITUATION GENERALE**  
– historique d'un échec –

Edité par l'auteur



A toutes les victimes de l'art officiel et de l'establishment culturel d'aujourd'hui et de demain.



## INTRODUCTION

– La présente, première partie des « notes », est le fragment d'un tout dont la suite sera publiée quand cesseront les circonstances qui l'interdisent à l'heure qu'il est.

– La partie que je présente a été écrite en 1986/1987, dix ans donc avant que paraisse sa première publication. Je le souligne car cela peut tromper le lecteur d'aujourd'hui en introduisant une fâcheuse impression de confusion des époques.

– Je publie ce livre moi-même, comme j'ai publié moi-même les précédentes monographies consacrées à Beksinski.

– Tous les faits qui sont décrits ci-dessous sont exacts. J'ai seulement changé ou passé sous silence trois ou quatre noms. J'ai gardé tous les autres.



10 XII 85  
BARRET

J'ai invité à déjeuner Robert Barret, critique d'art et journaliste à la petite revue économique « Prévisions ». C'est un homme éminemment sympathique et plein d'esprit bien que très âgé. Il serait prêt à faire un « papier » sur ma prochaine exposition. La règle de son journal veut toutefois que le peintre passe d'abord une annonce publicitaire. Autrement dit, il s'agit d'un « coup de coeur » payant.

Je ne sais pas ce qu'il en sera car je n'ai pas d'argent pour acheter cette annonce. Pourtant, il est réconfortant de rencontrer enfin un homme souriant dans la grisaille des « gueules mornes » de mes interlocuteurs habituels. Car depuis que je me suis mis à lancer Beks, j'ai davantage l'impression d'évoluer dans un milieu de sinistres notaires que parmi des gens passionnés par la beauté de l'art.

11 XII 1985  
KOŁODZIEJCZYK

J'ai aujourd'hui invité à déjeuner Leszek Kolodziejczyk, un journaliste polonais à la retraite. Il a fait sur mon exposition un article dans la revue Przekroj qui, par certains côtés, correspond à Paris Match en France.

Kolodziejczyk part en Pologne et revient à Paris en mai. Nos intérêts pourraient converger. Il cherche en effet un petit « job » d'appoint à trois mille francs par mois, alors que je cherche un homme de public relations pour ma prochaine exposition. Il semble connaître beaucoup de monde à Paris, si on en juge par tous les grands noms de la France qu'il a interviewé du temps où il était le correspondant du journal Zycie Warszawy et de la revue du Comité central du parti Polityka. Surtout, il pourrait attirer quelques journalistes français, car ces gens ne se déplacent que « sur recommandation de... ».



16 XII 1985  
EXPOSITION 1

A la suite de l'exposition, pendant un mois, des vingt-deux tableaux de Zdzislaw Beksinski à la galerie Valmay, située au 22 de la rue de Seine à Paris, en octobre 1985, je me suis trouvé dans une situation financière catastrophique.

En elle-même, l'exposition a été réussie.

Une foule de gens est venue la voir. J'affirme tout haut qu'ils étaient quinze mille. Je crois toutefois qu'en réalité ils étaient aux environs de dix, car plus de sept mille dépliants gratuits ont été emportés à la sortie de la galerie par les visiteurs. Pourtant, bon nombre d'entre eux n'en prenaient pas. Les pointes de fréquentation, qui étaient les plus fortes les samedis après-midi, atteignaient cent trente-cinq personnes à l'heure et pendant les creux, le matin dans la semaine, environ cinquante. Ce décompte a été effectué plusieurs fois, sur ma demande, par Tomek, un garçon polonais que j'avais engagé pour servir de gardien au premier étage de la galerie.

J'ai préparé cette exposition de longue date :

Sans suivre leur ordre chronologique, je vais énumérer les principales démarches qu'il m'a fallu accomplir avant d'aboutir. Qu'on me pardonne cette mise en valeur de mes mérites mais si je le fais c'est non seulement pour me justifier devant les attaques de bon nombre de gens et de Beksinski lui-même, mais aussi parce que je voudrais en garder une trace écrite avant que tout ceci ne s'estompe et sombre dans l'oubli.

J'ai tout d'abord loué, après d'âpres négociations qui ont duré des mois, la galerie Valmay à un homme que j'appellerai par la suite « Pou ». Puisqu'il est avare et ne dépenserait pas un franc pour la maintenir propre, il m'a livré la galerie en mauvais état. Le local était beau, spacieux et bien situé dans la rue de Seine. Mais la saleté qui y régnait était inadmissible. J'y ai donc refait, à mes frais, la peinture, l'installation électrique (puisqu'elle a sauté juste le jour du vernissage) et j'ai rénové les trois pièces qui la composaient. L'extérieur aussi a été repeint et les nouvelles inscriptions faites sur la devanture.

Les meubles anciens, abîmés ont été enlevés et je les ai remplacés par mes propres meubles. J'ai même dû changer le paillason tellement il était usé. Dans la salle du premier étage, j'ai fait installer huit spots halogènes cadreurs qui, dans l'obscurité, grâce au velours noir dont j'avais tapissé les murs, rehaussaient l'ambiance mystérieuse des tableaux et en faisaient mieux ressortir les couleurs.

Les vingt-deux plus beaux tableaux de Beksinski parmi ceux que je possède ont été exposés.

Je les ai précédemment confiés à deux encadreurs parisiens que j'ai choisi avec Ania après quelques semaines de recherches et de comparaisons.

Un certain nombre de publications accompagnaient l'exposition :

Et tout d'abord une plaquette en deux parties, l'une illustrée de douze reproductions en couleur et l'autre contenant environ trente pages de textes d'interviews de Beks que j'ai traduits, de sa biographie que j'ai écrite et de la bibliographie que j'ai réunie et répertoriée.

Un dépliant en quatre langues (français, anglais, allemand et japonais) contenant un article que j'ai écrit sur la peinture de Beks, « *Peinture sans signification* », était distribué à l'entrée. C'est d'après ce dépliant-là que j'ai évalué le nombre de visiteurs à au moins dix mille.

Douze cartes postales de divers formats, pelliculées, ont été éditées en trois mille exemplaires chacune.

La première invitation au vernissage consistait en un envoi de deux mille sept cents plaquettes en deux parties à autant des destinataires. Deux semaines après, ce furent des dépliants de grand format (21 x 29,7 cm) en carton pelliculé, illustrés par deux reproductions en couleur qui ont été envoyés aux mêmes deux mille sept cents personnes.

J'ai passé plusieurs jours à la bibliothèque à compulser le *Who is who* français pour y trouver les adresses des personnalités diverses à qui j'allais envoyer les invitations. Un jour, le bibliothécaire m'a demandé avec ironie :

« Tous les jours vous consultez cet énorme volume. Vous l'apprenez par coeur ou quoi ? Dites ».

Une centaine d'affiches en couleur, de deux mètres sur un mètre cinquante, ont été collées dans douze stations du métro, par « panneaux » de dix ou treize d'affilée. Trois mille autres affiches, de 70 x 60 cm ont été tirées, dont deux mille collées dans les vitrines des magasins et des cafés parisiens.

J'ai loué une demi-page dans les magazines *Beaux Arts* et *Connaissance des Arts* ainsi que dans *L'Officiel des spectacles* pour y annoncer l'exposition. L'annonce était accompagnée par une reproduction en couleur du tableau leitmotiv (celui que j'appelle « Le couple des momies »). Sur un coup de piston de la part de Pou, Pierre Brisset a écrit sur l'exposition un article dans *L'oeil*.

Un livre d'or et un dossier de presse, tous deux reliés en cuir, étaient à la disposition du public. La réalisation de ces deux volumes m'avait pris six mois et plus d'une dizaine de rendez-vous avec le relieur Ardouin, sans parler des semaines nécessaires à la réunion, à la photocopie ou au classement des coupures de presse consacrées à Beks, puis à leur insertion dans le dossier de presse.

J'ai produit, pour les besoins de l'exposition, un court métrage de vingt-deux minutes, tourné par Bogdan Dziworski. Pendant le tournage en France (car une partie a été tournée en Pologne, où le film a été aussi monté et sonorisé) j'ai assumé l'intendance. C'est donc moi qui me suis occupé de l'achat des matériaux ou de leur location, de la surveillance de l'équipe cinématographique, de la location des chambres d'hôtel, du transport, etc.

Pour montrer ce court métrage - qui était une grande erreur et qui, en majeure partie, est responsable de mon actuelle situation financière - j'ai fait d'abord des duplicatas en vidéo de l'original filmé. Puis j'ai loué deux magnétoscopes que j'ai installés dans les salles de la galerie pour y projeter le film en boucle continue, tout au long de l'exposition. Mais aussi j'ai loué, pour deux heures par jour, une salle de cinéma tout à côté (Studio Christine) où il passait non stop pendant plusieurs semaines.

Lors du vernissage de l'exposition, une équipe cinématographique, que dirigeait mon ami Janusz Porebski, a fait un reportage filmé. En même temps Michal Glinicki, un photographe polonais, est venu à ma demande de Varsovie pour faire un reportage photographique. J'ajoute que ce même Glinicki a auparavant, et cela pendant plusieurs mois photographié en ektachromes tous les tableaux de Beksinski accessibles dans les musées et dans les collections privées en Pologne, pour les besoins d'un album que j'ai toujours en projet d'éditer.

J'ai engagé une équipe de six personnes (cinq de trop) qui surveillaient l'exposition jour et nuit. Deux personnes distribuaient les invitations à l'entrée de la FIAC qui, à ce moment-là, se tenait au Grand Palais.

L'exposition a été assurée pour cinq millions de francs chez Lloyd's.

Dieu, qu'ai-je fait encore ? Je ne m'en souviens plus, mais j'ai dû faire encore dix autres choses pour rendre cette exposition à la mesure du génie de Beksinski.

Ainsi, le dossier de presse et le livre d'or ont été reliés en plein maroquin, c'est-à-dire en cuir de la plus haute qualité, les publications en papier raffiné, glacé et pelliculé, les reproductions en couleur, le champagne « Cordon Rouge », le film tourné en 35 mm eastman Kodak, c'est-à-dire sur une pellicule professionnelle de meilleure qualité, les textes publiés à l'occasion de l'exposition ont été auparavant traduits et trois fois vérifiés par des traducteurs professionnels spécialement choisis par moi...

Dois-je aussi compter les centaines d'heures consacrées à négocier les contrats, à accomplir les démarches, à surveiller les équipes, à transporter, à traduire moi-même des textes, à écrire des lettres ou à téléphoner ? Rien que pour interviewer Beksinski j'ai consacré près de cent heures et plusieurs autres

pour faire ensuite taper ces conversations à la machine et, en partie au moins, pour les rédiger.

Tout ceci dans l'ambiance d'énervement par le travail des gens peu motivés, jamais au bureau, « débordés, vous comprenez » et donc en retard, accomplissant un travail avec des défauts et des malfaçons. Car même si cela semble ridicule et présomptueux, à la fin de mon entreprise je me suis rendu compte que ma passion pour la peinture de Beks, jointe à mon obsession de réussir son exposition et d'éblouir Paris ont donné de bien meilleurs résultats que le professionnalisme des fonctionnaires, des journalistes, des imprimeurs, des traducteurs et d'autres. Bien que je ne sois pas « du métier » et que j'en étais à ma première exposition, animé par l'ambition de convaincre les spectateurs que Beksinski est un immense peintre, j'ai fait un travail plus soigné, plus achevé, plus précis et plus réfléchi que celui de la moyenne des gens dont c'était pourtant le gagne-pain et avec lesquels il m'est arrivé de collaborer.

J'ai accompli, deux ans durant, le travail de plusieurs personnes.

Avant d'entreprendre chacune des réalisations, j'ai longuement réfléchi à ses détails, observé comment les exécutent les musées et les galeries, les revues spécialisées et, en général, les professionnels, à qui, d'ailleurs, j'ai très souvent demandé conseil.

Non, deux mois après la fin de l'exposition et alors que je suis à l'heure amère des bilans, je ne peux toujours pas me reprocher d'avoir été mégalomane, ni de m'être enfermé dans mes certitudes et dans mes fantasmes. Je n'ai jamais dédaigné l'expérience des autres ni leurs connaissances. Au contraire, je m'en suis inspiré souvent et sans hésitation dès lors seulement que cela me paraissait sensé.

Je peux continuer ainsi longtemps encore à me tresser des lauriers. Longtemps encore je peux énumérer mes mérites et mes gloires.

Mais quand on est seulement amateur, on le reste dans l'essentiel.

Car si les professionnels que j'ai rencontrés pour préparer l'exposition ont été parfois à des kilomètres de moi quant à la méticulosité, la précision, la ponctualité, ils n'auraient en revanche jamais commis de faute fondamentale comme celle que j'ai commise. Faute qui m'a conduit au fond d'un gouffre financier dont il n'y a aujourd'hui aucune issue.

Inutile donc de continuer de dresser la liste de mes réussites car tout ceci n'a pas servi à grand-chose.

Oui, j'ai commis une erreur. Une seule mais de taille.

Je ne connaissais rien à la manière dont on fabrique la renommée d'un peintre. Certes, j'avais une idée « littéraire » des combines, des ententes, de

l'importance de l'argent et surtout de la puissance du « milieu » pour barrer la route à tout *outsider* qui voudrait entrer sans son accord et sans lui payer sa dîme dans le cercle fermé des peintres célèbres. Certes, dis-je, je savais tout cela par des livres et par la presse. Mais je n'y croyais pas trop car je me méfie toujours des visions systématiquement pessimistes ou systématiquement béates des auteurs de belles lettres et des journalistes. Et puis, cette même littérature, notamment celle à la gloire du système libéral qui en serait le garant, me présentait en même temps une vision « enthousiasmante » des grandes gloires artistiques faites honnêtement, par la qualité de l'oeuvre, par l'amour de l'art et par la reconnaissance du talent. Pourquoi donc devais-je plutôt croire à la vision noire des esprits chagrins qu'à celle des chantres du monde libre ? Moi qui n'avais aucune expérience personnelle en ce domaine et étais réduit à m'imaginer le « milieu » de la promotion de l'art à partir des visions littéraires, pourquoi devais-je opter pour un pessimisme de principe ? Il condamnait à l'avance mes ambitions. Pourquoi ne pas prêter alors foi à ceux qui m'assuraient que, dans les pays « libres », l'ascension se fait par le travail, par l'effort et par le talent ?

Bref, après l'échec de mes tentatives pour intéresser les galeries d'art parisiennes et le Centre Beaubourg dans l'organisation d'une exposition de Beks, je croyais pouvoir l'imposer moi-même. Je devais l'imposer seul contre tous, exclusivement par la qualité de sa peinture et par le brio de son exposition dont je serais l'homme-orchestre. Il me semblait possible de le réussir, avec le public pour seul allié et arbitre. J'ignorais à ce moment-là le peu de poids que pèse l'avis des spectateurs dans l'ascension d'un artiste et leur dépendance concernant leurs goûts artistiques de l'opinion des « décideurs ».

Mais, surtout, j'espérais pouvoir faire la renommée de Beks sans l'appui indispensable des acheteurs et des collectionneurs.

Celui qui a beaucoup d'argent peut espérer à la longue, par l'usure et par la « guerre des tranchées », vaincre la résistance des « décideurs ». A force de payer des articles, à force de publier des livres à ses frais, à force de multiplier des reproductions payantes dans les médias, il peut leur imposer son artiste. Comme il peut tout aussi bien perdre à la fin de la partie...

Si donc j'avais de l'argent et pouvais « tenir » pendant plusieurs années j'aurais pu, peut-être, me passer des « décideurs ». Mais pas des acheteurs. Dans ma situation de simple commun des mortels, disposant d'un budget modeste, il était impensable de me passer des uns et des autres. Or, les « décideurs » français m'ont refusé tout appui. C'était d'autant plus menaçant qu'à la fin les acheteurs dépendaient d'eux tout autant que le public. Comme ce dernier n'aimera pas, les collectionneurs n'achèteront que ce que les critiques,

les galeries ou les fonctionnaires de la culture leur auront désigné, par des signes multiples et concordants, même si implicites et indirectes.

N'ayant pas l'appui des « décideurs » il me fallait m'allier au moins les acheteurs.

Pourtant, j'étais si passionné par les tableaux de Beks que je n'éprouvais pas le besoin de leur courir après.

Et voici comment ce mépris des acheteurs s'est retourné contre moi :

J'étais à ce moment-là, et je suis toujours, lié à Beks par un contrat dans lequel je me suis engagé à vendre ses tableaux et à partager avec lui les gains. Mais étant donné que je pouvais aussi le satisfaire en achetant moi-même douze tableaux par an, rien ne m'obligeait à les mettre en vente. Et puisque je voulais mon exposition grandiose, brillante et prestigieuse, différente de celles que font les marchands qui cherchent exclusivement le profit, j'ai décidé de montrer les meilleurs tableaux de ma collection. Or, c'étaient justement ceux que je comptais garder pour moi. Indépendamment donc de mes calculs et combines ; indépendamment aussi de ma connaissance ou plutôt méconnaissance des règles du « milieu » et du « péage » qu'il fallait lui payer pour accéder à la réussite, je me verrouillais ainsi la porte et interdisais à l'avance toute vente. Car quelqu'aient été mes bilans et décomptes, il n'était pas question de vendre mes plus beaux tableaux de Beks.

« A la prochaine exposition, me disais-je, j'exposerai les tableaux moins intéressants et là je les mettrai en vente ».

Il me semblait évident que l'affaire serait alors facile et que les acquéreurs ne manqueraient pas.

Soit. Va pour une première exposition de prestige.

J'ouvre une parenthèse :

Il te faut savoir, Ami, que le mécanisme ordinaire de la promotion d'un peintre, mécanisme que je connais maintenant, consiste d'abord à créer un cercle d'amis autour de lui. C'est à dire à vendre pas trop cher ses oeuvres à des gens motivés qui en achèteront inmanquablement d'autres pour compléter leur collection. Ils parleront de lui à droite et à gauche, aideront à monter les exhibitions ultérieures, contacteront les journalistes, etc.

Pourtant, au lieu de tabler sur une construction lente et progressive de mon entreprise, fondée sur ce qu'il y a de réel dans les motivations des gens, j'ai choisi un schéma « spectaculaire » (« seul contre tous »). Un schéma « romantique » dont les médias et les écrivains font ensuite l'apologie en racontant aux imbéciles comme moi la réussite « fulgurante » des « grands solitaires ».

Mais je reviens au sujet des ventes :

Car ce qui était le plus aberrant dans tout ceci, ce n'était même pas le fait que j'ai exclu de la vente tous les tableaux, mais que je n'ai pas clairement et de façon univoque énoncé les règles du jeu auquel j'allais inviter les autres à se joindre.

Pourtant, c'était simple : il suffisait d'annoncer qu'il n'y aurait pas de vente, car il s'agissait d'une exposition de prestige faite par un collectionneur et non par un marchand.

Or, au lieu d'exclure clairement la totalité des tableaux exposés de la vente, j'ai décidé de ne le faire que pour quatorze d'entre eux seulement. Pour les huit autres, les prix faramineux, de l'ordre de trois cent cinquante mille francs devaient en interdire la vente.

Je croyais être astucieux :

« Les prix mirabolants - me disais-je - me protégeront contre toute tentation ou occasion de vente. En même temps, ils anobliront la peinture de Beks ».

Je savais, en effet, combien les gens sont sensibles à cette question et à quel point elle les passionne. Je comptais donc qu'ils en parleraient. C'est ce que je cherchais.

« Ils auront la conviction que le peintre est grand si les prix sont forts » pensais-je.

Pour réaliste qu'il paraissait, ce raisonnement était naïf et dangereux.

Naïf car s'il est utile que les gens parlent de vous, c'est lorsqu'ils parlent en bien et non lorsqu'ils vous traitent de tous les noms. Or, c'est à cause de ma « politique » des prix que j'ai été traité de petit malin, d'escroc de second rang qui, de façon déloyale, car sans trop se fatiguer, voulait réussir un « coup ».

Pour ce qui était de la renommée qui résulterait pour l'artiste des prix importants de ses oeuvres, mon raisonnement était plus naïf encore. Car ce qui anoblit le talent d'un peintre ce sont les prix de ventes effectifs et non ceux qui ont été simplement affichés par son promoteur.

Et puis tout ceci était éminemment dangereux, car si à la prochaine exposition j'envisageais de mettre réellement certains tableaux en vente il faudrait que j'établisse des prix abordables. Pourtant, une fois la valeur des tableaux de Beks fixée à la hauteur de trois cent cinquante mille francs il me serait très difficile de reculer, dans un an ou deux, au niveau « réaliste » de quarante à quatre-vingt mille francs (que j'estime être « abordable »). Car le public considérerait alors que Beksinski se dévalorise et que j'organise une sorte de vente en solde d'un artiste qui « dégringole ». Un peintre qu'il ne faut surtout pas acheter car il « baisse »...

Je ne savais pas encore que les acheteurs, au-dessus d'un certain prix, n'achètent pas du tout par passion de l'art ni sur des « coups de foudre » mais les uns pour avoir des compliments de la part de leurs amis et les autres pour

faire un bon placement financier. Pour les premiers, un peintre inconnu qui se vend trop cher dépasse le plaisir qu'ils auraient de le voir suspendu dans leur salon ou celui que leur procureraient leurs visiteurs en les flattant de leur bon goût. Pour les seconds, un peintre qui « baisse » est un peintre qui n'est pas un placement sûr.

Tout ceci est maintenant parfaitement clair dans mon esprit. Maintenant. Bien sûr. Mais à ce moment-là, je croyais davantage à mes fantasmes qu'aux réalités. Je croyais être astucieux en interdisant la vente par ce moyen ambigu et suicidaire : d'un côté en excluant quatorze tableaux de la vente et de l'autre en établissant pour les huit restants des prix excessifs.

Mais, en même temps combinard et malin, j'ai voulu me laisser une porte de sortie. Au cas où... A tout hasard... J'ai donc inscrit dans la liste des prix l'avertissement suivant :

« Le but recherché par les organisateurs de l'exposition n'est pas une vente commerciale des tableaux exposés, mais la cession de quelques-uns d'entre eux à des musées et grandes collections privées, d'où ils pourront exercer un rayonnement à la mesure de leur qualité. Etant donné cet objectif et le petit nombre de tableaux disponibles, les organisateurs se réservent le droit d'opérer des préférences entre les éventuels candidats à l'acquisition. Pour éviter tout climat commercial, il ne sera pas fait état, lors de l'exposition, de la vente effective des tableaux ».

Je me suis dit, en effet, que si malgré tout un grand musée se déclarait prêt à acheter un tableau, je le lui vendrai et cela même pour un prix dix fois inférieur au prix affiché. Toutefois, ainsi retranché derrière cet avertissement, je n'aurai pas à le dévoiler. Pour les autres, c'est-à-dire pour les éventuels acheteurs « ordinaires », je n'avais que du mépris. Si donc ce devait être un Dupont ou un Duval qui serait pris d'une envie d'acquérir un tableau de Beks ou bien je ne le lui vendrai pas, ou bien encore il faudra qu'il paie le prix fort.

Tout ceci n'était ni clair ni précis ni cohérent. Vague plutôt, hésitant et incertain. Tantôt j'étais emporté par la passion, tantôt j'avais envie d'éblouir Paris et tantôt enfin j'étais saisi par la vulgaire cupidité. J'en ai aujourd'hui presque la conviction.

Sur ce point crucial de savoir si oui ou non, à qui et pour combien je voulais vendre dès la première exposition, j'ai été ballotté entre plusieurs désirs, en général nobles, souvent ridicules et parfois invouables.

En tout cas, j'étais persuadé que les acheteurs ne manqueraient pas de se présenter pour les quelques tableaux destinés à la vente et qu'à ce moment-là j'aviserais ; qu'il n'était donc pas utile ni nécessaire d'établir à l'avance une « doctrine » d'ensemble.



Pourtant, entre-temps, je prenais des décisions partielles irréversibles qui m'interdisaient *ipso facto* tout changement de stratégie.

Pensais-je d'ailleurs vraiment à ce moment-là à toutes ces questions « basement matérielles » et celles, « moralement élevées » ? Telle que je me remémorise cette période je ne le crois même pas. Je vivais pris d'une espèce de fièvre.

« Et même si je ne vendais pas de tableaux - me disais-je - quelle importance ? Je trouverai de l'argent en vendant le film ».

Là aussi, je croyais que la seule qualité de ce court métrage compterait au moment de sa mise en vente.

« Puisque le film est bon - pensais-je - je n'aurais pas trop de mal à le vendre à plusieurs télévisions du monde. Les distributeurs l'accepteront aussi sans grandes difficultés ».

D'ailleurs, le pensais-je vraiment ? A nouveau je crois que c'est seulement aujourd'hui que je m'impute rétroactivement tous ces raisonnements. Car à l'époque tout ceci était pour moi secondaire et lointain.

En tout cas, je ne savais pas que le court métrage est un piège dont personne ne sort vivant. J'ignorais que les chaînes de la télévision n'en veulent pas car elles en ont des stocks inépuisables dont elles ne savent pas quoi faire. Enfin, je n'ai pas compris à temps que les propriétaires des salles de cinéma préfèrent remplir les entractes avec de la publicité plutôt qu'avec des courts métrages. En effet, la publicité est payante alors que les petits films ne leur rapportent rien. De plus, le mien était au moins trois fois plus long que tout ce que le circuit commercial pouvait accepter. Enfin (et surtout !) Dziworski, sans que je surveille ce qu'il faisait, l'a quasi exclusivement construit sur l'aspect macabre, horrible, facile et superficiel de la peinture de Beks. Il a passé sous silence son incommensurable beauté et la profondeur de son émotion. Si déjà elle rebute certains par son côté « morbide », le film est encore pire.

Aujourd'hui, deux mois après l'exposition, tous les admirateurs sont partis et je suis resté seul confronté à une situation financière catastrophique :

Le coût de l'exposition a été énorme. Rien que la publicité m'est revenue à cent quatre-vingt mille francs, le film à trois cent cinquante mille francs, les cadres des tableaux à trente mille, la location de la galerie à vingt mille, la production du livre d'or et du dossier de presse à vingt mille aussi. A cela s'ajoutaient les assurances, le coût de plusieurs équipes composées de diverses personnes tournant des reportages, surveillant, rénovant la galerie, servant lors du vernissage, traduisant des textes, distribuant les dépliants...

L'ardoise était lourde : près d'un million de francs.

Pour comparer, je précise que mon salaire à la Faculté est de huit mille francs par mois. Autrement dit le coût de l'exposition s'est élevé à dix années d'appointements. Toutes nos économies y sont donc passées. Toutes.

Et maintenant, les dettes. Car je me retrouve aujourd'hui avec des créances à respecter dont la plus menaçante est celle de quatre cent trente mille francs auprès de ma banque.

Quand son directeur s'est rendu compte qu'il avait commis une bêtise en me prêtant sans considération, il m'a forcé *in extremis* à souscrire comme garantie une hypothèque sur mon appartement et à mettre, en nantissement, cent soixante-trois louis d'or que nous possédions dans le coffre.

Heureusement, dans l'enthousiasme de l'exposition, Ania a consenti à consigner l'hypothèque. Mais au moment de sa lecture par le notaire, elle s'est sentie mal et a failli s'évanouir. Si elle avait refusé sa signature, j'aurais été immédiatement mis en licitation. Plusieurs de mes traites n'étaient pas encore réglées à ce moment-là. Si, à cause du refus de ma femme de signer l'hypothèque, la banque avait cessé de m'approvisionner, j'aurais eu immédiatement cinq ou six procès intentés par des gens que je n'avais pas encore payés.

Aujourd'hui, la dette de quatre cent trente mille francs est toujours là. Quasi intacte un mois et demi après la signature de l'hypothèque, elle s'est seulement augmentée des intérêts qui, inexorablement, courent tous les jours. J'ai exactement jusqu'au 9 mai pour la régler. Cinq mois. Si le 9 mai 1986 je ne rembourse pas la banque, mon appartement sera vendu et je n'aurai pas où loger.

Mais je le répète - ces quatre cent trente mille francs ce n'est encore rien.

Car il faut y ajouter quarante mille francs d'intérêts de cette somme qui s'y ajouteront d'ici au 9 mai.

Quatorze mille francs à l'entreprise de routage pour l'envoi des invitations.

Dix-neuf mille francs à Brynski qui me les a prêtés.

Soixante-dix mille francs pour produire l'internégatif, l'interpositif et les quatre copies du film que le Filmservice me réclame.

Cent mille francs à Beks pour régler, avant la fin de 1986, l'achat obligatoire du « forfait », c'est-à-dire de douze tableaux que je dois lui acheter selon les termes de notre contrat.

Toujours à Beks seize mille francs pour payer les dessins. Il n'attendra pas.

Cinquante mille francs à Szydlo pour les trois tableaux et le relief que j'ai imprudemment achetés à crédit juste avant l'exposition.

Soixante-dix mille francs d'impôts pour l'année en cours et pour les redressements portant sur 1981 et 1983 qui m'ont été infligés ces dernières semaines pour des déductions excessives.

Si mon appartement devait être vendu, il me faudrait aussi trouver un logement et y aménager. Rien que ce déménagement me coûterait soixante-dix mille francs à quoi il faudrait ajouter le loyer, soit huit mille francs par mois.

Il faudrait aussi financer l'unique moyen de retrouver l'équilibre de mon budget en organisant une nouvelle exposition, cette fois-ci destinée à la vente. Or, même la plus modeste ne pourra pas coûter moins de cent mille francs.

Au total ? Au total il me faudra trouver un million de francs. Un million et je n'exagère pas.

Mais ce n'est toujours pas terminé, car il y a aussi la vie courante, les charges, le téléphone, la voiture, les dépenses en habits et en produits de beauté de Ania, auxquelles il ne faut absolument pas que je touche sous peine de provoquer de sa part des réactions d'agressivité qui paralyseraient mes efforts pour nous en sortir. Je n'ai jamais compté les dépenses de notre vie courante mais je crois qu'elles sont supérieures à trente mille francs par mois. Alors l'ardoise doit être allongée de trois cent soixante mille francs supplémentaires. Ce qui fait au total environ un million trois cent mille francs.

Où trouver une somme pareille ? Comment ?

Je suis absolument hors d'état de me procurer une pareille fortune.

Maintenant les rentrées d'argent.

Je fais donc et refais mille fois le calcul suivant :

La vente de notre appartement me rapporterait cinq cent cinquante mille francs.

La vente des pièces d'or quatre-vingts mille.

Mon cabinet est au point mort. J'ai en ce moment deux ou trois affaires (Karys et Sarzanska notamment) qui doivent se terminer cette année et me rapporteront environ trente mille francs. Puis quelques divorces vont sûrement tomber par-ci, par-là ; disons trente mille supplémentaires. Certes, lors de très bonnes années, Ania gagnait environ trois cent quatre-vingts mille francs. Supposons que l'année 1986 sera à cet égard excellente. Encore que rien n'est moins sûr ici non plus. Au contraire même, Ania songe à se retirer du métier et, en tout cas, à rompre avec son principal employeur - Perris. Bref, ce qu'elle rapportera à la maison peut être bien inférieur à la somme de trois cent quatre-vingts mille. Et même si c'est trois cent quatre-vingts mille, ce n'est que trois cent quatre-vingts mille.

Enfin, vient mon salaire de la Faculté - cent mille francs.

C'est tout.

Dans la meilleure des hypothèses, je peux compter sur neuf cents mille francs environ de rentrées d'argent. Où trouver les quatre cents restant ?

C'est sans issue...

Quant aux bénéfices immédiats liés à la promotion de Beks, je n'y compte même plus.

J'ai, en effet, proposé l'achat de ses tableaux à cinq musées de province : celui de Grenoble, de Lyon, de Strasbourg, de Nice et de Marseille. J'ai fait de même avec trois musées parisiens (le Centre Beaubourg, le musée d'Art moderne de la Ville de Paris et le musée d'Arts décoratifs). Les prix que j'ai fixés à cette occasion étaient « raisonnables » : quarante mille francs. Je n'ai pas reçu de réponse sauf un ou deux « non merci » classiques.

J'ai proposé la vente du film aux trois chaînes de télévision françaises. J'ai aussi envoyé la cassette avec la version vidéo à toutes les télévisions européennes et celle d'Israël. A ce jour, je n'ai aucune réponse. Je ne me fais d'ailleurs plus d'illusion : ce sera « non merci ».

J'ai proposé l'organisation d'une exposition de Beks à plusieurs organismes, musées et galeries en France et à l'étranger. Quelques musées de province m'ont répondu que « cette peinture ne répond pas à notre esthétique. » Les autres n'ont pas répondu du tout.

J'ai proposé l'édition de l'album de Beks à plusieurs maisons d'édition : Flamarion, Cercle d'Art, Hazan et bien d'autres. J'ai pour l'instant reçu cinq refus. Les autres n'ont même pas accusé réception de ma lettre.

Enfin, en désespoir de cause, l'idée m'est venue de proposer à quatre maisons de disque de reproduire les tableaux de Beks sur les pochettes. Pas de réponse.

Au total, je ne vois aucune issue. Aucune issue... Aucune issue...

Je me le répète à longueur de jours et de nuits d'insomnie : aucune issue.

Il n'y a en effet pas une minute dans la journée sans que j'y pense. Il n'y a pas une nuit que je dorme de bout en bout sans me réveiller au petit matin avec des crampes d'angoisse paroxysmique à l'estomac.

Cala tourne à l'obsession : relancer Beks.

Et cela se heurte immédiatement au même mur : pas d'argent et pas d'alliés. Des dettes.

Alors j'écris pour tuer ma peur. Toutes les nuits je fais les cent pas dans mon cabinet, puis m'assois et noircis les pages.

Dans quelle ambiance je vis ? Comment réagit mon entourage ?

Je ne trahis pas ma panique et joue l'homme content de lui-même, celui qui a bien mené son entreprise.

« Ça se vend, vos tableaux ? », me demandent les gens.

« Oui, bien sûr - je réponds. Mais c'est lent ».

Tous ceux qui m'entourent ont l'impression que j'ai bien réussi à « lancer » Beks et que financièrement je me suis « défendu ». Nul ne mesure l'abîme dans lequel je suis tombé. Pas même Ania qui croit que la vente de l'appartement et de notre or couvriront toutes nos dettes.

Son ignorance, mais aussi quelque chose d'imprévu, sa solidarité, font qu'elle ne m'accable pas de reproches. Excepté une ou deux scènes de récriminations qu'elle m'a faites juste après la fin de l'exposition, elle reste de bonne humeur et ne revient pas, dans nos conversations, sur le sujet de mes tourments. Mes problèmes se situent ainsi, paradoxalement, dans une quotidienneté affectueuse que je lui dois et qui, si elle ne se dément pas, me la rendra encore plus proche.

La situation est en revanche bien plus pénible du côté de Beks.

Ce génie de la peinture est un homme difficile. Doté d'un sens aigu des réalités et d'une lucidité certaine, il m'a mis une fois en garde contre les risques que je prenais. En même temps toutefois, par cent signes indirects : mots, exclamations, allusions ou rappels, il manifestait sa conviction que ma stratégie était la bonne. Ses sourires approbateurs, ses références à mes réalisations, la facilité avec laquelle il me cédait ses meilleurs tableaux pour l'exposition voulaient tous dire qu'au fond de lui il croyait intimement que ce serait, comme il le disait, « un saut » (*skok*). Il me manifestait de dix façons différentes sa foi en une réussite fulgurante dont rêve tout Polonais. Car en Pologne, seul un « saut » peut sortir les hommes d'une situation bouchée, qui ne contient pas la moindre perspective de réussite personnelle par la patience et par le travail.

Maintenant, quand le succès financier n'est pas venu au rendez-vous, Beks me rappelle sa mise en garde et la grossit à l'excès. Tout ce que j'ai accompli est brusquement devenu pour lui mauvais et ridicule : l'exposition a été préparée avec précipitation (« à minuit moins cinq »), les cadres que j'ai choisis pour les tableaux ont été « petits bourgeois et prétentieux », la typographie du premier catalogue « aberrante » (« ...même Polanski l'a dit... ») et le film de Dziworski m'a valu de la part de Beks plusieurs lettres (drôles d'ailleurs) d'une telle rage qu'avec Ania nous les lisons à nos amis plusieurs fois pour nous convaincre qu'elles sont bien vraies.

C'est ainsi - Ami. C'est ainsi quand on a échoué. Et j'ai échoué, moi.

« Ah, si c'était à refaire » - je me le répète mille fois, comme celui qui sans cesse rumine le coup de volant fatal qu'il a donné le jour de l'accident et qui, désormais, lui vaut une chaise roulante pour la vie : « Dieu, si c'était à refaire... ».

17 XII 1985  
DEJEUNER

Déjeuner à la Maison du Danemark aux Champs-Élysées, où nous avons invité, Ania et moi, quelques personnes dont j'espère obtenir l'appui pour mes efforts « beksiens ».

M. et Mme Zaleski tout d'abord :

Lui, un riche homme d'affaires belge d'origine polonaise. Elle, une femme de 45 ans peut-être, un peu empâtée mais belle encore, avec une poitrine avantageuse. Ils possèdent un tableau de Beks et sont venus au vernissage de l'exposition.

Ensuite Mme Mlynczyk-Marszalek, directrice de l'Institut polonais à Paris. Une grande admiratrice de Beks et une personne attachante bien que parfaite représentante de l'univers apparatchik du régime communiste polonais.

A côté d'eux, un journaliste de la télévision.

Quelle fascinante sensation de répulsion à observer cet homme. Il sait bien pourquoi je lui offre un repas. Et il consomme ! Il consomme comme s'il n'avait pas mangé depuis deux jours : il commande du champagne, puis des cigares (quatre, sic), les mets les plus chers (comme s'ils étaient forcément les meilleurs), trois cafés et trois desserts. Il tape du poing sur la table, parle fort, me montre son importance et s'aplatit carrément devant Zaleski. Mais qu'est-ce qu'il s'efforce de lui paraître aimable, qu'est-ce qu'il lui donne comme tapes amicales sur l'épaule et rit aux éclats de ses blagues... C'est en revanche à peine s'il répond à mes questions.

Un personnage sorti des contes grotesques de Gogol, caricatural, fait d'obséquiosité et d'arrogance. Combien en ai-je vu comme lui dans l'univers journalistique ? Mal payés et dotés d'un pouvoir considérable, ces gens sont ballottés entre l'espoir de recevoir quelques repas et la sensation enivrante de leur puissance.

Les quatre autres observent avec gêne son comportement et cherchent à compenser l'humiliation subie par nous tous. Ils sont sympathiques y compris Zaleski qui, malgré un physique ingrat, a une classe incontestable.

But du déjeuner ? Facile à deviner :

– Obtenir de Mme Mlynczyk-Marszalek la confirmation de son accord pour l'organisation d'une exposition des dessins de Beks à l'Institut polonais au printemps prochain. Mais aussi lier davantage connaissance avec cette femme énergique, sûrement promise à un avenir important en Pologne et grand allié de mes efforts.

– Pour M. et Mme Zaleski ? Qui sait ? Cet industriel pourrait peut-être sponsoriser ma prochaine exposition. Depuis que j'ai compris la nécessité de vendre des tableaux, peut-être pourra-t-il aussi en acheter un ?

Hélas, lors du déjeuner, il ne répond pas à mes allusions mais revient sans cesse à son émerveillement pour la manière dont j'ai organisé l'exposition. Nous nous reverrons après Noël. Très bien. Nous reprendrons à ce moment là le sujet. OK.

– Pour le journaliste enfin : il me faudra l'avoir (comme il me faudra patiemment avoir toute cette racaille journalistique) à coup de déjeuners et de dîners. Il me faudra l'avoir pour qu'il se donne la peine de faire son métier et vienne là où un événement important, lié à la Pologne (dont il s'occupe à la télévision), a lieu.

Mordra-t-il ? On verra. Pour l'instant il s'empiffre de ce que je lui jette sous la table. Je ne lui demande rien de précis, je l'invite simplement à l'exposition des dessins à l'Institut. Ah si, je lui annonce encore que je lui enverrai la cassette du film avec la documentation complète.

Si j'arrivais à le soudoyer à coup de repas (ce qui est dans l'ordre du possible car « dans son métier c'est comme ça ») TF 1 achèterait peut-être mon film. En effet, cet homme y est un personnage clé.

Coût du déjeuner ? Deux mille trente francs. Presque tout ce qui me reste dans le tiroir. J'aurais pourtant avalé stoïquement l'ardoise si ce n'était pas cette sensation crispante d'avoir été sodomisé par un sidaïque.

20 XII 1985  
TABASTE

J'appelle Mme Tabaste de la maison d'édition Jacques Lonore, Henri Laurens. Elle refuse l'idée d'un album sur un peintre inconnu.

« Notre maison n'est pas assez implantée sur le marché de l'art contemporain pour prendre un risque financier aussi important », me dit-elle.

Elle me renvoie à d'autres éditeurs sans pouvoir m'indiquer lesquels.



20 XII 1985  
KIOSQUE

Ce matin j'ai rendu visite à un garçon qui tient un kiosque à journaux très achalandé, situé boulevard St-Michel. Le kiosque se trouve tout à côté du jardin du Luxembourg, en plein Quartier latin fréquenté par les intellectuels et les étudiants. Je comptais sur cette clientèle particulière et, apparemment, « ciblée ». J'ai donc laissé au garçon, il y a plus d'un mois des cartes postales pour faire un essai de vente.

Depuis le début de l'expérience, il en a écoulé... dix (dont trois les deux dernières semaines).

Il est vrai qu'il a placé le présentoir que j'ai bricolé un peu en retrait par rapport aux autres. Il restait toutefois parfaitement visible, d'autant que mes cartes sont grandes et « sautent aux yeux ».

Devant un tel insuccès que faire ?

Tout d'abord je renonce à refaire la même expérience avec les cousins d'Irène Jordan. Ils tiennent deux boutiques spécialisées dans la vente de cartes postales, place du Tertre, à Montmartre. Ils me l'ont proposé pour faire plaisir à Irène.

Certes, le service étranger de chez Hachette a accepté du bout des lèvres d'envoyer mes cartes avec proposition d'achat à leurs divers correspondants hors de France. Mais je vais aussi laisser tomber cette opportunité. Car ni les uns ni les autres ne nourrissent aucun espoir quant à la vente et ne m'en cachent pas la raison : « Trop morbide ».

Pour l'instant, l'échec du boulevard St-Michel leur donne raison.

23 XII 1985

HAZAN

J'appelle un certain M. Bailly (43-54-68-72) aux éditions Hazan.

Il n'a pas encore lu mes lettres ni vu mon dossier.

« Il faut de trois à quatre mois pour une réponse, me dit-il. Nous avons tant de courrier... ».

« Eh bien, vous n'êtes pas des stakhanovistes... » ai-je envie de lui répondre aigrement.

A la place, j'explique à nouveau en long et en large mon projet d'album. Il faudra l'appeler au début de janvier car pour le moment il part en congé.

« Nous pourrions en parler en déjeunant un jour après votre retour », lui suggéré-je.

Il est méfiant et esquive ma manoeuvre. Etant donné que dans ce système bien des choses marchent en fonction de l'état des relations personnelles entre les décideurs, il ne veut pas en nouer une, car il considère probablement que cela l'aurait contraint à l'avance d'accepter mon projet.

24 XII 1985

## DIVERS

J'appelle la revue Penthouse (42-56-72-72). On me dit que la rubrique « art » y est dirigée par un certain M. Nicolas Hugnet. Il est absent. Chercher à le joindre dans l'après-midi.

24 XII 1985

J'appelle la maison d'édition Lechêne (Hachette). Son directeur, Claude Chevalier (43-29-12-24) est absent. L'appeler dans l'après-midi.

24 XII 1985

J'appelle la maison d'édition Flammarion. Je parle à la secrétaire de M. Adam Biro qui m'a demandé ce matin de l'appeler dans l'après-midi car il était absent. Elle affirme ne pas trouver mon dossier.

« Il a dû s'égarer, me dit-elle. Voulez-vous m'en envoyer un autre ? Je vous rappelle l'adresse : 26, rue Racine, Paris 6e... Non, non, ne venez pas nous voir ! On vous écrira... ».

24 XII 1985

Je rappelle une nouvelle fois la revue Penthouse. Nicolas Hugnet est là.

« Oui, oui, j'ai comme un souvenir... C'était une grosse enveloppe, non ? »

Manifestement, il ne se souvient pas de mon envoi.

« Ce n'était pas mal, mais j'aimerais, en savoir plus, ajoute-t-il prudemment. Envoyez-moi un autre dossier ».

Il ne l'a pas vu. J'en ai l'intime conviction. Je lui propose donc de venir le voir et l'invite à déjeuner. Il part en province et revient le 7 janvier. L'appeler à ce moment-là pour prendre rendez-vous.

24 XII 1985

Pour la troisième fois j'appelle Lechêne. Je parle à M. Claude Chevalier. Il prétend n'avoir pas reçu mon dossier.

« Voulez-vous que je vous en envoie un autre ? lui demandé-je sachant pertinemment que si je ne le vois pas personnellement il n'ouvrira pas plus le nouveau qu'il n'a ouvert l'ancien, et le mettra à la poubelle.

Alors je l'invite à déjeuner « pour soutenir de vive voix mon projet d'album sur Beksinski ».

C'est apparemment mon jour de chance car il accepte. Il me fera signe en janvier pour prendre un rendez-vous.

24 XII 1985  
NOEL 1985

1) Une lueur d'espoir : quelques journalistes, un éditeur (Lechêne) et le chef de la rubrique art de la revue Penthouse ont accepté de déjeuner avec moi. J'aurai donc au moins une occasion de leur parler personnellement de mes projets d'album et des expositions. Entre-temps, ils me réclament, parfois pour la deuxième fois, un dossier de Beks. Je précise, Ami, que ce dossier est constitué de deux affiches, (petite et grande), d'une plaquette en deux parties (l'une, contenant les reproductions et l'autre composée des textes des interviews de Beks regroupés en trois parties), d'un dépliant en quatre langues avec le texte : « BEKSINSKI - peinture sans signification », d'une cassette vidéo de mon film et des cartes postales.

2) Une petite consolation aussi : l'article de Mme Dzikowska sur moi, intitulé Pasja (La passion), paru dans la revue polonaise Radar (lue essentiellement par la jeunesse de province) m'est parvenu aujourd'hui par La Poste. Je suis étonné. Comment cette femme a pu en un quart d'heure de conversation avec moi faire une radioscopie aussi exacte (et inquiète...) de ma démesure ?

3) La somme de mes engagements financiers pour l'année 1986 n'a pratiquement pas varié et reste tout aussi astronomique qu'auparavant : huit cents mille francs au lieu de huit cent cinquante mille. En effet, en appelant aujourd'hui le laboratoire Eclair j'ai trouvé une solution qui devrait satisfaire Le Filmservice et m'éviter de déboursier inutilement cinquante mille francs pour la production des matériaux qu'il me réclame. Vingt mille francs suffiront à la place des soixante-dix mille que je redoutais si j'envoyais à Filmservice le seul « master » du film, c'est-à-dire l'interpositif, et non l'internégatif dont la production serait plus coûteuse.

4) J'ai aussi enregistré mon film au Centre national du cinéma. Puisque son producteur n'est pas une société mais un simple particulier, le service de l'enregistrement a hésité à accomplir la formalité. J'ai cru un instant qu'un nouveau problème allait s'ajouter aux autres. Heureusement, un sourire lancé à une secrétaire a tout arrangé.

5) Ania a décidé de ne pas mettre notre appartement tout de suite en vente mais d'attendre que sa mère, qui loge chez nous depuis 4 mois, reparte en Pologne. Elle s'en va dans deux mois. Entre-temps la situation va se clarifier. Notamment Ania saura quelles seront ses rentrées d'argent pour la saison de mode de printemps.

6) Je n'ai toujours pas de nouveaux clients.

7) C'est aujourd'hui Noël. Il est 18 h 30 et nous nous mettons à table.

24 XII 1985  
FLAMMARION

J'appelle la maison d'édition Flammarion (43-29-12-20).

L'acceptation des nouveaux projets relève du directeur Adam Biro. Sa secrétaire, que j'ai au bout du fil, n'a pas encore sa réponse. L'appeler dans l'après-midi. Elle lui rappellera entre-temps mes appels et mon dossier concernant l'album de Beks.

« Il est en ce moment débordé... », me prévient-elle.

25 XII 1985

## MILLE DEUX CENTS FRANCS

1) Hier, c'était Noël. J'ai dans le tiroir de mon bureau mille deux cents francs et un trou de plusieurs centaines de milliers de francs à la banque.

Je ne vois aucune rentrée d'argent avant un mois. Assedic peut-être, la grande icône à vendre, quelques défilés de mode de Ania... ?

Dans deux ou trois jours les mille deux cents francs du tiroir s'épuiseront. Ania me demandera de l'argent pour la vie courante et je lui dirai que je n'en ai plus.

2) Je n'ai toujours pas de nouveaux clients au cabinet. Comme si personne à Paris ne savait qu'il existe un avocat de mon nom.

3) Quelques journalistes et un représentant d'une maison d'édition ont accepté de déjeuner avec moi ces prochaines semaines. Je l'ai déjà dit hier dans ces « notes ». Comment vais-je leur payer ces repas ?

31 XII 1985  
SKORECKI

Appelé hier, le journaliste de Libération Skorecki, critique de cinéma à qui j'ai envoyé la cassette de mon film et le dossier de Beks m'a donné la réponse devenue habituelle :

« Ah oui, je m'en souviens. Vous m'avez écrit il y a quelques semaines. Oui, mais je n'ai pas eu le temps de visionner votre cassette. Voulez-vous que je vous la renvoie ? »

« Non, je préfère attendre le moment où vous pourrez la... ».

« C'est à vous de voir, m'interrompt-il. Comme vous voulez ».

J'appelle le journaliste Roger Gicquel de TF 1 :

« Il n'est pas là. Appelez dans une semaine ».

J'appelle Henri Chapier, critique de cinéma à FR 3 :

« Il n'est pas là. Appelez l'après-midi ».

Il en est de même de Robert Chazal, critique de cinéma de France Soir.

J'appelle le CNAP (Centre national des arts plastiques) où j'ai demandé, il y a plusieurs jours, l'envoi d'une documentation sur les manifestations picturales à Paris et dans la région parisienne. La personne à qui j'ai adressé ma demande n'est pas là.

« Appelez plus tard ».

J'appelle « plus tard ». Ça ne répond pas. Alors j'appelle deux heures après. Une stagiaire me dit qu'elle n'est pas au courant. Elle me propose d'appeler un autre poste où je pourrai à nouveau faire ma demande. J'appelle ce poste et là on me prie d'attendre la personne compétente qui « momentanément » n'est pas dans le bureau. Au bout de trois minutes de silence, je raccroche.

En principe mes comptes rendus de conversations et de démarches ne sont pas joints aux notes sur la situation « générale » parce qu'ils sont justement « particuliers ». Pris dans leur ensemble ils décrivent pourtant fidèlement les difficultés qu'on éprouve dans ce pays pour faire « bouger » quelqu'un ou simplement pour lui faire accomplir son devoir. Certains de mes correspondants ne sont pas à leur poste et leurs collaborateurs ne sont pas au courant de l'affaire ou ne peuvent pas prendre de décision à leur place. D'autres n'ont pas lu ma lettre ou bien l'ont lue mais n'ont pas eu le temps de voir ma cassette. D'autres encore promettent de répondre dans trois-quatre mois (Hazan) ou ne répondent pas du tout. D'autres enfin restituent mon dossier sans même avoir décacheté l'enveloppe intérieure (musée de Lyon).

Leur réponse la plus fréquente est :



« Non, ce n'est pas la peine de m'envoyer votre dossier. Je n'aurai pas le temps de le voir. Nous sommes en ce moment débordés. Appelez dans trois-quatre semaines ».

Deux d'entre eux m'ont carrément renvoyé au mois de septembre 1986, c'est-à-dire dans neuf mois.

« Là, je serai un peu plus libre. » m'a dit l'un d'eux.

L'incompétence et le manque de professionnalisme de certains m'ont beaucoup gêné lors de la préparation de l'exposition. Mais c'étaient de simples « exécutants », car je croyais avoir de l'argent à ce moment-là et estimais n'avoir pas besoin de m'adresser aux « décideurs ». Maintenant, sans un franc, même imaginaire ou emprunté, en poche j'ai compris que je ne peux rien faire tout seul. Alors je m'adresse aux « responsables », à l'establishment culturel de ce pays, aux éditeurs, aux critiques, aux directeurs de musées, aux journalistes. Logiquement et étant donné leurs postes, je devrais rencontrer un tout autre genre de personnes et une toute autre qualité de travail. Dans ce système c'est en principe celui qui est plus travailleur, plus doué et plus professionnel que les autres qui tient les commandes.

Mais comme c'est en partie seulement que le sérieux décide dans ce pays de la carrière des gens, je rencontre souvent des personnes d'une compétence médiocre, d'un faible intérêt pour leur travail, peu ponctuels et expédiant une corvée qu'elles semblent détester.

Une bonne partie de ce pays travaille mal. Et si la Pologne travaille pire encore (et de beaucoup), c'est pour moi une maigre consolation.

Je retrouve là le vieux besoin d'écrire pour diminuer la tension de l'angoisse. En le faisant je prends toute la mesure du propos de Beks quand il me disait : « Peindre la mort pour l'oublier un instant ».

Pourtant la nouvelle année a commencé par quelques signes encourageants :

Les Assedic ont accordé à Ania une indemnité de six mois à raison de six cent quarante-deux francs par jour. Autant que Verdoïa me payait par mois du temps où j'étais dessinateur dans son cabinet d'architecte. Il y a dix-neuf ans de cela il est vrai, cette même somme avait une toute autre valeur.

Le contrat de Féraud pour Ania est enfin arrivé. Sans lui, l'espoir d'une rentrée de soixante mille francs allait s'évanouir. Mais il est bien là.

La télévision finlandaise a acheté le film pour la somme de six cents dollars. C'est juste suffisant pour couvrir les frais de la production de la cassette vidéo un pouce qu'elle me réclame. Mais cet achat rompt avec les refus des Belges, des Suisses et des Japonais.

Très vite toutefois la série noire a repris.

Je me demande donc si plusieurs cassettes que j'ai envoyées aux diverses télévisions européennes sont bien parvenues à leurs destinataires.

En effet, tout d'abord la personne de New York qui s'occupe de la sélection des films de court métrage pour les Oscars - M. Rappaport - m'a dit au téléphone n'avoir rien reçu du tout. Tout comme Mme Georgiades à qui je l'ai envoyée il y a pourtant plus d'un mois.

Ensuite, les diverses chaînes de la télévision n'en accusent pas réception.

J'arrive donc à la réaction paranoïaque de toute bête acculée au pied d'un mur qu'elle ne peut espérer escalader, à soupçonner que quelqu'un, au bureau de poste à Marly, a découvert le contenu de mes colis et dérobe systématiquement les cassettes au fur et à mesure que je les expédie.

En tout cas, pour ce qui est de la télévision israélienne, j'ai la certitude que mon envoi s'est « évaporé » car une journaliste de Tel-Aviv m'a confirmé par lettre n'avoir toujours rien reçu, deux mois après l'envoi.

Les dossiers, envoyés il y a un mois aux éditions Flammarion et Hazan, pour leur proposer l'édition de l'album de Beks, n'ont pas trouvé d'écho non plus.

Le plus grave toutefois résulte de ma conversation téléphonique récente avec Mme Georgiades. Elle m'a fait sentir que son enthousiasme pour l'organisation d'une exposition à Huston est devenu modéré. En tout cas elle ne s'en est pas occupée depuis un mois qu'elle a passé au Texas « à chasser les élans ».

Mon compte bancaire s'est alourdi de vingt mille francs de nouvelles dettes. Je suis à nouveau à quatre cents mille francs de découvert et à environ six cents mille francs d'engagements financiers divers pour l'année 1986. C'est l'équivalent de dix ans de mes appointements à la Faculté. Et cela sans y inclure les frais d'une prochaine exposition à la galerie Valmay qui est pourtant nécessaire pour maintenir et pour renforcer l'effet de la première.

Sans la vente des tableaux ou du film, je ne pourrai compter que sur deux cent cinquante mille francs de rentrées au plus.

Ma situation matérielle déplorable est tout aussi pénible moralement. Les relations avec mon entourage se détériorent. Je deviens nerveux et agressif à l'égard de mon seul allié : Ania. Sans elle, pourtant, je ne pourrai jamais m'en sortir. Mais surtout sa gentillesse et sa bonne humeur m'ont assuré jusque-là un certain confort psychique. Si je perdais cette ambiance d'amour et de paix qui règne à la maison, si Ania se mettait à me faire des reproches - je ne pourrais plus tenir.

Les angoisses nocturnes ont repris et à nouveau je me réveille vers deux heures du matin, après deux heures de sommeil, l'estomac noué et, dans la tête, une claire, une lucide, une aveuglante conscience de l'absence de tout salut. Je vais irrémédiablement à la dérive. Mes gestes nerveux et désordonnés pour me sortir de l'avalanche ne servent à rien, sinon à m'épuiser avant l'heure.

Autour de moi, plusieurs vautours attendent le moment où je vais crever en aiguisant leur appétit. Des amis qui me détestent et qui, patiemment, guettent le moment où ils pourraient déplorer mon « imprévoyance » et ma « légèreté » en « compatissant » avec ma femme de la ruine dans laquelle je l'aurai entraînée. Les connaissances et les relations qui se précipiteraient sur moi pour me rendre toutes les blessures que je leur ai infligées durant des années et que, rageusement, ils ont dû taire.

Cela se déroulera comme à la Faculté lors du dernier recrutement de Maîtres de conférences - une vengeance collective brève, efficace, mortelle.

Beks, injuste et excessif dans sa lettre du 1 décembre dernier, s'en est excusé dans une autre que j'ai reçue trois semaines après. Je l'ai boudé un certain temps et ne l'appelais plus pour lui faire sentir ma déception. Depuis, la raison aidant, j'ai repris le contact. Sans y mettre du cœur toutefois, car je ne retrouve plus en moi la chaleur qu'il y a encore peu j'éprouvais à son égard. Lui de même, je crois. C'est à peine s'il m'a dit, lors de notre conversation téléphonique d'hier, que le bruit commence à courir à Varsovie que mon exposition a été « géniale ». Loin de lui toutefois l'envie de m'en féliciter personnellement pour réparer les accusations d'une préparation « hâtive », « à minuit moins cinq » de l'exposition, des « cadres petits bourgeois » et « prétentieux » ou de la typographie « ridicule » qui « est gênante comme un bouton ».

Cet homme ne sait ni être reconnaissant ni réparer ses erreurs. Pourtant, sa peinture m'inspire toujours des sensations profondes. J'arrête plusieurs fois par jour mon regard sur « Katyn », « Don Quichotte », « La baignoire », « Les jambes sur la chaise » ou « Le couple des momies » qui m'entourent dans mon cabinet où j'écris ces mots. A chaque fois, j'ai l'impression de les avoir chez moi depuis deux jours seulement et de vivre les premiers instants de la jouissance du collectionneur qui vient d'acquérir les pièces qu'il convoitait depuis des années.

L'idée que tout ceci puisse finir par un échec, et que ces tableaux puissent à jamais rester inconnus est plus cruelle encore que l'angoisse de finir, à cause de ma passion, dans la pauvreté.

12 I 1986

## RECONFORT

Dans la grisaille ambiante, quelques lueurs de réconfort :

La semaine prochaine je verrai deux journalistes (de publications secondaires) qui sont susceptibles d'écrire « un petit quelque chose » sur ma prochaine exposition (à supposer que je parvienne à en monter une...). Je rencontrerai aussi un membre de la rédaction de la revue érotique Penthouse-France, Nicolas Hugnet, qui a l'air d'être intéressé par la reproduction de quelques tableaux de Beks dans l'un de ses prochains numéros.

Le directeur artistique de la maison d'édition de disques Polydor (je crois qu'il s'appelle Ducros) est le premier des décideurs qui, après avoir vu mon dossier sur Beks, m'a répondu avec enthousiasme au téléphone :

« Ça nous a beaucoup plu ! »

Il y a là une petite chance d'obtenir la reproduction d'un tableau sur une pochette de disque. Pourquoi pas ? C'est toujours bon à prendre.

Par ailleurs, à la fin avril aura lieu à Cannes la foire des programmes de télévision (à ne pas confondre avec le Festival qui lui succède au mois de mai). La semaine prochaine, j'aurai rendez-vous avec un responsable de cette foire pour acheter le droit d'y participer. Si l'affaire se conclut, je pourrai ainsi proposer directement mon film aux télévisions étrangères et françaises, et le soutenir de vive voix dans mes conversations avec les acheteurs.

L'ambassadeur de Pologne, M. Stefanowicz m'a promis d'insister auprès des autorités françaises pour qu'une exposition de Beks soit organisée l'an prochain dans un musée parisien.

C'est tout.

12 I 1986  
ME TAIRE

Le plus difficile à supporter est d'être forcé de garder mon angoisse pour moi-même. Car à peine laisserai-je pointer dans mon regard un soupçon de la peur qui me traverse que je serai abandonné par la plupart de mes amis. Ceux qui aujourd'hui encore croient en ma victoire et me félicitent pour la réussite de l'exposition me tourneraient le dos avec dépit. Beks, Szydlo, Nyczek ou Pou, plus ou moins admiratifs pour mon « succès » changeraient immédiatement leur fusil d'épaule s'ils apprenaient ma vraie situation.

« Il était facile de faire une exposition grandiose avec de l'argent emprunté », diraient-ils.

Je les entends déjà. Et je les vois déjà se précipiter pour me régler quelques comptes. Tel Beks pour rompre notre contrat qui le gêne de plus en plus (à moins que le succès financier arrive vite, vite), tel Szydlo qui crierait à l'escroquerie si je lui rendais les trois tableaux et le relief de Beks ne pouvant pas les payer dans les délais, tel Nyczek qui, avec malice et son air toujours réfléchi leur dirait péremptoire : « Ne vous ai-je pas dit tout de suite que c'était un voleur ? »

Sans parler de tant d'autres qui n'attendent de moi qu'un moment de faiblesse pour se jeter sur ma charogne à bras raccourcis.

Alors rien que pour ne pas leur donner cette joie, je vais me taire et continuer à afficher un sourire triomphant.

12 I 1986

## AILLEURS

La France des décideurs refuse Beks. Ne serait-ce pas là une raison pour aller chercher mon bonheur ailleurs ? A l'étranger notamment, là où d'emblée certains m'ont conseillé d'aller : en Allemagne dont la tradition picturale correspond davantage à ce genre d'expressivité tragique, dans les pays nordiques ou aux Etats-Unis qui acceptent les nouveautés ?

Facile à dire.

Hier mon frère Janek m'a laissé un message sur mon répondeur téléphonique pour me dire que ma proposition de le voir organiser une exposition à Boston ne le tentait pas. Il a exploré le terrain et a constaté que ni les marchands ni les peintres ne lui ont donné une chance de vendre Beks dans une exposition aux Etats-Unis. Et qui en organiserait une sans avoir ne serait-ce que la perspective de gagner de l'argent dessus ?

Mme Georgiades qui, à son passage à Paris m'avait donné l'espoir d'une exposition à Huston, fait la carpe. Je suppose qu'elle a dû, tout comme Janek, montrer à droite et à gauche le dossier et le film, mais s'est vite aperçue que personne n'en voulait.

Quant à l'Allemagne je n'ai personne là-bas, même pour faire un sondage parmi les galeries. M'adresser alors à qui, et à quel titre ? J'ai certes envoyé plusieurs exemplaires du dossier à un bon nombre de galeries en Allemagne. Bien sûr je n'ai obtenu aucune réponse. J'ai donc appelé l'attaché culturel de l'ambassade de la RFA à Paris, sans toutefois réussir à le joindre. Bien qu'Allemand, mais sûrement contaminé par les moeurs françaises, il n'est jamais là, toujours « en rendez-vous à l'extérieur ». Mais même si je le joignais, la réponse serait sûrement négative. Car pour quelle raison accepterait-il de promouvoir un Polonais en Allemagne. Et puis, par quels moyens le ferait-il ? Les Landers sont indépendants de Bonn dans le domaine de la politique culturelle. Il m'aurait inévitablement adressé aux ministères de la Culture de chaque Land. Autant le faire moi même dès maintenant, sans attendre qu'il m'y invite. Je me suis d'ailleurs procuré une liste d'adresses de ces ministères à l'institut Goethe à Paris. Je leur écrirai, bien sûr, mais le résultat me semble acquis à l'avance.

En Norvège, Jasia Januszewska-Skreiberg discute de l'organisation d'une exposition de Beks avec le propriétaire de la galerie Unique Antique à Dal, près d'Oslo. C'est un mince fil et, sans verser dans le pessimisme systématique, je crois qu'il va vite casser. En effet, si cet homme était réellement intéressé par l'idée d'exposer Beks chez lui il, aurait commencé par me téléphoner lui-même ou par m'écrire avec une proposition explicite et un projet articulé.

Non, décidément, même si je le voulais, je ne vois pas comment je pourrais chercher mon bonheur « ailleurs ».

Et puis j'ai clairement conscience que les choses vraiment importantes se passent ici, que si je veux montrer Beks au monde entier il me faut commencer par Paris.



12 I 1986

## MERVEILLES

Pourtant... Quand je vois ces merveilles qui m'entourent : « Katyn », « Don Quichotte », « La baignoire » ou « Le couple des momies » qui sont accrochés sur les murs du cabinet où j'écris ces mots je ne comprends pas, je ne comprends plus. Comment la beauté, la force, l'émotion que dégagent les tableaux de Beks peuvent laisser les gens indifférents ?

Comment cette peinture plus belle et plus puissante que toutes celles que j'ai jamais vu peut laisser froids les « messieurs » de l'establishment culturel de la France ?

Suis-je si différent d'eux ?

Et au-delà de cette question : comment continuer à vivre le restant de ma vie, même si la reconnaissance du génie de Beks venait un jour, à côté de ces gens, leur tendre la main pour les saluer, leur parler comme si de rien n'était ?

12 I 1986  
TROIS MOIS

Trois mois après la fin de l'exposition, voilà la conclusion à laquelle je suis parvenu : la France, du moins celle des décideurs (car le public a été nombreux et enthousiaste à y venir) n'a aucune envie de Beks.

J'ai pratiquement fait le tour de tous les musées, éditeurs, éventuels acheteurs de tableaux et du film, des fonctionnaires de la culture et des propriétaires des galeries. En un mot de tous ceux qui « comptent » à Paris. Ils ne peuvent plus ignorer cette peinture. D'ailleurs, en relisant attentivement les inscriptions dans le livre d'or de l'exposition, je retrouve quelques signatures (toujours sans commentaire) de critiques connus sur la place de Paris. Ils sont donc venus et ont vu. Les autres aussi savent, ne serait-ce qu'à la suite de mes envois de plaquettes et de courriers.

Les uns n'y ont pas répondu du tout. Les autres ont répondu « non ».

Au début de mes efforts, je prenais leur refus pour une difficulté passagère, pour de la malchance persistante, pour une insuffisance d'information de ma part.

Puis, agacé par leur silence, je me suis mis à reprocher à ceux à qui je m'adressais leur arrogance et leur incompetence.

Aujourd'hui cela prend l'allure d'une attitude cohérente et suivie de leur part. Cette attitude ne peut avoir qu'une seule signification : l'establishment culturel français ne veut pas de Beks.

De moins en moins je crois en ma théorie du conservatisme obtus de ces gens et de leur crainte d'admettre toute vraie nouveauté.

Il paraît aussi de moins en moins probable que je sois tombé par malchance sur les seuls incompetents qui ne veulent pas faire correctement leur travail. C'est vrai que l'incompétence sévit. Mais non pas au point que je l'ai prétendu. Il n'y a pas que des incapables, des arrogants, des paresseux et des nuls dans ce pays.

Et je ne crois plus qu'il suffise d'informer convenablement « ceux dont ça dépend » pour qu'enfin mes efforts aboutissent.

Enfin, il faut me rendre à l'évidence que le refus constant, ferme et inébranlable du ministère de la Culture et des musées, des acheteurs et des éditeurs, des journalistes et des critiques d'art n'est pas dû à un malheureux concours de circonstances.

C'est donc le refus. Je ne peux me leurrer davantage.

Pourquoi le refus ?

Je n'en sais rien et je passerai sûrement plusieurs mois sinon plusieurs années pour en rechercher la cause.

A) La plus probable est que le motif obsessionnel de l'angoisse, de la souffrance, du désespoir et de la mort dans les tableaux de Beks fait peur aux collectionneurs français. Ils ne souhaitent nullement se réveiller tous les matins avec un *memento mori* suspendu sur les murs de leur appartement ni hurler de terreur en les regardant le soir..

« C'est beau, mais je ne pourrai pas vivre avec », m'ont-ils souvent dit.

Toute la culture de la France riche est remplie d'optimisme, de décoration et de joie de vivre. De là vient un instinctif refus chez les collectionneurs de ce pays de toute représentation picturale de l'horreur et du cataclysme final. De là vient aussi l'influence puissante de l'impressionnisme coloré, agréable pour l'oeil et apaisant, ou de l'abstraction décorative. Il y en a plein dans les galeries parisiennes. Des murs entiers en sont tapissés chez les bourgeois français.

B) Pour ce qui est de l'univers culturel français, des critiques, musées, fonctionnaires des ministères, etc., je crois que leurs motivations sont bien plus multiples et complexes que cela. Elles sont, toutes, profondément enracinées dans la culture française contemporaine.

a) En tout premier lieu, la peinture de Beks est figurative. Elle se réfère donc au XIX siècle. L'art français contemporain est presque exclusivement abstrait.

Et pour une partie de l'establishment culturel français tout retour à la figuration est une faute. Une faute impardonnable. Car la révolution formelle dont les Français ont été les précurseurs ne se contente pas de privilégier l'avant-garde, la modernité, l'avenir. Comme toute révolution, elle va beaucoup plus loin. De toutes ses forces elle condamne aussi le passé. Elle le condamne sans pitié et sans exception. Elle exige la rupture complète avec le XIX siècle et interdit tout retour en arrière. Qui ne s'y plie pas n'aura pas son concours. Bien plus que cela - il sera réduit au silence.

Comme tout art officiel dans une dictature, fût-elle celle de la majorité, celui de la France démocratique et libérale a son « art dégénéré ». Sauf que le réalisme nazi acceptait de montrer le sien au public même si c'était pour lui cracher dessus. Et parce qu'il était sympathisant communiste, Picasso était abondamment exposé dans les dictatures du « réalisme socialiste ». Ici, dans ce pays « libre » et « pluraliste », « l'art dégénéré » est simplement « oublié ». C'est cent fois plus efficace qu'une campagne de dénigrement.

Ainsi la révolution formelle a fait naître dans ce pays une génération (une ? plusieurs !) de combattants intransigeants, sectaires et aveugles. La crainte que les « pompiers » pourraient renaître de leurs cendres par manque de vigilance et l'intolérable indulgence des gardiens institutionnalisés de la modernité empêche de dormir les décideurs français. Tous, ils sont investis de la sainte mission de la défense des acquis de la « Révolution ».

La peinture de Beks n'est donc pas seulement pour ces gens-là « périmée », « desactualisée » et « vieillote ». Elle est carrément « décomposée » comme seul un cadavre peut l'être. Un cadavre qui pue, mais qui pourrait se relever.

Pour tous les fanatiques de la « nouveauté », du « progrès dans l'art », et de la « recherche de nouvelles formes d'expression », ce qui n'ouvre pas de « nouvelles perspectives », mais « renoue avec le passé », ce qui ne se trouve pas « à la pointe de l'avant-garde » est comme une charogne. Nauséabond. Et avant tout la figuration. C'est en partie ça, la culture de ce pays. C'est en partie de ça que pâtit ici la peinture de Beks. Et cela bien plus que de l'arrogance et de l'incompétence des décideurs français.

b) Mais elle commet un pêché bien plus grave, cette peinture, que d'être figurative : elle fait penser, elle est pleine de symboles, de contenu et d'idées.

Or, pour des raisons que je ne comprends pas très bien, une partie de l'establishment culturel français nourrit une profonde aversion pour tout rapprochement entre la peinture et la littérature. En revanche, il raffole des parallèles entre la peinture et la poésie.

Je dis que cela m'est incompréhensible car si l'on veut absolument définir une chose par les caractéristiques d'une autre on choisit comme référence celle qui pourrait lui apporter un surcroît de valeur. La poésie française est, et a toujours été médiocre. En revanche, la littérature française a toujours été et reste exceptionnelle. Pourquoi loue-t-on ici une peinture pour sa « poésie » et reproche-t-on à telle autre d'être « littéraire » ? Je ne le sais pas. Je ne peux que le constater sans pouvoir l'expliquer. En tout cas, on peut souvent entendre un Français s'émerveiller devant un tableau : « Il est plein de poésie », commentera-t-il. Alors que d'un autre, il dira avec suffisance : « Littéraire, narratif ».

Si donc une peinture est nébuleuse, « poétique », brumeuse, elle a ici toutes ses chances. On la qualifiera d'« abstraction lyrique » par exemple et elle plaira beaucoup aux Français. Mais elle doit absolument rester incertaine, « suggérée », inachevée, « discrète » car ce sont, selon eux, les caractéristiques intrinsèques de la poésie.

D'ailleurs, une partie de la critique française, remarque le bien Ami, cherche à faire la même chose. Quand elle parle de la peinture, elle s'efforce elle-même

(généralement de façon gênante par sa maladresse) d'être « poétique », « légère » et « pleine d'entrain ».

En revanche tout ce qui est peint et dit de façon claire, nette, jusqu'au bout, en mettant les points sur les i, est ici considéré comme « bavard », « anecdotique », « littéraire », « explicite », bref, ennuyeux comme la prose positiviste. Et c'est avec de tels qualificatifs que certains de ses ennemis français traitent la peinture de Beks.

Là aussi l'obstacle qui se dresse devant moi est bien plus haut que la malchance, l'insuffisance d'information ou un concours malheureux des circonstances. Cet obstacle est implanté dans la culture-même de ce pays et incontournable.

c) D'autres sont rebutés par la technique ultra-classique des tableaux « léchés » (« jusqu'à la nausée », ajouteront-ils pour qu'il n'y ait pas de doute sur le dégoût que cela leur inspire). La façon précise de peindre les détails, la perspective, le corps humain, une plante, une table, un visage, tout ceci les agace vivement. Pour ces gens, un tableau bien fait, soigneusement peint évoque une croûte barbouillée péniblement, à la sueur de son front par un graphomane pictural. Ce qui ne « jaillit » pas du pinceau de l'artiste, ce qui ne se présente pas au monde instantanément, ce qui ne saute pas sur la toile comme Athène de la tête de Zeus, n'est qu'un labeur artisanal, bornée, plat. Dans la meilleure des hypothèses, cela peut servir d'exercice scolaire à un apprenti. Mais même alors, tout compte fait, on devrait l'interdire car il pourrait étouffer sa « pulsion créatrice ».

Ça, c'est aussi un morceau de la culture française de nos jours. Il est dur comme du béton. Plus dur et plus tenace que l'arrogance et l'incompétence de ces messieurs de l'establishment culturel français.

d) Comme pour certains l'obsession c'est la « modernité », pour d'autres la « poésie », et pour d'autres encore la « spontanéité » dans la peinture, une partie des « gens de la culture » de ce pays voue une admiration sans limites au savoir, au progrès technique et à la science. Le cartésianisme, Les Lumières et le rationalisme sont des trouvailles françaises, non ?

Tout art qui renoue avec le mystère, l'ésotérisme, le symbolisme ou le romantisme n'est pour eux qu'un bavardage naïf d'épigones. Le savoir a déjà tout expliqué ou l'expliquera demain. De là vient le constructivisme, l'abstraction géométrique, le conceptualisme ou autres tendances intellectuelles dans l'art. Chacune fondée sur un discours fleuve, compliqué, de préférence

enfermé dans des syllogismes de la logique moderne, de la sémantique ou d'un discours d'ethnologue.

Il suffit de lire un peu les journalistes français spécialisés dans l'art pour s'en rendre compte. Tout comme les artistes d'avant-garde s'efforcent de créer des œuvres intellectuelles, eux se donnent une peine infinie pour construire des explications philosophiques savantes, truffées de vocabulaire puisé dans la nomenclature scientifique. « Recherche », « laboratoire », « expérience », « découverte », etc., sont leurs mots préférés. A lire leurs mémoires de fin d'études de l'histoire de l'Art on a l'impression de tomber sur des dissertations de mathématiques modernes. Oui, s'il y a belle lurette que le scientisme naïf est mort dans la science, il est toujours bien vivant dans l'art de ce pays.

Malgré donc un vague souvenir, presque honteux, de Moreau, de Delville, de Redon, de Lévy-Dhurmer ou de Drops, la peinture symbolique, visionnaire ou fantastique est aujourd'hui considérée par une partie de l'univers culturel français comme ridicule. Pour ces gens, elle ne peut présenter, au plus, que l'intérêt historique car elle ignore les conquêtes de la pensée, de la technologie et de la science moderne. Elle peut plaire aux esprits incultes et simples. Selon certains Français « cultivés » un tel art convient aux « classes inférieures », mais pas à l'élite éclairée et instruite. Pour ces gens, la peinture de Beks (ou celle d'un Hernandez ou d'un Giger) passe pour « facile » et « populaire » (au mauvais sens du terme). A un décideur culturel français, elle fait penser aux bandes dessinées pour enfants, aux fantastiques tatouages orientaux dont les « zonards » se couvrent les bras, aux décors de cinéma pour la jeunesse et aux illustrations bon marché de « science fiction ».

e) Tous ces axiomes cultures trouvent un support supplémentaire dans une certaine incapacité des Français en général à ressentir des grandes émotions et à vivre de grands sentiments. Cette sensibilité superficielle, tiède, plate, est la première chose qui frappe un étranger en visite dans ce pays.

En effet, dans la vie publique, les Français sont modérés. C'est un grand bien. Mais ils sont froids dans l'art. Ils détestent quand une peinture parle fort, fait des grimaces ou appelle au secours. Ils ont une profonde aversion pour les œuvres puissantes, expressives, tragiques.

La peinture de Beks est donc, pour une partie des décideurs culturels français « hystérique », « excessive », « criarde », « exhibitionniste ».

« Vous, les Polonais, vous ne savez pas ce qu'est la mesure. Tout de suite à l'extrême, exaltés... On dirait qu'à tout moment on vous assassine » - j'ai entendu parfois ces commentaires agacés lors de l'exposition.

Là aussi, c'est de la part de l'univers culturel français une attitude profonde, bien plus difficile à contourner que la simple incompetence et l'arrogance de mes interlocuteurs habituels.

« Vouloir vendre ma peinture aux « mangeurs des grenouilles » c'est comme vouloir faire du commerce de porc en Israël », m'a prouvé ironiquement et avec lucidité Beks au tout début de notre connaissance.

Je vois que j'avais tort de prendre à la légère sa boutade. Tout solitaire qu'il soit, et sans jamais avoir vécu dans ce pays, ne serait-ce qu'un jour, il connaissait sa sensibilité artistique bien mieux que moi après vingt-et-un ans passés à Paris.

Si donc, un jour, je parvenais à imposer mon idole en France, cela signifierait bien plus que la simple réussite dans la promotion d'un nouveau peintre. J'aurais réussi là une tâche ô combien plus ambitieuse : greffer sur l'art français l'intérêt pour une esthétique tout à fait contraire à sa tradition ancienne et récente. Drôle d'ambition !

Pourtant, mordicus je reviens à la case départ, comme si je n'avais rien compris, comme si je n'avais rien aperçu ni rien appris. Car si mon esprit conçoit de mieux en mieux l'immensité de la tâche qui m'attend et le peu de chance de la réussir mon cœur ne se résout pas à l'échec. Non seulement parce que j'aime cet art au-delà de ce que je peux exprimer, mais aussi parce que ma nature se révolte contre les sentences définitives qui mènent à l'abandon.

Alors que le cerveau voit les choses clairement, l'âme soutient obstinément qu'il n'y a aucun « refus » de Beks dans ce pays, aucune contradiction avec le fond même de cette culture et de « l'esprit de temps » qui y règne, mais une simple « difficulté » à le « faire connaître ». Qu'il ne s'agit aucunement de faire violence à la sensibilité artistique dominante en France, mais simplement de lui faire admettre un nouveau peintre. Que cela prend du temps car il y a beaucoup de gens talentueux qui voudraient y trouver leur place. Etc.

Et qui dit « difficulté » dit aussi « possibilité », « espoir », « persévérance », « effort ».

Non, même s'il fallait déplacer une montagne, je ne pourrais pas m'arrêter au tout début du chemin.

« Ne t'en fais pas, me dit Ania en plaisantant. Tu apprendras d'abord aux Juifs à manger du porc, et puis on ouvrira une charcuterie à Tel Aviv. Tu verras ».

13 I 1986

CHEVALIER

J'appelle J.-C. Chevalier, des éditions Lechêne (46-34-88-00).

Absent. Sa secrétaire me dit qu'il a transmis le dossier de Beks à Hervé de la Martinière.

J'appelle donc Hervé de la Martinière (46-34-85-82). Absent. L'appeler vers 11 heures. Une dame prend mes coordonnées.

Je l'appelle à 10 h 55. Il n'a pas encore vu le dossier. « Débordé ». L'appeler vers la fin de la semaine.



1) Il y a une énigme dont la clé est pour moi introuvable : un décalage profond existe entre d'un côté l'enthousiasme du public parisien qui a vu et apprécié la peinture de Beks et d'un autre côté le silence glacial, inébranlable et constant du monde des galeries, des musées, des ministères, de la télévision ou des distributeurs d'images.

Ce clivage est tellement manichéen qu'il en devient presque irréel. Il est comme dans un film de série B dont on montre le personnage central aux prises avec un monde kafkaïen, monde dont la méchanceté ronge jusqu'à la pellicule du film et qui est si excessive qu'elle perd toute crédibilité pour un esprit lucide.

Il ne se passe, en effet, pas un jour sans que, d'un côté, quelqu'un me dise son admiration pour Beks. Et il ne s'en passe pas non plus sans que, de l'autre, je reçoive deux, quatre, cinq refus de tous ceux à qui je m'adresse par téléphone, ou à qui j'envoie le dossier avec les reproductions et avec la cassette du film, pour leur demander un appui.

Ce jeu des contrastes absolus et concomitants, cette alternance quotidienne des extrêmes a quelque chose de psychédélique. Je voudrais croire que mon esprit paranoïaque extrapole les conclusions, mais il s'agit d'un nombre si considérable de gens d'un côté comme de l'autre que l'illusion est impossible.

2) Si je téléphone, le refus des décideurs commence généralement par la réponse que me donnent leurs secrétaires :

« Monsieur X. est en ce moment absent du bureau. » (Ou bien « Il est en rendez-vous à l'extérieur. »)

Au deuxième ou troisième appel, alors que je tombe enfin sur le responsable lui-même vient sa réponse, avancée sur un ton un peu agressif (comme s'il craignait d'être agressé lui-même et prenait ainsi les devants) : il n'a pas eu le temps de voir le film ou le dossier. Si je fais le dos rond, j'ai alors droit à la conclusion rituelle : « Vous comprenez, on est débordés en ce moment ».

Lorsqu'à force de relances, je le contraains à voir les documents, c'est à nouveau sa secrétaire qui est chargée de me donner la réponse : « Monsieur X. a vu votre catalogue (ou votre film), et il ne peut vous donner la réponse que vous espériez ».

Si c'est le responsable lui-même qui est au téléphone, il m'annonce son refus sur un ton tranchant pour interdire à l'avance ce qu'il redoute le plus - une polémique qui pourrait résulter de mon « pourquoi ? »

Si la décision devait être prise collectivement, le refus prend la même forme sauf qu'il se retranche derrière le mot nébuleux « commission » : « La Commission a vu votre dossier (ou « votre film ») et ne peut l'accepter. » (Ou « La commission n'a pas cru devoir retenir votre candidature. »)

3) Si c'est par lettre que vient le refus, la formule en est absolument constante. Je crois l'avoir déjà dit quelque part dans ces « notes ». Excuse moi donc, Ami, si je me répète.

Elle comporte deux variantes, A et B.

A se compose de trois phrases. B de quatre.

Les deux phrases du début, ainsi que la dernière sont communes aux deux versions.

La première phrase constitue une introduction de l'exposé cartésien en forme du rappel des faits :

« Nous avons bien reçu... et vous en remercions ».

La seconde phrase est capitale et contient le dispositif de la lettre. Le « malheureusement... » y est généralement bref, comme honteux et annonce le refus.

Seule la seconde variante, plus rare, contient une troisième phrase constituant une ébauche de motivation :

« Notre programme est complet pour les années à venir ».

ou bien : « Ce type de création n'entre pas dans les préoccupations esthétiques de notre musée. » (Ou similaires.)

Après la déception provoquée par le refus contenu dans la deuxième phrase, c'est sur celle-ci que se concentre à l'extrême mon attention.

« Faute d'être accepté, au moins savoir ! » Je pense intensément et je relis cette phrase plusieurs fois.

Mais elle est toujours évasive et n'apporte pas de vraie réponse. Je sais maintenant, après en avoir lu plusieurs dizaines conçues de la même manière, que je ne découvrirai jamais les vraies raisons du refus.

Vient enfin la dernière phrase, la quatrième, à nouveau commune aux deux versions, bien française en soi, où mon correspondant, qui ne m'a jamais vu et qui, de plus, vient de me faire mal, m'assure néanmoins de ses sentiments « cordiaux », « sincères », « les meilleurs » ou « distingués ».

« Veuillez croire... » m'écrit-il.

Et je le crois. Bien sûr, je le crois...

## CRITERES

Par mon engagement dans le monde du droit, j'ai toujours évolué parmi les critères objectifs de l'action.

Les définitions, les règles, les interdictions et les textes peuplaient mon univers. On me les a appris à la faculté et, à mon tour, je les apprenais à mes étudiants.

Lorsque je suis devenu avocat, cela ne s'est pas modifié. J'ai rencontré, comme interlocuteurs, les tribunaux et l'administration générale avec leurs tares mais aussi avec cette qualité essentielle d'être régi par la rationalité. Car, en principe, l'administration générale et les tribunaux répondent aux lettres qu'on leur adresse, respectent les délais que leur imposent les règlements, dressent des interdictions sur la base de règles précises, autorisent après des enquêtes contradictoires, etc. Si les agents publics s'écartent de cette voie ils sont sanctionnés par des juridictions administratives, selon des procédures spéciales et rigoureuses.

Vivre pendant plus de vingt-cinq ans dans un univers comme celui-là, cela marque.

Donc, lorsque j'ai abordé le monde de l'art, je n'ai d'abord rien compris à ses mécanismes.

Son administration, contrairement à l'administration générale, n'est liée ni par des textes réglementaires ni par des formes précises de dialogue entre le postulant et le décideur. Dans son fonctionnement quotidien, elle n'est soumise ni au contrôle hiérarchique ni au contrôle juridictionnel.

En même temps, je me suis rendu compte en vérité que le secteur privé n'est pas non plus régi par les critères de fonctionnement qu'on lui attribue généralement.

En ce qui concerne l'administration, les critères de la qualité d'une oeuvre, de la qualité de l'information qui l'accompagne ou de l'intérêt qu'elle pourrait présenter pour le public n'ont qu'un faible impact sur les décisions des fonctionnaires de la culture.

En ce qui concerne le secteur privé le critère du profit est tout aussi peu opérant.

1) La qualité d'une oeuvre me direz-vous, est chose subjective. Soit. Encore que ce ne soit pas une réponse, mais une esquivé. Car si on admet que la qualité artistique d'une oeuvre est une donnée sociale, c'est dans l'opinion de la société qu'il faut en rechercher la confirmation. Or, ces foules de visiteurs qui

sont venues à l'exposition, ces inscriptions dithyrambiques dont elles ont rempli le livre d'or, ces exclamations qu'elles ont poussées, sont une confirmation objective de la qualité de la peinture de Beks.

« Dieu, que c'est beau, que c'est magnifique ! » entendais-je de toutes parts.

Il faut alors être particulièrement de mauvaise foi - comme l'ont été ces deux fonctionnaires du centre Beaubourg, Brunet et Bordaz - pour continuer à se retrancher derrière l'affirmation que « la beauté est toujours une chose subjective ».

Non, le critère de la qualité existe, même dans l'art. La sensation esthétique n'est pas aussi subjective que les « Ponce Pilate » se plaisent de l'affirmer pour se dérober au devoir de prononcer un jugement.

Or, dans le fonctionnement quotidien de l'administration de la culture, les critères de qualité et de beauté d'une oeuvre sont très peu opérants. Ils n'entrent que pour une infime partie dans les décisions de ceux qui font la promotion, achètent ou exposent les oeuvres plastiques pour le compte du public.

2) Il n'en est pas différemment avec le critère de la qualité de l'information qui accompagne cette oeuvre.

« Car, à la fin, me suis-je longuement demandé, ne dois-je pas m'en prendre qu'à moi-même pour m'y être mal pris ? Ne suis-je pas le seul responsable de mon échec pour avoir maladroitement annoncé la peinture de Beks et en avoir insuffisamment informé les instances officielles françaises ? »

Ce serait d'ailleurs une consolation, car si j'étais seul en cause cela signifierait que lorsque les autres prendront la relève, ils le feront mieux que moi et Beks sera enfin reconnu par l'administration de la culture en France.

Mais cette explication ne tient pas non plus. En effet, je mets à la disposition de tout un chacun mes dossiers où sont classés et répertoriés les copies de mes lettres, les comptes-rendus de mes conversations téléphoniques et les rapports minutieux de tous mes autres efforts pour passer l'information. Non, je n'ai pas pêché par paresse. C'est par centaines que je peux compter mes relances, mes messages et mes rappels.

Rien n'indique non plus dans ces dossiers que tout en étant nombreuses mes démarches aient été maladroites. Pour ma part je ne leur trouve ni le ton inadapté (par exemple agressif ou exalté), ni le propos incohérent ou inarticulé, ni les propositions qu'elles contiendraient manifestement excessives ou irréalisables. Bref rien qui ferait de moi un messenger négligeable car peu sérieux.

Enfin le choix des portes que je cherchais à ouvrir n'avait rien de fantaisiste ni de fragmentaire non plus. C'étaient les portes du pouvoir officiel, des

décideurs qui ont pignon sur rue, par lesquels toute démarche de mon type devait tôt ou tard passer.

3) Reste le secteur privé et son moteur d'action : le profit.

On pourrait raisonner à l'infini, par exemple comme cela :

L'administration agit par l'obligation de service public, c'est-à-dire par l'obligation de servir les gens sans contrepartie. Elle ne peut donc qu'être lente, sans entrain et sans enthousiasme. Ce qui expliquerait mes échecs auprès des ministères et de directions diverses.

A l'inverse toutefois une grande énergie, un grand enthousiasme et de grands efforts devraient être déployés là où le profit gouverne l'action. C'est d'ailleurs le principe même de toute société libérale : par la recherche du profit individuel promouvoir le progrès de tous. Et là où se trouve le profit devrait aussi se retrouver la rationalité, le rendement, la sélection et la promotion.

Rien de tout cela.

Car tel que je le pratique depuis bientôt deux ans le monde du commerce de l'art, celui des galeries, des marchands et des collectionneurs se révèle à son tour profondément irrationnel. Ses décisions se font souvent sans considération de son propre intérêt, dans des circonstances obscures où les relations personnelles, le snobisme, les recommandations ou la peur ont bien davantage à faire que la raison et le profit.

Conclusion ?

Je tourne en rond et ne sais toujours pas à quoi me raccrocher. Plus j'essaie d'y mettre de la lumière et plus le mystère de mes échecs s'épaissit.

En discutant hier avec quelqu'un de mes difficultés, je leur ai trouvé une nouvelle clé. Certes, elle était un peu grosse mais, de prime abord, semblait quand même ouvrir quelques portes jusque-là condamnées :

« Pendant longtemps j'ai travaillé seul, disais-je à mon interlocuteur. En tant qu'étudiant d'abord, puis comme enseignant à la Faculté, chercheur et, enfin, avocat, sans chef ni collègues de travail, j'ai essentiellement été confronté à mes propres moyens, ma propre compétence et mes propres capacités. Je savais peu de choses du monde et des forces qui le font avancer.

Bon adepte du marxisme, dont j'ai absorbé dans ma jeunesse des doses massives, j'avais d'abord cru l'histoire poussée par l'effort des masses, par leur travail et par leurs luttes.

Ce n'est qu'en établissant une collaboration intense avec les autres, pour lancer la peinture de Beks que je me suis rendu compte de la passivité du Demôs idolâtré. Le « public » et ses émerveillements n'apportent rien de concret. Le « public » ne bougera pas le petit doigt. Et s'il le bouge, c'est pour rien.

J'ai donc changé d'avis pour penser un certain temps, et l'affirmer en tapant du poing sur la table, que l'univers avance au contraire tiré par une poignée d'hommes entreprenants, capables et courageux. Qu'il s'agit d'une minorité et que c'est grâce à leurs capacités, à leur persévérance et à leur compétence que le monde tient tant bien que mal debout.

A nouveau, depuis deux ans, j'ai dû déchanter et me rendre à l'évidence : les élites du régime libéral-démocrate (du moins en ce pays) sont sclérosées, jalouses de leurs privilèges, imperméables et inertes.

Au total, j'en suis arrivé à la conclusion que, d'un côté comme de l'autre, je ne dois m'attendre à aucune aide, et qu'il me faudra donc me résigner à me battre seul, au milieu de gens médiocres ».

Tout en disant cela à mon interlocuteur, je me suis aperçu que je commençais à tenir là le langage des fous et des impuissants. Car j'ai déjà entendu les « dérangés » et les faibles accuser le monde entier d'imbécillité (« tous des cons ») ou de malhonnêteté (« tous des pourris »). Pourtant, je me souviens que du temps où j'avais encore tous mes esprits, je ne pouvais qu'en sourire tellement ces accusations étaient excessives.

« Et pourtant, me répondais-je mentalement tout en continuant à discourir devant mon interlocuteur, comment occulter ce qui pourtant crève les yeux : c'est sur les doigts d'une main que je peux compter ceux qui mériteraient le qualificatif de professionnels, gens d'esprit et d'entreprise, parmi toutes les

personnes avec qui, depuis plus de deux ans, je suis contraint de collaborer pour la promotion de Beks ».

Une heure après avoir terminé d'éblouir mon partenaire par ces brillants développements et m'être donné en même temps, des répliques mentales acérées, j'en suis arrivé à quelques conclusions plus simples et plus en accord avec le bon sens :

Partout où il s'agit de la peinture de Beks, je mets la barre trop haut et exige des gens qu'ils fournissent des efforts à la mesure de ma passion. Pourtant, là où j'accomplis moi-même d'autres devoirs - et surtout ceux du Palais - pour lesquels je n'ai pas d'amour, je suis tout aussi « moyen » dans mon travail que n'importe qui et aussi peu enclin à me « défoncer » que lui.

Quel est donc le mot de la fin de toute cette réflexion ?

L'amateur très motivé travaille mieux que le professionnel. Mais se croyant supérieur, il méprise les autres. Ce qui le prive de leur concours. Et au total, il échoue là où les autres, à la longue et sans drame, réussissent.

Durer...

17 I 1986  
MARTINIÈRE

J'appelle Hervé de la Martinière (Ed. Lechêne). Sa secrétaire, madame Bragua me dit qu'un membre de la commission des programmes de leur maison a vu mon dossier.

« Il s'agit d'un peintre polonais. Le public est donc restreint. Malgré l'intérêt de cette peinture, c'est malheureusement non ».

Je demande : « Ce sont donc seulement les contraintes commerciales qui empêchent cette édition ? »

Elle me répond : « Oui. Oui, je crois ».

A nouveau, j'ai été expédié par une secrétaire. J'ai maintenant fait le tour de tous les éditeurs parisiens qui, tous, unanimement, ont refusé ma proposition d'éditer un album sur Beks.

Alors que faire ?

Que faire ?

*Make it yourself.* Voilà.



22 I 1986

## CARPENTIER

J'ai aujourd'hui rencontré le propriétaire d'une importante galerie de la rue du Bac (au numéro 46), M. Carpentier, à qui je voulais demander plusieurs conseils. C'est le docteur Cohen qui m'a suggéré cette rencontre et qui a arrangé le rendez-vous. Avant donc de rendre compte de la conversation avec mon principal interlocuteur, je dirai quelques mots de notre intermédiaire.

Le docteur Cohen est un ancien médecin qui s'est reconverti dans les affaires. En a-t-il réellement eu assez, comme il l'affirme, de devoir prescrire quarante ordonnances par jour ? En tout cas, le voilà propriétaire d'une série de magasins de meubles anglais d'importation. Je l'ai connu à l'occasion de l'achat de mon canapé. En bon commerçant, il a une grande facilité de contact. De fil en aiguille, je lui ai raconté mon intérêt pour la peinture « d'un type qui vit en Pologne et dont j'ai acheté quelques tableaux ». C'était du temps où j'avais acquis les premières pièces de ma collection à Sciegienny, à Beks lui-même et à Wahl. J'avais sur moi quelques diapositives et les lui ai montrées. Comme des milliers de gens après lui, il en a été frappé. Mais sa surprise avait pour moi une valeur toute particulière : elle était l'une des toutes premières à s'être manifestée. Du coup, elle a eu sur moi une influence considérable. De plus, elle a été appuyée par un conseil précis qui s'est avéré décisif. Sans mesurer la portée de son propos, le docteur Cohen m'a en effet lancé, comme ça, sur le seuil de la porte de son magasin : « Quand on a un tel peintre, l'intéressant, c'est de l'avoir sous contrat d'exclusivité ».

A ce moment-là, je ne savais encore rien de ce qu'était un contrat d'exclusivité, comme, en général, je ne savais rien du commerce de l'art. L'idée a toutefois commencé à faire son chemin dans ma tête et, un mois après, en me rendant en Pologne, j'avais mon projet tout prêt. Mais c'est là, lors de cette conversation avec le docteur Cohen que le projet de me lier à Beks est né. Comme tu le vois, Ami, tout à fait accidentellement.

A mon retour de Pologne, j'ai rendu visite au docteur Cohen et lui ai offert en présent une bouteille de vodka polonaise. Il a été surpris quand il en a appris la raison, car il n'avait pas mesuré l'impact de son propos et l'avait même oublié.

Enfin, c'est aussi parce qu'il s'est souvent et longuement extasié devant le tableau « La tête en sang » que j'ai décidé de l'acheter au fils de Baele alors que, pourtant, je ne l'aime pas trop.

Le docteur Cohen m'a souvent parlé d'un important marchand de tableaux avec qui il aimerait me mettre en contact. L'aspect mercantile de cette présentation me faisait un peu traîner les pieds. Dans ma situation actuelle, où la vente de quelques tableaux est devenue pour moi absolument impérative, je me suis rappelé aux bons souvenirs du docteur Cohen et lui ai demandé de me mettre en rapport avec son ami.

Voilà pour le docteur Cohen. Je dois dire que si j'ai rencontré sur mon chemin « beksien » un homme qui m'a été amicalement bienveillant et réellement désintéressé, c'était bien lui.

J'ai donc retrouvé le docteur Cohen ce matin, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Je n'avais pas d'argent et ne pouvais pas l'inviter dans un restaurant mondain. Je l'ai senti économe aussi et me suis aperçu qu'il était content de me voir choisir L'assiette au boeuf, un restaurant à menu fixe, pour le cas où ce serait à lui de payer. Très rapidement nous nous sommes mis à parler des difficultés de travailler avec des Français. Mon amertume a trouvé chez lui une oreille attentive.

« Eh oui, je vous comprends », m'a-t-il dit en me confiant à son tour ses propres problèmes de pied-noir juif qui a dû se frayer un chemin dans une société hostile, sclérosée et immobile.

« Avez-vous vécu aux Etats-Unis ? lui ai-je demandé. Il paraît que les gens y travaillent sérieusement, et qu'on peut y faire des choses ? »

Non, il n'y était jamais allé.

Après le déjeuner, à l'heure convenue, le docteur Cohen m'amène donc chez ce fameux Carpentier qui se fait attendre une bonne vingtaine de minutes. Pendant ce temps, nous bavardons avec sa femme. D'abord un peu mal à l'aise, elle se détend rapidement et nous raconte des détails intéressants sur la vie en Israël, sur l'inflation qui y sévit, sur le logement, les salaires, etc. Elle y va cinq ou six fois par an pour rendre visite à sa fille.

Quand son mari nous rejoint un peu plus tard, d'emblée il me fait bonne impression. Il semble être un d'homme ouvert, clair et cordial. Sa poignée de main est ferme.

Il a déjà vu la plaquette et le film que le docteur Cohen lui a transmis par l'intermédiaire d'un ami. Il regarde à présent attentivement les trois tableaux de Beks que j'ai amenés avec moi (ceux que j'appelle « La ville en ruine » acheté à Seniuch, « L'icône » que Ania appelle aussi « Makowski » et « Le visage au dessus de la mer avec l'inscription »). Quand nous commençons à parler de

Beks, je sors de ma sacoche une feuille de papier et, au fur et à mesure de notre conversation, je note ses expressions. Je peux donc en garantir l'authenticité.

Tout de suite il estime que « la peinture est très bonne » et que « c'est un vrai peintre ». Toutefois, il n'est pas question de vendre ces tableaux car « ils font peur ». Il est là-dessus d'une netteté absolue et, tout au long de notre conversation, confirmera son premier jugement :

« Jamais il ne sera reconnu comme un grand peintre, car il fait trop peur ».

« Vous aurez trop de problèmes avec ce genre de peinture. Laissez tomber ».

« Stoppez ! Vous vous engagez dans un truc impossible ».

« Ça n'atteindra jamais de grands prix, car ça fait peur ».

« Essayez de récupérer l'argent que vous avez investi, et laissez tomber ».

A un moment donné, le docteur Cohen lui montre l'ekta de la « Madonne avec l'enfant ».

« Elle fait penser à la mort, dit Carpentier. Vous ne vendrez jamais un tableau comme ça. Les yeux fermés font penser à la mort. Le voile sur les yeux fait aussi penser à la mort ».

Je lui parle alors du succès de Beks en Pologne.

« Ça plaît peut-être en Pologne, me répond-t-il. Les Polonais sont des gens spéciaux. Ils ont trop connu la mort ».

Je l'écoute attentivement et me dis tout bas :

« Cause toujours, spécialiste. Ce peintre se vendra un jour mieux que Picasso. Je ne vivrai pas ce moment-là ni toi non plus, mais un jour, chaque tableau de Beks se vendra au prix que décidera librement le vendeur ».

Et je ne suis pas plus ébranlé dans ma conviction quand le fils de Carpentier (24 à 25 ans environ) entre dans le magasin et, à la question de son père : « Qu'en penses-tu ? » répond de façon absolument identique : « Ils font peur. Ça ne se vendra pas ».

Je connais mal la Bible, mais il paraît qu'il y a là un passage qui dit à peu près ceci :

« Si un homme te dit que tu as tort, c'est peut-être vrai. Si trois hommes te disent que tu as tort, c'est très probable. Mais si tout le monde te dit que tu as tort, sois tranquille : tu as certainement raison ».

Toutefois, un bon nombre des conseils « stratégiques » de Carpentier m'intéressent.

– Il est inutile, selon lui, de chercher à montrer Beks au Japon.

« Ce serait suicidaire, dit-il. Une galerie qui exposerait ce peintre se ferait saccager. Pour eux, cette peinture serait indécente. » (cf le renvoi 1).

« L'Australie n'achète que des noms prestigieux, mais seulement les tableaux de troisième rang. Juste par snobisme pour avoir « un grand » peintre chez soi. Un médiocre Renoir par exemple ».

« Et les Etats-Unis ? » lui demandé-je.

« Peut-être sur la côte ouest. Mais il faudrait qu'il y ait déjà derrière quatre ou cinq expositions dans le monde ».

– Sur l'Italie, il a des doutes. Quand je lui parle de Margonari et du succès populaire des expositions qu'il a organisé à Mantoue et à Florence, il reste dubitatif.

« Peut-être... Peut-être... ».

– En revanche il me conseille l'Allemagne et la Suisse allemande. A ce propos, il me suggère de m'adresser à la galerie Brszted (Hambourg ?), dont il cherchera les coordonnées qu'il me communiquera par téléphone. Auparavant, il appellera cette galerie pour la prévenir de ma démarche.

Parmi d'autres conseils « stratégiques », je note encore l'affirmation suivante :

« Pour qu'il soit reconnu, un peintre doit se vendre. Il doit se vendre facilement dans plusieurs galeries. Ça inspire confiance et fait apprécier le peintre. Même des peintres immenses, s'ils ne se vendent pas bien, ne seront jamais reconnus comme de « grands » peintres. Et inversement ».

Il me donne plusieurs conseils pratiques que je note précieusement :

– Si elle veut le faire honnêtement, une galerie doit investir au moins deux cent mille francs dans l'exposition d'un peintre. Elle doit donc pouvoir compter sur trente à quarante tableaux à mettre en vente. Dans une telle situation, le partage entre elle et le peintre devrait être cinquante/cinquante. Si en revanche le peintre participe aux frais de l'exposition il devra revendiquer une plus grosse part.

---

*1 Décembre 1995 : jusqu'à quel point faut-il faire confiance aux experts ? Pour preuve, le fait que ce sont justement les Japonais qui, en 1990, m'ont acheté en une seule transaction cinquante neuf tableaux de Beks pour un million de dollars. Ils ont payé le dernier (« La mer avec le soleil ») cent mille dollars. Si je l'avais accepté ils étaient prêts à acheter au prix de cent mille dollars pièce tous les autres tableaux de Beks que je me suis réservés (et j'en avais à l'époque encore quatre-vingt). Ils ont été proprement enthousiasmés, et pour « Katyn » se disaient prêts à payer « le prix que vous voudrez ». Cinq fois, ils sont allés en Pologne pour acheter tous les tableaux de Beks qui circulaient sur le marché. Alors, comment prendre au sérieux les avertissements d'un « spécialiste expérimenté » qui affirme que montrer cette peinture aux Japonais serait « suicidaire », qu'ils la trouveraient « indécente » et qu'ils « saccageraient la galerie qui l'exposerait » ?*

– Les petits tableaux de Beks (15 figures) devraient être exposés à environ dix mille DM (trente mille francs) « car il s'agit d'un peintre inconnu ». Un grand tableau de lui (100 figures) peut être proposé à environ soixante cinq mille francs. Mais, en général, il me déconseille d'établir les prix en centimètres carrés et suggère de les faire varier en fonction de la qualité du tableau. Ce que je trouve encourageant de la part d'un représentant d'une profession qui, en général, vend l'art au poids et à la mesure.

« Pourquoi ne faites-vous pas faire à votre peintre des lithographies ? » me demande-t-il à un certain moment.

Il m'explique alors que même si un peintre ne sait pas en faire, « on peut tricher un peu ». Il suffit, en effet, qu'il établisse des modèles. A partir de ces modèles, des spécialistes, en France, les lui reproduiront. Le public ne s'en apercevra pas.

« Ça coûtera cent à cent cinquante francs par lithographie, mais ça se vendra huit cent francs. Ça vous permettra de récupérer les frais. Car au total, c'est un investissement qui ne dépasse pas vingt cinq mille francs et ça se vend très bien ».

« Ne vous liez pas avec une galerie pour plus d'une exposition. D'ailleurs, aucune ne le voudrait », dit-il à un autre moment.

« En envoyant les tableaux à l'étranger, déclarez les « sous condition de vente ».

Et puis :

« Contractez une assurance chez Lloyd's à « la valeur agréée » et faites préciser par le contrat que si les tableaux ne reviennent pas à la date convenue, l'assurance jouera. Ça vous protégera contre les galeries insolubles ou malhonnêtes ».

J'aborde enfin le point essentiel sur lequel j'ai tant besoin d'un avis éclairé : puis-je, sans risque de déconsidérer Beks, baisser les prix à la prochaine exposition ? Je lui raconte ma précédente stratégie, c'est-à-dire l'idée de l'exclusion de seize tableaux de la vente, et les prix faramineux pour les six tableaux restants, qui devaient attirer les regards mais interdire leur vente.

Il me dit de ne pas m'inquiéter là-dessus.

« Tout ce que les gens penseront - s'ils se souviennent de vos prix, ce qui est peu probable - c'est que vous ne vouliez pas vendre, alors que maintenant vous le voulez. Ça ne nuira pas au peintre et ne le déconsidérera pas ».

Je pousse un ouf de soulagement. On n'entend jamais mieux que ce qu'on a souhaité s'entendre dire.

A un moment donné, le docteur Cohen demande à Carpentier s'il serait prêt à exposer Beks dans sa galerie. L'autre lui répond que « c'est une question ouverte ». J'ajoute que s'il en acceptait l'idée, je pourrais participer à la

publicité, que Penthouse s'apprête à faire une publication importante sur Beks qui aiderait l'exposition, et que son succès populaire serait de toute façon garantie car, lors de l'exposition à Valmay j'avais de cinquante à cent trente quatre visiteurs par heure.

« Comme pour Liebenstein, ce peintre polonais que nous avons exposé il y a quelque temps, m'interrompt le fils de Carpentier, il viendra beaucoup de monde et personne n'achètera ».

Carpentier me prie de prendre contact avec lui dans deux mois.

« Pour cette année, tout est pris, mais pour l'année prochaine... Une exposition de prestige sans espoir de vente... Ça peut se justifier... ».

Conclusion générale de tout cela ?

Un homme qui m'a fait une forte et bonne impression. Des réponses ouvertes, franches et nettes, à l'opposée des réflexions prudentes que j'entends de toutes parts. Pourtant, son conseil de récupérer mon argent et de quitter le navire m'a profondément déplu.

En revanche, je suis ravi qu'un « expert » m'ait donné raison sur un point capital, à savoir que je ne déconsidérerai pas Beks en baissant les prix à la prochaine exposition.

Enfin, je retiens ses explications sur la nécessité de commercialiser une peinture pour faire reconnaître son créateur comme « grand », sans quoi il demeurerait secondaire, même s'il était Rembrandt.

Je viens à l'instant même de rendre visite au Conseiller régional aux Arts Plastiques (vérifier l'exactitude de son titre) Claude Minière. Son bureau se trouve au Grand Palais, rez-de-chaussée, porte D.

J'ai déjà décrit dans une note mes conversations téléphoniques étonnantes avec sa secrétaire qui, depuis plusieurs semaines, refusait obstinément de me donner un rendez-vous avec son patron. Brusquement, elle m'a appelé pour me dire que M. Minière avait changé d'avis et me recevrait.

L'entretien a commencé à 18 heures précises, c'est-à-dire à l'heure à laquelle j'ai été convoqué. La conversation a duré quarante-trois minutes.

Claude Minière est un haut fonctionnaire de la culture. Il doit avoir environ cinquante ans. Taille moyenne, svelte, il porte une boucle à l'oreille gauche. Pourtant, sa voix et son comportement ne ressemblent en rien à ceux d'un homosexuel.

Il a sur son bureau la cassette de mon film et un mince dossier qui contient les documents que je lui ai faits parvenir en sollicitant ce rendez-vous : la plaquette de l'exposition en deux parties, le dépliant en quatre langues, la petite affiche et les douze cartes postales.

Très rapidement, notre conversation s'avère essentielle car enfin claire.

Claire par les réponses ouvertes et directes que, de façon surprenante et contraire aux moeurs de ce milieu, me donne cet homme. Mais claire aussi par les questions tranchantes que j'ose enfin poser.

Acculé comme je le suis, je me décide en effet à demander à mon interlocuteur son avis sur les raisons de mes difficultés. Je ne me contente plus seulement de solliciter - comme j'avais l'habitude de le faire avec ses prédécesseurs - une aide dans la promotion de mon projet. Je n'aurai donc plus à déduire les raisons de son refus - qui ne manquera pas de m'être opposé - et à me perdre ensuite dans des conjectures à leur sujet.

Après quelques échanges sur l'impossibilité dans laquelle il s'est trouvé pour visionner la cassette de mon film (« On nous a volé notre magnétoscope ») nous passons à l'objet de ma visite.

Je me présente comme « ami de Beksinski » et raconte brièvement l'organisation de l'exposition à Valmay.

L'expérience me l'a prouvé : ce genre d'introduction peut être perçue comme une mise en valeur de mes mérites. Je l'abrège donc et passe rapidement à l'essentiel :

« Depuis cette exposition, je conclus mon récit, j'ai sonné à plusieurs portes. J'ai rencontré partout un refus unanime ».

« A quelle porte avez vous frappé ? »

« J'ai commencé par celles du centre Beaubourg. Et cela avant même d'avoir exposé Beksinski à la galerie Valmay. J'ai alors espéré obtenir le concours du centre... ».

« Et qu'est-ce qu'ils vous ont répondu ? »

Je reprends l'essentiel de mes conversations avec Brunier et Zadora.

« Leur argument constant - je résume - était qu'ils n'ont pas à juger de la qualité de cette peinture, car la chose est « parfaitement subjective ». En revanche - me disaient-ils - ils se sont fixé une « politique » : celle de promouvoir « un certain art ». Or celui de Beksinski ne correspondrait pas à l'esthétique à laquelle ils ont décidé de donner leur appui ».

Je raconte aussi les difficultés que j'ai éprouvées avec les autres musées parisiens, de banlieue et de province. Eux aussi, « ont refusé de juger de la qualité de la peinture de Beksinski, mais l'ont mesurée exclusivement selon sa correspondance avec les critères et la politique qu'ils ont arrêtés ».

Je ne veux pas provoquer une réaction épidermique d'agressivité qui viendrait de « l'esprit de corps ». Elle voilerait les vraies raisons du refus qui me sera sûrement opposé. Ainsi donc, tout au long de ce récit, j'évite toute appréciation critique sur mes précédents interlocuteurs. J'ai à faire à un fonctionnaire et c'est une raison de plus pour adopter un vocabulaire neutre et descriptif.

Cette attitude s'avérera efficace car, très vite, Minière me livrera son sentiment profond sur mes problèmes. Il ne les escamotera pas dans ce langage feutré des hauts dignitaires que je connais si bien et qui permet toute esquivé.

« Ce peintre représente un art qui a vécu. Un art qui a eu son heure de gloire dans le passé mais qui n'inspire plus personne. Cet art n'est plus nouveau. Il n'influe plus sur les jeunes artistes. Vous aurez partout la même réponse ».

Les phrases qui se suivent sont nettes et explicites. Je sais ce que j'ai voulu savoir : il faut perdre espoir. Mais alors je retrouve la liberté. Comme je le soupçonnais, de par sa fonction et de par son milieu, Minière n'aime pas cette peinture. Il ne m'aidera pas. L'argument qu'il m'avance en ce moment m'a été souvent, bien qu'implicitement, répété par d'autres fonctionnaires de la culture. Tous étaient assez indifférents à la sensation esthétique mais très attachés au respect d'un faisceau de critères et d'une politique qui les aideraient à reconnaître l'art qui mérite leurs subventions, en opposition à celui qui ne le mérite pas. Ainsi, ayant entendu le propos habituel sur l'importance de la nouveauté, je sais que le refus de toute aide suivra immédiatement. Mais je sais aussi que maintenant je ne risque plus rien en me lançant dans la polémique, et que je peux librement dire ce que je pense.



Puisque cela ne me coûtera plus rien, je voudrais profiter de la situation pour en savoir plus sur les raisons qui peuvent amener à un tel rétrécissement des horizons chez un homme d'apparence normale. Un homme qui, de surcroît, occupe un très haut poste dans l'administration de la culture.

« Est-ce donc dans la seule nouveauté que se trouverait le critère de la valeur d'une oeuvre ? Et pour les autorités de l'Etat est-ce seule la nouveauté qui les déciderait à apporter leur concours à une création ? » - je demande.

Une question aussi manichéenne, bien qu'exprimée sur un ton courtois, appelle généralement une réponse agacée.

« Oui, absolument - me répond calmement Minière. Si un peintre n'inspire pas ses contemporains, si on ne se pose pas des questions à son sujet, à quoi bon lui donner un appui ? Il y a trente-cinq mille artistes répertoriés à la Sécurité sociale en France. Pourquoi aider celui dont l'art a vécu ? »

Puis il me montre un dépliant d'Adami, dont une exposition se tient en ce moment au centre Beaubourg.

« Ça c'est un peintre qui a des choses à dire et le musée Pompidou ne s'est pas trompé en l'exposant », ajoute-t-il.

Je réponds maladroitement :

« Il y a pourtant bien d'autres critères de la valeur d'un art que sa seule nouveauté. Il y a bien d'autres juges de sa grandeur que les musées. Le critère de la nouveauté est assez récent et peut-être passager. Il date des impressionnistes et de la révolution qu'a introduit l'art abstrait. Personne n'aurait l'idée de juger du génie de Dürer par l'influence qu'il a pu avoir sur les jeunes de son époque. Il est immortel parce qu'il parle à l'humanité toute entière et cela à travers tous les âges. Quant au juge des oeuvres - je pense qu'à côté des musées qui les exposent et des critiques qui contribuent à leur promotion, il y a aussi le public qui a son mot à dire à leur propos. Or, le public est venu en foule à l'exposition des tableaux de Bek... ».

Il m'interrompt :

« Ce n'est pas un critère et ce n'est pas un juge. Le public, comme vous dites, achète des tableaux place de Tertre. Si on le lui dit, il aimera n'importe quoi ».

Je me tais volontairement pendant trois ou quatre secondes pour mettre en valeur l'impact de sa phrase.

« Les responsables de la culture en France, dis-je, semblent partager votre point de vue sur cet unique critère de la valeur de l'art, du moins de l'art contemporain. C'est en effet exactement le même propos qu'on m'a tenu au centre Beaubourg. Mais alors pourquoi au moins ne pas m'aider pour la seule raison qu'il s'agirait d'un des peintres « nationaux » d'un pays qu'on dit en France, « ami » ? Car en Pologne c'est un des peintres majeurs ».

« Est-ce qu'il est dissident ? »

« Non ». En répondant, je suis de plus en plus étonné par la franchise de cet homme. Cette question m'a été quelquefois posée dans le passé, mais toujours de façon camouflée, comme par hasard et, en apparence, sans que mes interlocuteurs y attachent du prix. J'ai fini par m'imaginer que si je répondais affirmativement quelques propositions et appuis se seraient manifestés. L'art est un domaine comme un autre de la lutte idéologique. Le système libéral est aussi cynique que le système communiste dans ses « extases artistiques » politiquement payantes. Claude Minière est visiblement déçu par ma réponse et fait un geste des deux mains comme s'il voulait dire : « Vous comprenez que dans ce cas-là, je ne peux rien pour vous ».

Mais il revient à la polonité de Beks quelques instants après et m'encourage à la souligner dans mes efforts :

« Est-ce qu'il a créé une « école » en Pologne ? Faites un papier, poursuit-il avec une brusque vigueur, comme s'il avait trouvé la clé de l'énigme, qui expliquerait qu'en Pologne il inspire les jeunes, qu'il y a fait école. Y a-t-il là-bas des peintres qui se réclament de lui ? » revient-il à sa question favorite et conclue : « A ce titre, cela pourrait peut-être marcher. Sinon, je vous le redit : c'est un art périmé. On peut toujours exposer Renoir car il inspire les jeunes. Mais cet art n'inspire plus personne ».

J'ai compris : « Beksinski ou la curiosité d'un pays aux confins de la terre ».

« C'est tout de même tragique, ai-je repris à la limite du dépit. Car s'il était vrai que la qualité de l'art de notre époque ne pouvait se mesurer que par sa constante nouveauté cela signifierait tout d'abord qu'il y a un art officiel, définissable par un seul critère. Tout comme l'a été l'art des Salons au XIX siècle ou le réalisme-socialist en URSS. Un art reconnaissable par les fonctionnaires, car facilement identifiable par l'application d'un critère unique. Un art qui serait seul à mériter l'appui des autorités car répondant à la mesure officielle de la valeur, en occurrence celle de la perpétuelle nouveauté ».

Minière ne s'offusque pas de mon agressivité croissante. A plusieurs reprises, comme ses collègues du centre Beaubourg, il reviendra encore sur l'importance de la nouveauté et de l'inspiration des jeunes comme seuls critères valables de l'art contemporain. A la fin, j'ai l'impression que tous ces fonctionnaires, les Grympas, les Zadora ou les Brunier, s'étaient donnés le mot avant de me rencontrer tellement leurs propos se ressemblent. Sous cette réserve seulement que les autres noyaient l'essentiel de leur pensée dans un magma de paroles assez incohérentes, alors que cet homme parle avec une grande précision et avec une étonnante conséquence.

Accepter la discussion alors ? Pour Beks c'est en tout cas râpé.

Chercher à convaincre ce haut fonctionnaire que l'art, c'est quand même bien plus compliqué que cela ? Après le traumatisme que la France a subi de ne pas s'être aperçu à temps de l'importance des impressionnistes et de l'art abstrait, ils ont tous appris mécaniquement que l'art : « c'est la capacité de se renouveler tous les jours », « de se remettre en question à tout instant » et « d'épouser son époque ».

M'efforcer alors de persuader cet homme, dans le peu de temps qu'il m'accorde, que la recherche de la nouveauté dans l'art n'est peut-être qu'un phénomène passager et récent ? Qu'elle n'est peut-être qu'un simple reflet du progrès technologique et matériel de notre monde depuis un siècle ? Que l'art qui exprime ce progrès et obéit à son exigence insatiable de nouveauté est peut-être éphémère ? Qu'en tout cas, il existe en nous un fond permanent, immuable et universel, et qu'il y aura donc toujours de la place pour l'art qui s'y réfère, pour l'art qui parle de la mort, de l'infini ou du mystique ?

Pour ces gens - qui l'ont appris dans les mêmes manuels, lors des mêmes études, de la bouche des mêmes professeurs, et cela des années durant, petit à petit, quotidiennement - tout dans le monde et dans l'homme est parfaitement modifiable comme le prouve le progrès constant des techniques et des sciences. L'art, pour être « Art » devrait donc exprimer ce constant progrès. Toute méditation sur ce qui est universel et permanent serait une vision statique, dépassée et vieillotte de l'esthétique.

Ils ont écrit des mémoires de fin d'études dans ce sens, puis des articles et des livres. Ils ont investi des milliers d'heures de travail individuel et collectif pour promouvoir cette vision de l'art au service du progrès et à la pointe de la nouveauté. Ils en sont aujourd'hui tellement convaincus qu'ils ne peuvent plus comprendre combien leur vision est peut-être accidentelle dans l'histoire. Ils ne peuvent ressentir combien la peinture de Beks est intemporelle, car proche de ce qui est constant dans l'existence de l'homme tant qu'il sera (encore) homme.

Espérer convaincre, en un quart d'heure, un homme qui a investi toute sa vie dans la promotion d'une certaine façon de voir l'art, que toute sa vérité n'est probablement qu'une petite facette, étriquée et vite dépassée du phénomène immense, complexe et mystérieux qu'est l'art ?

Chercher à convaincre un fonctionnaire, qui dispose de l'argent public, que le critère simple et efficace qui lui permet si commodément de couper court aux débats oisifs et aux incertitudes des choix dans son attribution n'est qu'un leurre ? Que pour faire « un bon choix » dans la distribution du denier de l'Etat, il ne pourra jamais faire l'économie des hésitations, de l'intelligence, du risque et des discussions « inutiles » ? Qu'il lui faudra de la passion pour la beauté, des élans, des coups de foudre et du « flair » ? Que s'en remettre à une

« politique » et à un « critère » est peut-être bon lorsqu'on construit une autoroute mais non quand on assure la promotion de la culture ?

Chercher à le convaincre de tout cela, lui et tous ces fonctionnaires de la culture que j'ai rencontré en France sur mon chemin beksien ?

Nous parlons à présent des achats des oeuvres par le CNAP (Centre National des Arts Plastiques). Je l'interroge sur les méthodes obscures qui semblent régner lors des sélections. Notamment, que signifient les « parrainages » et les « présentations » de certains peintres par ces personnages insaisissables : les « inspecteurs » ?

Il ne trouve cela ni choquant ni déloyal, même si la majorité des candidats n'en bénéficient pas.

« Alors, comment obtenir qu'un inspecteur accepte de voir les tableaux de Beksinski pour pouvoir ensuite parler d'eux au jury des achats ? J'ai vainement essayé d'obtenir que M. Gassiot-Talabo me reçoive ».

« Ces gens ne reçoivent pas. C'est à eux de chercher et de choisir. Ils sont seuls à faire le choix de ceux chez qui ils se rendront pour voir leur travail et pour ensuite les « parrainer » devant la commission du CNAP », me dit Minière.

« Je comprendrais cette attitude de la part des critiques d'art - je réponds naïvement. Ce sont des gens libres (tant qu'ils n'ont pas été payés par les galeries...) qui peuvent aller ou ne pas aller voir un peintre dans son atelier. Les inspecteurs sont des fonctionnaires. Or le service public n'impose-t-il pas l'obligation d'égalité de traitement contrôlée par des vérifications objectives ? Et puis - je poursuis - il doit y avoir un minimum de publicité et de clarté dans un concours au cours duquel les candidats sollicitent de l'administration une faveur - en l'occurrence l'achat de leurs oeuvres ».

Mon interlocuteur, bien que fonctionnaire lui-même, et sûrement sensible à cet aspect des choses, ne me répond pas là-dessus.

A la fin de notre entretien, il me suggère de demander d'exposer Beks à la maison de la Culture de Créteil « car un Polonais y a exposé il y a un certain temps. » Ou bien de demander à un Salon d'accepter en son sein une rétrospective des tableaux de Beks (« Encore que les Salons ne valent pas grand-chose »). Il m'en donne une liste qu'il a manifestement préparée à l'avance pour moi. Sur cette liste, il a souligné quatre d'entre eux car il les estime « un peu plus valables » (Salons de mai, d'automne, de figuration critique et comparaisons). Si aucun Salon n'accepte de rétrospective de Beks ? Alors, « y exposer comme tout le monde et espérer l'événement ».

Notre conversation prend fin. Elle s'est tenue dans une ambiance sereine, malgré quelques pointes d'aigreur de ma part, sur un ton calme, franc et courtois.

*29 X 87. PS : Depuis je ne cesse de me poser cette question : « Peut-on mourir d'infarctus alors qu'à la place du coeur on a un critère et une politique qui battent ? »*

1) Trois heures du matin. Je me lève pour ne pas réveiller Ania par mes incessants retournements dans le lit. La pression de l'angoisse est insoutenable. Il faut que j'écrive quelques pages pour retrouver la paix.

2) La suite d'échecs ne s'est pas interrompue ces derniers jours.

Ainsi, une nouvelle galerie allemande a refusé ma proposition d'exposer chez eux les tableaux de Beks. Une phrase en guise d'explication : « Nous ne sommes pas intéressés ».

Et ils m'ont renvoyé le dossier. Autrement dit, ils ne tiennent même pas à en garder une trace. Pourtant, aussi bien Neuman que Carpentier me l'ont conseillée comme étant spécialisée dans ce genre de peinture.

Alors l'Allemagne ne semble pas plus facile que la France pour faire admettre Beks. Ma rage contre l'art officiel français et contre le sectarisme de l'establishment culturel de ce pays qui, tous deux refusent toute autre esthétique que la leur, devra être tempérée après les échecs américains et allemands. Mes déboires ont des raisons sûrement plus profondes que la seule arrogance des responsables culturels français. Ces raisons sont probablement plus profondes même que l'existence en Occident d'un art officiel qui refuse tous les autres. Mais quelles sont-elles ?

3) Hugnet, de Penthouse, ne donne pas de signe de vie. Je suis inquiet : cette publication se fera-t-elle ? Ou bien est-ce un mirage éphémère qui annonce une nouvelle course après une ombre ?

4) Mme de Chanlaire, de l'Unifrance film, ne se manifeste pas. Elle y est responsable des courts métrages. Et l'Unifrance film est la plaque tournante des festivals internationaux. Qu'en pense-t-elle ? Comment dormir tranquillement quand une décision concernant mon film se prend peut-être au même moment et que je ne suis pas présent dans la salle pour le défendre ?

5) Je songe à organiser une exposition privée de un ou deux jours dans un appartement parisien (à condition d'en trouver un, bien sûr...) en y invitant les amis de Lévêque ou de Brisset, deux critiques d'art que je connais, si ces gens consentent à venir. Ce qui est douteux étant donné le silence qui suit chacune de mes lettres.

6) J'ai rencontré hier Pou (cf. une note à ce sujet). Comme si de rien n'était, j'ai développé devant lui les perspectives grandioses de la prochaine exposition en septembre-octobre.

« Elle devra se tenir pendant deux mois - lui ai-je dit - et être suivie d'une exposition de Tadeusz Mroz ».

Pou demande beaucoup d'argent et ne veut en aucun cas participer aux risques (ni aux éventuels profits), parce qu'il ne croit pas en mes chances de vendre. Si je veux faire cette exposition il faudra donc que je trouve deux cents mille francs. Où ? Comment ? J'ai déjà des centaines de milliers de francs de dettes !

7) Grazyna Globus, une amie de ma femme qui travaille comme chef de cabine de mannequins chez Lanvin, a amené chez nous un cousin à son mari, Jacques Fliderbaum, un Juif londonien qui est intéressé par le tableau de « Don Quichotte ». Je n'ai aucune envie de le vendre. Aucune. En attendant, le cousin est parti aux sports d'hiver en Suisse et reviendra à Paris dans un mois avec sa femme. Nous en reparlerons alors. Peut-être acceptera-t-il l'achat d'un autre tableau ? Je me raccroche nerveusement à cette planche de salut.

8) Kasia Mlodzikowska, une autre amie de ma femme, mannequin chez Dior, m'a donné un vague espoir en me disant que son ami, le prince Albert de Monaco serait prêt à accepter le don d'un tableau. Mais le Prince m'autoriserait-il à en faire état ? Et même s'il m'y autorisait, où le ferai-je ? Si je n'ai pas d'argent pour éditer un album ni pour faire une nouvelle exposition durant laquelle je pourrai faire savoir au public qu'un tableau de Beks appartient à la collection privée du Prince, à quoi bon faire ce don ? Ce serait sans utilité pour mon effort de promotion. Si toutefois la chose devait se faire, je crois que je lui offrirais la « Tête avec fraise ».

9) Bogdan Michalski est venu de Pologne en m'apportant les photos personnelles de Beks pour la publication dans Penthouse, au cas où elle devrait se faire...

Il me propose d'organiser dans son appartement à Varsovie une exposition des tableaux de Beks, liée à la projection de mon film. Il y inviterait une centaine de personnalités diverses des ambassades ou des correspondants étrangers en poste à Varsovie. Il est, en effet, dans la capitale polonaise le pivot de la vie mondaine et y connaît tout le monde. Seulement, voilà le hic : il me demande aussi de financer le cocktail qui accompagnerait le vernissage. Je trouve que le projet est bon, mais je ne peux pas le payer. Je lui donnerai donc

aujourd'hui la cassette du film pour la projection et lui dirai que Tomek Beksinski (le fils de Beks) serait prêt (Tomek me l'a confirmé hier au téléphone) à lui prêter ses tableaux pour les exposer. Mais je devrai trouver un moyen pour ne pas devoir le financer.

La rancune que j'ai accumulée contre Michalski ne cède pas. Je le regrette. Il cherche un contact avec moi et voudrait que je passe l'éponge sur tout ce qui s'est passé et qui nous sépare désormais. Oui, je regrette mes propres ressentiments, car il fut un ami et pourrait toujours le redevenir. Mais pour lui tendre la main, il faudrait que j'ignore la seule admiration et la seule crainte dont est faite son amitié. Et je ne l'ignore pas. L'amitié se volatiliserait donc à l'instant même où il me découvrirait faible. Deux fois, au téléphone, il me l'a déjà fait sentir. Ce que j'avais cru un moment être en moi un blocage psychologique incompréhensible, qui m'empêchait d'oublier mes rancunes à son égard, est devenu aujourd'hui une attitude réfléchie. L'amitié, sans les milliers de faits qui unissent deux hommes, les souvenirs, les conversations, les happenings ; l'amitié qui n'est faite que d'admiration et de crainte ne dure pas. Combien de dictateurs politiques, intellectuels ou artistes se sont trompés en faisant confiance à l'amitié de ceux qui les ont seulement admirés et craints ? Une fois l'admiration passée et la crainte vaincue, ces « amis » les ont trahis.

« Et te Brute contra me ? »

Tant que l'amitié ne tient qu'à deux éléments, importants mais uniques, non seulement elle s'écroulera quand ils céderont, mais encore elle ensevelira sous ses décombres celui qui la dominait hier encore.

Et puis, je ne peux pas pardonner à Michalski son incompetence et la médiocre qualité de son travail lors de l'exposition. Je l'ai payé royalement. Il devait se charger des relations publiques. Il devait faire écran entre moi et les gens que je craignais, que je n'aimais pas et qui suscitaient en moi l'agressivité et l'arrogance. Or, il se contentait de vendre des cartes postales. Même les cinq ou six adresses des gens intéressés par la peinture de Beks et qu'il a glanées lors de l'exposition, c'est seulement hier, trois mois après son achèvement, qu'il me les a restituées.



22 II 1986

## PARANOIAQUE

J'ai lu aujourd'hui dans les toilettes où sont accumulés les Paris Match et autres presses que lit ma femme l'extrait d'un article paru dans une revue féminine, Cosmopolitan, sur les maladies mentales.

Je le découpe et le joins à cette « note » car me voilà tout craché. A tout hasard et au cas où l'article se perdrait, j'en reproduis les passages les plus « flatteurs » :

« In-su-ppor-ta-ble... petit-chef... en conflit permanent avec la terre entière, à qui il veut sans cesse prouver qu'il n'est pas n'importe qui... Il collectionne les preuves... Il construit autour de sa conviction un délire tout à fait convaincant... Convaincu qu'on ne le reconnaît pas dans ses droits. C'est le fameux inventeur génial, ou qui se prend pour tel, que les types du concours Lépine ne veulent pas primer. Un de ces jours il va aller leur régler leur compte... Rigide... Dominateur et mégalomane... Il tient des discours clairs et cohérents. Il sait exactement ce qu'il veut... Il n'a pas d'humour... On le tient pour un personnage exécrationnel ».

Ah ça, « exécrationnel », c'est sûr !

PS : J'ai lu cette note à Ania le 28 VI 86.

« Tu n'es pas comme ça, a-t-elle dit. C'est dans ta direction mais ce n'est pas toi. C'est exagéré. Tout est vrai, mais démesuré. Tu as quand même un peu le sens de l'humour et tu n'es pas con à ce point ».

C'est surtout que je ne sois pas con « à ce point » qui me caresse...

« Ça ne tourne pas rond dans ma tête ».

1) Je suis dans un état d'irritabilité qui m'entraîne dans des empoignades mentales avec tout le monde. Je m'imagine alors assis sur le plateau de la télévision ou à la chaire de la cour suprême à formuler des réquisitoires atroces contre les incompetents, les arrogants et les lâches. Et tout le monde y passe. Tous font leur *mea culpa* et je sévis, impitoyable.

« Je délire », me dis-je et... je continue.

2) La perspective de la journée ordinaire de demain, d'un lundi comme les autres lundis de toutes les semaines de l'année, me remplit de peur. Il va falloir faire tant de choses qui toutes s'avèreront vaines... Combien il est pénible de traverser une simple journée !

3) Je sors d'une grippe carabinée. C'est elle qui m'épuise nerveusement, qui me fait ressasser mes rancœurs et accomplir des vengeances imaginaires. Mais malade ou pas, je suis atteint. Si quelques motifs de satisfaction ne se pointent pas bientôt à l'horizon pour redorer les perspectives, je vais encore davantage m'enfoncer dans mes errements.

Combien d'échecs encore ? Combien ?

4) Je me retrouve dans un état de fragilité psychique qui m'inquiète. J'ai vécu un début de dépression similaire aux temps les plus sombres de mes vingt-deux ans. Mais j'avais alors de l'espoir et l'avenir devant moi. Aujourd'hui, j'approche des quarante-quatre ans et j'ai appris à mes dépens qu'à la roulette de la vie, aussi, le noir peut sortir vingt fois de suite et plus. Jouer alors « contre le table » sur le rouge et espérer gagner « à la patience » - seuls les débutants ont de ces illusions.

5) Ania est en Allemagne. Je suis devenu odieux envers sa mère, qui est venue de Pologne pour passer quelques mois chez nous. Je la provoque à tout propos et, cinq minutes après, je lui demande pardon. Puis je recommence.

24 II 1986

## RANCUNE

Je me reproche souvent mon incapacité à pardonner. Lorsqu'un ami avec lequel je suis fâché cherche à renouer nos relations, généralement je ne réponds pas et, une fois le dos tourné, il est rare que je revienne pour lui tendre la main. Souvent une période de dix ou quinze ans doit s'écouler avant que je sois capable de me réconcilier avec lui.

Ce que faisant je crois avoir raison.

Car, tout d'abord, pour me réconcilier avec quelqu'un qui m'a fait mal, il faudrait que je « découvre » les motivations qui l'ont poussé à me blesser. Le saurais-je ?

Le plus souvent, lui-même ne se rendait pas compte des raisons qui l'y ont poussé. En tout cas du fait qu'elles étaient mauvaises. Souvent aussi il ne mesurait pas la douleur qu'il allait m'infliger. Il ne comprenait ni les mobiles ni la portée de son geste.

Si lui qui « y était » ne savait les découvrir, moi qui suis « dehors » saurais-je le faire à sa place ?

Les « motivations » ? Un simple geste de la main en compte des centaines. Multiples, confuses, mouvantes, comment puis-je les connaître alors que lui-même affirme les ignorer ou se trompe sur leur importance ? Comme j'aimerais ressembler à ceux qui savent pertinemment ce qui a poussé les autres à leur faire mal !

Et saurais-je les « découvrir », ces motivations, pourrais-je être capable de les lui « faire connaître » ?

Ce n'est rien de découvrir en lui les raisons du geste qui m'a offensé. Il faudra donc que je les lui fasse savoir car, par hypothèse, il continue à les ignorer. Comment ? Avoir avec lui une conversation franche et ouverte ? Inutile.

Les mots sont une fine passerelle et lorsqu'on l'emprunte pour rejoindre l'autre, elle se casse. Un grain de sable, un ton de travers, un geste maladroit et la voilà obstruée. Dix sentiers existent dont un seul mène vers lui. Comment choisir le bon ?

Et aurais-je trouvé ce sentier, pourrais-je encore lui « faire reconnaître » mes reproches ?

« Découvrir » moi-même et lui « faire savoir », c'est comme faire deux pas (déjà épuisants) sur une route qui en compte cent. « Faire reconnaître », voilà l'obstacle. Comment le surmonter ? Justement, je ne le sais pas. Car comment faire accepter par l'autre ce que j'ai découvert en lui de mauvais ? Pour lui, ce ne seront que des mots vides de sens contre lesquels il brandira ses explications. Celles qui, à ne pas en douter, seront bonnes. « C'est parce que... » me répondra-t-il en toute bonne foi. Dialogue de sourds.

Mais à la fin, pourrait-il « changer » même s'il admettait mes reproches et reconnaissait ses torts ?

Car le plus difficile reste à faire : comment en effet parvenir à ce qu'il s'amende ?

« J'ai compris, dira-t-il au mieux. Je ne le referai jamais ».

Malgré sa contrition et ses regrets, malgré sa ferme intention de changer, il ne s'amendera pas. Car on reste ce qu'on est et, dans la lutte avec soi, on est toujours perdant. Une seule fois David est parvenu à vaincre Goliath. C'est pourquoi la Bible l'a raconté. Tous les autres jours, c'est Goliath qui écrasait David avec un pouce. La Bible n'en parle pas, car à quoi bon raconter les évidences. Que peut la contrition de mon offenseur contre son « moi » ? Que peuvent les efforts de l'homme désirant s'envoler contre le poids de son être qui le cloue au sol ?

Voilà pourquoi, généralement, je n'accepte pas la main tendue de celui qui me demande pardon.

Et ce faisant, je crois avoir raison.

3 III 1986

## TEXTE

La mort, la mort infiniment...

D'abord, comme tout néophyte j'ai suivi à la lettre l'enseignement du Maître : il n'y aurait pas de « message » dans son oeuvre.

J'ai même écrit un texte : *Beksinski - peinture sans signification*. Et j'y ai cru, j'y ai cru... tant de fois il me l'a répété.

De plus, il me fallait couper court à des exégèses simplistes, agaçantes et ridicules sur « la fin du monde », « nous et l'infini », ou *ecce homo* dont les spectateurs accompagnaient généralement les visites des expositions des tableaux de Beks.

En effet, si je laissais s'installer en France une interprétation « littéraire » de sa peinture, son label d'illustrateur narratif y aurait été vite établi. Or, pour des raisons incompréhensibles pour moi, si rien ne menace ici une oeuvre picturale quand elle illustre la poésie (surtout optimiste), tout la déconsidère si elle emprunte à la prose (notamment dramatique).

Autant donc par fidélité aux enseignements de Beks sur le caractère purement formel de sa peinture, que par crainte des explications qui risquaient de lui nuire je me suis mis à parler des « courbes et des teintes » qui, seules, expliqueraient cet art.

Il n'y aurait là, disais-je dans ce petit texte qui accompagnait la plaquette de mon exposition : « ni message philosophique à transmettre, ni histoire morbide à raconter ».

Je n'en suis plus là !

J'ai trop regardé ces tableaux pour persister dans l'erreur. C'est bien la Mort. Sublime, belle et poignante - la Mort. Et c'est ma fascination pour elle qui engendre celle que j'éprouve pour cette peinture.

A nouveau donc, j'ai conçu un petit texte que j'ai intitulé *Beksinski - dialogue de l'âme à l'âme*. Il a été écrit sous la dictée de mes émotions, qui sont comme toujours excessives.

Bien qu'il exprimât avec précision ce que je ressentais ce texte frôlait le ridicule tant il empruntait à la grandiloquence.

Quand je l'ai lu à Ania, elle a haussé les épaules. Beks, pour sa part, m'a fait comprendre qu'il était agacé par son ton extatique.

Enfin, et surtout, ce texte était manqué car, en prenant le contre-pied du précédent, il attribuait à Beks un projet conscient qui, je le sais maintenant, n'existe pas chez lui.

Car aussi peu vraisemblable que ce soit pour un homme raisonnable, il peint sans vouloir et sans même comprendre d'où vient cette sensation de

« message » que dégagent ses tableaux. Il est comme un outil, non initié, entre les mains d'un Etre qui remplit son subconscient et qui se sert de son pinceau pour s'exprimer. Chose inconcevable pour un spectateur qui a du mal à admettre que l'auteur d'une peinture aussi chargée de signification puisse n'en concevoir sciemment aucune au moment où il la crée.

Bien que je sache donc que mon texte est à double titre manqué, je ne résiste pas à l'envie d'en reproduire au moins la conclusion. Car si elle est effectivement « extatique » et n'a rien à voir avec ce que pense Beks au moment où il peint, elle révèle cet Etre supérieur qui habite ses profondeurs. Cet Etre que Beks refuse et dont il a même honte et qui, pourtant, s'exprime à travers ses tableaux. Le seul qui m'intéresse, qui me fascine, et avec qui je m'identifie. Car Beks conscient et lucide est tout à fait dépourvu d'intérêt.

Ainsi j'écrivais :

« Cette peinture est mystique, et si la vie de son créateur tient en dix lignes, un univers d'êtres et de choses habite son âme. Son mystère est réel, même s'il le nie. Mais il ne se situe pas dans son existence. Il est dans ce monde ténébreux et terrible où il reste en constant dialogue avec le Néant. Un dialogue direct, sans mots, sans contenu et sans signification. Et lorsqu'il place dans ces tableaux une croix au milieu d'un amas d'ordures, ce n'est pas pour provoquer le spectateur et lui arracher un instant de pitié. Il n'y a là aucune expression criante de douleur adressée aux hommes, car cette peinture ne leur demande rien. Elle est un dialogue désespéré avec la Mort, un dialogue au-delà de toute signification, un dialogue « de l'âme à l'âme ».

Un duplex dans un immeuble cossu à Neuilly, un dîner « en famille », elle, lui, Ania et moi. Une conversation sur tout et sur rien et, en face de moi, suspendu au mur, un tableau de Beks que je ne connaissais pas.

Madame et monsieur Zaleski sont venus au vernissage de l'exposition, l'ont aimée et m'ont fortement complimenté pour son organisation. J'en ai déduit qu'ils pourraient se joindre à moi pour organiser la prochaine. Pourquoi pas ? N'ont-ils pas parlé de leur tableau de Beks comme d'un trésor ?

« Le plus beau, c'est nous qui l'avons », m'ont-ils répété à maintes reprises.

Puis, à la mi-septembre 1985, si ma mémoire est bonne, je les ai invité à déjeuner à la maison du Danemark avec un journaliste de la télévision. Enfin, je leur ai écrit et envoyé une cassette du film. J'ai su par la suite qu'ils avaient séjourné en Pologne et cherché à se faire recevoir par Beks.

« Ah, me suis-je dit, ils veulent acheter un autre tableau, mais moins cher que chez moi ».

Donc, lorsqu'ils nous ont téléphoné, après leur retour de Varsovie, en nous invitant chez eux, à dîner, mon idée était déjà faite : « Ils n'ont pas réussi à acheter ce qu'ils voulaient en Pologne et ils viennent vers moi. Chiche ! »

Car j'ai besoin de cette vente, un besoin absolu. Personne en France ne veut des tableaux de Beks et tout ce que j'ai réussi après cinq mois de vaines gesticulations succédant à mon exposition est, en tout et pour tout, cette publication dans Penthouse, qui m'a coûté cent soixante-dix ekts, égarés par Hugnet.

Très vite, toutefois, je déduis de la conversation que ce n'est pas la peine d'espérer. D'abord, comme absolument tous mes interlocuteurs, Zaleski m'assure que : « C'est très beau, mais cette peinture m'opprime. Je ne pourrais pas vivre avec ces squelettes ».

En effet, le tableau de Beks qu'il possède est « doux » : une planche debout au bord de la mer. Motif ancien, mais traité sans agressivité.

Je leur signale que je possède plusieurs tableaux « décoratifs » de Beks, dans le genre de celui que je vois devant moi. Pas de réaction. Des amabilités.

Quand Mme Zaleski s'en va à la cuisine, son mari ne se retient plus pour me confier à voix basse :

« Nous en avons acheté un autre à un collectionneur à Varsovie, lors de notre dernier voyage en Pologne, il y a deux mois. Il est encore là-bas. Mais nous allons bientôt le rapporter à Paris ».

Là, j'ai tout compris. Le caractère « oppressant » des tableaux de Beks n'était donc que la version officielle à avancer pour justifier le refus d'en acheter un chez moi.

Alors, on se promet de se revoir. Chez nous. Chez eux. On invitera ce même journaliste pour qu'il me fasse passer à la télévision au moment de l'exposition d'automne. Puis un baisemain et... c'est fini. L'une des dernières planches de salut est partie avec la vague.

Je garde un visage impassible et, dans la voiture, parle avec Ania sur un ton détaché. Elle est inquiète car elle sait l'importance qu'avait pour moi ce rendez-vous. Heureusement, elle ne le sait qu'en partie. Je détourne la conversation, car je redoute que son inquiétude ne se meuve en crampes de panique.

Puis viennent 4 heures d'un lourd sommeil suivies d'un réveil en sursaut : couvert de sueur et boule de peur à l'estomac je me lève du lit. Dans la salle de bains, je me regarde dans le miroir : j'ai les yeux exorbités.

Reste encore pour dernier espoir l'oncle de Grazyna. Lors de son passage chez nous, il m'a fait nettement sentir qu'il voudrait acheter le tableau que j'appelle « Don Quichotte ». C'est comme s'il voulait acheter l'un de mes bras. Je lui ai donc d'abord répondu non. La mort dans l'âme, je répondrai peut-être oui, aujourd'hui. En tout cas, il est parti à Londres. S'il se défile, je n'aurai plus aucun secours. AUCUN !

Et pourtant... Pourtant, une fois cette « note » terminée, et pour le restant de la nuit, je continuerai, comme si de rien n'était à rédiger mes conversations avec Beks et l'article pour la prochaine plaquette : Beksinski- dialogue de l'âme à l'âme.

Ah, j'avais oublié : le Filmservice m'a écrit une longue lettre de menaces. « Nous allons vous faire un procès », ont-ils conclu. Tout ceci pour me forcer à leur envoyer l'internégatif de mon film. Je ne l'ai pas. Pour l'avoir, il faudrait que je le fasse faire. Pour le faire faire, il me faudrait quarante mille francs. Et je n'en ai que 400. Voilà.



20 III 1986

FELIXE

Il y a la grande Histoire et il y a les historiettes.

Ida Smith et son mari Stan sont venus chez nous dimanche dernier avec leur fils Felixe. Après avoir regardé les tableaux dont ils savaient déjà beaucoup de choses, car je leur en avais montrés les ektachromes, le film et le numéro de *Penthouse*, ils se sont arrêtés devant « La mer rectangulaire », suspendue dans le couloir.

« Ça te plaît ? », a demandé avec insistance Stan à Felixe.

Le gosse a répondu : « Non ».

Un « non » de rien, un « non » de tout. Un « non » qui, chez cet enfant de huit ans pouvait être dit aussi simplement qu'un petit « oui ». Un « oui » qui, à ce père richissime pouvait faire dire : « Je te l'achète ».

Car je sais que Stane n'aime pas cette peinture et ne l'achètera pas pour lui-même. Mais pour son fils... Et je serai en partie sauvé.

Grain de beauté de Cléopâtre...

Nicolas Hugnet semble avoir égaré mes cent soixante-dix ektachromes.

Je suis allé le voir ce matin à 11 heures, à Penthouse, pour lui parler de la publicité qu'il pourrait donner à mon exposition d'automne, pour récupérer mes cassettes du film et, surtout, pour reprendre mes ektachromes.

Il ne m'a pas apporté les cassettes car « il était débordé ». Il n'a pas eu le temps de me parler de la publicité, car « le téléphone sonne tout le temps ». A la fin de mon attente, il a demandé à sa jeune collaboratrice d'aller chercher l'enveloppe avec mes ektas dans un placard.

Son bureau est un vrai débarras. Comment peut-on travailler dans une pièce où tout est sens dessus dessous, papiers, photos, enveloppes, exemplaires de diverses revues, le tout par terre, dans un désordre indescriptible ?

Au bout de plusieurs minutes de patientes recherches, la collaboratrice se lève et dit : « Je ne les trouve pas ».

« Cherche ! »

Elle se remet à genoux et fourre sa tête dans le placard. Puis Hugnet se met à chercher lui-même. Il retrouve seize ektas de tableaux et dessins de Beks qui ont été reproduits dans Penthouse. Ils sont tous dans une enveloppe portant le nom... d'un inconnu. En plus de mes seize ektas s'y trouvent deux autres appartenant à un autre peintre. Les cent soixante-dix restants sont introuvables.

Je ne dis rien. Ma respiration toutefois ne laisse aucun doute sur l'état dans lequel je me trouve. Perdre cent soixante-dix ektachromes ? Je ne veux même pas l'imaginer. Si c'est vrai, je perds là une fortune et des mois et des mois de travail de Glinicki voyageant aux quatre coins de la Pologne pour photographier les tableaux se trouvant dans des musées ou chez des collectionneurs... Hugnet murmure :

« Je trouverai. Je vous rappelle ce soir ».

Qu'il trouve, c'est une chose. Que j'ai en perspective une sale journée à passer, c'en est une autre. Quand une telle journée est déjà derrière vous, vous vous dites : « Plus de peur que de mal ». Mais quand elle est encore devant vous ?

J'espère donc que ce soir je pourrai pousser un ouf ! de soulagement. Mais même alors - qui me paiera les neuf heures de panique qui m'attendent d'ici là ?

A supposer qu'il les retrouve... Car c'est loin d'être sûr. Je n'ai pas de reçu. Je n'ai aucune preuve. Rien du tout. Sa parole...

Quand est-ce qu'enfin le noir cessera de sortir sur ma table ?

16 h 10 : je viens de rappeler Hugnet, car je n'arrive pas à tenir jusqu'à ce soir. Il ne les a toujours pas retrouvés. Il cherche...

27 III 1986

DELAGE

Pas très encourageant tout cela.

Pour récupérer les deux tableaux de Beks (celui que j'appelle « Le trompettiste » et celui qui représente « Le ravin avec les pierres tombales ») et les deux tableaux de Tadeusz Mroz du Salon d'hiver, je viens vers 16 heures rue Taine.

« Trop tôt, me dit Mme Dubreuil, qui y assure la permanence. Revenez à 17 heures ».

En attendant l'heure dite, je converse longuement avec M. Délage, l'organisateur du Salon. Un vieillard à l'oeil vif et méchant.

« C'est bien peint, me dit-il en regardant les tableaux de Beks. Mais vous ne vendrez jamais ça. Ça ne passera pas en France. Trop macabre, et Mme Dubreuil, qui est restée ici un mois à recevoir les visiteurs ne me contredira pas. Tous ceux qui ont vu ces tableaux sont sortis avec la même impression. Votre Mroz c'est déjà mieux. C'est étonnant d'ailleurs le nombre de personnes qui ont été intéressées par ses tableaux. Mais peu de gens se sont intéressés à Beksinski. Et puis, ce sont les marchands qui font la pluie et le beau temps. Ils vous empêcheront de vendre. Les Américains ? Non, ils n'achètent pas tellement, sauf de très grands noms ».

Je lui montre la plaquette et le *Penthouse*.

« Ça ne vaut rien. J'en reçois tous les jours un paquet comme ça... des catalogues de Lausanne, de Munich et de Washington. Je fous tout ça à la poubelle. Parfois, je jette un oeil sur quelques photos. *Penthouse* ? Nous savons tous que les critiques d'art écrivent parce qu'ils sont payés pour ça. Personne n'y prête foi. Et tout le monde sait que les revues publient des articles qui sont des publicités déguisées, payées par les galeries qui font la promotion d'un peintre. Vous ne pouvez compter que sur un amateur à qui ça plaira. Sinon n'y pensez pas », ajoute-t-il après un instant.

« Et si j'exposais ce peintre en province ? », lui demandé-je.

« Où ? Dans des musées ? Dans des mairies ? Dans des galeries ? D'ailleurs, tout bon peintre vient à Paris ! C'est à Paris qu'il cherche à exposer. Ce n'est pas la peine d'aller en province. Là, vous auriez encore moins de chances de vendre qu'à Paris car les gens en province n'achètent que pour faire un placement. Si vous voulez le promouvoir, exposez-le. C'est le seul truc valable ».

Pas très réjouissant tout cela.

Et pas très cohérent.

Entre parenthèse, je me demande pourquoi ce type organise des salons de peinture s'il « fout à la poubelle » toutes les publications d'art qu'il reçoit.

Avec la perte des ekas par Huniet, ça me fait aujourd'hui une belle jambe.

Je manque de sommeil. Je bois du café en excès et je ne dors alors que la moitié de la nuit. Au petit matin, je fais encore les cent pas dans mon cabinet, ou tout simplement Ania revient d'Allemagne pour s'en aller au Koweït et, pour l'accompagner à l'aéroport, je me lève tôt. La joie d'être avec elle est ma seule joie.

Si j'avais pu faire l'économie de cette expérience, ce ne serait pas plus mal.

Je pense à toutes les désillusions, à toutes les haines et à toutes les rancunes que j'ai accumulées à l'égard des gens et à l'égard de moi-même depuis que je me suis confronté au « monde réel » à l'occasion de mon entreprise pour « lancer » Beks.

Me plaindre de la rencontre douloureuse avec la réalité à l'âge de quarante-quatre ans peut paraître une affirmation « littéraire ». Ce n'est pas avec des anges que j'ai vécu depuis mon entrée dans la vie. C'est vrai. Pourtant, je ne fabule pas. C'est là, en effet, au cours de mes efforts pour faire connaître Beks que j'ai réellement découvert (ou redécouvert) le monde, tel que je l'ai connu dans mon enfance : horrible.

Je me suis déjà largement expliqué là-dessus...

Quand on a mauvais caractère, il vaut mieux vivre à l'écart du monde. C'est seulement ainsi qu'on peut encore le supporter. Sinon, l'existence devient une pénible corvée. Et j'ai un sale caractère. Mon seul secours a toujours été de vivre loin des autres. Or, le lancement de Beks m'oblige à subir la présence continue des gens.

Voilà, en très abrégé, ce que veut dire la réflexion désabusée qui commence la présente note. Et voici ce qu'elle veut dire en plus détaillée...

I) Toute ma vie a consisté à bâtir mon indépendance par rapport aux autres. Ce qui m'a permis, à la fin, tout en vivant à côté d'eux, d'en être pourtant très éloigné. Par là, j'ai pu les tolérer et, dans des cas exceptionnels même, aimer certains de mes prochains.

a) J'ai très mal vécu mon enfance. La condition d'un être totalement dépendant m'obligeait à côtoyer mes camarades et mes maîtres tous les jours et à les subir sans pouvoir m'en aller. Bon gré mal gré, je devais me rendre chaque matin à l'école, avec la haine et le sentiment de profond malheur dans le cœur, pour partager la moitié de mon temps avec eux, comme un prisonnier doit partager sa cellule pendant plusieurs années avec des codétenus. Je subissais de leur part une agression quotidienne que je leur rendais rageusement, sans pouvoir jeter bas les chaînes qui, bien malgré moi m'attachaient à eux. Tout maître d'école pouvait à tout moment m'humilier publiquement par un mot blessant, ou m'insulter si ce n'était m'infliger une punition. Je n'exagère pas beaucoup en comparant ce monde à un petit camp de

concentration. Pourtant, j'étais toujours le meilleur, ou l'un des tout premiers élèves de la classe, et mes maîtres me traitaient encore avec certains égards.

b) Depuis lors, près de trente ans durant, j'ai vécu dans une sorte de cocon. D'abord étudiant, puis enseignant et avocat, je n'avais « ni Dieu, ni Maître ». Mes résultats aux examens à la faculté, le travail sur mes écrits universitaires, mes rapports avec mes propres étudiants, comme ceux que j'entretenais avec mes clients du cabinet, tout ceci ne dépendait que de moi.

Depuis que j'ai quitté le lycée, exception faite de mes tout débuts parisiens, je n'avais pas de patron, pas de collègues de travail, pas de collaborateurs dont la participation à mon entreprise serait une condition de ma réussite. Je n'avais pas à dépendre ni à attendre beaucoup des autres. Et si je leur demandais une collaboration, ce n'était que de façon occasionnelle pour des objets secondaires. En un mot, tout en vivant physiquement à leurs côtés j'avais avec mes prochains des contacts intellectuels et émotifs sinon exclusivement, du moins essentiellement, mondains. Sortir ensemble, rencontrer des amis à qui je n'étais lié ni par intérêt ni par devoir, était la forme la plus fréquente de mes contacts avec le monde extérieur. Et cela même si, à longueur de journées, je rencontrais des dizaines de gens dans le métro, dans la rue ou à la faculté.

c) Ce mode de vie très indépendant m'a façonné à sa manière : les relations principalement volontaires avec l'entourage m'ont rendu assez bienveillant à son égard. Du moins, je n'avais pas de raisons impératives de lui en vouloir. Car même si, un jour, quelqu'un m'avait fait du mal, il n'y avait pas là de raison de me plaindre de l'humanité toute entière, ni de tirer des conclusions péjoratives à l'égard de l'univers.

Oui, à la sortie de l'école, à force de ne plus être tourmenté tous les jours par la « vie », c'est-à-dire par ceux qui m'entouraient de façon omniprésente, et de ne plus devoir me défendre contre leurs agressions en les agressant à mon tour, j'ai retrouvé une certaine paix intérieure. J'ai vécu ainsi pendant très longtemps, en accord relatif avec eux et avec moi-même. Mes passions et mes colères d'enfant, mon excessivité et ma démesure n'étaient plus attisées par des conflits permanents avec les autres. Ces conflits se sont, je le croyais du moins, évanouis.

« J'ai changé » me suis-je dit, ne comprenant pas que cette merveilleuse mutation était autant due à moi-même qu'au changement de circonstances de ma vie ; qu'elle était surtout une réaction inconsciente au changement dans les rapports que j'entretenais depuis des années avec les gens ; qu'elle dépérirait si

ces rapports devaient redevenir, comme dans mon enfance, ceux d'une mutuelle dépendance.

J'étais même assez aimé et surtout j'avais cessé d'en vouloir aux autres. L'un confortait d'ailleurs l'autre par un enchaînement d'actions et des réactions. Car à mesure que je n'avais plus à subir quotidiennement la présence oppressante des gens, je les acceptais de mieux en mieux. Ils sentaient que je leur souhaitais du bien et me rendaient la pareille. Ce qui me permettait de les tolérer mieux encore. Et ainsi de suite.

Oui, je comprends maintenant qu'après les expériences malheureuses de l'école j'ai constamment cherché dans ma vie des solutions qui ne m'obligeraient pas, de façon constante, à dépendre ou même à partager mon existence avec les autres.

Pour dire les choses simplement, mes efforts tendant à prolonger mes études au-delà du raisonnable et à choisir la carrière universitaire, puis celle d'avocat, où le poids du milieu est moindre, résultaient d'une permanente, bien qu'inconsciente, quête de la liberté. Ne pas dépendre des autres ! Ne pas devoir subir les agressions du patron, les agressions des collègues, les agressions du public !

A force de mener une vie libre, sans présence opprimante d'un milieu de travail dont j'aurais dû accepter l'odeur suffocante, j'ai retrouvé la paix et - je le redis - une certaine sympathie pour les gens.

d) Quoi que cela semble paradoxal ma période de travail au Lido en constituait une bonne illustration. Un monde dur de trente garçons-ouvriers machinistes, travaillant la nuit. La plupart étaient des Arabes illettrés ou des Français repris de justice, d'anciens « affreux » de Katanga et des légionnaires d'Algérie. La colonie polonaise, composée de cinq garçons, en majorité des anciens étudiants de l'Académie des sports de Varsovie, faisaient presque figure d'« intellos ».

Les règlements de comptes s'y faisaient à coups de tessons de bouteilles ou de pied de table. Ce qui me convenait. Très fort physiquement, je n'avais pas à craindre l'agression. Par ailleurs je ne tenais pas ce milieu pour représentatif de l'humanité. Il n'y avait pas à extrapoler sur la méchanceté humaine dans son ensemble à partir de coups de gueule ou de coups de poings d'un délinquant ou d'un simple paysan berbère (encore que Amar, Berbère, était un véritable modèle de droiture et d'honnêteté). Malgré la brutalité des rapports, la vie au Lido était agréable. Les règles étaient simples, claires, et les rapports avec les autres presque épisodiques bien que nous passions ensemble quatre heures toutes les nuits. Notre chef, Pappini, homme sympathique et libéral, nous fichait généralement la paix. Et surtout, aucun des projets sérieux de ma vie ne



dépendait de ces gens-là. Ce qui, en somme, me permettait de me sentir bien parmi eux et d'être sinon aimé, du moins toléré. Comme avec les délinquants dont je me suis ensuite occupé pendant des années en tant qu'avocat, j'avais avec eux de bons rapports.

II) La rencontre avec Beks a tout changé.

J'ai tout d'abord commencé à tenir à quelque chose dont la réussite ne dépendait plus de moi seul. Et, pour cela, j'ai dû à nouveau entrer en rapport de dépendance avec les autres. Ces rapports sont redevenus pour moi une source permanente de conflits et de souffrances.

Je suis probablement à l'origine de cet enchaînement de fautes qui a abouti à la situation de frustration permanente dans laquelle je vis actuellement. Situation dans laquelle je déteste les gens, et dans laquelle ils me détestent plus encore.

Cette continuelle série d'agressions réciproques a commencé ainsi :

a) La certitude d'être entré en possession d'un trésor, de quelque chose d'unique au monde ; la conviction de devenir le propagateur d'un génie a d'abord amené chez moi une assurance qui a vite dégénéré. Oui, la certitude de détenir ce qu'après moi des générations d'hommes désireraient posséder, m'avait rendu à mes démons : l'assurance que je suis moi-même un homme exceptionnel.

Ma vraie nature, masquée par trente ans de vie modeste, agréable et effacée, est réapparue. Comme du temps de mes dix ans je suis redevenu le « boss ». Sur fond d'une inévitable dépendance mutuelle dans la coopération, le premier jalon d'un enchaînement d'agressions réciproques avec le milieu extérieur a été planté sûrement par moi-même.

b) Par ailleurs, je me suis rendu compte assez vite que, soit par passion pour la peinture de Beks, soit à cause de mon caractère excessif je travaillais bien mieux que la moyenne des gens avec qui j'étais maintenant forcé de collaborer. J'ai accumulé à cet égard un dossier entier composé de notes décrivant minutieusement mes démarches et les étapes de la préparation de l'exposition. Il est rempli à ras bord de descriptions de négligences, d'omissions ou d'incompétences de gens qui ont collaboré avec moi et qui, pourtant, étaient des professionnels.

S'il s'était agi d'une autre tâche que celle-là, cette rencontre avec le monde « réel » de la médiocrité et de l'amateurisme m'aurait probablement laissé indifférent. Ou bien, à l'inverse j'aurais tout laissé tomber. Mais il s'agissait

justement d'une chose à laquelle je ne pouvais ni rester indifférent ni renoncer. Quelque chose à quoi je tenais par-dessus tout. Je devais continuer moi-même à pousser la charrette beksienne et je devais continuer à forcer les gens à accomplir correctement leur part de l'effort.

Ainsi, le second jalon a été planté lorsqu'à la sensation d'être meilleur que les autres s'est ajoutée la rage contre les « incapables ». En persistant dans mon entreprise, je vivais chaque erreur et chaque faute qu'ils commettaient au triple de la souffrance.

c) Enfin, la troisième étape de cette infernale ascension fut le mépris des autres qui est apparu en moi à côté de l'autosatisfaction et de la rage.

« Comment peuvent-ils être des professionnels et, pourtant, travailler si médiocrement ? » me demandais-je à longueur de journée, en prenant désormais l'humanité toute entière pour un ramassis de « minables ».

d) Or, si vous additionnez l'autosatisfaction à la rage et au mépris des autres cela donne de l'arrogance.

En un mot - chassez le naturel, il revient au galop ! Tel j'étais dans mon enfance, tel je suis redevenu à la quarantaine.

Le sentiment de supériorité et de rancune, le sentiment de haine et de mépris ont fini par atteindre chez moi des proportions démentielles.

« Incompétents et incapables ».

La rage aidant, mon arrogance a trouvé la porte déjà entrebâillée. Elle n'avait qu'à la pousser un peu :

« Je vous montrerai, imbéciles, que je réussirai mieux et sans vous. Sales cons ! »

Oui, ça a atteint le niveau du délire. Lors de l'exposition, je ne me reconnaissais pas moi-même. C'est à peine si « je ne chiais pas plus haut que le trou de mon cul ». C'est à peine si j'adressais la parole aux gens. J'en suis même arrivé à me protéger des visiteurs en passant par un assistant (Bogdan Michalski) qui devait leur parler en mon nom. Commercialement, cela a été une mauvaise idée. Mais ce n'est pas de finances dont je parle maintenant. C'est un compte avec ma conscience que je dois régler.

e) Après que je me sois mis à détester les autres, à commencer par mes collaborateurs, à leur tour, les autres se sont mis à me détester. Certes, les exigences financières d'un Dziworski, l'appât du gain d'un Pou, la mesquinerie et les mains moites d'un Sciegienny qui, tous, voulaient me soutirer un maximum d'argent, suffiraient à eux seuls pour nous brouiller, la vie et moi.

Mais je résistais de pied ferme aux assauts des rats affamés (qui - soit dit entre parenthèse - seraient sûrement de délicieux compagnons de dîners et de sorties s'ils n'étaient pas « en affaire », c'est-à-dire dans un rapport de dépendance mutuelle avec moi).

Le pire, c'est que je suis aussi devenu infect à l'égard de mes proches : à l'égard d'Ania, de ma famille et de mes amis intimes.

« Peuple d'élite, sûr de lui et dominateur ». Je me souviens de cette formule du général De Gaulle à l'égard des Juifs d'Israël. Lors de mon exposition, et à sa suite, j'ai été sûrement plus exaspérant encore que ces gens-là. Tellement fier d'avoir fait une exposition exceptionnelle, de l'avoir montée entièrement de mes propres mains, contre (plus qu'avec) des dizaines d'incapables qui faisaient mal leur travail que, lorsque je me regardais dans la glace, j'en étais effaré. Effaré, hélas, juste durant le bref moment de lucidité qui me traversait de temps en temps. Mais identique à moi-même cinq minutes après.

Toute la croûte acquise durant ma vie adulte a fondu en quelques mois et le petit Piotr de mon enfance est réapparu tel qu'il était à dix ans : le plus fort physiquement et l'un des premiers élèves de la classe, violent, bagarreur, dévot, présomptueux jusqu'à la nausée, haï par ses camarades qui, tenus à bonne distance, l'insultaient de loin en criant : « paralytique, paralytique... ».

Eh oui, j'aurai pu faire l'économie de cette expérience du retour à mon enfance pour redécouvrir le monde réel ainsi que moi-même, cela n'aurait pas été plus mal.

Mais ce qui est fait est fait, et les désillusions ne s'évanouiront pas par un coup de baguette magique. Il y a maintenant en moi une telle rancune à l'égard des autres, et un tel ressentiment à mon propre égard que même un éventuel succès de mon entreprise à l'avenir n'y changerait rien - je ne pourrai plus oublier.

Tu vois, Beks, je n'ai pas eu que du plaisir à t'avoir rencontré sur mon chemin.

Il y a quelques jours, j'ai regardé à la télévision un reportage sur les « couloirs de la mort » dans les prisons américaines, avec des réminiscences du procès Chesman.

Un bon reportage : simple, efficace, direct. Pas de mots attendrissants, juste la vie quotidienne « au trou ». Pas d'emphase non plus, pas d'agressivité, pas de larmes. Nourriture, fouille, menottes, conversations à bâtons rompus. Couleurs médiocres qui renforcent l'effet d'authenticité d'un reportage tourné sur le vif, avec une caméra d'amateur, sans éclairage spécial et sans équipe d'assistants. Bruits et voix un peu surélevés pour augmenter la sensation du vrai et du fort. Un reportage simple et réaliste. Comme souvent ce que font les Américains, jadis dans le style larmoyant, aujourd'hui dans celui de la sobre authenticité.

En aucune manière, je n'en ai été convaincu. Le manichéisme ne paie pas.

Tout comme il n'a pas payé dans ce reportage français sur les peines de prison à perpétuité, à Clervaux, je crois. J'ai même enregistré ce reportage en vidéo et l'ai longtemps conservé tellement il était bien fait. C'était il y a quelques années déjà. Il passait en fin de programme, vers minuit. Là, c'était dans le genre intellectuel : un prisonnier en cagoule, un prêtre aumônier, un ou deux journalistes de gauche, des citations de Kafka, de Dostoïevski et de Platon. Pellicule de bonne qualité, sonorité feutrée, pas de saleté exhibée ni de fouille entre les jambes. Pas de fausse indifférence non plus. En revanche, un ton grave et une réflexion profonde. La confession du prisonnier, condamné à perpétuité, bouleversante par la simplicité des mots choisis et par la justesse du ton. Je n'ai pas lu Knobelspeiss ni Goldman, pour qui s'est tant mobilisé le monde littéraire parisien. Mais cela a dû être de la même lignée : talent, authenticité et noblesse. Je n'oublierai jamais ce reportage et je regrette de l'avoir finalement effacé pour enregistrer à sa place un film. Il fallait le conserver, ne serait-ce que pour démontrer, preuve à l'appui, sa partialité combattante.

Car celui-ci n'a pas été plus convaincant que l'autre.

Oh, je ne suis pas pour la peine de mort. Comme je ne suis pas contre...

A la vérité, dans ma conscience ce problème n'existe plus car, depuis un bon moment, il s'est tapi quelque part dans l'ombre. J'aurais jadis craché au visage de Georges Pompidou pour avoir refusé la grâce à Bontemps, condamné à mort avec Buffet. Lui qui « philosophiquement » était contre la peine capitale... Aujourd'hui, j'ai bien nuancé mes élans. Car depuis ce temps-là, je suis devenu

avocat. Et cela m'a fait voir les choses de près. De si près que je sens leur odeur. Cela m'a fait regarder et sentir ce que s'efforcent de ne pas voir et de ne pas sentir ceux qui parlent des criminels avec compassion, car ils les regardent de loin.

Riche de cette expérience, dont je me serais passé, je ne dis pas que ces deux reportages ont été mauvais, sous prétexte qu'ils défendaient les thèses abolitionnistes. Je ne dis même pas que combattre la peur de la mort en combattant la peine de mort serait utopique. Je ne condamne pas Roger Badinter, l'actuel ministre de la Justice, d'avoir habilement lié les mains de la France en faisant enfin ratifier la Convention européenne des Droits de l'homme. Ce qui a rendu les choses irréversibles pour le cas où la nouvelle majorité s'aviserait de revenir sur l'abolition de la peine de mort. Non. Mais mon métier d'avocat ne me permet plus de me contenter des trucs et des tours de passe-passe dont nous nourissent les adversaires de la peine de mort, et dont les deux reportages en question ont été une bonne illustration.

Avant donc de parler des condamnés, ces reportages auraient dû faire, dans un premier temps, la description précise, méticuleuse, médicale des yeux de la victime au moment où elle expirait. Des yeux du futur condamné à mort, aussi, lorsqu'il la torturait, violait ou lui enfonçait le crâne. Or vous, les abolitionnistes, vous le montrez d'emblée au second acte, quand il se présente, plusieurs mois ou plusieurs années après, devant ses juges, profil bas, petit, humble, ou se débattant avec ses gardiens qui l'emmènent à l'échafaud. Vous louez les services des meilleures plumes pour l'occasion, un Sartre ou un Camus, et leur demandez de décrire sa peur, qui n'est que notre peur, et sa mort, qui n'est que notre mort.

Dissertez donc un peu en première partie sur la victime. Dans les mêmes termes : secs et froids, précis et impartiaux. Réservez à la première partie autant de place qu'à la seconde. Mieux que de dissserter, plantez votre caméra au bon endroit et montrez ce crime sur le vif. Comme vous avez l'habitude de montrer sur le vif l'exécution capitale. Faites-le avec un bon micro, qui prendra tous les sons : celui des os qui se cassent, celui des halètements de l'assassin et de la victime, celui des hurlements et de l'expiration. Mettez ensuite le son à fond. Et ne vous arrêtez pas au bout de dix secondes, comme vous avez l'habitude de le faire. La caméra - braquez-la sur les yeux de la victime quand ils sont écarquillés, sortent des orbites ou quand la salive lui coule de la bouche, quand elle pète et quand elle transpire. Faites voir cela à la télévision, de bout en bout, et ne vous arrêtez pas en cours de route « par délicatesse » ou « par pudeur ». Montrez ce reportage aussi aux enfants, aux heures de grande écoute, entre vingt et vingt-et-une heures, quand tout le monde est devant son poste.

Puis allez, et faites à votre guise votre deuxième partie.

Mais si vous voulez être complet, ajoutez-en une troisième.

Celle-là, je la connais bien, mais vous ne la montrez jamais. C'est celle où l'on raconte comment, pendant des années la famille de la victime ou la victime elle-même se battent contre la Justice pour obtenir aide, réparation, souvent salut. Voulez-vous que je vous raconte cette troisième partie que généralement vous passez sous silence ? Je la connais par coeur, car je la vois tous les jours dans l'exercice de mon métier. Attendez, je vais vous la raconter. Ce ne sera pas long.

Elle commence par les honoraires des avocats, des huissiers et des experts. Puis par la consignation de caution pour constitution de partie civile. Cela se poursuit par des renvois d'audience. Un renvoi, deux renvois, trois renvois. Vient ensuite la rage du Président contre la victime :

« Vous êtes un escroc ! Vous avez caché au tribunal que, depuis cinq ans, vous êtes divorcé de votre femme ».

« Oui, Monsieur le Président, mais ce n'est pas pour la perte de ma femme que je demande réparation. C'est notre fils commun qui a été tué. Et il n'a rien à voir avec mon divorce ».

« Escroquerie, Maître, cela se paie cher. Dites-le bien à votre client car il n'a pas l'air de comprendre. Qu'il s'en souviennne à l'avenir ».

« Oui, Monsieur le Président, mais il n'y aura pas d'« avenir » car mon client n'a plus d'enfant ».

« Délibéré au cinq mai ».

Quel jugement ? Cinq mille francs de dédommagement pour le père. Cinq mille francs pour le préjudice moral causé par la mort d'un enfant de douze ans, tué par un chauffard ivre-mort. Et la grand-mère ? Elle n'a pourtant divorcé de qui que ce soit. Elle a droit à... deux mille francs. Moins que pour la mort accidentel d'un chien. Les honoraires d'avocat (les miens) : dix mille francs. L'appel en est au quatrième renvoi, car la Cour est toujours « encombrée ». Alors c'est encore « à six mois ».

Montrez aussi le chauffard.

Il a passé quinze jours en détention provisoire. Il s'est présenté libre devant le tribunal et a été jugé par un autre Président, rapidement, sans passion et sans haine, en huit minutes :

« Vivez-vous seul ? »

« Oui, Monsieur le Président ».

« Et vous vous enivrez pour tuer votre solitude ? »

« Oui ».

Le Président, celui-ci humain, a soupiré. Il comprend le prévenu. Il le comprend. Alors, il a regardé les « messieurs du tribunal » :

« Quatre mois de prison avec sursis de trois ans. Trois mille francs d'amende. Suspension de permis de conduire pour trois ans, sauf pour des besoins professionnels. Maître, expliquez à votre client que, pendant trois ans, il lui sera interdit de conduire après 18 heures ».

« Oui, Monsieur le Président ».

Cela, il faut aussi le montrer.

Enfin, si vous voulez faire une dissertation appliquée, montrez dans votre reportage la suite des deux présidents et du chauffard. Moi, je la connais. J'ai rencontré des dizaines de juges de correctionnel et de délinquants durant les années que je leur ai consacrées quasi-exclusivement. Les années où je passais toutes mes matinées à Fresnes, à la Santé ou à Fleury, et les après-midis dans les chambres correctionnelles du tribunal.

Les deux présidents, une fois le condamné sorti de la salle d'audience sont passés aux affaires suivantes. Le soir, ils ont tout oublié ou s'en souviennent à peine. L'un a oublié sa rage contre la partie civile, l'autre sa mansuétude à l'égard du chauffard.

Quant à ce dernier, il a eu de « graves ennuis » : pendant trois ans, il ne pouvait pas conduire après 18 heures. Car s'il avait conduit, il serait condamné à un mois de prison... avec sursis. Une semaine après, lui aussi a donc tout oublié.

La victime, en revanche, doit pendant des années courir les tribunaux, prier, écrire, payer pour s'entendre dire, à la fin, par le tribunal, qu'elle demande trop et se comporte de façon indigne.

Cela aussi, il faut le montrer. Plus particulièrement en France. Je dis toujours à mes étudiants :

« Dans ce pays, ne soyez jamais victime. Si vous blessez quelqu'un ou le tuez sur la route, vous vous en tirerez avec une peine de principe. Car en ce pays, la liberté est le bien suprême et tous les juges feront le maximum pour vous l'épargner. En revanche, si vous êtes victime, vous allez demander un dédommagement et la condamnation du coupable. Or, dans cette société, demander de l'argent pour compenser la perte d'une vie ou d'une blessure est considéré comme indigne et laid. Demander la punition du coupable est assimilé à la vengeance personnelle, et est moralement discrédité. Tous les tribunaux feront donc leur possible pour ne pas vous accorder d'indemnisation ou pour vous en accorder le moins possible. Car puisqu'il s'agit « seulement » d'argent, c'est honteux et repoussant. Ces mêmes juges vous ordonneront de vous taire si vous exigez la punition du coupable. « Ce n'est pas votre rôle, vous diront-ils, sur un ton agacé. C'est le rôle du procureur ».

Et la pitié dans tout cela ? Pitié pour le criminel bien sûr, car pour la victime, elle est en France mesurée au compte-gouttes.

Plus généralement, parmi tous ceux que j'ai rencontré au pénal, je n'en ai pas trouvé un seul, et je pèse mes mots, qui aurait été victime de la justice. En le disant, je n'exprime aucune animosité à l'égard de mes clients.

Au contraire, je me suis fait des amis parmi eux et j'ai été aimé et apprécié :

Choukoff, escroc international, recevait toutes les semaines la presse russe que je lui achetais avec mon propre argent, car en prison il n'en avait pas. Je l'ai défendu gratuitement.

A Talev, trafiquant des drogues, j'apportais régulièrement mes vêtements quand il avait froid.

Je passais des heures dans le bureau du directeur pour obtenir pour Robol, double assassin, le droit de recevoir des lettres.

A Philippani, délinquant professionnel, que je défendais gratuitement, j'ai donné en plus quatre mille francs de ma poche pour qu'il se soigne les dents. Il est vrai qu'en contrepartie il me faisait une forte renommée dans toutes les maisons d'arrêt et m'amenait toutes les semaines de nouveaux clients.

Tous, ils m'aimaient bien, et je leur rendais la pareille. Car je m'entends bien mieux avec les délinquants qu'avec d'« honnêtes » gens. Mais je n'ai eu que deux fois un doute sur leur culpabilité et, donc, deux fois pitié d'eux.

Une fois pour Simenon. A-t-il tué sa femme à coups de pied dans le ventre ou bien, par vengeance, son fils l'a-t-il accusé à tort ? Je ne le saurai jamais. En tout cas, j'ai obtenu pour lui la relaxe.

L'autre fut ce jeune Camerounais. A-t-il volé cette fois-ci dans le métro ? Il m'a juré que non et je crois qu'il était sincère. Car pour la fois précédente, il l'a admis sans difficulté.

Deux fois un doute. Deux fois aussi l'espoir qu'ils n'y reviendront jamais. Et deux fois pitié d'eux. Quant aux autres, je n'ai jamais conçu le moindre espoir, et je ne me suis pas souvent trompé. Personnalités cassées, morale absente, seule crainte : le « trou ».

Où sont mes rêves de jeunesse que la lecture de Camus ou du journal Le Monde m'inspirait des années durant ? Où s'est caché la pitié pour le criminel que ma sainte Mère m'inculquait toute mon enfance durant ?

Vous me direz : « Et alors ? »

Vous avez raison. Tout ce que je dis n'a rien à voir avec le sujet. J'en conviens. Le problème est en nous qui n'« y » sommes pas et non en eux qui « y » sont. Ce n'est pas parce qu'ils méritent la mort que nous nous libérerons de la nôtre en la leur donnant. Cette peine de mort, c'est à nous que nous



l'infligeons avant de la leur imposer. C'est pour cela que nous avons tellement peur d'elle et voudrions les en absoudre.

Non, je ne suis toujours pas pour la peine de mort ni pour la prison à perpétuité. Comme je ne suis pas contre...

La seule chose que je recherche dans cette « note », c'est de vous contraindre à en faire un procès honnête : à vous obliger, lorsque vous parlez de la peine de mort et de la prison à perpétuité, à laisser chaque partie s'exprimer jusqu'au bout. A montrer la victime, à montrer le crime et à montrer ensuite l'étau de la « Justice ». *Audi altarem partem*. Là, peut-être, vous allez instruire un procès impartial, juste et complet. Et quand la passion et la haine d'un côté et, de l'autre, les bonnes intentions et la compassion s'apaiseront nous pourrons ensemble rendre un jugement dont nous n'aurons pas honte.

Un jugement des gens honnêtes.

1 IV 1986  
PROJET

J'ai aujourd'hui invité à déjeuner au restaurant polonais *Ravaillac*, Nicolas Hugnet et sa femme.

Je supporterai son incompetence et mettrai une croix sur la perte des cent soixante-dix ekts - on m'a habitué à pire. Mais son agressivité m'exaspère. Je me tais pourtant, et gobe ses goujateries car j'ai un besoin absolu des journalistes et de la publicité gratuite pour ma prochaine exposition. Je ne peux plus m'offrir d'annonces payantes, alors je paie des repas aux hommes comme lui.

Aujourd'hui, j'arbore une mine décontractée et nous bavardons de choses et d'autres.

A la fin du déjeuner vient enfin le moment où il faut aborder le sujet principal, car il n'est pas pressé de le faire lui-même et, comme bien d'autres avant lui, voudrait manger mon bifteck « à l'oeil ».

Voici ses promesses...

A) Il va relancer Ross Melcher, le représentant du *Penthouse* américain en France, pour voir si une édition américaine de la rubrique consacrée à Beks serait possible chez eux. A ce propos, il me demande :

– de lui envoyer la cassette avec la version abrégée du film, car il a été choqué par la scène du bouge,

– de lui envoyer la photocopie de la lettre que Polanski m'avait adressée pour me remercier de la publication parue dans le *Penthouse* français des tableaux qu'il possède. Ceci pour faire miroiter au *Penthouse* américain l'espoir qu'il serait aussi prêt à écrire quelque chose sur Beks pour accompagner une publication américaine à son sujet. Le nom de cet homme a, en effet un poids considérable aux Etats-Unis même si, à cause du viol d'une mineure, il ne peut plus y retourner.

– d'appeler Wajda pour voir s'il est déjà à Paris et le sonder sur l'éventualité d'un propos du même genre de sa main.

B) Dans un an à peu près paraîtra un numéro spécial du *Penthouse* français, consacré uniquement à l'art. Il va s'appeler « L'art d'aimer ». Beks y figurera.

C) Si mon film est sélectionné pour Cannes, *Penthouse* en parlera dans les pages qu'il va consacrer au cinéma d'auteur présenté au Festival.

– lui envoyer donc la photo du film (de préférence le corbillard en flammes) pour sa reproduction dans le numéro de mai.

D) Il me donne l'adresse exacte et le numéro de téléphone de l'un de ses collaborateurs, un nommé Sureaut, qui est photographe. Il est, paraît-il, particulièrement bon marché (huit cents francs pour un quadri 21 x 29,7cm). Ce Sureaut est aussi distributeur de cartes postales. Il a vu les reproductions des tableaux de Beks et les a aimés. Il serait prêt à s'occuper de la distribution des miennes si je les produisais chez lui. Leur vente ne me rapporterait pas grand-chose (vingt centimes par carte), mais constituerait une publicité pour Beks.

E) Je lui suggère que les éditions Fillipachi se servent de temps en temps des tableaux de Beks pour illustrer leurs publications. Il reprend le sujet mollement. Je sens que son pouvoir à l'intérieur du groupe est faible et qu'il ne peut rien faire de très sérieux en dehors du seul *Penthouse*.

F) Néanmoins, il me promet qu'au moment de l'exposition, plusieurs publications de leur maison : Elle, Vous et votre avenir, Pariscope (là, il me promet même une page entière), l'Echo des Savanes, Penthouse, Femme, Look, Décoration internationale passeront gratuitement mon annonce. Je n'y crois guère et le soupçonne de « rouler des mécaniques », car il me semble qu'il n'est qu'un tout petit rouge chez Fillipachi. Toutefois, je fais semblant de sourire et de le remercier. Pour le seul Paris-Match il admet franchement ne rien pouvoir faire. Je lui suis reconnaissant de cette modestie.

– lui fournir en juillet un bref dossier de presse (une page) et des diapositives.

« Des 24 x 36 cm seulement, lui dis-je sur un ton détaché. Vous comprenez, je n'ai plus de 6 x 6... ».

Il fait semblant de ne pas comprendre l'allusion à mes ektachromes égarés et change de sujet.

G) Il me vendra les duplicatas des photogravures de la rubrique Art consacrée à Beks dans *Penthouse* au prix coûtant, car elles ne lui servent plus à rien. Je pourrai les employer pour mes propres publications, mais je ne devrai pas les céder aux autres revues.

H) Il me donnera les coordonnées d'un certain Hubert Fenthome, photographe. Celui-ci prend seulement cent quatre-vingts francs hors taxes par prise de vue (deux ektas de 6 x 6 cm).

« Oui, pensé-je, tout en souriant hypocritement, merci du conseil. Mais multiplié par cent soixante-dix cela fera toujours environ trente mille francs. Me les paierez-vous ? »

I) Le groupe Fillipachi ne fera pas d'album sur Beks, car Beks n'est pas connu en France. Il ne s'associera pas à moi non plus dans une telle entreprise. Mais il peut devenir son distributeur pour 55 % du prix au cas où je l'éditerais à mes frais. C'est cher mais moins que chez les autres.

J) Hugnet ne peut rien faire auprès de la galerie Artcurial (pour qui il prépare en ce moment un album sur Matta) pour la convaincre d'exposer un jour Beks.

« De toute façon, une exposition sans la mise en vente de la totalité des tableaux exposés serait exclue. Aucune galerie ne l'accepterait, dit-il. Et vous ne voulez en vendre que quelques-uns... ».

2 IV 1986  
NOLAN

J'appelle Caty Nolan de la revue américaine People. Elle a fait une interview de Ania sur son voyage à Haïti et ses impressions sur la famille Duvalier, pour laquelle ma femme présentait récemment encore (c'est-à-dire avant leur chute) la mode. Je lui suggère un article sur Beks. Je conviens avec elle de lui envoyer le Penthouse et le dossier. Elle me fera signe si elle voit que People peut faire quelque chose pour moi. En principe, c'est leur siège central de New York qui décide des thèmes à paraître. En tout cas, il est très rare que leur revue publie un article sur un peintre. Et même si elle le faisait, ce serait plutôt sur l'homme que sur son oeuvre. Or Beks habite quelque part au diable vauvert, en Pologne, et sa vie n'a rien de spectaculaire, rien de ce dont rêvent les jeunes filles les nuits de douces insomnies.

Quand à 2 heures du matin, les invités s'en vont, je sens qu'un sale quart d'heure m'attend.

Ania a été gaie et bavarde tout au long de la soirée. Trop à mon sens. Trop, car elle coupait souvent la parole aux autres alors que je tenais à ce qu'ils finissent leur propos.

C'est parce qu'ils discutaient de choses importantes pour moi : des chances de la réussite de ma prochaine exposition. Ma femme les interrompait à tout bout de champ. Je lui ai donc fait sentir de façon passablement désagréable que cela m'ennuyait. Elle ne l'a pas bien pris. Elle m'a longuement regardé avec l'air de dire : « Attends un peu qu'on soit seuls. Attends ».

Voilà, le moment arrive où les invités s'en vont. Mon compte va être maintenant réglé.

Je prends les devants. Sur un ton faussement badin, je lance à sa mère, tout en parlant suffisamment fort pour que Ania m'entende :

« Avez-vous vu, mère ? Avez-vous vu comme elle a été enquiquinante toute la soirée ? Elle n'arrêtait pas de parler, fort, vite et beaucoup. Qu'est-ce qu'elle est devenue bavarde... ».

Ça ne passe pas. Il y a trop d'inquiétude dans ma voix pour que cette plaisanterie détende réellement l'ambiance. Elle sonne faux.

Aussitôt l'avalanche me tombe sur la tête :

« C'est parce que tu n'écoutes pas ! me lance ma femme. Mais quand te mettras-tu enfin à écouter les gens ? As-tu entendu ce qu'ils ont dit ? »

« Et comment ! J'ai des oreilles grandes comme ça ! Si de plus tu me laissais écouter un peu... » je réponds mi-souriant, mi-agressif.

Cela signifie : « Ne va pas plus loin. Sinon, je riposte ».

« Ah bon, t'as entendu ! T'as des oreilles grandes « comme ça » ! Eh bien, tu les interrompais sans cesse ! Tu détournais la conversation. Tu parlais de tout, sauf de ce dont ils voulaient parler ».

Alors là, c'est le comble ! C'est justement ce que je lui reproche et c'est pourtant elle qui me le lance à la figure...

« Et de quoi voulaient-ils parler, chérie ? De quoi ? »

« Des bêtises que t'as faites lors de l'exposition. Quand j'ai dit à table que tu as commis des erreurs dans le choix des « jambes sur la chaise » pour la couverture de la plaquette, dans la fixation des prix ou dans la typographie, t'as pris ce ton d'illuminé infallible. « Quelles erreurs ? » m'as-tu répondu méchamment »

« Disons que c'est plutôt toi qui voulais parler de mes « erreurs » et non pas eux, et c'est toi que j'interrompais inopportunistement. Exprime-toi modestement. Au singulier de préférence ».

C'est donc cela ! Elle voulait transformer ce dîner en petite chambre du conseil pour mieux instruire mon procès. Et c'est parce que je l'en ai empêché qu'elle m'en veut à présent.

« Veux-tu qu'on se dispute ? ! » ajouté-je en sortant de la pièce.

Je parle bas, mais la rage gronde déjà dans ma voix. La rage et la peur. Je suis à bout de résistance et mon « moi » me joue des tours. J'ai peur de ma véhémence.

Elle quitte le salon pour aller dans la salle de bains. Je pense avec nervosité :

« Changer d'idées ! Vite changer d'idées ! Passer à autre chose. Respirer un bon coup pour que le noeud se détende dans l'estomac. A propos, à qui devais-je écrire demain ? »

Peine perdue. Je n'arrive pas à me détacher mentalement du présent et j'attends anxieusement Ania dans notre chambre. Je sais que la dispute se poursuivra. Ne serait-ce que parce que je la relancerai aussitôt que ma femme sortira enfin de la salle de bains. En effet, je ne supporte pas l'incertitude.

« Va-t-elle m'attaquer à nouveau ? je pense. Il faut que je sache si c'est fini ou non. Il faut que ça finisse. Quelle tactique choisir ? »

Je voudrais absolument qu'on se réconcilie. Mais pour cela, il faudra probablement que je m'aplatisse car je vois qu'elle ne cédera pas. Or, demander pardon ne passera pas ma gorge. Le « moi » n'ouvrira pas la bouche.

« Et si je ne disais rien ? me demandé-je. Elle ne dirait rien non plus. Mais alors je serais incapable de m'endormir pas pendant des heures et serais mort de fatigue demain matin. Il faut que cette dispute se termine ».

C'est finalement Ania qui la relance. Une fois au lit, elle me tourne le dos et marmonne soi-disant à elle-même :

« Depuis que t'as trouvé des gens pour financer ta nouvelle exposition te revoilà arrogant et sûr de toi. Comme il y a un an. « Monsieur je sais tout ». N'oublie pas que je finance aussi tout cela ».

C'est sa conclusion préférée quand elle veut porter l'estocade finale. Elle sait que c'est celle-ci qui me fait toujours le plus mal.

Puisque je vois que ma femme ne me tendra pas la perche alors qu'il me faut absolument une réconciliation avant de m'endormir brusquement je m'écrase :

« Hélas, chérie, je ne le sais que trop », dis-je.

Ma rage vire à l'amertume et l'amertume devient glapissement.

« Quant aux sponsors - j'ajoute - je n'ai pour l'instant trouvé personne. Même si Wojciechowski éditait le catalogue, ce serait une larme dans l'océan

de mes besoins. J'ai plein de problèmes et suis vraiment loin de l'arrogance. Crois-moi ».

Quand un chien s'avoue vaincu par un autre chien il se couche sur le dos et montre ses testicules. Cela signifie qu'il se rend complètement, prêt à se laisser mordre à l'endroit le plus sensible. Moi aussi, je préfère me montrer confiant dans la générosité du vainqueur et me résigner.

Cela semble satisfaire Ania. En effet, si rien ne l'agace autant que ma mine suffisante, rien non plus ne la remplit autant d'aise que de m'entendre pousser des petits cris plaintifs. C'est quand je trahis enfin les faiblesses qui m'habitent et mes incertitudes, celles que je cache généralement sous le masque d'une assurance arrogante, qu'elle jubile. Elle me détesterait si j'étais réellement un homme sympathique et gentil. Mais elle aime me voir de temps en temps petit, chétif et demandant pardon.

L'incident est clos. Je me suis avoué vaincu et elle s'endort. 30 minutes plus tard je me calme et m'endors à mon tour.

Ce matin, alors que depuis trois heures je travaille dans mon cabinet, Ania se réveille comme à l'accoutumée vers 10 heures, entrebâille la porte et me demande enjouée :

« Ça va, petite grenouille ? »

Et à nouveau, ça va.



7 IV 1986

## MOTS

1) « Je ne suis authentique que dans mes doutes ».

2) « Etre libre, c'est faire ce que l'on veut ».

Mais comment être libre de ma propre volonté ? Surtout quand elle ne veut pas ce que je veux, quand je ne sais pas pourquoi elle veut ce qu'elle veut, et quand ce qu'elle veut me fait mal ?

3) « Peinture sans signification », ai-je écrit.

« Mais elle déborde de significations ! » m'a répondu quelqu'un dans le livre d'or de l'exposition.

Ai-je pu en douter ?

Car si « signifier » - est « définir », alors bien sûr non !

Mais si c'est « rôder autour de la signification » ? Là, oui !

4) Mort, solitude, folie, tristesse, dépression, décadence, départ, rupture, souffrance, mélancolie, désespoir, angoisse, suicide - « signifiants » ? Oui ! Fascinants les dessins des fous et les tableaux de Munch, ma récente découverte d'Alfred Kubin et aujourd'hui celle des photographies de Don McCullin « Images des ténèbres ».

5) Je n'aime pas les mots violence, nervosité, agressivité, excessivité, querelle, arrogance, haine, moi.

10 IV 1986  
UNIFRANCE

Je viens de passer à Unifrance film chercher ma copie.

Certes, elle est très bien là-bas. Je ne le conteste pas. Mais je la préfère chez moi. C'est la seule que j'ai et, après le coup que m'a fait Hugnet avec les ekta's, je me méfie même de mon ombre. Et que dire de celle des autres...

Carriau qui, à côté de Poitroneaut, est le principal responsable de la compétition Perspectives du cinéma français (qui est l'une des quatre composantes du Festival de Cannes et dans laquelle j'espère placer mon film) n'est pas là. Mais il y a son équipe : deux assistantes et un garçon que je ne connaissais pas, tous jeunes et sympathiques.

« Vous nous avez fait découvrir Beks - il hésite - siiinski. C'est dur à prononcer ».

Ils ont vu le film, l'ont aimé et ont admiré les tableaux.

Je leur montre le *Penthouse* et la plaquette, puis les leur laisse. Mais je sais que ces sourires et ce charme ne veulent rien dire du tout. Le jour « J », je peux parfaitement bien entendre de leur bouche le rituel « désolé » que je connais dans tous les tons de la gamme, aussi bien que le rarissime : « j'ai une bonne nouvelle pour vous », dont j'ignore encore pratiquement tout.

D'ailleurs, la fille me le confirme explicitement :

« Non vraiment, je ne blague pas. Nous ne savons toujours pas quels films seront sélectionnés. Le choix se fait au fur et à mesure qu'on les voit. Oh, il y a des options bien sûr, mais on ne sait rien de définitif et tout est encore possible ».

En effet, dans une masse de deux cent quarante films qui sont candidats pour Cannes, en sélectionner neuf...

Ma tension monte encore d'un cran.

Plus que six jours pour savoir si je pars pour Cannes.

10 IV 1986

ÇA COMMENCE ?

Ania donnerait-elle les premiers signes d'épuisement ?

Elle me fait là une scène prolongée, méthodique et appliquée sur le thème :

« Il faut que tu trouves quelqu'un pour financer la prochaine exposition. Je ne donnerai plus un sou ».

Le ton se veut calme et mesuré. C'est le plus dangereux et c'est donc celui que je redoute le plus.

En montant tout de suite de trois octaves, ce qui déconsidère à l'avance mon propos, je me mets à hurler :

« Mais quand cesseras-tu enfin de me tourmenter ? Hein ? Qu'est-ce que je fais d'autre depuis des mois ? Que ça ! Je cherche un sponsor ! Même si je voulais remettre de notre argent dans la promotion de Beks, je ne le pourrais pas. Nous n'avons plus un franc ».

« Oui, me répond-elle, mais il faut que tu trouves quelqu'un pour financer la prochaine exposition. Moi, je ne donnerai plus rien ».

Et rebelote.

Je deviens rouge de rage et elle se fâche. Comme en général elle n'est pas obtue, mais le devient quand la panique la saisit, je me demande si elle ne commence pas là à en avoir les premiers spasmes.

10 IV 1986  
SUREAU

J'écris cette « note » au Drugstore Publicis, près de l'Etoile, en haut des Champs-Élysées. Depuis une heure, j'attends un photographeur que m'avait conseillé Hugnet : Sureau. Il devait m'appeler hier soir, après le rendez-vous manqué chez *Penthouse*. Il ne l'a pas fait. Je l'ai appelé trois fois ce matin à son travail.

« Il n'est pas là », et l'on m'a récité le couplet habituel.

Enfin, il m'a téléphoné et nous nous sommes donnés rendez-vous aujourd'hui à 14 h 30. Pour être sûr qu'il ne me posera pas de lapin je lui ai demandé avec insistance :

« Mais, êtes-vous certain que cette fois-ci nous pourrions parler de notre projet ? »

« Mais voyons ! Bien sûr ».

Or, il est 15 h 45 et il n'est toujours pas là ! A nouveau un après-midi perdu.

France, France, comment restes-tu debout quand de pareils « travailleurs » te soutiennent ?

Et pourtant, les voitures roulent, les magasins sont pleins de marchandises, la rue devant moi est propre et on me sert correctement mon café. Mon étonnement est ininterrompu : comment tout ceci existe, marche et fonctionne alors que tant de gens que je rencontre sur ma route beksienne travaillent comme ce photographeur, comme cet Hugnet, comme ce laboratoire Eclair ? Comment tout ceci peut avancer, en étant mû par tant et tant d'hommes incompetents et irresponsables auxquels je me heurte tous les jours ?

Mon esprit se mord la queue et tourne en rond : comment ce décalage entre deux réalités, toutes deux certaines et palpables est-il possible ?

Car la première est là : ce pays marche, il est fort et prospère.

Alors que la seconde me saute aussi aux yeux : ceux avec qui je dois quotidiennement collaborer dans mes efforts pour promouvoir la peinture de Beks sont des professionnels de pacotille que tout amateur motivé dépasserait d'une tête.

10 IV 1986

## ABLATIONS

Je suis dans le métro, pris de nausées entre deux trains. Il faut que je crache sur du papier la vomissure qui m'étouffe :

– Pour quand les ablations du caractère ? Quand pourrais-je enfin enlever les verrues qui pullulent sur mon âme, castrer mon « moi » dégueulasse ?

– Je n'ai jamais beaucoup aimé mon visage intérieur, mais il est devenu hideux avec le temps. J'ai beau tordre mon nez dans tous les sens devant le miroir de ces pages - il est toujours à sa place avec un gros furoncle purulent au milieu.

11 IV 1986  
EFFORT

« C'est un bien grand avantage que de n'avoir rien fait. Mais il ne faut pas en abuser ».

En ai-je abusé, moi, de cette faculté de paresse ? Les mots des grands hommes sonnent fort. Mais celui-ci sonne faux, même s'il vient de Talleyrand.

J'ai donc dit hier à Ania :

« Si un jour je finis par réussir - je ne l'aurai pas volé. Si j'échoue, au moins on ne pourra jamais me reprocher de n'en avoir pas fait assez. Il n'y a pas un seul jour sans que je ne donne une dizaine de coups de fil, sans que je n'écrive cinq lettres et ne fasse trois démarches en ville, tous consacrés à Beks. Et cela depuis trois ans bientôt ».

« Tu patauges », m'a répondu Ania.

C'est vrai. Je patauge.

A la veille du 9 mai, date à laquelle je dois rembourser ma banque ou définitivement mettre la clé sous le paillason, le bilan des dix derniers jours est monotone, banal et inchangé : rien que des non-réussites, rien que des francs échecs.

Ni avec Dymitrievitch (qui le refuse car « cette peinture est décadente »), ni avec Wojciechowski (qui le voudrait bien, mais qui n'a pas d'argent), l'album ne se fera. Je n'ai pas les moyens de mes ambitions.

Fliderbaum ne se manifeste plus et Kasia n'a pas réussi à me mettre en contact avec le Prince Albert de Monaco à qui j'avais le projet de faire le don d'un tableau.

Polanski a répondu par une lettre sympathique à mon envoi du Penthouse, où ses deux tableaux ont été reproduits sur deux pages entières, mais qui voulait dire clairement : « Ne m'embêtez plus, vous serez gentil ».

Si Andrzej Wajda m'a promis de venir chez moi mardi prochain pour voir le film, et à supposer qu'il l'aime, il sera en tout cas trop tard pour qu'il intervienne auprès du metteur en scène français Bertrand Tavernier (dont dépend, semble-t-il, la sélection pour Cannes) pour me pistonner.

Véronèze, si enthousiaste d'abord pour l'exposition à Cannes diffère maintenant son arrivée à Paris pour en discuter.

Le mercredi suivant j'ai rendez-vous avec Mlle Breutaut, responsable des achats des films sur l'art pour le centre Beaubourg. Je lui montrerai le mien. Mais le Centre m'avait déjà répondu une fois non à propos de Beks et, pour rester conséquent avec lui-même, il s'en tiendra à sa première réponse.

Sur quinze galeries étrangères auxquelles j'ai écrit ces derniers temps aucune (sauf Bronstaad ? - vérifier l'orthographe - à Frankfurt) n'a répondu à

ma proposition d'exposition ni en Allemagne ni en Suisse ni aux Etats-Unis. Et celle qui m'a répondu m'a dit : « Sorry ».

J'ai écrit au nouveau ministre des Affaires culturelles, François Léotard, à Suzanne Pajet du musée d'Art moderne de la ville de Paris et aux critiques des douze plus importantes revues parisiennes en leur envoyant le dossier complet (y compris le Penthouse). Pas une seule réponse.

J'ai envoyé trente autres exemplaires de Penthouse et des documents divers à des personnalités qui ont vu l'exposition et dont le nom figurait dans le livre d'or. Je n'ai même pas reçu de leur part d'accusé de réception.

Madame Stratton, une jeune américaine, enthousiasmée par Beks, qui a vu mon exposition et m'a contacté pour me faire part de son projet de faire sur lui son mémoire de fin d'études de psychoanalyse, m'a écrit pour me faire comprendre que le sujet n'est toujours pas accepté et que même si elle était autorisée par ses professeurs à composer sur ce thème, elle ne terminerait pas son mémoire avant mon (hypothétique) exposition d'octobre. Autrement dit, il est sûr que je ne pourrai pas en faire état à cette occasion et utiliser ce faire-valoir.

Hugnet m'a égaré cent soixante-dix ektachromes et après la publication dans le rubrique art de *Penthouse*, de reproductions des peintures de Beks aucun de ses lecteurs n'a écrit pour s'enquérir de lui.

Quel homme raisonnable ne s'exclamerait donc pas, à bout de force :

« Arrête les frais ! Tu vois bien que tu patauges ! »

Je comprends parfaitement Ania et ne la blâme pas.

Est-ce donc « un avantage de n'avoir rien fait » ? Peut-être. Mais, en tout cas, je n'en ai pas abusé.

11 IV 1986  
PISTONS I

« N'exagérons rien. Il n'y a pas dans ce pays que des magouilles, pistons et renvois d'ascenseur. Il n'y pas que des copains et des coquins ! »

Soit.

Pourtant, si j'ai réussi en France le peu de ce que j'ai réussi ce n'est pas que j'ai été « fort ». C'est parce que j'ai été recommandé au bon moment par un homme influent, ou parce qu'on m'a donné un coup de pouce dans la direction qu'il fallait. Il y a beaucoup de gens « forts » dans ce pays. Mais faute de piston au moment opportun, ils n'émergeront pas.

Je suis sorti de l'université bardé de diplômes. J'avais derrière moi quatre années d'études à l'université de Lodz et de Varsovie avec la mention « très bien » à tous mes examens et une maîtrise (ancienne licence) à Assas. J'étais classé dixième à la sortie de Sciences Po (section des Relations internationales), j'avais un DES (aujourd'hui DEA) de droit public, la mention « bien » au DES de sciences politiques à la faculté et il m'arrivait de décrocher dix sur dix à une épreuve orale d'examen. Avec tous ces diplômes, je me suis mis à chercher du travail.

« Ah, me répondait-on un peu partout, vous avez une formation de publiciste. Ce n'est pas ce que nous cherchons ».

En six mois, je n'avais rien trouvé.

Mon rêve de toujours était de devenir professeur à l'université, comme l'a été mon Père et comme l'est mon frère Jan. J'ai donc présenté mon dossier pour un poste d'assistant. Quand je me suis présenté pour la première fois, anonymement, je n'ai même pas été pris en compte.

Mais un jour, dans les couloirs du centre, je rencontre André Mathiot. Professeur de droit constitutionnel, très « vieille France », grand esprit, il m'a enseigné « Le régime politique et constitutionnel des Etats-Unis », en DES de droit public.

« Que devenez-vous ? », me demande-t-il.

« Toujours la même chose, je réponds. J'étudie le jour et, la nuit je pousse les décors au Lido ».

« Quoi ? Au Lido-cabaret ? Comment ça ? Et c'est la nuit que vous poussez vos décors ? Mais alors, comment faisiez-vous pour venir l'an dernier à mon séminaire à 8 heures du matin ? »



« Je ne me couchais pas, répondé-je. Je finissais le travail à 2 heures du matin et je bouquinais. Puis je venais à la faculté à 7 heures 45 pour votre séminaire ».

Il suffit que quelqu'un me sourit et me montre de la sympathie pour que tout de suite, j'aie envie de lui parler à coeur ouvert. Et puis, j'avais une profonde admiration pour ce professeur dont l'érudition et la rigueur intellectuelle étaient imposantes.

« Aimez-vous le Lido ? », je lui demande spontanément.

« Je n'y suis jamais allé. Il y faut, je crois, une tenue de soirée et je n'en ai pas ».

« Un simple costume sombre suffit, lui assuré-je. Et si vous me faites l'honneur d'accepter mon invitation, je serai ravi de vous faire voir le spectacle ».

Il a accepté.

J'avais le droit d'amener des amis au Lido une fois par mois, dimanche, au deuxième spectacle, c'est-à-dire à 23 heures, pour la moitié du prix. Je l'ai donc invité avec sa femme en payant leur entrée car, je le répète, c'était un personnage hors pair, bien que d'une droite musclée, à l'époque où j'étais moi-même ultra-gauchiste.

Qui pouvait prévoir à ce moment-là que, l'année suivante Mathiot serait élu Président de la Section de droit public à l'université Paris II ? En tout cas pas moi, et tu peux me croire, Ami, que je n'ai pas calculé mon coup. Je ne connaissais rien aux organes de la faculté, ni aux universitaires et à leur cursus. J'étais bien plus passionné, à cette époque, par le projet de monter une nouvelle grève au Lido que par le fait de pousser des pions sur l'échiquier de ma future carrière.

Ce geste désintéressé m'a réussi. Je ne savais pas que Mathiot serait là quand mon nouveau dossier de candidature serait examiné par la Commission. Or, pour plusieurs dizaines de candidats, il n'y avait que deux postes à pourvoir.

Et... j'en ai eu un.

Tous les ans, à l'occasion des voeux de Noël, j'écris un mot de remerciement à Mathiot pour ce geste bien qu'il soit déjà depuis longtemps à la retraite. Et je le remercie jusqu'à la fin de sa vie. Car je sais que JAMAIS je ne serai entré à l'université sans lui, même si j'avais eu cinq diplômes de plus, tous avec la mention « très bien ». Sans son coup de piston au bon moment, ma vie se serait déroulée tout à fait autrement.

Puis je recevais promotion sur promotion, et ce jusqu'au moment où Mathiot est parti à la retraite.

Plus de protecteur, plus de progression. Depuis, je stagne et je « plafonne ». J'ai beau avoir écrit plusieurs articles et avoir reçu la mention « très honorable » à la soutenance de ma thèse de doctorat d'Etat, avec une proposition pour le prix et pour la subvention - je n'avance plus.

A l'avant-dernier recrutement au poste de Maître de conférences, j'avais commencé à croire que, quand même, il se préparait un franc jeu. Car je voyais qu'après l'étude de mon dossier, qui comprenait ma thèse et mes travaux, la Commission nationale (CSU) avait fait une présélection en me plaçant en tête de la liste des candidats retenus pour notre université. Sur plusieurs postulants nous sommes ainsi restés quatre en lice, moi le premier.

Après l'examen de mes travaux, un professeur de droit international, a fait sur moi un rapport paraît-il flatteur devant la Commission de notre Section de droit public.

Mais il n'y avait que deux postes offerts au prétendu « concours ». Deux postes pour quatre candidats, dont un appuyé par le Président lui-même et donc assuré à l'avance d'être nommé. Un autre était pistonné par un autre professeur. Et lorsque celui-ci pistonait quelqu'un, il ne faisait pas de quartier. Tous les moyens étaient bons pour le voir nommé.

Au moment des délibérations donc, et selon ce que m'en a ensuite rapporté un témoin oculaire, ledit professeur se lève et dit :

« Dmochowski ? Ah, ça non ! Je ne désire même pas collaborer avec lui et je voudrais qu'il quitte mon équipe ».

Ce professeur et moi, nous ne nous sommes jamais, je dis bien jamais, parlés et c'est par pur hasard que je me suis retrouvé l'an dernier dans son équipe de droit administratif. Depuis lors, nous n'avons jamais eu d'accroc. C'est tout juste si j'ai eu l'occasion de lui serrer la main deux ou trois fois lors des rares réunions de son équipe pédagogique. Mais si je « passais » c'est son protégé qui ne « passerait » pas. Il n'y avait en effet qu'une seule place réellement mise en jeu, le « poulain » du Président passant sans la moindre contestation possible avant tout autre. Alors, la déclaration de ce professeur valait moins pour une preuve d'hostilité à mon égard (il ignorait pratiquement jusqu'à mon existence dans cette immense usine de treize mille personnes qu'est le centre) que la détermination de « se défoncer à mort » pour son candidat.

Les choses ont marché. Les professeurs aussi. Devant une telle opposition à mon égard, et devant une telle protection de mon concurrent nul n'a voulu se chamailler pour un Dmochowski que tous détestaient un peu pour sa rigidité et sa mine suffisante.

Dmochowski éliminé, le concurrent classé dernier sur la liste nationale, passe.

Puis je me suis présenté à une autre université parisienne. Nous étions cinq retenus par la Commission nationale et devions passer une audition devant la Commission de droit public de cette université. Je me suis aperçu que les candidats sortaient de la salle des Conseils à une rapidité inquiétante. Alors j'ai regardé ma montre au moment où on m'a fait entrer. J'ai eu juste le temps de me présenter et de dire deux ou trois phrases banales avant que l'on me dise « merci ». En sortant, j'ai à nouveau regardé ma montre. L'audition a duré exactement six minutes. Six minutes pour décider non seulement de la carrière d'un universitaire qui a passé vingt cinq ans à étudier et à écrire, mais aussi pour décider qui, les vingt cinq années suivantes, aura le droit de parler à des générations d'étudiants du haut d'une chaire, avec tout le prestige qui s'attache au rang de Maître de conférences.

Le soir, un professeur de cette université que je connaissais m'appelle :

« Je ne savais pas que tu te présentais chez nous. Pourquoi ne pas me l'avoir fait savoir auparavant ? »

« J'ai été étonné de la rapidité avec laquelle nous avons été expédiés par la Commission », je lui réponds en esquivant sa question, car pour rien au monde je n'aurai aimé lui devoir quoi que ce soit.

« Oh, tu sais bien que la décision ne se prend ni en ce lieu ni à ce moment. Elle a été déjà prise, bien avant que vous vous présentiez tous devant la Commission ».

« N'ai-je pas été retenu ? »

« Et l'espérais-tu ? Il y avait un candidat local et vous n'aviez aucune chance contre lui, car il a été appuyé par trois membres de la Commission ».

O.K.

Au dernier recrutement, j'annonce que je compte me présenter à nouveau. Toujours sans piston. Non pas que je sois intègre mais parce qu'une fois Mathiot parti je n'ai plus d'ami à qui je pourrais le demander.

A nouveau il y a un candidat qu'on sait être appuyé par le Président de la Commission. Pour ne pas avoir à faire du « forcing », comme l'autre a dû le faire au précédent recrutement, on me demande, dans une conversation confidentielle, oralement bien entendu, de ne pas me présenter dans notre université. Je refuse et me présente quand même. Et qu'est-ce que je vois ? Mon nom figure seulement sur la liste des candidats présélectionnés à une université de province et non pas sur celle du centre. On s'est arrangé pour que

la Commission nationale « omette » d'inscrire mon nom sur la liste de ma propre université. Et en définitive, c'est son candidat qui est passé.

Quant à moi, je n'ai pas eu de poste en province non plus. C'est exactement le même scénario qui s'est joué : un candidat local, appuyé par le Président de la Section de droit public a été préféré aux quatre candidats « extérieurs ». Ledit Président nous a contacté tous personnellement pour nous dire avec insistance de ne pas venir à son université car : « Il y a un candidat local qui sera pris. » Le jour du « passage » devant la Commission de spécialistes à cette université trois d'entre les candidats « extérieurs » ne se sont donc pas présentés. J'étais le seul à jouer le trouble-fête. Pourquoi faire ? Je me le demande. Car le résultat a été en tout point conforme à ce qu'on m'avait prédit.

Je ne voudrais pas, Ami, que tu crois que l'univers du droit est particulièrement pourri. Il ne l'est pas. Du moins pas en comparaison avec ce qui se passe en médecine. Là, les postes sont systématiquement distribués entre les familles des professeurs ou entre leurs amis. A tel point qu'un médecin, un certain docteur Lévy, a pu déposer chez un huissier, trois semaines avant le concours qui devait décider de sa carrière, tous les résultats chiffrés de tous ses concurrents qui, par un arrangement entre les membres du jury, devaient réussir. Le palmarès ne l'a pas contredit d'un quart de point.

Le malheureux a eu l'idée stupide de s'en plaindre devant le Conseil d'Etat. Sa carrière en a été définitivement brisée.

La deuxième chose que je voudrais que tu comprennes, Ami, c'est comment ce véritable système de « relations » est possible sans provoquer une réaction de rejet dans une société fondée sur l'efficacité.

C'est que sur le plan social, ce système s'appuie sur deux piliers :

– d'abord sur le caractère profondément élitiste (malgré les slogans répétés à la gloire de la démocratie) de ce pays. Ainsi, ce système de pistons joue dans les milieux assez restreints des élites où il est relativement facile de faire régner des lois implacables de silence et de soumission, sous peine d'en être définitivement exclu, comme l'a été le docteur Lévy.

– le second pilier, c'est que, dans ce pays, les élites sont généralement composées de gens bien instruits car le niveau des études supérieures est élevé en France.

Ce qui fait que le système de recrutement des décideurs, aussi tordu et injuste qu'il soit sur le plan individuel, n'influe pas notablement sur l'efficacité sociale de telle ou telle élite. Les écarts de qualité entre tel et tel postulant au poste de commande sont souvent faibles, car ils sortent tous des mêmes écoles. Socialement il n'est pas très important, et cela ne provoque pas de réaction de franc rejet de la part de la communauté, que ce soit X qui, par des « relations »

arrive au sein d'une élite alors que Y, légèrement supérieur à lui en soit à jamais écarté car privé de piston.

Le seul résultat nocif de ce système généralisé de pistons est que les esprits les plus originaux risquent de rester dans l'ombre car ils n'ont aucune chance d'émerger par leurs seuls mérites. Ainsi la France compte à peine quelques prix Nobel, alors que, par exemple les Etats-Unis en comptent des dizaines.

Mais surtout, je ne voudrais pas que tu puisses croire, Ami, que je me sente propre et intègre. Devant l'immensité du système du piston et l'impossibilité matérielle de le contourner, loin de moi l'idée de jouer au docteur Lévy. Au contraire, j'en profiterais sans le moindre scrupule si une occasion s'offrait à moi.

Tiens, par exemple, lorsque ma femme devait venir de Pologne pour s'installer définitivement en France, il me fallait...

Attends, ne t'en vas pas. Mais pourquoi ne veux-tu pas écouter la fin de mon histoire ?

Douce France, le pays de ma démente...

J'ai souvent l'impression que ma passion m'aveugle et que, rempli de rancune à l'égard de ceux qui ne la partagent pas, j'en veux indistinctement à tout le monde. Mon sens de la justice proteste alors timidement et exige de moi un minimum d'équité à l'égard des ceux que je voue aux gémonies. Par ailleurs, mon esprit réaliste me rappelle que sans une dose de lucidité mes récriminations resteront inefficaces. A ce stade de mes efforts pour faire connaître Beks je vais donc essayer de faire la part des choses et de distinguer les reproches que je maintiens et ceux que je crois avoir formulé hâtivement.

Ainsi, j'ai sûrement enduré des insultes gratuites à l'adresse de cette peinture (1). Tout comme j'ai souffert du manque de relations qui, dans une large mesure, font marcher cette société (2). De nombreuses fois j'ai eu aussi l'occasion de me plaindre de l'incompétence des Français dans leur travail. Elle m'a empoisonné la vie ces deux dernières années (3). Je n'ai en revanche jamais dû recourir à la corruption de ceux dont je cherchais le concours (4), ni à souffrir de mon origine polonaise (5).

1) C'est vrai en effet que j'ai avalé bon nombre d'insultes gratuites à l'égard de la peinture de Beks.

« C'est un petit élève », m'a dit le propriétaire de la galerie Râ, Sérane, quand je lui ai apporté deux tableaux (ceux que j'appelle « La madone avec l'enfant » et « Don Quichotte »).

Et il a ajouté perfidement :

« Je pourrais lui donner quelques leçons. Mais vous me dites qu'il a cinquante-six ans. C'est trop tard ».

Ou bien, cette fonctionnaire de la culture, Grympas, que mes voisins Huang ont amené un dimanche après-midi à la maison.

« Ouiiii, c'est effectivement très narratif... Et cette précision dans la technique... Quand nous sommes allés un jour en Union Soviétique, on nous a montré un peintre qui y est célèbre. On nous a dit qu'il va dans les bois et observe les feuilles en automne pour mieux les peindre. Et ces gens s'imaginent que c'est ainsi qu'on peut devenir un grand peintre. Vous rendez-vous compte ? »

Ou encore cet autre fonctionnaire de la culture, conseiller régional, Claude Minière, qui m'a reçu au Grand Palais :

« Que le public ait aimé cette peinture lors de votre exposition ne prouve rien. Le public achète des tableaux à Montmartre ».

Dymitrievich, éditeur de la collection L'Age d'Homme a été encore plus brutal :

« Je vous le dis tout de suite : jamais je n'éditerai l'album de ce peintre. Je n'aime pas cette peinture. Elle est décadente ».

Comme tant d'autres à qui je me suis adressé pour leur proposer cette édition, le responsable de la maison Hazan, rue de Seine, en face de la galerie Valmay, bouillonnait d'une rage à peine contenue :

« Vous n'y pensez pas ! Editer l'album de Beksinski ? Nous avons déjà dû supporter son voisinage pendant un mois. Elle est dégoûtante, cette peinture ».

« Morbide », « malsaine », « macabre », j'en passe et des meilleures. Oui, j'ai enduré pas mal d'insultes de la part de tous ces défenseurs du « bonheur », de la « joie de vivre », et de « l'optimisme dans l'art », pour qui peindre autre chose que la gaieté de l'existence est signe de décadence.

2) C'est vrai aussi que j'ai souffert du silence et de l'indifférence de la quasi-totalité des décideurs dès lors que je ne pouvais pas me prévaloir d'une recommandation, d'une lettre d'introduction ou d'un amical coup de fil de la part d'une personnalité influente.

Ainsi, tous les musées de province, Grenoble, Marseille, Aix-en-Provence, Strasbourg, et d'autres encore, m'ont répondu non ou n'ont pas répondu du tout à mes propositions d'achat ou d'exposition des tableaux de Beks.

Pierre Brisset de L'oeil, et Jean Jacques Levêque du Quotidien de Paris, deux critiques d'art qui ont écrit sur Beks, ne m'ont pas caché que ces musées continueront à répondre non ou à négliger mes lettres. Et quand je leur ai demandé comment m'y prendre pour leur faire changer d'avis, Pierre Brisset m'a répondu :

"Oh, vous savez, ça se passe comme toujours, par relations."

Ils n'ont pas échappé à la règle non plus. Seule une introduction de Pou m'a permis d'obtenir un article de Brisset, alors qu'il détestait cette peinture et ne s'en cachait pas. Les autres critiques, que je ne connaissais pas et auprès de qui personne n'a pu me "recommander", ne se sont pas dérangés pour venir à l'exposition et n'ont même pas répondu à mes innombrables lettres et appels téléphoniques.

3) C'est vrai aussi que j'ai souffert de l'incompétence et du "je- m'en-foutisme" des professionnels de ce pays. Les uns m'avouaient avoir "oublié" de répondre à mes démarches. Les autres étaient toujours absents du bureau quand je les appelais, ne réagissaient pas à mes messages, ne venaient pas au rendez-vous ou avaient d'importants retards.

D'autres exécutaient mal leur travail, comme ce restaurateur de la rue du Faubourg-Saint-Honoré à qui j'avais confié deux tableaux à vernir et qui, une fois le travail terminé, les a cloué avec une trentaine de clous aux cadres en transperçant l'isorel. Ou cet autre, photogaveur, qui, sans aucune raison, n'a pas reproduit vingt cinq centimètres des vagues de la mer et des plis de la robe qui se trouvaient sur les tableaux de la "Baignoire" et de la "Dame qui se serre les seins". Ou encore celui qui a choisi et imprimé sans me consulter les lettres idiotes de la première plaquette, celles qui m'ont valu tant de reproches de la part de Beks. Ou celui qui a imprimé la plaquette avec les textes en oubliant d'effacer auparavant les inscriptions faites à la main sur le bon à tirer.

Ceux qui "oubliaient vraiment" ou "sincèrement n'avaient pas eu le temps de penser" à moi, car ils "étaient débordés ces derniers temps, vous comprenez ?" Combien ont-ils été ? Quinze ? Vingt ? Mes comptes rendus des conversations téléphoniques et des lettres contenues dans mon dossier (que je ne reproduis pas dans les "Notes sur la situation générale") sont remplis à ras bord de mes plaintes pour des erreurs graves et pour des manquements élémentaires au professionnalisme des gens à qui j'ai eu à faire.

Seul Beks, aussi détestable qu'il soit, n'a pas mérité pour cette raison un grincement de dents de ma part, tellement il a toujours été organisé, professionnel et efficace.

De quoi, en revanche, n'ai-je pas eu à souffrir ?

De deux choses importantes dont se plaignent parfois les autres mais qui (pour l'instant ?) n'ont pas entravé mon avance : de la vraie corruption et de la xénophobie.

4) C'est vrai qu'en Pologne, souvent, les choses ne peuvent se faire sans lapowka (bakchich). Ainsi, par exemple, la réussite à l'examen d'entrée à l'université cette année coûte telle somme, un bon poste de travail telle autre et il vous faut payer tant de milliers pour obtenir votre passeport.

Dans mon pays natal, la corruption est importante. Mes tentatives pour lancer Beks à Paris n'ont (jusqu'à maintenant) jamais été accompagnées de propositions (et encore moins d'exigences) de dessous de table. J'en ai parfois entendu parler. On me disait que tel critique d'art de la télévision exigeait ouvertement le cadeau d'une toile pour admettre un peintre dans son émission, ou tel autre journaliste de presse écrite, pour faire un papier sur un couturier s'émerveillait avec insistance d'une de ses robes qui "irait si bien à sa femme ». Je n'ai pas encore eu à subir de telles « suggestions ». Ni Levêque (sauf les honoraires qu'il a reçus), ni Brisset, ni Hugnet ne m'ont demandé de l'argent ou des cadeaux.



En revanche, j'ai été constamment obligé d'inviter les journalistes à dîner. En France, on est très handicapé si on ne peut offrir aux gens de la presse spécialisée un repas dans un restaurant, même médiocre. C'est parfois exaspérant. J'ai appris que de nombreuses entreprises prévoient même des budgets spéciaux pour des « sorties avec la presse ». De véritables pique-assiettes. Pour les « persuader » discrètement et avec habileté, une profession à part s'est créée : les attachés de presse.

Les journalistes gagnent peu. Ils considèrent donc l'invitation à dîner comme une chose naturelle au point qu'il ne leur vient pas à l'esprit de soupçonner le mépris dont ils sont entourés à cause de cette forme détestable de mendicité. C'est d'autant plus désagréable que certains d'entre eux se montrent aussi voraces que s'ils n'avaient pas mangé depuis deux jours. Comme ce journaliste de la première chaîne de la télévision, qui, à la maison du Danmark se commandait des cigares, du champagne et les meilleurs plats à mes frais avec une telle désinvolture et une telle assurance qu'à la fin du repas le maître d'hôtel lui a présenté l'addition, croyant que nous étions tous ses hôtes.

5) C'est aussi vrai que mon origine polonaise, et le fait que Beks vive à Varsovie, n'ont jamais été un motif d'agressivité à notre égard.

Au contraire, notre lien avec la Pologne a plutôt été source de témoignages de sympathie. Mon nom et le sien sont seulement imprononçables dans ce pays et cela nous handicape psychologiquement. Il est en effet plus difficile de se souvenir de nous que d'un Durant ou d'un Dupont. Mais, en revanche, le fait que je parle le français presque sans accent compense ce hiatus. Non, je n'ai jamais entendu de réflexions désobligeantes qui viseraient notre origine polonaise. Des suppositions ridicules, certes. Surtout dans cette naïve recherche des sources d'inspiration de Beks, qui pour un Français moyen se situent tout naturellement dans les tourments de la Pologne.

« Ce sont les ruines de Varsovie ? » m'a ainsi demandé le propriétaire de la galerie Bernheim le Jeune.

« Oui, mais ils ont vécu Auschwitz, tu comprends... Avec ce qu'ils ont souffert... » j'ai souvent entendu disserter savamment les visiteurs, lors de mon exposition.

Le racisme dans ce pays est quasi-exclusivement anti-arabe et essentiellement culturel. Car (contrairement aux Américains dans leurs rapports avec les Noirs on ne considère pas les Maghrébins comme des êtres naturellement inférieurs. On les déteste seulement pour ce qu'amène leur culture (ou plutôt pour ce qu'on croit être le produit de leur culture) : l'agressivité, l'hypocrisie, le bruit...

Sans être brillant, le bilan n'est donc pas entièrement négatif, et en choisissant, en 1964, un nouveau pays pour patrie d'adoption, je pouvais tomber pire.

15 IV 1986

WAJDA

Je viens de rencontrer Andrzej Wajda, cinéaste polonais, metteur en scène de plusieurs films connus dans le monde entier et dont le nom, associé au lancement de Beks, me serait utile.

Depuis longtemps déjà j'avais essayé, par l'envoi de lettres et d'invitations, de l'intéresser à mon action. Il m'a répondu deux fois consentir à me rencontrer lors de l'un de ses séjours en France, et dans sa dernière lettre il m'a fait effectivement savoir qu'il serait disponible ces jours-ci.

Pour situer d'emblée l'impression générale qui s'est dégagée de notre conversation, je dois dire que ce n'est pas seulement que je viens de rencontrer un grand artiste mais que j'ai passé aussi quatre heures intéressantes en compagnie d'un homme intelligent.

Comme il en a été convenu hier au téléphone, à 10 heures je suis allé le chercher chez lui, au 15, rue de Grenelle, où il habite pendant ses séjours parisiens. C'est un hôtel particulier avec une belle façade, mais un intérieur assez pauvre où les surréalistes tenaient - m'a-t-il dit - leurs réunions autrefois.

Wajda était déjà prêt et achevait quelques rangements. En attendant qu'il les finisse, je lui ai demandé l'autorisation de jeter un coup d'oeil par la fenêtre. On y voyait un parc intérieur comme il y en a un certain nombre dans ce quartier bourgeois cossu. C'est là-dessus que la conversation s'est engagée : sur Paris d'abord, et sur ses trésors cachés. Tout en étant banale, elle m'a immédiatement mis à l'aise. D'emblée, j'ai découvert un homme ouvert, sans prétention, prêt à parler simplement de tout, comme s'il me connaissait déjà. Le type même d'interlocuteur sympathique avec qui le courant passe.

En sautant du coq à l'âne, des jardins de Paris nous sommes très rapidement passés à la situation politique en Pologne. En descendant l'escalier et en nous dirigeant vers ma voiture, garée à quelques dizaines de mètres de son immeuble, nous en étions déjà à échanger des réflexions pessimistes sur ce qui se passait « là-bas ».

Je l'ai senti patriote engagé, antirusse et anticommuniste. Mais ni obtus ni radoteur comme le sont souvent mes compatriotes de l'ancienne génération et notamment les activistes de Solidarnosc. Dans ses propos, il n'y avait pas trace non plus de ces lieux communs que vous sortent à tout bout de champ les énarques et les « intellectuels » parisiens, et dont vous trouvez des passages entiers dans le dernier numéro de Express, de Paris-Match ou, au mieux, du Monde, dont ils les ont copiés servilement deux heures auparavant.

Toujours de façon désordonnée, nous nous sommes mis à parler de l'espoir que Rakowski - l'ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire du comité central

du Parti Polityka, puis vice-Premier ministre du temps des débuts de « l'état de siège » - a suscité chez nous tous, les Polonais, quand il était au gouvernement.

« Il a été écarté du pouvoir car il n'a jamais réussi à gagner l'appui des couches moyennes de l'appareil du Parti. Lui qui, fils de paysan, a gravi tous les échelons... », a dit Wajda.

D'abord, je ne savais pas que Rakowski était fils de paysan. Et puis, il m'a paru intrigant de trouver chez Wajda le raisonnement et les notions de politologue.

Pour mon interlocuteur, la Pologne est dans une situation d'autant plus catastrophique que, moralement, la Nation est « anesthésiée ».

« ... et personne ne veut faire d'efforts pour s'en sortir. Cela se sent même dans la vie professionnelle. Car tout ce qui se fera de bon sera immédiatement exploité par les communistes pour s'en prévaloir. Par exemple, si quelqu'un faisait un bon film, « ils » le montreraient aussitôt comme preuve de la liberté qui, soi-disant, règne en Pologne. Alors les gens préfèrent ne rien faire. Et ainsi tout le monde s'enfoncé chaque jour davantage ».

Ce qui est bien vu, car c'est en effet ainsi que sont les Polonais : « Pour ennuyer maman - disent-ils en se moquant d'eux-mêmes mais, hélas, à juste titre - je me laisserai geler les oreilles ».

« Depuis que nous sommes obligés de leur vendre tout - ajoute Wajda - la symbiose avec les Russes est devenue si intime qu'ils sont désormais omniprésents dans notre vie nationale. A nouveau nous sommes menacés de nous retrouver en marge de l'Europe. Alors que, du temps de Gierek, notre espoir était de nous en rapprocher ».

Enfin... Il y aurait beaucoup à dire sur cette « Europe » que j'observe depuis vingt-deux ans et où j'ai rencontré un nombre considérable d'imbéciles cravatés. Il y aurait aussi à dire sur le désespérant complexe polonais de l'Europe, d'autant plus agaçant chez cet homme qu'il n'a rien à envier à l'élite intellectuelle et artistique européenne et la dépasse d'une tête.

Je suis, en revanche d'accord sur ce qu'il dit des communistes polonais et je surenchéris :

« Si je vous avais entendu il y a dix ans seulement, j'aurais vu dans votre propos de la propagande anticommuniste. Il y a cinq ans encore j'espérais, comme tant d'autres d'ailleurs, que l'armée remettrait les choses au point en Pologne ; qu'après la menace du désastre auquel nous menaient tout droit les extrémistes de Solidarnosc, elle engagerait un mouvement contrôlé mais rapide de libéralisation. Aujourd'hui, je n'ai plus d'espoir du tout. J'ai été communiste toute ma vie et, récemment encore, aux avant-dernières élections en France, j'ai voté pour eux. Mais je crois que les communistes polonais ont seulement

approfondi nos tares nationales et, au lieu de nous en sortir, nous ont davantage encore enfoncés dans une impasse ».

Il me répond en parlant de la corruption de la bureaucratie communiste polonaise et ajoute :

« Ce pays, dans lequel une armée de gens travaille pour l'Administration, n'a même pas une école d'administration ».

A nouveau, j'ai l'impression d'entendre un professeur de Sciences Po et non un cinéaste, car ceux que j'ai connus ne m'ont jamais parlé des écoles d'administration sur lesquelles ils n'avaient généralement pas de notion.

Je prête d'autant plus l'oreille à ce qu'il dit que si je ne crois pas à la raison, aux raisonneurs et aux raisonnements, je crois en revanche - comme tous ceux qui en sont dépourvus - en l'intuition. Là, assis à côté de moi dans ma voiture, se trouve un homme qui a prouvé, par ses films, qu'il était en mesure de pressentir le cours des choses publiques, mieux que le font les observateurs, les hommes politiques et les politologues. De plus, sa modération dans le maniement des adjectifs me permet d'oublier la méfiance instinctive qui naît en moi aussitôt que quelqu'un manifeste des opinions tranchées ou, pire encore, cherche à me convaincre. En effet, à aucun moment il n'emploie de termes excessifs qui me mettraient sur mes gardes.

J'oriente la conversation sur lui :

« Pourquoi n'avez-vous jamais cherché à vous installer en Occident ? Pourtant, vous y auriez trouvé une place d'honneur ».

En lui posant cette question, je me prépare un peu à subir une réponse grandiloquente sur « les nécessités de l'heure », « le combat » et la « Patrie ». C'est à nouveau un argument réaliste qu'il avance, en abordant la réponse du côté où je l'attends le moins :

« D'abord - dit-il - pour m'installer ici il aurait fallu que je m'y prenne beaucoup plus tôt. Par exemple, tout de suite après avoir fait « Cendre et diamant ». A mon âge, on pense plutôt où mourir. Et puis, si je m'installais ici, il faudrait que je devienne comme les metteurs en scène occidentaux. Que je raconte de « belles histoires ». Roman Polanski le fait excellemment. Il fait ses films comme « eux » et encore mieux qu'eux. Ce n'est pas mon but... ».

« ... et puis - je l'interrompt - vous auriez alors peut-être perdu une partie de votre audience, comme Soljenitsyne a perdu une partie de la sienne depuis qu'il vit aux Etats-Unis, derrière les barbelés de sa villa... ».

« Oui - m'interrompt-il à son tour - Mes films ont eu quelque succès parce qu'ils ont été faits là-bas. Enfin, si j'avais travaillé depuis toujours ici, cela ne se serait peut-être pas passé aussi facilement. Je ne suis pas sûr du tout qu'en Occident on m'aurait donné les moyens de faire ce que je voulais faire et que j'ai pu faire là-bas ».

Parmi une foule de sujets que nous abordons, je lui demande comment il dirige les acteurs et notamment pourquoi dans L'Homme de marbre il a laissé Krystyna Janda adopter ce style « américain », pseudo-décontracté jusqu'à l'hystérie. J'ai depuis toujours voulu savoir comment un metteur en scène de films aussi soignés que les siens avait pu admettre cela. Je déteste Janda pour sa façon de jouer sans retenue, exhibitionniste, nerveuse et criarde. La hauteur de vue, la sérénité et la gravité des films de Wajda ne correspondent pas avec son style de jeu qui est déplaisant comme le grincement de l'acier sur du verre.

« J'ai voulu marquer la rupture de la nouvelle génération avec la jeunesse stalinienne uniformisée des années 1945-1955. Une jeunesse plus décontractée, plus libre... », m'a-t-il répondu sans me convaincre.

Et à nouveau nous changeons de sujet.

Je lui pose une série de questions sur ses écrits, prenant pour prétexte la sortie de son dernier livre intitulé Cinéma mon amour.

Il me répond qu'il en est arrivé à l'étape de la vie où naît en l'homme le désir de raconter aux jeunes tout ce qu'il voulait savoir quand il débutait lui-même dans le métier, et qu'il a dû apprendre ensuite « sur le tas », car personne ne le lui avait dit quand il avait vingt ans.

« Est-ce qu'en dehors des interviews classiques que vous avez souvent données et que j'ai lues, quelqu'un a enregistré avec vous des conversations comme celle que nous menons en ce moment ? Je vous le demande parce que je l'ai fait avec Beksinski. Je possède près de deux cents heures de conversations enregistrées avec lui. Elles donneront à la postérité une image complète de lui. Quelqu'un a-t-il fait de même avec vous ? »

Il pousse un petit « ah ! » jaloux et négatif. Quel grand homme n'aimerait avoir dans le sillage de sa vie un chroniqueur méticuleux qui rapporterait à l'histoire ses moindres faits et gestes ?

Une fois arrivés dans mon immeuble, non prévenu que j'habite au quatrième étage, Wajda se met à grimper les escaliers rapidement, comme un sportif bien entraîné. Au deuxième étage, il respire profondément et, au quatrième, il est blême. Entré dans mon appartement, il s'affaisse sur le canapé et, pendant cinq minutes, reprend sa respiration.

Quand il se sent mieux, j'oriente la conversation sur l'essentiel : je lui montre les tableaux de Beks, les documents qui ont accompagnés l'exposition, le catalogue, le livre d'or et le dossier de presse. Il ne dit rien. Rien de très concret en tout cas. Rien que je puisse retenir. Si... quand même : il apprécie mon projet de faire un « musée Beksinski », mais c'est plutôt pour trouver là l'occasion de me dire que lui-même caressait dans le temps un projet similaire pour son ami des Beaux-Arts, le peintre Wroblewski :

« On m'a répondu non car Wroblewski avait, en 1956, rendu sa carte du Parti », conclut-il avec amertume.

« Et vous-même ?, je lui demande. Est-ce que vous continuez à faire de la peinture ? »

« Non. Depuis les Beaux Arts je ne peins plus. Mais tous les jours, depuis trente ans, je fais des dessins et des croquis dans mon journal. Il y a en ce moment une exposition de ces dessins à Wroclaw. Elle sera transférée à Varsovie cet été ».

A propos de Beks, il continue de se taire.

Au retour, quand je lui demanderai ouvertement s'il serait prêt à écrire quelque chose sur cette peinture, il me dira :

« Non. Je ne trouve pas la clé de mon attitude à son égard. Ce n'est pas que je ne trouve pas cette peinture grande. Elle l'est. Mais il faudrait que je définisse ce que je ressens. Et je n'ai pas encore trouvé les mots exacts. J'ai aussi des difficultés à écrire. J'écris mal ».

Et quand je lui propose de l'enregistrer au magnétophone, il me répond :

« Lorsqu'on parle dans un micro et qu'ensuite on s'entend sur l'enregistrement, ça va. Mais si l'on veut transcrire ce qu'on a dit, on s'aperçoit que ce n'est plus du tout ce qu'on voulait dire. On doit tout réécrire. On retombe alors dans la difficulté première ».

Je vois que je n'obtiendrai rien de lui et je renonce à poursuivre la conversation sur ce terrain :

« Je comprends et je n'insiste pas - je conclus. Si un jour vous avez envie d'écrire sur Beksinski, je suis toujours « preneur ». Je pourrai publier votre propos dans l'album dont j'ai le projet et dont je vous ai parlé tout à l'heure, ou dans n'importe quelle autre publication sur lui ».

Il me dit :

« Très bien. Marchons comme ça ».

A la fin, je lui montre le film.

Il le regarde concentré et sans mot dire. Après la projection, il lance spontanément :

« J'ai aimé ».

Puis il ajoute :

« C'est bien. Je sais combien c'est difficile : ou bien le metteur en scène se montre trop et ça nuit à la peinture, ou bien c'est l'inverse qui se produit et on se demande alors à quoi bon avoir fait un film. Depuis que j'ai fait un film sur Dunikowski (... sculpteur polonais contemporain...), j'en sais quelque chose. Or, Dziworski a parfaitement maintenu l'équilibre ».

Je ne suis pas de cet avis, mais ne le manifeste pas. En revanche, je lui demande ce qu'il pense de la scène du bouge qui a été contestée et que j'envisage de couper.

« Je ne crois pas que ce soit l'amour entre les vieillards qui choque certains. C'est plutôt le fait que cette scène soit la seule à avoir un caractère anecdotique. Elle annonce quelque chose qui, pourtant, ne viendra pas. Elle crée une attente qu'elle déçoit par la suite ».

Il a aussi aimé les mouvements de la caméra :

« Quand elle filme les tableaux elle n'est pas nerveuse, comme dans d'autres scènes où elle bouge trop. L'image est assez lente et on voit pendant un bon moment le bas, puis le haut de chaque tableau. J'avais peur aussi qu'il « découpe » les tableaux en petits morceaux. Or, il les montre bien. On voit l'ensemble, sinon d'emblée, du moins par superposition ».

A nouveau, je crois qu'il a tort et juge Dziworski de façon trop « confraternelle », mais je garde mon jugement pour moi.

Quant aux chances du film d'être sélectionné pour le festival de Cannes, il est très sceptique :

« Un peintre étranger qui serait ainsi promu ; un promoteur au nom étranger et un metteur en scène pas plus français que les deux autres... Vous vous trouvez entre les épées de redoutables escrimeurs, pour paraphraser Hamlet », dit-il.

Mais c'est pour ajouter aussitôt :

« Le festival de Cannes est très indépendant. Il est capable de donner le prix à un film réellement inconnu et sans appui ».

Là, il parle longuement des autres festivals et notamment de celui de Moscou. Il lui est resté en travers de la gorge. En effet lorsque son film (il ne précise pas lequel) était sur le point de recevoir le premier prix, pour en diminuer l'impact les Soviétiques ont créé, au tout dernier moment, un « super-prix » qui est allé à la version modernisée de Que viva Mexico d'Eisenstein.

Nous revenons à Dziworski dont il parle avec sympathie. Je sens toutefois qu'il y a quelque chose qui le gêne à son propos.

« Pourquoi Dziworski n'a jamais fait de longs métrages ? » je lui demande.

« Justement - enchaîne Wajda - il a des difficultés à diriger une équipe et à s'entendre avec les acteurs. D'ailleurs, beaucoup de jeunes metteurs en scène ont ces problèmes. Ils ont tellement peur de rater ce qu'ils se sont proposés de faire et surveillent tellement le travail de chacun, qu'à la fin ils ne savent plus ce qu'ils veulent dire eux-mêmes. Ils dirigent trop et s'entendent mal avec l'équipe ».

« A propos - je l'interromps - un jour, dans un reportage à la télévision française sur le tournage de L'Homme de fer, tout ce qui se passait sur le



plateau m'a paru assez désordonné. Vous-même paraissiez effacé. Chacun donnait l'impression de faire ce qu'il voulait. Ça me semblait de mauvais augure pour le film et j'avais un préjugé défavorable contre lui. D'autant que la propagande d'ici, aussi mensongère que celle de là bas encore que dans l'autre sens, a complètement transformé la signification de votre message. Quand enfin, je suis allé le voir non seulement je l'ai aimé, mais surtout, j'ai été étonné par la rigueur et par la cohérence du jeu des acteurs. Or les acteurs sont cohérents si le directeur l'est. Comment réussissez-vous à dire aux acteurs ce qu'ils doivent faire alors que vous donnez l'impression de ne rien dire du tout ? »

« Un bon dialogue avec un acteur est bref - répond-t-il - car il y a longtemps déjà que les paroles inutiles ont été dites. Il faut travailler longtemps avec un acteur pour que se crée une complicité qui permette de se passer des mots. Comme entre Fellini et Mastroianni. Fellini n'a pas pris Mastroianni pour le rôle principal dans Casanova et il a eu tort. Ainsi Ginger et Fred est pour Mastroianni une sorte de vengeance sur Fellini où il lui a montré, par la maestria de son jeu, à quel point il était capable de comprendre, sans mots, ses désirs et à quel point Fellini a eu tort de lui préférer Sutherland ».

Dans la voiture, en rentrant à Paris, j'essaie quand même de revenir une dernière fois à mes intérêts. Je lui demande donc s'il peut obtenir de son distributeur français que mon film passe en première partie de programme de l'un de ses propres films. Il n'est pas contre cette idée, mais estime que ses films passent maintenant rarement en Occident et que ses rapports avec son distributeur (Miller, je crois) se sont distendus. Mais il s'en enquera. Je ne le sens pas enthousiaste à l'idée de se mêler de tout cela. Je ne le sens pas non plus manifestement évasif. Il reprend le sujet lui-même, y revient, réfléchit à haute voix.

J'abandonne définitivement la promotion de mes projets. Comme Polanski (encore qu'avec plus de sérieux) il ne fera rien pour m'aider.

« Que préparez-vous en ce moment ? - je lui demande donc. Vous venez à Paris pour faire un film n'est-ce pas ? »

« Oui, Les Démons. Mais comment traduire Les Démons dans le langage de la raison ? Mon scénariste s'efforce de le faire. Je me demande pourtant comment il parviendra à faire comprendre aux esprits cartésiens ce qui est si important chez Dostoïevski : caprice, hasard, excessivité ? »

Il a fait récemment un film tiré d'un livre de Konwicki Chronique des événements amoureux.

« L'action se déroule à Vilnius, revient-il à son obsession. « Ils » m'ont interdit d'énoncer le nom même de cette ville car cela pourrait être ressenti par les Soviétiques comme une revendication territoriale... Dans l'ambiance

paralysante des préparatifs du congrès du Parti, chacun a peur de prendre une quelconque initiative, pour qu'on puisse la lui reprocher au moment du Congrès. A tout hasard on a donc mis mon film au placard. Heureusement, ce n'est pas gênant, remarque-t-il lucidement, car contrairement à L'Homme de marbre et à L'Homme de fer où le moment de sortie était capital, l'attente ne nuira pas à ce film-là. Ici ce ne sera pas dramatique ».

Je le ramène chez lui à 14 heures. Il prend mes coordonnées que j'inscris moi-même dans son agenda, à la dernière page. Il désire nous revoir, avec sa femme qui est souffrante en ce moment. Il reste tout le mois d'avril à Paris.

Je finirai cette « note » par quelques commentaires et précisions :

1) Ania a assisté à notre entretien, sauf la partie qui s'est déroulée dans la voiture.

2) Ce qui m'a surpris chez Wajda, c'est que, lors de notre rencontre, son comportement a été aux antipodes de celui auquel je m'attendais. En effet, un jour, la femme de Piotr Fronczewski, un acteur polonais de la jeune génération, m'a montré une lettre de Wajda, adressée à son mari à propos du rôle de Hamlet que Fronczewski devait incarner au théâtre. Cette lettre, dans laquelle Wajda lui donnait des conseils, était incohérente, inintelligible et parsemée des jurons les plus vulgaires. L'a-t-il écrite ivre ? Cela se peut. En tout cas ce n'est pas la même personne que je viens de rencontrer.

3) Sur le fond, je n'ai rien obtenu : pas de texte pour mon album, ni de promotion pour mon film. Wajda n'a même pas bronché quand, après un coup de fil de la part de Unifrance-film, j'ai annoncé en sa présence à Ania que rien n'est encore joué et que nous nous sommes réjouis trop tôt de la sélection pour Cannes. Je ne cache pas qu'en prévenant Ania que le suspense continuait, j'espérais que Wajda me poserait des questions à ce sujet et qu'il m'offrirait son appui.

4) J'ajoute que tous les propos que je rapporte sont exacts, encore que j'ai pu oublier tel ou tel d'entre ceux que nous avons abordés car j'écris cette note au Drugstor des Champs-Élysées une heure après avoir quitté Wajda et après le passage plein d'émotions (cf une note à ce sujet) à Unifrance-film.

Mais ce qui manque incontestablement au compte rendu présent, ce sont les expressions de Wajda, sa façon exacte de parler, le choix des mots et la suite des phrases. Je suis incapable de rendre exactement cette personnalité

chaleureuse, simple et en même temps intelligente, réaliste, ni cynique ni emportée, jamais présomptueuse et jamais faussement modeste. Autant ma première impression de Beks a été celle d'un homme calme mais froid, autant avec Wajda, c'est la cordialité qui frappe.

Trop, peut-être...

Pour gouverner par l'intermédiaire de subordonnés dociles et leur faire appliquer une seule politique - la vôtre - à quoi bon les corrompre par des promesses de carrière ou les terroriser par des menaces de renvoi ? C'est fastidieux, stressant et le résultat est incertain. Si un autre leur offre plus ou leur fait mieux peur ils vous trahiront.

La solution alors consiste à placer aux postes de commande des hommes à vous. Des hommes qui viennent de votre milieu, ont fait les mêmes écoles, ont lu les mêmes livres et ont entendu les mêmes professeurs. Des hommes qui ont investi comme vous de grands efforts à promouvoir l'idée qui vous unit et qui ont tout à perdre si elle échoue. Bref des hommes qui, à la fin, pensent comme vous. Vos similitudes seront le meilleur garant de leur obéissance. Une obéissance spontanée et volontaire, d'autant plus implacable pour vos ennemis communs qu'elle sera en quelque sorte « naturelle ». Une obéissance qui, sans effort d'introspection, rare chez des exécutants, ignorera ses propres origines.

C'est vieux comme le monde, et ça marche à tous les coups. Je l'ai vérifié aujourd'hui encore à mes dépens. Sans s'être concerté, ni avoir reçu des ordres pour suivre « une politique », des gens qui ne se connaissent même pas ont adopté la même attitude face aux mêmes faits.

Ainsi, je suis allé au centre Beaubourg. Une fois encore (et sûrement la dernière), j'ai mis en veilleuse mon amour propre et suis allé porter la parole beksienne au « Temple ».

Je devais y rencontrer Mlle Gisèle Breutaut, la responsable de la section de l'audiovisuel. C'est elle, en effet, qui décide de l'achat des films sur l'art pour le Centre. Et j'avais un vague espoir de lui vendre le mien.

Depuis des semaines déjà, je cherchais à la contacter. Elle était toujours absente, « en rendez-vous à l'extérieur », ou « occupée ». Enfin, j'ai réussi à la rencontrer.

Une petite voix, une petite personne - elle est jeune (35 ans environ) et mal faite. Lors de notre rencontre, elle sera accompagnée d'une assistante (dont jusqu'à la fin je ne connaîtrai pas le nom), plus âgée qu'elle, laide et fanée. Toutes les deux sont dans le style des « petites employées de bureau », chacune habillée à sa façon, mais avec un égal mauvais goût.

Breutaut est une personne souriante par saccades, d'un sourire incertain qui constamment demande approbation. Je m'apercevrai rapidement toutefois qu'il

ne s'agit pas d'une femme sous influence, prête à épouser l'avis du premier venu seulement parce qu'il parlerait avec assurance.

Après quelques mots de présentation, nous nous dirigeons vers la salle de projections.

Au passage, qui vois-je dans un coin en train de faire des photocopies ? Le fonctionnaire qui, avant Zadora, a refusé Beks au Centre (Il s'appelait... Ça y est - Bordaz, Jean-Pierre Bordaz).

Il me dévisage et je le salue. D'après l'hésitation qui pointe dans son regard et l'éclair qui s'y allume brusquement, je comprends qu'il a fini par se souvenir de moi.

Là - je me dis - après ma sortie, il demandera à Breutaut ce que je lui voulais. Je l'entends déjà :

« ...Beksinski ? Vous aussi, il vous a embêté avec Beksinski ? Comment si je le connais ? Ce type est déjà venu il y a deux ans... » etc.

« Si leurs opinions sur Beks divergent - je fais vite mes pronostics - et si en plus Breutaut aime le film, elle se sentira contestée. Mauvais. Si en revanche leurs opinions concordent, c'est-à-dire si tous les deux détestent cette peinture comme Bordaz l'a détestée - c'en est fini de mes projets. L'un confortera l'autre dans sa conviction et vice versa. Si je m'avise un jour de revenir une fois encore à la charge, l'esprit de corps jouera et le Centre présentera à l'avenir une attitude uniforme. Alors il sera très difficile de faire revenir ces gens en arrière. Ils seront forcés, même ceux qui autrement ne le feraient pas, à demeurer conséquents avec une « politique » en quelque sorte « arrêtée » en commun. Un barrage infranchissable en somme. Il faut donc que Breutaut prenne une décision ferme tout de suite. Sans quoi jamais, ni Beks ni le film n'entreront au Centre ».

C'est un éclair dans mon esprit, inarticulé mais aussi complet que la traduction verbale que j'en donne. Il dure une seconde à peine, juste le temps de passer à côté de cet homme.

En allant vers la salle de projections, sur un ton faussement décontracté, je préviens Breutaut et son assistante des réactions épidermiques que peut susciter la peinture de Beks et davantage encore le film.

« Les gens adhèrent à cent pour cent ou détestent franchement ».

J'ai toujours cette tendance idiote de croire qu'en jouant franc jeu, on m'en sera reconnaissant dans le décompte général et qu'ainsi je toucherai à la fin un dividende.

J'essaie d'être naturel. Elles ne me facilitent pas la chose. Toutes les deux, sur un ton d'honnêteté froissée, me disent d'emblée ne rien savoir de Beks et ignorer jusqu'à son existence. Il y a deux ans, cela m'avait étonné de la part de Zadora (qui, il est vrai, parle couramment le polonais et a été chargé de

l'organisation de l'exposition Présence polonaise à Beaubourg en 1982, je crois). Tous ces fonctionnaires accomplissent leur service dans l'un des plus grands musées d'art contemporain du monde. Ils sont censés être au courant des grands événements artistiques et des grands noms dans divers pays, et pas seulement à Paris, à New York et dans leurs banlieues. Et même avec cette indulgence, mon étonnement ne diminue pas. Paris est immense, c'est vrai, et il s'y passe bien des choses. Mais quand même... Comment n'avoir pas eu la moindre idée de Beks alors qu'on est payé pour savoir ce qui se passe dans « l'art de notre temps » et alors que les rues de la ville ont été littéralement couvertes d'affiches lors de mon exposition ?

Comment avouer - la mine innocente et plein de surprise dans les yeux - ne plus aller rue de Seine pour voir ce qui se passe dans ses innombrables galeries « car ça ne vaut plus rien » ? Décidément, les fonctionnaires de la culture ne brillent pas par un intérêt excessif pour les nouveautés, qu'elles se passent à l'étranger ou dans leur ville.

Ces gens travaillent au centre Beaubourg dans des conditions détestables. Ils sont entassés dans une immense salle commune au second étage. La salle est divisée en boxes de quatre mètres carrés chacun, où ils sont séparés les uns des autres par des parois d'un mètre vingt de hauteur à peine. On ne peut même pas y bâiller ou se gratter sans que les autres ne le voient et ne l'entendent.

Nous arrivons à la salle de projections. Quel foutoir, quel désordre ! Elle est petite et tout y est sens dessus dessous. Le poste vidéo n'est pas bien réglé et d'emblée cela nous crispe tous les trois. Il n'y a que la vision en noir et blanc. L'ambiance devient tendue quand j'insiste pour que le son soit mis un peu plus fort et pour qu'on recherche la couleur. Dans l'obscurité, l'assistante de Breutaut essaie de régler le poste en s'éclairant d'un briquet. Manifestement, elle a la flemme d'aller allumer la lumière centrale dont l'interrupteur se trouve à la porte d'entrée de la salle. Cela dure deux bonnes minutes. Entre-temps Breutaut me propose :

« Vous ne voulez vraiment pas qu'on passe le film comme ça ? »

Comment peut-on regarder cette peinture et ce film en noir et blanc et sans son ? La facilité avec laquelle cette proposition lui vient à la bouche me tend davantage encore. Je vois qu'elles s'en moquent et espèrent que tout soit fini au plus vite.

J'insiste toujours pour qu'on règle le poste. Enfin, la couleur apparaît mais pas l'ambiance. L'image est sombre et, maintenant, le son est beaucoup trop fort. Aucune des deux ne cherche à le régler davantage. A aucun moment de la projection je ne sens Breutaut concentrée. Elle me pose des questions qui pourraient parfaitement attendre la fin du film, sur l'écriture du nom de Beks,

sur son âge, sur le régime en Pologne et sur Walesa. Dans la pénombre elle sourit, cesse de sourire et sourit à nouveau. Et ainsi de suite.

Je sens d'emblée que le film et cette peinture l'agacent.

« Tout dans l'horreur », laisse-t-elle tomber à un moment.

Quand le berceau bouge en grinçant, elle jette dans le vide, sans s'adresser à quelqu'un de précis :

« Et tout y passe ».

Puis me regarde et sourit :

« Non ? »

Et à nouveau elle cesse de sourire. Je la sens de plus en plus agressive. Je n'ai pas de chance avec les fonctionnaires de la culture. Grympas, Minière, Zadora, Bordaz, Breutaut - cela fait une belle brochette de rejets francs et épidermiques. Tous ont approximativement le même âge, le même esprit militant dans la défense de « l'art d'avant-garde », celui qui peuple les salles du Centre. Tous également sectaires à l'égard de toute autre forme de beauté que celle qu'ils ont apprise et pour laquelle ils ont combattu depuis tant d'années. Tous de parfaite bonne foi dans leur conviction que ce qui ne correspond pas aux « critères » qu'on leur a inculqué n'est que de la merde.

A la fin du film, le silence s'installe. Un ange passe.

« J'aimerais voir la peinture, dit l'assistante, car je crois que le film la dessert ».

J'ouvre la plaquette, mais elle ne s'approche nullement pour la voir. Je l'encourage donc explicitement :

« Vous vouliez voir la peinture... ».

Elle ne bouge toujours pas. Toutes les deux se comportent comme si l'une attendait que l'autre lui fasse plus clairement comprendre ce qu'elle en pense. Manifestement, elles détestent cela mais chacune craint l'avis contraire de l'autre.

Nous passons de ce bordel qu'est la salle de projections à leur « bureau », c'est-à-dire le box dans lequel elles officient.

L'assistante est partie sans me dire au revoir. Elle reviendra par la suite pour disparaître aussitôt, toujours sans mot dire. Breutaut feuillette la plaquette et la documentation, et les commente avec des mots qui, jadis, me remplissaient de stupeur. Aujourd'hui, je ne m'étonne plus. Je sais maintenant que les gens se divisent et se diviseront toujours en partisans aveugles de cette peinture, comme moi, et en adversaires intraitables. Je prends donc le propos de Breutaut avec philosophie mais, dans mes répliques, je ne peux m'empêcher de laisser transparaître de petites notes d'impatience.

« Peinture narrative », dit-elle.

Comme si elle s'était entendue avec Grympas... Dieu, et cette « société pluraliste » qu'on me promettait ! Tous sont sortis des mêmes écoles, ont lu les mêmes livres, ont travaillé dans le même milieu, parlent le même langage et sont comme des robots, identiques les uns aux autres. Pourtant, ils ne se sont pas concertés. Simplement ils sont cohérents et fidèles à leurs origines communes : celles des fonctionnaires de la culture éduqués sur Picasso et Matisse. Fonctionnaires qui, n'ayant pas de goût ni d'amour personnel pour l'art, ne s'imaginent pas qu'il puisse y avoir de la beauté en dehors de Braque ou de Delannoye. C'est-à-dire là où on leur a dit qu'il y en avait.

« Horreur, dit Breutaut. Tout est dit dans cette peinture. Non ? »

Et ce lancinant sourire qui demande approbation...

« Goya, voyez-vous, c'est mieux, ajoute-t-elle. Lui au moins ne dit pas tout et par là c'est plus fort ».

Là c'est trop et en l'entendant je sursaute.

« Va au Prado - je pense tout bas - et revois Goya, s'il te plaît ! Non seulement tout y est dit sans gêne aucune, avec les corps mutilés des suppliciés, mais en plus avec des regards hagards et des hurlements de peur ».

Je sens que Breutaut craint de moi l'argument de Goya et qu'elle me le ressort la première pour me l'interdire. En voyant que son assistante (revenue entre-temps) ne l'approuve pas, elle ajoute sans queue ni tête :

« On reste perplexe. Non, c'est le film qui est comme ça ».

J'ouvre la plaquette. Sur le tableau des « Jambes sur la chaise », avec la paume de sa main elle cache la chaise. Puis elle fait de même avec le berceau qui est au dos de la plaquette et me dit :

« Sans cela, c'aurait été mieux. Ce mur, au fond, même avec cette croix, c'est beau. A quoi bon le personnage et le berceau ? »

Bien sûr, le mur derrière le berceau lui rappelle les tableaux de Antoni Tapies, de Rotko et de toute cette tendance de la peinture des murs décrépits, couverts de graffitis, et dont les briques transparaissent. Un monde familier de « l'art pauvre » qu'elle connaît et qui, par conséquent, est beau.

Son esthétisme est tellement enfantin que je ne sais pas s'il faut en pleurer ou en rire.

Méchamment je lui réponds :

« On peut même peindre un monochrome, sans accessoire aucun. Pourquoi pas ? C'est d'ailleurs dans le style de votre maison ».

« Comment cela ? »

« Mais, vous avez ici de nombreux monochromes de Klein, non ? »

« Ah oui, mais c'est autre chose », m'assure-t-elle.

A nouveau je la laisse parler, car je ne veux plus fausser l'authenticité de ses réactions par mes interventions. Autant, au moins, en savoir plus sur ce que



pensent les fonctionnaires de la culture. Mais plus je reste silencieux, moins elle est sûre d'elle. Cette incertitude, tout comme son sourire déboussolé ne résistent pas longtemps à son dégoût pour la peinture de Beks et pour le film.

Son assistante à nouveau s'en va et revient.

L'ambiance est carrément détestable. J'ai envie de lui dire que ma passion pour Beks ne m'empêche pas d'aimer tout aussi passionnément Hartung, Bacon ou Kandinsky. Mais ce n'est pas une envie réciproque.

J'ai maintenant la certitude que le centre Beaubourg est irrémédiablement perdu pour moi, car tous ces gens ont le même goût, le même esprit militant et la même absence de curiosité et de compréhension pour ce qui n'est pas conforme aux « critères de l'art moderne ».

Perdu pour perdu, et pour « l'enfoncer » davantage, je lui dis que Wajda, à qui j'ai montré hier le film, l'a beaucoup aimé (ce qui est vrai).

Cédant devant « l'autorité » comme il se doit pour une fonctionnaire habituée à se plier devant la hiérarchie, elle cherche désespérément une sortie :

« Oui, le film, pas la peinture ».

Ce disant elle oublie que tout à l'heure, elle disait le contraire.

« Et Wajda est cinéaste. » ajoute-t-elle.

« Il est peintre aussi. » je lui réplique.

« Non, il n'est pas peintre ».

« Si, il a fait les Beaux-Arts à Varsovie, dans la même promotion que Wroblewski et il reste peintre dans ses films. Avez-vous vu Les Noces (Wesele) ?

« Non, il n'est pas peintre. Enfin... oui, oui ».

Comme elle est au bord des larmes, et pour lui faire un peu plus mal en la provoquant gratuitement, j'ajoute :

« Beksinski est un génie ».

« Non, ce n'est pas un génie, ce n'est pas un génie ! »

Comme une petite fille, elle lève la voix, qui devient stridente.

Pour l'achever, je lui dis que le film vient d'être sélectionné cette nuit même pour le festival de Cannes, dans le cadre des Perspectives du cinéma français. Elle ne sait plus quoi me répondre. Son assistante est partie depuis longtemps déjà et elle est aux abois.

« Pourriez-vous me donner vos coordonnées ? me demande-t-elle. On reste perplexe ».

Elle ne formule aucune proposition concernant le film. Moi non plus. Il ne manquerait plus que cela ! Que je lui fournisse une occasion de se venger en me refusant clairement son achat.

« Dites-nous le résultat du film à Cannes ».

« En effet, ma belle - me dis-je - si tu t'intéresses aux films comme tu t'intéresses aux nouveautés de la peinture, tu ne risques pas de l'apprendre par toi-même ».

Mais à haute voix je lui réponds d'une voix monocorde :

« J'espère que vous le saurez bientôt ».

Elle me sourit et je m'en vais.

Et en passant dans le couloir, je croise... Devine qui, Ami. Bien sûr Bordaz.

Décidément, placez les mêmes hommes aux postes de commande et vous verrez la même « politique » appliquée. Il n'est pas nécessaire de leur envoyer des circulaires qui la préciseraient, ni d'appliquer des sanctions en cas de manquements : il n'y en aura pas.

17 IV 1986

## PRIX des TABLEAUX

En vue de la préparation de la nouvelle exposition, je commence à recontacter les journalistes que j'avais connu à la suite de la précédente.

C'est ainsi que j'ai invité à déjeuner au restaurant polonais Ravailac, en face du métro Saint Paul, rue Roi de Sicile, Robert Barret, critique d'art de Prévisions, petite revue financière qui fait régulièrement une rubrique « culture ». C'est ce même vieux monsieur gai et souriant, que j'avais déjà rencontré en décembre de l'année dernière et sur lequel j'ai écrit une « note ».

Je l'ai invité avec une idée précise derrière la tête. Elle me persécute depuis des jours : vais-je oui ou non courir à la catastrophe si, à la prochaine exposition je fixe le prix des tableaux à un niveau « raisonnable », c'est-à-dire dix fois inférieurs au niveau auquel je les avais fixés lors de la précédente exposition ?

Ainsi c'est par M. Barret que j'ai commencé à sonder le milieu de l'art, pour connaître son sentiment et éviter les écueils.

Voici ce qu'il m'a dit :

« Les gens ne se souviennent absolument pas des prix de la précédente exposition. Vous pouvez donc les baisser. Seuls les emmerdeurs s'en souviendront ».

Je lui ai également demandé :

« Les gens avaient-ils compris que les prix prohibitifs de la dernière exposition devaient, en fait, interdire la vente des tableaux ? »

Il m'a répondu :

« Si les prix sont trop élevés des gens comme moi (critiques d'art) pensent : « il ne veut pas vendre ». »

« Mis à part quelques peintres renommés, par exemple Carzou, pour qui il y a une demande constante, à chaque coup, pour chaque directeur de galerie, exposer un peintre est prendre un risque de 95 %. C'est imprévisible. Il peut y avoir une vente facile, comme il peut ne pas y avoir de vente du tout ».

Ce point me conforte particulièrement, car je suis arrivé à un tel point d'incertitude que je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouve donc consolant d'apprendre que les professionnels soient logés à la même enseigne que moi. En plus, cela prouve que c'est « au pif » qu'ils tirent lorsqu'ils affirment, avec une mine suffisante et sur un ton arrogant, que Beks est « invendable ».

Il connaît plusieurs critiques d'art à gage.

« Une demi-douzaine écriront quelque chose sur votre exposition de l'automne si je le leur demande », m'assure-t-il.

Puisse-t-il parler vrai ! Pourrais-je ainsi pour une fois être le bénéficiaire, moi, du système des « recommandations » et des « appuis amicaux » de ce système ?

Quant aux prix à afficher, Barret viendra chez moi, verra les tableaux et me conseillera. Je l'écouterai attentivement, car il le fera avec le sourire et non pas avec la mine condescendante de mes interlocuteurs habituels.

18 IV 1986  
MEMOIRE

Et tous les jours il pleut. Le mois de mai est déjà proche. On dirait pourtant qu'on est en plein décembre : un temps pluvieux, sombre et froid. Comme pour planter le décor de ma lente glissade, avec l'enfoncement définitif en conclusion du chapitre.

Depuis plusieurs semaines, je ne dors plus que six heures par nuit. Sans récupérer mes forces par le sommeil, c'est ma mémoire qui commence à me refuser l'obéissance.

1) Hier, par exemple...

Je suis allé retirer ma machine à écrire, que j'avais portée au magasin où je l'avais achetée, il y a quelques mois, pour la faire réparer.

Le réparateur me restitue un engin couleur argent.

« Mais... dis-je prudemment, elle était marron ».

Il insiste :

« Regardez le numéro ! »

Et il me tend le reçu.

« Vous voyez bien que c'est la même ? Lisez le chiffre qui est porté, là ».

Devant son assurance, je cède.

« Oui, me dis-je à moi-même, où ai-je la tête ? Ma machine était argentée. Je deviens cinglé ».

Je rentre à la maison et déjà dans l'entrée Ania me dit :

« Mais, ce n'est pas la tienne ! »

« Comment ça ? » je joue l'étonné.

« Tu avais une machine marron ».

« En es-tu sûre ? »

« Bien entendu. Quand tu l'as achetée il y a six mois, nous voulions qu'elle aille avec la couleur de ton bureau anglais et de ta lampe. Maman ! Viens s'il te plaît. Tu as entendu ? »

« Non. De quoi s'agit-il ? »

« De quelle couleur était la machine de Piotr ? »

« Je crois qu'elle était marron », dit sa mère.

2) Comme avant hier :

Avant d'aller me coucher, je suis descendu le soir avec notre chienne Makachka. J'ai fait le tour habituel dans le parc et suis revenu dans notre

appartement. J'ai ouvert la porte d'entrée et qui ai-je vu tout de suite, assise au milieu du salon ? Makachka qui m'attendait pour sortir...

20 IV 86

*PS : Cela devient mystérieux.*

*Je suis retourné chez le réparateur pour lui rendre la machine argentée et récupérer la mienne, la marron. Il m'a montré noir sur blanc, en comparant les numéros sur son livre de commandes, sur l'engin lui-même et sur le bon de commande, que c'est bien une machine argentée que je lui avais apportée pour réparation. Celle-ci même qu'il m'a rendue le 17.*

*Alors :*

*– non seulement je ne me suis pas aperçu de la couleur de mon outil pendant les six mois de son usage quotidien,*

*– non seulement j'avais un net souvenir d'une machine marron alors qu'elle était argentée,*

*– mais encore, ma femme et ma belle-mère, sans se concerter entre elles et encore moins avec moi, spontanément et séparément, ont eu aussi l'impression (et pour Ania même la certitude) qu'elle était marron. Et pas d'une autre couleur ni de deux couleurs différentes, une pour chacune d'elles. Non, précisément et communément marron.*

*Ah...*

## REACTION

Ania a une réaction qui me plaît. Car j'aime qu'on me dicte fermement la conduite à prendre quand je suis pris de doutes.

« Malgré les esquives de Véronèze, il faut que l'exposition à Cannes se fasse », me dit-elle sur un ton décidé.

Bravo !

Car j'étais devenu hésitant quand Véronèze m'a appelé hier, tard dans la nuit, pour tergiverser :

« Finalement, après avoir consulté un conseiller de Bernard Tapie nous trouvons que l'investissement de cent mille francs est trop lourd pour nous ».

D'accord pour le problème d'argent, mais qu'est-ce que Bernard Tapie et ses conseillers ont à faire dans tout ceci ? Rien que pour cette référence idiote à une vedette de « show-business », j'aurais, jadis, répondu froidement « dommage » pour mettre fin à toute discussion. Ce genre de faire-valoir révèle généralement des gens faibles et instables. Des gens qui m'agacent. Et quand on m'agace, je laisse tomber.

Mais là, agissant sur ordre de Ania, je redeviens « normal », réaliste, flexible et même encourageant. Tout comme lorsque je négocie des transactions pour le compte de mes clients. Je cherche même à aider Véronèze à retrouver la confiance dans notre projet et l'assure « qu'on se débrouillera ».

Ainsi, je lui dis que j'apporterai les tableaux avec moi. Ce qui lui évitera les frais de transport. Je ne mettrai à sa charge que le prix de l'assurance et du dépliant qui devra être distribué pour annoncer l'exposition.

Comme toujours il commence par accepter.

« Voilà, me dit-il. Par exemple. Mais oui ».

Puis il hésite. Il doit encore consulter quelqu'un. Qui ? Je ne le sais pas. En tout cas nous devons nous rencontrer cet après-midi à la Palette pour voir de plus prêt si on peut sauver le projet.

18 IV 1986

## DEBAT

Discuter avec les étudiants de la dette internationale, des stratégies nucléaires ou de l'influence du progrès technique sur l'aggravation des crises internationales a des propriétés anesthésiantes...

A chaque occasion où je peux parler des malheurs des autres, je me libère de mes propres tensions. Un débat universitaire est comme un éclair dans le ciel sombre : pouvoir mettre à la place de vrais hommes qui crèvent de faim ou à la place des jambes arrachées par des mines, des « concepts » enfermés dans une analyse « systémique » est, pour un esprit au bout du rouleau, comme plonger la tête dans un seau rempli de chloroforme.

Mes deux séminaires en maîtrise de Sciences politique sont de bonne qualité cette année.



J'ai écrit hier (ou bien ce matin) que c'est un profond plaisir que de pouvoir me plonger à la Faculté dans des débats universitaires avec mes étudiants - surtout en 4-ème année de Sciences Politiques, où ils commencent déjà à avoir une vague notion des choses.

Mais le débat universitaire arrive vite à ses limites. La réflexion théorique se termine généralement par la frustration de l'intellectuel de n'avoir pas de prise sur la réalité. Frustration de ne pas pouvoir vérifier si ses conclusions sont fondées et, s'il en est persuadé, de ne pas pouvoir les transformer en actes.

Donc, si je ne pouvais pas agir, bouger, rencontrer des gens, risquer et courir en même temps qu'enseigner, ma réflexion deviendrait ce qu'elle est pour des milliers d'enseignants comme moi : une composition verbale à la recherche de formules brillantes que mes lecteurs ou mes étudiants jugeraient « profondes ».

Quoi que je dise de contraire et quelques soient mes abjurations, sache, Ami, que je ne regrette pas de m'être engagé dans le « lancement » de Beks. Là, au moins je rencontre la réalité, vois les proportions des choses et juge leurs rapports. Et cela même si j'endure le martyre de l'angoisse, de la rage et de la rancœur.

Tout comme je ne regrette pas d'autres périodes d'intense activité dans ma vie.

Telles les années de sport de compétition que j'ai quitté avec une colonne vertébrale affaiblie, un tendon du biceps gauche rompu, des vergetures sur les épaules sous la pression des muscles croissant trop rapidement, deux doigts cassés et mal ressoudés et plusieurs cicatrices sur le corps.

Telles aussi les années de mes débuts parisiens. Et cela même si j'ai dû à cette occasion changer de pays, de langue et de nationalité, refaire entièrement mes études et reconstruire mon milieu avec tout ce que cela entraînait d'effort pour me faire une place dans une nouvelle patrie. Patrie qui m'avait regardé froidement et avec indifférence.

Plus : je ne regrette même pas d'être devenu avocat. Or, tu sais, Ami, l'impression horripante que je tire de ce « monde de droit » tant il contient d'injustices, de souffrances et de bassesses.

L'action prolongée, orientée vers un but a quelque chose d'enivrant qu'aucune réflexion ne peut remplacer.

19 IV 86  
LIBRE ARBITRE

Je ne crois pas que l'espace de mon libre arbitre soit bien grand.

Ceux qui affirment le contraire prennent pour de la liberté de choix ce qui n'est que l'obéissance à leurs impératifs internes. Plus ils ignorent leurs origines et leurs mécanismes, plus leur libre arbitre leur semble évident.

Mais ce n'est pas seulement l'ignorance de son être qui est la source de l'illusion. C'est aussi l'amour de soi.

Même s'il se connaissait, l'homme qui s'aime tiendrait encore à n'obéir qu'à lui.

Seul celui qui a exploré les recoins de son âme, et n'éprouve pas de joie à se dévisager dans la glace, n'en ressent pas davantage à suivre ses désirs. En leur obéissant, il se rend compte à quel point il est son propre esclave.

Qui d'autre qu'une femme hideuse peut mieux comprendre la prison qu'est son visage ?

19 IV 1986

## LIBERATION

« Vivre enfin ! » « Etre Libre ! » « Trouver le Bonheur ! »

Pourtant, je crois que c'est au contraire à la mort que l'homme aspire.

Tout acte, toute action, le plus menu geste qu'il accomplit sont autant d'étapes dans sa fuite permanente devant la souffrance que lui inflige son corps, les choses qui l'entourent ou les autres hommes.

Et dans cette fuite, ce n'est pas dans la « vie libre et heureuse » qu'il trouvera la paix, mais dans la mort. C'est par elle seule qu'il peut se libérer de la souffrance.

Car tant qu'il vit, l'homme est en proie à l'éternelle insatisfaction qui lui vient de ce qu'il est dans le monde, alors qu'il est lui-même un monde. Il est un univers emprisonné dans un univers, qui croit vouloir s'en libérer en le maîtrisant, mais qui, en réalité, ne cherche qu'à s'identifier à lui ; et au prix de sa propre existence, aspire à s'y abîmer.

La vie de l'homme n'est qu'une longue chaîne d'efforts pour vaincre son étrangeté ; une quête continuelle pour supprimer son opposition avec le monde et, dans la mort, fuir l'angoisse, l'attente, la douleur et la faim.

« Re-trouver la paix ».

Celle que nous avons connue alors que nous n'étions rien et que nous ne pouvons recouvrer qu'en redevenant ce que nous étions : une non-existence.

D'ailleurs que faisons-nous d'autre ?

Si nous transformons le monde et nous nous transformons nous-mêmes, n'est-ce pas pour être plus proche de lui et, dans la mort, mettre fin à notre éternelle querelle ?

Si nous inventons les véhicules, les habits ou les médicaments, si nous cherchons à nous connaître davantage et à découvrir les lois de l'univers n'est-ce pas pour nous réconcilier avec lui en nous identifiant à lui ?

C'est là l'histoire de toute notre Histoire : la recherche de la paix. Non pas celle dans la victoire de notre monde sur celui qui nous entoure et dans sa domination, mais dans la suppression de notre propre existence ; d'une paix qui ne peut être que non-être.

Le bonheur, la liberté et la mort sont des synonymes.

19 IV 1986  
ASSURANCES

1) Je viens de déposer à la galerie Visconti, 37, rue de Seine, trois tableaux de Beks : « La grande chaise », « La mer rectangulaire » et « La baignoire ».

Le transporteur de Ballester doit venir les chercher mardi prochain pour les emporter à Cannes. Cette fois-ci, j'ai réussi (car le propriétaire de la galerie s'en est d'abord vigoureusement défendu, comme si la chose l'offensait personnellement) à obtenir un reçu de dépôt. En effet, je ne suis pas prêt d'oublier la leçon que m'a donnée Hugnet. Mais je n'ai toujours pas de lettre officielle de Ballester par laquelle il me demanderait le prêt des tableaux. Je risque ainsi d'être privé de toute preuve de les lui avoir confiés au cas où ils seraient perdus.

2) Mais je frissonne surtout à l'idée qu'il ne les a pas assurés. Cela avait pourtant été convenu entre nous. Maintenant, je me demande si ce n'est pas la vraie raison pour laquelle il ne veut pas m'adresser de demande écrite.

Oh, je sais bien que même si j'obtenais de Ballester qu'il les assure, ce ne serait qu'une façon de me cacher la vérité.

D'abord, et surtout, parce que si un dommage arrivait aux tableaux aucune indemnité ne pourrait le réparer. En effet, je confie à Ballester trois de mes meilleures pièces.

De plus, je connais bien les compagnies d'assurance française (il paraît que Lloyd's est à cet égard un peu plus *fair play* avec lesquelles je suis en contact pratiquement tous les jours en tant qu'avocat : je ne réussirai à leur arracher qu'une indemnisation dérisoire après trois ans de procès, d'énervements et de frais.

Tout assureur français prend la prime sans trop y regarder ni poser de questions, notamment quant à la valeur de l'objet assuré. Puis, comme un diable, il se débat pour ne pas payer le sinistre. Tous les moyens sont alors bons. J'en entends d'in vraisemblables que mes confrères m'opposent au nom des compagnies d'assurance quand il m'arrive de réclamer, pour les victimes d'accidents de la route notamment, une indemnisation.

Comment pourrais-je d'ailleurs prouver la valeur de chacun de mes tableaux, que j'ai fixée à quatre-vingt-quinze mille francs ? Lloyd's accepte la valeur qu'on lui déclare et s'y tient. Ce n'est pas du tout le cas des compagnies françaises qui, tout en acceptant la valeur que désire le client, et en établissant pourtant la prime en fonction de cette déclaration, une fois le sinistre arrivé, contestent violemment, et par tous les moyens, la valeur précédente, même si

elle a été implicitement acceptée. A moins donc que Ballester n'assure mes tableaux *expressis verbis* « à la valeur agréée », ce qui coûte plus cher, un expert serait désigné. Il me demanderait si une cote de Beks a déjà été établie dans des ventes publiques en Occident. Puisqu'il n'y en a encore eu aucune, et pour établir une base d'évaluation, très logiquement il me réclamerait mes propres déclarations de douanes. Je serais alors pris au piège car en important les tableaux j'avais déclaré leur valeur égale à leur prix d'achat, qui n'était que de mille dollars pièce. Il me demanderait aussi le prix que les tableaux de Beks atteignent en Pologne dans des galeries et compterait leur équivalent en francs français. Ce qui, étant donné la valeur dérisoire du zloty polonais, équivaldrait par tableau à cinq mille francs au plus.

A la fin, je devrais m'estimer heureux si, après trois ans de procédure épuisante, l'assurance me payait cinq-six mille francs la pièce, sans compter, et c'est pourtant là l'essentiel, que le tableau serait définitivement perdu ou abîmé.

19 IV 1986  
FRANCE

Je viens d'écrire avec amertume que ma seconde patrie, la France, n'a jamais bougé le petit doigt pour m'aider dans mes multiples efforts. C'est vrai. Je ne retire rien de ce que j'ai dit. Mais elle ne m'a en rien empêché non plus. Je n'ai jamais senti d'hostilité ou d'exclusion à cause de mes origines polonaises ou de mon léger accent. Et c'est beaucoup.

Ce qui m'a nuit et m'a empêché d'accéder à l'establishment de ce pays résulte de toute autre chose : de l'absence d'attaches et de racines.

En France, au sein des élites dirigeantes, la carrière, la progression, le succès personnel sont en partie seulement gouvernés par les vertus et par les talents. La rationalité des critères objectifs est largement absente de la patrie de Descartes et du concours administratif.

Pour accéder aux élites ou pour évoluer en leur sein, ce sont les recommandations, les amitiés, les appuis, les snobismes, « les connaissances et les reconnaissances » - comme l'a écrit un auteur - qui sont déterminantes. Ce sont eux qui décident de l'avancée de plusieurs sinon de tous. Dans ce pays « démocratique », les relations personnelles et les origines de chacun ont un poids écrasant même s'il est diffus et difficile à démontrer noir sur blanc.

Ne pas y être né, ne pas avoir pu bénéficier des appuis d'une famille large et influente, des parents et de leurs nombreux amis, du nom que j'aurais porté, comme du renom du milieu auquel j'aurais appartenu - tout ceci et tant d'autres « petites choses » ont été pour moi de graves handicaps qui m'ont empêché d'accéder à l'establishment.

C'est bien plus pour ces raisons, que faute de savoir m'exprimer, que je n'ai jamais pu librement écrire dans la presse ou voir mes travaux convenablement publiés.

Si, alors que je présente ma candidature depuis de nombreuses années, je n'ai pas pu devenir, ne serait-ce que Maître de conférences, comme tant de mes collègues français de souche le sont devenus, c'est au moins en partie pour la même raison. Car même si je n'ai pas une idée très élevée de mes capacités, je crois que celles de mes concurrents heureux ont été parfois inférieures aux miennes.

Mais y a-t-il mieux ailleurs dans le monde ?

Certes, la France, pays de « l'égalité » des chances s'est avérée être un pâle reflet de mes rêves de jeunesse. C'est au contraire à « la fraternité » solide des élites imperméables que je m'y suis surtout heurté.

Mais où vivrais-je ailleurs en ce moment, si ce n'était pas ici ? En Roumanie ? A Haïti ? En Afrique du Sud ? En Israël ? Pour voir les policiers tirer sur des gens comme sur des lapins ? Je préfère ne pas y songer, même si je devais y appartenir à l'élite qui profite de l'oppression des autres.

Et même au Japon et en Allemagne, dont on dit que les habitants travaillent vraiment, et aux Etats-Unis où il semblerait qu'il ne soit pas aussi vital d'avoir des racines pour donner la pleine mesure de ses moyens, quelles garanties aurais-je d'y être mieux reçu que dans ce pays où le hasard de la vie m'a conduit et où, depuis vingt-deux ans je perds mon temps à faire du surplace ?

Non, je pouvais tomber pire sans avoir pour compensation la chance d'habiter la plus belle et la plus attachante ville de la terre : Paris.

Et ça, ce n'est pas donné à tout le monde.

« La chose y est ».

« Mais la question n'y est pas ».

« Et où est-elle alors ? »

Dans les proportions, dans les rapports, suivant les moments et dans les degrés.

Car la chose y est. Elle y est pour la simple raison qu'elle est aussi ailleurs. Elle est partout, donc aussi bien ici que là. Car « Tout » est dans « Tout ». Mais alors qu'il devient « chose », il est un peu ou beaucoup, à un tel degré ou à un tel autre, et surtout dans de tels rapports ou dans tels autres.

Le « Tout » existe objectivement. Certes. Car je ne crois pas que l'univers ne soit que mon idée. Mais, en revanche, les « choses », les parties nommées du « Tout » n'existent que par l'homme et pour l'homme. Elles acquièrent une existence individualisée et un nom lorsqu'un projet humain les extrait du « Tout » et leur assigne une « raison d'être ». Elles n'existent à l'état de « choses » individualisées que par les « raisons d'être » que leur confère l'homme à la recherche de la satisfaction d'un but.

Leur existence en tant que « choses » est donc subjective, relative et fonctionnelle.

Elles n'ont d'existence individualisée - dis-je - qu'au service des « raisons d'être » que leur confère le rôle serviteur qu'elles jouent dans la réalisation d'un projet, d'un but, d'un désir de l'homme.

La multitude des hommes et la multitude de leurs buts assignent aux choses de nombreuses « raisons d'être ». Et celles-là font qu'une seule et même chose existe de multiples façons. L'existence des choses est donc d'une infinie variété. Comme le poison : « Tout est poison, rien n'est poison » - la chose l'étant ou ne l'étant pas suivant les « raisons de son être » que lui assigne un homme donné, un groupe donné, une époque donnée, en fonction des buts intellectuels ou matériels qu'ils poursuivent.

C'est pour cela que la difficulté n'est pas de trouver une chose, car il n'y en a pas une qui n'en contienne pas d'autres en elle. La chose apparaît dès lors que sa « raison d'être » apparaît pour servir un objectif humain.

La difficulté, n'est pas non plus d'affirmer ou de nier l'existence d'une chose. Car elle apparaît dès lors qu'une « raison de son être » apparaît. Nier ou affirmer l'existence d'une chose serait donc nier ou affirmer sa « raison d'être ».

La difficulté c'est de découvrir dans quel rapport, à quel moment et à quel degré la chose se retrouve à l'égard des autres choses. Car c'est là seulement



que sa connaissance permet la réalisation de sa « raison d'être » et donc la réalisation du but poursuivi par l'homme.

Au fond, c'est là l'objet de toute quête de la pensée depuis qu'elle nomme les choses et, ainsi, apprivoise le « Tout » en conférant à ses parties une existence individualisée sous forme dénommée de choses.

Un geste contient en lui l'univers entier. Il est chimie, amour, éternité, art. Un simple sourire contient en lui l'histoire de l'humanité, l'Absolu et le monde.

Mais il n'acquiert d'existence individualisée qu'au service d'une ou plusieurs « raisons d'être » que lui confère l'homme, en le sortant de l'innomé, du « Tout ».

Sans ce point de départ, les choses n'ont pas d'existence individualisée. Seule une « raison de leur être » la leur donne. Et seul l'homme, les hommes, leur multitude à la recherche d'un ou plusieurs buts fait apparaître une « raison d'être » qui, à son tour, fait conférer à une partie du « Tout » l'existence individualisée de la « chose ».

La « raison d'être » peut être celle d'un instant, ou d'un siècle, car le but humain peut être celui d'un individu ou d'un peuple.

En tout cas, sans « raisons d'être », le « Tout » existe mais il est « rien ». Les choses n'ont alors ni nom, ni existence séparée. Elles ne sont pas des « choses ».

Mais si au service d'une « raison de son être » une chose acquiert une existence, au service d'une autre « raison de son être », elle en acquiert une autre.

C'est pour cela que les choses ne « sont » pas ou « ne sont pas ». Elles « sont » toujours, mais ne prennent forme qu'à l'appel de leurs « raisons d'être », qui les mettent au service de l'homme et ainsi leur confèrent une existence individualisée.

Au service de deux « raisons d'être », une chose « est » donc deux fois, et au service de trois « raisons d'être », elle « est » trois fois. Et ainsi de suite.

Mais alors l'existence d'une seule et même chose est double, triple, ou centuple. Autant une chose possède de « raisons d'être », autant cette chose possède d'existences.

L'existence d'une chose n'est donc jamais constante, ni unique ni définitive, car elle ne dure que le temps de la « raison humaine de son être », qui l'extrait du « Tout » et l'individualise. Et elle existe autant de fois, et sous autant de formes qu'elle peut avoir de « raisons d'être ».

L'existence d'une chose n'est donc pas non plus entière car elle est fractionnée entre une infinie variété de « raisons d'être ».

Bref, aucune chose n'existe jamais « en soi ».

Elle existe en degrés, en rapports et en proportions que lui confère la multitude et la mouvante variété de ses « raisons d'être ».

L'existence « en soi » des choses est une illusion qui vient de la permanence de certaines « raisons d'être », qui leur confèrent une individualité, et de la généralité de ces « raisons d'être ». L'humanité entière, des siècles durant ayant certains buts constants, qui sont autant de « raisons d'être » des choses, ces choses semblent avoir une existence « en soi ».

D'une « raison d'être » à une autre « raison d'être », quelle est donc l'importance respective des choses ? Leurs degrés ? Leurs proportions ? Où, quand, comment, dans quel rapport sont-elles ? Bref « comment » concourent-elles à la réalisation de leur « raison d'être » ?

L'« être », ce sont donc des « manières d'être ».

Ainsi, une réflexion n'a pas pour vraie ambition de savoir ce qui « est », ni de découvrir « l'existence » d'une chose mais - alors que l'esprit poursuit un but et crée donc leurs « raisons d'être » - de savoir les rapports des choses, leurs degrés et leurs proportions. Les choses n'existant qu'au service de leurs « raisons d'être », quelle est la structure du moment de celles-ci ?

L'« eureka » serait donc, non pas de découvrir les choses, mais de trouver enfin LES MESURES du temps, des proportions et des rapports des choses. Car ce serait là la garantie de la réalisation des projets humains qui leur ont conféré leurs « raisons d'être » et donc leur existence individualisée.

Il y a eu un peu de soleil hier. Aujourd'hui, il pleut.

Depuis quelque temps, j'ai du mal à m'organiser. Les journées deviennent courtes. Oh, je ne me plains pas, car c'est là le signe du lent redémarrage de mon cabinet moribond, qui a failli s'éteindre tout doucement depuis que je ne m'occupe plus que de la prochaine exposition de Beks. C'est donc triomphalement que j'ai annoncé hier à Ania :

« Tiens, j'ai gagné la coquette somme de deux mille francs. Mais oui, je sais - c'est ce que tu gagnes en deux heures pour tes défilés de mode. Mais... ».

Du coup, j'arrive difficilement à caser dans les dix-huit heures de mon activité journalière toutes les démarches concernant Beks, toutes les lettres, plaidoiries et relances téléphoniques qu'exige mon activité d'avocat et les six séminaires à la faculté dans trois matières différentes (droit constitutionnel, droit administratif et grands problèmes politiques). Bien que je jouisse, comme tous les enseignants de l'université qui ont dépassé le stade du doctorat d'Etat d'une rente de situation et ne travaille effectivement que dix à douze heures par semaine, il me faut quand même un minimum de préparation pour chaque séance. Je dois aussi corriger cent à cent cinquante copies des dernières semaines de l'année scolaire, assister à quelques réunions des équipes pédagogiques et mettre à jour les fiches individuelles de mes étudiants pour les délibérations de la session de juin. Tout cela avec, en perspective, le départ pour dix jours à Cannes et la nécessité de régler par avance toutes les affaires qui arriveront d'ici mon retour.

Je commence mes semaines en pensant au prochain week-end afin de pouvoir rédiger quelques « notes », faire avec Ania une partie d'échecs et aller ensemble voir une exposition ou un film. Moi qui, toute ma vie, préférais le temps libre à l'argent, la pleine disponibilité aux perspectives de carrière ; moi, qui ai choisi de travailler à la faculté où on gagne peu mais où on est souvent libre, me voilà dans l'engrenage d'une succession de devoirs que j'ai si obstinément évité jusque-là.

« Mais dans quels draps t'es-tu mis, vieux, avec ton Beksinski ? me demande ironiquement Wojtek, qui, comme moi, a toujours préféré la liberté à l'aisance. Avais-tu vraiment besoin de ça ? Tu étais maître de toi et de ton temps. C'est pourtant tout ce que tu as toujours recherché, non ? Et là, tu rames comme un dingue ».

Je ressens parfois des signes de fatigue : ma main gauche s'engourdit et mon coeur est un peu endolori. Mais c'est sûrement l'effet de l'excès de café de ces derniers jours.

Pour « tenir le coup » j'ai donc décidé hier de limiter brutalement le café : pas plus d'une tasse par jour. Depuis onze mois déjà, j'ai arrêté de manger du sucre, sauf une poignée de raisins tous les matins, et depuis six mois j'ai cessé de manger de la viande et de la graisse. Je ne fais exception à cette règle que deux ou trois fois par mois quand nous dînons chez des gens, pour ne pas compliquer la vie à la maîtresse de maison qui nous reçoit et pour ne pas attirer l'attention des convives sur moi. Ces restrictions s'ajoutent à la suppression totale des cigarettes depuis neuf ans et de l'alcool depuis deux ans et demi. Tout ce dont j'ai si souvent usé et abusé est ainsi mis à l'index. Tous les ans, je m'ampute volontairement d'un plaisir supplémentaire. Et quand je n'ai rien à supprimer, je fais des jeûnes de sept, neuf ou onze jours. Je ne mange alors rien et ne bois que de l'eau du robinet. Ou bien, pendant vingt et un jour, je reste au pain sec et à l'eau.

Pourquoi ?

Probablement pour pouvoir bomber le torse devant les autres là où cela ne me coûte pas cher. Et sûrement pour compenser la honte brûlante que j'ai si souvent ressentie durant mon adolescence, pour avoir cédé aux appels de ma sexualité, contre laquelle je ne pouvais rien, et que, aujourd'hui encore je ressens comme un péché.

Enfin, ces derniers mois, mon ostéopathe a amélioré l'état de ma colonne vertébrale qui, après les excès de l'haltérophilie pratiquée durant ma jeunesse, m'interdit de rester longtemps debout et de faire de longues marches.

Et pourtant, à ce rythme-là, et si la pression de l'angoisse continue à me réveiller toutes les nuits après six heures d'un sommeil superficiel, je ne pourrai pas tenir indéfiniment. En effet, je me lève fatigué et la tête immédiatement remplie de visions d'avenir apocalyptiques. Puis, dans la journée, je ne peux plus récupérer et, le soir, je me recouche les yeux écarquillés.

20 IV 1986

## ENCOURAGEMENT

Ania m'encourage à ne pas accepter n'importe quoi lors de la discussion que j'aurai tout à l'heure au téléphone avec Véronèse. Je craignais, en effet que, par peur du désastre dans lequel nous nous enfonçons, elle me force à accepter toutes ses conditions et notamment une vente en catastrophe, comme me l'a conseillé Carpentier, de la galerie de la rue du Bac et quelques autres « réalistes ».

Cet encouragement de Ania a quelque chose d'incalculable, notamment à ce moment critique de notre vie commune, alors qu'elle pourrait (et en a même eu parfois des velléités...) m'accabler de reproches et me contraindre à tout lâcher pour nous en sortir coûte que coûte.

Et puis, si je ne la sens toujours pas prête à partager ma passion, du moins elle s'étonne comme moi de voir les réactions des décideurs français, aussi éloignés de l'essentiel. Elle me répète souvent ces derniers jours :

« Comment peuvent-ils voir de l'horreur dans ces tableaux ? Je n'y comprends rien. Je vis avec eux et les côtoie tous les jours. Pourtant, je n'ai jamais eu la sensation du macabre. Certes, je n'ai pas ton attitude religieuse à leur égard, mais « horreur », « macabre » ou « morbide » ne sont sûrement pas les mots justes. J'y vois seulement « l'essentiel » sur la vie et sur la mort, et une grande, une extraordinaire beauté ».

Merci. De tout coeur.

20 IV 1986  
VANITE

Dimanche à la maison. Il pleut. Comme il a plu hier et deux mois durent.

J'ai longuement réfléchi, hésité et temporisé. Mais à la fin j'ai cédé devant les assauts pressants de ma vanité. Depuis que j'ai découvert que ces « notes sur la situation générale » (drôle de nom que je leur ai donné...) se lisent facilement, l'envie d'un encouragement venant de Ania est devenue obsédante. J'ai donc décidé aujourd'hui de lui lire quelques pages, les moins angoissées. (Car pour me faire plaisir en recueillant son éventuelle approbation, je ne voulais tout de même pas provoquer ce que je redoute le plus : sa panique à la découverte des dimensions du désastre financier dans lequel je l'ai attirée).

Je lui ai donc lu - dis-je - quelques « notes », ce matin au déjeuner.

« C'est simple, spontané, non léché et pourtant bien écrit. Vivant », a-t-elle conclu brièvement.

Même si ce n'est pas la série de compliments à laquelle j'aspirais le plus, mon amour-propre en a été doucement caressé. Car si mon premier lecteur devait trouver ces « notes » sans intérêt, même le bénéfice thérapeutique qu'elles me procurent en me libérant de mes tensions, ne suffirait pas pour que je retrouve l'énergie et en poursuive l'écriture.

Alors, tant mieux.

Une fois le doigt mis dans l'engrenage, je serai toutefois obligé de poursuivre. Si je ne lui lisais plus de nouvelles « notes » au fur et à mesure de leur écriture, Ania aurait la sensation que je lui cache quelque chose.

D'ailleurs, disons-le clairement, comme tout homme vaniteux, je raffole de compliments. Or, avant qu'elle en soit totalement lasse, Ania m'a semblé prête à m'en faire encore quelques-uns.

Au total je continuerai à les lui lire.

Mais en prenant sur moi l'engagement implicite de la mettre continuellement au courant de mes pensées les plus secrètes, en ai-je bien calculé les risques ?

En contrepartie de quelques caresses d'amour-propre, je me suis en effet remis, sans trop mesurer la portée de cet acte, entre les mains d'un censeur dont l'avis sera désormais déterminant et me privera de ma liberté.

En effet :

– Ania est le premier commentateur de mes écrits. Ce qui lui donne déjà un ascendant considérable et lui permet de m'imposer ses opinions mieux que quiconque.

– Elle sera probablement aussi le plus fréquent. Nous passons le plus clair de nos journées ensemble à la maison. Rien que cette promiscuité fait que nous nous parlons très souvent, et dans nos conversations ce sujet sûrement réapparaîtra. Elle pourra le « rabâcher » sans cesse jusqu'à ce que ses opinions s'enfoncent bien dans ma tête.

– Ensuite, ce sera un commentateur sans complaisance. Je ne me fais pas d'illusions là-dessus. Elle sait le fond réel de mes propos et les petites saletés que je m'efforce de cacher. Mieux que quiconque elle connaît mes phobies et mes rêves. Par un mot acéré, par un silence expressif ou par un simple regard, elle arrivera sans peine à m'atteindre là où je suis le plus vulnérable et m'efforce de me protéger au mieux. Et elle ne s'en privera pas.

– Elle sera enfin un commentateur redoutable car elle dispose de la sanction efficace au service de ses jugements. Au cas où l'envie me viendrait de ne pas en tenir compte, elle pourra facilement m'infliger une correction douloureuse et cela sans en supporter les conséquences.

« Sans en supporter les conséquences » - dis-je - car devant un tiers qui se permet de me critiquer, je peux toujours revêtir mon masque de sécheresse qui signifie : « Vous n'avez qu'à mettre vos opinions là où je pense. Désormais, vous n'aurez plus l'occasion de me juger parce que je ne vous la donnerai pas ». Or, Ania n'a rien de tel à craindre. Même blessé, le soir je dormirais toujours avec elle dans le même lit.

Quatre bonnes raisons de m'inquiéter pour ma liberté que, par vanité, j'ai exposée au danger.

20 IV 1986  
PARADOXE

Paradoxe de la vie : je m'attendais à être « lâché » par mon épouse et c'est Beks qui se pointe à l'horizon.

1) Beks est sous tension provoquée par l'agonie lente et difficile de sa mère et par les incessants conflits avec Tomek. Ne pouvant pas se défouler sur eux, il fait un transfert et me rend responsable de ses malheurs.

Ainsi, je suis devenu le point de fixation de ses états d'âme et, dans son esprit, je suis maintenant la vraie cause de ses problèmes. Mes lettres provoquent en réponse des grossièretés.

« T'as un talent particulier pour me faire chier », m'a-t-il écrit récemment.

Alors je ne réponds plus.

J'ai la conviction qu'il aurait rompu avec moi si je lui fournissais un alibi. Ainsi il pourrait se dégager de ses obligations, sans avoir à me dédommager. Si, par exemple, je ne le réglais pas à l'échéance, il ne me donnerait pas une chance mais séance tenante, m'aurait annoncé qu'il s'estimait désormais libre et ne tiendrait plus compte de notre contrat.

2) En plus, toute cette entreprise du lancement de sa peinture, à laquelle il a (considère-t-il) imprudemment consenti, l'empêche de travailler et de se concentrer. En même temps, il est persuadé que si j'échoue dans mes efforts en France, cela se saura en Pologne et portera atteinte à son renom. Qu'on se dira à Varsovie :

« Beksinski n'a pas passé la barre européenne. Un peintre local au plus ».

C'est devenu chez lui une idée fixe.

Soit dit entre parenthèses il n'a qu'une pâle image des difficultés dans lesquelles je me débats. S'il en savait la moitié, non seulement il romprait tous les liens entre nous, mais il serait pris de panique et s'enfuirait le plus loin possible.

« Protégez-moi de mes amis. De mes ennemis, je m'en charge ».



21 IV 1986 6 H du matin

## VERONEZE

Nous en avons longuement discuté hier au lit. Ania m'appuie à fond. C'est même elle la plus incisive :

« Quelle malchance tu as ! Ici un Pou qui ne pense qu'à des petites combines dans ton dos. Là un Véronèze, apprenti marchand de tableaux, qui ne se rend pas compte de ce qu'est la préparation d'une exposition. Alors il te dit qu'il voudrait vendre les tableaux en solde, s'ils ne se vendaient pas autrement ? Il n'en est pas question ! Non et non ! Même s'il t'appelle demain soir pour te dire qu'il est d'accord. Renonce ».

Je redécouvre Ania. Plus nous sommes dans le gouffre et plus elle est solidaire de moi. Alors que je craignais qu'elle panique et m'oblige à tout vendre, à tout prix, pour coûte que coûte retrouver notre équilibre financier, c'est elle qui s'oppose à une exposition de troisième rang.

Sur le fond aussi, je lui donne raison.

Véronèze est un néophyte. Qu'il cherche à en tirer un maximum de bénéfice, je le comprends. Mais j'avais l'espoir qu'il voulait aussi lancer sa nouvelle galerie par une exposition de Beks dont je n'aurais pas à rougir. Là, non seulement je vois un amateur qui vient de transformer son magasin de cadres en galerie, mais surtout un « gagne-petit mais gagne-sûr ». Un homme qui ne veut rien investir dans une entreprise pour laquelle il n'a aucune passion. Hier encore il m'a annoncé qu'il ne participerait même pas aux frais d'assurance. Il voudrait tirer un petit profit certain d'une exposition sans publicité, sans catalogue, sans affiche, à des prix dérisoires. Mais ce qui est le comble de tout, c'est qu'il me menace de tout vendre en solde si à la fin de l'exposition, il restait des invendus. Solder Beks !

Alors je préfère continuer à mourir d'angoisse. Que les esprits « réalistes » en rient. Qu'ils me rappellent que « seuls les imbéciles meurent de faim pour ne pas vendre la bague de maman ». Soit, j'en suis un, mais je ne ferai pas une braderie des tableaux de Beks.

## PROFESSIONNALISME

1) Je viens d'appeler la secrétaire de Ballester, à Cannes.

Puisqu'elle tardait à me l'envoyer de sa propre initiative, je lui ai dicté mot à mot la lettre qu'elle doit aujourd'hui même m'adresser pour me demander officiellement le prêt de trois tableaux. A la fin, je lui ai demandé une attestation d'assurance, établie à mon nom. Sur un ton de dépit, elle m'a promis de m'envoyer ce soir ces deux documents.

2) Quelques instants après être sorti du bureau de la poste sur les Champs-Élysées, j'ai déposé, presque en face, la copie du film à Unifrance-film, pour la projection à la presse. Les gens de Perspectives n'étaient pas encore là. J'ai donc laissé la copie à un garçon qui semblait être au courant. Mais je lui ai demandé un reçu.

Comme d'habitude dans ce genre de situations (hier cela s'est produit avec le propriétaire de la galerie Visconti et, aujourd'hui, par téléphone, avec la secrétaire de Ballester), un moment de tension a suivi. Le garçon m'a demandé, agressif :

« Comment un reçu ? Vous ne me faites pas confiance ? Vous vous préparez à me faire un procès ou quoi ? Pourquoi pas une lettre avec accusé de réception tant que vous y êtes ! »

3) Le manque de professionnalisme dans ce pays est effarant. (Je précise qu'en Pologne, c'est dix fois pire). Ce qui, dans une société bien organisée, allemande ou japonaise, serait considéré comme une formalité évidente et naturelle est, en Pologne et ici, perçu comme une agression personnelle. C'est par ce que l'exécution d'une tâche de travail est aussi perçue comme une faveur. Alors, en contrepartie, elle n'a droit qu'à la seule reconnaissance et à la confiance.

Instruit par « l'expérience Hugnet », quitte à perdre une chance de plus, je me suis promis de ne plus me contenter des assurances verbales de mes collaborateurs, mais d'exiger d'eux toujours un reçu ou une preuve écrite.

Pourtant, plus j'avance dans les années et plus je me rends compte de l'importance capitale de la confiance, même dans les rapports de travail.

Mais, Ami, si tu es prêt à accepter un conseil de ma part, sache que pour s'en contenter il faut :

– ou bien parfaitement connaître la personne pour son professionnalisme,

– ou bien, au moins, connaître parfaitement, pour son professionnalisme, le milieu dans lequel elle évolue. Car un milieu de haut niveau tentera tôt ou tard d'expulser un élément médiocre.

– ou bien, enfin, il faut que l'enjeu soit sans importance réelle.

Or, dans toute mon entreprise de lancement de Beks, aucune de ces trois conditions n'est, hélas, remplie.

En France, sauf Delpoïo, qui n'a rien à voir avec mes efforts car il est avocat, je ne vois dans mon milieu aucune personne en qui je pourrais avoir une confiance fondée sur son professionnalisme. En Pologne, seul Beks est réellement professionnel et, si sur plusieurs plans il me déçoit, sur celui du sérieux, il est généralement sans reproches. Tout comme en Pologne, ici, en France, même les gens parfaitement honnêtes - et ils sont nombreux - se rendent rarement compte de l'importance du détail, de la précision, de la ponctualité, de la préparation du travail ou des traces matérielles de son accomplissement. Le niveau du professionnalisme des gens à qui j'ai à faire est en général faible, alors que les objets que je manie - les tableaux de Beks - sont, du moins pour moi, inestimables.

Qu'on me regarde donc de travers, grince des dents ou même refuse de m'accorder ce que je sollicite, je ne céderai plus : finie la confiance.

Dans cette quête éperdue à la recherche d'un fil conducteur, d'une règle quelconque, d'un principe, d'une petite certitude, que dis-je, d'un vague soupçon de vérité, j'ai touché à tout.

Pour savoir à quoi m'en tenir, qui croire, où ne pas mettre les doigts pour ne pas me brûler, je me suis fié tour à tour à « papa-maman », à mes professeurs et à mes codes. Puis, j'ai décidé de ne faire confiance qu'à mon raisonnement, à mon expérience, à mon flair et à mon intelligence.

Dans un cas comme dans l'autre, j'ai toujours lamentablement échoué.

En voici un exemple récent.

Ces derniers mois, j'ai cru avoir fait une découverte : l'agressivité serait un bon signe chez les gens qui doivent travailler pour moi.

« Car selon tout raisonnement affiné - me disais-je en pensant probablement à moi-même - elle est garante de l'efficacité. Un homme qui refuse, exige ou impose de façon impérative la réalisation de ses intérêts, même au risque d'être détesté, fera de même avec les miens si les deux coïncident ».

Et puis j'ai brodé là-dessus en invoquant le souvenir d'hommes agressifs et en alignant leurs réussites professionnelles.

« Le mauvais caractère est l'annonce du bon travail », ai-je conclu.

Et voilà Nicolas Hugnet - agressif, goujat et égoïste. Pourtant nul dans son travail. Non seulement irresponsable pour avoir égaré mes cent soixante-dix ektachromes, mais surtout sans le moindre complexe depuis, comme l'aurait été tout professionnel sérieux épinglé pour une défaillance grave.

A peine ai-je ainsi découvert un principe que je dois le mettre au placard.

Alors j'invente une nouvelle panacée :

« Il faut que je m'y prenne autrement. Il faut que je ne me fie qu'à mon flair ».

« Méfiez-vous de la première impression, car c'est souvent la bonne ». disait Talleyrand.

Me voilà donc à échafauder une nouvelle théorie à l'appui de cette trouvaille :

« Tout au long de ma vie - me dis-je - j'ai rencontré des milliers d'hommes. J'ai emmagasiné dans ma mémoire subconsciente un grand nombre de leurs faits et gestes. La rencontre avec un homme nouveau confronte instantanément - à l'aide de ce qu'on appelle « l'intuition » et qui n'est que le mécanisme de rappel du savoir enfoui dans le subconscient - tous les éléments qu'il dégage. Ainsi, le ton de sa voix, son regard, le choix des mots, la suite des phrases, la façon de serrer la main, le sourire ou le mouvement des yeux sont

instantanément confrontés avec le « fichier » que mon subconscient recèle. De ce « traitement » il se dégage un portrait-robot assez fiable du nouveau venu. Vivement le nez ! »

Armé de ce raisonnement « moderne », où la psychoanalyse prétend se frotter à l'informatique, me voilà à la reconquête de la Connaissance.

Le résultat ? Après une première conversation téléphonique, je juge Veronèse modéré, crédible et sérieux. Comble de ridicule, je théorise dans une « note » les raisons de ma confiance. Deux semaines après, il s'avère être comme les autres : irresponsable, avide d'argent, sans la moindre sympathie pour l'objet de ma passion et hypocrite dans la négociation.

Mais à quel dieu me vouer ? Comment SAVOIR ? Comment trouver un fil conducteur, un principe, une règle sûre ?

Elle est bien plate cette formule de Socrate, que les générations se transmettent en tant qu'héritage intellectuel d'un summum de la réflexion philosophique :

« Je sais seulement que je ne sais rien ».

Fallait-il être Socrate pour arriver à une telle « découverte » ? Fallait-il même être philosophe ?

Cette totale impuissance à appréhender le monde, à SAVOIR quoi que ce soit de sûr, est une évidence qui s'impose à n'importe quel homme une fois les premiers dix ans de sa vie passés. Et c'est une ignorance qui n'a rien de « philosophique », de noble ou de profond. Elle est quotidienne, omniprésente et grosse comme une maison. Elle se manifeste à tout instant par une incapacité triviale de prévoir les choses de la vie, de prédire l'après-midi ou d'organiser le soir. On n'a absolument pas besoin d'études, de livres et de réflexions pour se cogner contre elle cinq fois par jour.

Mais le plus exaspérant dans tout ceci c'est qu'en face de cette constatation de bon sens, qui s'impose à tout bout de champ, la réalité me prouve à l'évidence le contraire : si les maisons existent, c'est qu'elles ont dû passer par le stade de projet. Si les usines tournent, c'est que leur production a dû être planifiées. Si les écoles marchent, c'est qu'en prévision de l'avenir les enfants sont éduqués. On a même un gouvernement qui organise et prévoit (toujours mal) la vie de la nation.

Bref, il y a une vie matérielle et sociale qui est une preuve par quatre que l'organisation, la prévision et la CONNAISSANCE sont bien de ce monde. Elles sont là, palpables comme un bloc de béton.

Pourtant, l'IMPOSSIBILITE de CONNAITRE est tout aussi aveuglante.

Courageux sont ceux qui arrivent à expliquer tout cela et à construire des « systèmes » philosophiques cohérents, qu'ils font gouverner par des « principes » moteurs dont la connaissance leur permet de tout prévoir.

« Qu'on me précise tous les paramètres de toutes les particules de l'univers et je prédirai l'avenir de toutes choses ».

Avec cela, il a tout compris...

Certes, un vrai philosophe sourira en lisant mes élucubrations. Mais s'il le fait, il sera de mauvaise foi. Car dans les rares domaines où je suis spécialiste, ma compréhension réelle des choses reste tout aussi nulle maintenant qu'elle l'a été à mes tout débuts. C'est-à-dire avant que j'acquière la maîtrise de quelques outils intellectuels, d'un vocabulaire sophistiqué et de quelques schémas de raisonnement. Je suppose donc qu'un philosophe ne doit pas être mieux loti, même s'il peut se retrancher derrière des concepts plus aiguisés et un langage plus fin que le mien. Il doit tout autant que moi être plongé dans la torture intellectuelle de l'incertitude permanente, et épuisé à force de courir après une ombre.

Au plus, il pourra me clouer le bec avec quelques formules « profondes » du genre : « Les choses ne sont pas. Elles deviennent », « Tout se pose en s'opposant », « *Cogito ergo sum* » et autre bla-bla-bla.

Mais à la fin, ayant fait le tour de la question, il se mordra la queue tout aussi sûrement que moi. Son parcours sera peut-être plus long, car les « systèmes » qu'il construit dans le silence de son cabinet ont ceci de particulier qu'ils sont des *perpetum mobiles*. Ils n'ont pas besoin de réalité pour fonctionner. Alors que moi, je suis essentiellement orienté vers l'action qui me fait constater tous les matins la vanité de mes efforts de la veille pour comprendre et prévoir le monde qui m'entoure.

21 IV 1986

## PALAIS

Ce matin, après deux plaidoiries, je me fais accoster dans la galerie Harlay au Palais, par une fille qui me rappelle avoir été mon étudiante il y a plusieurs années de cela. Elle est devenue ma consoeur et me demande de mes nouvelles.

« Je n'oublierai jamais vos séminaires et les heures mémorables que nous avons passés avec vous », me dit-elle.

La sympathie de mes étudiants me console un peu des désenchantements de l'existence. Mais c'est tout de même à chaque fois avec étonnement que je la découvre, alors que j'ai une si médiocre opinion du genre humain et l'affiche à tout bout de champ.

21 IV 1986  
S'EXCUSER

Heureusement j'ai un tempérament qui me pousse à fermer ma gueule. Je dis rarement aux gens ce que je pense d'eux.

C'est tant mieux.

Car je change d'avis tout le temps. Je les accuse intérieurement et puis je me rétracte. Je m'emballe le matin pour un nouveau venu et le soir je me déclare déçu. En un mot, je varie sans cesse dans mes opinions. Heureusement, les autres ne le savent pas.

S'ils l'apprenaient, il faudrait que je commence mes journées par un tour de la ville. Je frapperais alors à vingt portes et m'excuserais sur le palier de ce qu'hier j'avais dit, affirmé et soutenu mais que je ne pense plus au réveil.

Ils finiraient par bâiller. Et s'ils me faisaient l'honneur de m'assassiner enfin, ce serait pour inscrire sur ma tombe :

« Un con ».



21 IV 1986

## LIGNE DURE

1) Je suis de plus en plus étonné : pourquoi Ania ne « craque-t-elle » pas ?

Pourtant, devant la perspective de la perte de notre appartement et de tout ce que nous avons accumulé depuis le début de notre mariage (essentiellement grâce à elle, qui finance le plus gros de notre budget), elle pourrait facilement me placer face à un choix devant lequel m'auraient mis, s'ils le pouvaient, tant de gens qui m'entourent :

« Ou tu vends tout, à n'importe quel prix, ou je m'en vais ».

2) Le pire c'est que dans ce cas-là, j'aurais fini par tout vendre. Pourtant... elle serait partie quand même.

Car avant de lâcher les tableaux, je m'en serais défendu. L'escalade aidant elle l'aurait exigé avec plus encore de véhémence. Rapidement nos rapports seraient devenus impossibles. Quand, enfin, j'aurais cédé, il serait trop tard : la rancune accumulée des deux côtés nous aurait, de toute façon, interdit de rester ensemble.

3) Alors, c'est avec une croissante incrédulité que je constate non seulement que Ania « tient bon » mais encore qu'elle adhère de plus en plus à la ligne « dure » que j'ai adopté à l'égard de Véronèse, à l'égard de Ballester et surtout à l'égard de Pou et de Hugnet.

4) Seul Beks garde encore sa sympathie :

« Tu peux me citer toutes ses lettres - me dit-elle - et aligner toutes les preuves de son égoïsme. Pourtant, j'aime bien ce type car il lui arrive d'être drôle. Et je préfère ne pas lire davantage tes « notes » sur lui, car je ne voudrais pas perdre ce sentiment ».

21 IV 1986  
ANGOISSE

Je constate, pour la centième fois déjà, que la raison profonde de mes angoisses se trouve avant tout dans la peur de perdre dans cette entreprise Ania.

Ma véritable hantise est ainsi celle du jour où il n'y aura plus un franc dans notre budget familial. Me pardonnera-t-elle alors d'avoir englouti toutes nos économies et d'avoir contracté des dettes colossales ? Approuvera-t-elle alors l'achat de tous ces tableaux, la production du film et l'organisation d'une exposition coûteuse, tous les trois nous ayant plongés dans cet abîme de problèmes dans lequel nous nous débattons en ce moment ? Abîme dans lequel, très probablement, vont aussi se perdre à brève échéance notre appartement, notre aisance matérielle et notre confort quotidien.

Oui, j'ai la hantise du jour où Ania se mettra à m'empoisonner la vie au point que nous ne puissions plus nous supporter l'un l'autre et que nous nous quittions.

Pour l'instant toutefois, elle fait étrangement bloc avec moi, là justement où toute autre m'aurait probablement désavoué : quand, tout en me noyant, je refuse la tentation de brader les tableaux de Beks pour remonter coûte que coûte à la surface.

Et puis, chose tout aussi paradoxale, elle adhère de plus en plus à cette peinture, alors que précédemment elle gardait à ce propos la « tête froide ». Or, généralement les gens qui se noient perdent l'amour de ce qui est en train de les tirer vers le fond.

Je n'oublierai jamais cette solidarité inespérée de ma femme au moment où personne ne consent à me tendre la perche et alors que le principal intéressé n'a d'autres propos à la bouche que de me réclamer avec rage son dû.

Combien de kilomètres est-ce que je parcours dans la journée ?

Je me réveille vers 6 heures. Je prends mon bain, expédie les dossiers du cabinet et prends des notes de mes conversations d'hier.

A 8 heures, je téléphone à une cliente, madame Neige, pour la prévenir que je serai en retard de vingt minutes à notre rendez-vous au palais de Justice mais que je viendrai à l'heure prévue à l'audience de la cour cet après-midi.

Ania se réveille vers 9 h. 30. Nous prenons le petit déjeuner ensemble, nous parlons de nos plans respectifs pour la journée et nous nous donnons rendez-vous à la sortie de la faculté pour aller le soir au cinéma.

Je prends avec moi la copie de mon film et je vais à Unifrance film. Ils en ont besoin pour une présentation à la presse et pour la projection par la Commission. C'est là que se jouera mon sort, car c'est cette Commission, qui se réunira à Paris et non pas à Cannes, qui désignera dans quelques jours le film primé. L'annonce du palmarès se fera seulement le 20 mai à Cannes. Le résultat sera tenu secret d'ici-là. Enfin cette copie sera envoyée à Cannes pour y être projetée trois fois au festival.

Du bureau de poste qui se trouve en face du Lido, j'appelle la secrétaire de Ballester à Cannes pour lui demander de m'adresser une demande officielle pour le prêt de trois tableaux (dont je lui dicte la teneur). J'en fais de même pour le contenu du reçu de l'assurance qu'elle doit faire signer à son assureur.

Après être passé à Unifrance film, je vais à mon rendez-vous avec madame Neige et à l'audience de la cour d'appel, où je plaide une affaire d'incident sur pension alimentaire.

J'en sors mal à l'aise, car l'adversaire a joué une comédie déchirante, agressive et inutile alors qu'il n'y avait pas de témoin. Nous étions en chambre de conseil, et il aurait pu s'en dispenser. De toute manière, le magistrat a été insensible aux « trucs », qui sont généralement destinés à la galerie, et qui n'ont pas de place dans une réunion entre professionnels.

A la sortie de l'audience, je passe à la bibliothèque de l'ordre des avocats où je dresse une note d'audience pour mes archives. A 14 heures, je plaide dans une autre affaire, cette fois-ci devant le tribunal et, à la sortie, je passe à nouveau à la bibliothèque pour en prendre une note.

Ensuite, je cours à la station de métro Cité, et je vais à Boulogne, au laboratoire Duplicolore pour chercher les duplicatas des ektachromes du tableau du « Couple des momies ». Je dois les déposer cet après-midi à Unifrance film car, me dit-on, les journalistes pourraient en avoir besoin. Je

sais bien que je cours pour rien, car aucun journaliste n'écrira une ligne sur mon film. Mais puisqu'on me le demande, je le fais.

Entre-temps, d'une cabine téléphonique, je m'assure que ma copie a bien été transmise à Carriau (car je n'ai que celle-ci et si elle se perdait, adieu le festival de Cannes !).

Dans le bureau de poste des Champs-Élysées j'expédie plusieurs lettres que j'ai préalablement photocopiées, pour mes archives, dans un magasin spécialisé de la rue Marbeuf.

Métro à nouveau.

Je fais la queue dans une agence de voyages près du Châtelet pour réserver ma chambre d'hôtel à Nice. En effet, Cannes est archicomble du 9 au 20 mai. J'ai enfin ma réservation, mais seulement à partir du 15 et seulement jusqu'au 19. Or il faut que j'y sois vers le 13 mai. Je dois préparer le terrain, essayer d'intéresser à mon film les journalistes, prévenir les gens des dates des projections et essayer tant bien que mal de le vendre. Une fois sur place, il me faudra donc trouver une chambre d'hôtel pour les deux premières nuits. A moins qu'il fasse beau. Je pourrai alors coucher sur la plage ou dormir dans ma voiture. Mais non, j'ai oublié que, finalement, je ne la prendrai pas. En effet, je n'en aurai pas besoin puisque je n'ai plus à transporter les tableaux pour l'exposition de Véroneze. Y aller par train m'économisera d'ailleurs au moins deux jours de conduite pénible (aller-retour). Je partirai donc en train, le 12 mai. Mais alors il faudra réserver une couchette et donc, après Unifrance film, repasser à l'agence de voyages au Châtelet.

Et il pleut. Il pleut, il pleut et il pleut. Quand cessera-t-il enfin de pleuvoir ? J'ai les cheveux mouillés qui sèchent mal dans la chaleur du métro. Je porte donc une coiffure bizarre que les gens regardent de travers.

Après être allé à Boulogne récupérer mes duplicatas, je repasse une seconde fois à Unifrance film pour les déposer. Je profite de cette occasion pour dire aux deux demoiselles, attachées de presse, mon étonnement, mon optimisme et ma joie d'avoir été sélectionné dans « une sélection impartiale ».

Elle sont ravies de mes compliments.

« Vous savez, me dit l'une d'elles, il y a eu plusieurs films pistonnés parmi les deux cent quarante en compétition. Aucun d'eux ne s'est finalement trouvé parmi les neuf films sélectionnés. Le piston, ça n'a pas plu ».

Eh bien tant mieux ! Pour une fois.

Puis je vais voir Hugnet, presque en face, au 65 avenue des Champs-Élysées, chez *Penthouse*. Je veux lui donner une diapositive du « Couple des momies » pour servir de support à la photo dans le compte-rendu du festival de Cannes qui paraîtra dans le numéro de juin. Hugnet n'en veut pas. Il exige une photo du film lui-même (le corbillard de préférence) et non de la peinture. Il

insiste. Cela m'ennuie, car le film est déjà à Unifrance film et je ne pourrai pas le reprendre pour en tirer des diapositives. Il ne reste aucune « chute » de mon film qui pourrait me servir, car Dziworski s'est approprié toute la pellicule non employée qui restait après le tournage, pour s'en servir dans son prochain film.

Paradoxalement, cette exigence de Hugnet me plaît et son ton, comme toujours désagréable, ne m'offusque pas cette fois-ci. Il sait ce qu'il veut et n'accepte pas autre chose. Il a raison. Quand je vois pour une fois cet homme agir en vrai professionnel, même si cela me donne un travail supplémentaire, je suis satisfait.

A l'occasion, il m'indique le coût des duplicatas des quadrichromies des reproductions parues dans *Penthouse*, en mars dernier : six mille huit cent quatre-vingt-huit francs. C'est bien trop pour mes moyens. Il a dû se tromper d'ailleurs et n'a pas vérifié convenablement le devis du photogaveur : le duplicata d'une quadrichromie ne peut pas coûter aussi cher. Mais je sais qu'il ne cherchera pas à en savoir plus et ne téléphonera pas à l'atelier pour vérifier. Les pointes du professionnalisme sont rares chez lui. Je préfère laisser tomber mon projet d'acheter les matériaux de base employés dans la publication de *Penthouse* que d'avoir une nouvelle occasion de me plaindre du travail médiocre des gens.

Il est 16 h. 30 et je me dépêche d'aller à la faculté. Deux séminaires en droit constitutionnel m'y attendent. Ce sera le seul moment agréable et détendu de la journée. Je passerai là trois heures avec des jeunes gens qui m'aiment bien, que j'aime bien et avec qui le dialogue ne tournera pas de façon obsessionnelle autour des sous et des refus.

Le soir, à 20 heures, à la sortie de la faculté, je retrouverai Ania avec qui j'irai au « cinéma des grandes émotions ». C'est ainsi que nous appelons le cinéma Cosmos, rue de Rennes, où passent de grands films soviétiques que nous aimons tant.

Et c'est ainsi que va s'écouler une de mes journées.

23 IV 1986  
ME PLAINDRE

Une fois que je me suis plaint « un bon coup » dans ces pages, je ressens un soulagement. Comme si mes problèmes s'évanouissaient l'espace d'un instant. C'est une décompression que déjà je recherchais quand, enfant, je pleurais dans l'oreiller ou, quand, malade à mon adolescence, je serrais les dents et me tordais de douleur C'est aujourd'hui une défense similaire au trop-plein de mes malheurs : les vider avec les mots.

Ma situation ne me permet pas de me plaindre à haute voix. S'ils m'avaient senti affaibli, plusieurs de mes amis, connaissances et collaborateurs me seraient tombés dessus à bras raccourcis. J'ai donné, volontairement ou non, trop de coups pour qu'on ne cherche pas à me les rendre à ma première défaillance.

Mon orgueil ne me permet pas non plus de dire mes angoisses. Je me serais couvert de ridicule, comme tout « dur » qui, brusquement, se met à demander un mouchoir pour essuyer ses larmes. Alors je me tais et fais bonne figure. Soigneusement j'entretiens une image de « mec qui a des couilles » - ainsi que m'a appelé un jour ma propre épouse, vaguement admirative, du temps où tout n'était que succès sur succès. Et je le fais si bien que personne, même elle qui est si proche de moi, ne se doute de ma faiblesse.

Dans ces pages toutefois, comme dans mes pensées, n'ayant que moi-même pour confident, je donne libre cours à mes plaintes et à mon besoin de gémir.

23 IV 1986

## CERTITUDES

1) « Il y a deux types d'introduction, mes Amis : des introductions « entonnoirs » et des introductions « coup de pistolet ».

Les premières commencent de loin et, lentement, amènent l'auditoire à se poser la question dont vous voulez l'entretenir.

Les secondes l'y amènent directement par une brillante citation, par un fait tiré de la toute récente actualité, par un éclat de voix... ».

Quel plaisir de pérorer ainsi devant un auditoire tout acquis à mes idées, qui m'entoure de sympathie, voire de respect. Un monde que j'aime bien et qui me rend la pareille : mes étudiants.

Quelle sensation apaisante de leur transmettre ce qu'on m'a appris : des certitudes. Un monde en trois dimensions, où l'on connaît les choses, leur place, leurs proportions et leurs rapports. Un monde où l'on marche sur un terrain qui ne vacille pas.

2) Un même sentiment hier à la réunion de l'assemblée générale d'une société civile immobilière dans laquelle, en tant qu'avocat, je représente Ida Smith. Là aussi, la sensation d'un monde que je comprends et qui ne m'échappe pas. Il y est question de la porte de garage et d'une carte d'entrée magnétique coûtant vingt-quatre francs, d'un interrupteur d'électricité et d'un sac à ordures à entreposer à la cave.

Non, ce n'est pas pour ricaner sur l'avarice de ce monsieur huppé, « très seizième », qui refuse de payer la carte, car trop chère, que j'en parle. Ni pour me moquer de cette dame couverte de bijoux précieux, comme à une représentation de mode de chez Sherrer, qui s'étonne que la concierge gagne neuf cent quatre-vingt francs « alors qu'elle en fait si peu ».

Non, c'est pour dire l'apaisante sensation des certitudes qui y règnent : un débat d'épiciers, des opinions claires, des problèmes à ma mesure, et à la fin, une conclusion nette. Plus de doutes désormais, plus de courses après la vérité. Un monde de boutique, de trois pommes, d'un ménage à faire. Un monde sans questions insolubles sur les causes de la froide arrogance et du sectarisme militant de l'establishment culturel de ce pays.

23 IV 1986  
AFFAIRE

C'est tordant : Pou m'appelle pour me dire « qu'il a des remords ».

« A y regarder de plus près - me dit-il - la lettre que j'ai reçu pour vous, il y a deux semaines, contient plus qu'une publicité. Il s'y trouve un mot de Michel Tatu, du Monde. Il vous invite à une pièce de théâtre de Witkacy où sa femme joue le rôle principal ».

Ah, la canaille ! Il croit que je ne comprends pas son double jeu. Pourtant, c'est cousu de câble blanc :

Il est tenu, par notre convention, de me transmettre tout courrier concernant Beks qui, à la suite de mon exposition, arriverait à la galerie.

Il y a deux semaines j'ai appris par hasard qu'une lettre du journal Le Monde était ainsi arrivée, et que Pou l'avait emportée avec lui. Je l'ai immédiatement appelé pour apprendre ce qu'elle contenait. Tu sais, Ami, combien il m'importe que la presse réagisse enfin à mes efforts, et combien j'attends le moindre signe de sa part.

Pou n'avait pas encore ouvert la lettre et était surpris de mon appel. Et si elle contenait quelque chose d'important pour moi, quelque chose qu'il pourrait monnayer en me la remettant ? A tout hasard, il m'a assuré qu'il y n'avait là qu'une simple publicité.

Maintenant, deux semaines plus tard, après avoir vu qu'elle ne porte ni sur Beks, ni sur les tableaux, il s'est rendu compte qu'elle ne pesait pas lourd. En tout cas qu'elle ne lui permettrait pas d'obtenir un avantage en échange. Alors il se dit « contrit » d'avoir « omis » de me la transmettre tout de suite.

Après cette introduction « amicale » (il insiste), Pou passe à l'objet principal de son appel : il me propose de me mettre en rapport avec l'une de ses connaissances (« Madame », dont, par prudence, il ne me dit pas le nom) « qui possède cinquante salles de cinéma à Paris » et qui « pourrait être intéressée par votre film ».

« Mais c'est difficile - ajoute-t-il - vous comprenez... »..

Là, je devrais l'assurer que je le comprends et lui demander :

« Combien voulez-vous pour cela ? »

Il est déçu car je me tais.

Par ailleurs, je déduis de la suite de notre conversation qu'il n'a aucune envie réelle d'acheter un tableau de Beks pour lui-même. Sauf « L'arbre » peut-être, mais « il y réfléchira ».



Je suppose (mais il peut s'agir d'autres calculs) que Pou a un acheteur pour ce tableau. Quelqu'un qui a vu l'exposition, qui ignore mon existence et qui, pour acquérir « L'arbre », s'est adressé à la galerie.

Pou a l'obligation de me communiquer, sans demander pour cela une quelconque commission, toutes les propositions et toutes les interrogations du public consécutives à mon exposition.

Mais là aussi ce combinard se garde bien de me donner le nom de la personne intéressée car :

« Qui sait ? Et si l'on pouvait flairer là une affaire ? »

Les moralistes affirment souvent qu'en politique il faut dire la vérité. Ils accusent les gouvernants de machiavélisme lorsque ceux-là la cachent au peuple ou la travestissent. « Seule la vérité est révolutionnaire », aurait dit Lénine. Dans la tradition d'Erasme, les étudiants ont inscrit cette citation sur le fronton de la Sorbonne en mai 1968.

Pourtant les politiciens l'évitent la plupart du temps.

Pourquoi ?

Car l'histoire foisonne d'exemples d'hommes d'Etat qui, pour l'avoir dit trop clairement ou trop vite, ont été impitoyablement chassés du pouvoir.

Alors faut-il la dévoiler aux gouvernés ? Ou bien faut-il la leur cacher ?

Comme toujours, la question ainsi posée suggère une réponse tranchée, de préférence imbue de bons sentiments et débordant d'honnêteté. Pour ma part, je la donnerai moins univoque car, comme la majeure partie des choses dans ce monde, elle est pour moi dans le degré, dans le moment et dans la manière. Bref, comme partout et comme toujours, la réponse à la question s'il faut dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité aux gouvernés réside dans l'intelligence et dans le flair du timonier. Aucun principe passe-partout inculqué dès son jeune âge ne lui permettra de faire l'économie du risque, de la chance et de l'effort de prévoir et de comprendre les motivations des hommes dont il cherche à orienter les comportements. Car s'il faut dire la vérité, il faut encore savoir la dire.

Cela me rappelle la tactique qu'a depuis longtemps découvert le bastion de la démocratie, le journal Le Monde. Oh ! celui-ci sait dire la vérité. Il pratique avec bonheur le principe suivant : ne pas cacher les choses désagréables aux lecteurs, mais les dire à la quatrième page, en bout de phrase, en petits caractères, avec des mots badins.

L'intelligentsia qui lit ce journal ne demande que cela : qu'on ne lui cache pas les menaces qui pèsent sur la société, mais qu'on ne l'angoisse pas non plus avec leur présentation complète et exhaustive. Et que dire du petit peuple !

Le gouverné qui risque d'être victime d'un danger veut à l'avance connaître son existence. Mais il ne désire pas être introduit dans toutes ses dimensions. Seul le gouvernant devrait en mesurer tout le poids. N'est-ce pas d'ailleurs pour cela que le premier confie au second la conduite d'une partie importante de ses affaires ? Ce n'est pas seulement qu'il n'en a pas le temps, mais c'est aussi parce qu'il n'en a pas le courage.

C'est une hypocrisie consentie, désirée par les deux parties qui ressort de l'essence même de la démocratie : trouver un équilibre instable, fugace,

incertain entre le désir du dêmos gouverné de connaître la vérité et son besoin de vivre sans crainte. C'est à ce prix que le politicien peut obtenir le consentement populaire pour les solutions qu'il entreprend, sans provoquer de la part de la masse une réaction de panique, parce qu'elle aurait été initiée au danger, ou de révolte, parce qu'elle aurait été tenue dans son l'ignorance.

24 IV 1986

## GENIE

Hier, j'ai dit à Ania :

« J'ai vécu des interrogations et des inquiétudes. Tu le sais - je les vis d'ailleurs toujours. Mais ce qui me surprend moi-même c'est que je n'ai jamais ressenti de doute sur le génie de Beks. Pourtant, dans la situation dans laquelle je me trouve, on a plutôt tendance, si ce n'est de rendre les autres responsables de nos malheurs, du moins de se demander si on a fait un bon choix. Surtout quand trente-cinq personnes te disent toutes qu'il a été mauvais. Il est vrai que j'ai toujours été dubitatif, jusqu'à me demander si j'existe vraiment sur cette terre. Il m'a toujours été plus facile de formuler des interrogations que de leur trouver des réponses. Alors que là, je n'ai jamais été traversé par la moindre inquiétude sur l'objet de ma passion ».

Ania n'a rien répondu.

Je sais qu'elle aime cette peinture mais ne peut comprendre la fascination qu'elle exerce sur moi.

## FONCTIONNAIRES 1

Les gouvernements passent, l'administration reste.

Elle n'a pas changé parce que M. Chirac a dû céder sa place aux socialistes le 16 mars dernier.

Et celle de la France a toujours été de bonne qualité. C'est connu.

C'est ainsi qu'un fonctionnaire français, qu'il serve la droite ou qu'il serve la gauche ne s'avisera jamais de contredire la politique de ses supérieurs. Il ne lui viendra pas non plus à l'esprit de retenir une pièce du dossier dont on lui a confié la charge.

Les fonctionnaires français de la culture sont à cet égard comme ceux des ponts-et-chaussées. Le peintre Schmeltz m'a dit un jour à juste titre :

« Pourquoi leur en voulez-vous ? Un fonctionnaire est un fonctionnaire. Qu'il soit préposé à la culture ou à La Poste, il est ce qu'il est. Il agira selon le même schéma, que vous lui ordonnerez de construire une autoroute ou bien de gérer un musée ».

Nul fonctionnaire de la culture, du temps de la droite comme du temps de la gauche n'a donc eu l'idée d'exprimer sur la peinture de Beks, un avis personnel contraire à celui de son service ni de garder les plaquettes qui accompagnaient mes lettres.

« En cas de décision de rejet par l'administration, - dit la jurisprudence du Conseil d'Etat - les pièces sont restituées à l'administré ».

Aucun fonctionnaire de la culture - dis-je - n'a donc eu l'idée de « perdre » mes plaquettes pour les montrer à des amis, ou de les « égarer » tout simplement dans sa collection personnelle.

Aucun, non plus, n'a osé dire ce qu'il pensait lui-même de cette peinture au risque de contredire son chef.

Aucun en définitive n'a commis la faute de m'écrire la lettre imaginaire que voici :

« Cher Monsieur,

Selon la politique que nous a fixée notre ministère, je ne peux que répondre négativement à votre proposition d'exposition du peintre Beksinski. Son oeuvre n'entre pas dans l'esthétique de notre administration qui est exclusivement axée sur l'avant-garde et doit exalter l'optimisme et la joie de vivre du régime démocratique et libéral. Mais abstraction faite de la ligne officielle de conduite de notre service, permettez-moi de garder les plaquettes que vous avez eu l'amabilité de me faire parvenir, car, personnellement, je trouve cette peinture fascinante ».

Non, non. La lettre que je reçois à l'instant de la délégation aux Arts-Plastiques de la Ville de Paris est à cet égard parfaite :

« Non merci », dit-elle en substance. Et elle ajoute :

« En retour veuillez trouver ci-joint le dossier que vous avez bien voulu nous confier ».

Pas de note personnelle, pas d'écart par rapport à la « politique » du ministère et, surtout pas de rétention des pièces du « dossier ».

Il est vrai qu'en écrivant à la place de la lettre que je viens de recevoir ma lettre imaginaire, ledit fonctionnaire aurait commis une triple faute. Triple faute susceptible de poursuites devant les tribunaux :

1) un manquement à l'obligation de réserve par les excès de l'expression « peinture fascinante » ;

2) par l'emploi de la formule : « Mais abstraction faite de la ligne officielle de conduite de notre service... » un manquement à l'obligation de loyalisme à l'égard de l'autorité supérieure, seule habilitée à définir une « politique » ;

3) enfin, une faute de rétention illégale de pièces du dossier.

Ce n'est donc pas sans raisons que l'administration française passe pour être l'une des meilleures du monde. Ne le dis-je pas tous les jours à mes étudiants ?

Quand un homme tient un propos mesquin, arrogant ou hypocrite je ressens une irrésistible envie de le gifler.

Le soir, toutefois, vient la réflexion. Je m'efforce alors de comprendre comment il a pu, en disant ce qu'il a dit, ne pas s'apercevoir au même moment qu'il était un sale con. Notamment, je me demande ce qu'il ressentait à l'instant où il me parlait et qu'est-ce qui l'empêchait d'apercevoir ce qui, pourtant, crevait alors les yeux, puisque je n'avais nulle difficulté, moi, à le constater ?

Pour y parvenir, je m'efforce d'oublier totalement mon ressentiment, de sortir de mon moi et d'entrer en lui, de m'y installer, m'y plaire, m'y trouver à l'aise et de répéter à haute voix ce qui m'a tant indigné. Ressentirais-je maintenant, moi, à sa place, la sensation d'être un sale con ?

Si cela ne marche pas et si je continue à me sentir parfaitement bien, j'y ajoute un brin de lucidité et de bonne foi dont mon interlocuteur a été par hypothèse privé, avant que je m'incarne en lui. Serai-je alors en mesure de le sentir un sale con ? Ou irrémédiablement, une fois dans sa peau, ne pourrai-je que me plaire ?

Ce jeu peut se jouer avec soi-même :

Je voudrais ainsi qu'on me signale les moments où, en me regardant en face, mon interlocuteur se dit tout bas : « espèce de con ! » Si je connaissais ces moments, je pourrais sur le coup vérifier ce que moi, je ressentais à l'instant où il proférait mentalement cette insulte.

Bref, une question me préoccupe :

« Comment peut-on être un sale con et ne pas s'en apercevoir ? Et quand les autres nous le disent, pourquoi est-il si agréable de continuer à l'être ? »

25 IV 1986  
CONSENSUS 1

« Il n'y a rien de plus terrifiant pour un intellectuel ou pour un artiste que d'avoir en face de lui cinquante personnes qui raisonnent toutes de la même manière. Ce qui fait la force de la démocratie - le consensus - constitue pour un artiste, ou pour un penseur, un mur contre lequel se brisera son originalité dans la recherche des émotions et de la vérité ».

J'ai dit cette phrase un peu machinalement ce matin à mes étudiants mais, réflexion faite, je la trouve exacte.

Ma bataille pour imposer Beks me l'apprendrait tous les jours si mes efforts pour faire passer quelques idées du temps où je rédigeais encore ma thèse de doctorat d'Etat ne me l'avaient pas déjà enseigné.



25 IV 1986  
REPONSE

J'ai voulu le savoir, me voilà fixé. La lancinante, philosophique question d'hier soir, « quand suis-je un con sans m'en rendre compte ? » a trouvé ce matin une réponse décisive :

Nyczek a refusé ma proposition d'adapter son texte pour les besoins de l'album sur Beks au cas où, un jour, je parviendrais à en éditer un.

« Mon brave monsieur - me dit-il en substance - on peut écrire un livre de cuisine à deux, pas une oeuvre littéraire ».

Ouvrons d'abord une parenthèse : il n'a pas toujours chanté ainsi. Quand la parution de son texte semblait dépendre de moi seul, dans un album dont je devais être l'éditeur, il trouvait ma proposition de l'adapter pour le public français sage, et acceptait que ma signature figure à côté de la sienne. La « connerie » de mon initiative est donc bien récente et l'ironie de Nyczek passablement circonstancielle. Il est vrai qu'un album de Beks paraîtra entre-temps en Pologne, édité par Arkady, avec son texte pour préface et que, dans cette perspective, Nyczek n'a plus besoin de moi. Là, je ferme la parenthèse.

Revenons à sa lettre : ce qui est important en elle, c'est qu'elle m'apporte la réponse à la question « quand suis-je un con sans m'en rendre compte ? »

Ainsi, c'est en toute naïveté que je lui ai fait la proposition d'adapter son texte sur Beks, sans prêter attention que je m'avançais ainsi sur un terrain miné. Car, s'il n'y avait là - je le jure - ni méchanceté ni mépris ni arrogance (ou si peu...), il y avait, en revanche, de la connerie de ne pas apercevoir la ligne rouge de la susceptibilité de tout auteur, que je ne devais pas franchir sans précautions. Si un clignotant s'était allumé à ce moment-là, je me serais arrêté. Sûr ? Admettons.

Mais ce qui est fait est fait. Reste maintenant le choix de l'attitude à adopter : persister ou demander pardon ?

Si je m'excuse, il dira :

« Dmochowski fait des bourdes, puis glapit. Un con ».

Persister donc ? Alors je deviendrai méchant, un « sale connard » ?

Réflexion faite je crois que le qualificatif me plaît mieux flanqué de la « saleté ». Du moins de la part de Nyczek. Alors je ne démordrai pas et continuerai à exiger l'autorisation de réécrire son texte qui est confus, incohérent et illisible pour un Français cartésien.

L'insulte m'était due. Soit. Mais quand on me crache au visage, il me faut des raisons supérieures pour soutenir qu'il pleut et m'essuyer tranquillement les joues.

J'en arrive à me demander quelle tyrannie est la plus redoutable : celle des goulags ou celle du consensus ?

Pour un minoritaire, c'est du pareil au même. Il sera verrouillé aussi bien dans une prison que par l'opinion contraire de cinquante personnes qui toutes pensent la même chose. Spontanée ou construite, inconsciente ou planifiée, la tyrannie est partout la même pour celui qui en est victime.

Quelle consolation ai-je que Beks ne puisse d'accéder à des musées de France à cause des conservateurs en chef qui pensent tous qu'il représente un art « décadent » et non pas à cause d'un cordon de CRS ? Il est tout aussi efficacement réduit au silence dans la France libérale qu'il l'aurait été, s'il était « abstractionniste », en URSS totalitaire du temps du réalisme socialiste.

« Que cent fleurs s'épanouissent », disait Mao.

Où ? Ici ? Oh, non ! Peut-être à Pékin lors de la Révolution culturelle, mais pas dans « la douce France » où le consensus dans l'art, l'unanimité esthétique, le refus spontané de décideurs est plus efficace pour interdire l'éclosion des différences qu'un mur de prison.

« Cet art n'est pas dans l'esthétique de notre musée ».

Combien de fois ai-je lu et entendu cette réponse de la part de toutes sortes de fonctionnaires de la culture en France ? Cinq ? Huit ? Vingt ?

C'est vrai. Les tableaux de Beks n'exaltent pas l'optimisme, la joie de vivre et les bienfaits de la société « libre ». C'est l'art du désespoir et du néant. Celui de l'impossible bonheur sur terre, du moins pour nous, l'une de dernières générations que persécutent encore la mort, la maladie, la haine et la peur.

Mais n'y a-t-il pas dans un seul musée de France une petite place pour une esthétique autre qu'officielle ? N'y a-t-il pas un seul conservateur en chef qui oserait penser que Beks est tout de même l'un des grands peintres de notre temps et que, peu importe la fidélité à une « politique » culturelle, il mérite autant que Bacon d'être montré aux gens ?

Dieu, comme je comprends les terroristes ! Ils commencent par se cogner la tête contre le mur du consensus libéral, unanimiste et réducteur et, désespérés, finissent par lui lancer des bombes à la gueule.

Elle est terrifiante, la tyrannie de la majorité.

26 IV 1986

## FOUS

En passant hier à la galerie Valmay, j'ai rencontré un homme venu acheter une grande affiche de mon exposition, six mois après sa fin.

« Si j'aime cette peinture, Monsieur ? Si je l'aime ? J'en suis fou ! »

Il a rêvé de l'affiche - m'a-t-il dit - durant les six mois qu'il a passé à l'hôpital. Et il est venu à la galerie le jour même où il en est sorti.

Mais il n'y a pas de fous parmi les fonctionnaires de la culture, parmi les collectionneurs à placement, les critiques d'art à gage et les propriétaires de galeries.

Comment seraient-ils devenus des gens « bien » s'ils avaient été « fous » ? Les fous ne réussissent pas.

« Nous, Monsieur, on n'est pas fou ».

Je me souviens pourtant que Solon, pour être enfin entendu par les Athéniens, s'est fait passer pour fou : il est sorti sur l'agora et s'est mis à gesticuler et à danser. Et c'est alors qu'on a prêté l'oreille à ses paroles car, en ce temps, pensait-on, les dieux habitaient les illuminés.

Mais ce n'est pas la même époque et ce n'est plus la même démocratie que nous vivons.

27 IV 1986  
DIMANCHE

« C'est aujourd'hui dimanche, vient ma jolie maman... ».

Un havre de paix en ce jour de repos. Ania est rentrée cette nuit de Belgique, où elle avait fait une présentation de mode. Elle s'est réveillée tôt et nous passons la matinée ensemble, avant qu'elle aille à l'Opéra où, ce soir, il y aura un gala auquel elle participe.

Il pleut un peu moins aujourd'hui que ces derniers jours mais, en cette fin avril, il y a à peine quelques feuilles sur les arbres dans le parc et il fait froid. Le pommier à l'angle de notre bâtiment, généralement couvert de fleurs blanches à cette époque de l'année, n'en a que quelques centaines, toutes petites, chétives et à moitié gelées.

Je sors du box le tableau du « Cycliste » qui doit être exposé au Salon de Mai, au Grand Palais, à partir de mardi prochain. C'est toute une opération qui nécessite le déplacement des autres tableaux. Elle nous permet de les revoir tous. Alors que je les sors, Ania répète plusieurs fois de suite :

« Non, c'est extraordinaire ! Dieu, Dieu que c'est beau ! »

Une journée paisible passée à la maison avec ma femme bien-aimée.

Il est heureusement loin de moi le temps des « dimanches sur un banc public ».

C'était ma période sombre. Celle où mon unique distraction était de m'asseoir le dimanche sur un banc, dans un square, pas loin de la chambre de bonne où j'habitais, au 32, boulevard Marbeau, en face du bois de Boulogne. Je ne connaissais alors personne dans ce pays, je parlais à peine quelques mots de sa langue et n'avais pas un sou en poche. Pas de papiers en règle non plus, et aucun travail stable.

Ma seule façon d'oublier l'existence, plus douloureuse peut-être que toutes les peines de la semaine vécue, était alors de m'asseoir le dimanche sur « un de ces fameux bancs publics, bancs publics, bancs publics... ». et d'hurler intérieurement de solitude. Puis je rentrais dans ma « piaule », pleurais, me masturbais et m'endormais profondément.

C'était peu de temps après avoir débarqué à l'aérogare des Invalides, un superbe après-midi d'octobre 1964, avec une valise et vingt-deux francs. Je me suis assis au bord de la Seine et j'ai regardé l'eau couler sous le pont Alexandre-III.

« Où vais-je dormir cette nuit ? », me demandais-je.

La baguette coûtait alors quarante six centimes. Deux mois plus tard, j'ai trouvé pour quelque temps un travail de dessinateur-balayeur d'atelier dans un cabinet d'architecte, chez un certain Pierre Chateau, boulevard Pereire dans le dix-septième arrondissement. Il me payait deux cents francs par mois. Je travaillais douze heures par jour, heureux d'avoir quelque chose à faire et j'espérais obtenir de lui un contrat de travail pour avoir enfin mes papiers en règle.

Le soir, Chateau recevait des clients et offrait du champagne et des cacahouètes à tout le monde. Je m'en empiffrais littéralement car je n'étais jamais sûr d'avoir de quoi manger le lendemain. Je ne comprenais encore rien de ce qu'on me disait en français sauf cette phrase rituelle (comme le « non, merci » d'aujourd'hui) que me répétait mon patron quand, par gestes, je lui demandais une augmentation :

« Je n'ai pas de fric, mon vieux. Je n'ai pas de fric ».

Les samedis après-midi, un moine polonais, le père Placide, recevait, rue Maître-Albert de pauvres hères comme moi et leur offrait des gâteaux secs. En y allant, je m'arrêtais chez l'épicier du coin pour acheter une baguette et un litre de lait. Je mangeais le tout sous une porte cochère pour ne pas me précipiter ensuite sur ces gâteaux et ne pas les avaler tous.

Mais sombre était cette période, surtout par le souvenir obsédant d'un amour violent, qui m'avait chassé de Pologne. L'un de ces amours de jeunesse qui ravagent l'esprit et le corps, et laissent des séquelles pour la vie : jusqu'à aujourd'hui, l'insomnie dix ans durant, une obsession pour un air de musique, et une dépression nerveuse qui, pour longtemps m'a rendu l'univers sombre.

« Je hais les dimanches », chantait jadis Juliette Gréco.

Je haïssais les dimanches du « banc public », solitaires, étrangement ensoleillés en ce printemps 1965, vides et désespérés.

28 IV 86  
BANQUE

« Petite grenouille, mauvaise nouvelle. La banque nous refuse la prolongation du délai de remboursement de notre dette. Une lettre dans ce sens t'attend à la maison. Ils vont te le confirmer par une autre lettre avec accusé de réception ».

Je rencontre Ania à la salle de projection du Centre national de cinématographie où mon film, ainsi que d'autres courts métrages sélectionnés pour Cannes, passe en présentation à la presse. Je le « sens » très mal aujourd'hui. La scène du tango est interminable et j'ai l'impression qu'effectivement « tout y passe » comme l'a dit cette fonctionnaire du centre Beaubourg, Mlle Breutaut. Quatre personnes sortent de la salle. Une cinquième se cache les yeux et répète à mi-voix :

« Next, next ! »

Après la projection, dans la rue, je prends Ania par la main :

« Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas dans ton assiette ? Hein ? »

C'est alors qu'elle me répond :

« Petite grenouille, mauvaise nouvelle... ».

Je me tais, mais deux mots se mettent à tourner à une vitesse folle dans mon crâne :

« C'est fini. C'est fini. C'est fini. C'est fini ».

Dans la voiture, Ania cède à sa faiblesse et une litanie de reproches me gicle au visage :

« Pourquoi avoir produit ce film idiot ? Tu sais, deux filles assises à côté de moi réagissaient tout à fait comme cette bonne femme du centre Beaubourg : l'une se tenait la tête entre les mains et l'autre disait : « Tu vois, et maintenant c'est du Berlioz, et tout y passe, et n'importe quoi ». Puis elles sont sorties toutes les deux. En plus, tu as payé Porebski huit mille francs pour un reportage qu'il n'a jamais fait. Je suis passée à la maison tout à l'heure, et j'ai bien regardé tes comptes. Nous avons aussi signé l'hypothèque. Pourquoi ? Si je n'avais pas été indisposée ce jour-là, cela ne se serait pas passé comme ça. Je n'aurais pas signé. Quand la banque nous prêtait de l'argent, elle ne nous demandait aucune garantie. Puis brusquement cette hypothèque... ».

Elle s'arrête en plein milieu de la rue et nous nous taisons.

« Ce n'est pas le passé, chérie, qui compte, j'interromps le silence. C'est l'avenir. C'est seulement l'avenir. L'important donc c'est de trouver une solution. Le seul problème est là ».

Mais je sais que Ania ne le comprend pas ainsi. Comme les neuf dixièmes des gens elle a avant tout besoin d'un coupable. Elle a besoin de reproches bien plus que de solutions.

Pour la centième fois je refais les comptes : je suis en ce moment à deux cent soixante-douze mille francs de dette à la banque. Si je vends notre or tout de suite, au prix le plus bas auquel il se trouve depuis que je l'ai acheté, cela ramènera ma dette à deux cents mille.

« Est-ce que quelqu'un parmi tes amis ne pourrait pas nous prêter cinquante mille ? Perris par exemple ? »

Elle me répond par un signe négatif de la tête.

« As-tu parlé de tout ça à ta mère ? je l'interroge après un long silence dans la voiture. Tu lui as tout dit, n'est-ce pas ? »

« Oui ».

« Pourtant, nous ne devons rien dire à personne. Tu es au moins sûre qu'il s'agit de la réponse à ma demande de prolongation du délai ? Car tu sais que j'ai aussi écrit à notre banque pour lui demander de sponsoriser ma prochaine exposition ? »

« Mais non, elle est sûre d'elle. Ils ont écrit qu'ils allaient te répondre par une lettre avec accusé de réception. Je l'ai lu. On ne refuse pas un sponsoring par lettre avec accusé de réception ».

« Oui, en effet ».

Lorsque nous arrivons à la maison je lui pose précipitamment la question :

« Où est cette lettre ? »

« Sur ton bureau ».

Je la lis et comprends immédiatement que Ania a tout confondu. La lettre se réfère à mon courrier du 19 avril. Elle précise que « nous ne pouvons pas donner une suite favorable à votre demande ».

Je vérifie encore une fois les dates : le 19 avril, j'ai envoyé à la Société Générale ma proposition de sponsoring. C'est le lendemain seulement, le 20 avril, que je leur ai demandé une prolongation du délai de remboursement de ma dette. Par ailleurs, leur réponse ne contient aucune annonce de lettre avec accusé de réception, mais commence simplement par ces mots :

« Nous avons l'honneur d'accuser réception de votre lettre du... ».

Dans la cuisine, j'embrasse longuement Ania et lui dis que ce que je redoute le plus dans la vie c'est qu'elle me quitte un jour. Elle m'embrasse et rit. Puis elle m'apprend qu'un certain Michel de la Borde (ou Borgne ?) a appelé en me priant de lui envoyer une cassette U-Matic du film. Je ne sais absolument pas de quoi il s'agit ni qui il est.

« Tu as noté son numéro de téléphone ? »

« Non ».

Je m'agenouille au milieu du salon, lève la main droite, et lui demande le plus solennellement que je peux :

« Je t'en supplie, à l'avenir, lis les lettres attentivement et note les numéros de téléphone des gens qui m'appellent ».

Nous en rions...



## SUSCEPTIBILITES

On est toujours une énigme pour soi.

Un clochard me salue et me sourit. Je lui souris et viens vers lui pour lui donner une pièce.

Un ivrogne m'insulte dans la rue. Je ne prête aucune attention et passe indifférent comme si de rien n'était.

Un employé de la Poste adopte un ton impatient quand je lui pose une question... Je me prends de querelle avec lui.

Mon supérieur à la faculté lève le ton et me fait des reproches. Mon visage se fige, mes paupières se plissent et je garde un silence appuyé. Si je réponds c'est lentement et en distillant les mots dont j'articule exagérément les avant-dernières syllabes.

Un voyou me braque avec un pistolet. Je reste calme et serein. Je sors mon portefeuille et, scrupuleusement, lui en remets le contenu.

Mon Père me donne un ordre sur un ton ne supportant pas d'être contredit. Pourtant, je reste stoïque et obéis instantanément.

Comment se joue en moi ce sextuple jeux de sympathie et d'indifférence, de susceptibilité et d'orgueil, de reddition et d'obéissance spontanées ?

Je connais bien les rouages de mon caractère et sais de quoi ils sont faits. Mais le mécanisme qu'ils composent et sa dynamique m'échappent.

Ainsi je sais que ces six attitudes sont mues par un rapport des forces spécifique entre mon interlocuteur et moi :

A) Si ce rapport des forces est nettement en ma faveur deux hypothèses sont possibles :

a) Dans la première, mon interlocuteur respecte ma supériorité. Ma susceptibilité reste alors intacte et je rayonne de bonhomie. Je ne suis ni hautain, ni désagréable. Tout au contraire. C'est là où je diffère de bon nombre d'autres gens. C'est aussi là où les autres m'aiment bien et où je m'accepte le mieux moi-même. Je regrette le temps anciens des aristocrates. Si j'étais né il y a deux cents ans comme fils de la richissime comtesse Cholowiecki, j'eusse été sûrement un bon maître, humain et aimé de ses serfs.

Ainsi, je suis rempli de bons sentiments et me fais paternel quand mes étudiants se placent nettement dans la position d'infériorité. C'est l'une des raisons pour lesquelles je les aime bien, les protège et souvent me bats pour

eux. C'est pour cela aussi que je vis en si bonne entente avec Brynski qui ne manque jamais de souligner la différence de rang même si nous sommes liés par une réelle amitié et même si, parfois, il m'interrompt en disant avec humour :

« Mais qu'est-ce que vous me racontez là comme conneries ».

b) Si en revanche mon interlocuteur m'agresse, mais objectivement, le rapport de forces reste de toute évidence inégalitaire en ma faveur ma susceptibilité, bien que visée, n'en est pas froissée. Ainsi un ivrogne peut m'insulter autant qu'il le veut dans la rue : je reste de marbre et serein. Je ne prête pas attention à ces gesticulations et passe outre. « Le chien aboie, la caravane passe ».

B) La zone conflictuelle, c'est la zone médiane où le rapport de forces avec mon interlocuteur est par certains aspects égalitaire, et inégalitaire par d'autres, et qu'une confusion peut être entretenue pour savoir qui commande.

Dans nos démocraties judéo-chrétiennes, c'est là la situation la plus fréquente où nous sommes tous égaux en droit, car hommes et citoyens, et, pourtant, par certaines positions sociales que nous occupons, l'un des nous deux peut être inférieur, et par d'autres supérieur.

C'est l'hypothèse classique où, ne se connaissant pas bien l'un l'autre, chacun espère être globalement supérieur et l'imposer à son interlocuteur en lui lançant au besoin : « Vous ne savez pas qui je suis ». Et quand il apprend que les diverses places sociales occupées par l'autre lui confèrent plus de forces qu'il n'en dispose lui, il s'incline : « Ah, si je le savais, je ne me serais jamais permis... ».

Pour ce qui me concerne, là à nouveau deux hypothèses sont possibles :

a) Si par quelques aspects je me sens supérieur à mon interlocuteur, alors que lui revendique de moi la parité, je me sens déjà vexé. Là, ma susceptibilité commence très tôt et la simple revendication d'égalité de l'autre côté déclenche mon agressivité. Si un étudiant me parle sur un ton assuré ou si un vendeur de magasin me dit d'attendre car il converse au téléphone avec un ami, j'enrage et deviens franchement désagréable.

b) Si, par d'autres aspects, je me sens égal à lui alors que par un ton suffisant mon interlocuteur revendique la supériorité que je lui conteste je le dévisage d'un regard glacial et je me mets à piper les mots.

Si donc le président de notre faculté m'adressait un reproche sur un mode hautain je ferais semblant de regarder le plafond pour lui marquer qu'il

m'ennuie. Ma situation de fonctionnaire de l'enseignement supérieur me donne des garanties dont seuls les magistrats sont encore entourés. Le président de la faculté le sait bien et ne peut que me haïr en silence en intriguant dans les coulisses pour bloquer ma carrière.

Le rapport de forces étant, par moi au moins, ressenti comme égalitaire, ma susceptibilité n'admet pas la revendication de domination de l'autre.

C) Enfin, dis-je, il y a deux situations où le rapport de forces en ma défaveur est absolument évident et où mon interlocuteur, sans ambages, me montre sa supériorité. Pourtant je garde mon calme et me soumetts à ses ordres.

C'est que dans les deux cas, j'ai parfaitement conscience de « ne pas faire le poids » devant un infiniment plus fort que moi.

Dans le premier cas, le ton conciliant que j'adopte est le fruit de la peur que je ressens à l'égard d'une domination qui dépasse de dix lieux mes moyens. Dans l'autre, il résulte de l'authentique respect à l'égard d'une autorité dont je ne conteste pas les ordres.

a) Ainsi, devant un homme ayant à sa disposition les prisons et les tribunaux, je n'opposerai pas de résistance. Plusieurs fois j'ai été confronté à un agent de la force publique qui m'a arrêté. Là où les autres se seraient mis à se disputer avec lui ou à protester, j'ai toujours été d'un calme parfait, *matter of fact*, lucide et franc. De toute façon, je n'avais aucune chance devant une telle force et je me pliais de bonne grâce.

Ce serait la même chose si j'étais agressé par un homme armé. Je me serais exécuté facilement et sans problème en donnant tout le contenu de mon portefeuille, sans rage et sans pleurs.

b) L'autre hypothèse, c'est celle où je ne contesterais en aucune manière l'écrasante supériorité morale de mon interlocuteur. Ainsi, même adulte, je n'ai jamais contesté les exigences de mon Père et ne lui ai pas répliqué quand il me disait de sortir et de « fermer la porte de l'autre côté ». Pour moi, il était l'Autorité même.

Le choix parmi ces six attitudes ne résulte pas seulement d'un calcul raisonné de ma part. Il est spontané, naturel et vient de ce que je suis ainsi fait.

J'agis comme un doberman qui de façon non calculée adopte une mine condescendante mais amicale à l'égard d'un chiot ; qui est indifférent à l'égard d'un roquet qui aboie après lui ; qui est franchement agressif à l'égard d'un bâtard qui lui tient tête ; qui montre des crocs menaçants aux autres

dobermanes qui chercheraient à le dominer ; qui se soumet aux corrections de son dompteur dont il craint le fouet ; ou qui, de bonne grâce, obéit à son maître car il l'aime et le respecte.

Mais, à la vérité, ce n'est pas tour à tour que ces six attitudes se succèdent chez moi. En général, elles se manifestent toutes à la fois dans une sorte de mixture instantanée qui se fait dans mon subconscient, entre la condescendance et l'indifférence, l'agressivité et la susceptibilité, la couardise et le respect.

C'est pour cela que je dis que si je connais les rouages de mon caractère, il reste pour moi une énigme. Car je ne connais jamais la succession de ses composantes, leur prépondérance momentanée ni le résultat final de leur manifestation.

Pourquoi dis-je tout cela ? En voici l'explication...

Depuis un certain temps déjà, Ania insiste pour que je cesse de jouer au « dur » avec Beks, et abandonne ma « puérile » revendication d'estime et de reconnaissance.

Et comme je dois avoir aujourd'hui une longue série de conversations téléphoniques avec plusieurs personnes en Pologne...

« Tu vas appeler Beks ? » me demande-t-elle.

« A quoi bon ? Trop de choses ont été dites entre nous. Maintenant il faut garder le silence » lui dis-je d'un ton sentencieux.

Elle se tait, puis s'en va. Mais en s'en allant laisse tomber :

« Plus le silence est long et plus il est difficile ensuite de se parler ».

Deux minutes après, elle me relance :

« C'est comme dans un mariage : il faut que tantôt l'un, tantôt l'autre cède. D'ailleurs, ta susceptibilité est risible. C'est lui le génie et pas toi. Et c'est toi qui lui dois le respect et pas lui ».

Enfermé dans mes rancunes, je découvre pourtant que je n'attendais que ça : un prétexte pour revenir au bon sens et me comporter conformément à la hiérarchie naturelle qui existe entre Beks et moi.

Car ce n'est que sagesse : à ce jeu-là je ne peux que tout gâcher. Ou bien par mon agressivité je vais faire tarir l'inspiration de Beks en attisant une tension qu'il supporte mal, ou bien je le pousserai jusqu'aux limites de sa patience et il rompra notre convention.

Dans le premier cas, j'aurai des tableaux moins bons. Dans le second, je n'en aurai plus du tout. De toute façon, Beks est cent fois plus fort que moi et il a les moyens de sa vengeance. Moi, par mon attitude idolâtre à l'égard de ses tableaux, je m'en suis privé. Et puis, Ania a raison : ce n'est pas moi le génie mais bien lui. A quel titre revendiquer l'égalité ?

La raison aidant, il me faut juste une bonne formule pour changer d'attitude et celle de Ania me va.

J'appelle donc Beks.

Ce faisant, je me promets de faire taire ma susceptibilité. Mais je sais qu'elle reprendra le dessus si dans ses premières paroles il me froisse. Il faut donc l'en empêcher. Ou bien, il faut s'en tenir fermement à la promesse faite : « Même si depuis le début de notre conversation il me blesse, je tiendrai bon. Au pire, je resterai neutre, et quoi qu'il en soit, j'éviterai la polémique ».

Je me le redis trois fois en attendant qu'il décroche le téléphone.

En effet, trop souvent je me suis laissé mener par une conversation que j'aurais pourtant dû conduire moi-même.

Il est vrai qu'avec Beks un échange oral dégénère rarement. Il est plus lâche encore que moi. Il n'ose pas, ou très rarement, trahir la rage qui le traverse, alors qu'il est capable de sentiments dignes d'un fou furieux, et que la colère souvent l'étouffe.

En revanche, il exprimera cette rage quelques heures plus tard, quand il se mettra à taper une lettre qu'il m'adressera et dans laquelle il reprendra les thèmes conflictuels de notre conversation. Là, il ne se gênera plus et ira même jusqu'à me dire des gros mots, tels « chier », « enculer » etc.

Le papier est pour lui comme un masque derrière lequel il n'a plus ni peur ni honte. Caché derrière une feuille, il ne craint pas mes attaques et n'est pas forcé de masquer le mal qu'elles lui ont fait. Protégé par une lettre, il n'aura pas à subir directement ma véhémence ni, à son tour, devoir s'y opposer pour sauver la face.

Mais à tout hasard, dis-je, pour ne pas courir le risque de dérapage, je me promets d'imposer à notre conversation, dès le début, un ton détendu.

Pourtant, je ne peux pas non plus m'empêcher de vouloir sonder ses sentiments en le laissant parler le premier.

Double jeu difficile, car cela lui laissera l'initiative.

Si d'emblée il m'agresse, je saurai ce que je voulais savoir sur ses émotions. Mais face à mon amour-propre qui est exigeant et me demandera immédiatement des comptes, j'aurai ensuite plus de mal à remonter la pente que j'aurai laissé s'incliner. Comment, en effet ne pas me raidir après avoir été froissé ? Le laisser donc commencer la conversation ou bien imposer à l'avance le ton détendu auquel m'invite Ania ?

Tirillé dans tous les sens par la raison, le désir de son amitié, l'amour-propre, la couardise devant ses moyens de pression et le respect que j'ai de son génie, je commence sur un ton qui permet toute éventualité.

« Quoi de neuf ? »

« Glinicki m'a dit que tu viendras seulement en juillet », répond-t-il, prudent lui aussi.

De cette phrase anodine peut partir une attaque. Je la connais :

« A nouveau tu changes d'avis et ça me désorganise ». Le laisser poursuivre ? Non, je ne testerai plus ses tensions. Je pourrais perdre la maîtrise du jeu. J'enclanche donc sur le ton que je m'étais promis.

« Le film a été sélectionné pour le festival de Cannes. Il faut que j'y aille pour le soutenir », dis-je aguicheur.

Ania écoute notre conversation et me sent prêt à broder sur le succès du film. Elle me fait signe de la main de ne pas insister là-dessus. Je comprends qu'elle craint que le résultat soit contraire et qu'au lieu d'imposer le ton optimiste et amical, cette mention du succès du film agresse la susceptibilité de Beks qui l'a tant détesté et ne lui a auguré aucun avenir.

D'ailleurs, je me suis promis de ne plus l'informer ni des succès ni des échecs de mes efforts. Cela m'évitera de sa part des récriminations quand cela ne va pas et des marques d'indifférence appuyée quand cela va fort.

Je recule donc et change de sujet.

Voyant que nous sommes sur la bonne voie, Ania s'en va.

Comme d'habitude nous parlons en sautant du coq à l'âne, attentifs l'un et l'autre à ne pas nous provoquer mutuellement.

Je le sens curieux de savoir ce qu'il en est de *Penthouse*.

« Quelqu'un en a un exemplaire à Varsovie », me dit-il comme s'il se souvenait d'un détail insignifiant.

Je le vois venir et, rompant avec mes bonnes intentions, je le provoque en répondant de façon manifestement négligente, comme si effectivement il ne s'agissait que d'un détail.

« Oui, oui c'est vrai, il est paru ».

« Alors pourquoi ne me l'as-tu pas envoyé ? » il ne se maîtrise plus.

Agacé à nouveau, j'oublie les promesses que je me suis faites :

« Tu m'as demandé de l'apporter moi-même lorsque je viendrais à Varsovie. Tu affirmais que les revues érotiques étaient censurées par la poste polonaise. Tu en étais même sûr ».

« Oui, se justifie-t-il en reculant, car mon argument est imparable. Mais ils laissent maintenant passer *Playboy* et *Penthouse* ».

« Il faut se décider », je réponds froidement.

Tiens ! tiens ! Je sens qu'il brûle d'impatience de voir cette publication et est même prêt à abandonner sa fausse indifférence, dont le seul but est de ne pas reconnaître mes mérites pour ne pas devoir les rétribuer. Il serait même prêt à se montrer intéressé pour seulement apprendre ce qu'il en est du *Penthouse*. Il

le ferait même s'il devait dire « merci » et s'exposer ainsi au danger de me voir lui demander quelque chose en échange.

« Veux-tu que ma belle-mère te l'apporte ? »

« Oui, oui, très bien », il accepte précipitamment.

« Veux-tu de l'argent ? », j'ajoute après un moment.

La panique qu'a provoqué hier la fausse alerte d'Ania, selon laquelle la banque nous aurait refusé la prolongation du délai de remboursement de notre dette fait que, à tout hasard, je voudrais immédiatement payer les deux mille dollars que je dois à Beks, même si l'échéance n'arrive qu'en juillet. En effet j'ai peur que si, réellement, un malheur nous arrivait, Ania soit tentée de me forcer à payer d'abord, ne serait-ce que partiellement, la banque. Mais j'ai probablement aussi envie de prouver ma solvabilité, comme si Beks connaissait la dimension de mes difficultés financières et comme s'il concevait des doutes quant à mes possibilités de respecter mes engagements. Il n'est pas exclu non plus que j'ai, en même temps, envie de faire un geste qui forcerait sa sympathie pour moi. Car c'est sympathique de voir quelqu'un vous prier d'accepter de l'argent, n'est-ce pas Ami ? Je suppose même que je veux mesurer l'état de sa tension intérieure et des inquiétudes qu'il a sur l'avenir matériel de toute cette entreprise. S'il dit « oui, oui ! », c'est qu'il a deviné qu'il lui faut à tout prix sauver quelque chose avant que je ne sombre corps et biens. « Dépouille-le de tout avant qu'il ne fasse faillite » - comme le lui conseillent certains membres de sa famille et ses amis.

A ce dernier égard, sa réponse me reconforte :

« Non, dit-il, rien ne presse ».

« En es-tu sûr ? Ma belle-mère rentre à Varsovie le 8 mai. Elle pourrait donc prendre l'argent avec elle ».

J'insiste de plus en plus lourdement :

« Car maintenant, j'ajoute, avec le changement politique en France, le contrôle des changes est presque aboli et elle pourra légalement sortir cet argent ».

« Oui, d'accord. Ça peut toujours servir », répond-il, cessant du coup de jouer à celui qui me fait confiance.

« Alors, note : elle vient le 8 mai. Il faut que tu l'accueilles à l'aéroport ».

Et pour me venger j'ai envie d'ajouter :

« Et cette fois-ci, sois poli... ».

En effet, elle le déteste depuis qu'elle lui a apporté un jour un paquet de plusieurs dizaines des disques compacts de ma part. Ce paquet était lourd, mais elle l'a transporté en bagage à main pour éviter le risque de perte. Beks l'a reçu à l'aéroport avec un vague « merci », a demandé à son petit-fils venu la chercher de porter le paquet dans sa voiture et a aussitôt disparu en les laissant

tous les deux devant l'aéroport où il neigeait et où, notoirement, il n'y a jamais de taxis.

« Il ne m'a même pas proposé de me déposer quelque part. Rien. - « Merci. Ça a l'air lourd. Pouvez-vous me porter ça à ma voiture ? Au revoir » - c'est tout ce qu'il m'a dit », s'est-elle plainte.

Beks est aussi curieux de mes prochaines démarches, mais ne voudrait pas donner à ses questions trop de solennité. Il a trop souvent joué à celui qui se moque de mes efforts pour, tout à coup, avouer qu'il y prête attention.

« Et en général ça va ? Ça avance ? »

« Quoi ? » - je réponds naïvement pour l'humilier en l'obligeant de poser d'autres questions qui le mettront en position de demandeur.

« Disons... les perspectives d'ensemble. Quel est l'avenir ? »

Je me suis promis de maintenir cette conversation sur le terrain amical. Si je suis donc tenté de prolonger ma fausse naïveté pour le forcer à dévoiler davantage son intérêt pour « les perspectives d'ensemble », je cesse aussitôt.

« Tu sais, Paris est une ville immense. Elle est comme une grosse baleine. Elle avale un événement culturel comme un petit poisson et ne s'en aperçoit même pas ou bien l'oublie aussitôt. C'est une entreprise de longue haleine. Mais je pousse lentement ma charrette. Je la pousse ».

Je me trouve intéressant dans cette soudaine patience, sagesse et modestie.

Là, il voudrait aussi savoir si, par hasard, je n'entends pas tout abandonner. Car des signes contradictoires lui parviennent : d'un côté, après le désastre financier de l'exposition, j'ai laissé, un jour, dans une conversation téléphonique avec lui, échapper une phrase qui l'a mis en émoi : « L'étau se referme sur moi », lui ai-je dit. De l'autre, il voit que les choses continuent pourtant à progresser, que la publication dans *Penthouse* s'est faite, que ses tableaux continuent à être exposés à Paris et que le film est sélectionné pour Cannes.

Mais, à nouveau, il n'ose pas donner à ses questions l'importance qui trahirait l'intérêt qu'il a pour mes efforts, car cela me donnerait un avantage. Alors il sourit et essaie de renouer la conversation par un autre biais :

« Sisyphe était enchaîné à sa pierre. Mais toi, tu ne l'es pas ».

Que répondrais-je ?

« Je le suis, aussi... ». je réponds et me rend compte aussitôt qu'il pourrait ressentir cela comme un reproche. J'ajoute donc précipitamment :

« ...volontairement. J'en ai pour le restant de ma vie à pousser cette pierre et je ne m'en plains pas ».

Il est rassuré.

Le ton badin étant déjà installé, il me dit que de toute façon tous nos problèmes seront bientôt résolus puisqu'un nuage radioactif « est au-dessus de



nous tous ». Il fait allusion à l'accident de la centrale atomique de Tchernobyl, en Ukraine. En effet, selon les informations de la presse, le nuage se déplacerait vers l'ouest. Il serait d'une faible radioactivité et se trouverait en ce moment au-dessus de la partie orientale de la Pologne.

Je précise :

« Il est au-dessus de vous, pas de nous ».

« Oui, mais si je meurs, tu seras fichu et tes efforts aussi ».

« Disons, au contraire, que si tu meurs, les prix de tes tableaux grimperont de 300 % », je lui réponds et ris.

Il a de ennuis à la maison. Sa femme souffre des reins, des artères dans les jambes et d'hypertension. Elle est épuisée physiquement et nerveusement par l'agonie interminable de sa belle mère.

« Tiens, ma mère sonne, il faut que j'y aille », me dit-il tout à coup.

Ces gens pourraient s'offrir le meilleur restaurant de Varsovie tous les jours et avoir une aide soignante à plein temps. Or, sa femme préfère cuisiner elle-même et, tous les jours, fait la queue devant les magasins d'alimentation. Lui s'occupe personnellement des excréments de sa mère, de ses plaies et de ses délires. Ça coûterait tant d'argent de prendre quelqu'un... Et là, on fera des économies.

De même, tous deux supportent la continuelle présence du petit Hitler, Tomek, qui vient pour manger ou pour se servir de leur téléphone, alors qu'ils pourraient lui payer l'un et l'autre à l'extérieur.

Car dans les deux cas, mis à part l'avarice des gens de profonde province, c'est ainsi qu'ils ont toujours vu les autres se comporter en Pologne. C'est ainsi que faisaient leurs parents, leurs voisins, les héros de leurs livres et les personnages de leurs conversations.

Ils auraient considéré qu'ils n'ont pas accompli leur devoir s'ils ne supportaient pas tout ce poids des contraintes familiales. Contraintes qu'on considère inutiles en France où, dans la situation d'aisance matérielle qui est la leur, on s'en serait débarrassé sur une Portugaise ou sur une aide soignante.

Et puis, il y a le poids de l'opinion publique, du « qu'en dira-t-on ». En Pologne, l'opinion publique se mêle de tout, même des obscurs recoins de la vie privée et on la redoute comme la peste. Les amis, les voisins, les tantes et les oncles ne se gênaient pas pour faire savoir à Beks que ce n'est pas ainsi qu'on doit se comporter avec sa propre mère ou avec son propre fils. Comme tout originaire d'une petite ville de province, il le sait bien et se plie à la discipline sociale.

« Oui, lui dis-je, je me souviens d'un acteur de notre connaissance à Lodz qui ne supportait plus la maladie de sa très mère très âgée. Il l'a placée dans un hôpital. Là, ils ont achevé la vieille en trois semaines ».

« Voilà, et ça je ne peux pas le faire », me dis Beks.

Puis il ajoute :

« Mais maintenant, c'est devenu de la routine et j'espère pouvoir m'organiser et recommencer à travailler ».

J'en déduis que ces derniers temps, il n'a rien fait. Pour l'instant, c'est sans importance. Ni les musées ni les collectionneurs ne se pressent pour s'arracher ses tableaux...

Là-dessus, nous nous séparons. Je lui précise encore que je l'appellerai le 23 mai à 21 heures et, pour éviter les reproches habituels qu'il m'adresse quand la communication n'a pas pu avoir lieu (« J'ai attendu pour rien, sans pouvoir travailler ») j'ajoute :

« Si j'obtiens la communication ».

« Oui, oui, bien sûr ».

Je me lève de mon fauteuil et j'ai l'impression d'avoir ménagé nos susceptibilités. Quand est-il réellement ?

Je ne le saurai qu'après avoir reçu sa prochaine lettre.

Je viens de déposer au Salon de mai, au Grand Palais (1er étage, balcon) le tableau représentant « Le bâtiment avec les pierres et les poissons ». Signé au dos « AZ », ce qui signifie qu'il a été peint en 1985. C'est ce que nous appelons avec Beks un « grand format », car il mesure 98,5 x 132 cm. Puisqu'il peint chez lui, et non dans un spacieux atelier, il ne peut pas dépasser ces dimensions.

Après maintes recherches et hésitations, Ania a opté pour « Le motocycliste ». Je n'ai pas pour ce tableau de passion particulière, mais va pour « Le motocycliste ». Pourquoi pas ? Il semble d'ailleurs présenter plusieurs avantages : pas d'« horreur » excessive, une couleur presque monochrome et un grand gabarit.

Seule la modernité du sujet me gênait un peu :

« Ils vont sûrement y voir de l'illustration de bandes dessinées », disais-je à Ania.

Mais enfin... Le tableau doit être exposé au Salon avec l'éventualité d'être vendu, si un acquéreur se présentait. Et je ne souffrirai pas trop si celui-ci devait quitter ma collection.

Ce matin donc, après avoir vissé sur le cadre une plaque avec l'inscription « BEKSINSKI », je l'ai apporté en voiture au Grand Palais.

C'est une véritable corvée que de sortir ces grands formats du box où ils se trouvent, et de les descendre en bas de mon immeuble. Puis c'est l'angoisse du transport. Mais je me répète.

A peine l'ai-je donc porté au premier étage du Grand Palais qu'une petite vieille, cheveux blancs, grand décolleté sur des seins flasques et grosse bague fantaisie au doigt, m'agresse :

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Vous n'avez pas lu la notice ? Les tableaux doivent être encadrés d'une simple baguette. C'est dégueulasse votre cadre. Allez aux Indépendants avec ça ! »

Elle le regarde avec dégoût. Je suis son regard pour voir s'il va se poser sur la peinture elle-même. Non... De toute manière, en tenant le tableau devant moi par terre, j'en cache la moitié. Non, elle ne regarde pas la peinture.

En revanche, elle scrute attentivement le bas du cadre et y découvre la plaquette avec le nom de Beks.

« Et ça ? Si encore il s'appelait Titien... ».

Je me dis que c'est sûrement madame Seltz, la Secrétaire générale du Salon de mai. Je lui ai déjà parlé au téléphone et je sais que face à un tel adversaire, je ne fais pas le poids. Elle tient le Salon en main et m'en expulserait en moins

de deux si je m'avisais d'entrer en polémique avec elle. Alors, comme d'habitude lorsque je me sens en réel danger et mesure la disproportion des forces en ma défaveur, mon arrogance et ma susceptibilité se volatilisent en un instant. Et comme toujours dans des situations de vraie gravité, je retrouve un ton calme, agréable et franc. Je commence par donner raison à Mme Seltz.

« Surtout pas d'obséquiosité toutefois, me dis-je. Pas de faux sourires et pas de courbettes. Avec les natures fortes, cela mène à l'échec aussi sûrement que l'affrontement. Le seul moyen de les contourner, c'est de dépassionner l'ambiance par un calme parfait et par une franchise sympathique ».

Ça ne rate jamais et cette fois encore ça n'a pas raté.

Madame Seltz, car c'est en effet elle qui me raille depuis quelques instants, s'attend à une réplique servie sur le même ton que le sien. Elle est d'abord surprise et incrédule quand je lui dis :

« Non, non, je vous comprends parfaitement et me plie à vos règles ».

Elle relit la notice à haute voix en espérant ainsi effacer l'impression d'agressivité gratuite qu'elle a donné tout à l'heure, ou bien la justifier en provoquant enfin chez moi une velléité de résistance. Mais elle me voit continuer à opiner du bonnet à tout ce qu'elle dit.

C'est pour moi d'autant plus facile que ce cadre est réellement « dégueulasse ». Blanc, avec un filet or autour, tout à fait curieux et comme sorti de la chapelle d'un village où les madones en ont de semblables. Beks l'a commandé (et me l'a fait payer... Car s'il peint de grands formats c'est, dit-il, sous ma pression. En contrepartie, il estime que c'est à moi de payer leurs cadres). Il est vrai qu'il n'a pas pu trouver pour ce tableau de simples baguettes et a dû accepter ce cadre ridicule chez le seul encadreur de Varsovie qui fonctionne encore. Je le crois car j'ai visité moi-même toutes les entreprises d'encadrement de la capitale polonaise et n'ai pas pu trouver de baguette non plus.

Mme Seltz se détend un peu mais reste aux aguets. Je la sens prête à rebondir. Il doit se cacher quelque chose de plus grave derrière l'histoire du cadre. D'abord, je crois qu'elle déteste cette peinture comme tant d'autres l'ont détestée avant elle et serait heureuse que l'incident dégénère pour y trouver *in extremis* un prétexte pour refuser Beks au Salon.

« Ecoutez, lui dis-je sur un ton serein, je reprends le tableau et reviens avant 18 h 30. Ou bien je vais désencadrer celui-là ? ».

Mais ça me paraît impossible, je me réponds à haute voix à moi-même. L'isorel ne peut pas être exposé sans protection et je ne trouverai pas de baguette sur mesure d'ici ce soir. Ou bien j'apporte un autre tableau ... Hein ?

« Vous en avez d'autres ? me demande-t-elle. Vous êtes son ami ? Ah, oui, c'est cela, nous nous sommes déjà parlé au téléphone. Vous vous appelez D...ski ? »

Elle prononce le « D » et le « ski » très nettement, mais préfère prudemment avaler à moitié le reste, car avec tous ces noms polonais ...

« Oui, c'est moi ».

« Il faut que je vous rende votre catalogue sur B...ski »

A nouveau, elle prononce le « B » et le « ski », et bafouille le reste.

Je suis déçu. Alors elle non plus ne tient pas à garder la plaquette sur Beks...

« J'ai souligné un passage... Je vous le rendrai. Là je n'ai pas le temps. Mais je vous le rendrai, votre catalogue ».

« Ça me fait plaisir d'apprendre que vous avez lu le texte », je répond, en cherchant ainsi à la faire parler davantage pour en savoir plus.

« Ah ça, pour le lire je l'ai lu ! C'est scandaleux ce qu'il écrit là ! »

« Ah bon, à quel endroit ? » je demande avec un nouveau début d'angoisse dans l'estomac.

« Là où il dit qu'il hait les salons car on y abîme les tableaux ».

Maintenant je comprends tout. Dieu ! En effet, on ne pouvait pas plus sûrement blesser Mme Seltz, qui donne toute sa vie au Salon de mai, comme Mirabelle Dors donne la sienne au Salon de figuration critique, qu'en critiquant ceux qui les organisent.

J'arrive à sauver la situation en précisant avec empressement :

« Oui, mais il a parlé des salons en Pologne où on traite parfois les tableaux avec désinvolture. Pas de la France ».

« Ah bon... Ah bon... Il fallait me le dire. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? Il fallait le dire ».

Elle est ravie de trouver là une apparence de raison pour feindre d'oublier sa rancune. Puis elle ajoute comme si elle se souvenait de quelque chose :

« Mais comment ça ? Il ne vit pas en France ? »

Ah ! je me dis, car je ne connais pas très bien le règlement du Salon de mai et, notamment, je ne sais pas si les étrangers vivant à l'étranger y sont admis. Si je trahis qu'il vit à Varsovie, elle est prête à revenir sur son pardon et à saisir ce dernier prétexte pour m'interdire d'exposer Beks chez elle.

Mais tout bien pesé, j'estime que sa mauvaise humeur est momentanément passée et que ce n'est pas là la raison de sa question. En tout cas, je ne peux pas mentir, car si elle m'interrogeait davantage je me trahirais tôt ou tard. Par ailleurs le risque de mal panser sa blessure d'amour-propre par une réponse ambiguë m'interdit de biaiser.

« Oui, absolument. Il vit à Varsovie et n'a jamais quitté la Pologne ».

« Mais il fallait le dire. Il fallait le dire. Vous savez, j'ai été tellement choquée que j'ai décidé de lire ce passage au comité... Mais on m'a répondu : Oh, laissez tomber. C'est un original. C'est sans gravité ».

Ainsi j'apprends que la participation de Beks à ce Salon n'a tenu qu'à un cheveu. En tout cas, Mme Seltz a bien essayé de lui faire barrage...

« Vous, les Polonais... Nous, les Français, en 1848, nous avons failli aller vous aider », ajoute-t-elle avec condescendance.

Quand j'entends ce genre d'« analyse historique des rapports franco-polonais » j'ai envie de « sortir mon pistolet ». Tout comme j'ai envie de le sortir quand les gens font des exégèses savantes des tableaux de Beks du genre : « Là, c'est l'espoir. Et là, c'est la déchirure humaine ».

Mais la disproportion des forces est si énorme que je me couche comme un chien sur le dos et me rends.

Elle apprécie mon sourire et nous nous promettons de nous revoir lors du Salon.

« Voulez-vous que je vous écrive ? je lui demande en partant. Je vous expliquerai tout ».

« Surtout pas. Oh, non ! Surtout pas ! Mais venez me voir au Salon. Nous en parlerons ».

Une dame dont je ne m'aviserai jamais de contester l'autorité. Je reprends mon « Motocycliste » et, après avoir prévenu par téléphone un client que je reporte notre rendez-vous au cabinet à 14 h 30, je reviens en voiture à Marly.

A la maison, j'hésite à nouveau. Par quel tableau remplacer le « Motocycliste » ? Parmi les petits formats, il y en a beaucoup d'excellents qui sont encadrés par une simple baguette. Mais c'est justement la difficulté : je n'ai aucune envie de m'en séparer au cas où le tableau exposé devrait se vendre. C'est ridicule pour quelqu'un qui a un besoin absolu d'argent, mais c'est comme ça. Et puis, je sais que dans les salons la dimension joue un rôle important. Ania le croit aussi et même plus que moi. Après quelques instants d'hésitation, je propose donc « Le bâtiment avec les pierres et les poissons » et le sors du box. Mais j'ai besoin de certitude. Et comme je ne la ressens pas en moi, je la cherche ailleurs.

« Es-tu sûre que c'est celui-ci que tu veux ? » je demande à Ania.

« Oui », répond-elle.

« Mais non, je veux que tu en sois sûre ! » j'insiste.

Je ne veux pas endosser la responsabilité d'un éventuel mauvais choix. Je sais que j'en ai fait un bon pour l'affiche (« Le couple des momies ») et un médiocre pour la couverture de la plaquette (« Les jambes sur la chaise »). Alors j'ai d'autant plus de mal à me décider maintenant. Et en plus ce tableau

ne me dit rien. D'un côté, s'il se vendait, ce serait sans drame. Alors c'est « pour ». Mais, de l'autre côté, pour se vendre, il est un peu « fade ». Alors c'est « contre ».

Je préfère que ce soit Ania qui décide.

« Oui, je suis sûre et bien sûre ! Veux-tu que je te le répète ? »

Elle le dit avec suffisamment de force pour que je sois éventuellement lavé de toute responsabilité.

C'est donc ainsi, je pense, que se font les choix sur lesquels les autres se posent ensuite des questions métaphysiques.

« Mais pourquoi a-t-il choisi ce tableau-là ? C'est idiot. (ou C'est génial). Comment y est-il parvenu ? »

C'est en effet parfois le fruit d'un interminable débat, de demandes pressantes, d'avis pris à droite et à gauche, d'incertitudes, de discussions et de nouvelles remises en question.

Et parfois, c'est une décision accidentelle, prise à la hâte, comme ça, en catastrophe, au dernier moment et sur le simple avis de quelqu'un qui l'a prononcé « en passant » et sans vraiment y prêter attention.

Une heure plus tard, j'apporte le tableau à Mme Seltz. Je lui baise galamment la main et nous nous sourions :

« A très bientôt ».

Mais je sais que je ne viendrai jamais la revoir et que désormais elle me fermera à tout jamais la porte du Salon de mai.

1 V 86  
1er Mai

C'est aujourd'hui la fête du Travail. La centième depuis le massacre de Chicago.

Quand enfin j'ai obtenu ma naturalisation, la première chose que nous avons faite, Ania et moi, a été d'aller place de la République, au défilé du 1er mai. Jusque-là je craignais une dénonciation aux Renseignements généraux (police politique française) et ne l'avais jamais fait. Participer à la fête du Travail était en effet, en ce temps, un acte révolutionnaire ou presque. Or l'activité politique reste aujourd'hui encore interdite aux étrangers dans ce pays.

Il est vrai que c'était une époque où, sans aller aux défilés, je m'affichais néanmoins un peu partout avec mes idées ultra-gauchistes et organisais des grèves au Lido.

Cela ne m'empêchait pas, en même temps, de m'adresser à « Papa » Guérin, patron du Lido et grand bourgeois parisien, pour lui demander du « piston » dans l'affaire de ma naturalisation. Il m'avait alors affirmé que, renseignement pris au ministère de l'Intérieur, j'y étais fiché. Peut-être était-ce même vrai ? Lors des événements du mois de mai 1968, le ministre de l'Intérieur était un certain Marcellin, un malade mental, obsédé, comme tout paranoïaque, par l'idée d'un complot. Or, en ce temps, j'ai prononcé un discours à la Sorbonne occupée et j'ai cru avoir été filmé. Pourtant, à l'heure qu'il est, je ne crois absolument pas avoir été réellement repéré et ma « prudence » d'alors me fait aujourd'hui plutôt sourire de honte. Je pense que « Papa » Guérin, de son côté, a tout simplement menti pour avoir un prétexte pour me refuser le « piston » demandé.

Ce matin, il fait beau, pour la première fois depuis très longtemps et... je regarde la télé.

C'est presque avec ironie que je demande à Ania :

« On va au défilé ? »

Elle me dévisage un moment pour vérifier si je plaisante :

« Sûrement pas. Je crois que nous avons changé, non ? »

Eh oui ! Nous avons drôlement changé...



Le bâton derrière, bien sûr. Mais aussi devant, la carotte.

La censure diffuse, omniprésente et spontanée de ce système, la censure du consensus, du « non merci », du silence et de l'oubli, celle dont tous ici sont des valets serviles, en a réduit plus d'un à s'incliner. Plus d'un a dû se taire et entrer dans les rangs.

Mais la répression pour les récalcitrants ne suffit pas. Il faut aussi une prime pour les bons élèves. « Le citoyen libre dans un pays libre » ne marche pas seulement à coups de knout. Il lui faut, comme pour tout âne, une carotte devant le museau.

Qu'est-ce que je découvre donc ces deux derniers jours ? Des lèche-bottes qui espèrent passer « à l'as » dans la vie, juste en récitant à qui mieux mieux le couplet démocratique et libéral sur les droits de l'homme et sur le danger des dictatures totalitaires.

Plus précisément, voilà ce qui m'arrive :

Je dois corriger cinquante et un copies d'examen des étudiants en quatrième année de maîtrise, pour les cours sur les « Grands problèmes politiques contemporains ».

Comme le veut la règle, deux sujets leur sont proposés au choix.

L'un est assez technique : « L'atténuation du clivage entre la notion de politique étrangère et celle de politique interne dans la vision systématique d'Easton ».

Là, il faut savoir quelque chose. Une minorité des meilleurs élèves l'a pris. Leurs copies sont généralement de bon niveau.

Et puis l'autre sujet, politique : « L'Europe et sa défense ».

Celui-là, toutes les nullités, mais néanmoins lèche-bottes, s'y sont précipités. Tous ceux qui étaient persuadés qu'avec un tel sujet on ne peut que réussir. Qu'on sache quelque chose ou qu'on ne sache rien, tout correcteur dans ce pays sera touché par la fidèle reproduction des couplets habituels de la presse et des réunions politiques. Des refrains sur la « menace venant de l'Est », sur « l'expansionnisme soviétique », « la défense du monde libre », « l'indépendance de l'Europe démocratique » et le tra-la-la quotidien.

Car généralement, ça marche comme sur des roulettes. Quel professeur ne serait pas attendri en entendant notre jeunesse scander l'hymne à la gloire de la

liberté et de la démocratie, et crier « hue ! » à ceux de l'autre bord ? Peut-on ne pas la couvrir des diplômés ?

Ce n'était pourtant pas différent « là-bas ». Seulement moins bien fait.

Je me souviens de mon enfance quand les dirigeants communistes avaient les larmes aux yeux dans les tribunes, pendant le défilé du 1er mai, quand des sympathiques enfants avec des foulards rouges au cou marchaient au pas :

« Vive le camarade Staline ! »

Ils leur caressaient la tête et disaient :

« Ça vaut mieux que le baccalauréat ».

Trente-deux ans ont passé. Me voilà à Paris et à mon tour on m'invite à monter à la « tribune » locale, à avoir les yeux mouillés d'émotion et à mettre de bonnes notes à tous ceux qui chantent la gloire des démocraties libérales.

Ignorance du sujet ? Manque de connaissances ? Quel petit détail dans tout cela...

Conclusion ?

Regardez attentivement et vous les verrez autour de vous. Combien de politiciens ont gagné les élections après la surenchère de l'amour pour la démocratie et pour les droits de l'homme ? Au poids et à la mesure, à qui le dira le plus vite et le plus grand nombre de fois à la minute, les nobles intentions sur les bienfaits de la liberté s'envolent haut et avec dignité des tribunes électorales.

Et combien de journalistes, combien de Anne Sinclair, combien de Claude Julien et tant d'autres Emmanuel Khan, scribes médiocres mais excellents lèche-bottes, ont fait carrière dans les médias grâce à des « indignations » libérales bien apprises.

Combien d'hommes de l'art sont entrés dans l'histoire et combien d'écrivains ont reçu le prix Nobel parce qu'ils ont été des chantres enthousiasmés de la « démocratie et de la liberté ».

*Post-scriptum :*

« Beksinski est-il un dissident . Les cauchemars qu'il dépeint illustrent-ils l'horreur de la vie dans un système totalitaire ? A-t-il fait partie de « Solidarité » ? Faites de lui un ennemi du communisme et nous ferons de lui un second Soljenistsyne ». J'entends par-ci, par-là.

« Hélas, il se moque de la politique ! En revanche, c'est un immense peintre ». Je réponds naïvement.

« Ça, vous l'avez déjà dit cinq fois. Dommage, nous ne pouvons rien pour vous ».

Quel rapport existe-t-il entre le récit de la promotion d'un peintre et la réflexion amère sur les mécanismes de la société pluraliste ?

En effet, je mets constamment en parallèle et j'entremêle ces deux séries de considérations qui n'ont en apparence rien de commun.

La logique semble s'y opposer.

Ce faisant, je cours en outre le risque de voir les amateurs de la peinture de Beks rapidement déçus par la lecture de mes « notes ». Ce n'est pas à une leçon désabusée de science politique qu'ils s'attendaient en ouvrant mon livre.

Pour leur part, les politologues n'en seront pas plus à l'aise non plus, peu habitués qu'ils sont de voir mener une réflexion sur le système social à partir de la passion qu'un homme peut ressentir pour l'oeuvre d'un peintre.

« Assommant » diront les premiers, fatigués de devoir faire le tri entre ce qui les intéresse, c'est-à-dire l'histoire beksienne, et les réflexions générales de l'auteur, pour lesquelles ils n'ont ni la préparation ni le goût.

« Saugrenu » diront les seconds, pour qui l'univers de l'art est sans rapport avec celui qui fait généralement l'objet de leur science.

Pour moi, toutefois, ces rapprochements ne sont ni accidentels ni indifférents.

Car après avoir enseigné à la faculté pendant des années la théorie des mécanismes qui gouvernent la société démocratique-libérale, c'est à l'occasion de la propagation de l'oeuvre de Beks que je peux vérifier en pratique l'immensité des âneries que j'ai pu débiter à mes étudiants depuis longtemps.

Et on ne hait jamais autant que lorsqu'on a été trompé...

En effet, l'origine de mes malheurs actuels se trouve précisément dans la foi aveugle que j'avais dans les vertus pluralistes de la société dans laquelle je vis.

Cette foi, je l'ai gardée très tard, bien après la quarantaine, car je n'ai jamais eu l'occasion auparavant de la mettre vraiment à l'épreuve des faits.

Elle s'est manifestée encore spontanément, sans même que j'y réfléchisse tellement elle me dominait, lors de la conversation que j'ai eu, voilà bientôt trois ans, au centre Beaubourg avec Bordaz et Brunet, deux fonctionnaires du musée, pour les convaincre d'y exposer Beks.

Tout au long de cette conversation, cette anguille de Bordaz se tortillait sans cesse en répétant :

« Vous comprenez, nous avons une politique, nous ne pouvons pas le faire, nous avons établi une politique, alors vous comprenez... ».

Ce qui voulait dire :

« Nous avons établi des critères pour l'art. Les oeuvres qui n'y correspondent pas n'auront pas de place dans notre musée ».

A quoi j'ai alors fièrement répondu, comme si je professais un cours du haut d'une chaire à la faculté :

« Heureusement, nous vivons dans une société libérale et pluraliste. A la « politique » des uns s'opposera toujours celle des autres. Vous ne pouvez pas interdire aux autres de m'aider. Et même si vingt décideurs comme vous me refusent leur concours il s'en trouvera toujours un vingt et unième qui aimera cet art et acceptera de le montrer au public. Tôt ou tard donc, je trouverai des gens qui m'aideront dans la promotion de Beksinski en France ».

J'aurai dû me mordre la langue. Or, imbécile que j'ai été, en prononçant cette formule « profonde » et « résolument optimiste », je croyais dur comme fer que cela se passerait ainsi. J'ai même pris le sourire ironique qui a accueilli ma profession de foi pour de la bouffonnerie.

Quel con...

Lorsque les premières déceptions sont arrivées, j'ai d'abord cru que je m'y prenais mal.

« Je ne travaille pas assez », me disais-je, puisque c'est ainsi qu'on m'a appris à expliquer les échecs des hommes dans cette société.

L'idée ne m'effleurait même pas d'en rendre responsables les autres.

« C'est de ma faute et c'est passager, me répétais-je. Il faut redoubler d'efforts ».

Mais trois années de travail forcené ne m'ont pas fait avancer d'un pouce. Devant moi se dresse toujours un mur de refus polis, froids et déterminés. Un mur homogène, uniforme, monolithique fait de gens qui réagissent tous de la même manière : négative.

Un mur d'un seul tenant, complètement indifférent aux postulats du pluralisme, qu'aucune dictature totalitaire n'aurait mieux réussi à uniformiser à coups de matraques et de gaz lacrymogène.

Alors, depuis trois ans, je cours après une explication. Car je ne crois plus en celle qui rendrait responsable de mes échecs la médiocrité de la peinture de Beks ou la mienne dans sa promotion.

Je sais maintenant que la responsabilité, pour une bonne part, est de l'autre côté.

Mais depuis que j'ai acquis cette certitude, je n'ai pas trouvé la paix intellectuelle pour autant. Au contraire, au lieu de me culpabiliser, ce que je faisais depuis trois ans, je tourne maintenant en rond et me mords la queue sans parvenir à l'attraper : si c'est bien ce système qui est responsable, quels sont les vrais mécanismes qui le gouvernent ?

Car plus je le pratique, moins je comprends sa structure et sa dynamique.

Comment est-il possible que dans une société où semblent exister de multiples pôles de décision, plusieurs partis politiques, plusieurs syndicats, d'innombrables collectivités territoriales décentralisées, plusieurs journaux d'opinion, chaînes de télévision ou de radio, il y ait si peu de place pour des visions et des entreprises nouvelles ?

Comment est-il possible qu'il y ait tant de musées et de galeries, tant de critiques, de salons, d'artistes et de courants et qu'il y ait pourtant si peu de place pour un art « différent » ?

Bref, comment concilier cette apparente pluralité avec le règne d'un uniformisme quasi-indéfectible qui avoisine celui des grains de sable ?

C'est là où j'en arrive à me poser deux questions :

– ou bien cette société se gouverne par un pluralisme réel mais je suis trop bête pour en trouver la clé ?

– ou bien il ne s'agit là que d'une gigantesque illusion ?

C'est le centre de l'énigme autour de laquelle je tourne depuis des mois. Et, de plus en plus, je penche pour la seconde solution.

Là se trouve la raison de mes agressions verbales contre la propagande démocratique-libérale qui uniformise les esprits et contre la recherche du profit qui uniformise les actions.

Tous les reproches que j'ai accumulés à force de ruminer mes défaites, c'est là qu'ils trouvent leur point de départ : comprendre comment naît, vit et fonctionne cette formidable sensation de pluralité et de liberté à laquelle nul ne résiste... moi y compris.

Comprendre comment avance un système qui lamine les différences entre les gens et confisque leur individualité de façon indolore, sans la moindre violence, et avec l'acceptation enthousiaste des foules, si ce n'est parfois des victimes elles-mêmes ?

Pourtant, il suffirait de gratter légèrement le vernis qui le recouvre pour faire apparaître derrière la pluralité apparente un bloc de granite monolithique et terrifiant qui ne laisse aucune prise aux esprits rebelles.

Quand la rage m'étouffe après avoir essuyé un nouveau refus, j'accuse ce système de triche et de tromperie. Mais... c'est à la vérité une fascination que j'éprouve devant ses tours de prestidigitation auxquels même les intelligences les plus critiques se laissent prendre.

## REPROCHES

Hier, je m'en suis pris violemment à toutes sortes de gens. La « société » d'abord, et plus particulièrement « libérale ». Puis, j'ai concentré mes invectives sur la France et mes compatriotes de fortune. Mais la masse visée restait encore trop indistincte pour rendre mes insultes blessantes. C'est au « monde de la culture » que j'ai donc donné quelques coups de pied pour mieux ajuster la cible. Et pour ne pas manquer le plaisir d'entendre les gens hurler de rage j'ai précisément désigné les professionnels de l'art, le public et les collectionneurs.

Comme tout intellectuel qui a trop vite crié « coupable ! », j'en ressens aujourd'hui une gêne, des remords, de la honte. Je voudrais que tout cela s'oublie rapidement et je me fais conciliant. Mais je sais qu'à un moment ou à un autre, il faudra aller plus loin et carrément demander pardon.

Va ! Autant le faire tout de suite.

A) D'abord sur le principe même du réquisitoire que j'ai dressé hier contre tout ce monde, je dois me rétracter :

a) Se plaindre des gens et les insulter est une façon efficace de soulager ses tensions. En revanche, cela ne résout pas les problèmes. Comme pleurer ou crier, accuser quelqu'un me détend les nerfs. C'est animal.

Depuis que j'ai grandi, toutefois, j'ai commencé à mesurer l'intelligence des êtres d'après le degré du besoin qu'ils éprouvent à trouver un coupable lorsque la vie les contrarie. Je me suis même enorgueilli d'avoir quitté la foule qui hurle : « à mort ! » Depuis longtemps un malheur qui m'arrive n'est plus pour moi un prétexte pour jeter des anathèmes sur les autres. Me voilà pourtant à nouveau dans le droit chemin des substitutions courantes. Du « comprendre », je passe à « accuser », et du « réussir » à aligner des insultes à l'adresse des autres.

b) Puis, sur le moment de me plaindre : j'ai anticipé.

Tel que j'ai conçu hier mes leçons de morale, les bons et les mauvais points que j'ai distribués supposent ma victoire finale et la rétractation des « coupables ». Ils sont ce à quoi peut prétendre l'homme qui a eu raison contre tous. Ils s'adressent à ceux qui, hier encore récalcitrants, demanderaient pardon aujourd'hui.

Mais où est la victoire ? Et qui a battu son *mea culpa* ? Tant que le rapport de forces reste le même, c'est-à-dire en ma défaveur, il vaut mieux se taire. Car ceux à qui s'adressent mes invectives pourraient en rire.

Bref, je n'ai pas encore gagné le droit au réquisitoire, car le procès est à son début et qu'on en est à peine à l'audition des témoins. Les « fautes » des autres et ma propre « vérité » sont encore loin d'avoir été établies.

B) Quant au fond :

a) Pourquoi ne pas prendre les « professionnels de l'art » au premier degré, comme le bon sens les présente ? Pourquoi les accuser d'incompétence et d'arrogance alors que, peut-être, ils n'ont simplement pas de goût pour cette esthétique ? Quand les galeries, les musées, les fonctionnaires de la culture et les critiques, bref ceux qui gagnent leur pitance avec l'art ne répondent pas à mes lettres, n'ont pas le temps de m'écouter ou me disent le rituel « non, merci », est-ce forcément parce qu'ils ne font rien, sont sectaires et n'ont pas de passion pour la beauté ?

Leur vérité est peut-être là où ils affirment la trouver. Qui sait en effet si l'esthétique de Beks n'est pas réellement pour eux « décadente », « explicite », « anecdotique », « littéraire », « dépassée » ou « sinistre » ? Peut-être ne sont-ils pas des saligauds, comme je le prétends, mais pensent-ils vraiment ce qu'ils disent ? Je les accuse de dire n'importe quoi et notamment de ne pas ressentir un réel amour pour la peinture.

Et s'ils étaient sincères et trouvaient réellement les tableaux de Beks dégueulasses ? Qui sait, qui sait ? Peut-être ne mentent-ils pas et ont-ils même raison ? Peut-être ne portent-ils aucune responsabilité personnelle et ne commettent-ils ni mensonge ni erreur ? Leur réticence devant la peinture de Beks est peut-être authentique et n'est due ni au je-m'en-foutisme ni à l'insensibilité à la beauté, mais à leur fidélité à l'esthétique de ce pays ? Il est probable qu'ils soient capables de vraies émotions et ne mentent pas lorsqu'ils affirment détester Beks et aimer par exemple un Chagal.

b) Et le public ?

Je lui ai reproché de m'avoir trompé d'abord, de m'avoir trahi ensuite.

M'avoir trompé par toute cette foule qui est venue à la galerie Valmay, par toutes ces expressions d'admiration et d'émotion, par ces inscriptions dithyrambiques dans le livre d'or et par ces félicitations que j'entendais à longueur de journées.



M'avoir trahi, car aujourd'hui c'est le silence. Pas un coup de téléphone, pas une lettre, pas même une demande de renseignement. Tous volatilisés. Pourquoi m'avoir ainsi manifesté tant d'émotion, puis m'avoir laissé tomber ?

Mais le public m'a-t-il manifesté d'autres sentiments que ceux auxquels on devait s'attendre de lui ? Et puis m'a-t-il vraiment abandonné ?

Certes, sans son concert d'émerveillements avant l'exposition et pendant sa durée, je ne me serais pas enfermé dans un piège. J'aurais même sûrement adopté une toute autre tactique : prudente et de longue haleine.

Mais l'enthousiasme du public a-t-il été faux alors que son lâchage a été si cruellement réel ? Suis-je bien avisé d'accabler les simples amateurs d'art de m'avoir envoyé d'abord un faux message, puis, quand je m'y suis fié, de m'avoir abandonné ?

Le public est peut-être réellement composé des badauds, comme me l'a fait comprendre Claude Minière, qui affirmait que les gens admirent ce qu'on leur dit d'admirer et qu'ils ne ressentent rien de réel. Le public est peut-être effectivement un enfant à qui on ne peut pas en vouloir de s'être enflammé pendant une minute et d'avoir aussitôt oublié ses élans ? Peut-être est-ce vrai qu'il va et qu'il vient pour tuer le temps. Qu'il se distraie et s'amuse. Qu'il dit n'importe quoi et qu'aucun homme avisé ne devrait jamais prêter l'oreille ni à ses exclamations ni à ses récriminations...

Ainsi, comme me l'a expliqué le critique d'art Pierre Brisset, le public est venu à mon exposition simplement parce qu'il a été attiré par la publicité que j'ai faite autour d'elle. Selon Pierre Brisset, il n'y a pas eu de lâchage dans la mesure où, avec le départ du cirque, l'amusement a disparu. Ce serait à moi de recréer la distraction. Et comme tous les enfants, le public reviendrait alors pour voir le spectacle.

Oui, c'est l'explication du critique d'art Pierre Brisset.

c) Et les collectionneurs ?

Je leur en veux. J'en conviens. Car si les fonctionnaires « s'en foutent », si les galeries ne pensent qu'à « gagner du fric », si le public est veule, va, vient, applaudit et oublie, les collectionneurs devraient être ceux qui marient l'amour de l'art à la passion de le posséder. Or, tu connais le résultat, Ami : je n'ai pas réussi à leur vendre un seul tableau. Certains ont même refusé le don gratuit, que je leur avais proposé, de mes meilleures pièces.

Mais au fond, pourquoi trouver là une marque de culpabilité ? Parce qu'en Pologne les collectionneurs s'arrachent les tableaux de Beks à n'importe quel prix ?

D'abord, c'étaient essentiellement les intellectuels qui les achetaient dans mon pays au début de la carrière de Beks. Ni la bourgeoisie de l'argent

(*inicjatywa prywatna*) ni la nomenclature du Parti ne les recherchaient à cette époque. Ainsi, dans les années 1970, presque tous les acquéreurs des tableaux de Beks en Pologne étaient des journalistes, des écrivains ou des cinéastes. Je les connais maintenant à peu près tous. Et si les intellectuels n'ont pas acheté en France au début du lancement de Beks, à qui la faute, sinon à moi ? C'est quand même moi qui ai établi les prix à trois cent quarante mille francs pièce. Ces gens ne disposent pas de pareilles sommes, même pour se payer un chef-d'oeuvre.

Et les riches ? Ici et là, en Pologne comme en France, ils ont toujours acheté pour « placer ». Un Sinczak, « *badylarz* » des environs de Varsovie, n'a pas acheté les quatre tableaux de Beks qu'il possède pour leur parler « de l'âme à l'âme ». S'il les regarde le samedi soir avant d'aller au lit, c'est parce qu'il y voit une montagne de pièces d'or. Quand il s'est avisé de les acheter ce n'était pas avant qu'ils deviennent célèbres, chers et incontestés. Il n'y connaissait rien, au point de demander à un peintre de sa connaissance de choisir ceux qu'il devait acheter.

Pourquoi alors rendre coupables les collectionneurs français quand ils se font tirer l'oreille ? Ils demandent la même chose : une garantie de peinture célèbre pour acheter séance tenante et faire alors un bon placement. A moi de leur montrer l'intérêt.

Quelle est la conclusion provisoire de tout cela ?

Au fond, le seul reproche que je puisse adresser, c'est à moi-même que je le dois d'abord : j'ai espéré une réussite fulgurante, brillante et nette, et là-dessus j'ai échoué. C'est un travail long, patient et ingrat qui m'attend. Furieux, j'en veux aux autres.

En somme, pourquoi prendre les gens pour autre chose que ce qu'ils sont ?

C) Il reste quand même un malaise, comme une odeur de triche. Il vient de l'abîme qui sépare le discours de la réalité.

a) Depuis vingt-deux ans que je vis en Occident, on m'a toujours inculqué, et je l'ai toujours fidèlement transmis à mes étudiants sans plus de vérifications, que dans « le régime du pluralisme et de la liberté » il y a toujours de la place pour l'épanouissement de « cent fleurs ». Car si l'un refuse d'aider à l'éclosion d'un talent aujourd'hui, un autre acceptera de le faire demain. C'est même ce que j'ai répondu à Bordaz, (excuses-moi, Ami de le répéter) ce fonctionnaire du centre Beaubourg, alors qu'il me prédisait que je ne trouverais personne pour exposer Beks :

« Heureusement, lui ai-je dit, avec une ridicule assurance à la fin de notre entretien, nous vivons dans un monde de liberté et de pluralisme. Vous ne pouvez pas interdire aux autres de m'aider. Et même si vingt décideurs comme vous me refusent leur concours, il s'en trouvera toujours un vingt et unième qui aimera cet art et acceptera de le montrer au public ».

Je le disais avec ardeur, tellement cela me semblait logique et rationnel.

Je sais aujourd'hui que ce sont des balivernes, car le pluralisme est ici une façade et la liberté un leurre. Je l'ai vérifié sur mon dos et si tu veux, Ami, je peux te le montrer. Tu y trouveras des cicatrices indélébiles.

b) En second lieu, c'est la promesse implicite d'un jeu honnête, « à la loyale », que cette société ne tient pas. Le respect des talents et du travail, des passions « nobles » et du dévouement tant de fois souligné, où est-il ? Là, en effet, le mensonge est patent car la propagande omniprésente de ce système vante l'effort et promet la récompense, exalte les talents et jure l'honnêteté. C'est sur ces valeurs, affirme-t-elle, qu'il se fonde.

Mensonge que tout ça ! La société démocratique-libérale ne récompense pas les meilleurs et triche au jeu. Quand on s'élève tant soit peu au-dessus d'elle pour mieux la voir, on s'aperçoit combien elle est uniformisée et impuissante par en bas, élitiste et répressive par en haut.

D) Mais si telle est la réalité, n'ai-je pas eu le temps, plus tôt, de m'en apercevoir ?

N'ai-je pas eu l'occasion de découvrir que c'est une fable, la compétition respectueuse des règles ; et que c'est une réalité, la bagarre à coups de pied et de barres de fer ?

a) Certes, d'abord immigré marginal, je ne pouvais m'en rendre compte car je n'étais pas admis dans le jeu.

Puis étudiant-travailleur-gauchiste, j'en refusais *a priori* les principes en condamnant cette société en bloc du seul point de vue qui m'intéressait à l'époque : celui d'un prolétaire.

Quand les conditions de ma vie m'ont fait entrer dans le « système », j'ai rapidement subodoré la triche. Mais je n'en avais pas encore mesuré les proportions. Je continuais à vivre en solitaire dont la vie dépendait de lui seul et de personne d'autre. J'admets qu'il est exceptionnel de dépasser comme moi la quarantaine, dans une coquille protectrice, en ignorant à peu près tout des dimensions réelles de la quotidienneté.

b) J'admets aussi que si je m'étais trempé plus tôt dans ce monde de « liberté pluraliste » au lieu de l'enseigner à partir de livres écrits par d'autres solitaires comme moi, j'aurais tout de suite connu les vraies formes des choses. Et là, pour mener mon projet je m'y serais pris autrement.

Oui, si je n'avais pas vécu volontairement en intellectuel individualiste toute la première moitié de mon existence, je me serais épargné une cruelle déception. Ou bien elle m'aurait été distillée plus tôt, à petites doses, comme un poison contre lequel j'aurais fini par être immunisé. En tout cas, je n'en aurais pas naïvement avalé d'un seul trait une casserole entière et ne serais pas en train de me tordre, aujourd'hui, de douleurs et de spasmes.

Alors quelle en est la dernière conclusion ?

Si culpabilité il y a, elle est partagée : cette société ne joue pas franc jeu, même avec ceux qui acceptent ses règles. Mais j'ai été le roi des cons de ne pas le découvrir plus tôt.

5 V 1986

## BON SENS

« Ça ne lui plaît pas ? Il n'a qu'à rentrer chez lui. C'est de la Pologne qu'il est venu, non ? Eh bien, qu'il retourne chez Jaruzelski, si ça ne lui plaît pas, la liberté en France ? A Varsovie, il aura de ce pluralisme qu'il réclame à en baver ».

« Mais... ».

« Il n'y a pas de « mais ». Qu'il la ferme et soit content qu'on l'ait accepté. Les autres n'ont pas eu cette chance ».

Oui, bien sûr. Puisque ce sont les vrais démocrates français qui le disent...

5 V 1986  
L'EFFET DU TEMPS

Si au lieu de noyer mes chagrins dans les pages de ce manuscrit, je me plaignais à haute voix, pour les uns je paraîtrais ridiculement naïf : se rendre compte à la quarantaine seulement des règles du jeu de cette société serait, selon eux, déconcertant.

D'autres diraient pour défendre cette société que je lui prête des défauts qui ne lui sont pas spécifiques. Simplement « la vie est comme ça ». Ni ce pays ni le système qui le gouverne ne seraient responsables de ce que les gens sont ce que, depuis toujours, ils ont été.

Il y a enfin ceux que j'ai offensé nommément. Ceux-là, s'ils apprenaient les invectives que je leur adresse tout au long de ces pages me feraient passer un sale quart d'heure.

Au total, si de mon vivant je m'avisais imprudemment de publier ces « Notes sur la situation générale », sur mille lecteurs :

– neuf cent cinquante murmurerait à la fin de la lecture : « Bien fait pour ta gueule, sale con ».

– trente pousseraient un soupir distrait : « Dommage, car ça a été quand même une expérience intéressante ».

– quinze compatiraient : « Pauvre homme... Mais il a quand même été imprudent ».

– cinq diraient : « Si je pouvais l'aider je n'hésiterais pas ».

– nul ne bougerait.

Dans un siècle, quand personne ne pourra plus se sentir visé par mes agressions verbales, car le temps écoulé protégera mes lecteurs de toute responsabilité, ces proportions seront probablement inversées.

Même les plus haïssables des Minière, des Zadora, des Grympas qui peupleront le milieu de l'art du vingt et unième siècle, surenchériront à qui mieux mieux :

« Et pour si peu Dmochowski a échoué ? C'est vraiment bête. Si j'avais vécu à cette époque-là je lui aurais donné tout l'appui de notre ministère pour l'aider à faire au monde le don de cette magnifique peinture. C'est à croire que c'était des tarés qui habitaient cette planète avant nous. Aurais-je alors acheté un tableau de Beksinski pour notre musée ? Quelle question ! C'est comme si on m'avait demandé si j'aurais acheté ou exposé un tableau de Van Gogh de son vivant ! »

## COMPLAINTES

Sinistre journée de pluie.

1) C'est un lundi aujourd'hui. Tiens, pas un vendredi ! J'attends une réponse de la banque à ma demande de prolongation du délai pour rembourser ma dette et je me pose cette question :

« Combien de temps peut-on vivre dans la peur ? »

2) Nous nous sommes dit avec Ania, que l'exposition d'automne ne pourra pas avoir lieu. Je n'ai pas d'argent pour la monter. Si elle devait se faire, il faudrait d'ailleurs que les préparatifs démarrent dès maintenant.

3) Je vais à Cannes sans trop savoir pourquoi. Qui voir, qui inviter à la projection et au restaurant ?

Car cette forme méprisable de corruption de la racaille journalistique semble absolument incontournable, sans pour autant être toujours efficace. Ces gens sont tellement sollicités que lorsqu'enfin l'un d'eux se dérange pour venir manger mon repas, il ne se sent nullement obligé, en contrepartie, de faire connaître aux autres l'information que je lui demande de transmettre, et se goinfre « à l'oeil ».

4) Mes plaintes me rappellent celles de Mme Malinowska, la mère de mon ami de jeunesse Marek Nowakowski, paralysé depuis vingt-cinq ans. Pas une lettre d'elle ne commence et pas une ne finit autrement que par une litanie des malheurs qui lui sont récemment tombés sur la tête. J'ai fini par cesser d'ouvrir ses lettres et je ne lis que les cinq ou six mots que Marek arrive à gribouiller et qui sont invariablement optimistes, résignés et sereins.

Qui aura le courage de lire un jour, jusqu'au bout, mes interminables gémissements ?

1) Je crois que la notion de la négation, le « non », est une invention humaine, tout comme l'est le « zéro ». Car le « non », comme le « zéro » n'existe pas dans la nature. La nature ne peut qu'« être ». Le « non » et le « zéro » sont le « non-être ». Ce qui est inconcevable là où il ne peut y avoir qu'existence.

Le « non » est une partie de l'alternative de tout choix (« oui ou non »). Or le choix est l'attribut de la conscience et l'élément des buts humains. La conscience et les buts n'existent pas dans la nature, tout comme les choix n'y existent pas non plus. En dehors de l'homme et de la vie sociale, le « non » est un non-sens. Tout comme le « zéro ».

2) L'homme ne peut concevoir que ce dont le principe et les modalités existent déjà dans la nature. Il en est issu et en fait partie. Il ne peut donc pas la dépasser ni créer des principes nouveaux. Son seul pouvoir est de parvenir à les connaître pour les reproduire. Tout ce dont il est capable est de devenir une source autonome du mouvement des éléments de la nature en en modifiant, par ses choix, les moments, les proportions et les rapports. Mais en dehors de cela, il est inconcevable qu'il puisse « inventer », ou « créer » quelque chose dont le principe et tous les éléments n'existeraient déjà.



## LETTRE à MES COMPATRIOTES

Dans une « note » de ce matin, consacrée à la « Liberté de parole », j'ai annoncé que je reproduirais les articles que j'ai écrits en 1981 et en 1982 pour les faire publier dans la presse française.

Ce faisant je veux démontrer pièce à l'appui combien le discours démocratique-libéral sur la liberté dans ce régime est décalé par rapport à la réalité.

D'abord nul journal n'a voulu prendre ces articles. Enfin, après une âpre bataille que j'ai menée avec lui pendant des mois pour le contraindre moralement à le faire, Le Monde les a publiés dans la rubrique « Idées ».

Je prétends que ces articles ont été correctement écrits et que le refus obstiné des journaux de ce pays de les publier ne résultait pas de ce qu'ils n'étaient pas « à la hauteur ».

J'affirme que d'autres que moi éprouveraient les mêmes difficultés s'ils s'avisait d'entreprendre la même démarche.

Je soutiens que ces difficultés résultent de ce que ces messieurs de la presse démocratique-libérale ont dépouillé les citoyens de leur liberté d'expression et qu'ils se la sont appropriée.

J'enrage que, sous prétexte de le faire mieux, plus promptement et plus « professionnellement » que nous, ils en ont fait leur métier.

Je les accuse, par conséquent, d'avoir transformé la question de la liberté en question de gagne-pain.

Je les hais parce que, au nom de la défense de leur bifteck (oh combien compréhensible alors, n'est-ce pas ?), ils ne laissent pénétrer aucun concurrent dans la sphère de leur activité.

Voici l'article publié par « Le Monde », le 20 octobre 1981, à la veille de « l'état de siège » déclaré en Pologne par le général Jaruzelski, le 12 décembre 1981 :

### « LETTRE A MES COMPATRIOTES

Ils ont fait un émule les deux cents membres de Solidarité qui ont démissionné pour protester contre la ligne extrémiste adoptée par la première session du congrès du nouveau syndicat. Aussi insignifiant que soit mon geste, moi aussi je démissionne. Non pas de Solidarité ni du parti communiste auquel je n'ai jamais appartenu. Je démissionne de l'enthousiasme que m'a inspiré,

comme à tout Polonais, comme à tout homme libre, une année de renouveau polonais.

La tendance maximaliste qui a imposé à Gdansk, lors des débats de la première session du congrès de Solidarité sa ligne politique pousse à présent sans même le percevoir clairement à l'affrontement avec nos ennemis héréditaires - les Russes et les Prussiens. Elle risque ainsi non seulement de faire sombrer les acquis d'une année de lutte libératrice de toute la nation, mais aussi de précipiter l'Etat polonais dans l'imprévisible.

Sans doute êtes-vous indignés d'entendre une pareille accusation dans la bouche d'un compatriote qui, de surcroît, n'est pas un membre du parti. Mais avant que vous ne criiez « Trahison », laissez moi vous dire mes quatre vérités :

La première vérité c'est qu'à l'illusion d'une équipe de mégalomanes voulant, en dix ans, faire de la Pologne une puissance économique mondiale succède maintenant l'illusion d'une fraction de libéraux qui, en l'espace d'un an, prétend pouvoir faire de notre pays une démocratie modèle. Les premiers l'ont amené à la ruine. Les seconds le mènent à l'aventure.

Je suis peut-être un affreux réactionnaire, mais je sais que lorsqu'un peuple a été, pendant des dizaines d'années, anesthésié, abruti politiquement, trompé et privé de toute participation au pouvoir, comme fut le nôtre depuis 1945 et avant, c'est un leurre que de lui faire croire maintenant que cette démocratie consiste à pouvoir brusquement tout exiger et à menacer d'une grève nationale pour un oui ou pour un non.

Ma deuxième vérité c'est qu'il est constant que l'objectif de la politique soviétique à l'égard de l'Etat polonais était, jusqu'en 1943, sa destruction. D'abord par la guerre, comme en 1919-1921, puis par le morcellement, comme en 1939 avec le pacte Ribentropp-Molotov. Mais il est tout aussi constant qu'à partir de 1943, Staline changea d'idée. Les vingt millions de morts dénombrés parmi les siens lui avaient appris que, pour ne plus subir à l'avenir de conquérants de l'Ouest, il lui fallait un verrou d'acier : un Etat polonais fort et dominé par ses alliés idéologiques. Logiquement, donc, c'est lui qui, à Téhéran, à Yalta et à Potsdam, a exigé pour la Pologne la frontière Oder-Neisse, la Silésie et la Prusse orientale. Logiquement aussi, c'est lui qui, en laissant les armées allemandes en fuite écraser le soulèvement de Varsovie de septembre 1944, en a profité pour installer ses amis politiques au pouvoir en Pologne.

Or, la ligne politique qu'imposeraient au renouveau polonais les maximalistes de Gdansk, ajoutée à la banqueroute économique provoquée par

Gierk, plonge la Pologne dans un état d'instabilité durable qui permettrait, dans un éventuel affrontement avec l'Ouest, de faire sauter le verrou polonais sans difficulté. Du coup, l'existence étatique de la Pologne deviendrait à nouveau sans aucun intérêt politique et stratégique pour Moscou.

En outre, l'hostilité à l'égard des Soviétiques prend, sous l'impulsion des esprits échauffés, des proportions que ces premiers peuvent difficilement tolérer. Les profanations de monuments aux soldats soviétiques, les menaces de grève nationale pour exiger que le tank soviétique soit enlevé du monument des héros de Westerrplatte, sont une gifle morale assenée à l'URSS. Une gifle qui, si elle a ses raisons profondes, n'a pas - c'est le moins qu'on puisse dire - le mieux choisi son heure.

Mais alors, quel calcul politique retiendrait encore le Kremlin de revenir à la vieille idée de détruire à jamais un Etat polonais en passe de se désagréger et qui lui est devenu franchement hostile ?

Ma troisième vérité, c'est que si l'on se prépare à la guerre, c'est bien pour la gagner, et non pour en mourir. Certes, je ne peux pas chercher la confirmation de cette évidence auprès de ceux qui, en septembre 1939, ont dû, avec les seuls sabres - et à cheval - attaquer les tanks allemands, car bien sûr ils en sont morts. Or, bien plus qu'en 1939, la Pologne, dans son état actuel est incapable d'opposer la moindre résistance. Ruinée par la gestion de Gierk, écrasée par une dette de cent quarante cinq milliards de francs que l'Occident, malgré les encouragements, les moratoires et l'aide alimentaire, ne manquera pas de lui réclamer, la Pologne crève littéralement de faim. Son matériel militaire, de fabrication soviétique, est entièrement dépendant des fournitures, munitions et pièces détachées soviétiques. Quant à l'aide militaire occidentale, on sait qu'elle ne viendra pas. L'Occident a prouvé en 1956 et en 1968 qu'il respecte à la lettre le partage de Yalta. Comme il n'a pas voulu mourir une première fois pour Dantzig (Gdansk) en 1939, il ne le voudra pas plus en 1981. D'ailleurs, les Russes n'ont même pas à pointer un canon pour nous écraser. Il leur suffit de prétexter des travaux sur l'oléoduc « Amitié » (sic) comme ils ont déjà prétexté des travaux sur les autoroutes menant à Berlin-Ouest en 1948-49, pour en établir le blocus. Dès lors, la Pologne, dépendante à plus de soixante dix pour cent du pétrole soviétique, n'en aurait pas une goutte quand l'hiver il fait facilement vingt degrés en dessous de zéro à Varsovie. La mettre à ce moment-là à genoux ne serait qu'un jeu d'enfant.

Enfin, j'ai une quatrième vérité à vous dire, aussi secondaire qu'elle vous paraisse : *pacta sunt servanda*. L'accord de Gdansk du 31 août 1980, librement

consenti par le Comité de grève du chantier naval Lénine et la Commission gouvernementale, prévoit, avec une parfaite clarté (première partie, point 2) que : « Les nouveaux syndicats... n'entendent pas jouer le rôle d'un parti politique. Ils... reconnaissent que le POUP exerce un rôle dirigeant dans l'Etat et ne contestent pas le système établi des alliances internationales... ».

Or, s'il est certain que le gouvernement met une mauvaise volonté manifeste pour réaliser sa promesse selon laquelle (deuxième partie, point 2) : « L'activité de la radio, de la télévision, de la presse et de l'édition devra servir le pluralisme de la pensée, des opinions et des jugements. Elle devra être soumise à un contrôle social », cela ne justifie en rien le fait qu'un mouvement qui est né de la réaction contre le mensonge et le mépris du droit finisse par renier ses engagements les plus solennels. C'est pourtant ce qu'est en train de faire la tendance maximaliste de Solidarité, qui avoue vouloir supprimer dans les statuts du syndicat l'affirmation de la primauté du Parti. Elle annonce que désormais Solidarité ne se contentera plus d'être un syndicat mais revendique le rôle d'un « mouvement social », ce qui l'autoriserait à se poser en concurrent du Pouvoir et de l'Etat.

Elle lance enfin un appel à la création des syndicats libres dans d'autres Etats socialistes, ce qui, aussi souhaitable et excellent que soit par ailleurs la chose, peut être perçu comme un acte d'hostilité envers les alliés de la Pologne. Du moins si l'on croit la même accusation d'une rupture d'alliance formulée par les Occidentaux lorsque, à l'issue de la Première Guerre mondiale, où ils furent les alliés de la Russie, ils ont entendu les bolcheviques lancer aux ouvriers de l'Ouest l'appel à la propagation de la révolution dans leur pays.

Alors, je veux bien être un faux Polonais, vendu à Moscou, voir traître à la cause. Mais, désormais, messieurs, nos routes se séparent. J'abandonne le rôle de votre fervent partisan qui était le mien depuis un an. Je démissionne du renouveau polonais dans la forme que vous commencez à lui imprimer ».

## DE L'ART. 33

Voici donc le deuxième article que j'ai écrit sur la crise polonaise à la suite de l'introduction de « l'état de siège » à Varsovie. Il a été publié par Le Monde, le 2 mars 1982 dans la rubrique « Idées ». Pour le voir publié j'ai dû au moins vingt fois téléphoner et écrire à la rédaction.

Il a été coupé par la rédaction et son message transformé. D'un texte qui saluait « l'état de siège » introduit par le général Jaruzelski (et pour lequel, je l'espère, l'Histoire lui rendra un jour hommage) et le remerciait d'avoir évité à la Pologne l'invasion par les troupes du Pacte de Varsovie, il en est ressorti un petit texte sans expression, dont rien ne résulte et avec lequel je n'ai rien de commun ni sur le plan intellectuel ni sur le plan moral.

Puisque tu ne peux pas le déduire de sa lecture, Ami, j'explique que le but de l'article était de démontrer que le général Jaruzelski, contrairement aux accusations lancées par la propagande démocratique-libérale n'a commis aucun « coup d'Etat » et que le Conseil d'Etat polonais, en instaurant « l'état de siège », a simplement appliqué un article de la Constitution polonaise qui l'y autorisait. Mais si, en allant plus loin, les « démocrates » français finissaient par reprocher à cet article d'être « antidémocratique », ils seraient bien inspirés de se souvenir que la très « libérale » Constitution française de 1958 contient une disposition similaire. En un mot, s'ils entendent donner aux Polonais des leçons de démocratie, qu'ils commencent par balayer devant leur propre porte. C'était le message de mon article qui a été complètement faussé par les ciseaux d'un rédacteur du Monde qui a coupé les passages les plus explicites.

Le voici :

### « DE L'ARTICLE 33 A L'ARTICLE 16

Par delà les aspects politiques de la crise polonaise, il est certaines considérations qui ne peuvent laisser indifférent le lecteur français.

Ces considérations éclairent d'une lumière nouvelle le débat sur les risques que fait courir le maintien de l'article 16 de la Constitution française. Rappelons que cet article permet l'instauration en toute légalité d'un état d'exception en tout point comparable à celui qui a été instauré en Pologne dans la nuit du 12 au 13 décembre 1981. Car, aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est en parfaite légalité que le général Jaruzelski s'est saisi des pouvoirs exceptionnels. Et c'est justement cette facilité à rester en accord avec le droit qui doit faire réfléchir.

Or la légalité de la prise des pouvoirs extraordinaires par le général Jaruzelski peut être très aisément prouvée par deux séries de considérations :

D) « Y a-t-il eu un coup d'Etat ? »

« Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres » (renvoi 1). On entend ainsi certains observateurs affirmer qu'en se saisissant des pouvoirs exceptionnels le général Jaruzelski se serait rendu coupable d'un « coup d'Etat », d'un « coup de force » ou qu'il a effectué un « putsch militaire ». Est-ce bien exact sur le plan du droit ?

Selon la définition qu'en donne M. Prélôt et J. Boulouis (renvoi 2) un coup d'Etat est « un acte violent d'une partie des pouvoirs publics contre l'autre » (renvoi 3).

C'est surtout le coup d'Etat de Louis Napoléon du 2 décembre 1851 qui répond le mieux à la définition qu'en donnent les juristes. Un organe du pouvoir, le Président de la République, s'empare par la force de l'ensemble du pouvoir. Il dissout l'Assemblée nationale et, quelques mois après, reçoit du Sénat asservi la dignité et l'hérédité impériales. Il a beau dire : « Je suis sorti de la légalité pour entrer dans le droit ». Nul n'est dupe. Il s'agit bien d'un coup d'Etat.

Si c'est bien un organe du pouvoir - le Premier Ministre - qui, au détriment des autres organes, a réuni entre ses mains tous les pouvoirs, il ne semble pas pourtant qu'il s'agisse d'un coup d'Etat. Il ne semble pas que l'investiture du général Jaruzelski à la tête du Conseil militaire du salut national ait été extorquée au Conseil d'Etat par la force.

La qualification de coup de force ne semble pas plus heureuse. « Le coup de force, appelé souvent aujourd'hui « putsch », pour mieux le distinguer de l'insurrection anonyme, est, comme elle, d'origine privée » (renvoi 4). Il s'agit alors d'une action du type de celles qu'ont menées Babeuf ou Blanqui. Plus récemment encore, il s'agit de l'action de Mussolini à la tête des groupements paramilitaires privés, qui s'empare du pouvoir en Italie après la marche sur Rome le 28 octobre 1922. Il s'agit bien là d'un coup de force.

---

1 *L'art. 27 de la Constitution française de 1789.*

2 *Institutions politiques et droit constitutionnel. Dalloz, 1978, p. 187.*

3 *Cf aussi Curzio Malaparte, Technique du coup d'Etat. Grasset, 1931.*

4 *M. Prélôt et J. Boulouis, op. cit., p. 186.*

Pour se saisir des pouvoirs exceptionnels, le général Jaruzelski n'était pas réduit à devoir s'appuyer sur des forces paramilitaires privées. Il avait derrière lui l'armée du pays dont il était le chef.

En résumé, sur le plan juridique, le général Jaruzelski n'avait point besoin de recourir à un « coup d'Etat », « putsch » ou « coup de force ». Il n'avait qu'à suivre les formes constitutionnelles. C'est ce qu'il a fait.

## II) « Y a-t-il eu violation de la Constitution ? »

S'il ne semble pas y avoir eu un « coup d'Etat » de la part du général Jaruzelski, ne peut-on se demander s'il n'y a pas eu tout de même violation de la Constitution par le Conseil d'Etat lui-même ?

Il faut d'abord citer in extenso l'article 33 consacré à cette éventualité :

« 1) L'état de guerre ne peut être proclamé qu'en cas d'agression armée contre la République populaire de Pologne ou dans la nécessité d'exécuter les engagements découlant des traités internationaux de défense commune contre une agression. Une telle décision est prise par la Diète ou, lorsque la Diète ne siège pas, par le Conseil d'Etat.

2) Le Conseil d'Etat peut proclamer l'état de siège sur l'ensemble ou sur une partie du territoire de la République populaire de Pologne, si des considérations de défense ou de sécurité l'exigent. Le Conseil d'Etat peut, pour les mêmes raisons, proclamer la mobilisation partielle ou générale ».

La lecture de cet article, extrait de la traduction officielle en français de la Constitution polonaise, enseigne tout d'abord que le nom donné par les médias français, après une traduction hâtive, à la mesure prise par le Conseil d'Etat est erroné et trompeur. Il ne s'agit pas du tout de « l'état de guerre » (dans le texte polonais *stan wojny*) mais de « l'état de siège » (dans le texte polonais *stan wojenny*). L'expression « état de guerre » est réservée à la seule hypothèse du point 1 de l'article 33, c'est-à-dire à l'hypothèse classique d'une déclaration de guerre faite à un Etat tiers qui commettrait à l'égard de la Pologne une agression armée.

L'attention doit en revanche se porter sur le point 2 de l'article 33, qui parle de « l'état de siège » proclamé par le seul Conseil d'Etat et sur lequel celui-ci s'est fondé pour prendre la mesure en question.

Malgré l'identité de nom, cet « état de siège » ressemble très peu à son homonyme français de la loi du 9 août 1849. C'est avec l'article 16 de l'actuelle Constitution française que « l'état de siège » de l'article 33 point 2 de la

Constitution polonaise doit être comparé. Comme dans l'article 16 français, la décision de recourir aux mesures exceptionnelles est ici confiée au seul chef de l'Etat (le Conseil d'Etat polonais est le chef collégial de l'Etat polonais). Davantage encore que dans l'article 16, elle est discrétionnaire. Elle n'exige en effet l'avis d'aucun organe, tel le Conseil constitutionnel dans la Constitution française. Elle n'impose aucune surveillance de l'exécutif par le Parlement réuni de plein droit, comme c'est le cas dans l'article 16 (encore que cette surveillance se réduise en France à très peu de choses puisque le Parlement français ne peut alors mettre en jeu la responsabilité politique du gouvernement).

Quant aux conditions de fond nécessaires pour recourir à « l'état de siège », elles sont définies de façon plus permissive encore qu'elles ne le sont dans l'article 16 de la Constitution de la Cinquième République. Notamment, il n'est pas nécessaire que le « fonctionnement des pouvoirs publics constitutionnels » soit interrompu.

Pour que le Conseil d'Etat polonais puisse proclamer « l'état de siège », il suffit que « des considérations de défense ou de sécurité de l'Etat l'exigent ». Il n'existe donc aucune condition objective, vérifiable par un observateur extérieur qui serait exigée à cet égard par la Constitution polonaise. Notamment aucune « menace », aucune « situation », aucune « atteinte » à la défense ou à la sécurité de l'Etat n'est requise. Il suffit d'une simple conviction du Conseil d'Etat polonais qu'il est nécessaire - pour la défense ou pour la sécurité de l'Etat - de recourir à « l'état de siège » pour que ce recours soit automatiquement conforme à la Constitution. Il est évident donc qu'aucune inconstitutionnalité ne peut être reprochée au Conseil d'Etat polonais à propos de l'instauration de « l'état de siège » le 12 décembre 1981. Tout comme il était difficile de crier à la forfaiture lorsque le général de Gaulle a décidé, le 23 avril 1961, de recourir à l'article 16. Le seul reproche qui puisse être formulé est celui à l'adresse de la Constitution polonaise elle-même d'être laxiste à l'égard de l'exécutif en lui octroyant un tel droit.

Le même reproche peut être adressé à la Constitution française de 1958.

Avant de crier « dictature à Varsovie ! », je propose donc qu'on commence par là ».



## SYSTEME

« Alors, selon toi, il y aurait une mafia, une concertation des méchants qui confisqueraient à leur profit la liberté. Une sorte de Loge P2 ? Mais ça ne tient pas debout. C'est de la paranoïa. L'Imprécateur, le complot ourdi, la Ve colonne : c'est du délire ».

Bien sûr que ces gens ne se sont jamais concertés. Bien sûr qu'il n'y a pas de mafia devant moi. Il y a en revanche, un système dans lequel les individus se meuvent d'instinct, tous dans la même direction, car tous actionnés par les mêmes mobiles.

Mettez un être vivant dans un labyrinthe, la première chose qu'il fera ce sera de chercher à en sortir. Mettez-le maintenant dans un désert et il cherchera tout de suite un puits. Mettez un homme devant une femme nue et il aura une érection. Jetez un billet de cinq cents francs par terre et tout passant se baissera pour le ramasser. Et ainsi de suite.

Ensuite organisez, ou laissez s'organiser, un système à partir des éléments comme ceux-là. Il peut être tortueux, compliqué et complexe, mais il suffit qu'il soit cohérent et logique. Puis mettez les gens dedans. Ils ne verront que leurs actions immédiates et n'auront même pas la conscience que de leurs faits et gestes conjugués il ressort quelque chose de construit, un tout articulé, et que ce tout a une tête, des bras et un projet à réaliser. « Les hommes font l'Histoire. Mais ils ne savent pas l'Histoire qu'ils font ».

Ils ne s'apercevront même pas qu'ils agissent dans la plupart des cas de façon similaire en réaction aux mêmes « stimulants ». Au contraire, ils auront l'impression de liberté et n'auront besoin ni de knouts ni de goulags pour marcher en rangs serrés dans la même direction. Ils agiront tous de la même façon, inconsciemment, par réflexe, spontanément - par consensus. Leur ignorance des raisons pour lesquelles ils vont se comporter tous de la même manière leur donnera la sensation d'un intime accord avec eux-mêmes, d'une totale liberté d'action. Et il n'y aura besoin ni de mafia ni de concertation entre conjurés, ni de Ve colonne. C'est simple et ça marche.

Je le vois en observant les catégories entières de gens à qui j'ai à faire. Les conditions de leur appartenance à un groupe les font agir tous de la même manière alors qu'ils ne s'en aperçoivent même pas. Parfois ça donne (à tort) l'impression d'imitation servile, d'obéissance obséquieuse ou de concertation préalable. Non, il n'y a rien de tout cela. Et quand je me suis plains du consensus qui règne entre les fonctionnaires de l'art, ou de celui qui règne entre les marchands de l'art ou enfin de celui qui se produit entre les critiques de l'art, c'est à cela que je pensais : au fait qu'une fois mis dans les mêmes

conditions, poussés par les mêmes stimulants, les membres qui composent ces catégories réagissent tous de la même manière. D'où cette puissante impression de cohésion des groupes entiers qui fait penser à la mafia ou à la concertation chez ceux qui, comme moi, aspirent à rompre un cercle vicieux.

Conclusion : dans un monde uniforme le pluralisme et la liberté - c'est du vent. Tant que les conditions seront les mêmes, alors les réactions resteront identiques, interchangeables et stéréotypées. Et entre les membres d'une même communauté régnera totale cohésion et identité de vue.

- tant que les uns seront mus par la même recherche de l'argent,
  - tant que les autres seront mus par la même éducation et par la même culture,
  - tant que d'autres enfin obéiront à un même centre de décision et respecteront les mêmes règles,
  - tant qu'ils poursuivront les mêmes objectifs et appliqueront la même « politique »
  - tant ils adopteront tous la même attitude à l'égard de mes efforts.
- Et ils se feront couper en morceaux pour elle, puisqu'elle leur paraîtra venir de leur libre choix individuel.

## HERITAGE

Une affaire d'héritage m'occupe depuis deux ans et demi :

Un certain monsieur Karys s'est prétendu l'unique héritier de son frère décédé. Sur foi de sa déclaration et de deux faux témoignages, il s'est vu attribuer l'héritage. Deux filles du de cujus, qui vivent en Pologne, se manifestent et, par mon intermédiaire, réclament la succession pour elles. Elles y ont entièrement droit. L'avocat de mon adversaire tergiverse, cherche à gagner du temps, demande des renvois et tarde à présenter ses conclusions. Finalement, il perd en première instance. Alors, en s'engageant à ne pas faire appel, il me prie de ne pas signifier le jugement pour ne pas faire courir le délai. Entre-temps, il me fait miroiter une possibilité de transaction à condition que j'obtienne du fisc le remboursement des droits que M. Karys a dû payer lorsqu'il s'est emparé de l'héritage.

J'accepte.

Pendant un an, je me bats avec le fisc pour obtenir la restitution de cette somme. La perception me demande un grand nombre de papiers, dont certains doivent être trouvés en Pologne. Enfin je les ai. J'en fais état à mon confrère qui, le plus cyniquement du monde, me dit :

« Finalement, je ne crois pas que cela nous satisfasse. Signifiez le jugement, nous ferons appel ».

Je signifie le jugement et, effectivement, il interjette l'appel. Ce faisant, il me fait perdre un an de travail uniquement parce que je lui ai fait confiance et ne lui ai pas demandé de me confirmer par écrit ses promesses. En plus, avec son appel, j'en aurai pour deux autres années de travail.

Devant cette perspective, c'est moi qui fais une nouvelle proposition de transaction.

Le nouvel avocat de M. Karys, une femme, arrive enfin à convaincre son client que cette solution est dans son intérêt ainsi que dans celui de mes clientes.

Accord. Transaction.

En revenant à la case départ, il me faut maintenant obtenir la restitution des droits versés au fisc. On exige de moi de nouveaux documents, car à la perception, en me réclamant les précédents « on » s'est trompé et il en faut d'autres. Sept mois durant, je fais les démarches nécessaires, surtout en Pologne, et je finis par les réunir tous. Cela fait déjà deux ans et demi que cette affaire dure.

Enfin elle semble terminée, et le fisc me fait savoir que l'argent des droits que M. Karys a payé sera transféré sur mon compte à la banque des avocats, la CARPA qui se trouve au 2 de la rue Harlay à Paris.

Je fournis au percepteur les coordonnées de cette banque et de mon compte par téléphone. Il les note mal et ... dix jours après je reçois une lettre de sa part dans laquelle il m'annonce que : « Votre demande a été rejetée. Motif : il n'y a pas de banque CARPA au 7, rue Harlay ».

La rue Harlay a trois numéros. C'est une toute petite rue derrière le Palais. La CARPA - ai-je dit - se trouve au numéro 2. Mais le percepteur ne m'appelle pas pour vérifier où se trouve l'erreur. Il ne suspend pas non plus le paiement jusqu'à l'éclaircissement de la difficulté. Il rejette purement et simplement ma demande.

En précisant à nouveau l'adresse de la CARPA, il me faudra à présent refaire une demande en bonne et due forme. Elle sera enregistrée à la perception, transmise à la direction des Impôts, passera à l'agence comptable du Trésor, et sera ensuite envoyée à la Banque de France, qui donnera enfin l'ordre de transférer les fonds à l'adresse indiquée, deux mois après au bas mot.

Mais entre-temps la consoeur m'appelle d'urgence et me dit :

« Mon client est en train de trépasser. Il a 85 ans, vous comprenez. Si l'argent n'arrive pas avant son décès, ce n'est pas pour deux mois que nous en aurons encore, mais pour deux ans. Car tout cet argent entrera dans la masse successorale et devra être partagé entre les trois enfants de M. Karys et les deux filles de son frère, selon une procédure amiable, s'ils s'entendent tous entre eux... ou contentieuse s'ils ne s'entendent pas ».

Et effectivement deux semaines après, M. Karys meurt.

Un simple coup de fil aurait suffi. Un simple coup de fil... J'aurais précisé une nouvelle fois le numéro de la rue où se trouve la banque CARPA et, en trois jours, tout aurait été réglé. Non, le fonctionnaire a préféré « rejeter » ma demande et voilà deux ans et demi de travail qui n'ont servi à rien ».

France, France comment tiens-tu encore debout quand de pareils « travailleurs » te soutiennent ?

« La fille a quinze ans. Elle s'en fiche. Elle prend la vie comme elle est. Mais le petit a toujours l'espoir que le père lui téléphonera un jour pour son anniversaire ou lui enverra une carte postale de vacances ».

Madame Koucem est algérienne. Elle est femme de ménage et serveuse dans une école maternelle. Je me suis occupé de son divorce il y a un an. Aujourd'hui, je l'assiste chez un notaire lors de la vente de son logement et, à la sortie de l'étude, nous prenons un café.

C'est une personne modérée et dotée d'un sens aigu de l'équité. Tout au long du divorce et, même aujourd'hui, alors qu'il s'agit de partager leurs maigres sous, elle songe autant aux intérêts des enfants et aux siens... qu'à ceux de son ex-mari. Pourtant, il lui « en a fait voir de toutes les couleurs » en la frappant avec une matraque noire qui a fait une forte impression sur le juge.

« Non, un partage soixante-quarante en ma faveur, comme vous me le conseillez, ce serait trop. Il a des dépenses, lui aussi. Partageons cinquante-cinquante ».

C'est en plus réfléchi, en plus mélancolique et en plus sombre, le même genre de noblesse d'âme que j'ai toujours trouvé chez Brynski, ouvrier manoeuvre dans un atelier de publicité et de photo dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est l'un des rares, sinon rarissimes amis véritables que j'ai. C'est en tout cas le seul qui « bougerait » s'il me voyait glisser au fond d'un puits. Sauf qu'il n'a que le SMIC à me tendre en guise de perche.

J'ai souvent rêvé de tuer tous les hommes sur terre.

« Oh, si j'avais le moyen de les annihiler tous, le monde serait enfin débarrassé de la pire vermine qui le peuple », me disais-je parfois, en serrant les mâchoires, quand pour la énième fois dans la journée j'avais la confirmation que les humains sont des larves répugnantes.

« Et des types comme Brynski aussi ? » me demandais-je alors.

Cet homme, comme l'abbé Pierre (toute proportion gardée) me gêne dans ma haine du genre humain tant il incarne pour moi un modèle de générosité et de droiture.

C'est aussi un rigolo, haut en couleur, vantard, facétieux, toujours prêt à se moquer de lui-même. Presque chauve, avec un visage buriné et des poches sous les yeux, il est toujours souriant et veut du bien à tout le monde. Toutes les fois que je viens lui rendre visite, il héberge chez lui un ou deux Polonais

sans logement. Il lui est arrivé de coucher par terre et de laisser son lit à son hôte. Il a vraiment un coeur « gros comme ça ».

Quand un garçon de café l'agresse et lui dit violemment :

« Eh, Pépé, pousse toi ! »

Il bondit :

« Pépé ? Moi ? Pépé ? Et faites ça ! »

Puis, en plein milieu du café, il fait son exploit préféré : des « squattes » sur une jambe. Quand il en arrive au quinzième, il éclate de rire et demande :

« Je continue ? »

Le garçon de café à son tour essaie d'en faire ne serait-ce que quatre pour ne pas perdre la face, et au troisième reste cloué au sol. Fini la tension. Tous les deux se mettent à rire et prennent ensemble une bière.

Il est « guignolesque » et à la limite du ridicule, mais tellement drôle, tellement de bonne humeur et serviable qu'il est difficile de ne pas l'aimer. Et tout le monde l'aime bien.

Son français est exécration. Un jour il m'a raconté, en se moquant de lui-même, comment en faisant la peinture d'un appartement chez une dame, il est descendu de son escabeau et lui a dit en la regardant en face :

« Madame, et maintenant il faut faire la mour ».

« Vous n'y pensez pas, monsieur Brynski ! Mais non, LE MUR. Voyons ! » lui a répondu la dame qui a heureusement eu le sens de la linguistique.

« Pauvre Martin, pauvre misère », il n'est pourtant pas bête. Il a son bac, et en général, sait très bien s'occuper de ses intérêts. Venu en France à 49 ans, il a réussi en quatre ans à trouver un appartement et un travail stable, à obtenir un titre de séjour et à se mettre en ménage avec une femme, madame Ania, dont il est réellement amoureux.

Ses seuls défauts : sa jalousie et sa fierté nationale.

Il se transforme en scorpion aigri et vindicatif quand il trouve une nouvelle preuve que madame Ania (55 ans) l'a encore trompé avec un jeune homme qu'il a recueilli.

Et il oublie complètement sa gentillesse quand on blesse son patriotisme polonais ou quand on dit du bien des communistes.

Là, monsieur Brynski perd tout son sens de l'humour.

## MORBIDE

Souvent les gens disent de la peinture de Beks qu'elle est « morbide ».

Soit. Mais aussi une telle vérité, une telle tragédie, une telle authenticité dans la description de l'horreur de l'existence, peu de créateurs l'ont atteinte.

Car une oeuvre n'est authentique que si elle est d'abord trempée dans les larmes de son auteur.

Or, c'est pour moi une évidence : on n'accomplit une création puissante qu'en disant la vérité. Et la vérité est tragique. Tragique par la fatalité de la vie. Par la fatalité de la condition humaine. Par la fatalité de notre propre présence ici bas et celle, autour de nous, des visages hideux de nos prochains. Tragique par le désir ardent de la mort qu'en même temps nous redoutons tant. Tragique par de rares instants d'amour, si vite transformés en sanglots.

Seul peut créer une grande oeuvre humaine celui qui cherche à vider son coeur du désespoir devenu insoutenable et qui, pour arracher de lui la souffrance qui l'étrangle, se met à explorer les recoins de la mort.

C'est dans cette quête qu'il connaîtra les labyrinthes de son âme, ses cachots, ses lieux de supplice, ses cellules condamnées, petites et grandes, obscures, murées, closes, où se tapit la peur d'autrui et en même temps le désir de sa présence.

Ah ! les entrouvrir l'espace d'une seconde et les vider du torrent de haine pour l'espèce humaine... Les remplir de brefs instants d'espérance... Y rêver de l'inaccessible amour des autres... Et ainsi connaître la vérité : ce monde tortueux, souterrain, marécageux, plein d'angoisse d'autrui et d'espoir de son sourire.

Rares sont ceux qui ont ainsi la force de dire à haute voix que la vie est invivable. Plus rares sont encore ceux qui osent dépeindre l'horreur et la beauté de la mort.

– La crise chasse les jeunes gens vers le métro. Jadis, on les y voyait pressés. Aujourd'hui, ils viennent pour tuer le temps. La station Les Halles est ainsi devenue le lieu de rencontre de plusieurs dizaines d'immigrés, garçons et filles, habillés souvent à la manière des Noirs américains. Ils restent du matin au soir sur le quai, avec leurs postes de radio ou avec des instruments de musique. A Saint-Germain-en-Laye, dans le RER, ce sont de jeunes drogués qui se terrent dans un coin, près de la photocopieuse.

– Mais c'est aussi un autre genre de musiciens qui vient respirer l'air vicié que les bouches du métro aspirent à la hauteur des trottoirs. Dans le temps, c'étaient des jeunes qui, en s'accompagnant d'une guitare, chantaient des variétés. Ils jouaient mal, ramassaient un peu d'argent et partaient ailleurs. Aujourd'hui, ce sont des hommes plus âgés, habillés en costume et cravatés, qui jouent correctement de la musique classique sur divers instruments. Ce sont probablement des professionnels que le chômage oblige à descendre dans le métro.

– Des mendiants inhabituels ont à leur tour commencé à peupler les couloirs du sous-sol parisien. Ils tranchent avec la population ordinaire des clochards, car s'ils font comme eux la manche, ils sont souvent rasés et proprement habillés.

– Sur la ligne Saint-Germain-en-Laye-Etoile, un homme, physiquement très puissant, monte parfois dans le train. Il récite avec véhémence un texte appris par coeur :

« Mesdames, Messieurs excusez-moi de vous faire peur, mais je ne suis ni un voleur, ni un violeur et encore moins un cambrioleur... » et ainsi de suite.

Puis il tend la main. Les gens le connaissent et ne lui donnent rien. Ce qui régulièrement le met en rage. Il porte sur lui un gros bâton, une espèce de manche de pioche, avec lequel il donne de violents coups sur les sièges et sur les parties métalliques du wagon. Il oublie son discours usé jusqu'à devenir inarticulé et, très distinctement, se met à hurler :

« Voilà les Français ! C'est beau la solidarité ! Un pauvre chômeur, ça peut crever ou rester dans la merde... » etc.

Les gens baissent le regard et font semblant de ne pas le voir. Tous sont paniqués à l'idée que leurs yeux pourraient rencontrer les siens et que l'homme



pourrait concentrer sur eux sa rage. Mais il sort généralement à la station suivante, sans avoir ramassé un franc et continue à taper sur tout ce que se trouve sur le quai.

-Depuis toujours on voit dans les rames de petits gitans yougoslaves, esclaves loués par leurs parents à des négriers qui les font travailler. On ne peut pas déterminer leur âge, car ils peuvent être aussi bien des enfants que des nains. Très laids, ils montrent avec une certaine agressivité un papier froissé sur lequel il est inscrit :

« J'ai faim, je veux rentrer dans mon pays ».

Si on leur donne une pièce, ils ne sourient pas et ne remercient pas car, de toute façon, le soir, ils devront la rendre à leur maître. Le plus souvent ils sont en bande. Certains d'entre eux portent un journal à la main. Les habitués du métro préfèrent alors monter dans un autre wagon. Car ce journal sert aux enfants à camoufler la main au moment où ils la mettent dans la poche de la victime. Pour tout voyageur attentif, ils sont faciles à repérer, mais de toute façon ils ne s'attaquent pas à ceux qui connaissent leurs manoeuvres. Presque exclusivement, ils « font les poches » des touristes. Quand on les attrape ils reçoivent des gens quelques coups violents à la tête. Puis on les remet à la police. Mais ils ne restent que quelques heures au poste. Officiellement parce qu'on ne connaît pas leur âge et qu'ils paraissent trop jeunes pour être jugés. En réalité parce que la police et les tribunaux savent qu'il s'agit d'esclaves et qu'il n'y a aucun sens à les punir. On ne recherche pas non plus leur maître qu'ils ne trahiront pas, comme les prostitués ne trahiront pas leurs souteneurs, ni les enfants martyrs leurs parents bourreaux. Ces gitans ne parlent pas le français ou font semblant de ne pas comprendre les questions qu'on leur pose.

1) Hier a commencé le festival de Cannes avec, en ouverture, *Pirates* de Polanski.

Comme tout le monde, nous sommes allés, Ania et moi, le voir dans une salle des Champs-Élysées le jour même de sa sortie. Un film sympathique et assez amusant, avec des pointes (rares) d'humour « polanesque » (le repas au rat ou le dialogue sur le radeau notamment), mais loin de justifier les deux cent dix millions de francs dépensés et, surtout, loin de justifier la renommée de son metteur en scène. Rien de démoniaque en effet, rien d'inquiétant ou de mystérieux. Un bon film du genre hollywoodien, pour un « large public ». Un film à oscar, à César ou à toute autre récompense populaire.

Chaque fois après une déception comme celle-ci, je comprends un peu mieux ce que voulait dire Wajda quand je lui ai demandé pourquoi il ne s'était pas installé en Occident :

« Pourquoi faire ? m'a-t-il répondu. D'abord, à mon âge, on pense plutôt à trouver un endroit où mourir qu'un endroit où vivre. Et puis pour faire quels films ? Comme ceux de Polanski ? Certes, il les fait mieux que les metteurs en scène occidentaux. Mais devoir faire de tels films ne me satisferait pas ».

2) L'URSS en revanche, pays élitiste bien que prétendu démocratie populaire, où l'argent et l'opinion de la masse à la recherche de l'espoir entravent moins la liberté des artistes (à condition que cette dernière ne déplaise pas aux aparatchiks...), continue de donner au monde des oeuvres essentielles. Par chance, certaines d'entre elles émergent à travers la censure policière de là-bas, et passent à travers les mailles de notre censure idéologico-commerciale.

Je pense notamment au film de Gherman *Vingt jours sans guerre*. Nous l'avons vu au cinéma Cosmos, la veille du jour où nous sommes allés voir *Pirates*. A un certain moment, lors de sa projection, et malgré tous mes efforts pour maîtriser l'émotion qui me gagnait, j'ai dû m'éclipser au fond de la salle (qui était d'ailleurs presque vide) pour donner libre cours à mes larmes.

Cela m'était déjà arrivé une fois, quand j'avais quinze ans. Comme ici, il s'agissait de film de guerre. Et comme ici, le film était soviétique. Je pense au *Destin d'un homme* de Bondartchouk, selon Choukov.

Montrer en public que je pleure me semble toujours ridicule, car je crois que seuls les innocents y ont droit. D'ailleurs, il paraît que Franco aussi pleurnichait

en signant les condamnations à mort des terroristes basques et demandait pourquoi les listes n'étaient pas complètes...

9 V 1986

## SOUVENIRS

Je vais à Cannes.

« Pourquoi faire ? ».

Je me le demande.

C'est, pour le film, le voyage de la dernière chance. Personne n'en veut. Donc si je ne réussis pas à le relancer en profitant de la dynamique du festival de Cannes (encore que mon film passera dans la plus modeste et la moins connue de ses quatre compétitions : « Perspectives du cinéma français »), il sera mort.

Je voudrais faire traîner les choses, attendre un peu, prolonger l'espoir.

« Que ferai-je à Cannes ? »

Je me le demande aussi.

Je n'ai pas d'hôtel pour les deux premières nuits et pas d'argent. Dormir alors à la belle étoile, sur la plage ? Depuis des mois, il n'a pas cessé de pleuvoir, sauf le 1er mai. La nuit il doit faire froid, même à Cannes. Ce n'est pas avec mes problèmes de reins que je pourrai dormir sur le sable. D'autant que les jeunes gens qui le font en juillet et en août amènent avec eux des sacs de couchage et des couvertures. Et je n'ai rien de tout cela. Il me faudrait en acheter. Or, justement je n'ai pas d'argent.

Je me retrouve ainsi, toutes proportions gardées, vingt trois ans en arrière.

En 1963, en effet, je suis allé à Cannes pour la première fois. Je venais presque directement de Pologne (j'avais passé auparavant un mois à Paris) et j'avais vingt et un ans. La princesse Czertwytynska-Grocholska, propriétaire de la villa *Caldana*, sur la colline de la « Californie », dont j'étais un lointain parent pauvre, m'avait indiqué une baraque près de l'entrée du parc où je devais coucher sur un vieux tapis roulé. Une seule fois j'ai été admis à sa table.

Pendant un certain temps, j'ai vécu sur les économies que j'avais faites un mois plus tôt, en faisant à Paris, au noir, de la peinture dans des appartements.

Au bout de trois semaines, je n'avais plus d'argent. Comme j'étais fort physiquement, j'ai décidé de chercher du travail dans les halles de Cannes. Après m'être proposé à plusieurs chauffeurs pendant des heures, j'ai enfin trouvé un camion à décharger. Cela avait été un travail facile, mais ce qui l'a été moins c'est que pour toute une nuit de travail, je n'ai gagné... qu'un franc. Un seul et unique franc français. Au petit matin, je me suis assis sur le bord du trottoir, derrière un entrepôt et je me suis mis à pleurer.

Alors il me faudra revenir vingt trois ans après au même endroit et me retrouver dans une situation, toutes proportions gardées - dis-je, similaire.

Et pourtant, canailles de fonctionnaires de la culture sectaires et de critiques d'art à gages, il viendra un temps où j'aurai raison de vous, même mort.

Comme le héros de Papillon, de Henri Charrière, à ses bourreaux, de la profondeur de ma tombe, je vous crierai encore :

« Et je suis toujours vivant, fumiers ! »

1) Je voudrais enfin savoir ce que fait un fonctionnaire, un conservateur de musée, un chef de service au ministère de la Culture ou dans un organisme chargé de la promotion de l'art quand il reçoit ma documentation sur Beks.

Quelles pensées traversent son esprit ? Que se dit-il quand il ouvre le courrier du matin ? Lit-il ma lettre et tourne-t-il les pages de la plaquette ? Quels sentiments ressent-il quand il regarde les reproductions ? Décroche-t-il ensuite le téléphone pour appeler quelqu'un ? Fait-il signe à un collègue de la table voisine : « Viens voir. C'est curieux ».

Ou bien remet-il le dossier sur la pile des documents devant lui, en se disant : « J'ai pas la tête à ça pour l'instant. Je verrai plus tard ».

Peut-être jette-t-il un coup d'oeil furtif, constate que c'est encore quelqu'un qui sollicite une faveur de son administration et machinalement jette ma documentation dans la corbeille à papiers ?

Ou bien se demande-t-il : « Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas du tout le style de la maison ».

Aime-t-il ? N'aime-t-il pas ? Et s'il aime, comment trouve-t-il l'alibi intellectuel pour refuser quand même ce que je lui demande ?

C'est un monde mystérieux, martien, impénétrable que le sien. J'en suis séparé par un abîme sans fond : une feuille de papier. Un rectangle blanc qui contient les trois phrases rituelles qu'il m'a écrites :

« Nous avons bien reçu...

Nous sommes au regret de...

Veillez croire à... ».

Une feuille opaque à travers laquelle ne transparait rien de ce qui s'est passé de l'autre côté avant que la secrétaire la prenne pour taper la lettre, avant que le fonctionnaire la signe et avant que le service du courrier la mette dans l'enveloppe.

2) Pourtant, ces gens n'ont pas de trompe à la place du nez ni d'oeil au milieu du front. Dans la rue, on ne les distinguerait pas des autres spécimens de notre espèce. Ils ressemblent en apparence comme deux gouttes d'eau au « public » qui, lui, est fasciné par cette peinture.

Comme ces deux hommes que nous avons rencontrés hier au dîner chez les Amram. L'un était d'âge mûr, spirituel, intelligent et cultivé. L'autre était jeune, souriant, agréable et passionné de musique. Deux hommes comme sortis du « public », mais aussi semblables à des centaines de fonctionnaires à qui j'ai

écrit pour demander d'exposer Beks, d'acheter Beks ou, tout simplement, de me recevoir au sujet de Beks.

Ces deux-là pourtant n'ont pas arrêté de me questionner là-dessus et cela pendant une bonne quarantaine de minutes. Ils regardaient les documents, le *Penthouse* et les plaquettes, insistaient pour se faire inviter à la prochaine exposition, revenaient aux premières interrogations et recommençaient à feuilleter les documents.

Ania me reproche souvent de confisquer la parole aux gens et de les forcer à m'écouter disserter sur Beks. En parlant hier, je me suis donc souvent interrompu, pendant trois ou quatre secondes, pour laisser aux autres le temps de glisser dans les interstices du silence un sujet différent et, ainsi, détourner la conversation. Ils la reprenaient toutefois invariablement là où je l'avais interrompue et continuaient à m'interroger.

Il est vrai qu'avant que je leur montre les documents, Roby a un peu faussé le jeu. Il a dévoilé à tous les convives ses propres sentiments sur les tableaux qu'il a vu chez moi. La réunion était cosmopolite : française, juive, grecque, roumaine, anglaise et polonaise. A un certain moment, il a commencé en grec pour passer immédiatement au français et finir en anglais :

« ... et quand, pour la première fois, j'ai vu cette peinture chez Ania et Piotr... *Il tall you that in english : it was horrible, fascinating, tremendous talent, grotesque* ».

A la sortie du dîner, le mystère du fonctionnaire et du public est devenu pour moi encore un peu plus opaque.

3) Au petit déjeuner, je reprends mes commentaires. Ania en profite pour me refaire sa petite guerre :

« Je crois que bon nombre de gens n'aiment pas cette peinture, mais seuls les fonctionnaires peuvent se permettre de te le dire. Les autres t'auraient peut-être montré aussi ce qu'ils ressentaient vraiment si tu ne précédais pas la présentation des tableaux par tout un bla-bla-bla. Devant les fonctionnaires et les critiques d'art, tu n'as pas l'occasion de le faire car ils refusent de te recevoir. Si tu ne terrorisais pas le public avec ta passion, les gens auraient peut-être réagi comme les fonctionnaires et les journalistes ».

Je proteste :

« D'abord, en écrivant aux musées ou aux ministères pour introduire Beks, je fais aussi, comme tu dis, mon bla-bla-bla. Puis tu me prêtes bien plus de force que je n'en ai. Si tu crois que les gens se gêneraient pour me dire ce qu'ils pensent des tableaux de Beks seulement parce que je les regarderais de travers, tu te trompes. Enfin à aucun moment je ne terrorise mes interlocuteurs. C'est une fable ».

Mais Ania, oubliant le prétexte du fonctionnaire, continue à me livrer bataille :

« Il faut que tu appelles Aneta et Roby pour les remercier de leur soirée ».

Quand je suis sur le point de le faire, elle ajoute :

« Par la même occasion, demande-leur si tu ne les as pas ennuyés avec Beks. Là on verra ».

C'est justement ce que je comptais faire. Je branche le haut-parleur du téléphone pour qu'elle puisse entendre ce que Aneta et Roby me répondront. Quand j'en arrive à la phrase-devinette : « J'espère que je ne vous ai pas trop ennuyés avec mon Beksinski », sans se concerter, ils me disent presque la même chose : « Mais au contraire. Tu as mis du piment dans la conversation. C'était très intéressant. Très. Les autres sont partis immédiatement après vous et nous n'avons donc pas pu échanger de commentaires avec eux. Mais tu nous as énormément intéressés ».

Puis Roby revient sur les premières impressions que la peinture de Beks lui a inspiré quand il l'a rencontrée chez nous, il y a trois ans :

« Je ne suis pas un spécialiste, mais j'ai été fasciné. Certains tableaux, je voudrais les avoir. D'autres non. Mais c'est fascinant ».

Je raccroche et demande à Ania :

« Et alors ? »

« Alors quoi ? me répond-elle sur la défensive. Leur réponse ne concerne pas la peinture de Beks. Ils étaient hier intrigués par l'ensemble de ce que tu leur as dit et par la personnalité de ton idole. Mais ils n'ont rien dit sur sa peinture. Ce jeune type t'a seulement demandé plusieurs fois si Beks est passé par Auschwitz. Jamais ils n'ont dit que sa peinture est, par exemple, « formidable ».

« Soit. Mais je ne l'ai pas prétendu non plus. J'ai seulement affirmé que le public est fasciné par cette peinture. Non pas qu'il l'adore. Alors que les fonctionnaires m'envoient systématiquement promener comme s'ils ne ressentaient aucun intérêt ».

4) De cette fascination du « public », j'ai une preuve supplémentaire, toute récente, la centième peut-être, sinon davantage : il n'y a pas plus de quatre jours de cela, j'ai rencontré une réaction presque excessive chez le propriétaire d'un laboratoire de photographie où j'ai fait faire des duplicatas de certaines prises de vue de mon film pour les emporter avec moi à Cannes.

Un petit vieux, tordu par les rhumatismes, l'air d'un rond-de-cuir avec des ongles sales et des lunettes couvertes de poussière mais fin et intelligent. Il n'a pas vu le film au moment où, il y a quelques jours, je l'ai remis à son collaborateur. Mais au moment de la vérification des duplicatas sur l'écran, il a



été intrigué par le corbillard et par le tango. De fil en aiguille, en bon commis voyageur, j'en suis arrivé à Beks lui-même et à la présentation des documents que j'ai toujours sur moi. Là, le petit vieux a eu une réaction presque caricaturale en se déplaçant nerveusement dans la pièce, dans tous les sens, pour mieux exposer les documents à la lumière et pour mieux les voir. Il a regardé ainsi les reproductions pendant une bonne demi-heure (et je suis probablement en deça de la réalité). Ses commentaires me sont allés droit au coeur car ils ont tous tourné autour de la peinture, autour de la construction, autour de la représentation de la matière, etc. C'est seulement lorsque sa fille, en jetant un coup d'oeil, a lâché « c'est morbide », qu'il a répondu d'un air distrait :

« Oui, c'est assez morbide ».

Puis il est revenu à des questions techniques et m'a parlé d'un sculpteur qui, dans le granite, obtenait une finesse et une légèreté de plis comparable à celle que Beks a réussi sur le tableau que j'appelle « Madone voilée » ou « Madone avec l'enfant ».

5) Maintenant, avec tout cela et avec tant et tant de réactions de « public » identiques, similaires ou comparables à celle-ci, manifestées avant, pendant et après l'exposition, explique-moi, Ami, comment fonctionne le cerveau d'un fonctionnaire ? Quel parcours intellectuel fait-il avant de terminer invariablement sa réponse par le rituel « non, merci » ? Comment peut-il ne pas être fasciné, comme le « public » l'est, par cette peinture, et ne pas vouloir à tout prix la faire voir aux autres ?

Si le public est composé des badauds qui, comme l'a dit Claude Minière, haut fonctionnaire de la culture, « achètent les tableaux à Montmartre et aimeront ce qu'on leur dira d'aimer », ses collègues doivent être des crocodiles déguisés en serviteurs de l'art.

Quand j'ai dressé contre quelqu'un un nouvel acte d'accusation, au premier doute sur sa culpabilité ou au premier signe de sa contrition, je me rétracte. Puis, conforté dans mes soupçons par la réflexion ou par les arguments d'un tiers, comme une girouette, je reviens sur ma générosité du moment et m'installe pour de bon dans la conviction que j'ai affaire à une canaille.

1) Ainsi, je reçois là une assez longue lettre de Maf Broers qui s'excuse de ne pas pouvoir finalement exposer Beks et me raconte sur un ton amer et empreint de sincérité les difficultés qui l'ont contraint à prendre une telle décision. Pour la première fois un décideur semble ainsi s'expliquer sur les raisons de son refus.

Maf Broers est le propriétaire de la galerie Antique Unique, à Dal, près d'Oslo, en Norvège.

Il y a longtemps de cela, en réponse à sa propre proposition (adressée à Beks, qui me l'a transmise), je lui ai donné mon accord de principe pour monter une exposition chez lui. Jasia Januszewska, qui habite Oslo, et qui est passionnée de Beks, est allée le voir pour me dire l'impression qu'il lui fera. L'expérience a paru concluante. Elle m'a en effet rapporté que « c'est un type bien, jeune, passionné et entreprenant ». Et surtout, qu'il est fanatique de la peinture de Beks.

Son silence, qui a suivi ma lettre, m'a toutefois étonné. Bientôt l'étonnement s'est mué en irritation.

A un moment donné, agacé par l'absence de tout signe de vie de sa part, j'ai dit à Jasia par téléphone que même si Maf Broers finissait par me répondre, je n'accepterais plus de collaborer avec lui.

« Un homme responsable ne laisse pas son interlocuteur dans l'expectative pendant six mois sans se manifester », lui ai-je dit.

C'est d'ailleurs le même reproche que j'ai formulé devant Krzysztof Krzyzynski à l'adresse de son amie, madame Georgiades. Pourtant tous deux, Krzyzynski comme Jasia m'ont assuré que leurs amis respectifs se remuent et cherchent fébrilement des appuis pour organiser, elle une exposition aux Etats-Unis, lui en Norvège.

« S'ils n'écrivent pas, me disaient-ils tous deux, c'est qu'il y a des gens qui aiment l'art épistolaire et d'autres qui ne l'aiment pas ».

« De plus, ajoutait Krzyzynski, juste pour vous faire une confidence, je vous dirai qu'on a pas tellement envie de vous écrire et je comprends parfaitement le

silence de mon amie Mme Georgiades. Vous prenez parfois une attitude officielle et administrative à l'égard des gens qui sont le mieux disposés à votre égard. Même si un jour elle doit devenir une question de gros sous, la promotion de l'art est avant tout une question d'affinités. Et on n'en ressent pas beaucoup avec vous ».

Pour en revenir à l'essentiel : depuis toujours, je voulais savoir ce que pense un propriétaire de galerie quand, après des mois de silence consécutif à ma demande d'exposer Beks chez lui, une nouvelle fois relancé, il répond enfin : « non, merci ».

A la lecture de la lettre de Maf Broers, il me semble en tout premier lieu qu'elle me l'apprendra enfin, mais que ce refus n'est ni aussi simple ni aussi rapide et expéditif que je me plaisais à le répéter généralement ; qu'avant de me donner une réponse négative, son auteur a pris la peine d'y réfléchir à trois fois. En lisant en effet la lettre de Broers, j'apprends (et y crois d'abord) qu'avant de me dire le rituel « non, merci », il a entrepris, certes en plus bref et en moins intense que moi, toutes les tentatives que j'ai entreprises, et qu'il a ressenti tous les espoirs et toutes les déceptions que j'ai moi-même ressentis. D'après la lettre, ce n'est qu'à la fin seulement qu'il a renoncé à continuer ses efforts en s'abandonnant aux mêmes conclusions pessimistes que moi.

Emu à la lecture de cette lettre je crois donc - je le répète - qu'il me faudra désormais mettre pas mal d'eau dans le « vinaigre » dont à l'accoutumée j'abreuve, copieusement, les marchands, les fonctionnaires de la culture et les critiques d'art pour leur canonique « non, merci ».

Or, ces excellents sentiments ne durent pas longtemps, car une heure après, à nouveau, je change d'avis et reviens au point de départ à la suite d'une petite intrigue de Ania.

2) En effet, après avoir lu à son tour la lettre de Broers, elle sourit, sceptique quant à ses bonnes intentions.

« Il s'est défilé », conclut-elle, lecture faite.

Quand, jouant l'avocat du diable, je me mets à le défendre, elle me rappelle que tout en connaissant mon existence à Paris, Broers s'est d'abord adressé à Beks en Pologne en espérant me contourner et avoir ainsi les tableaux meilleur marché, car de première main et de plus, payés en zlotys polonais. Ce en quoi, soit dit en passant, il se trompait du tout au tout car il y a belle lurette que Beks, malin, ne se fait plus payer qu'en devises étrangères.

« Et puis, tout ça me rappelle ton histoire avec Véronèze, ajoute-t-elle. Comme l'autre, il espérait ne pas investir et gagner petit mais sûr. Tu lui as posé des exigences qui l'auraient obligé à prendre des risques et à faire des dépenses. Et ça, il ne le voulait pas. Enfin il est drôlement hypocrite avec cette

lettre, entretenue dans un ton pseudo-sincère alors qu'il cherche manifestement à se préserver une ouverture pour l'avenir, au cas où... ».

Tout en l'écoutant avec de plus en plus d'intérêt, je suis curieux de savoir ce qui, au fond, rend Ania si inquisitoriale ? Elle qui, généralement, disculpe les gens au-delà du raisonnable et me charge de l'exclusive responsabilité de mes problèmes...

Oui, tout en penchant de plus en plus de son côté, je suis curieux de découvrir ce qui vraiment rend ma femme si hargneuse. Car ce n'est pas la question de la manoeuvre habile qu'effectue Broers pour « m'avoir », j'en suis sûr. Elle se met rarement dans cet état d'agressivité, même si elle découvre que quelqu'un cherche à nous « arnaquer ».

Très rapidement, je trouve la clé de l'énigme : sans y avoir prêté attention, Maf Broers commet l'imprudence de qualifier dans sa lettre les tableaux de Beks de « morbides ». Or, de même que pour moi, c'est pour Ania un peu comme sortir la muleta.

« Morbide ? dit-elle, enfin venue à l'essentiel. Il écrit que c'est morbide ? Et leur Munch ? N'est-il pas morbide ? On peut discuter de la morbidité chez Beks. Chez Munch, c'est l'évidence même. La fille qui gît sur son lit de mort ou la femme phtisique n'est-ce pas morbide ? Qu'il ne me raconte pas que le morbide gênera les Norvégiens ! En réalité - je te le répète - il espérait une petite exposition, comme Véronèze, sans frais, juste pour se faire la main, car il débute seulement, même s'il prétend avoir déjà exposé des célébrités. Tu le forces à faire une exposition à ta manière. C'est pour lui trop risqué. Baisse les prix, libère-le du devoir de faire des publications et de la publicité coûteuse et il va vite revenir sur son refus, morbide ou pas ».

« Tu ne peux pas t'imaginer combien je suis heureux de te l'entendre dire, je lui réponds. Tu as raison pour Maf Broers et tu as raison pour Véronèze. Cela me conforte dans l'idée que tous ces gens sont des canailles. Et comme toute certitude qui se confirme, celle-ci me console. Merci ».

En revenant sur ma générosité momentanée, je me réinstalle dans le sentiment douillet de la haine.

Vu sous un certain angle, le tout se résume à cette phrase brève : « Pouvoir faire ce qu'on veut ».

Elle est banale et nous la prononçons plusieurs fois par jour. Mais comme d'autres phrases quotidiennes elle contient toute l'énigme du monde. Car :

- « pouvoir », qu'est-ce ?
- « faire », qu'est-ce ?
- « ce », qu'est-ce ?
- « on », qu'est-ce ?
- « vouloir », qu'est-ce ?

POUVOIR - et ne pas subir. Pouvoir et ses moyens. Pouvoir en droit et pouvoir en fait. Pouvoir immédiat et pouvoir lointain. Pouvoir le tout ou une partie seulement. Pouvoir acquis et pouvoir conquis. Ne pas pouvoir. Illusion du pouvoir. Interdiction et pouvoir. Pouvoir par conviction et pouvoir sous contrainte. Le Pouvoir.

FAIRE - ou s'illusionner de faire. Faire et désirer faire. Faire à l'effet et faire pour le principe. Ne pas vouloir faire et devoir faire. Faire pour soi et faire pour les autres. Avoir envie de faire. Faire soi-même et faire faire les autres. Faire ou empêcher de faire. Faire une noble tâche et faire une sale besogne. Refuser de faire. Pâtir d'avoir fait.

Ce - tout ou rien. Puis-je tout faire ? Ce, juridiquement interdit, et ce, interdit moralement. Inconvenance de ce faire. Ce, et les « libertés organisées ». Ce et les simples « facultés de faire ». Ce, garanti et ce, autorisé. Ce, interdit, et ce, impossible.

ON - moi, toi, lui, nous, vous, eux. On en situation, et on abstrait : on comme les droits de l'homme et on comme le droit du prolétaire. On collectif, et on individuel. On hiérarchisé, et on égalitaire. On, auquel je m'identifie, et on avec lequel je n'ai rien à voir. On à qui je veux reprendre sa liberté, son bien ou sa vie.

VOULOIR - et en être conscient. Vouloir et avoir besoin. Vouloir dans l'esprit et ressentir dans le corps. Besoin acquis et besoin naturel. Apaisement du besoin et persistance du vouloir. Manipulation du vouloir. Volonté et vouloir.

Chacun de ces cinq mots contient un univers obscur et confus de choses innomées dont chacune est à son tour un monde à soi. Et pourtant, à l'instant même où la bouche la prononce, notre esprit saisit toutes les virtualités de cette phrase que la main et la langue peinent, depuis des siècles, pour l'explicitier.

« Liberté, liberté chérie ! »

Quelle dérision !

Car être libre, c'est au contraire OBEIR. Obéir à soi.

Et plus se poursuit ma quête de la liberté, plus l'obéissance à ma volonté se transforme en esclavage. Mon seul désir devient alors d'être mon propre valet. En quoi serait-ce plus estimable que d'être celui d'un autre ? Ma liberté ne serait noble que si le maître que j'aimerais servir était un seigneur. Mais l'est-il ? Suis-je tant soit peu fier de moi ? Car quand je dis « moi », je pense à mes passions, à mes faiblesses et à mes désirs. Ai-je de quoi me vanter ?

Les hommes ont généralement bonne opinion d'eux-mêmes. Se donner pour guide leur propre volonté leur semble donc en tous points estimable. Seul celui qui connaît ses amours et ses vices, qui n'a ni estime ni tendresse pour lui-même, comprend combien la liberté ressemble à la prison.

Non, ce n'est pas pour être heureux que j'aime ma liberté, mais pour fuir ma souffrance. Mes passions m'oppriment. C'est pour leur échapper que je cherche à les satisfaire. Y a-t-il du « sacré » dans la fuite devant le tourment ?

Car c'est cela la quête de la liberté !

Nous n'aimons la liberté que parce que nous nous aimons. Mais nous ne nous aimons que parce que nous ne savons pas de quoi nous sommes faits.

« Etre soi-même ! »

« Faire ce que l'on veut ! »

« Etre libre ! »

Toutes ces exclamations n'ont pour excuse que l'ignorance de soi.

Qui s'ignore s'aime. Et qui s'aime veut s'obéir.

Mais la liberté n'est pas l'oeuvre de l'amour. Et elle ne prend pas un dieu pour maître. Elle est le fruit de la peur. Et celui qui la commande est un être abject : le moi.

Ne plus s'aimer et ne plus s'obéir car ne plus craindre son soi, voilà ce que serait réellement la liberté.

Pourrai-je pourtant m'affranchir de ma quête de liberté si je devenais conscient de ses ressorts cachés ? De mes impératifs internes ? De mes désirs et de ma peur ? De « moi » ?

Oui, si me connaître me permettait de me désobéir.

Hélas, je ne le crois pas possible. Car la liberté n'emprunte que peu à l'expérience de soi. Savoir qui je suis n'a qu'une infime influence sur mon vouloir. Ma volonté - ai-je dit - n'a qu'un but : fuir devant la souffrance que m'infligent mes passions. Savoir ce qui me fait mal ne m'en libère pas. Je ne peux pas me dérober à moi-même et je ne peux pas échapper à la raison de ma course : l'angoisse de ma peine. Savoir ce qui me fait courir ne me permet pas de désobéir et de faire autre chose que de fuir. Mon malheur restera en moi que je sache ses raisons ou que je les ignore. Elles me poursuivront non pas tant qu'elles resteront incomprises mais tant qu'elles ne seront pas assouvies. Les connaître ne m'aidera ni pour ne pas vouloir, ni pour réprimer mon vouloir, ni pour vouloir autre chose que ce que je veux.

Non, je connais trop bien la quête de la liberté pour ne pas savoir qu'elle ne prendra fin que lorsque je retrouverai la paix intérieure, un état de non-souffrance, de non-désir, de non-« moi ». Bref, un état de non-vouloir. Lorsque cesseront toutes mes passions : dans la mort.

C'est là, seulement, que je retrouverai la liberté.

## RECOMPENSE

Ce que je vois là paie au quintuple (et plus !) mes peines et mes angoisses.

Par une jeune personne arrivée de Pologne, je viens de recevoir les ektachromes des nouveaux tableaux de Beks. Ils m'attendent à Varsovie.

Quels tableaux ! Quels tableaux ! Comment la terre pourrait continuer à tourner si un jour le public ne pouvait les admirer !

Ce personnage drapé, en toge rouge violet avec une toque sur la tête, ces deux bustes d'hommes les yeux écarquillés, cet étrange parapluie bleu avec plusieurs mains, cet épouvantail s'en allant dans les feuilles qu'emporte le vent, cette terrifiante voiture au-dessus d'un buisson et cette femme, Victoire de Samothrace, thème fréquent chez Beks dont je possède déjà deux variantes, cette fois-ci avec une tête de nain à sa droite... Au total quatorze tableaux, dont sept merveilles du monde !

Je suis dans le train qui m'emmène à Cannes et, excité par le petit paquet que je tiens dans mes mains et que je revois sans cesse, j'oublie presque pourquoi j'y vais. Pourtant, si ce voyage devait échouer, la prochaine exposition ne serait pas possible.

Il faut donc, il faut absolument que je réussisse à vendre le film pour que les gens puissent, à l'automne, voir ces trésors !



14 V 1986

## TERRORISTES

Les terroristes, comme les kidnappeurs, manquent d'imagination. Ou du moins, ils sont lents.

J'ai souvent observé à la télévision les prises d'otages, notamment dans les avions. La foule est alors tenue à l'écart et les tireurs d'élite se postent sur les toits. Pour leur part, les pirates se transforment en lapins. A peine émergent-ils de l'avion que leurs têtes se transforment en cible. Pour un chasseur à l'affût, c'est une proie excitante. La tête du pirate se meut dans la lunette et paf ! une balle dans cette tête. Je l'ai souvent vu.

Pourtant ce principe dont je me sers souvent, « en tombant entraîner l'autre dans ma chute », leur aurait inspiré une idée imparable : s'enchaîner à la victime et tenir une grenade dégoupillée dans la main : tu tires, je tombe, il saute.

Non, non, les pirates et les kidnappeurs ne sont pas bêtes. Je serais injuste en le disant. Seulement, ils sont un peu lents.

Alors ce que j'ai imaginé il y a des années déjà, ils l'ont enfin trouvé. Vous avez vu à la télévision ces deux repris de justice qui, à Toulouse je crois, ont pris le président de la cour en otage ? Exactement ce que j'ai imaginé : une main enchaînée au magistrat par une menotte et une grenade dans l'autre. Imparable. A moins de faire le sacrifice du président.

Mais il y a mieux et plus efficace. Ils le trouveront un jour, vous verrez.

Imaginez donc un pays ennemi. Un pays à qui on veut du mal. Pourquoi pas la France ?

Et ce n'est pas un mal passager qu'on lui souhaite, non. C'est une lente agonie et, dans la mesure du possible, douloureuse.

Le moyen ?

« La bombe thermonucléaire ! » répondez-vous, content d'avoir si vite trouvé.

Mais non, vous n'y êtes pas. Seuls les Etats la possèdent. On saurait donc rapidement d'où elle vient et contre qui en envoyer une autre en retour. Le compte serait vite réglé.

Le terrorisme c'est déjà mieux : on ne sait pas d'où il vient, on ne sait pas qui punir.

Mais on dit qu'il est peu efficace. On peut, en effet, tuer quelques centaines de voyageurs dans une gare, mais comment achever une nation quand on n'est qu'un groupuscule de cinquante hommes de commando ?

Cinquante, dites-vous ? C'est trop. Vingt suffisent. Vingt hommes contre cinquante-cinq millions de Français, et les Français n'ont aucune chance. Vingt fils de Dieu ou de la révolution, vingt kamikazes, c'est tout.

Ils n'ont même pas besoin de mitraillettes ni de camions-suicide bourrés d'explosifs. Non. Vingt lance-flammes suffisent.

« Comment s'y prendront-ils avec vingt lance-flammes pour nous achever tous ? » me demanderez-vous impatient.

Quelques explications préliminaires d'abord. Pardonnez-moi, je serai bref :

Un « pays », et vous le savez mieux que moi, une « nation » c'est avant tout une communauté des âmes et de la langue. Une communauté du passé et de l'avenir. Un souvenir glorieux des ancêtres et un projet solidaire pour les enfants. Une « nation » ce sont des reliques dont on est fier et des noms prestigieux qui sonnent familièrement dans une langue commune. C'est cela la « nation ». Elle n'existe pas sans grands moments de gloire, sans patrimoine culturel commun, sans richesses artistiques qui sont « à nous ».

Qu'est-ce qui vous lie en effet à ce monsieur qui passe dans la rue ? Celui-là, en béret bleu marine avec une baguette sous le bras ?

Vous ne lui avez jamais parlé et jamais il ne vous adressera la parole. Vous ne connaissez même pas son nom. Et pourtant, qui sait, vous irez vous battre pour lui et peut-être mourir.

Alors qu'est-ce qui vous lie à lui de si étrange et de si fort ? Qu'est-ce qui fait que vous êtes tous des « Français » ?

Je l'ai dit et le répète : c'est le petit pincement au coeur que vous ressentez en même temps que lui quand on vous dit : Hugo. Et si on vous montre la Joconde, « c'est à nous » vous direz-vous encore. Quand vous passerez à côté de Notre Dame, vous penserez au même moment : « C'est français. Ce sont nos ancêtres qui l'ont fait ».

Le Louvre, la Bibliothèque nationale, le souvenir de Napoléon ou de Jeanne d'Arc, la langue française enfin, c'est cela qui vous unit à ce monsieur en béret bleu marine à qui vous n'avez pas d'autres raisons de vouloir du bien. Une fierté commune pour un passé de gloire. Et pour l'avenir, un espoir de solidarité sans faille.

Bref : « nos » ancêtres et « nos » enfants.

Maintenant vous m'avez compris. Ne me dites pas non. Vous me décevriez. En tout cas, les terroristes l'ont fait. Ils m'envoient déjà un clin d'oeil.

A quoi bon en effet faire sauter les consignes à bagages dans des gares où les pauvres hères vont agoniser les ventres ouverts en l'air ? Pourquoi mettre des bombes dans des Boeing ou lancer des camions-suicide contre la troupe ?

Bref, à quoi bon tirer sur ce qui pullule sur cette terre en abondance : les humains ?

Il faut viser là où c'est unique. Unique au monde et irremplaçable : il faut viser l'âme du pays, ses musées, ses archives, sa langue et ses reliques. Pour tout dire, il faut viser sa mémoire et son cœur.

Vous comprenez bien maintenant qu'une vingtaine d'hommes suffisent.

J'en vois déjà quatre qui pénètrent dans le Louvre la nuit avec leurs lance-flammes. L'alarme se déclenche tout de suite et la police arrive. Mais c'est déjà bien trop tard, car la Joconde brûle, comme brûle déjà la collection de Rembrandt, Philippe de Champaigne et toute l'école française de la grande galerie.

Maîtriser cet incendie, vous dites ? L'éteindre ? Il n'est pas laissé à lui-même ni aux pompiers. Quatre fils de la révolution, masque à gaz sur le visage, habits de protection sur le corps et lance-flammes à la main viennent au secours du feu et l'attisent. Mur après mur, cimaise après cimaise, rayons, placards, cabinets, méthodiquement tout. Comme les Allemands dans le ghetto de Varsovie en 1943.

Quatre heures après, il ne reste rien, mais rien du tout du Louvre. Les murs calcinés au plus. Comme à Chartres où tous les vitraux ont été brisés cette nuit. Comme à la Bibliothèque nationale, au Musée du XIXe siècle, aux Archives Nationales et au Centre Beaubourg dont il ne reste que le toit.

Le matin, la France se réveille et l'apprend. Elle compte toujours cinquante-cinq millions d'habitants et son armée reste intacte. Mais la « France » n'est plus...

Après la rage et le désespoir, une lente agonie. Vous battre alors ? Pour qui ? Etre fier - de quoi ? Quelels reliques défendre, quel élan soutenir ? Et comment trouver à votre monsieur en béret bleu marine un air « français » qui vous le rendait proche ?

17 V 86 Cannes  
DEPLIANTS

J'ai collé plusieurs dizaines de dépliants tout au long de la Croisette et j'en collerai d'autres demain. Au moment du festival ce genre d'affichage sauvage, le plus souvent pour promouvoir les films marginaux, comme le mien, est toléré et personne ne s'en offusque. J'ai aussi personnellement distribué un millier de ces dépliants dans divers endroits, notamment dans la rue et devant le Palais Croisette. Une partie a été laissée dans les casiers des journalistes au « Nouveau Palais ». Deux mille autres seront distribués à la sortie des trois projections de mon film. Le bruit court que Noir et Blanc de Claire Devers, le long métrage que mon film accompagne, est favori pour le prix des Perspectives. J'ai donc bon espoir que la salle sera largement remplie (mille cinq cents places disponibles) et que des gens réellement importants viendront.

## FESTIVAL

Domage que je sois aussi préoccupé par mes affaires. Cela mériterait d'être conté : Le festival de Cannes...

J'y suis pour la première fois. Mythique, il me faisait jadis rêver.

« Ah, les starlettes... ». me disais-je discrètement, et je plongeais dans de douces utopies.

La rencontre avec la réalité est toujours l'occasion de perdre quelques illusions. Car s'il y a de belles femmes ici, c'est peu. Quand je pense à cette accumulation de visages et de corps splendides qui peuplent certains défilés de mode de Ania, je trouve la renommée du festival à cet égard surfaite.

Le temps y est peut-être pour quelque chose car s'il fait doux le ciel reste souvent brumeux. Nulle starlette ne se dénude sur la Croisette et il y a peu de gens sur la plage. La baignade ? On n'y pense même pas : l'eau est à seize degrés ! Il faudrait être fanatique pour y tremper les pieds. Alors les jolies filles n'enlèvent pas leurs soutiens-gorge.

Il paraît que l'énorme machine du festival est le second événement médiatique du monde après les jeux Olympiques. Une fois de plus, c'est une affirmation sûrement excessive. Mais il est vrai qu'une foule de professionnels y vient.

En revanche, les *outsiders* comme moi n'y ont rien à chercher. Aussi immense qu'il soit, ce petit monde reste clos. Jadis j'aurais souffert de ma marginalité. A quarante-quatre ans, elle me remplit d'indifférence. C'est sans la moindre note de jalousie que je regarde toute cette *jet society* et que je pense obsessionnellement à mes affaires : comment de la chute libre que je suis en train d'effectuer tirer l'énergie pour un nouveau départ ? Comment vendre le film, le faire connaître, trouver des appuis ?

Le festival ? C'est presque comme si je n'y étais pas. Pourtant, mon badge me donne le droit de voir presque toutes les projections qui s'y déroulent. Je ne suis allé qu'à deux d'entre elles alors que les autres participants s'offrent cinq séances par jour.

Moi, je ne pense qu'à mes affiches, qu'aux contacts à nouer et qu'à la réussite de mon film, ce soir au Palais. Je parcours nerveusement la Croisette cinq fois par jour, et place mes dépliants comme un petit commis voyageur affairé. Toute cette foule de Rolls, de smokings et de robes décolletées me passe au-dessus de la tête. Une seule fois je me suis arrêté pour regarder, pendant quelques secondes, les stars monter le grand escalier du Nouveau Palais, au son d'une musique idiote, tout droit sortie de Hollywood, entre une haie de policiers au garde-à- vous.

« Ça n'a quand même pas le chic de la garde républicaine », c'est la seule pensée qui m'a alors effleuré l'esprit.

Mon Dieu, est-ce que les désirs doivent toujours se réaliser quand on n'en a plus rien à faire ?

17 V 86 Nice  
DISCOURS

Il est 1 heure du matin. Je suis dans un état de surexcitation qui m'empêche de fermer l'oeil. Demain, à 18 heures au Palais Croisette aura lieu la première projection de mon film. Auparavant, à 14 heures, un cinéaste pigiste polonais fera avec moi une interview sur Beks, mon exposition et le film pour la proposer, une fois de retour à Varsovie, à la télévision polonaise.

J'ai préparé une esquisse de laïus que j'ai l'intention de prononcer avant la projection. J'y tiens car, dans ce monde absurde où les règles inavouées gouvernent la réussite des gens, le fait de m'être trouvé au festival de Cannes tient du miracle. Il faut donc que je remercie avec force ceux qui lui ont permis de s'accomplir.

Voici donc l'ébauche de mon *speech* que je n'apprendrai pas par coeur, mais dont je pose ici quelques points essentiels :

« Ce film s'appelle *Hommage à Beksinski*. Mais le premier hommage que je voudrais rendre va aux gens des Perspectives et du festival. Ce film a été produit par un *outsider*. Je ne suis en effet pas cinéaste mais avocat. Je ne connais pas le milieu du cinéma et je n'ai donc bénéficié d'aucun appui, d'aucun piston et d'aucun « renvoi d'ascenseur ». Ce film a été sélectionné pour cette compétition par un jury dont je ne connaissais aucun membre et dont je n'ai connu les noms qu'après la sélection. J'ai rencontré pour la première fois M. Poitronaut, l'organisateur des Perspectives, il y a à peine trois jours. Un festival qui se gouverne par les règles d'une telle probité non seulement s'honore mais mérite le renom qui est le sien.

C'est bien sûr à Beksinski que je voudrais rendre mon second hommage. Peintre tragique qui, comme nul autre, sait exprimer l'âme polonaise. Ce film est le fruit d'une passion pour son oeuvre.

Certains d'entre vous l'aimeront. Je serai heureux de répondre à leurs interrogations. Ils trouveront mes coordonnées dans un dépliant qui leur sera distribué à la sortie de la salle. Mais bon nombre le détesteront, l'expérience me l'a prouvé. A ceux-là je demande, à l'avance, pardon pour l'épreuve que je vais leur faire subir. D'autant qu'ils ne pourront pas sortir de la salle puisqu'un bon film les attend par la suite. Mais d'ores et déjà je leur demande de comprendre que cet art vient d'un autre univers que le leur et qu'il fait appel à une autre sensibilité. Merci et bon spectacle ».

Un jour de chance. Oh, une toute petite chance, mais quand même...

1) D'abord le cinéaste pigiste polonais a fait avec moi une interview de quinze minutes. Si la télévision polonaise l'achète, elle passera probablement au mois de juin dans le programme national. Cela me flatte.

Sur le plan matériel, en revanche, cela risque de me compliquer les choses. A force de trop m'afficher, je risque de finir par provoquer les autorités polonaises (ou tout simplement un fonctionnaire anonyme) qui m'interdiront l'exportation des tableaux de Beks de Pologne. Certes, la législation polonaise l'autorise sans même que j'ai à acquitter les droits de douane. Il suffit d'une autorisation du conservateur du Musée national de Varsovie, qu'il délivre automatiquement dès lors que le peintre est vivant et que l'oeuvre exportée a été créée après 1945. Mais je suis trop bon juriste pour me fier à la loi. Je crains donc qu'à force d'entendre parler de moi en Pologne, on s'avise à me rendre impossible toute exportation de tableaux vers la France. Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher d'accepter cette interview. Probablement pour compenser l'indifférence des médias français pour qui Beks et sa peinture n'existent toujours pas...

Pour une partie, l'interview a eu lieu sur la plage de l'hôtel Carlton et pour une autre dans le Carlton lui-même (comme si j'y habitais...). Trois tableaux de Beks, exposés à La Malmaison ont été aussi filmés et inclus dans le reportage. Son réalisateur m'a prévenu à l'avance des questions très générales qu'il allait me poser. C'est donc la dernière, non signalée qui m'a surpris et pris au dépourvu :

« Beksinski se vend-t-il bien ? »

Comme si je ne savais pas que c'est à cela qu'en tout premier lieu mes compatriotes s'intéressent...

Que pouvais-je répondre ? La vérité ? Que je n'ai rien vendu ? Que personne ici n'en veut ? Ce serait enfoncer le dernier clou dans mon cercueil. Allais-je donc leur raconter mon erreur d'une exposition trop ambitieuse où les prix frôlaient le ridicule ? J'ai donc simplement prétendu que cette question ne m'intéressait pas pour l'instant et que peut-être un jour, Beks lui-même ou les établissements de l'Etat polonais, chargés de la vente des objets d'art à l'étranger, s'en occuperaient. Une réponse ambiguë et évasive.

A la fin toutefois je me suis dit que même ainsi, étant donné tous les interdits dont la législation polonaise entoure le commerce de l'art pour les



artistes vivant en Pologne, j'entre sur un terrain marécageux dont il faut se retirer. Après avoir donc écouté à nouveau la bande sonore de l'interview dans un café, j'ai demandé à son réalisateur de couper complètement le passage concernant la vente. Aujourd'hui il va falloir que je le lui rappelle, car l'expérience me prouve que les gens oublient ce qu'on leur dit.

2) Le deuxième événement de la journée a été la projection de mon film.

La salle du Palais Croisette n'a pas été entièrement remplie : mille deux cents personnes environ sur mille cinq cents places disponibles. C'est dommage, mais de quoi me plaindrais-je ? Mille deux cents professionnels qui verront mon film, ce n'est quand même pas mal.

« Peut-être à la seconde projection y en aura-t-il davantage ? » me suis-je consolé.

Car ce soir le film passera encore une fois à 18 heures au Nouveau Palais, et à 20 heures à la MJC de Cannes (Studio 13).

En guise d'introduction, j'ai fait mon laïus tel que je l'avais préparé avant hier dans la nuit. Mais comme cela arrive souvent dans la vie, les choses décisives sont imprévisibles : l'organisateur des Perspectives, Jacques Poitronaut, m'a présenté devant la salle comme étant Bogdan Dziworski, le réalisateur du film. Il m'a vu depuis trois jours à peine et a confondu mon rôle avec celui du metteur en scène. Il est vrai que d'un côté ma gêne, commune à tout *outsider* qui ne connaît pas le milieu où il débarque, et de l'autre le paternalisme condescendant avec lequel les gens des Perspectives m'ont traité depuis que je suis arrivé à Cannes ne m'ont pas permis d'aligner plus de trois phrases censées lors de ma présentation à Poitronaut quelques jours auparavant. Il ne savait donc pas très bien à qui il avait à faire et s'est trompé. Si j'en faisais abstraction, sa méprise aurait rendu incompréhensible tout le début de mon laïus tel que je l'avais conçu. Au dernier moment, j'ai donc dû commencer autrement. Heureusement, je m'interdis toujours d'apprendre par coeur mes discours pour ne pas devenir prisonnier du texte et pour ne pas me perdre, en cas d'événement imprévu ou en cas de trou de mémoire. Sage précaution, et cette fois encore payante.

« Je ne suis pas le réalisateur de ce film mais son modeste producteur, ai-je dit pour rectifier l'erreur de Poitronaut. Et je ne m'appelle pas Dziworski mais Dmochowski. Ce qui revient au même car c'est tout aussi imprononçable ».

Certes, l'effet de plaisanterie avait été voulu mais la réussite a été déroutante : la salle s'est mise à rire à gorge déployée. Je ne le voulais nullement car, immédiatement après, je voulais recourir à mon style préféré : exalté et pathétique. Aussi, lorsque je suis passé à l'hommage aux organisateurs des Perspectives j'ai essayé de me faire grave. Mais les spectateurs continuaient

pourtant à rire comme des bossus, croyant probablement que je continuais à blaguer. Je ne savais pas trop comment contourner cette hilarité. Elle n'était pas grinçante certes, et ne cherchait pas à me couvrir de ridicule. Mais elle me faisait frôler la dérision au moment le plus envolé, là où, naïvement, j'assurais à mes auditeurs : « Certains d'entre vous aimeront ce film ».

En écrivant cette phrase avant hier dans la nuit je ne me suis pas rendu compte de sa prétention ridicule, d'autant plus sotte que le milieu que j'allais affronter n'était pas tendre et n'aimait pas qu'on préjuge de ses réactions ni qu'on lui force la main. Mais Dieu a veillé sur moi : l'auditoire l'a pris pour une sympathique provocation, dans le droit fil de mes facéties précédentes. C'est ainsi qu'on devient humoriste malgré soi.

L'effet de drôlerie légère, discrète mais humiliante s'est amplifié davantage encore quand j'ai ajouté : « Je plains en revanche ceux qui le détesteront, car ils ne pourront pas sortir de la salle puisqu'un bon film les attend tout de suite après ».

Je faisais là allusion au long métrage *Noir et blanc*, qui allait suivre. Au total toutefois mon *speech* a détendu l'atmosphère et c'est ce que je voulais. Le film pouvait provoquer des sifflements et des insultes, comme cela a failli se produire lors de sa projection à la presse au CNC à Paris. Ici, la salle a applaudi une bonne dizaine de secondes. Pourtant, c'est un milieu capricieux, dis-je, professionnel et qui ne se gêne pas pour manifester brutalement sa mauvaise humeur.

A la sortie, j'ai distribué une centaine de dépliant. A l'autre sortie de la salle devait se poster un garçon que j'avais trouvé le matin dans la rue et à qui j'avais remis les mêmes dépliant en le payant par avance cent cinquante francs. La canaille n'est pas venue et sur mille deux cents personnes présentes, une centaine seulement ont pu être touchées.

Parmi celles que j'ai réussi à attraper, aucune n'a refusé le dépliant et plusieurs même me l'ont réclamé. Certains m'ont félicité au passage. Quelqu'un a vu l'exposition à Valmay et voulait savoir si j'en préparais une nouvelle cette année. Un producteur m'a donné sa carte de visite, en me proposant de le contacter à Paris. Apparemment donc, j'ai remporté un certain succès.

Mme Richard, l'attachée de presse des Perspectives, m'a rattrapé sur la Croisette pour me dire :

« Il y aura des réactions demain, vous allez voir ».

Voir ?

Voir !

Mais pour l'instant, je n'ai rien vu. Or je ne crois plus à rien tant que je ne l'ai pas vu et revu. Surtout quand ce quelque chose se prétend optimiste, positif et encourageant. Alors attendons demain.  
Pour voir.

## NARRATION

Narrative cette peinture ? En quoi ? Littéraire ? Où ?

Elle n'est pas plus anecdotique que celle où deux fillettes jouent au ballon ou une femme nue sort du bain dans les tableaux d'un Renoir ou d'un Bonnard.

Toute peinture figurative est immanquablement « narrative » car elle emprunte aux choses, aux événements et aux hommes. Elle se « montre » à travers les objets et les personnages et ne peut faire autrement. Sauf que les fillettes avec le ballon ou la femme dans son bain ont été peintes et repeintes tant de fois, et donc tant et tant de fois « racontées », que leur « histoire » s'est banalisée au point de disparaître de notre conscience. Puisqu'on ne l'aperçoit plus, on la croit absente. Elle existe pourtant.

La raison est ailleurs : c'est parce que la peinture tragique est rare. Les accessoires de la mort, de la destruction et du désespoir n'apparaissent pas souvent, du moins dans les oeuvres modernes. D'où cette sensation de conte illustré qui frappe les spectateurs des tableaux de Beks. C'est pour cela que tout d'un coup ils aperçoivent des choses peintes tant elles sont inusitées.

D'où aussi ce désir de Beks, dont il m'a souvent parlé : à force de montrer sa peinture au public, provoquer chez ce dernier un tel degré d'accoutumance à l'égard des accessoires qui s'y trouvent qu'il cesse d'y voir une « histoire » ou un « message », les oublie et se laisse simplement porter par l'émerveillement.

Une fois encore je passe à l'exposition de Ballester à la « Malmaison ». Pas un chat. C'est dommage car elle est bien faite : d'excellents peintres et une présentation à la fois soignée et originale. Les trois tableaux de Beks sont bien placés. Mais les deux surveillantes sont invariablement seules à les admirer.

Comment peut-il en être autrement alors que tous le monde ne pense, ne parle et ne jure que par le Festival ? Inexpérimenté, je n'ai pas compris qu'il ne sert à rien de confondre les genres. Il ne faut pas compter sur un quelconque succès de Beks au moment où Cannes est obnubilé par le Festival. C'est en effet comme si j'espérais de l'intérêt pour cette peinture de la part des spectateurs d'un match de football seulement parce qu'ils sont réunis en masse dans un stade. Il ne suffit pas qu'il y ait foule. Faut-il encore qu'elle soit intéressée par la peinture ou du moins ne soit pas au même moment absorbée par autre chose. Le Festival est ici une psychose et je suppose que les gens ont même dû cesser de faire l'amour pendant sa durée.

De plus devant la « Malmaison » un stand de vendeurs de whisky offre des bouteilles à moitié prix, joue de la musique « pop » à plein registre alors qu'une opulente blonde aux gros seins lourds et saillants (que je dévore des yeux avec rage et regret qu'un autre s'en serve tous les soirs et pas moi), fait du strip-tease sur le capot d'une voiture.

Je m'en vais. A 18 heures aura lieu la projection de mon film au « Nouveau Palais ». Hier, au « Palais Croisette » c'était presque le succès. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Alors, qu'est-ce qui m'attend ce soir ?

« Comment me renouveler ? - je pense en me frayant un chemin dans la foule massée sur la Croisette - Refaire le même laïus ? »

Devant Poitronaut et les gens des « Perspectives » qui seront ce soir encore présents lors de la projection ce serait ridicule. Je décide donc de laisser tomber le discours et de me contenter de trois ou quatre phrases d'introduction improvisées sur place. C'est là d'ailleurs que je suis généralement le meilleur.

J'arrive en haut de la Croisette et me dirige vers le grand auditorium car naïvement je crois que c'est ici qu'aura lieu la projection. Je vois de loin une foule compacte, séparée du Palais par une haie de policiers et arrosée de musique d'honneur. L'escalier est encore vide. Tant de pompes pour mon film ? J'avance. Les gens, serrés comme des sardines protestent timidement mais cèdent devant ma mine assurée. J'arrive enfin jusqu'à la barrière qui sépare la foule de l'escalier. Je la passe en me pliant en deux et je monte. Vedette d'une minute, observée par la foule qui admire mon dos j'apprends d'un vigile (qui à peine m'adresse la parole, bien que je sois en smoking blanc très chic) que le

grand auditorium est trop haut perché pour mon insignifiante personne. Je dois me contenter du petit, dit « Auditorium Henri Bazin ». C'est là qu'aura lieu la projection de mon film. Le grand est réservé à la compétition officielle et aux vraies vedettes...

Je rebrousse chemin et par un autre escalier monte au 3-ème étage de l'immeuble. La salle est de taille moyenne : 400 places probablement. Je me poste à l'entrée et distribue mes fiches à tous ceux qui entrent. Que je me trouve poli ! Je donne mon petit papier et dis « merci ». « Merci » de l'avoir accepté sans me dire :

« Vous ne pourriez pas ne pas nous emmerder, non ? »

C'est un autre genre de public : soigné, bien habillé même si c'est dans le style de « l'après-midi décontracté ». Je sens que si ce sont toujours des professionnels de cinéma ce n'est pas du même niveau qu'hier. Au « Palais Croisette » c'étaient des jeunes gens spontanés, plus faciles à séduire. Là, ce sont des journalistes, des producteurs ou des metteurs en scène. Et ce sera plus difficile. Un petit laïus bien ficelé ne résoudra pas mes problèmes.

Jacques Poitronaut me présente à nouveau mais cette fois-ci en insistant lourdement :

« Voici le producteur du film. Je dis bien le producteur du film ».

Et il prononce mon nom presque correctement. Je dois instantanément inventer quelque chose de nouveau et de pas trop bête. Des trois phrases que je me suis autorisé à prononcer, mon *speech* s'enfle jusqu'à une vingtaine. Sans provoquer une hilarité involontaire, ni obtenir, comme hier un succès inattendu j'atteins néanmoins mon objectif : élever une barrière de protection contre l'agressivité qu'autrement mon film ne manquera pas de susciter.

Je le regarde avec émotion et constate que la salle réagit bien, quoique discrètement. Pas de sifflements en tout cas... Si, quand même, deux secondes quelque part au fond de la salle. Des applaudissements moins nourris qu'hier mais ni maigrichons, ni avars. Je pars aussitôt mon film terminé, sans revoir « Noir et Blanc » qui doit suivre.

« Curieux - je me dis - Un coin de la salle a été particulièrement animé. Il applaudissait plus fort. L'essentiel est que cette fois-ci personne ne tournait la tête pour ne pas voir l'écran ».

Je ne perds rien à attendre. Car le soir même...

Le soir même doit avoir lieu ma troisième projection. Cette fois-ci à la MJC de Cannes (appelée « Studio 13 »).

D'abord je ne sais pas du tout où elle se trouve. Deux jours auparavant j'ai repéré sur la Croisette un petit panneau avec une flèche indiquant : « MJC ».

« C'est sûrement tout à côté » - me suis-je dit alors, sans chercher à en savoir davantage.

Après la sortie du « Nouveau Palais », sans m'inquiéter le moins du monde, je vais tout d'abord voir les courts métrages au « Palais Croisette » car je crois avoir devant moi au moins une heure libre. Deux de ces films sont d'une qualité remarquable : « Alger la blanche » et « Les ailes de la mort ». Mais puisque ce ne sont que des courts métrages, la salle est vide. Quels films pourtant ! Quels films ! Je n'arrive pas à m'arracher du siège d'autant que je crois que 30 minutes pour arriver à la MJC me suffiront largement. J'espère même y être 15 minutes avant la séance et distribuer mes dépliants aux arrivants.

Or, j'apprendrai rapidement, mais trop tard, que la MJC de Cannes se trouve à plusieurs kilomètres du « Palais Croisette ». Je dois les faire à pied. Tous les trois cents mètres je demande aux passants :

« La MJC, c'est loin encore ? »

Ils me répondent invariablement :

« Oh, que si ! Vous avez encore un bon bout de chemin devant vous. Prenez un taxi ».

Mais pas l'ombre d'un taxi ou d'un autobus. Je dois marcher 45 minutes, ou plutôt je dois courir comme un dératé. Quand enfin, j'arrive tout trempé de sueur, la séance, très en retard heureusement, va commencer. La salle est pleine à craquer. J'ai juste une minute pour distribuer entre les rangs quelques dépliants alors que la lumière s'éteint.

Là, dès le début, je sens que ça ne passe pas. Je prends pour baromètre les réactions d'un couple assis devant moi. C'est ma méthode habituelle quand je parle en public ou pour une autre raison scrute la foule : tout en faisant semblant de passer mon regard d'un visage à un autre pour nouer le contact avec les spectateurs, je fixe en réalité mon attention sur une seule personne et l'observe attentivement tout au long de l'événement que je crée ou auquel j'assiste.

L'homme paraît distrait et regarde ses ongles. A un certain moment sa compagne se cache la tête, puis la couche sur ses genoux alors qu'il lui couvre les yeux avec sa main. L'ambiance est étouffante. La salle est petite, 300 places au plus, bondée, l'air est chaud, irrespirable et les sièges sont inconfortables.

A la fin rien. Le silence. Enfin quelques rares applaudissements. Puis à nouveau le silence. Quand je m'apprête à partir l'un des animateurs de la MJC nous accoste :

« Etes-vous du film ? »

« Oui - je réponds - De celui qui vient de passer, le court métrage ».

En effet, du grand c'est à dire de *Noir et Blanc*, il n'y a personne. Quelques heures auparavant ils ont reçu le premier prix des « Perspectives » et en donnant en ce moment les interview à droite et à gauche ont d'autres chats à

fouetter qu'à assister à la projection de leur film à la MJC qui, je ne le sais pas encore, n'a rien à voir avec le Festival.

« Voulez-vous dire quelques mots ? »

Ce matin Carriau m'a assuré qu'« à la MJC ça discute dur ». C'est cette discussion que je cherche depuis longtemps déjà car au-delà des applaudissements ou des sifflements je veux enfin savoir ce que les professionnels pensent de mon film. L'occasion semble opportune. Alors nouveau laïus.

« Voulez-vous commencer par me poser des questions ? » - je cherche à trouver une nouvelle formule qui ne soit plus la vieille rengaine de l'hommage aux hommes du Festival.

Silence. Pas un mot. Personne n'ouvre la bouche, comme dans des ciné-clubs en Pologne. « A la MJC ça discute dur »... Pour combler le trou je dis quelques mots sur Beks. Silence toujours. J'en arrive à la formule « il exprime comme aucun autre l'âme polonaise ». Rires. J'arrête là mes efforts.

Deux animateurs m'offrent un « perrier » au bar. Ils ont pitié de moi et veulent se racheter. Ils s'accordent pour dire que l'accueil a été glacial.

« Quel est le public ici ? » - je demande, car je subodore que c'est de ce côté-là que quelque chose ne va pas.

« Local - me dit l'un d'eux - A 60 % local. Il y a aussi quelques vacanciers ».

« Ah, bon... - j'exprime ma surprise - Alors ça n'a rien à voir avec le Festival ? »

« Non, nous louons au Festival quelques films pour les montrer à notre propre public car ces gens n'ont pas accès aux projections officielles ».

Alors j'ai été confronté à un public « ordinaire » et non pas aux professionnels. Je commence à comprendre la réticence des distributeurs. S'ils doivent s'attendre à de pareilles réactions dans les salles payantes, rien d'étonnant que tout en aimant mon film ils n'en veulent surtout pas.

Nous sortons de la MJC et je rentre à l'hôtel pour faire mes bagages. Fini le Festival. Je n'ai rien réussi. J'ai travaillé comme un imbécile pendant 5 jours et dilapidé 7000 francs, le prix d'un tableau de Beks. Si, quand même... J'ai distribué entre les professionnels du cinéma quelques centaines de mes dépliants où figurent mes coordonnées. Peut-être y aura-t-il des suites ? Un petit article peut-être, un coup de fil ? Sinon un voyage pour rien.

Et là m'attend Paris avec tous mes cauchemars et mes angoisses qui sont restés bien au frais pour ne rien perdre de leur poison en mon absence.



## PRIX

1) Et merde ! Je ne l'ai pas eu.

Les jours de chance ne durent que vingt-quatre heures.

Oh, à la vérité, à aucun moment auparavant je n'y ai songé. Mais quand je suis arrivé aujourd'hui au cocktail de 13 heures, sur la terrasse du Palais Croisette et que je suis tombé au moment où Guy Darbois pour les courts métrages et le président du festival pour les longs allaient annoncer les prix des Perspectives du cinéma français, mon coeur s'est mis à battre comme affolé. Trois fois j'ai respiré à fond pour ne pas étouffer.

« Et si le miracle s'accomplissait ? me demandais-je obsessionnellement pendant le-petit-discours-interminable de Guy Darbois. S'il s'accomplissait ? »

Eh bien, il ne s'est pas accompli. C'est *Paulette Epaulette* qui a eu ce chèque de dix mille francs et surtout cette promesse d'achat du film par Antenne 2. Cet argent dont j'ai tant besoin pour pousser la charrette beksienne et surtout cette promesse de diffusion du film devant des millions de spectateurs, c'est rapé.

2) Au cocktail, plusieurs personnes me complimentent pour... mon discours d'hier, le petit *speech* précédant la projection de mon film

« Nous avons été ébahis », me dit la secrétaire de Poitronaut.

« Superbe et génial », surenchérit Mme Richard.

Une fille assez séduisante, metteur en scène de *High speed*, qui aura à remercier tout à l'heure le jury pour le prix qu'elle vient de recevoir, me confie :

« Nous, les cinéastes, nous arrivons à peine à bafouiller quelques paroles, alors que vous... Mais vraiment ! »

« Mais quel sens de la provocation, quel humour vous avez ! » - conclut Carriau.

Et patati et patata. On dirait que le vrai héros du jour, ce n'est ni Beks ni Dziworski mais bien moi. En plus, « quel sens de l'humour ». C'est bête de faire rire quand on a voulu faire pleurer. Au diable ma célébrité d'un soir. Elle m'aurait fait plaisir si j'avais par ailleurs ce dont j'ai besoin. Mais je ne l'ai pas.

3) Lors du cocktail, j'aborde Guy Darbois. Petit, sûr de lui et suffisant. Si ce n'était la différence de taille qui nous sépare, je le prendrais pour mon propre reflet. Maladroitement, je l'accoste : « Bonjour Monsieur... ».

Jean-Yves Carrère vient à mon secours et me présente. Ma mine contrite d'élève intimidé ravit Guy Darbois. Il me pardonne presque de l'avoir empêché de siroter son champagne.

« Je suis le producteur du film *Hommage à Bekinski*.

« C'est sur quoi ? » me demande-t-il.

« C'est sur un peintre. Le film est dans la compétition », s'entremet Carrère.

« Nous n'achetons que des fictions », l'interrompt Darbois qui comprend tout de suite la raison pour laquelle nous le dérangeons.

« Mais c'est une sorte de fiction », je l'assure nerveusement.

« Ah bon ? Je vous avouerai franchement que je ne l'ai pas vu », dit Darbois.

Pour le président du jury des Perspectives qu'il est en même temps que responsable des achats des programmes pour A 2, c'est fort. Mais ce type me rappelle trop Nicolas Hugnet pour différer réellement de lui. Même couplet : incompetence-arrogance. C'est aussi lui qui, par téléphone, m'a refusé l'achat du film quand je l'ai présenté à sa chaîne, il y a quelques mois de cela. Il ne l'a donc jamais vu.

« France, France, comment peux-tu rester debout quand de pareils travailleurs te soutiennent ? » je l'ai déjà dit quinze fois dans ces « notes » et j'aurai sûrement l'occasion de le dire et redire.

Je suis sûr que si j'avais insisté, il m'aurait donné la réponse classique que j'ai tant de fois entendue :

« Vous comprenez, on est débordé... ».

Mais Monsieur Darbois est aujourd'hui bien luné et accepte que je lui passe la cassette pour visionner le film.

« Tout de suite, à Cannes ? Car j'en ai une sur moi », je demande comme un imbécile.

Il a l'air presque affolé :

« On n'a pas l'esprit à ça, vous comprenez. Non, à Paris. Vous me l'enverrez par La Poste ».

Mais bien sûr. « On est tellement débordé... ».

4) L'interview d'hier destinée à la télévision polonaise était de la même veine. J'affichais une mine décontractée et me mettais à l'aise dans mon fauteuil. Je prenais des airs importants et faisais de grands gestes de la main alors que j'avais un pistolet pointé sur la tempe. En smoking blanc, sur la plage du Carlton et sur l'une de ses terrasses, je racontais devant la caméra, comme si c'était vrai, la réussite du film et le succès de l'exposition. En même temps, je me demandais tout bas : « Combien de temps peut encore durer cette comédie ? »

Car plus je gonfle et plus cela va faire du bruit quand je vais enfin éclater. Là, quelle joie pour certains, quelle satisfaction, n'est-ce pas : « Il a enfin péché ce petit con, il a péché. J'ai toujours dit que c'était du bluff ».

Je crois que ce Minière (« Conseiller aux arts plastiques » ! Dieu !), à sa façon et involontairement, m'a donné un bon conseil : celui de momentanément insister sur la « polonité » de Beks.

En effet, dans mes conversations avec des tiers j'ai toujours qualifié Beks de « grand peintre ». Certes, il m'arrivait aussi d'y ajouter l'adjectif « polonais ». Mais ce sont les équilibres des choses qui comptent et non pas les choses elles-mêmes. Or, sur cette « polonité » je n'insistais guère. C'est au contraire son universalité que je soulignais. D'abord parce que je le crois hors du temps. Ensuite pour le sortir du ghetto polonais et lui enlever cette étiquette tiers-mondiste qui limite son rayonnement.

Pourtant, du moins pour les débuts de son lancement, je dois mettre mes emballages sur l'universalité entre parenthèses. Ils braquent les gens. Certains sont insensibles (encore ?) à cet art et n'en voient sincèrement aucune. D'autres pressentent un concurrent pour leurs préférés actuels ou passés. D'autres enfin demandent à voir.

Désormais, et pour un temps où les uns comprendront, les autres connaîtront et d'autres encore seront obligés de se taire, j'insisterai sur la « polonité » de Beks. C'est une concession temporaire. Mais c'est grâce à elle que j'ai réussi, ici à Cannes, à tempérer l'agressivité à laquelle se serait immanquablement heurté mon film. Oui, j'en suis sûr : c'est pour cela qu'il a été très bien accueilli au Palais Croisette, amicalement au Nouveau Palais et avec une hostilité à peine contenue à la MJC de Cannes (Studio 13). C'est parce que j'ai fait un discours anesthésiant sur la « polonité » de Beks avant la première présentation, un autre assez réussi avant la seconde, alors qu'à la troisième je ne l'ai fait qu'après la projection, quand il était déjà trop tard. Ce laïus introductif a créé une protection invisible, une sorte d'écran. Quand il fait défaut, le public a tout de suite réagi défavorablement. Je crois que pour un temps, il en faudra aussi un à l'avenir.

La seconde constatation est que cet écran n'est protecteur que s'il est écrit ou prend la forme d'un discours. Quand je dialogue avec un interlocuteur, mes mises en garde sur la « polonité » de Beks restent sans effet. Comme d'habitude, on ne m'écoute pas. Mon message se dilue et se déprécie dans la polémique. J'agace davantage encore avec mes explications que ne le ferait cet art sans être introduit.

Quand le papier ou la foule me protègent en empêchant les lecteurs ou l'auditoire de m'interrompre, je sens que je suis mieux suivi.

C'est le même phénomène qui se produit à la faculté : tant que je professe, mes étudiants épousent mes idées. Mais à peine je quitte ma place et accepte la discussion dans les couloirs, alors je cesse d'être « celui qui sait » pour redevenir celui qui n'en sait pas plus que les autres et peut-être moins.

Conclusion ?

L'absence d'agressivité est une chose. L'action des autres conforme à mes désirs, leur aide et leur concours en sont une autre.

Qu'après une lettre explicative de ma part ou après un discours que j'ai prononcé sur la « polonité » de Beks les décideurs français ne crachent plus sur cette peinture c'est déjà beaucoup. Ce qui serait mieux toutefois c'est qu'ils y adhèrent et m'aident.

Là, hélas, rien n'y fait pour l'instant.

## NICE

1) Il fait un temps superbe sur la Côte, chaud mais pas suffocant. Un petit vent du Sud souffle et il y a beaucoup de soleil. Si au matin je me lève la tête remplie de cauchemars, l'air lumineux du jour me console un peu.

Je suis descendu à Nice (car Cannes est plein) à l'hôtel Frantotel. Moderne, quatre étoiles, situé rue Notre-Dame, il se trouve tout près de la gare. Je l'ai loué par une agence à Paris pour quatre cent quarante francs la nuit. Au dernier moment, la dame de l'agence m'a dit :

« Je peux vous réserver une chambre à neuf cents francs, d'accord ? »

Je n'ai pas été d'accord du tout. Maintenant, je tremble que celle qu'on m'a dit donnée soit bien à ce prix-là et qu'en réglant bientôt ma note, je vais découvrir la mauvaise nouvelle. Si j'étais sérieux, je poserais clairement la question à la réception dès maintenant. Mais je n'ose pas le faire de peur de découvrir trop tôt que ce gîte a été trop beau pour être aussi bon marché.

2) Tous les jours, alors que je vais à Cannes, vers 10 heures du matin, je vois près de la gare un nombre considérable, bien plus élevé que ce qu'on voit généralement à Paris, de gens du quart monde. Des visages ravagés, comme sortis des films d'horreur, blêmes, avec des furoncles et des dents abîmées. Ils marchent avec peine, sont rarement ivres, comme le sont la plupart du temps les clochards parisiens, mais souvent gisent par terre.

3) On me dit que Saint-Paul-de-Vence est à voir. C'est aujourd'hui fête. Et puis, de toute façon, le festival est pour moi terminé. Je suis donc libre, et avant le départ pour Paris ce soir, je peux y faire un saut. J'ai un bus de Nice à 12 h 30. Y aller ? J'y vais.

19 V 1986 Cannes

## CENSURE

Saintes paroles et ô combien vraies !

Dans son dernier livre, dont je viens de parcourir quelques pages dans la librairie qui se trouve à l'intérieur du bâtiment du festival, ici, à Cannes, *Cinéma nommé désir*, Andrzej Wajda rappelle qu'il n'y a pas que la censure policière. Plus efficace et plus inquiétante est l'autocensure du créateur. Celle qu'il s'impose à tout instant, par peur de dépasser ce qui est acceptable par le public, par « l'époque » ou par le « milieu ».

Cela m'inspire quelques réflexions...

Les chantres du régime démocratique sont intarissables dans leur dénonciation de la censure du KGB. Je dois en déduire *a contrario*, ou du moins par politesse, qu'il est doux de créer « chez nous », dans le monde « libre ».

Je le connais pourtant trop bien ce monde libre, pour lui faire confiance : avec la conscience toujours tranquille, il pratique une censure implacable, quotidienne à l'égard de ceux qui s'opposent à lui, qui l'effraient ou le dépassent.

Cette censure n'a rien de spectaculaire car elle est partout, uniforme, spontanée et n'emploie jamais la violence. Elle est donc insaisissable et on parle rarement d'elle alors qu'on la subit tous les jours.

Voilà où et voilà comment elle s'exerce :

1) Où ?

A trois niveaux :

A) D'abord au niveau du créateur. C'est justement l'autocensure dont parle Wajda. Tout artiste, penseur ou homme politique s'impose à tout moment des limites et s'érige des interdits en anticipant sur la répression sociale qui s'abattra sur lui s'il donnait libre cours à son inspiration, sa conviction ou son désir de vérité.

« Puis-je le dire ? se demande-t-il. Puis-je le faire ? Non, ça ne passera pas. Je vais me faire massacrer. C'est encore trop tôt... C'est déjà trop tard... Personne ne viendra. Personne n'achètera. Personne ne votera ».

Et il barre par-ci et il supprime par-là. Il met un peu de rouge : c'est maintenant optimiste. Il efface le gris : cela remonte le moral. Autocensure.

B) Ensuite, au niveau des distributeurs de la pensée, de l'oeuvre d'art ou du message politique : ce sont les producteurs, les critiques, les directeurs des galeries, les fonctionnaires des ministères, les éditeurs ou les « barons » des partis.

Leur censure, je la connais. Elle se fait toujours au nom des plus raisonnables considérations de rentabilité, de conséquence ou de morale :

« Les gens veulent rire, se détendre. Ils aiment la joie de vivre et l'optimisme. Vous leur faites peur avec la vérité et avec la souffrance. Si je vous publie, si je vous passe à l'antenne, si je vous porte sur la liste des candidats, ils ne liront pas, n'achèteront pas, ne voteront pas ».

Ou bien autrement. Je l'ai souvent entendu :

« Nous nous sommes imposé une « politique », une stratégie. Ce que vous proposez, dites, faites, est bien. Mais si je vous expose, si je vous propose, si je présente votre candidature, mon public, mes clients, mes électeurs ne comprendront pas pourquoi je le fais. Non, je ne peux me disperser. Allez voir chez X ou Z. Peut-être seront-ils intéressés ? C'est davantage leur « créneau ».

Ou bien encore :

« Parmi mes lecteurs, collectionneurs, électeurs, il y a des gens qui, vous comprenez, pourraient être choqués. Nous vivons dans une époque pleine d'interdits... Personnellement, j'aime beaucoup ce que vous faites. Mais, comprenez moi... C'est une question délicate... Vous voyez ce que je veux dire ? »

Et ainsi de suite.

Tous les distributeurs de la pensée philosophique, du message politique ou de l'oeuvre d'art répriment, limitent, interdisent toutes velléités d'originalité chez le penseur, de vérité chez le politicien ou de liberté chez l'artiste. Tous les chiens de garde de la morale, de la culture ou de l'idéologie sont là pour barrer la route, censurer, amputer, obliger à modifier. Ce que l'artiste ne s'est pas interdit, les distributeurs le lui interdiront. Ce que le politicien n'a pas gommé de son discours ils le gommeront. Ce que le philosophe n'a pas omis, ils l'ometteront.

C) Vient enfin au troisième niveau, le juge suprême : le public, le roi de la démocratie, le dêmos. Ce sont les électeurs pour le politicien, les collectionneurs pour l'artiste, les disciples pour le penseur. Les masses.

Elles sont présentes à tous les étages de la censure. Virtuellement, déjà au stade de la création, quand dans la solitude de son cabinet et de son atelier, l'artiste, le politicien ou le philosophe s'impose l'autocensure. Mais elles sont surtout présentes au stade de la « consommation » quand, physiquement, elles doivent acheter l'oeuvre, lire la pensée ou mettre son bulletin dans l'urne.

Ecoutez cet homme d'Etat : avez-vous jamais entendu des promesses aussi fallacieuses, des lieux communs aussi affligeants et une telle langue de bois ? Ne vous étonnez pas. Ce n'est pas par manque d'idées ou d'intelligence qu'il le dit. Ce n'est pas qu'il se soit juré de vous mentir ou refuse de voir ce qui, pourtant, crève les yeux. C'est simplement parce qu'il a une peur panique de vous, démos. Il a peur de sortir du rang, de trahir devant vous qu'il ne sait pas, doute ou voit l'avenir sombre.

« Que cherche-t-il, lui lancez-vous quand par malheur il le fait. A nous faire peur ? A nous décourager ? Il nous faut un homme résolu. Un homme « qui sait ». Un homme optimiste qui croit en l'avenir. Un battant. C'est pour lui que nous voterons, et non pas pour un défaitiste ».

Pour l'artiste, ce n'est pas différent, car s'il n'égaye pas vos murs et vos heures de loisirs, vous ne viendrez pas à son spectacle, n'achèterez pas ses tableaux. Il mourra.

C'est pareil pour un philosophe.

Embryonnaire déjà dans la tête du créateur, systématique chez les distributeurs, omniprésente chez les masses - la censure démocratique.

Mais son efficacité ne vient pas seulement de ce qu'elle est comme l'air vicié : partout. Son avantage sur la censure du KGB lui vient surtout de ses méthodes d'action. Après le « où », le « comment ».

2) Comment ?

Voici comment :

Cette censure « bien de chez nous » est à sens unique, s'exerce spontanément et n'emploie pas de violence.

A) A sens unique car, dans la société démocratique, sous une mince couche de pluralisme de façade, de différence d'opinions politiques, morales et esthétiques, il règne un profond consensus qui unit la majeure partie de ses membres au sujet des valeurs, principes et objectifs qui doivent les régir.

L'avantage en est certain : avec ce consensus, on peut gouverner les Etats sans devoir recourir constamment à la violence pour forcer l'obéissance des citoyens. La contrepartie en est toutefois la disparition de la vraie individualité des hommes, la disparition de la pluralité de leurs pensées, de leur créativité et de leurs comportements. Ramenée au niveau des fourmis interchangeable, l'écrasante majorité de la société démocratique ressent à peu près les mêmes sensations au contact de mêmes phénomènes, aime les mêmes choses et pense de la même manière.



De la même façon aussi une esthétique, une politique, une philosophie qui sortent de l'ordinaire lui inspirent antipathie, la gênent et la repoussent.

La censure qui en résulte agit donc comme un faisceau de laser. Tout le monde la pratique dans la même direction : celle qui tend à conforter les liens fondamentaux de la société démocratique, par delà les goûts, les convictions et les préférences des individus qui la composent.

B) Spontanée, car l'accord de l'écrasante majorité de la société démocratique au sujet des principes qui la régissent et assurent sa cohésion est profond et subconscient. Non seulement tout le monde exerce la censure, sans qu'on le lui ordonne ou le contraigne à l'exercer, et même sans conscience de le faire.

Dans notre société démocratique, nul besoin d'une conjuration des éminences grises qui, dans l'obscurité de la nuit, se seraient réunies dans un château hanté pour ourdir un complot contre la liberté.

Nul besoin donc de manuels à l'usage des censeurs appointés ou apeurés pour leur indiquer la culture - à défendre, la politique - à soutenir, la morale - à propager.

Nul besoin enfin des « listes noires », donnant les noms des créateurs, philosophes ou hommes politiques dangereux qu'il faudra « surveiller de près ».

Ici, tout censeur exécute sa tâche automatiquement, sans qu'on doive lui rappeler les principes qu'il doit défendre et sans nécessité de lui indiquer les récalcitrants.

Ces principes - il les a intériorisés depuis son enfance en les puisant entre les lignes de tout manuel scolaire, de tout livre, de tout journal ou de tout spectacle dont il a été nourri depuis son premier âge par les chœurs de la démocratie.

Et grâce à cette assimilation profonde, quotidienne, subconsciente des valeurs démocratiques, nul n'a besoin qu'on lui montre du doigt ceux qui ne les respectent pas. Ils sont comme une tache d'encre sur fond blanc : ils lui crèvent les yeux.

Ainsi la censure démocratique, fondée sur le consensus, est plus intransigeante que la censure policière. Ses adeptes n'ont pas la sensation désagréable d'agir sous contrainte ou par peur. Ils n'ont pas l'impression non plus d'injustice infligée. Tout au contraire : ils l'appliquent avec d'autant plus d'ardeur qu'elle leur semble « couler de source » et n'être qu'une banale manifestation de bon sens, de saine défense de la qualité, d'efficacité, de la beauté, de la rentabilité, etc. Autrement dit, des principes qui doivent régir toute société civilisée.

C) Enfin, puisqu'elle est appliquée dans le même sens, par tout un chacun, spontanément, inconsciemment, cette censure démocratique n'a besoin de recourir à aucune violence pour être efficace.

Car on ne frappe pas ici, on ne torture pas. Cette censure n'a rien d'une Gestapo. Il n'y a pas chez nous de camps de travail forcé, de coups de fouet copieusement distribués ni de livres interdits, brûlés au bûcher. Rien de tout cela.

Un petit geste, un simple refus, le silence, l'absence, l'omission suffisent pour obtenir ce que les sociétés totalitaires ne parviennent pas à obtenir à coups de knout : l'obéissance du créateur, le conformisme du philosophe, la démagogie du politicien.

Jette-t-on chez nous un ministre en prison pour avoir publiquement dit la vérité ? Depuis longtemps déjà la société démocratique a remplacé la guillotine par la démission, et le fusil par le bulletin de vote.

Oblige-t-on un artiste à peindre « autrement » ? A quoi bon ? Il suffit de ne pas l'exposer, de ne l'admettre dans aucun musée ou, tout simplement, de ne pas acheter ses oeuvres.

Exécute-t-on chez nous un philosophe pour avoir dit que la terre tourne autour du soleil ? Il suffit de ne lui donner aucun poste dans aucune université, de ne pas publier ses livres, de ne consacrer à ses théories aucune place dans les médias.

Il suffit de les oublier, de ne pas les mentionner, de les omettre. La simple passivité suffit. Un simple « non, merci ». Et par-dessus tout aucune violence :

« Vous êtes libre de faire ce que vous voulez. Mais nous sommes tout aussi libres de refuser ce que vous nous proposez et de vous dire poliment « non, merci ».

Cette censure « douce » est d'autant plus efficace que la vigilance de ses propres victimes en est assoupie comme si on avait utilisé de l'éther.

« J'ai probablement fait quelque chose de mal ? Pourquoi ne veulent-ils pas de moi ? » Refusé de partout, l'artiste, l'homme politique ou le philosophe finit par s'imputer à lui seul la faute. « S'ils me repoussent, c'est peut-être simplement parce que je ne pense pas bien, je n'écris pas bien, je ne peins pas bien ? » Et ainsi la boucle est bouclée : la censure sociale imperceptiblement se transforme en autocensure.

Et encore moins de violence dans son exercice.

Et encore plus de sensation d'impuissance et de résignation. Car si le censeur est un dictateur, nommément désigné, quelqu'un qu'on peut montrer du doigt - il s'éveille chez l'artiste, chez le philosophe, chez le politicien un sentiment de révolte et d'espoir : alors, quand enfin le dictateur crèvera ou quand enfin les hommes courageux l'assassineront, viendra la liberté. Mais si, à

l'intérieur, je suis mon propre censeur ? Contre qui préparer l'attentat ? Contre moi-même ? Et si, à l'extérieur, le censeur c'est la société toute entière, unanime pour me dire « non, merci », contre qui ourdir des complots ? Contre tous ?

Et par-dessus tout, comment garder l'espoir et à qui manifester la révolte ?

Une censure à sens unique, spontanée et douce. Une censure du consensus démocratique.

Oh, je sais bien, les censeurs de tous les jours, ceux du « non, merci » ne comprendront rien à rien de ce que je dis là :

« Qu'est-ce qu'il veut nous prouver ? Qu'il aille chez Gorbatchev goûter les délices de la vraie censure. Ça lui remettra les idées en place ».

D'autres, pour faire plus subtil, diront :

« Pourquoi s'en prend-il à nous ? Quel mal lui a fait notre régime démocratique ? Qu'il adresse ses reproches à la vie elle-même. C'est elle qui est comme ça et non pas notre système. C'est encore lui qui permet de traverser l'existence terrestre sans grandes peines ni malheurs ».

Certains pourtant me comprendront. Encore que l'autocensure leur interdira peut-être de le dire à haute voix : tous ceux qui ont été victimes de la censure à sens unique, spontanée et douce de leurs pensées, de leurs actes ou de leurs oeuvres. Tous ceux qui sont passés par ce que je décris dans ces « notes » et qui ont dû payer le prix de la démocratie et du règne des masses.

Alors ? Tout est perdu ? N'y a-t-il aucune place pour le vrai pluralisme dans notre culture, dans notre politique, dans notre pensée ? Tout, partout et toujours sera-t-il réduit « au niveau moyen » par la censure des foules ? Difficile à dire, car je vois de temps en temps quelqu'un parvenir à sauter la barrière de sa propre peur, celle du refus des distributeurs et celle de la répression des masses, réussir à grimper en haut des trois étages du blockhaus de la censure démocratique et, de là, crier au monde sa vérité. Je persiste donc à croire que j'y parviendrai un jour, moi aussi. Tant qu'il y a la vie, il y a l'espoir. Même à Auschwitz, il y a eu des rescapés, non ?

*P.S. : « C'est volontiers que je publierai votre opinion. C'est parfois vrai ce que vous dites-là. Mais... votre conclusion... Vous ne trouvez pas qu'elle va trop loin ? Suggérer une similitude entre le consensus démocratique, même uniformisant, et les barbelés d'Auschwitz ... Certains pourraient en être choqués. Vous ne pourriez pas trouver une autre comparaison ? Réfléchissez à tête reposée et appelez-moi demain ».*

J'appelle Ania d'un téléphone public à la gare SNCF de Nice.

Dès les premières paroles de notre conversation, je la sens réticente et agressive.

« Tu m'en veux ou quoi ? » je lui lance avec colère, pour casser tout de suite sa résistance.

« J'ai attendu ton coup de fil hier. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? »

Ah, ce n'était donc que cela. Je me calme car je croyais qu'une de ces scènes de jalousie que je hais tant m'attendait. Déjà décontracté, je lui raconte donc mes petits malheurs. A la première nuance que j'introduis dans mon récit, elle m'interrompt :

« Alors, oui ou non fallait-il que tu y ailles ? Il ne le fallait pas ? Avoue ! Non ? »

Mes descriptions « objectives » et « nuancées », mes efforts pour « coller à la vérité » la fatiguent rapidement. Elle voudrait du net, du clair et du définitif : oui ou non. Peu lui importe si c'est du sérieux ou si c'est du n'importe quoi. Il lui faut une « certitude » ou quelque chose qui anesthésie comme elle.

Certes, Ania connaît mes contradictions : dans l'action, je n'ai pas d'états d'âme. J'avance tête baissée. Mais dans mes réflexions, je suis toujours aux abois : pourquoi ceci a marché ? Et cela ? Pourquoi je ne l'ai pas réussi ? Comment amener les gens à agir comme je le souhaiterais ? Comment m'y prendre pour les convaincre ?

A peine suis-je arrivé à une « vérité » que, le lendemain, elle rapetisse jusqu'à avoir la dimension d'une petite facette d'un gigantesque puzzle. Puis c'est à nouveau le noir. Une nouvelle course recommence après l'ombre qui se dérobe.

Ania aime mon souci d'objectivité, mais cette fois-ci il l'exaspère. Elle insiste donc pour savoir :

« Oui ou non ? Fallait-il que tu y ailles ? »

« Dans l'immédiat, non. Je n'ai rien réussi. Je n'ai pas vendu le film et nous n'avons pas eu le prix », je prends mon courage à deux mains et me décide à appeler un chat un chat.

« Qui l'a eu ? »

« Paulette Epaulette ».

« C'est quoi ? »

« Tu as vu ce film à la présentation à la presse. Mais pour l'avenir, je reprends mon propos, ma présence ici était une petite brique qu'il fallait poser. J'ai donc bien fait de venir ».

En suis-je aussi sûr que je le prétends ? J'ai « claqué » sept mille francs pour ce voyage, le prix d'un tableau de Beks, alors que nous n'avons littéralement plus rien. Des centaines de milliers de francs de dettes.

Qu'ai-je réussi au retour ?

19 V 86  
CONSEIL

Ami, si un jour tu lis ces « notes » (car c'est à toi que je les adresse, faute de pouvoir revivre ma propre vie et, à nouveau, avoir quinze ans), inspire-toi d'un conseil sage :

Ne fais pas confiance à ce système qui t'appelle au courage, au travail, à l'effort et à l'optimisme.

Ne coopère pas. Ne lui donne rien de ta vie.

Et, quand tu auras réussi tout, tout seul, détruis ton oeuvre. Qu'il ne puisse pas en profiter gratuitement alors qu'il te disait « non, merci » quand tu crevais de faim.

Permettez-moi un brin de naïveté : comment peut-on avoir l'exercice de la liberté de parole pour profession ?

Vous lui posez la question :

« Votre métier ? »

Il vous répond fièrement :

« Parler librement ».

Si un jour il était un peu éméché, il nous ferait la confession suivante :

« Je suis journaliste. J'exerce la profession de celui qui parle librement. C'est-à-dire qui parle si haut et si fort que les autres l'entendent. C'est mon gagne-pain. Je gagne ma vie en exerçant ma liberté.

N'est-ce donc pas naturel que je la défende bec et ongles ?

Si un concurrent se mettait à parler librement, qu'est-ce qui me ferait manger ? Hein ? Impératif premier : ne pas admettre d'*outsiders*. Vous voulez écrire ? Parler librement ? Pourquoi pas ? Mais en cachette. Puis rangez vos écrits dans le placard. Car gare à mon espace, je ne vous y admettrai pas. Il n'y a déjà pas assez de place dans mon journal pour mes propres « papiers ». Alors...

Puis « profession » n'est pas élection. C'est vrai : ceux du « pouvoir » sont moins bien lotis. Eux, les électeurs les choisissent. Et s'ils déçoivent, c'est terminé. Aux prochaines élections : oust ! Si ce n'est déjà la révocation entre-temps. Mes lecteurs ont-ils à m'élire ? Heureusement, on n'en est pas encore là. Que deviendrait alors la liberté ?

Je dois mon choix à mon directeur. Il m'a embauché selon ses raisons à lui. Il n'a pas de comptes à rendre. Ni à vous ni à personne. Et ce n'est sûrement pas vous qui déciderez si je reste au journal ou non.

Une « profession », en revanche, a une morale. Là, j'insiste ! Quand on exerce son métier, on respecte les règles. La première est que ma liberté finit là où commence celle d'autrui. De mon directeur s'entend. Oui, je lui dois la loyauté. Je dois rester fidèle à la politique de mon journal. Comment pourrais-je la contredire alors qu'il m'a fait confiance ? Que ça nie ma liberté ? Pourquoi ? Je ne vois pas de rapport.

Puis tout ce bruit sur la noblesse et la vocation du métier de journaliste... Ce n'est pourtant qu'un travail. Je ne suis donc pas mécontent de m'en aller à 18

heures de la salle de rédaction, de bien manger aux frais de quelqu'un qui veut que je lui sois agréable, puis de mettre mes pantoufles et d'oublier un peu tout cela. Pourquoi faire du zèle ? Et pourquoi ne pas manger un bon dîner dans un restaurant chic si l'on m'y invite ? C'est pourtant naturel d'écrire ensuite sur celui qui me l'a demandé si gentiment ? Quant aux autres, pourquoi dois-je m'intéresser à eux ?

Quand je dis « travail », ce n'est pas tout de suite à la création des oeuvres d'art que je pense. Etre journaliste ne m'oblige pas à être génial. Il m'arrive donc de dire n'importe quoi, car il me manque, comment dites-vous ?, cette « pulsion irrésistible à crier ma vérité » ? Et alors ? Pourquoi toute cette emphase ? Un professionnel a le devoir de produire. Qu'il ait quelque chose à « crier », car une « vérité » l'étouffe, ou qu'il n'ait rien à dire, un article pour demain matin, il le faut. Alors il l'écrit. L'article est idiot, vole bas et n'apporte rien, que voulez-vous, on ne se renouvelle pas tous les jours. En revanche, remplir mon estomac régulièrement, il me le faut.

Que ce soit une insulte à la liberté que d'écrire sans avoir rien d'essentiel à dire, sans avoir pesé chaque mot, sans avoir respecté jusqu'au bout l'adversaire, sans avoir cherché ses raisons mais en préférant le scandale ? Visions juvéniles que tout cela, idéalisme de garçonnet.

Etre journaliste n'est pas un sacerdoce. Ce n'est pas un art non plus. On a bien le droit de s'en reposer le dimanche et de se laisser parfois aller à l'ânerie ».

Suis-je excessif dans cette caricature ? Bien sûr. Mais pour moi, la liberté de parler pour me faire entendre c'est justement celle de crier quand ça fait mal, et de me taire quand je n'ai rien à dire d'essentiel.

Sans cela, à bas la liberté rémunérée, la liberté irresponsable, la liberté corruptible, la liberté docile, la liberté sans passion, la liberté sans hauteur.

A bas le métier de journaliste !



*Nihil novi* : des refus par-ci, des silences par-là.

1) Aucun des douze journalistes-critiques d'art des plus importants magazines français n'a répondu à mes lettres. Je leur ai envoyé, il y a vingt jours environ, le dossier de Beks et une demande de rendez-vous pour leur parler du projet de la prochaine exposition. Faute de réponse, je les ai donc appelés au téléphone. Aucun n'était là. Deux étaient malades, d'autres « en réunion » ou « en rendez-vous à l'extérieur ». Une fois seulement on m'a répondu... qu'il était inutile d'appeler.

Ainsi la collaboratrice de Otto Hanh, de l'Express, m'a répété deux fois, au cas où j'aurais mal compris que :

« Si M. Hanh veut bien écrire un article, M. Hanh l'écrira. C'est n'est pas la peine de le déranger. Il suffit d'envoyer un dossier ».

« Je l'ai fait ».

« Oui, bien sûr. Nous l'avons d'ailleurs vu de très près. Mais... sur quel peintre était-ce » ?

Je crois que si elle cherchait dans sa corbeille à papier ou dans celle de son patron, elle aurait vite trouvé la réponse.

2) Aucun écho du Salon des indépendants non plus. Si, quand même... J'y ai rencontré une visiteuse (Mme Pierre Henry, je crois. La femme d'un peintre) et, de cette conversation, j'ai dressé une note enthousiaste, que commence par cette exclamation juvénile : « Quelle joie... ».

Eh bien, depuis lors, c'est plutôt la morosité.

J'ai aussi reçu une lettre d'un certain docteur Miltz :

« J'ai vu les tableaux de Beksinsi au Salon. Contactez-moi au plus vite ».

C'est que j'ai fait, le coeur plein de fols espoirs. Mais c'était... pour satisfaire sa curiosité sur l'âge de Beks.

3) Quoi encore ?

Julka Jedrych a enfin répondu à ma lettre dans laquelle je lui demandais que son mari, secrétaire personnel de Jaruzelski (comme hier de Kania et avant-hier de Gierek. Il est étonnant comme les premiers secrétaires s'en vont, alors que leurs secrétaires demeurent), intervienne auprès de son ami, le vice-ministre de la Culture Jonas, pour que les expositions de Beks soient prévues dans les

futurs accords culturels de la Pologne avec l'étranger. Son mari est « débordé » et n'a pas eu le temps de s'occuper de moi. Mais il y pense...

4) L'album ne pourra se faire car Wojciechowski n'as pas assez d'argent, et moi je n'en ai pas du tout. Sureau et Mathan m'ont fait des devis intéressants pour un livre de cent douze pages, répondant à toutes mes exigences (jaquette noire pelliculée, contenant une reproduction en couleur d'un tableau, couverture dure, toilée, papier couché de cent grammes, soixante reproductions dont cinquante en couleur etc.). Mais tout ce que je pourrai faire de ces devis c'est d'en enrichir mes archives...

5) Pour satisfaire partiellement ma banque, j'ai donné l'ordre de vendre mes pièces de vingt francs. J'avais cru le moment propice. La réintroduction de l'anonymat pour les opérations sur l'or ne pouvait que faire remonter les cours. Ils se sont en effet approchés un jour de six cent dix francs que j'avais fixé comme seuil minimum dans mon ordre de vente. Le lendemain ils se sont écroulés à cinq cent cinquante quatre francs.

Il y a quelques jours j'ai insulté les journalistes. C'est aujourd'hui le tour des avocats et des juges.

Je leur en veux. C'est vrai. Tout comme j'en veux aux prêtres d'ailleurs. Je déteste tous les métiers où il faut « aimer » son prochain par profession, exercer la « liberté » par profession, avoir la « foi » par profession ou par profession « être compatissant » avec les autres.

Le métier d'avocat que j'exerce en est un.

Plusieurs fois par mois je dois, devant un tribunal, jouer la passion, l'indignation et la compassion pour mon client. Quand on épouse ce métier, on a beau se promettre la pureté, on devra vite oublier les serments. La vente de ma conscience est inscrite dans la nature même de ma profession. Elle est l'essence de mes « rapports » avec mes « clients ». On se promet la virginité. Rapidement, et définitivement, on la perd.

1) Car comment défendre un homme dont on réproouve le délit ou le crime ?

En même temps, comment oublier celui qui, un an auparavant ou moins, pleurait, hurlait, se débattait, suppliait qu'on ait pitié, et que mon « client » battait, torturait, escroquait ou volait ?

Comment affirmer avec conviction, juste parce qu'on est payé pour, que son enfance a été malheureuse ou qu'il est aujourd'hui un autre homme ? Autre homme... Homme qui, à la sortie du « trou » a toutes les chances de trébucher pour y retomber.

Comment dormir tranquille quand on sait qu'au moment où je travaille pour le sortir de prison, il y a déjà quelqu'un, là, quelque part, qui ne le sait pas encore, mais qui est promis au désespoir et à la souffrance ? Quelqu'un à qui cet homme les infligera grâce à ma complicité de ce moment-ci, alors que j'obtiens pour lui la liberté ?

Quand on a vu un Blarski sur le banc de la partie civile et un Hassier qui l'a blessé s'en sortir sans la moindre peine ; quand on a vu un Delnoun entrer et sortir libre du tribunal, alors que Mme Suza en était à sa troisième tentative de suicide après la perte de son unique enfant que ce même Delnoun a tué sur le passage clouté avec trois grammes d'alcool par litre dans le sang... ; quand on a vu un Jalabert, toujours grâce à mes efforts, sortir du « trou », en liberté conditionnelle, voler et revenir six mois après, peut-on encore se sentir propre en exerçant ce métier de compassion rémunérée ?

Puis-je, par l'obligation de mon rôle, me montrer agressif pour la victime, prétendre qu'elle triche ou du moins exagère, demande trop et, en tout cas, n'est pas digne de foi ? Puis-je en même temps me montrer, par cette même obligation de rôle à jouer, compréhensif à l'égard de mon propre client qui lui a cassé cinq dents et lui a crevé l'oeil gauche ?

Car, au-delà du vil et de l'immédiat, au delà de l'argent et des exigences de la profession, ce qui est en cause c'est la préférence donnée à un rôle social sur ma propre conscience. Alors peut-on consacrer à l'accomplissement d'une fonction, la liberté de mes sentiments de compassion, d'indignation ou d'amitié ?

Ainsi, il m'est arrivé à mes débuts d'avocat, lors d'une audience de saisine directe (ou de flagrant délit, comme on le dit souvent) de ne plus pouvoir me contenir. Un jour, j'ai qualifié les réquisitions du substitut d'« excessivement clémentes ». Madame Petiot, qui présidait ce jour-là l'audience du tribunal, a aussitôt suspendu la séance. Elle m'a convoqué dans son bureau pour me demander :

« Comment, Maître, pouvez-vous ne pas jouer votre rôle ? »

Sa première réaction a été la stupeur. Puis elle s'est ressaisie. Une fois mes explications données, à nouveau elle ne comprenait rien. Le soir, très tard, vers 21 heures, alors que l'audience continuait et que nous étions tous fatigués, je lui ai reposé la question ouvertement et publiquement :

« Peut-on interdire à un avocat de préférer la justice à l'accomplissement de son rôle ? Doit-il prétendre la compassion qu'il ne ressent pas, trouver des excuses à ce qui est inexcusable et promettre la correction de son client à laquelle il ne croit guère ? Que doit-il préférer : sa fonction ou bien sa conscience ? »

Nouvelle suspension de séance et, à son retour dans la salle, Mme Petiot m'a donné la seule réponse qu'elle pouvait donner :

« Le tribunal ne peut pas répondre publiquement à une telle question ».

Mais les autres, les jeunes confrères présents dans la salle m'y ont répondu rapidement à voix basse :

« Vous n'avez qu'à quitter la profession, si vous avez des états d'âme ».

Mais resteront-ils immaculés pour autant si je m'en vais pour ne plus leur rappeler qu'on peut en avoir ?

Ceux, plus âgés, qui ont gardé des vieilles cicatrices me rappelleront les avocats hitlériens ou staliniens instamment invités à jouer un rôle « positif », à ne pas s'obstiner à défendre des accusés « nuisibles à la société » et à « collaborer » avec la Justice.

« Est-ce ce rôle-là que vous voudriez faire jouer à notre profession ? » me demanderont-ils.

Sûrement pas ! Car là où le procès est truqué et l'accusé condamné à l'avance, c'est contre vents et marées que l'avocat doit le défendre. C'est là son courage et c'est là sa noblesse. Mais si le procès est correct (et ne devrait-il pas l'être dans ce régime de la démocratie libérale ?), avoir le droit de préférer sa conscience à son rôle social est pour tout honnête homme le premier des impératifs. A commencer par les avocats.

Car s'il vous est permis, messieurs les juges, d'agir « en votre âme et conscience » sans être obligés, par votre rôle social, de juger les criminels dans un seul sens ; si pour vous, messieurs les procureurs, « la plume est servie mais la parole est libre » et vous permet tout aussi bien d'accuser que de défendre le prévenu, soyons tous à égalité. Si vous avez le droit d'être honnêtes, soyons trois à pouvoir l'être. Qu'il me soit aussi permis de réprimer le délinquant et non seulement de le défendre.

Voilà pour ce qu'il y a de plus troublant dans cette profession : devoir, par respect d'une fonction rémunérée, jouer des sentiments qu'on ne ressent pas, tout en devant cacher les vrais.

2) Il y a un second aspect de cette profession qui n'est pas plus reluisant : même si l'on reste en paix avec sa conscience et qu'on ne défend que celui qu'on croit le mériter, en invoquant à l'égard des autres criminels « la clause de conscience », il faut leur demander de l'argent. C'est un métier et il faut vivre. Dans le mien c'est souvent sur la misère et sur le malheur des autres que je vis. Quand ils sont riches, les remords sont vite apaisés. Mais quand ils sont pauvres ? Ma clientèle est essentiellement composée des pauvres hères, victimes d'accidents, femmes abandonnées ou chômeurs licenciés. Si je ne leur demande pas argent, de quoi vivrai-je ? De l'aide judiciaire ? Elle ne paie pratiquement rien, n'est attribuée qu'à de véritables misérables (car il suffit de gagner le SMIC pour ne plus y avoir droit) et présage pour l'avocat et pour le client un procès « au rabais ».

Et puis, au-delà de ce qui est nécessaire et qui doit être demandé, même si c'est à un misérable, ce métier pervertit rapidement. On en demande toujours plus et plus, ne serait-ce qu'au nom des pertes qu'on a subi avec un autre client. Car on a là une excuse valable : tel client n'a pas payé, c'est sur tel autre qu'il faut se rattraper.

Quand je suis venu à cette profession, Jean Vilard, mon premier patron me disait souvent :

« Le seul moment plaisant de la semaine est pour moi celui où je touche un chèque ».

C'est un remarquable professionnel, peut-être le seul chez qui je n'ai pas découvert d'incompétence grave. Mais j'ai trouvé sa confiance révoltante.

Aujourd'hui, moi-même, ne tire du plaisir de cette profession que quand on me paie.

Les autres peuvent-ils faire autrement ? Peuvent-ils résister à l'attrait de l'argent ?

Et à nouveau j'en entends certains grincer des dents :

« Il n'a qu'à partir si cela ne lui plaît pas ».

Soit. Un jour, je quitterai cette profession et ce sera un grand jour dans ma vie. Mais la profession ne changera pas pour autant. Elle ne changera pas parce que je cesserai de lui chercher querelle.

3) Le troisième volet de ce métier, c'est la conscience de participer à une oeuvre presque systématique d'écrasement de la victime. Au pénal comme au civil, la justice se montre prudente là où la liberté est en cause. Mais elle passera comme un rouleau compresseur sur le corps de celui qui ne demande que réparation.

Je le dis souvent à mes étudiants :

« Si vous avez à choisir entre blesser quelqu'un ou être blessé par lui, entre créer un malheur ou être malheureux, n'hésitez pas un instant. Ne soyez jamais victime. La justice vous écrasera. Elle ne s'en apercevra même pas ».

Mon métier est d'être un rouage de cette machine où tous les auxiliaires de la justice, magistrat, avocat, avoué, huissier, même petit greffier de rien du tout, trouveront une occasion pour enfoncer un peu davantage celui qui attend d'eux réparation de son malheur. Ils le feront sans méchanceté et sans troubles de conscience : le système de justice les y autorise et les y oblige même. Ils ne se rendront même pas compte que sous leurs pas un petit ver, la victime, vient d'être écrasé. Ils n'auront pas de remords et trouveront la chose toute naturelle.

Alors que pour la victime un procès c'est cela...

Les nuits d'attente : « aurai-je satisfaction ? »

Les honoraires des avocats : « avec quoi vais-je payer ? »

Les renvois d'audience car la cour est « débordée » : « quand finira mon tourment ? »

Puis les preuves à réunir : « comment pouvais-je prévoir qu'il me faudrait un écrit ? »

Et ainsi de suite, et ainsi de suite, et ainsi de suite.

Enfin, l'indifférence, si ce n'est l'agressivité du tribunal :

« Le dommage n'a pas été si grave, éventuel seulement et mal prouvé. L'article 700 du NCPC n'a pas à être appliqué en l'espèce et les frais « irrépétibles » (les honoraires de l'avocat notamment) seront supportés par la partie civile ».

Je me souviens qu'étant étudiant en Pologne, à l'université de Lodz, un professeur nous a raconté un cas de l'injustice stalinienne : en 1951, la Cour suprême de Pologne a refusé l'indemnité à la famille d'un ouvrier agricole de coopérative d'Etat, tué par un tracteur lors d'un accident de travail, au motif que « la vie humaine n'a pas de prix ». Cet exemple devait être, dans l'intention de ce professeur, la preuve de l'hypocrisie juridique de l'époque stalinienne et du mépris du droit, escamoté derrière des prétextes nobles.

Mais qu'est-ce que je trouve dans ce système de la justice démocratique et libérale ? Une affirmation générale, spontanée, un véritable consensus : il serait indigne de demander de l'argent pour la perte d'un proche parent. Un juge vous accordera de trois à cinquante mille francs pour le dommage moral. Et mes étudiants à la faculté non seulement n'en sont pas indignés mais s'étonnent de mon étonnement :

« Comment peut-on demander de l'argent pour la mort d'un enfant ? La vie humaine n'a pas de prix », me disent-ils.

Etre complice d'une machine qui protège par tous les moyens la liberté de celui qui risque de la perdre, mais qui n'a que du mépris pour celui qui demande réparation pécuniaire... Etre serviteur d'un système dans lequel le prévenu ou l'accusé bénéficie de délais fixes, de la collégialité des juges, de la présomption d'innocence, de nombreux recours à tout stade de la procédure...

Mais aussi collaborer avec un système qui n'a qu'indifférence, si ce n'est qu'agacement, pour les souffrances de la victime, cinquième roue du carrosse, trouble-fête dont il faut s'occuper mais dont on méprise les réclamations bassement pécuniaires...

C'est aussi cela l'insupportable.

4) Enfin, il y a un quatrième volet de cette sinistre pièce dans laquelle je dois scrupuleusement jouer mon rôle sous peine de devoir aller ailleurs pour voir si j'y suis : c'est l'arbitraire.

D'une cour à une autre, d'un tribunal à un autre, c'est du simple au triple. Ce juge vous « collera » un an, mais cet autre trois. Ici vous obtiendrez dix mille francs pour vos dommages et intérêts, mais là trente mille. Ce juge lira attentivement vos conclusions, mais cet autre lira un journal (Gazette du Palais en l'espèce) quand vous plaidez.

« Nîmar, le tribunal vous condamne à trois ans de prison ferme. Mais votre complice sera condamné à deux ans seulement, car il a avoué avant vous ».

Un rien, un sourire, un mot, un petit incident, un retard dans les aveux, et c'est trois cent soixante-cinq jours de cellule de plus.

Une imprévisibilité absolue, car une totale absence de contrôle.

En effet, la question de l'indépendance des juges par rapport au pouvoir politique est un des pivots du système libéral depuis *L'Esprit des lois*. C'est une conquête immense pour la liberté et pour la justice. Du moins pour ceux qui, politiquement compromis, bénéficieront d'un procès à l'abri des pressions du pouvoir vengeur et expéditif.

Mais cette indépendance est devenue caricaturale et des milliers de plaideurs anonymes et apolitiques en paient l'insoutenable prix quotidien. Car tant qu'il n'a pas été « touché » par les uns et donc « pris à partie » par les autres, autrement dit, tant qu'il n'a pas cédé à la tentation de corruption et ne se trouve pas objet d'un procès spécial (dans lequel il bénéficie de toutes les garanties et au-delà), un juge qui ne tient pas trop à sa carrière peut faire ce qu'il veut. Et souvent, il le fait.

Sauf dans des grands procès lorsque les médias s'en mêlent, le juge est affranchi de presque tout contrôle. Quand c'est en première instance qu'il cède à la tentation de l'arbitraire, il demeure un espoir en appel. Un seul et pas plus, la cassation étant une exception. Il faudra repayer l'avocat, prendre un avoué et on en a pour trois ans. Mais l'espoir subsiste encore. Que faire toutefois si c'est en appel que l'arbitraire sévit, ou aux assises où il n'y a pas d'appel ?

Les jugements que j'ai vu, aussi bien au civil qu'au pénal, devant les juridictions de tous les degrés et de toute nature ont été souvent aberrants. Des jugements hâtifs, rendus sur un coup de tête, sur un éclat d'agacement dont j'ai souvent bénéficié et souvent pâti. Mais des jugements à hérissier les cheveux de tout homme lucide et impartial. Et tout ceci, à cause d'une obsession d'indépendance des juges poussée jusqu'à l'absurde, jusqu'à les laisser à leur propre arbitraire. Tout ceci, à cause d'une crainte sans limites et sans discernement de voir les tribunaux s'inféoder au pouvoir politique. Tout ceci au profit de quelques dizaines de procès politiques qui polarisent l'attention, dont parleront les intellectuels qui défendent la liberté, les parlementaires qui font les lois et les médias qui tiennent en main et manipulent l'opinion publique. Mais tout ceci aussi au détriment des dizaines de milliers de plaideurs anonymes qui se moquent de la politique mais demandent un procès sérieux et dont l'arbitraire serait limité au maximum.

Alors, pour en finir, je vous demande comment exercer tranquillement un métier :

- où il me faut mettre quotidiennement en balance ma conscience et le respect d'un rôle social ;
- où tout est fait pour sauvegarder la liberté de celui qui risque de la perdre, mais presque rien pour satisfaire les revendications pécuniaires de la victime ;
- où si souvent règne l'arbitraire des juges protégés par le rempart de l'indépendance ?



Je viens de recevoir un appel téléphonique de Wojtek Fibak.

C'est un tennisman polonais vivant aux Etats-Unis. C'est aussi l'un de mes rares compatriotes contemporains dont le nom soit connu du public occidental comme celui de Polanski, Skolimowski, Wajda, Milosz, Zanussi, Kantor, Grotowski, bien sûr Woytylla, Walesa, Penderecki et de quelques autres, encore qu'à un degré largement inférieur que les autres. Je ne le connais pas personnellement mais je lui ai envoyé, via son agent à Washington un dossier de Beks. Je sais en effet qu'il collectionne les oeuvres des peintres polonais.

« Qui sait, me suis-je dit (et Glinicki m'avait conforté dans cet espoir en m'envoyant un grand article de Polityka sur la collection de Fibak), peut-être m'achètera-t-il un tableau ? »

On m'a mis en garde contre lui. Andrzej, (qui ne le connaît pas personnellement mais qui connaît tout sur le monde du tennis) prétend que « dans ce milieu, il passe pour le plus intelligent et pour le plus hypocrite ». Je préfère ne pas y prêter attention, mais je reste quand même sur mes gardes.

Pourtant je suis bien content de recevoir son appel. Je n'y comptais plus car j'ai appris (en me disant « Quelle malchance ! ») qu'il n'est pas sur la liste des participants à l'actuel tournoi de Roland Garros et qu'il ne viendra pas à Paris dans un avenir prévisible.

Lors de la conversation son ton est indifférent mais dépourvu d'arrogance. Un ton neutre malgré mes efforts de donner un accent de sympathie à notre échange.

Il me remercie de ma lettre. En effet, il collectionne les peintres polonais, mais pas les contemporains. Plutôt les représentants (surtout Juifs : Goetlib, Kissling, Eibisz, Menkes etc.) de l'Ecole de Paris. Non, il n'a pas de tableaux de Beks. Suis-je une galerie ? Je lui explique mes rapports avec Beks. Contrairement à ce qui a été annoncé il va jouer en double vers la fin du tournoi et il voudrait m'appeler le week-end prochain. Je lui demande un numéro de téléphone où je pourrai l'appeler moi-même. Il me dit qu'il fait restaurer en ce moment une villa à Paris, près de la Porte d'Auteuil, où il va habiter lors de ses séjours parisiens. Manifestement, il ne tient pas à me laisser ses coordonnées. Quand je le force un peu, il me donne celles de Jacek Ksen et me dit que cet homme s'occupe de ses intérêts en Europe.

Je vendrais volontier un tableau à Fibak, et cela même pas cher. Son nom est connu dans certains milieux et, comme celui de Polanski, pourrait m'ouvrir quelques portes.

Alors j'attends son appel.

Devant moi, l'immense amphithéâtre de la faculté de droit, « le grand amphi ».

Il est 8 heures 35. Plus d'un millier d'étudiants de première année du DEUG viennent de commencer une épreuve d'examen en droit constitutionnel. A l'extérieur, il fait une matinée ensoleillée. Enfin du beau temps en cette fin mai. Là, en face de moi, une foule bigarrée, le bruit des papiers déplacés, les toussements de candidats et les pas des surveillants.

Pour les étudiants, c'est un moment pénible. S'ils échouent deux fois de suite dans les deux premières années de leur droit, ils sont menacés du renvoi de la faculté. Je n'ai pas de peine à m'imaginer l'angoisse qu'ils doivent ressentir. Le temps où j'ai été assis à leur place, dans ce même amphithéâtre, commence à se faire lointain, bientôt seize ans. Mais la mémoire m'en est restée vive comme pour tous les moments désagréables de ma vie.

« Et si j'échoue ? me demandais-je alors, comme ils se le demandent sans doute, en ce moment. Et si j'échoue ? »

– C'est pour cela, entre autres, que je suis incapable de « coller » un étudiant quand je le regarde en face. A deux sessions seulement sur vingt cinq que j'ai fait passer en treize ans d'enseignement je me suis forcé à examiner honnêtement à l'oral et j'ai donc mis un certain nombre de très mauvaises notes. Même un zéro ou deux. Je ne le fais plus.

En corrigeant les épreuves écrites, je ne vois devant moi que des feuilles de papier. C'est alors sans peine que je juge les candidats de façon impartiale et applique l'éventail complet des notes, de zéro à vingt. Mais avoir devant soi un visage vivant et savoir que dans dix minutes il va se crispier sous le coup de mon verdict ? Je ne le peux pas. J'aurais été probablement un juge médiocre car faible. Retranché derrière le masque d'une copie, j'arrive à être ferme. Mais comment faire perdre à un étudiant toute une année d'études alors qu'il me regarde droit dans les yeux ? Comment me montrer sévère quand je sais le nombre de choses qui vont s'écrouler dans sa vie après que j'ai fait un petit geste de la main pour inscrire dans le procès-verbal : « ajourné » ?

– « Et puis, me dis-je à moi-même et à Ania qui me reproche de ne pas jouer honnêtement mon rôle, il y a tant de salauds qui ne le jouent pas non plus, mais dans le sens inverse : tous ceux qui par agacement ou par indifférence « collent » par dizaines ? Alors, dans la vie d'un étudiant, il faut qu'un équilibre

soit respecté : puisqu'il y a ceux qui le feront échouer sept fois sur dix il faut aussi qu'il y ait ceux qui sept fois sur dix le repêcheront ».

– « Je suis ici pour vous apprendre, non pas pour vous sélectionner », c'est ce que je dis souvent à mes étudiants au tout début de l'année alors que nous faisons connaissance. « Que les autres s'en chargent. Ils le feront avec joie. Il y a tant de policiers qui s'ignorent... Je considère que si vous venez à nos réunions et si vous suivez mes enseignements c'est parce que vous en avez envie et non pas parce que vous en avez peur ».

– Enfin, je l'ai vérifié tout au long de ma carrière d'enseignant, les étudiants travaillent tout aussi bien libres et par plaisir que sous la contrainte. Le problème n'est pas de leur côté. Il est du côté des enseignants. Mes collègues sont souvent si mortellement ennuyeux qu'il leur faut se servir d'un fouet pour se faire écouter. Je m'aperçois depuis des années que la moyenne de réussites de mes propres étudiants en fin d'année est un peu supérieure à celle des autres enseignants qui, pourtant, pratiquent la règle du jeu et s'interdisent des notes « d'encouragement ».

Mais je m'égare et mon introduction se fait longue. Car ce à quoi je voulais en venir n'a rien à voir avec ma façon de noter mes étudiants. Si j'ai abordé le chapitre de ma vie universitaire, c'est pour dire que j'ai troqué une existence calme et paisible contre un calvaire.

– J'ai délaissé la faculté, mes livres et mes écrits universitaires. J'ai déserté la bibliothèque de la rue Cujas avec son air lourd de la transpiration des lecteurs et de la poussière des livres, avec ses chuchotements, ses lumières crues et ses sous-sols aux interminables rayons, où jadis je cherchais mes lectures. J'ai délaissé mes débats universitaires et je dîne de plus en plus rarement avec mes étudiants à L'assiette au boeuf, à Saint-Germain-des-Prés.

– Mon ouvrage sur *La soft law* est mort aussi avant d'être né. Fruit de plusieurs années de réflexions et de 3 ans de recherches méticuleuses, quotidiennes, ininterrompues ; de recherches qui m'ont amené à consulter probablement plus de dix mille pages de documents et à en tirer des centaines de notes ; fruit d'un travail immense, bénédictin, qui était sur le point d'aboutir, lui aussi je l'ai délaissé. Il me fallait encore un an pour tout classer, pour combler les lacunes et pour rédiger l'ensemble. Cela aurait été sûrement un livre utile.

– Ma carrière universitaire s'est aussi arrêtée net. Je suis docteur d'Etat, ce qui est le plus haut titre universitaire mais j'occupe l'emploi de simple assistant. Je ne peux pas compter sur un recrutement au poste de Maître de Conférences car sous l'appellation de « concours », ce recrutement se fait par cooptation. Celle-ci est régie par des règles obscures et tordues. J'ai essayé à plusieurs

reprises cette voie, et j'ai toujours échoué. Parfois parce qu'il y en avait de meilleurs que moi. Souvent parce que de véritables arrangements entre les membres de la Commission des spécialistes m'en ont écarté. Je suis particulièrement détesté par les professeurs. Certains professeurs ne m'ont pas pardonné mes articles hostiles au syndicat Solidarité et favorables à l'état de siège du général Jaruzelski que j'ai publiés dans Le Monde. Au dernier recrutement auquel je me suis présenté, j'ai réuni trois noms en ma faveur. Plus de vingt membres de la Commission ont voté contre moi. Je les hais autant qu'ils me haïssent et ne me prive jamais de le leur manifester avec satisfaction par un salut dédaigneux et suffisant, lorsque je les rencontre dans les couloirs de notre faculté.

Seul le concours d'agrégation bénéficie de quelques garanties d'honnêteté et d'impartialité. Je m'y suis présenté en 1982 et j'ai échoué. Après l'échec subi, j'allais préparer le concours suivant. A cette deuxième tentative, j'avais toutes mes chances de devenir enfin professeur. Je l'aurais probablement été à l'heure qu'il est si je m'étais représenté. Presque tous mes collègues le sont devenus à la suite des trois derniers concours : Bacot, Le Mir, Rolland, Chevalier, Rials et tant d'autres.

Jacques m'a fait une fois ce reproche :

« Tu aurais dû rester pur juriste. Tu aurais dû réussir l'agrégation comme tout le monde et ne pas te disperser dans le lancement d'un peintre ».

Ma carrière universitaire a été ainsi mise de côté, presque oubliée. C'est un véritable ouragan qui est passé sur mon existence depuis bientôt trois ans. Toute ma vie studieuse et sereine en a été ébranlée.

Pourtant « rien de rien, je ne regrette de rien ». Les joies et les passions que j'ai vécues, les moments d'exaltation extrême et les réussites dans ce que j'ai accompli compensent la perte d'une existence paisible. Les cauchemars financiers qui me poursuivent depuis six mois, la haine, le mépris et la rancune que m'inspire le monde de la promotion de l'art dans lequel j'ai plongé ne sont pas en mesure de me faire changer de route. Parfois, j'ai envie de dire avec Brassens : « J'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre ». Mais c'est plutôt pour pousser un petit soupir plaintif et me rendre séduisant.

Qui sait d'ailleurs ? Si je réussissais mon entreprise beksienne, peut-être reviendrais-je un jour à une vie universitaire authentique ?

Encore qu'il soit rare que les méditatifs pris dans le tourbillon de l'action retournent dans les salles de cours. Ni Wodroow Wilson, ni Henry Kissinger, ni Raymond Barre, pour ne citer que les plus illustres, n'y sont vraiment revenus après avoir éprouvé la fascination de l'action et de la puanteur que dégage le cloaque humain quand on le remue.

Et pour tout dire, revenir à la réflexion universitaire... non, je n'en ai plus envie.

## ENTENTE

1) « Mais ça veut dire qu'ils se sont entendus ou quoi ? » mon interlocuteur laisse percer son agacement.

Un complot ourdi ? Non, j'admets que ça sent la paranoïa.

Incompétence, oui, je la confirme et la maudis.

Prudence excessive et faible goût du risque ? C'est certain. Qu'est-ce que j'en ai souffert de la part de ceux à qui j'ai dû m'adresser !

Indifférence ? Cent fois j'ai rencontré les visages froids, distants, avec un sourire suffisant et ennuyé collé aux lèvres.

Mais je ne crois pas à la légende de la connivence, ne serait-ce que parce que ces gens ne se connaissent pas entre eux.

2) J'ai aujourd'hui rendu visite à Mme Mlynczyk-Marszalek, directrice de l'Institut polonais à Paris. Elle joue le rôle d'attaché culturel de l'ambassade de Pologne et, dans quelques mois, quittera Paris pour occuper à Varsovie le poste de vice-ministre de la culture. Dommage car c'était une amie.

« Zadora du centre Pompidou vous a-t-il répondu ? » je lui demande.

« Il est en Pologne et prépare l'exposition Paris en quatre temps. Plusieurs fois j'ai essayé de lui parler de Beksinski. Jamais je n'ai eu de réponse. Jamais il n'était là quand je l'appelais ».

« Je m'attendais à cela, je lui réponds. Le centre Pompidou a déjà refusé Beksinski dans le passé quand c'était moi qui le lui proposais. Désormais, il est tenu par sa propre logique, même si c'est l'Etat polonais qui le lui demande ».

« Oui, me dit-elle. Plusieurs personnalités polonaises de tout premier plan, de passage à Paris ont, à mon instigation, demandé aux Français qu'en contrepartie de l'exposition Paris en quatre temps, le ministère de la Culture français organise ici une exposition Beksinski. Ils insistaient. On ne leur a jamais donné de réponse, ou celle qu'on leur a donné était évasive. Il n'y a rien à faire ».

Elle est tout aussi déçue que moi, mais attribue ce silence à l'attentisme des fonctionnaires français à la suite des élections du 16 mars dernier. Avec le changement de majorité, chacun, selon elle, craindrait pour sa place et préférerait ne rien faire, ne rien dire, ne rien entreprendre de peur de se compromettre aux yeux du nouveau régime.

Est-ce cela ?

Je crois que, elle-même fonctionnaire, Mme Mlynczyk-Marszalek raisonne trop en termes de fonctionnaire, et donc se trompe. Pour ma part, je suis

persuadé que les raisons explicites ou indirectes de tous ces refus sont en même temps plus étroites et plus larges. Plus étroites car elles concernent Beks en particulier. Plus larges car elles dépassent le milieu et le raisonnement des fonctionnaires.

Tout le monde connaît maintenant à Paris l'existence de Beks. J'ai frappé à toutes les portes de tous les musées, institutions, ministères, mairies, directions, organismes, centres et instituts. Partout j'ai rencontré un silence unanime ou un refus. On m'envoyait vers d'autres qui me disaient « non, merci », ou bien qui m'envoyaient vers d'autres encore... Cela dépasse le cadre étroit des fonctionnaires de la culture et cela est bien plus ancien que les élections du 16 mars.

L'unanimité du refus des décideurs, à côté des exclamations des visiteurs de mon exposition, relève d'un mystère psychédélique que je ne percerai pas rapidement.

Ah, si au moins je pouvais me dire comme mon interlocuteur :

« Ils se sont sûrement entendus ».

Quel soulagement se serait !



## AUTOCENSURE

Quand j'étais à Cannes, il y a quelques jours de cela, j'ai écrit plusieurs pages pleines d'amertume sur l'autocensure. Cela me revient comme une rengaine.

C'est parce qu'immédiatement j'ai eu l'occasion de vérifier comment elle fonctionnait :

– Ainsi, un peu sans réfléchir ou en tout cas pas assez, j'ai hier proposé à Delpoïo de lui faire lire quelques pages de mes « notes ». Tout de suite toutefois j'ai senti le réflexe d'autocensure :

« Si je le laisse lire cette page-là, il va falloir auparavant que je coupe ce passage. Sinon quelle opinion il aura de moi... Je ne peux pas non plus lui montrer celle-ci. Et si je lui montrais celle qui le concerne, il serait choqué. Je perdrais un ami. Il faudrait donc que je l'enlève du lot ou la modifie ».

J'ai donc fini par me rétracter. Je ne lui ferai rien lire du tout. Car, une fois que j'aurais mis le doigt dans l'engrenage de l'autocensure ou bien il ne resterait pour la publication plus grand-chose de ce que j'ai écrit, ou bien il faudrait que je transforme le tout. La vérité aura entre-temps fichu le camp. J'ai déjà dû faire une concession de taille à mon unique lecteur, Ania. Ainsi je ne parle jamais de ce qui est pourtant capital pour moi : du sexe. Je n'en ferai pas d'autres.

– La seconde occasion de vérifier les mutilations de l'autocensure m'est venue de la relecture, hier, de ce petit texte que j'avais écrit il y a un certain temps sur les terroristes et sur l'incendie du Louvre. Je me suis alors aperçu que j'y parlais de « nous », comme si j'étais Français de souche, comme si c'étaient mes ancêtres qui avaient construit Notre-Dame et comme si Jeanne d'Arc sortait de mon Histoire.

Je sais bien pourquoi je l'avais fait : c'était parce que j'avais une vague envie de publier ce texte. Pour le faire donc plus facilement « passer » et, en tout cas, pour me protéger contre l'accusation de donner de mauvaises idées aux ennemis de la France, parce que moi-même non français d'origine, je me suis trouvé, pour la circonstance, une communauté de sang avec ce pays.

Voilà comment, pour ne pas déplaire à l'éditeur ou au lecteur, en pratiquant l'autocensure, on arrive à la servilité et aux fabulations.

## PORTRAIT DE BEKS 1

C'est injuste de ma part, je le sais : Beks ne pourra jamais se défendre contre mes accusations. Il ignore sinon l'existence, du moins le caractère de ces « notes » et du procès que je lui fais à longueur de pages. Quand elles seront publiées, il ne pourra pas répliquer non plus car, tous deux nous serons alors deux mètres sous terre.

Ce n'est d'ailleurs pas très « politique » de ma part de le noircir. Les gens établissent toujours un lien affectif entre l'oeuvre et le créateur. Ils ne les séparent pas comme je le fais. Et pour aimer les tableaux, il leur faut admirer le peintre. Ils auront donc besoin d'un mythe de Beks. Rien n'a autant propulsé Van Gogh que la légende de martyr qui s'est formée autour de sa misère et des échecs de sa vie. Si je raconte toutes les mesquineries de mon génie, adieu les fantasmes de ses admirateurs. Je me jetterai des embûches sous les pieds, car plus je le diminuerai aux yeux de mes lecteurs, plus difficile deviendra ma tâche de propagateur de son talent.

Pourtant... Pourtant, je ne résiste pas au plaisir de raconter ses petites choses !

Ses exigences financières en tout premier lieu m'exaspèrent. Seul Dziworski le devance. Pour le reste loin derrière.

Je parle d'abord de mon obligation de lui assurer un revenu minimum de douze mille dollars par an que nous appelons « le forfait ». (Qu'en fait-il d'ailleurs ? Ici, en France, c'est une somme modeste, juste deux fois le SMIC annuel. Mais en Pologne, un millier de dollars correspond à ce que gagne un ouvrier qualifié en cinq ans. C'est donc l'équivalent de toute une vie de travailleur dont Beks a besoin pour vivre trois cent soixante-cinq jours. Pourtant, il ne boit pas, ne sort pas, et son appartement est dépourvu de tout objet de décoration. Ces deux dernières années, je lui ai payé près de vingt mille dollars par an et non pas douze car je lui ai acheté tous les tableaux qu'il avait en stock. Rien que de moi, il a donc reçu au moins quarante mille dollars, sans parler de ce que lui a rapporté la vente des tableaux qui restaient encore chez Wahl. Où met-il tout cet argent ?)

Mon obligation de lui assurer un revenu minimum (le forfait), en achetant moi-même au moins douze de ses tableaux par an, lui assure la sécurité avant que la vente aux collectionneurs ne démarre. Car alors il touchera la moitié du prix. Mais il est normal qu'il ne veuille pas prendre de risques. Et il est normal qu'il attende que sa paie tombe régulièrement, clac !

Là en revanche où je commence à faire grise mine, c'est lorsqu'il me répète à toute occasion qu'il exigera son forfait même dans l'hypothèse d'une situation

catastrophique pour moi. Partager mes problèmes ? Il n'en est pas question. Que je marche ou que je crève, ses douze mille dollars, il les veut.

Mais ce ne serait rien encore, s'il ne me réclamait pas en même temps un dédommagement de vingt-quatre mille dollars supplémentaires au cas où je m'écroulerais financièrement. Là où j'aurai le plus besoin de sa solidarité, non seulement je serai tenu de lui verser le forfait mais en plus il me faudra m'enfoncer davantage encore en trouvant vingt-quatre mille dollars supplémentaires. Il me le rappelle à tout bout de champ :

« Je crois que tu vas faire faillite. As-tu constitué, dans cette éventualité, une réserve de trente-six mille dollars pour me payer mon forfait et mon dédommagement ? Auras-tu en réserve les fonds nécessaires pour le rapatriement des tableaux ? »

Cela revient presque à dire : « Crève, cher Piotr, crève. Mais avant de crever, rends-moi mon bien, aboule mon forfait et laisse sur la berge mon indemnité ».

Pourtant, si je périssais, il ne subirait aucun préjudice. Il aurait toujours de quoi vivre. Sa célébrité en Pologne a grimpé en flèche depuis qu'on sait qu'il a été, comme nul autre, exposé à Paris et commence à y être connu. Les Nyczek, les Wahl et les autres n'arrêtent pas de le prier de recommencer à vendre en Pologne par leur intermédiaire. Donc il n'aurait pas à subir la moindre atteinte à son budget même si je me cassais la gueule. Au contraire.

J'en connais plus d'un qui chercherait à m'aider, ne serait-ce que moralement, à me sortir de la crise ou du moins me laisserait retrouver mon souffle. Pas lui.

Chaque année il applique aux prix des tableaux le taux d'inflation du dollar. Pour cela il consulte scrupuleusement l'indice américain publié par *Herald Tribune*.

« N'oublie pas que cette année je te compterai les cinq pour cent du glissement inflationniste », me rappelle-t-il à chaque conversation téléphonique.

Pour le cas où le taux d'échange du dollar baisserait de dix pour cent par rapport à sa valeur de départ (1 dollar pour huit francs quarante), j'ai réussi à glisser dans notre contrat une clause de « concertation » selon laquelle le perdant aura la faculté de demander à réfléchir ensemble sur le « quoi faire » et en définitive « les parties seront tenues de trouver une solution amiable ».

Très rapidement, le dollar a grimpé à dix francs vingt. Il a fallu à ce moment-là que je paie Beks plusieurs milliers de dollars. Alors je lui ai demandé cette fameuse « concertation ». Penses-tu !

« Pas question, m'a-t-il répondu. Il me faut mes dollars quelle qu'en soit la valeur en Occident et le prix que tu vas payer pour les avoir. Ici, en Pologne, le dollar ne bouge pas ».

« D'accord ».

Et j'ai payé. Mais tout bas je me suis dit :

« Attends un peu ».

La roue a en effet tourné. Le dollar a piqué du nez de plus de dix pour cent par rapport à sa valeur de départ. De dix francs vingt il a dégringolé à six francs quatre-vingt-dix il y a deux mois. Aucune échéance de paiement de ma part n'était en vue à ce moment-là. Je ne devais régler Beks qu'en août. Mais déjà il s'est affolé. Et ce n'est pas une « concertation » qu'il m'a demandé par avance, non.

« Je te préviens qu'au prochain paiement j'exigerai une augmentation substantielle des prix. La baisse du dollar, tu comprends... ».

Cet homme est maladivement économe. Quelle que soit l'importance de son affaire et même si sa femme est malade, il ne m'appellera pas pour me demander l'envoi d'un médicament. Une communication internationale coûte chère. Alors il attendra patiemment que je l'appelle, moi, dans les jours qui suivent. En un mois, alors que son fils avait fait une tentative de suicide et s'en sortait lentement, je l'ai appelé quarante-cinq fois : une fois le matin et une fois le soir plus de trois semaines durant. Je ne comptais pas les minutes de conversations. Mais surtout, je ne comptais pas les heures de compositions du numéro pour obtenir la communication avec lui, car pour avoir Varsovie au bout du fil, c'est autrement plus dur que d'avoir le « 22 à Asnières ».

Quand j'enregistre nos conversations sur le magnétophone, il me fait toujours payer les cassettes.

« N'oublie pas que tu me dois encore le scotch que je t'ai prêté pour emballer les tableaux. T'en souviens-tu ? Lors du dernier envoi... ».

Il est extrêmement prudent avant de prêter quelque chose. Quand je lui ai demandé de prêter à Glinicki les négatifs des photos de ses anciens tableaux pour en faire des tirages, car j'en avais besoin pour le futur album sur lui, que j'ai toujours en projet, sa première réponse a été comme d'habitude :

« Je ne les donnerai pas ».

Il a fallu que j'insiste, répète et persuade. Huit mois après, il a cédé :

« Mais si Glinicki fait une connerie, tu me la paies, d'accord ? »

« Oui, d'accord, je paierai ».

La même chose pour les coupures de presse sur lui dont j'avais besoin pour le dossier de l'exposition. Chaque élément de documentation, j'ai dû le lui arracher comme à quelqu'un qui n'est pas concerné.

Sa vraie obsession n'est pas la censure. C'est le fisc. Il en fait des cauchemars. Il se réveille en sueur quand, dans son rêve, il a été convoqué à la perception pour rendre compte de ses revenus. Ses lettres sont pleines de longs développements là-dessus.

Son inquiétude n'est pas de manquer son entrée dans l'Histoire. C'est celle de ne pas toucher, à l'échéance, les dix pour cent d'intérêt que la banque PKO lui verse sur son capital.

Le plus désarmant dans tout ceci, c'est qu'il admet volontiers toutes les tares que je viens d'énumérer. Il est lucide et dépourvu d'amour-propre. C'est donc sans gêne qu'il me dit souvent :

« Toi, tu as une nature de joueur de poker. Tu aimes jouer gros. Moi, j'ai l'esprit du retraité. Il me faut ma pension tous les premiers du mois. Petite mais sûre ».

Les génies c'est comme ça.

4 VI 86  
RAS LE BOL

« Ras le bol ! Ania est exaspérée. Ras le bol ! Ton histoire de lancement de Beks, par-dessus la tête. Ne pourrais-tu pas changer de sujet pour une fois ? Inventer quelque chose de drôle par exemple ou de méchant ? Ça tourne à l'obsession chez toi ».

Elle a raison : ou bien il me faut à présent écrire « autre chose » ou bien me taire.

– Ecrire autre chose ?

Cela signifie me faire conteur d'histoires. Continuer à écrire « pour les autres ». Pour cela, il faudrait tout d'abord faire preuve d'imagination et bâtir des récits. Chose dont je suis incapable. Il faudrait aussi affronter la censure des lecteurs et des distributeurs. Et pour la rendre plus douce, il faudrait auparavant pratiquer l'autocensure : couper par-ci, colorer par-là, là encore arrondir les angles. D'abord ce serait bête. Mais surtout ce serait pour rien. Peine perdue et concession inutile. Car je suis maintenant certain qu'on ne peut avaler ma littérature que lorsque je raconte la vérité sur mes misères et mes venins. A peine je me mets à faire des concessions à la gentillesse et à l'optimisme que je ne ressens pas, que je retrouve la langue de bois.

– Alors me taire.

C'est ce que je peux faire de mieux. En effet, je n'ai commencé l'écriture de ces « notes » que pour me dégager d'une angoisse autrement insoutenable. Me plaindre sur du papier blanc, c'était comme prendre une aspirine. La peur s'en allait et je pouvais me rendormir.

Mais la cure a réussi. J'ai l'esprit libéré. Avec deux cent soixante mille francs de dettes à la banque et autant de dépenses en vue - je me suis calmé. La pression a baissé et me voilà presque insensible à la chute libre que j'effectue. A la vérité, il n'y a donc plus de raison de noircir des pages. Plus de pression, plus de passion. Plus de passion, plus de confidences.

Ainsi Ania a raison : l'histoire de Beks ? Ras le bol ! Et puisque je ne peux pas en inventer une autre, autant me taire et regarder notre parc par la fenêtre.

C'est ce que je tâcherai de faire à présent.

Du moins pendant un temps...

## PLURALISME

Qu'est-ce qui rend ici les gens si dociles et les fait rentrer dans le rang ? Pourquoi marchent-ils tous d'un même pas cadencé ? Comment se fait-il que dans ce système libéral et pluraliste chacun affirme sa différence, alors que dans l'action ils deviennent tous identiques ?

Quelques raisons y contribuent et nul ne les ignore vraiment. Seulement on ne les explicite pas de gaieté de coeur. C'est tout.

1) Parmi ces raisons, la recherche du profit domine.

Cinq acheteurs auront sur la peinture de Beks cinq opinions opposées, leur action sera pourtant réduite à l'unité par la recherche du gain. Les centaines d'exclamations déversées lors de l'exposition se sont ramenées à l'unité quand est apparue la question du profit. C'est là en effet que les acheteurs en puissance ont été identiques à un Carpentier, lui-même similaire à un Sérane qui, à son tour, ressemblait comme deux gouttes d'eau à une Passover. Tous différents les uns des autres, ils avaient sur la peinture de Beks des opinions variées. Tous se sentaient libres de les avoir et de les exprimer. Pourtant, ils perdaient leur individualité dès que l'argent apparaissait. Tous devenaient subitement stéréotypés comme des militaires. Quand de l'opinion ils passaient à l'action, leurs attitudes devenaient interchangeables, similaires voire identiques :

« Non merci. Je ne gagnerai pas d'argent là-dessus », m'a dit Carpentier, le propriétaire de la galerie rue du Bac.

« Cher monsieur, ce n'est pas un bon placement. C'est un peintre inconnu. Je n'expose que les peintres qui se vendent bien » - m'a dit très sincèrement la propriétaire de la galerie de la Présidence.

« Pour vendre un peintre, il faut qu'il soit là. Sinon on ne peut pas gagner d'argent sur lui, et vous me dites que votre peintre vit à Varsovie. Non, merci », m'a répondu Blondel, propriétaire de la galerie du même nom à côté du centre Beaubourg.

Pourtant, en le disant, ils avaient tous la sensation d'avoir agi à leur guise, sans concertation et librement.

La recherche du profit lamine l'individualité et dans l'action ramène la diversité intérieure des gens à quelques attitudes simples.

Ce que la censure du consensus et la propagande démocratique-libérale n'auront pas réussi à uniformiser, la recherche du gain le fera. Sans douleur, sans violence et à l'insu des gens. Tous marcheront d'un même pas, dans le

même rang, vers le même objectif : le profit, alors que chacun aura la profonde conviction de sa différence.

Il peut y avoir cent galeries, de multiples sponsors et des nombreux collectionneurs, chacun d'eux ayant des goûts personnels. Si tous sont animés par le même principe d'action, la recherche du gain, leur pluralité ne sera qu'« intellectuelle ».

2) Là où ce n'est pas un principe de profit qui lamine les préférences individuelles, c'est une « politique » qui le fait.

Par la « politique », je comprends un ensemble de règles de conduite que s'imposent ceux qui doivent promouvoir l'art sans tenir compte du critère réducteur de l'argent, c'est-à-dire les fonctionnaires de la culture. Les Grympas, les Zadora, les Minière, les Bozo, les directeurs des musées et les conservateurs en chef, tous ceux qui, lorsque j'allais les voir ou leur écrivais, me répondaient à leur tour de façon presque identique :

« Nous avons une politique que nous devons suivre et votre peintre ne correspond pas aux critères que nous nous sommes fixés ».

« Ce peintre n'entre pas dans l'esthétique de notre musée ».

« Votre peintre n'est pas moderne. Nous nous sommes fixés pour objectif de promouvoir des peintres qui épousent notre époque ».

Etc.

Le pouvoir de prendre des décisions-clés est remis à quelques centres qui fixent les critères d'une « politique » culturelle. Cette concentration est confortée par le principe de l'obéissance hiérarchique des fonctionnaires aux impulsions venues d'en haut. Les deux font que, là aussi, à la pluralité des goûts personnels des agents correspond l'attitude uniforme des institutions. Lorsqu'ils s'expriment « en privé », les fonctionnaires de la culture laissent parfois transparaître un intérêt pour la peinture de Beks. Lorsqu'ils prennent position « officiellement » c'est un « non, merci » inaltérable qu'ils m'opposent. Tous les jours et avec une parfaite constance, ils obéissent aux exigences d'une « politique culturelle », elle-même fondée sur des « règles » et des « critères ».

3) Je ne reviens plus, car je me suis déjà longuement expliqué dans ces « notes », sur les autres « réducteurs à l'unité » de ce système de pluralisme de façade.

Sur celui notamment qui, tout d'abord, impose à la masse, au « public », sans douleur car par l'effet de la simple répétition, des modèles d'esthétisme qu'il doit suivre.

Cela s'appelle de la propagande culturelle.



Sur celui ensuite qui, à l'avance, impose aux créateurs le respect de ces modèles par la menace de la réaction des « décideurs » et de ce même public précédemment endoctriné.

Cela s'appelle de « l'autocensure ».

Au total, quatre raisons concourent à l'unité : les « promoteurs économiques » y sont amenés par la recherche du profit, les fonctionnaires de la culture par l'obéissance à la « politique » de leurs supérieurs hiérarchiques, le public par la propagande culturelle, et les artistes... par l'autocensure.

Et parlez-moi encore, avec tout cela, de la société « pluraliste »...

Georges Pompidou affirmait être « philosophiquement » contre la peine de mort.

On sait ce qu'il en pensait « pratiquement », car « politiquement », pour arrondir un score électoral qui s'annonçait mal pour les gaulistes, il a signé l'arrêt de mort de Bontemps.

Guy Darbois a aimé mon film « personnellement ». Mais « professionnellement » il a refusé son achat par Antenne 2.

Pour sa défense, je dirai que c'est toute la différence entre la liberté de penser, large comme un océan, celle de dire, ô combien déjà rétrécie, et celle de faire, qui est grande comme un mouchoir de poche. De l'infini à la coque de noix.

Je l'ai appelé aujourd'hui de la faculté où je participe en ce moment aux délibérations sur l'admissibilité en quatrième année. Voici la reproduction textuelle de son propos. Je l'ai noté mot à mot, tout de suite après avoir raccroché le combiné, et je crois n'en avoir ni oublié ni transformé un seul :

« J'ai vu votre cassette. Votre film (manifestement il me prend pour le réalisateur) n'est pas du tout adapté à nos émissions. Mais je vous dirai que personnellement je l'ai beaucoup aimé. Ah, oui ! Il y a une recherche qui dépasse de beaucoup ce qu'on voit habituellement. Oui, je l'ai beaucoup aimé. Vous comprenez, malgré la liberté que vous avez pris avec le style vieillot du documentaire, c'est quand même un documentaire. Et je ne vois pas où je pourrais le placer. Nous n'achetons pas de documentaires ».

Je l'interromps :

« Vous ne voyez pas de possibilité de le caser quelque part... gratuitement... ne serait-ce qu'en partie ? »

« Je ne vois pas qui pourrait le prendre. Ils ont tous de tels stocks que je ne vois pas qui pourrait le prendre. Mais si vous faites une fiction long métrage, je me précipiterai pour l'acheter. En tout cas, à Cannes, votre film ne pouvait pas avoir le prix car, de toute manière, nous ne l'aurions pas acheté ».

Je te rappelle en effet, Ami, que le prix du court métrage à Cannes, dans le cadre des Perspectives du cinéma français, consistait en l'achat du film primé par Antenne 2 et l'attribution d'une somme de dix mille francs à son réalisateur.

A quoi bon toute cette comédie de la compétition si, à l'avance, le mien était exclu du palmarès parce que qualifié de documentaire ? A quoi bon faire un concours qui prétend fonder la sélection sur la qualité des œuvres, si ce sont des critères commerciaux qui déterminent l'attribution du prix ?

Je découvre là que tout avait été joué à l'avance.

L'essentiel toutefois, c'est que Guy Darbois ait aimé mon film...  
personnellement.

En me rendant cet après-midi à mon rendez-vous avec madame Afkhami, je passe à l'adresse de Polanski, avenue Montaigne, pour déposer chez le gardien de son immeuble, protégé comme le sont les immeubles à New York et non à Paris, une invitation supplémentaire au vernissage de demain.

Sa secrétaire m'a appelé ce matin pour me la demander, car si Polanski a reçu la sienne, Krystyna Morgernsztern, qui est venue de Pologne et habite momentanément chez lui, voudrait aussi en avoir une, pour elle-même.

De cette Krystyna Morgernsztern, femme du plus proche ami de Polanski, Ida Smith m'a dit un jour :

« En parlant de toi, elle étouffait de rage. Je croyais qu'elle allait s'étrangler. Elle te traitait de « voleur » et « d'escroc » après ton exposition ».

Cela ne me la rend pas plus antipathique que la majeure partie des gens.

En sortant de l'immeuble de Polanski, je tombe sur lui. Je le salue et vois qu'il ne me reconnaît pas.

« Vous vous êtes coupé les cheveux », me dit-il après quelques secondes pour s'excuser.

Je lui demande s'il compte venir demain au vernissage au Grand Palais et lui annonce que son ami, le sculpteur César, m'a appelé ce matin en m'annonçant sa visite. Polanski me répond qu'il ne sait pas s'il pourra venir car il fait le mixage de son film *Les Pirates* pour les Etats-Unis.

« Vous avez fait un film superbe », je le flatte.

Il rougit légèrement.

« Ah, bon ? » manifestement il m'invite à continuer.

Pour la énième fois, je constate le degré de solitude des stars. Cette façon de se cramponner aux propos du premier venu pour y trouver la réponse à des questions qu'elles se posent sur le sentiment du public dont elles sont séparées par un mur d'incommunicabilité, je l'ai si souvent rencontré chez Beks, que là j'en saisis immédiatement la portée :

« La scène avec le rat passera dans l'histoire, je surenchéris donc. Comme celle de la Bible entre les dents du fils de Dracula dans le *Bal des vampires* ».

« C'était un petit livre, rectifie-t-il, rassuré, et il ajoute tout de suite, il faut que je prévienne du vernissage de demain un ami qui a deux tableaux de Beksinski ».

« J'ai entendu dire que vous-même avez acheté un nouveau tableau de lui », je le relance pour en savoir davantage, car j'ai en effet entendu dire que Wahl lui en a vendu un.

« Non, c'est un ami ».

« En tout cas, nous serions heureux de votre présence demain au vernissage. Merci ».

Et nous nous quittons.

Un geste de la part de cet homme dont la popularité ouvre toutes les portes et fait accourir la racaille journalistique, un seul déplacement de lui, soigneusement, publiquement annoncé à l'avance, et ô combien plus facile serait ma tâche...

« C'est César à l'appareil ».

« César... artiste ? »

Ma première idée est qu'un ami me fait marcher.

« Oui ».

« Ah ! Bonjour ! Je suis ravi et honoré de votre appel. Vous avez donc reçu mon invitation au vernissage ? » - je cherche à gagner du temps et m'efforce de paraître décontracté.

« Oui, c'est très beau ce que fait ce peintre. Qui est-ce ? Je ne le connaissais pas. Il vit encore ? »

« Oui, bien sûr » - je ne trouve rien d'original ni de brillant à répondre.

« Où ça ? En France ? »

« Non, à Varsovie. C'est un Polonais ».

« Quel âge a-t-il ? »

« 57 ans ».

« Il est jeune ».

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me poser cette question et à accompagner toujours ma réponse de ce commentaire idiot ? Comment peut-on être jeune à 57 ans ? En plus ils le disent invariablement avec une note de condescendance comme s'il s'agissait d'un jeune premier qu'il faut paternellement encourager parce qu'« il a encore le temps pour faire ses preuves ».

« Et où est ce vernissage ? »

« Au Grand Palais ».

« Où est-ce ? »

Je m'étonne de cette ignorance car devant le Grand Palais est plantée en ce moment et pour un bout de temps une énorme statue de la main de César qu'il a dédié à Picasso et qui représente un centaure avec sa propre tête.

« C'est le Grand Palais... Vous savez... Il y a là votre statue... ».

« Est-ce une exposition de lui ? »

« Non, c'est un salon où cinq tableaux de lui sont présentés ».

Et j'ajoute :

« Ce salon s'appelle « Figuration Critique ».

« Est-ce un nouveau salon ? »

« Dans quel monde vivent ces gens ? » - je me demande.

« Oh, il existe depuis 6 ou 7 ans. C'est un bon salon » - je répond à haute voix.

« En tout cas c'est très beau ce que vous m'envoyez-là, cette tête voilée, et même si Roman Polanski... ».

Là je deviens sûr que c'est bien César qui est mon interlocuteur et qu'on ne se moque pas de moi. En effet, la lettre d'invitation au vernissage que je lui ai envoyée commençait par ces mots : « Sur conseil de M. Roman Polanski je prends la liberté de vous signaler que... ».

La sonnerie du téléphone dans la pièce voisine l'interrompt. Avant toutefois de me quitter il me lance encore :

« C'est très beau. Je ne pourrai pas venir demain au vernissage car je ne serai pas à Paris. Mais je viendrai le lundi ou le mardi ».

Je tente tout de suite de mettre à profit cette nouvelle connaissance.

« J'en serai ravi. Ce serait aussi un très grand honneur pour le peintre si vous pouviez m'envoyer un petit mot me disant votre sentiment... ».

« Volontiers. A bientôt ».

Un petit mot de lui... Pour des milliers d'imbéciles qui n'ont pas d'opinion propre sur l'art mais marchent « à la renommée » ce serait une garantie. Il les dispenserait des moments pénibles d'hésitations et d'incertitudes sur la peinture de Beks qui, pour l'instant, finissent tous par de prudents refus.

Mais surtout ce petit mot fermerait leur sale gueule à des cons comme ces Minières, ces Grympas ou ces autres Zadora, tous des fonctionnaires de la culture du Centre Beaubourg et d'ailleurs qui, à la place des émotions esthétiques ont une « politique » à suivre et « un boulot à se taper » de 9 à 18 heures. Car pour cette racaille sectaire et militante ce que décrète l'un des Maîtres devient la parole sainte et ils seraient prêts à adorer même les « pompiers », si l'exemple leur en était donnée par une autorité supérieure.

Les fonctionnaires de la culture...

6 VI 1986  
PARDON

« Le coeur n'y est plus, je dis parfois, je n'arrive pas à pardonner ».

D'où vient en moi cette tenace rancune ? Depuis trois ans déjà, avec application, je fais le vide autour de moi. Plusieurs de mes amis ont été repoussés et je reste quasiment seul. Et si ma femme me quittait demain, je n'aurais plus à qui adresser la parole.

Qui reste encore dans mon univers avec qui j'entretiens des relations ? Probablement seul Jacques avec qui je mène d'interminables conversations téléphoniques pour cracher notre haine de la pièce intitulée Justice dans laquelle, tous deux avocats, nous jouons les rôles des comparses.

D'où viennent ces ruptures ? A quoi tient cette intransigeance ?

Car à la vérité aucun de mes amis ne m'a vraiment blessé ni trahi.

Alors pourquoi ?

Et pourquoi de cette manière brutale ?

Pourquoi ?

Ces ruptures correspondent avec le moment où, il y a deux ans et demi, j'ai décidé de m'abstenir de boire de l'alcool. Or plusieurs de ces hommes étaient inscrits sur la liste de mes compagnons de noces. L'expression « soûl comme un Polonais » est exacte. Mes compatriotes au total boivent peut-être moins que les Français, mais ils boivent jusqu'au bout. La soûlerie est un drame national, mais aussi l'une des composantes essentielles de « l'âme slave », de l'amitié sincère, de souvenirs intenses et d'émotions profondes. Les nuits, de passionnants débats dans les brumes de la vodka fondent parfois des amitiés fortes.

J'ai rompu avec eux parce que j'ai rompu avec l'alcool.

Tout comme j'ai cessé de soulever des tonnes de fonte, ou enfin de se donner des coups de poing réciproques sur le ring.

Donc, quand j'ai quitté l'haltérophilie, la boxe, et puis quand j'ai arrêté de boire, plusieurs de ces amitiés ont perdu de leur luisant. Elles se sont distendues d'abord et, à la fin, sont mortes. Car, en partie au moins, elles tenaient aux souvenirs et aux projets de sport, de femmes et d'alcool. Et elles sont parties avec la fermeture de cette page de ma vie.

C'est, je suppose, la réponse à la question « pourquoi ? ».

Reste celle du « comment ? »



Car c'est avec ostentation que j'ai rompu mes amitiés. Puis, malgré la main tendue par certains de mes compagnons, je n'ai pas levé la mienne. A y regarder de plus près, je crois comprendre pourquoi : je règle là un compte avec mon enfance. Voilà sûrement la réponse à la question « comment ? ».

J'ai été un sale gosse, détesté et craint à la fois par mes petits camarades d'école. Terrorisés, ils me faisaient la cour le jour mais, la nuit, par vengeance, ils me cisailaient mes habits. Au matin, en groupe compact, mais à bonne distance pour ne pas recevoir de moi un coup de poing, ils me suivaient, et de loin m'insultaient. J'étais seul et je souffrais de cette solitude. C'était la hantise de mon enfance, même si je ne l'ai pas trahi par un mot de plainte, tant mon orgueil était rigide. Car malgré ma mine suffisante et un sourire hautain aux lèvres, j'avais besoin de leur amitié. Je leur faisais donc des concessions et des promesses, mais le lendemain, avec rage, je tirais sur eux avec ma carabine à air comprimé.

Vers la quarantaine, les temps ont changé. Me voilà arrivé. J'ai une femme exceptionnelle qui à elle seule est mon univers. Univers que peuplent aussi les tableaux de Beks. Tout mon esprit en est absorbé et c'est autour d'eux que tournent mes obsessions et mes amours d'aujourd'hui.

Et je n'ai plus besoin de vous, mes amis d'antan, car j'en ai acquis des nouveaux et, ô combien ! plus chers.

Mais je vous ai congédié douloureusement et avec ostentation. Tout comme vos prédécesseurs l'ont fait avec moi dans mon enfance. C'est donc quand vous avez commis une futilité que je vous ai tourné le dos et ai refusé les excuses.

Bien qu'il ne s'agisse pas des mêmes personnes, j'ai ressenti là un doux sentiment de revanche. Oui, c'est cela ! Je n'ai plus de doute. C'est là la vraie raison de la manière brutale avec laquelle je me suis volontairement plongé dans la solitude.

6 VI 1986

## SECTE

Me voilà membre d'une secte.

Quand je lui confie le but de ma vie, un musée pour Beks, Mme Afkhami a les yeux mouillés. Moi aussi. Nous vibrons au même diapason et nous nous envolons vers des hauteurs stratosphériques. C'est touchant. C'est risible. C'est comme ça.

Confidence pour confiance, elle me dit que, quand elle a vu les tableaux de Beks à l'exposition de la galerie Valmay, elle a dû sortir de la salle car elle croyait étouffer. Elle a retrouvé sa respiration seulement dans la rue. Le lendemain, elle a amené à la galerie sa mère et ses enfants.

Tout comme Sciegienny qui m'a dit :

« Quand j'ai vu les tableaux de Beksinski à l'exposition de la place du Théâtre à Varsovie, en 1972, j'ai dû sortir précipitamment. J'ai bu trois vodkas au restaurant de l'hôtel Europejski, à côté, et au bout d'une demi-heure je suis revenu. Revenu à moi d'abord et puis à cette exposition extraordinaire ».

« Ce n'est peintre, me dit madame Afkhami dans son mauvais français. C'est très plus que ça ».

Bien sûr. Nous parlons comme les disciples d'un gourou parlent du maître. Toute notre lucidité réunie ne suffit pas pour nous protéger contre l'emballement.

« C'est après beau », ajoute-t-elle.

« Au-delà du beau, je la reprends scrupuleusement. Oui, absolument ».

Là encore je suis d'accord et, comme elle, j'ai la gorge nouée. Devenir comique ne m'empêche pas d'être rempli d'enthousiasme : j'ai trouvé une « âme soeur ». Comme des enfants, pour qui il n'y a pas de rêves impossibles, nous nous mettons à faire des projets :

« Avec trois millions, vous peut acheter local musée ».

« Oui, je répond, et j'ajoute, tout de même réaliste, il y a encore le personnel à payer, les travaux à faire et les frais de fonctionnement ».

« Dix millions ? C'est facile ? »

« Ce serait facile, je reprends toujours son mauvais français. Oh oui ! »

Un zéro en plus ? Voyons ! On ne va pas se battre pour si peu. Je ris de son enthousiasme et je ris du mien. Pourtant je marche. Toutes les minutes nous renchérissons : avec trente millions, quinze iraient pour le musée et les quinze autres pour les éditions, les achats de tableaux et, bien sûr, pour faire venir Beks en Occident et lui faire un vrai atelier.

« Mais peindrait-il de la même manière s'il vivait luxueusement ? » - j'interroge Mme Afkhami l'air grave.

Trève de plaisanteries : Mme Afkhami sera-t-elle ma première acheteuse d'un tableau de Beks ? Je la bénirais. L'exposition d'automne pourrait alors se faire dans de bonnes conditions.

Mais il faut que je raconte comment je suis tombé sur cette dame.

Avant hier soir, à notre retour à la maison, j'ai trouvé un message sur mon répondeur téléphonique, de la part de la secrétaire du Salon comparaisons, Mme Hekmanne. Elle me priait de la rappeler d'urgence.

Après avoir entendu le message, Ania m'a dit :

« Tiens, il y a peut-être un acheteur pour notre tableau ? »

Comme elle y va !

Pieds bien plantés sur terre, je réponds :

« Tu parles ! Je n'ai pas encore payé la reproduction parue dans leur catalogue. Elle s'en est simplement souvenue et me le réclame ».

Le lendemain matin (hier donc), je téléphone à Mme Hekmanne et j'apprends qu'une dame parlant mal le français, « sûrement une Iranienne » voudrait acheter le tableau exposé, celui que nous appelons « Le soir du réveillon » et qui est l'un des plus émouvants de notre collection. Eh bien, « Ania-optimiste » semble avoir eu raison. Mme Hekmanne me dit seulement que la dame iranienne trouve le prix trop élevé.

« C'est toujours cent vingt mille ? » me demande-t-elle.

Je me souviens brusquement que j'ai oublié de baisser ce prix, comme je l'avais pourtant fait pour les autres tableaux exposés aux Salons des indépendants et de la figuration critique. Quelle chance d'être parfois négligent ! Comme si c'était l'évidence même je réponds :

« Disons cent mille. A combien accepterait-elle ? »

Mme Hekmanne ne le sait pas. Je la prie de poser cette question à la dame iranienne et lui suggère de tâter le terrain avant de lâcher prise. Elle me comprend à mi-mot.

Après une soirée animée à la maison (Ania a déjà bâti trois châteaux en Espagne avant de s'endormir), je vais le matin au Grand Palais pour voir Mme Hekmanne.

Assise dans sa cabine, elle converse avec une amie. Elle ne se souvient de rien tant l'affaire du chapeau et du foulard dont elle débat avec son interlocutrice l'absorbe. Puis un éclair l'illumine :

« Ah, c'est vous qui vous occupez de M. Beksinski ? »

Elle poursuit charmante et amicale :

« Ecoutez, cette dame... Je lui ai dit que le peintre est prêt à faire un effort, un tout petit effort, mais qu'il serait mieux qu'elle me dise l'effort qu'elle-même pouvait faire. Elle m'a répondu : quatre-vingt mille. Qu'en pensez-vous ? »

Pendant qu'elle me parle, je regarde la fiche qu'elle a sortie et qui est posée devant elle. Je vois un numéro de téléphone. Je le mémorise péniblement, puis je tente de déchiffrer le nom qui est inscrit à côté. Ce nom est étranger et ne veut pas rentrer dans ma tête. Je sors un papier de ma sacoche et, mine distraite, les yeux droits sur Mme Hekmanne et toujours loquace, je note chiffre après chiffre et lettre après lettre les coordonnées de la dame iranienne.

Mme Hekmanne ne se doute de rien. Avec confiance, elle continue ses explications :

« Ces gens changent souvent d'avis. Mais enfin, celle-ci habite un beau boulevard, dans un beau quartier... Qui sait ? »

Comme je ne suis pas très sûr que le nom que je viens de noter soit bien celui qui m'intéresse, je demande avec duplicité :

« Quel boulevard habite-t-elle ? »

Mme Hekmanne répond :

« Boulevard Henri-Martin, dans le seizième arrondissement ».

Là, je suis sûr de tenir le bon bout car, à côté du nom que je viens de noter, il est inscrit : « 68, boulevard Henri-Martin ».

Ravi, j'appelle à mon retour à la maison la dame iranienne. Elle s'appelle Mme Afkhami et nous nous donnons rendez-vous au drugstore du Rond-Point-des-Champs-Élysées, à 14 heures.

La suite des événements, c'est cette folle conversation sur un musée Beks que je viens de raconter plus haut, et la visite commune au Salon de figuration critique. En route, je montre à Mme Afkhami mes plaquettes et le *Penthouse*. Je lui prête aussi la cassette avec mon film. Quand nous passons à la question de l'achat du tableau, j'obtiens d'elle la promesse qu'elle ne le revendra pas. J'y tiens. Nous l'aimons beaucoup, Ania et moi, et, bien qu'acculés au pied du mur, nous n'aimerions pas le perdre complètement de vue.

Mais avec ces précautions touchantes, j'ai clairement conscience de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué car, pour l'instant, il n'y a encore aucune certitude que Mme Afkhami achètera réellement « Le soir du réveillon ». Elle doit d'abord demander l'accord de son mari. Le mari est banquier. Les banquiers conçoivent mal les coups de coeur. J'en sais quelque chose par M. Jalabert, directeur de la Société Générale à Saint-Germain-en-Laye à qui je dois encore deux cent cinquante mille francs et qui m'en veut pour le mien.

1) Dans plusieurs tableaux de Beks, je retrouve le motif du trou.

Ce trou est sombre ou une lumière en jaillit. Il est généralement béant mais peut aussi être muré. Il y a quelque chose de l'autre côté. Ou du moins il y a un soupçon de quelque chose. Ce trou est comme une ouverture, un passage ou encore une entrée donnant sur un monde situé dans un autre monde. Dans le langage de Beks qui, à l'époque appartenait à des cercles ésotériques et peignait essentiellement des tableaux symboliques, c'était l'instrument de l'initiation, de l'entrée dans le monde du mystère que ce monde cache indûment.

Toute une série de tableaux des années soixante-dix contient ce motif que j'appelais au début : « De l'autre côté ». Le tableau appartenant à Waniek, celui avec les mains pendantes qui se trouve chez Tomek, celui de Baele que *Przekroj* a reproduit sur sa couverture, celui du musée de Sanok où l'orifice est muré et d'autres encore possèdent ce trou. Récemment encore Beks en a placé un dans la falaise au-dessus de laquelle s'élève une croix et dans « Katyn » où il se trouve au premier plan en bas du tableau. Je crois que le trou du sexe dans le tableau « Jambes sur la chaise » joue le même rôle.

A ces trous Beks tient. Quand il a découvert que Dziworski, dans mon film, en allant avec la caméra du haut du tableau de « Katyn » vers le bas, et du haut de la croix vers le bas de la falaise s'est arrêté juste au niveau du trou, il a poussé un soupir de rage. Je ne me souviens pas exactement des termes qu'il a employés mais c'était comme un râle bouillonnant, étouffé et voulant dire :

« Imbécile, il n'a même pas été capable de filmer le trou ».

Comme si c'était une évidence, que c'était là l'essentiel.

Je suppose que mis à part l'interprétation symbolique consciente que donne Beks, seul un psychanalyste pourrait expliquer chez lui ce besoin des trous, même à l'âge très mûr, et alors qu'il a quitté depuis longtemps l'ésotérisme et la magie noire.

2) Un autre motif qui ne pourrait être expliqué que par un psychanalyste, c'est celui d'un geste de crispation.

Il y a ainsi dans certains tableaux de Beks le thème des deux êtres, ou bien d'un être et d'un objet dont le premier serre l'autre au point de s'y fondre.

Comme s'il le retenait en redoutant que l'autre ne s'évanouisse et ne disparaisse. Ou comme s'il se fondait en lui sans qu'on sache où commence le premier et où finit le second.

Pour retrouver le geste désespéré de retenir quelqu'un ou quelque chose, il n'y a qu'à voir avec quelle angoisse la « Dame aux seins » les serre. Comme si ses seins allaient éclater. Dans le « Couple des momies », la femme enfonce ses doigts dans les épaules de l'homme dans un geste spasmodique pour le retenir. Dans « Don Quichotte » c'est le petit personnage qui se blottit contre le chevalier car le vent souffle au point qu'il pourrait les séparer. (Beks affirme que pour lui les deux personnages « font manifestement des choses inavouables » et que dans son esprit c'est une farce. Je lui ai répondu alors en citant le « Soir du réveillon » où le personnage central, avec tendresse, serre entre ses mains une poupée rouge. Là encore il m'a suggéré avec le sourire que « Papi Freud dirait que c'est quelque chose de précis qu'il serre »).

Dans « Makowski » (c'est le nom que Ania a donné au tableau qu'elle appelle aussi « Icône »), l'enfant se cramponne à l'homme avec plusieurs mains, tout comme se cramponne à la mère l'enfant de la « Madone voilée ».

Et si le personnage central ne s'accroche pas à un autre personnage, il se cramponne à un objet. Comme sur le tableau du « Trompette » qui est en ce moment suspendu devant moi et sur lequel les doigts se confondent avec l'instrument.

3) Il y a très souvent des croissants de lune dans les tableaux de Beks de la première moitié des années 1970.

Il m'a avoué qu'à une certaine époque de sa vie, il avait du mal à résister à la tentation d'en placer ne serait-ce qu'un par tableau. A le croire, c'est même par un violent effort de volonté qu'il lui fallait se retenir pour ne pas en mettre partout.

9 VI 1986

## CATHALA 1

Donner ? Ou ne pas donner ?

Là au moins je pourrai vérifier si j'ai « compris » quelque chose à mes malheurs ou non.

Depuis le temps que je me heurte à un mur d'hostilité et de silence, j'ai ressenti ce que ressentent sûrement des millions de gens qui n'ont vraiment aucune chance de « s'en sortir » : le désespoir. Je l'ai enfin ressenti si bien et si cruellement que je n'ai plus besoin de livres émouvants ni des campagnes publicitaires tapageuses dans les médias pour vraiment « comprendre » ce que signifie pour les autres l'expression « n'avoir pas d'issue ».

Mais vérifions-le...

Je viens de lire dans Le Monde d'aujourd'hui un article écrit à ma manière par un certain Michel Cathala qui est atteint de leucémie. Il y fait appel aux donneurs de moelle osseuse car « ...seuls, il faut bien le dire, les hommes et les femmes représentatifs d'une certaine crème de la société se proposent, les autres, à qui je souhaite d'être un jour dans mon cas, n'en ayant « rien à foutre »... ».

Ce Cathala n'a aucune chance d'être sauvé et pour lui c'est fini. Mais pour les autres malades...

Pour dire la vérité, ce n'est pas la compassion pour sa misère qui m'a brusquement donné mauvaise conscience. C'est surtout un souffle d'air frais qui m'a rafraîchi parce qu'il s'est enfin trouvé quelqu'un qui, ouvertement, souhaite du mal à quelques millions de gens dans ce pays : ceux qui « n'en ont rien à foutre ».

Quand j'entend dans les médias ce cortège d'hommes politiques, de journalistes ou de vedettes concourir à qui dira le plus de formules bien pensantes, à qui s'indignera davantage des gouvernements parce qu'ils ne pensent pas assez aux pauvres, à qui sera plus révolté par le racisme qui « relève la tête » et à qui se déclarera plus bruyamment « scandalisé » de ce qu'on ne fait rien pour les enfants d'Afrique « qui meurent de faim », j'ai des nausées. Il y a dans ce pays quelques millions d'hypocrites qui « n'en ont rien à foutre » mais qui hurlent comme des hyènes leur « générosité ». Une annexe d'Auschwitz aurait dû rester en fonctionnement pour ces gens-là et les envoyer en fumée vers le ciel. Et quand un homme, mourant il est vrai, a le courage de leur dire publiquement qu'il leur souhaite le même mal mortel que le sien, il devient mon frère.

Alors donner ? Ou ne pas donner ?

J'ai souvent donné mon sang. Je n'ai arrêté les dons que lorsqu'on a imposé aux donneurs le test du sida. Et si je découvrais que je suis séropositif ? Alors je n'en donne plus.

En tout cas, c'était facile. Il n'y avait pas de mérite à cela : juste une piqûre. Pour la moelle osseuse, c'est apparemment autre chose. Il faut une véritable opération dont Cathala prévient lui-même qu'elle se passe sous anesthésie générale.

Donner quand-même ou ne pas donner ?

En aurai-je le courage ou bien ma compréhension du désespoir définitif restera ce qu'elle a été avant que je ne vive ce cauchemar des six derniers mois : « littéraire » ?

Serai-je comme cette méprisable canaille de Georges Pompidou qui se déclarait « philosophiquement » contre la peine de mort en signant l'arrêt de mort de Bontemps ?

En tout cas, pour ne pas me débarrasser de la question en « oubliant » opportunément l'adresse du malade, je l'ai notée. La voilà devant moi et, à moins de la détruire, je ne pourrai pas prétendre ne plus me souvenir à qui proposer le don :

« ...s'adresser pour information à Pierre Carrière, BT 2, La Maladière, 74300 Cluses ».



Moelle osseuse : suite et fin des états d'âme.

J'ai écrit hier soir une petite note sur l'appel publié dans Le Monde aux donateurs de moelle osseuse. J'y ai exprimé mes idées généreuses à la manière de tous ceux qu'on entend à longueur de journées dans les médias. Je me suis même condamné toute voie de retraite.

Pour ne pas « oublier » donc l'affaire, j'ai lu ma note à Ania dont j'ai fait ainsi la gardienne (exigeante) du respect de la parole donnée. Puis j'ai pris les coordonnées citées par l'auteur de l'appel, M. Cathala. Je lui ai tout de suite écrit une lettre de demande de renseignements, que j'ai aussitôt postée. Enfin dans la soirée j'ai appelé à Boston mon frère Jan, chirurgien, pour lui demander si l'opération n'est pas dangereuse. Il m'a assuré que non, mais qu'elle est simplement douloureuse et qu'elle doit donc se faire sous anesthésie générale.

Au total, je ne pourrai ni me dédire ni passer sous silence mes bonnes intentions.

Intellectuellement toutefois, ce fut pour moi l'occasion de décomposer en menus rouages le mécanisme de mon égoïsme. J'ai rangé ses vices et ses ressorts en trois petits tas.

Premier petit tas (moi) :

D'abord une exaltation de boy-scout :

– « Ce sera très beau. En donnant ma moelle osseuse, je vais faire un geste qui, peut-être, sauvera une vie ».

Puis vient une honte bien pensante :

– « Est-il vraiment noble ce geste ? Est-il exempt de sous-entendus ? Car qu'est-ce que je cherche à prouver ? A la vérité, j'agis par défi. Je ne vais pas dire le contraire. Pas par compassion, en tout cas, ni par bonté spontanées. Au mieux je m'achète un lot à crédit au paradis de la bonne conscience. Comme je porte depuis un certain temps plusieurs pièces de un franc dans mes poches, pour les donner à qui tend la main et être en paix avec mes remords. Suis-je sûr de ne pas me moquer de M. Cathala et de son cancer ? Suis-je sûr de ne pas chercher exclusivement une opportunité pour m'administrer une preuve à moi-même ? Une preuve de mon coeur généreux, s'entend ».

– « Mon âme est remplie de rancune et d'aigreur. Depuis le temps que je me bats avec les reptiles et leur souhaite la mort, je cherche un alibi qui présenterait ma hargne comme glaive de la justice. Oui, c'est bien cela : je

cherche comment anoblir mes rancœurs et à gagner le titre de donneur de leçons, de distributeur de bons et mauvais points.

Ce n'est pas pour autre chose qu'en 1968 j'ai pris contact avec la Délégation vietnamienne du nord à Paris, pour me proposer comme volontaire dans la guerre contre les Etats-Unis. Ce n'est pas par compassion pour les Vietnamiens brûlés au napalm que j'ai agi mais pour avoir ensuite le droit, en tant que héros d'une guerre « juste » (dans laquelle je devais survivre, bien entendu...), de parler de ce qui est bien et de ce qui est mal et de montrer du doigt les méchants. Heureusement, les Vietnamiens ne cherchaient pas de volontaires (mais c'est aussi ce sur quoi je comptais...).

– « Mais c'est une véritable opération ! Alors je dois réfléchir trois fois avant de commettre l'irréparable. Ce n'est pas comme donner mon sang. Je pourrais être obligé de payer ma générosité au-delà de ce que je suis prêt à payer. Ai-je songé en effet à ma santé ? Elle n'est pas très bonne. Non seulement je n'aiderai pas Cathala mais je vais m'exposer moi-même à des risques inutiles ».

– « Je dois penser à Ania. Si je tombe malade à la suite de cette opération, qu'est-ce qu'elle deviendra ? J'ai des devoirs envers elle et non envers des inconnus. Un homme responsable pense d'abord à sa famille et aux siens ».

Deuxième petit tas (lui) :

Pour en revenir plus directement à Cathala :

– « Pour lui, c'est en tout cas trop tard ».

– « Suis-je sûr de la compatibilité ? Car donner pour donner, à quoi ça sert ? Il paraît que si la moelle du donneur n'est pas compatible avec celle du receveur, il y a un rejet immédiat et le malade meurt plus rapidement encore que sans elle. Si ça se fait, non seulement je ne pourrai pas donner utilement mais encore j'aggraverai son état ».

– « Peut-être ce Cathala n'a-t-il pas à s'en prendre qu'à lui-même ? Est-ce que je connais la vie qu'il a menée ? Non. Alors ? Et s'il s'est mis lui-même dans cet état ? Ou n'a rien fait pour s'en sortir à temps ? »

– « En tout cas, si je lui donne ma moelle une fois, il va en redemander. Je mets le doigt dans l'engrenage. Je lui tendrai la main, il me demandera le bras ».

Troisième petit tas (les autres) :

« Les autres Cathala vont de toute façon mourir. C'est une larme dans l'océan ».

– « Il y a des gens qui ont le devoir de faire un don dans des situations pareilles. La famille d'abord. Ils sont les premiers concernés. D'ailleurs, il paraît que la transplantation ne peut se faire qu'entre frères. Je me souviens de cet homme qui a lancé un appel à la télévision à son frère qu'il a perdu de vue depuis vingt deux ans car personne d'autre ne pouvait lui donner sa moelle osseuse utilement ».

– « Enfin ! Il y a des institutions pour cela. Et l'Etat ? Fait-il quelque chose ? Qu'on débloque des fonds ! C'est la carence des institutions. Voilà ! »

– « C'est la faute à ce système pourri, je l'ai dit cent fois déjà : chacun pour soi et le bon Dieu pour tous ».

– « C'est la vie. Qu'est-ce que je veux ? Je ne peux quand même pas changer le monde ? Non ? »

– « En tout cas, si je le fais je vais encourager les autres à ne rien faire. Ils vont se reposer sur des imbéciles comme moi ».

– « Qu'on le veuille ou non, il y a dans la nature une sélection naturelle. Les faibles succombent et c'est ainsi. Ce n'est même pas sain qu'ils survivent ».

Au total, dix bonnes raisons pour ne pas donner. Je les ressens intimement.

Mais en face d'elles, il en a une qui les vaut toutes :

Depuis six mois je vis une telle angoisse, et j'ai atteint un tel degré de désespoir qu'en voyant un jeune mendier je ne passe plus en marmottant : « T'as qu'à travailler fainéant ! » ; je donne. Et je me suis mis à tellement haïr ceux qui « s'en foutent » ou « sont débordés, vous comprenez », que je ressens la plus profonde solidarité envers les autres, ceux qui sont dans la merde.

Alors je donnerai ma moelle osseuse à Cathala ou à ceux qui le suivront dans son malheur.

D'abord pour leur faire un signe.

Et puis pour pisser à la gueule de ceux qui ont bonne conscience.

12 VI 1986  
IDENTITE

Il y a bien là de ma part l'usurpation de l'identité.

Car c'est devenu plus qu'une habitude, je le dis comme si c'était bien vrai : « mon » film. A aucun moment je ne mentionne Dziworski et tout le monde a pris le pli.

On me dit par exemple :

« Il est bien ton film. Où l'as-tu tourné ? »

C'est à peine si quelqu'un ose me demander :

« Qui te l'a fait ? »

« C'est un Polonais », je réponds vaguement, comme si en le disant j'en avais déjà trop dit.

Je me souviens pourtant très bien, car cela date d'hier ou presque, combien je m'indignais de « l'aliénation de l'artiste », contraint de vendre son oeuvre à celui qui, parce qu'il a de l'argent, se l'approprie jusqu'à la qualifier de « sienne ».

« Comment ? disais-je indigné. C'est comme devoir vendre son enfant, non ? »

Sale système et noble pensée marxiste.

Me voilà à présent négrier. Car non satisfait d'avoir acheté une partie de Dziworski, je me le suis approprié au point d'en parler à la première personne du singulier : « mon » film.

Des raisons à cela ?

Vient en premier la plus envolée : c'est le couplet intellectuel sur le « moi » et son double. Eternelle explication, permanent alibi. Car si le « moi » se veut noble, « l'autre » est abject. Exactement pareil à tous ceux qui m'ont tant fait souffrir. La même canaille arrogante, indifférente et vile.

Mon « moi » est bien sûr effaré de ce que « l'autre » fait. Il bat *mea-culpa* pour lui, lui rappelle des principes généreux et lui fait la morale. Parfois, comme avec ce Cathala, décide bruyamment une « bonne action ». Mais la plupart du temps se contente de se plaindre d'être son otage.

C'est le couplet « intello », dis-je.

Mais l'esprit lucide ne s'embarrasse pas de nuances. Et c'est là la seconde raison : ici, qui paie a le droit.

Même celui de la paternité.

13 VI (vendredi) 1986

## DEUX REVES

J'ai deux rêves.

Ce sont toujours les mêmes, mais ils ne me lassent jamais. Je peux les revivre plusieurs fois par jour avec la même intensité. Ils me prennent comme ça, dans la rue par exemple. Je me mets alors à gesticuler et à marmotter tout bas. Ils sont simples et je n'aurai aucun mal à les raconter.

1) L'un est optimiste et vole bas : j'ai gagné au Loto.

Oui, trente-deux millions de francs. Car je ne crois plus au travail, à l'effort et au talent. Je l'ai dit cent fois déjà : je crois au Loto. C'est mon unique chance ; la seule qui m'attende.

A moi le gros lot. Me voilà riche. C'est bien. Je le sais par expérience car sans jamais avoir été opulent, j'ai vécu à l'aise pendant des années. Je l'ai donc vérifié : avoir de l'argent est une sensation enivrante. On ne s'en lasse pas. Je le dis à ceux qui n'auront jamais un sou et à qui on répète cette fable consolante : « L'argent ne fait pas le bonheur « Oh, que si ! Pas tout seul, mais en revanche bien ».

Alors j'ai trente-deux millions. Pourquoi trente-deux ? Parce que ce fut le plus gros lot jamais gagné en France. Alors je voudrais aussi le plus gros pour moi. Pourquoi me contenter de moins puisque je rêve ?

Puis je le réalise : d'abord, un super album sur Beks et une vingtaine d'expositions grandioses partout dans le monde. Mais un album pas comme les autres : une véritable somme. Il faut qu'il soit immense : cinquante sur soixante-dix cm, d'un luxe inouï et offert à tout le monde gratuitement.

Puis je bâtis un musée de Beks. Je vois déjà comment il est et où il doit être placé : à un endroit très fréquenté. C'est sûrement parce que rien ne m'a autant enthousiasmé que la foule, recueillie et bouleversée qui est venue à mon exposition. Je suppose que je cherche là une preuve constante, multiple et immédiate de ma victoire : le nombre de visiteurs. Avouons qu'aucune autre ne m'a été administrée jusque-là. Alors je voudrais que celle qui a été abondante me revienne sans cesse, tous les jours.

Non, pas un endroit reculé, calme, dans un manoir mystérieux, dans une forêt noire, non, cela ne m'irait pas. Il faudrait que tous admirent l'objet de ma vénération. Il faudrait donc que ce musée soit juste à l'angle de la cathédrale Notre-Dame. Là, oui. Il y existe déjà une bâtisse sombre et délabrée, un peu en retrait, que je transformerai en palais plein de recoins et de pièces ténébreuses, d'escaliers secrets, de couloirs et de balcons. Et des tableaux partout. Des

tableaux qui émergent dans la pénombre, éclairés comme je l'avais fait à mon exposition, ou plus théâtralement encore. Pas de murs blancs ni de lumières crues. Je n'aime pas cela.

Les tableaux y seraient exposés derrière des vitres pare-balles car rien ne me tourmente autant que la hantise d'un enfant qui inscrirait : « merde » dessus.

Ce musée serait gratuit. Un parfait silence y régnerait... Non, une musique doit y être jouée en permanence. J'ai toujours associé les images et les sons. Alors je mettrai de la musique. Elle serait composée exprès pour mon musée, comme Prokofiev l'avait fait pour *Alexandre Nevski*, d'Eisenstein. Moi, j'ai une prédilection pour le vent et pour le bruit de la mer. Alors il en faudrait beaucoup.

Une information publique constante entourerait ce musée pour en faire un lieu de pèlerinages. Qui viendrait à Paris ne verrait que cela.

Des prix seraient attribués aux chercheurs qui écriraient la dessus des thèses immenses. Des prix substantiels pour en faire un événement.

Et sur le fronton de ce musée, il serait inscrit en grandes lettres : « Merde aux fonctionnaires de la culture et aux journalistes ».

Voilà mon rêve optimiste.

Je le vois en couleur : un rêve à dormir debout. Il me prend quand rien ne va, quand je suis au fond de mes cauchemars. Je me réfugie alors dans le château de la peinture de Beks. On peut s'imaginer facilement que j'en connais tous les recoins, car j'y suis installé en permanence, depuis le temps que je suis dans le gouffre.

2) Et maintenant, le rêve pessimiste.

Un rêve biblique, tout droit sorti de l'Ancien Testament. C'est en plus modeste l'histoire de ce roi qui a convié aux noces de son fils de nombreux invités dont aucun ne s'est dérangé pour venir partager sa joie.

Celui-là, je le rêve les yeux ouverts. Je les écarquille même pour mieux voir la souffrance de mes ennemis. Car comme ce roi, j'ai maintenant les moyens de ma vengeance.

Alors aux plus innocents, à ceux qui n'ont eu que le tort de ne pas aimer les tableaux de Beks, je crache au visage. Les rêves, me direz-vous, sont naïfs. Alors je crache et rien ne me retient : ni police ni lois ni tribunaux. Sans résistance de mes victimes, mais aux cris de leur rage impuissante je me repais. Voilà pour ceux qui n'ont pas cru, les moins coupables.

Pour les autres, cracher ne me suffit pas. A ceux qui m'ont humilié, ce sont des années de prison que j'inflige. Et je ne descends pas en dessous de dix. Des quartiers de haute sécurité dont on ne sort jamais, avec plein des Messieurs Le Pen en matons.

Mais mes délices débutent seulement là où les hurlements commencent. Je me réserve alors pour les vrais coupables, ceux qui m'ont nuit.

Je n'ai jamais compris d'où tirent satisfaction ceux qui rêvent de la mort de leurs ennemis. C'est leur rendre service que de les libérer de l'existence. Le vrai plaisir commence avec la souffrance. Et la souffrance rime avec la vie.

Là, j'évoque le souvenir de ce livre que j'ai lu dans mon adolescence : « Le Méchant » (« *Zly* ») de Tyrmand.

Le « Méchant » a attrapé un homme qui a assassiné un estropié. Un western justicier à la polonaise. Il l'a entraîné derrière une baraque et, avec une hache, sur un tronc d'arbre, lui a coupé les deux bras et les deux jambes. J'ai toujours regretté qu'il ne lui ait pas coupé d'autres parties saillantes : la langue, le nez et surtout, bien sûr, le sexe.

Moi, je fais aussi des trous à mes ennemis. Je les troue de partout : les yeux en premier, puis je leur crève les tympans. Je le fais lentement, plusieurs semaines durant pour qu'ils ne perdent pas la raison. Je me montre même clément car, au fond, je n'aime pas les cris de douleur, et quand je les entends hurler dans mes rêves, je deviens tendre et je pleure. Je suis donc prêt à les estropier sous anesthésie. Mais ensuite je les laisse vivre, trente à quarante ans en moyenne. Je les observe et je m'imagine les souffrances qu'ils éprouvent car ils ne peuvent pas les exprimer. Je m'imagine le monde noir, fermé, clos de partout, dans lequel ils avancent à tâtons et se cognent sans bouger car sans jambes. Un monde terrifiant, insondable, un monde cosmique dans lequel ils chutent librement comme on chute quand on est ivre. Une chute à hurler de terreur. Mais ils ne peuvent émettre aucun son car ils ont les cordes vocales tranchées.

*Johnny got his gun*, c'était ça. Mais lui, il lui restait le sexe et l'infirmière miséricordieuse le masturbait tous les jours sous la couverture. Pour les miens, rien de tout cela. Rien. Le vide. La solitude totale dont ils ne peuvent pas se balancer en bas. Ils sont condamnés à vivre alors qu'ils ne désirent que la mort.

Ce rêve, c'est le rêve pessimiste.

Il me hante dès que les choses vont un peu mieux. Là, comme ce roi biblique, je retrouve le plaisir de la vengeance pour les humiliations qu'ils m'ont infligées, à moi et à l'objet de ma vénération.

Un lit pour deux rêves. Deux rêves pour une vie.

Sur le petit portrait de Pou, que j'ai esquissé il y a quelques semaines de cela, il manquait un détail : le furoncle.

Il est désormais là, en plein milieu du nez. C'est hier seulement que je l'ai aperçu croître à vue d'oeil, alors que cette canaille était assise en face de moi, sur mon balcon, et fumait des cigarettes. J'ai par ailleurs rendu compte de cette conversation et n'y reviens pas. Tout le temps, l'air a pué la charogne, mais cette grosse boule rouge, jaune et verdâtre, qui finissait par un énorme point noir est apparue à mes yeux seulement après que je lui ai demandé :

« Mais enfin, vous vouliez acheter un tableau de Beksinski ? Non ? Vous m'en aviez souvent parlé. Plusieurs fois vous m'avez ainsi demandé de venir chez moi pour les voir tous. Ne vous souvenez-vous pas ? Je vous ai même proposé de le faire tôt dans l'après-midi pour que la lumière du jour soit la plus forte lorsque vous les examinerez. J'étais persuadé que vous vouliez les voir pour en choisir un ».

« Oui, bien sûr... sa voix est hésitante. Mais à ce moment-là il y avait encore l'espoir que monsieur Dymitrievitch éditerait un album de Beksinski et que le tableau que je vous achèterais y serait reproduit. Ça m'aurait fait plaisir de trouver mon nom entre ceux de Polanski et de Skolimowski. « Collection de (Pou) ». Oui, c'est ça. Ça résonnerait bien. Mais autrement, les tableaux de Beksinski ne m'intéressent pas ».

« Comment as-tu pu continuer après cela, à lui parler poliment ? » m'a ensuite demandé Ania.

« J'ai été fasciné par son furoncle », lui ai-je répondu.

En effet... Jusqu'à ce moment-là, je croyais encore dans mes derniers retranchements que si Pou était un Harpagon, il était aussi amateur de la peinture de Beks.

« Seuls les prix l'empêchent de se décider, me disais-je. Mais il l'aime. Je l'accuse à tort. C'est un honnête homme ».

Et vlan ! Pas du tout : un abcès en pleine gueule à la place de l'amour pour les tableaux de Beks.

Ce furoncle que tu as, Pou, est incurable, le sais-tu ?

Ardemment je souhaite qu'il t'infecte à mort. De tout cœur



*(Chose faite. Quelques temps après Poux a crevé »).*

J'ai enfin passé un contrat avec les mendiants. Cela me soulage.

Que je suis ridicule ? Parfaitement. Et alors ? Depuis que l'amertume m'étouffe, je me suis redécouvert un coeur généreux : j'ai recommencé à apercevoir la misère des autres. Comme du temps de mon enfance. Car à la décharge du petit Piotr de dix ans, pour qui je n'ai aucune tendresse, je dois dire qu'il a souffert de la souffrance des autres. Des soirées entières il débattait avec sa Mère de la manière chrétienne d'aider ses prochains... Mais enfin, c'est une parenthèse.

Puis, cette misère des pauvres (car c'est elle qui me paraissait la plus grave, avant que j'en découvre quelques autres autrement plus cinglantes...) m'est passée du coeur à la tête : j'ai commencé à la penser. Et on ne pense jamais mieux qu'en empruntant des idées aux autres. Bref, je suis devenu un extrémiste marxiste. Surtout au temps de mes débuts parisiens, et ce jusqu'à trente-huit ans environ, je prônais des idées révolutionnaires. Cela a fait donc une bonne quinzaine d'années d'affilée. La misère des autres était alors la faute du système à qui il fallait régler son compte en fusillant quelques salauds dans une révolution angélique.

Quand le succès m'est venu à la quarantaine, argent, vie facile et l'espoir de gloire dans le lancement de Beks confondus, j'ai oublié les oubliés.

« C'est une plaie de la vie », me disais-je en lisant attentivement l'éditorial du Monde, écrit par un monsieur exactement comme moi. Un monsieur bien, qui a des idées de progrès.

Si dans les débuts de mon mariage il m'est encore arrivé de loger chez moi pendant trois jours une clocharde avec une fillette ramassées aux Champs-Élysées, là en revanche j'ai cessé d'envoyer des dons aux oeuvres. Mais j'en ai déclaré quelques-uns au fisc pour qu'il me les déduise de ma déclaration d'impôts.

Le parcours de la pendule me ramène maintenant à zéro.

Et voilà que la pitié pour les autres me rattrape. Je redeviens sensible et aperçois brusquement les mains tendues.

D'abord passivement et avec gêne. Car ils gênent ces gens-là, ils donnent mauvaise conscience.

« Mais qu'est-ce que je peux faire contre leur misère ? Rien ». j'ai commencé à me dire dans un premier temps en les croisant.

Alors je ne faisais rien. Et je passais. Pour ne pas rencontrer leur regard, je plongeais le mien dans le ciel ou lisais attentivement Le Monde. Intérieurement toutefois j'ai commencé à grincer des dents :

« Pourquoi celui-là me gâche mon après-midi. Je lisais tranquillement mon journal, un journal généreux, et le voilà qui remue en moi des pensées gênantes... Que je peux l'aider ? Comment ? Avec une pièce ? Mais c'est une larme dans l'océan ».

A chaque fois qu'un pauvre passait, le même couplet se récitait sous mon crâne.

A la fin, cela tournait à l'obsession :

« Je suis une canaille égoïste ».

C'est là que j'ai trouvé la solution : j'ai passé un arrangement avec ma conscience. Elle me laissera en paix moyennant un franc que je donnerai à chaque mendiant.

Va qu'il est commercial cet arrangement et manque de spontanéité. Va aussi qu'il est le fruit de mon esprit mercantile de bourgeois « cocontractant ». Va pour tout cela. Mais tous les jours, dans le premier kiosque venu, je me fais le matin la monnaie en pièces de un franc. Puis je les distribue. Dans chaque main qui se tend, je glisse un franc. Cela fait en moyenne dix à quinze francs par jour. Disons douze. Le prix d'un café crème. Et comme de toute manière je dois en limiter la consommation pour des raisons de santé, mon budget reste en équilibre.

Depuis, je goûte aux plaisirs d'une bonne conscience louée à trois cent soixante francs par mois.

« Arrête ! Ne parlons plus de ça. Lis. Continue à lire ! »

« Mais non, il faut que tu me dises ce qu'il t'a dit ».

« Si on recommence à parler de tout ça, je ne pourrai pas m'endormir. Lis ! »

Pendant trois minutes Ania revient à la lecture du *Grand nettoyage* d'Alexander Weissenberg-Cybulski, qui est notre livre de chevet depuis une semaine.

C'est ainsi depuis des années : avant de nous endormir, elle me fait un brin de lecture. Je me couche alors sur mon côté gauche et me blottis contre elle. Elle replie ses jambes et je mets les miennes sous les siennes, puis les replie à mon tour. Pendant qu'elle lit, un quart d'heure au plus, comme un nourrisson qui tâte sa mère je lui baise le haut du bras et l'épaule. Le sommeil vient ensuite. Elle éteint la lumière et je me tourne sur mon côté droit. Maintenant, c'est elle qui se blottit contre mon dos et ses orteils s'enfoncent dans mon tendon d'Achille. Il me le faut. Sans cela je ne peux pas m'endormir. Sa main droite doit aussi impérativement reposer sur le bas de ma hanche. Enfin... je ne sais pas pourquoi je raconte ces manies.

J'insiste pour qu'elle continue à lire. Je veux m'endormir au plus vite et oublier. Ne pas y penser. Ne pas penser à l'accumulation de signes de la fin du parcours.

En effet, par crainte de la mévente des tableaux à la prochaine exposition, Pou refuse le paiement de la location de sa galerie *a posteriori* avec, en gage, des tableaux de Beks. Dès avant le début de l'exposition il exige un chèque.

Madame Afkhami qui, pleine d'enthousiasme il y a encore une semaine et désireuse d'acheter « La soirée du Réveillon », ne donne plus de signes de vie.

Cinq tableaux de Beks sont exposés au salon Figuration critique, mais il n'y a pas un chat.

Je n'ai aucun nouveau client à mon cabinet, alors qu'on est le 17 juin, et le mois va se terminer sans la moindre rentrée d'argent.

Le contact américain de Mme Angelis, sur lequel j'ai un peu compté pour prendre pied aux Etats-Unis n'a rien donné.

Enfin, cet après-midi, j'ai eu une conversation avec un certain Piliszek, directeur des éditions polonaises Arkady, qui va éditer l'album de Beks à Varsovie. Depuis longtemps déjà je lui ai proposé mon association pour une édition complémentaire en français, car je ne serais pas en mesure de le faire par mes propres moyens.

« Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ? me demande Ania. Qu'est-ce qu'il t'a proposé ? »

« Bon. Parlons-en. Mais ça va m'exciter davantage encore et j'aurai une nuit blanche en perspective. Piliszek est prêt à envisager l'édition en français pour juin 1987. Dans un an donc. Ça irait pour l'exposition de 1987. Je lui ai proposé toutefois comme condition que si le texte d'accompagnement doit être celui de Nyczek, qu'il soit adapté en français par moi ».

« Mais quelle importance ? Pourquoi pas tel qu'il est ? Pourquoi veux-tu absolument te taper un nouveau boulot ? »

« C'est fait. J'ai déjà fait cette adaptation depuis des mois. Sur le fond, le texte de Nyczek est bon mais il est médiocrement écrit. L'adaptation est prête. Il suffit de la taper à la machine. Sauf que Nyczek se sentira diminué et s'y opposera. J'ai dit à Piliszek que je pourrai lui prendre mille exemplaires au prix de quatre-vingts francs pièce. Mais après coup, je me suis aperçu que c'était trop cher. Je l'ai donc appelé pour lui dire que je ne pourrai pas payer au dessus de soixante francs. En contrepartie, je lui prendrai deux mille exemplaires. Mais même alors, où trouver l'argent ? »

« Et si tu ne t'obstinais pas à vouloir faire une exposition cet automne ? Tu pourrais expliquer à Pou... ».

« Tu dis n'importe quoi. On ne peut rien expliquer à ce rat. Ce n'est pas parce qu'il ne « comprend » pas qu'il est comme ça. Lui « expliquer » ne servirait à rien. Depuis qu'il m'a senti faible, sans argent et hésitant sur les chances d'une vente, il est comme tous les autres rats : il fuit le bateau. Cette fois-ci, il ne cédera pas. Il n'a plus devant lui un Dmochowski « gonflé à bloc » et sûr de sa réussite. Il veut donc une garantie. Il n'acceptera pas de pourcentage sur le prix de vente en paiement de la location, même si je lui proposais cinquante pour cent. Il ne croit pas à la vente. Il n'acceptera pas non plus de tableaux en garantie. Il ne veut prendre aucun risque depuis qu'il m'a vu diminué et incertain ».

« Alors, il ne faut plus te découvrir. Ni devant lui ni devant les autres ».

« Facile à dire. Le moment est arrivé où je n'ai plus de moyens pour leurrer les gens sur ma situation financière. C'est le dernier moment pour attaquer les préparatifs de l'exposition de cet automne, et je ne fais toujours rien car je n'ai pas un franc. Ça commence à se savoir, sais-tu ? Il est encore heureux que j'ai réussi à cacher mon insolvabilité depuis six mois.

« Mais alors laisse tomber l'exposition de cet automne ».

« Arrête. Lis ! N'en parlons pas. Cette exposition est absolument indispensable. C'est elle seule qui peut nous « remettre à flot ». Lis ! »

Elle lit une minute et s'interrompt aussitôt.

« Pourquoi ne pas te concentrer cette année sur l'album ? Et sur ton cabinet ? Hein ? Tu feras une exposition l'année prochaine ».

« Où ? Cette canaille de Pou ne me louera plus sa galerie. Rien que par vengeance il me dira « non ». Où donc la ferai-je cette exposition ? »

« Chez les autres ».

« Quels autres ? Tu as oublié mes recherches stériles pour trouver une galerie qui exposerait Beks ? Tu as oublié tous les refus que j'ai essayés ? »

« Oui, mais à l'époque tu n'avais rien pour les mettre en confiance. Juste un press-book avec quelques reproductions que tu as glané par-ci par-là. Ni le film ni Penthouse ni la renommée de ton exposition, ni les salons auxquels entre-temps Beks a participé. A l'époque tu ne pouvais rien montrer de tout cela. Maintenant c'est différent. Essaie de voir d'autres galeries. En plus mille choses peuvent arriver d'ici l'année prochaine. Cette exposition à Oslo que Jasia prépare... Qui sait ? Ça marchera peut-être ? »

« C'est vrai, c'est vrai... Que veux-tu que je te dise ? Tout peut encore changer. Je ne me résigne pas. C'est vrai. Mais entre-temps avec quoi pousser la charrette ? Avec quoi régler Beks ? Lui, il n'admettra aucun retard dans le paiement de ce que je lui dois. Bientôt je vais en Pologne, j'ajoute après un long moment de silence. Mais pour faire quoi ? Pour rapporter des tableaux que je vais ensuite stocker chez nous ? Déjà on n'a plus un centimètre de libre. Si je ne fais pas d'exposition à quoi bon les apporter ? Que dire à Beks ? Comment me justifier ? Il va sûrement me soupçonner de monter une combine ».

« Dis-lui la vérité. Dis-lui que tu vas te concentrer sur l'album car c'est le plus important pour l'instant, et que tu feras ta grande exposition l'an prochain. Elle sera alors accompagnée d'un album ».

« L'an prochain je risque de ne pas avoir un sou. Il est vrai qu'aujourd'hui je n'en ai pas non plus. Mais si je réussis à payer nos créanciers, dans un an nous serons peut-être libérés de nos dettes. Peut-être rembourserons-nous aussi la banque ? Mais alors il ne me restera rien, mais rien du tout pour payer la nouvelle exposition. Lis. Lis que je m'endors enfin, sinon je suis bon pour une nuit blanche ».

Elle se remet à lire et, vingt minutes après, je cesse de lui embrasser l'épaule. Je me tourne sur mon côté droit, elle éteint la lumière, se blottit contre mon dos, enfonce ses orteils dans mon tendon d'Achille et met sa main sur le bas de ma hanche. Je m'endors.

Pas pour longtemps. Deux heures après je me réveille la gorge sèche. J'ai envie de pleurer. Comme toutefois je ne sais pas pleurer, je vais dans mon cabinet et me mets à rédiger cette note.

Lentement je me calme. Une heure passe. L'estomac dénoué je peux retourner au lit pour me rendormir.

Sur le chemin de ma dégringolade, un bref arrêt - Madame Afkhami. Pendant un instant je ne tombe plus et me regarde. Tiens ! Je découvre là un trait nouveau : je ne me demande pas avec angoisse : « Ça va marcher ? Bon Dieu, puisse cela marcher ! Et si ça ne marchait pas ? »

J'en suis arrivé au point de ne plus croire en rien. Non pas pour me donner un genre fataliste, sombre et romantique. Oh, sûrement pas. Ni pour conjurer le sort en me disant : « ça finira mal » et en espérant l'inverse. Ni encore pour me préparer psychologiquement au pire et, quand il arrivera enfin, ne pas ressentir de douleur. Non. Il n'y a rien de cela. Simplement je constate n'avoir pas d'espoir.

Dans un quart d'heure, je verrai Mme Afkhami. C'est elle mon bref arrêt dont je viens de parler. Je l'attends dans un café, en face de l'Opéra. Elle va m'apprendre si oui ou non elle va acheter « Le soir de réveillon ». En principe, tout est encore possible. Elle m'a dit « oui » deux fois, puis elle s'est tue. Mais elle n'a pas refusé mon invitation à déjeuner, tout en me signalant que son mari est contre l'achat, car il trouve le prix excessif.

Je vois déjà toutes les fenêtres qui s'ouvriraient...

Certes, si Mme Afkhami achetait ce tableau (ma première vente d'un tableau de Beks), cela ne résoudrait pas mes problèmes. Hélas, j'en serai encore loin ! Mais cette vente me permettrait de parer au plus pressé : trouver de l'argent pour aller en Pologne et rapporter les vingt et un tableaux qui m'y attendent, rembourser en partie la banque, peut-être payer Szydlo ?

En tout cas l'exposition pour cette année ne se fera pas. Je commence à m'y faire. Pour cela donc, pas besoin de fonds. Mais d'autres dépenses liées à Beks arrivent et cet argent serait béni.

Béni car il me permettrait aussi de temporiser, d'attendre un peu avant que se joue le prochain acte de ma sinistre dégringolade ou qu'un miracle se produise entre-temps ? Cet hypothétique miracle c'est notamment Fliderbaum qui est passé chez moi en février et semblait intéressé par « Don Quichotte ». Il n'a plus donné signe de vie depuis lors et, brusquement, le voilà qui se manifeste :

« Excusez mon silence. A mon prochain passage à Paris, je prendrai contact avec vous ».

L'argent de Madame Afkhami m'aurait aussi permis de m'engager plus à fond dans l'édition de l'album de Beks par Arkady. J'en ai parlé avec Piliszek, leur directeur, lors de sa visite à Paris, il y a deux jours.



Cet argent donnerait un peu de crédibilité à mon engagement. Non pas aux yeux de M. Piliszek, car il ne connaît pas mes finances et me croit solvable, sérieux partenaire. Mais à mes propres yeux. Car je lui en ai parlé, marchandé et exigé sachant pourtant que tout ceci ne mène nulle part car je n'aurai pas d'argent et, au moment de la signature du contrat, je serai obligé de me défilier sous un prétexte quelconque.

19 VI 1986  
Mme AFKHAMI

Madame Afkhami passera dans l'histoire. Dans l'histoire beksienne s'entend, mais aussi, dans la seule qui compte pour moi.

Nous nous sommes rencontrés ce matin dans le quartier de l'Opéra et avons pris un café à la terrasse d'un bistro pour parler de mes projets concernant Beks. Puis, alors que je l'accompagnais vers sa voiture, elle a enfin sorti de son sac l'enveloppe si désirée...

Tout au long de notre conversation l'obsédante question me torturait :

« Va-t-elle réellement acheter ? Ou à la fin de notre conversation, me dira-t-elle : « Je ne suis pas encore prête, car c'est une peinture très dure ». Ou bien : « Mon mari, vous comprenez... ». Ou bien encore : « Tout compte fait c'est trop cher ».

Bref, elle vient de me verser la première partie (vingt mille francs) du prix du tableau que j'ai acheté à Szydlo et que j'ai nommé (ou est-ce lui qu'il l'a nommé ?) « La nuit du réveillon ». J'espère que je n'aurai pas de problèmes pour obtenir d'elle le reste de ce qu'elle me doit, c'est à dire soixante mille francs. Car je lui ai vendu ce tableau pour quatre-vingts mille francs. Ce qui, par rapport à mes dettes est une goutte d'eau, mais en soi représente une somme importante, l'équivalent de neuf mois de mon salaire à la faculté.

Mais qu'elle me verse le reste ou qu'elle ne me le verse pas, je lui suis d'ores et déjà reconnaissant. Cela pour trois raisons au moins :

– Car elle vient d'inaugurer une ère nouvelle dans mon existence : elle est ma première acheteuse d'un tableau de Beks !

– Car la nécessité impérieuse d'argent dans laquelle je me trouve fait que je le lui aurais vendu pour bien moins cher que cela, alors qu'elle n'en a pas profité pour marchander davantage.

– Car enfin, savoir que « La nuit du réveillon » sera désormais entre ses mains me console de sa perte.

En effet, à ce propos, alors que je voulais tout de suite après son décrochage du Salon comparaison, le mardi 25 mai, le lui apporter, Mme Afkhami a préféré que le transfert attende le moment où elle reviendra de Cannes.

« Entre-temps il pourra rester chez vous », l'ai-je assuré.

« Et si on cambriolait quand je à Cannes ? m'a-t-elle répondu dans son mauvais français. Pour le reste, j'en fous, mais si cambriole tableau ? »

C'est exactement la réaction que j'espérais d'elle. Car aux débuts de ma collection, quand j'allais au cinéma ou dînais en ville, je n'arrivais pas à me concentrer sur l'histoire ou sur la conversation :

« Et si on me cambriole en ce moment ? pensais-je. Si on me vole mes tableaux ? »

Cela a duré des mois et cela tournait à l'obsession.

Donc quand Madame Afkhami m'a dit ressentir la même peur, je lui ai spontanément baisé la main.

19 VI 1986  
ROQUES

« Je n'aime pas ce que vous dites. Mais je me battraï jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire ».

Deux affaires leur sont tombées sur la gueule. Bravo !

La première c'est l'élection de Kurt Waldheim à la présidence de la République autrichienne.

L'autre c'est la thèse de doctorat d'Henri Roques sur le « Rapport Gerstein ».

Deux bonnes affaires venues à point nommé.

D'abord les hurlements poussés par la propagande démocratique-libérale contre Waldheim :

« Il était nazi, assassinait, torturait... On « s'occupera » un peu de son passé ».

Ça semblait dans le sac. Car qui osera discuter d'un pareil sujet sans se faire immédiatement accuser de complicité ? En revanche qu'on le haïsse pour avoir mené une politique propalestinienne en tant que Secrétaire général de l'ONU, on ne s'en ventera pas trop. Terrorisés par la propagande démocratique-libérale, les intellectuels n'auront pas l'idée de demander un procès équitable quand la victime crie vengeance et que le sujet reste tabou. Quant à l'opinion publique hébétée, elle n'y verra que du feu. Le compte de M. Waldheim sera réglé en moins de deux.

Mais cela grince et résiste :

Les Autrichiens disent : « Merde, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Ce n'est pas la propagande démocratique-libérale qui va élire notre Président ».

Quelques intellectuels juifs intègres demandent aussi des preuves. Le premier, Weizenthal, qui conseille discrètement : « Arrêtez vos salades ». Aujourd'hui, un de mes collègues de la faculté, Amson, qui, dans Le Monde, résiste à son tour : que Waldheim n'ait rien fait pour empêcher les crimes, c'est sûr. Mais qu'il y ait participé, nulle preuve pour l'instant n'existe. Dans l'état actuel de la connaissance de l'affaire, il semble s'être comporté comme des millions d'Autrichiens et d'Allemands qui ont, avec enthousiasme suivi Hitler. Pas moins, pas plus.

Bien fait pour ta gueule, propagande démocratique-libérale, qui espérait, sur le dos des millions de Juifs assassinés par les nazis, régler un compte à ton ennemi politique de l'heure.

Même comédie avec la thèse de doctorat d'Henri Roques :

« Comment cette canaille ose mettre en doute l'existence des chambres à gaz homicides ? Comment un jury universitaire composé de professeurs a-t-il pu lui décerner la mention « très honorable » ? Ce sont des néo-nazis sûrement ».

Puis vient le président de l'université de Nantes, où la thèse a été soutenue. Il raconte comment il a perdu sa famille à Auschwitz. Il se réjouit pourtant de ce que ses collègues aient admis la discussion sur les documents attestant de l'existence des chambres à gaz.

Et aujourd'hui, dans Le Monde, la lettre de l'intéressé qui dit à peu près ceci :

« Lisez un peu ma thèse. Arrêtez vos hurlements un instant et lisez ce que j'ai écrit. J'ai seulement analysé un rapport fait par un officier allemand, Gerstein, sur les chambres à gaz homicides et j'ai démontré qu'il se contredit et reste parsemé de lacunes. Des chambres à gaz, je n'en ai pas parlé. En revanche, les documents sur lesquels les historiens se fondent pour en établir l'existence (dont, en premier lieu, le rapport Gerstein), oui, je les ai discuté et j'ai démontré leurs faiblesses ».

Bien fait pour ta gueule, propagande démocratique-libérale qui croyait pouvoir interdire de discuter de l'Horreur, comme jadis il était interdit de discuter de l'existence de Dieu et de diable. Toi, qui cherche à imposer un chorus des semi-vérités bien pensantes auxquelles il faut, sous peine de se faire couper la langue, croire sur parole. Celles que tu as réussi à imposer à des milliers d'hommes politiques et d'hommes tout court, tous terrorisés par la bête immonde que tu es prête à lâcher sur eux : l'opinion publique, le Dêmos drogué à mort par tes slogans et mordant là où tes chantres lui disent de mordre.

Disons les choses clairement : il n'est nullement dans mes intentions de défendre un Waldheim et avec lui les trente ou quarante millions d'Allemands et d'Autrichiens qui ont éperdument adoré Hitler.

Un Henri Roques non plus.

Je sais bien quels ont été très probablement les sentiments du premier pendant la guerre et ne suis pas trop dupe des réelles intentions de l'autre, qui joue le candide et met en doute le rapport Gerstein.

Mais officiellement, je ne sais rien et demande des preuves. Des preuves que Waldheim tuait des Juifs et que ce que dit Roques est faux.

Si un procès honnête démontre leur culpabilité (c'est à dire que l'un tuait et que l'autre ment), tous les deux devraient être pendus par les couilles et longuement balancés jusqu'à ce que la vie les fuit goutte à goutte. Mais ce procès honnête, vous n'en ferez pas l'économie. Et ces preuves il me les faut. Car jusqu'à ce que vous me les fournissiez, je ferai semblant d'être naïf et de ne croire à rien de ce que vous me dictez de croire.

Oh, je n'ai aucun doute que des millions d'hommes ont été assassinés à Auschwitz, à Treblinka et dans cent autres lieux de la plus affreuse entreprise à tourmenter l'humain qu'ait connu l'Histoire. Combien des miens y sont partis en fumée ? Mais je répète : les vociférations ne remplaceront pas la démonstration froide de la vérité.

Oui, ce que je ne peux pas avaler, ce sont les torrents de propagande bien pensante qui s'abattent tous les jours sur nous. Des torrents d'idées toutes faites, dont il est formellement interdit de vérifier les dimensions ou les formes. Des torrents de cette bouillie de l'idéologie démocratique-libérale qui doit remplacer l'intelligence et la preuve de la culpabilité. L'interdiction de laisser s'exprimer l'adversaire, même si c'est mon bourreau, et l'ordre d'épouser son accusation sans preuves. C'est tout cela que je ne peux pas accepter.

Enfin, je vomis tous ceux qui profitent de ce climat de terreur intellectuelle autour de sujets sacrés pour régler leurs comptes à un adversaire politique du moment sur le dos d'une opinion publique hébétée qui, comme un chien enragé fonce sur celui qu'on lui désigne.

Là donc je jubile. Pour une fois, ils se sont cassés la gueule. Dommage seulement que ce soit justement à l'endroit où (j'en suis intimement persuadé mais demande des preuves) la vérité est de leur côté.

Je jubile qu'il se soit trouvé des universitaires pour faire partie d'un jury courageux et des Weizenthal ou Amson qui demandent un procès sérieux.

Mais, je jubile surtout de voir Le Monde, qui a foncé tête baissée dans cette sale combine, s'être couvert de ridicule. Ce bastion des semi-vérités bien pensantes, cette superbe pute à quatre francs cinquante que je baise tous les soirs pour peu cher, et avec quels orgasmes !, et que je jette ensuite à la poubelle, oubliée, pour la reprendre docile, bon marché et veule le lendemain à 14 heures, nullement fâchée du traitement que je lui ai infligé la veille et toujours prête à forniquer avec moi pour l'unique somme de quatre francs cinquante.

« Mais où veut-il en venir ? se demanderont les neuf dixième des gens. Lit Le Monde tous les jours, puis le traite de pute. N'a aucun doute sur les crimes nazis et pourtant veut en faire des procès « sérieux » et exige des preuves. Non, décidément il est dérangé. Et si on l'enfermait un peu ? Ni vu ni connu. Si cela venait à s'ébruiter, Le Monde expliquerait tout très intelligemment et, vite, étoufferait l'affaire ».

Heureusement, je ne cherche pas à être compris par les neuf dixième des gens, et peu m'importe de les avoir pour ennemis. Seuls les autres m'intéressent : le un dixième restant. Ceux-là me comprendront bien, bâillonnés, terrorisés, enfermés qu'ils sont par la propagande démocratique-

libérale et par la foule qu'elle tient en laisse : l'opinion publique, les lecteurs, les électeurs, les acheteurs, les travailleurs ou les gens de troupe - le Dêmos.

Je hais la propagande, celle de Goebbels, comme celle des droits de l'homme.

Sur la mendicité, l'épisode suivant.

Voici ce qui m'est arrivé à l'instant. C'est tordant :

Elégant (Ania m'habille comme si j'étais mannequin chez Scherrer), je descends les Champs-Élysées. A la hauteur de l'avenue George-V, je vois une gitane avec un enfant dans les bras. Assise par terre, elle fait son travail, visage crispé et voix suppliante. Personne n'y prête attention.

Je m'arrête un instant et cherche dans ma poche un franc que je lui dois. Chose promise, chose due. Comme tout bourgeois qui a passé un contrat, fût-ce avec sa conscience, je m'exécute à la lettre. Mais je constate que je n'ai pas de pièces dans mes poches. C'est dans ma sacoche que j'aurai probablement ce franc que je cherche. J'y mets donc la main et tête.

A ce moment précis, un monsieur très bien, genre PDG, la soixantaine respectable et Rolex au poignet, passe. Il me voit comme lui si bien habillé... Il se sent donc en sécurité et s'avance :

« Ce sont des... ».

Me voyant toutefois refermer le sac, il s'en va un peu gêné et s'explique en s'éloignant :

« Je croyais que vous vouliez... ».

Je subodore ce qui a failli se passer et ne veux surtout pas le manquer. Précipitamment, je recommence donc à chercher dans la sacoche un franc.

Je ne le trouve pas et sors la première pièce sur laquelle je tombe : dix francs. Tant pis. Mon monsieur serait parti si je cherchais davantage. Mais aussi je ne veux pas me ridiculiser. Car quand on vous regarde donner, il faut donner généreusement.

« Enfin, me dis-je, dix francs vont l'exciter davantage ».

Car je le vois venir.

Négligemment, je lance donc la pièce à la gitane. Il mord à l'hameçon comme je m'y attendais. Cela le sort d'ailleurs d'une situation embarrassante et lui permet de justifier l'intrusion dans mon intimité de tout à l'heure. Et puis il aura quand même cette occasion de me faire la morale qui a failli lui passer sous le nez.

« Ce sont des comédiennes », me dit-il affable.

« Pourquoi ? » je réponds hypocrite comme si je ne comprenais toujours pas où il veut en venir.

« Ne le savez-vous pas ? Ce sont des comédiennes. Croyez-vous que celle-là est pauvre ? » son ton est encore amical et pour formuler la question, il inverse correctement le verbe et le pronom.



« Tout le monde doit vivre de quelque chose », je réponds sentencieux, le visage neutre.

Ma réponse le déroute. Elle est toujours inclassable. A quoi doit-il s'en tenir ? Il ne peut que continuer.

« Ah bon ? Vivre ? Vous plaisantez ? il sourit toujours mais un peu moins. Le matin, deux hommes en Mercedes déposent ces femmes sur le trottoir et le soir les ramènent. Tous roulent sur l'or. Vous avez lu cet article dans Le Figaro ? », ajoute-t-il.

« Je ne lis pas Le Figaro » - je l'interrompt sur un ton glacial.

J'ai eu ce que je voulais avoir et n'ai plus besoin de poursuivre le jeu. En guise de conclusion, je cherche maintenant à le blesser là où cela lui fera le plus mal : en affichant du mépris pour ce journal borné et manichéen lu par les cadres supérieurs et les hauts fonctionnaires.

Il n'a plus de doute que cela a tourné au vinaigre.

Il a trois solutions pour sauver la face :

- me rendre ridicule,
- tout tourner en blague,
- m'insulter.

Il a essayé les deux premières. Elles n'ont pas marché : il n'est pas assez spirituel pour les réussir tout seul, et je ne coopère pas. Alors il me lance :

« Vous encouragez la mendicité. Pauvre imbécile ! » et s'en va, le visage cramoisi.

Il fait quelques pas, puis s'arrête une seconde et espère sans doute entendre :

« Imbécile toi-même ! »

Mais quand il me voit regarder déjà une vitrine, l'air d'avoir complètement oublié l'incident, il part définitivement sans revanche.

C'est bien. J'en ai eu pour mes dix francs. Encore que... Je me suis montré généreux tout de même... Il va falloir que je défalque aux autres mendiants de la journée les neuf francs que j'ai payé en trop.

D'accord. Trêve de railleries faciles. Mais tout de même, comment accepter cela ?

Cette société s'est adjointe comme noble corollaire de la démocratie et de la liberté le « règne de Droit ». Pas de favoritisme, pas d'élitisme, pas d'exclusive et pas de copinage. Le Droit. Les règles uniformes, générales et impersonnelles, égales pour tous pour gouverner la situation de chacun. Une démocratie juridiquement égalitaire où tous ceux qui se trouvent dans une situation comparable seront traités de façon sinon identique du moins similaire. Tous égaux en Droit. Et ce traitement ne sera pas un simple vœu pieux. Non, ce sera du sérieux, une obligation « contraignante ». Ce qui signifie que l'Etat et ses policiers, ses juges et ses geôliers seront là quand il le faudra pour forcer les récalcitrants à entrer dans le droit chemin. Une cohorte de fonctionnaires soumis et disciplinés seront aussi postés aux aguets pour assurer le respect de l'égalité du traitement des administrés. Bref l'Etat de Droit. Grand E et D majuscule.

Soit, il est facile de railler. Alors je ne raille plus mais grince des dents.

Car ce Droit n'est en grande partie qu'une vision de l'esprit. Non pas qu'il soit comme des goulags ou les chambres à gaz nazies. Et je ne l'échangerai pas contre les camps palestiniens en Israël, ni contre Soweto en Afrique du Sud. Mais cent fois déjà j'ai vérifié sur mon dos combien le favoritisme, l'exclusive, l'élitisme et le copinage régissent la vie quotidienne des gens d'ici alors que ce régime se gargarise de ses vertus de Droit.

Mais il y a pire : ce Droit a fait des petits. Des petits droits. Des nains pervers qu'on appelle des « droits subjectifs ». « Mes droits ». « J'ai droit », dit-on. Ou encore « C'est mon droit ». Pour parler savamment ce sont « des zones d'intérêt subjectif légalement protégé ».

Autrement dit, j'ai un espace à moi où je peux nuire aux autres, me moquer de la morale et ne subir aucune contrainte de la justice quand je mets mon égoïsme à nu.

Dans cet espace d'anarchie qui m'est attribué, « j'ai droit » d'être vil, bête et méchant. L'Etat et ses chiens, ses fonctionnaires, policiers, magistrats et gardiens se mettront à me défendre si les autres osaient me faire la morale. « De quoi je me mêle ? C'est mon droit ! ».

Ce n'est que très exceptionnellement qu'on me dira : « Tu exagères, tu abuses de ton droit ».

Abstrait tout cela ? Excessif ?

Regarde de plus près, Ami, ces « droits ». Je t'en ferai un décompte chiffré.

Il y a dans ce pays près de trois millions de chômeurs. La règle du Droit est à leur égard générale, égale pour tous. Tous ceux qui ont travaillé mille heures dans les six derniers mois « ont droit » à soixante pour cent de leur salaire du temps où ils travaillaient.

De cette égalité devant le Droit et de ces petits « droits » résulte ceci :

Un ancien smicard « a droit » à soixante pour cent de son SMIC qui, aujourd'hui est aux alentours de quatre mille francs. Mais un PDG licencié a droit à 60 % du sien. C'est-à-dire à soixante pour cent des cent mille francs qu'il touchait régulièrement par mois.

Et quand elle n'est pas en tournée, Mireille Mathieu y a aussi « droit ». Vous croyez qu'elle n'est pas concernée ? Téléphonnez à l'ASSEDIC le plus proche et renseignez-vous. Elle y a bien « droit ». Johnny Halliday aussi.

Un de mes amis, cela remonte à quelques années, s'est acheté un appartement avec ses « droits ». Ingénieur, il a fait un calcul rapide : six mois de travail et six mois de « droits ». Et à côté un bricolage au noir ». Cela lui a fait, au bout de quelques années, quatre cent vingt mille francs. Juste ce qu'il fallait pour un bon placement dans le « dur ».

Il y a aussi les autres : des centaines de milliers de chômeurs qui ont droit à « l'indemnité de fin de droits ».

C'est à croire que ce n'est pas le bonheur que je recherche dans la vie, mais des sensations fortes. Apparemment, c'est au fond du trou que je me trouve le mieux. Car comment expliquer que je replonge dans mes ennuis alors que j'en suis à peine sorti ?

Avec encore deux cent dix mille francs de dette (mon salaire à la faculté étant, je le rappelle, de neuf mille francs par mois environ), les arriérés d'impôts à payer avant la fin de l'année et Beks à mes trousses, j'aurais pourtant eu une chance de devenir un miraculé si je n'aggravais pas ma situation financière par la recherche d'une nouvelle aventure. Car à la fin de la présente année, si je suis « sage » et ne fais pas de « bêtises », je me retrouverai avec une ardoise de « seulement » trois cent mille francs à payer. Avec les soixante mille francs que Mme Afkhami me doit encore, et avec la vente du restant de mon or, je descendrai à deux cent mille. C'est encore énorme. D'accord. A la fin de 1986 j'aurais pourtant - dis-je - une chance d'être un miraculé. N'ai-je pas en effet trouvé ces derniers mois près de quatre cent mille francs pour payer mes autres créanciers ? Mon épouse qui, avec tant de patience, a contribué à la satisfaction de mes folies, me sera encore d'un secours comme toujours salutaire. A condition... A condition que je m'abstienne de remettre la machine infernale en marche.

« Concentre-toi sur l'album. Ne fais pas d'exposition cette année », m'a-t-elle prescrit.

Pourtant... je la ferai. Je m'endetterai pour cent quatre-vingts mille francs supplémentaires et revivrai mes cauchemars. Que faire, c'est comme ça.

Voilà comment j'en suis arrivé à prendre la décision de remettre dans l'engrenage mes doigts meurtris :

Pou m'a appelé tout à l'heure.

« Bonjour Monsieur. Non, pas de tableaux de Beksinski en gage. Non, non, ça je n'en veux pas. Mais je vous ferai un crédit sans intérêt pendant un an ».

Aussitôt le piège ouvert, je m'y suis précipité : j'ai tout de suite répondu « oui ». Pourtant, hier encore... Hier ? Une heure à peine de cela je n'y songeais même plus.

« L'exposition, ai-je écrit, j'en ai fait mon deuil et commence à m'y faire ».

Et maintenant le pourquoi de la replonge dans mes ennuis ?

Les raisons en sont multiples. Elles ont toutes été, je crois, enfouies en moi depuis longtemps et, avec la proposition de Pou ont resurgi comme un petit diable de la boîte, contentes de ne plus devoir se comprimer.

– Alors, d'abord, il me faut ma dose de succès. Il me la faut. Il faut que je revoie ces gens ébahis, ces pèlerinages silencieux des foules et ces regards extatiques comme le sont ceux des communiants. Après le succès de l'an dernier, c'est devenu pour moi une espèce de drogue. Il me la faut.

– Tout à côté, une autre raison : sans exposition, rien à l'horizon. Calme plat et oisiveté. Comment m'occuper, que faire pour me débarrasser du trop plein d'énergie ? Il me faut des projets, des déplacements, des rendez-vous, des tensions et des satisfactions. Sans l'action, je me plongerai dans mes rancunes et dans mes gloires d'ancien combattant. Déjà je ressens une gêne à m'entendre chanter ma vieille rengaine sur « mon exposition Hommage à Beksinski ». J'ai honte à me parer toujours de lauriers fanés. A l'avenir, je me consumerai à ne rien faire ou à refaire mentalement ce que j'ai déjà fait. Quand un méditatif a touché une fois à l'action, il éprouvera pour elle une fascination qui ne le quittera plus. O combien il est plus passionnant de bâtir un projet que de noircir des pages et d'avalier des livres !

– Puis il me faut de l'argent pour la suite de mon entreprise. Ma participation à l'édition de l'album des éditions Arkady exige cent vingt mille francs. Où les trouver ? Or cet album doit se faire et je dois en être co-éditeur. Je ne peux pas cette fois-ci me défilier au dernier moment sous un faux prétexte. Si je vendais trois à quatre tableaux à la prochaine exposition, je pourrais respecter mon engagement. A des prix « raisonnables », cela se peut. C'est du moins ce que j'espère.

– Pou compte aussi dans mes calculs. Je l'ai assez insulté dans ces pages pour ne pas lui reconnaître du mérite quand il me fait une proposition presque amicale. Quand pour une fois il n'est pas canaille, comment ne pas accepter son offre sans avoir l'impression qu'au fond c'est un prétexte que je cherche pour continuer à le détester et non pas à collaborer avec lui pour « m'en sortir » ?

D'autant qu'il a les moyens de sa vengeance, et moi pas. Or, si je n'acceptais pas son offre, je lui compliquerais le programme de ses expositions. Il m'a réservé les deux mois d'automne et, à cause de cette réservation, il a sûrement refusé d'autres propositions. Si je le lâchais il m'en voudrait et aurait raison. Jamais plus il ne me laisserait faire une exposition chez lui. Pourtant, je m'en

suis rendu compte : la rue de Seine est un endroit idéal. Dans tout Paris, on ne trouve pas mieux. Tous les amateurs d'art y vont, ne serait-ce qu'une fois par trimestre et, même sans publicité, on est assuré d'avoir un public. Hélas, je sais aussi qu'aucune autre galerie de la rue de Seine ne prendra Beks. « Trop difficile, invendable ». Et même si par extraordinaire elle le prenait, elle prendrait aussi le bénéfice, la gloire et le plaisir. Non, je n'ai pas intérêt à pousser Pou à la rupture.

– Mais il y a aussi autre chose dans tout cela et mon masochisme n'est pas seulement une figure littéraire : je cours volontairement après le sentiment de malheur. J'y trouve une sorte de stimulant. Depuis plusieurs jours déjà je suis incapable d'écrire. Je n'ai plus rien à dire. Depuis que j'ai retrouvé un îlot de paix et de calme, depuis que le bout du tunnel pointe à l'horizon, je n'ai plus grand-chose à confier. Si : que « c'est à nouveau vendredi ». C'est une expression que j'emploie dans mes conversations avec Ania quand tout va bien, pour me plaindre que le temps passe trop vite ; qu'il est dommage que la vie fuit entre mes doigts ; que c'est à nouveau vendredi et qu'une semaine de bonheur est déjà derrière moi sans laisser de trace. C'est mince. J'ai écrit un jour que l'art vrai trempe d'abord dans les larmes de son auteur. J'avais raison. Car depuis que j'ai cessé de souffrir, je ne trouve rien d'important à écrire. Et quand j'écris quelque chose, cela m'ennuie comme une dissertation d'examen.

– Enfin, et j'arrêterai là l'énumération de mes « raisons », j'ai du déplaisir à rester en tête à tête avec moi-même lorsque je suis dans un état d'apaisement. A y regarder de plus près, je convoite presque ces nuits de désespoir que j'ai vécu et lors desquelles je ne me dégoûtais pas. Depuis que je dors d'un sommeil plus paisible, je suis redevenu comme jadis : coléreux et mesquin. Une agressivité gratuite contre un chauffard m'étouffe, une haine tenace contre un professeur à la faculté me rend cramoisi, et je jure vengeance à un passant qui m'a bousculé dans la rue.

Va encore pour ma violence qui revient comme un boomerang dès que la peur ne me saisit plus. Mais ce qui m'humilie le plus c'est qu'elle n'a plus d'ennemi à sa taille. Elle se découvre toute nue, ridicule, petite et rampante. Comme un chien enragé, je hurle contre les moustiques. Il me faut plus noble que cela. Il me faut de vraies canailles que je poursuivrai de ma haine avec l'espoir de les attraper un jour pour les mordre à mort, sans pour autant susciter l'hilarité de la galerie.

Voilà les sept raisons de dire « oui » à Pou. Si je grattais davantage j'en trouverais probablement sept autres qui, avec les précédentes, tirent aussi les ficelles de mon « libre » arbitre.

Et maintenant les menaces.

Deux d'entre elles me préoccupent particulièrement :

– Premièrement : rien ne prouve que lors de la prochaine exposition, je vendrai ne serait-ce qu'un seul tableau. La baisse dramatique des prix que je me propose pour mieux réussir, au lieu d'aguicher les clients pourrait les faire fuir plus rapidement. Passer de trois cent soixante mille francs par tableau à quatre-vingts mille ou soixante mille ? Cela fait un saut. Ania, Pou ou Wojtek me prédisent la catastrophe. Tout comme les autres soutiennent le contraire :

« Personne ne se souvient de vos prix, disent-ils. Et ceux qui s'en souviennent ont compris que des tableaux à trois cent soixante mille francs, ce n'était pas réellement à vendre et que maintenant ça l'est. C'est tout ».

Va savoir. Si j'échoue, on me dira :

« C'était à prévoir. Je te l'avais bien dit, non ? »

Si je réussis, on s'écriera avec autant de bonne conscience :

« Il a eu raison de persévérer ! Il n'y a que ça qui paie ! »

Comme d'habitude, rien de clair ni d'évident ne se dessine devant moi. Je fais un saut dans le vide alors que les uns prétendent qu'il y a plein d'eau dans la piscine et, les autres, qu'elle a été pompée et que le béton m'y attend.

– La deuxième grave menace, c'est qu'avec peu de moyens l'exposition sera inévitablement modeste.

« Ah, ce n'est plus comme l'année dernière », dira le public.

Certes. C'est évident et cela se verra. Pas d'affiches dans le métro. Je n'ai pas d'argent pour cela. Pas de publicité dans Beaux Arts et dans Connaissance des Arts non plus. Mais je ferai quand même une plaquette ainsi qu'une affiche. C'est un minimum. Sans cela, monter une exposition n'a pas grand sens. Le cocktail sera moins brillant et les invitations moins luxueuses.

– Toutefois, j'ai déjà une installation complète d'éclairage par spots « cadreurs » qui me resservira. J'ai aussi le livre d'or et le dossier de presse qui se sont enrichis depuis huit mois. Je dispose de cent exemplaires de Penthouse avec l'article sur Beks pour épauler la nouvelle plaquette si elle devait être trop mince et pour compléter l'ancienne (dont je possède encore des centaines d'exemplaires). J'achèterai une dizaine de nouveaux cadres chez Delf. Je dispose déjà de quatre ou cinq cadres anciens dont je pourrai me resservir.

– Mais surtout, l'exposition de l'automne prochain aura des précédents : elle viendra après celle de 1985, après les Salons du Grand Palais, après le festival de Cannes, après cent correspondances que j'ai envoyées depuis des mois et après la projection de mon film plusieurs semaines durant au « Studio Christine » et (peut-être) au Studio Mac Mahon. En effet, Rodon, le propriétaire de cette salle, l'a pris et va le projeter à partir de mercredi prochain.

– Puis il y a toute une série de journalistes que je connais maintenant et je tirerais peut-être quelque chose de ces connaissances : Reinette à FR 3, Offrédo à TF 1, Gicquel, Neuman et Brisset. Robert Barret m'a promis d'écrire un article dans sa petite revue, mais surtout de trouver « une demi douzaine » d'amis qui écriront dans les leurs. Lévêque récidivera peut-être après l'article qu'il a écrit dans « Penthouse ». Claude Dorval fera un article dans la presse médicale et Hugnet pourrait (mis à part Penthouse où il est maître chez lui) obtenir quelque chose dans les autres publications Filippachi. Boucher, pourquoi pas, pourrait convaincre l'un de ses amis du Monde d'écrire ne serait-ce qu'un billet. Un ami à Amrams, Raymond, m'a promis de me recommander au directeur de Beaux Arts. Patrick Beehr de Newsweek n'a jamais rien voulu faire pour la promotion de Beks bien qu'il possède un tableau à lui que Polanski lui a conseillé d'acheter. Il n'a même pas répondu à mes appels. Mais qui sait ? Peut-être bougera-t-il cette fois-ci ? Il faudra aussi secouer Maciej Morawski à Radio Free Europe et Mme Lamotte qui m'a écrit avoir fait un article pour la précédente exposition mais n'avoir pas pu le « passer » car il était déjà trop tard. Et Mme Frossard, la soeur du chroniqueur connu de ce journal borné et manichéen ? Je suis sûr qu'il y a quelque chose à obtenir d'elle au Figaro. En tout cas, il faut que je lui envoie la photo du précédent vernissage qu'elle m'avait demandée et où elle figure en bonne place.

Non, je crois que tout compte fait, et même sans la grande publicité du métro, des revues spécialisées et de l'Officiel des Spectacles cela pourrait marcher. Dans l'ensemble, l'exposition peut réussir.

Alors je fonce.

Mais je sais pertinemment une chose : ce sera quitte ou double. Si cette fois encore je manque la cible, ce sera la dernière. La vie ne me laissera pas jouer les prolongations et, une fois tombé, je ne me relèverai plus.

Comme à la roulette, je mise donc tout sur la couleur de l'espoir : je mise sur le rouge.



28 VI 1986

## BAGARRE

J'ai enfin cassé la gueule à quelqu'un.

La journée est étouffante aujourd'hui. Il fait trente deux degrés à l'ombre. En voiture, Ania à mes côtés, et dans le coffre le tableau de « La nuit du réveillon », je me rends chez madame Afkhami pour le lui remettre. Nous irons ensuite dîner dans un restaurant iranien où elle nous a invités.

Lorsque j'aborde le seizième arrondissement, du côté du bois de Boulogne, et prends l'avenue Henri-Martin, j'aperçois un groupe de jeunes qui se font tirer par une moto sur des *skate-boards*.

« Regarde ce qu'ils font », me dit Ania.

« Ils sont dangereux, ces petits cons », je réponds et commence à faire attention.

Je suis à leur hauteur et les vois maintenant bien : ils sont trois et ont environ dix-sept ou dix-huit ans. Des sales têtes.

Tout à coup, l'un d'eux lâche la moto et se déporte vers moi. Je freine sans peine car je m'y attends depuis un instant et garde déjà le pied sur la pédale. De toute façon, nous sommes presque aux feux rouges.

Alors, avec application, je l'insulte.

Il accourt vers moi et, avec son *skate-board* veut me frapper sur la tête par la fenêtre ouverte. Je repars. Il donne un solide coup de pied dans la voiture et m'insulte à son tour. Je m'arrête, bloque le frein, ouvre brusquement la portière et saute dehors. Il recule, alors que les deux autres, armés de *skate-boards* bondissent sur moi. Celui que je poursuis prend de l'élan pour me taper sur la tête avec son engin, mais finalement se décide pour un coup de pied dans les testicules. Il est toutefois trop lent, car j'arrive à lui attraper la jambe et l'attire vers moi. Il veut me déséquilibrer et, ce faisant, penche la tête. Là, je lui donne un crochet en plein visage. Il me lâche et s'attrape la tête à deux mains. Je le lâche à mon tour et reviens à la voiture. Les deux autres hésitent pour m'attaquer de biais.

Entre-temps, Ania sort de la voiture et hurle :

« Arrêtez de vous battre ! Vous ne voyez pas que... ».

Plusieurs voitures s'immobilisent et les gens s'arrêtent sur le trottoir.

Je remonte.

Celui que j'ai assommé est un peu revenu à lui et se met devant la voiture, hésite, puis donne un grand coup de poing sur le capot. Je saute à nouveau dehors et cours vers lui. Il s'enfuit à toutes jambes.

C'est fini. Je retourne à la voiture et repars.

Ania prétendra par la suite que c'étaient des gosses de riches qui frimaient devant les filles. Ania se trompe. Ils avaient des sales têtes et rien de gosses de riches mais tout des loubards de Clignancourt.

« Pauvre con ! crie-t-elle. Mais tu es inconscient ou quoi ? Ils auraient pu te tuer ! Ce serait bien fait pour toi. C'est comme ça qu'on assassine des gens ! Je pourrais être veuve en ce moment. Mais qu'est-ce que t'as voulu prouver ? Que t'es un mec ? Si j'avais eu une bombe à gaz, je t'aurais assommé. Qu'ils te tabassent ensuite. Connard ! Ils auraient pu te tuer. Regarde ce qu'ils ont fait avec la voiture ! »

Je ne dis rien et conduis avec un air impassible. Je m'interdis toute nervosité pour ne pas attiser la dispute. Quelques centaines de mètres plus loin, je m'arrête. Ania veut voir ce qui est arrivé à la voiture. Tout à l'heure, l'incident avec ces voyous n'était pas grave. Mais s'ils ont abîmé la voiture, le drame commencera à la maison. Alors, j'ai intérêt à aller voir. Heureusement, en ouvrant le capot et en tapant de l'intérieur je redresse la bosse. On ne voit presque plus de trace de coup. Du côté de Ania, le danger est momentanément conjuré.

Je me mets à analyser : avocat, universitaire, adulte de quarante quatre ans (hier, c'était mon anniversaire), les doigts de ma main droite mal ressoudés après une bagarre de jeunesse et risquant de recasser comme du verre, mon nez opéré qui, avec une pichenette partirait en éclats, mes lunettes sur le nez qui, avec un coup bien ajusté, s'enfonceraient dans mes yeux pour les crever : mais qu'est-ce qui m'a pris ? Pourquoi ai-je sauté de ma voiture comme sur des ressorts ; comme si je n'attendais que ce moment-là pour bondir ?

Vite, vite, mon analyse. Il me faut mon analyse quotidienne des causes, en dix points bien décortiqués. Une analyse des dix raisons qui, toutes comprimées en moi, ont sauté de la voiture avec moi et ont tapé. Ma potion d'intello.

Après quelques instants de réflexion, j'en vois déjà plusieurs. Il faudrait un roman pour les raconter toutes. Je m'arrête donc à la première, celle qui me pèse le plus.

Je suis un lâche en révolte de sa couardise. Et je fais du tapage comme tout faiblard qui, nerveusement, cherche à sauver la face.

Voici mon histoire...

Depuis mon enfance j'ai été ballotté entre l'extrême prudence, qui n'avait rien à voler à la lâcheté et la violence. Tout comme aujourd'hui d'ailleurs.

J'ai toujours espéré faire peur en rugissant. Mais comme cela ne suffisait pas, car mon physique n'inspirait à personne des craintes particulières, il m'a

parfois fallu passer aux actes. A chaque fois, pourtant, je pensais davantage à faire de l'effet qu'à gagner sur l'adversaire un avantage physique.

Puis, quand j'ai eu vingt ans, sur le ring, c'était la même chose. Me voir m'entraîner avec des appareils était un plaisir. On aurait dit un bon technicien. Avec un homme en face, en revanche, c'était moins drôle. Ou plus ?

En tout cas, malgré mes biceps imposants, je n'ai jamais émergé de la médiocrité. Ma lâcheté ne se voyait pas à l'oeil nu car je fonçais sans arrêt sur mon adversaire comme si j'avais le courage d'un coq de combat. Pourtant... Quand je donnais un coup, je le freinais aussitôt pour garder ma main prêt de moi et pouvoir me protéger au cas où un contre arrivait. Ainsi je n'atteignais pas la cible, mais je ne parvenais pas non plus à me défendre efficacement moi-même. Ce n'est pas la vitesse des muscles qui me manquait, tous les tests le prouvaient, mais la « vitesse de courage ». Bref, par peur d'en recevoir, je retenais mes propres coups et suis resté un boxeur de dimanche.

Oh, je faisais des efforts pour surmonter ma peur. Je passais par l'extérieur des fenêtres au sixième étage ou je me mettais au bord des toits. Un jour, j'ai demandé à un garçon que je connaissais à peine de tirer avec la carabine à air comprimé, à six mètres de distance, sur la cigarette que je tenais dans la bouche. Rien à faire : ma peur ne me quittait pas.

En 1968, je me suis trouvé parmi les « durs ». Je suis entré au cabaret Lido comme machiniste et, pendant plus de trois ans, j'ai travaillé avec des garçons qui, dans la bagarre, frappaient à coups de cul de bouteille cassée ou d'authentiques morceaux de fer. C'est ainsi que Kader a estropié pour la vie Joe et que Mouna a eu les bras tailladés. Je l'ai déjà raconté.

On me laissait en paix, car on me voyait souvent nu à la douche : je pesait soixante sept kilos mais j'avais quarante centimètres de tour de biceps et un cou de taureau. Mais aussi - j'étais le seul à le savoir - un nez fragile et une main droite mal ressoudée. Alors je ne cherchais querelle à personne, et on ne me la cherchait pas non plus.

Tous ces arabes illettrés, les anciens de la Légion étrangère, des « affreux » de Katanga ou des repris de justice se battaient entre eux assez fréquemment.

Un jour, un certain Mégo, algérien de quatre-vingts quinze kilos, sinistre personnage, vivant toujours à part, solitaire, de temps en temps donnant un coup de poing rapide sur le visage de quelqu'un pour l'assommer instantanément, à peine lettré, silencieux, brutal et renfermé, s'est pris d'animosité pour moi. Rien à faire : ma tête a cessé de lui revenir.

« Je te la casserai », m'a-t-il dit un soir à table.

C'était l'unique phrase qu'il a prononcé ce jour-là. La vérité était que, comme le sont souvent les gros chiens de leurs maîtresses, il était amoureux de

Colline, vedette du spectacle, une Rhodésienne de un mètre quatre-vingt centimètres, qui, à ce moment-là et pour tuer le temps, avait pour moi quelques égards et s'est même laissée amener dans ma petite chambre de bonne pour m'y embrasser une ou deux fois.

Mégo ne m'a pas pardonné ces faveurs.

« Je te la casserai ».

Promesse faite en public, j'en ai pris peur.

Cela a continué ainsi trois ou quatre jours. Rapidement ma peur s'est muée en panique. Je n'en pouvais plus. Un soir, j'ai donc mis un tee-shirt léger, pour qu'il se déchire facilement si l'autre m'attirait vers lui, un jean et des chaussures que j'ai auparavant ferrées par devant avec des fers épais. J'avais un plan : lui faucher les jambes d'entrée de jeu, le renverser et lui donner des coups de pied à la tête.

J'ai par prudence demandé à Wojtek d'être présent lors de la bagarre pour, éventuellement, nous séparer si l'un de nous risquait de tuer l'autre.

Wojtek est un haltérophile, aujourd'hui encore, avec quarante quatre centimètres de tour de bras, acrobate, basketteur et tennisman, un diplômé de l'académie des Sports de Varsovie. C'était, à cette époque-là, mon meilleur ami. Sur qui aurais-je pu compter alors si ce n'est sur lui ?

Wojtek a blêmi en m'entendant. Je dis bien « blêmi ». Car aussi fort et agile qu'il était, il avait autant peur de Mégo que moi. Sinon plus.

Là donc, Wojtek a commis l'erreur de sa vie :

« Tu es mon copain, bien sûr, mais Mégo l'est aussi. Alors je ne me mêle pas de ça ».

Soit. Seize ans sont passés depuis, mais je ne l'ai pas oublié. Seize autres se passeront encore et je ne l'oublierai toujours pas.

Abattu, j'ai pris la décision : ce sera ce soir. Dans un couloir, entre les décors emmagasinés au fond de la cave, près de la cage des panthères, je guettais Mégo. Mais ma lâcheté ne me quittait pas :

« Peut-être suffira-t-il que je le défie ? Qui sait ? Peut-être va-t-il se « dégonfler » ? »

A tout hasard, je ne l'ai donc pas chargé par surprise mais, alors que nous déplaçons un décor, je lui ai lancé au passage d'une voix étranglée :

« T'as voulu me casser la gueule, je t'attends ».

Un drôle de sourire mi-incertain, mi-amical est apparu sur son visage. Juste deux secondes. Je regardais ses petits yeux ronds, son front bas et plissé et... il est passé.

Cinq minutes plus tard, au second passage, je lui ai lancé en m'arrêtant devant lui :

« Je t'ai dit que me voilà. Tu me promettais de me régler mon compte. Essaie ».

A nouveau il est passé sans rien dire.

Au troisième croisement, je lui ai dit tout bas, pour que personne ne nous entende :

« Je te la casserai à la sortie ».

Dix minutes plus tard, divine surprise : notre chef, Pappini, vient me voir furieux :

« Mégo m'a dit que tu le menaces. Si vous vous battez, je vous fous tous les deux dehors ! »

Ça a payé. C'est moi qui suis passé pour le « gros méchant loup ». Au moins une fois, je ne me suis pas « écrasé » et ça a payé. Dans la stratégie nucléaire, cela s'appelle « dissuasion par la menace de représailles massives ». Je pouvais enlever mes lourdes chaussures avec des fers épais et remettre mes baskets. L'incident était clos et jamais plus Mégo ne m'a cherché querelle.

Des années ont passées. J'ai soutenu ma thèse de doctorat d'Etat et étais en train de préparer mon ouvrage sur la « soft law ». Je n'avais plus de muscles. Ils ont fondu depuis que j'ai cessé de soulever des poids. En revanche, je portais maintenant de gros livres. J'allais les chercher tous les débuts de semaine à la bibliothèque de la faculté, rue Cujas, et les emportais par six volumes à la fois pour les consulter chez moi et les rendre le samedi suivant.

En rentrant ainsi un jour de la bibliothèque, avec un sac plein de livres, j'entre dans une rame de métro et m'assois. Je mets le sac à côté de moi, car la place est libre. Un homme entre et s'assoit dessus. Au dernier moment, je retire mon sac.

« Ah, ça vous plaît pas que je m'assoie ici ? Hein ? »

Il est éméché. C'est un « costaud », un ouvrier en habit de travail, les mains calleuses et fortes.

« Alors comme ça, ça ne vous plaît pas ? »

Il m'attrape l'oreille et essaie de la tirer. Je suis paralysé de peur.

« Vous êtes fou ? » je glapis.

« Mais dis que ça ne te plaît pas ! Dis ! »

Il passe à un tutoiement condescendant et veut m'attraper l'autre oreille pour la tirer. Puis il ajoute :

« Je vais me défouler ! Ça va me faire un bon week-end ».

Je regarde la foule qui nous entoure et m'adresse aux deux hommes assis en face de nous :

« Vous ne voyez rien ? N'est-ce pas ? Vous ne réagissez pas ? »

L'un regarde le plafond. L'autre me regarde avec animosité et ne dit rien. Une dame, au fond, me fait un signe de la main :

« Il y a une place ici. Venez ».

Je me lève. Lui aussi. Je m'en vais. Lui de même. Si je descends, il descendra avec moi. Alors je tire la sonnette d'alarme.

Le train s'arrête. Il ne dit rien, moi non plus. La foule nous observe, hostile et silencieuse. Trois minutes plus tard arrive le conducteur. Il a les yeux rouges et... sent l'alcool. Furieux, il se rue sur moi. :

« Je n'ai rien à foutre de vos salades ».

Il est prêt à me frapper :

« J'ai tué un homme la semaine dernière. Il s'est jeté sous mon train. Alors de vos salades, je n'ai rien à branler ».

Il repart et, quelques instants après, le train se met en marche. A l'arrêt suivant, je sors. L'homme hésite, mais renonce à me suivre. Au dernier moment, il essaie de me faire un croc-en-jambe. Si je tombe, il me donnera quelques coups de pieds, rentrera dans le train et repartira. J'esquive son croche-pied et sors. La porte se ferme derrière moi et je reste seul sur le quai. Seul à trembler de peur et, de honte.

Je suis ainsi depuis cinq ans à ruminer ma rage et à regretter cent fois de m'être ainsi laissé humilié. Cent fois je revis la scène et donne mentalement, dans cette sale gueule, le coup de tête ou le coup de poing qu'il fallait donner tout de suite. J'étais assis à côté de lui. Il aurait suffi que je me lève et, en pivotant violemment de droite vers la gauche, de toutes mes forces, lui enfonce mon coude dans les yeux... Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi ?

Comprends-tu maintenant, Ami ? Si, sûrement.

Voilà la première raison de mon bond de la voiture et de l'*uppercut* de tout à l'heure. Il est inutile de poursuivre. Elle est suffisante.

28 VI 1986

## VENTE

J'ai aujourd'hui apporté chez Mme Afkhami le tableau que j'appelle « La nuit du réveillon »

C'est le premier que j'ai réussi à vendre.

Je l'ai acquis de Szydlo. A la vérité, je n'aurais jamais dû le laisser partir car il est de ceux, comme « Don Quichotte » et « Le couple des momies » que j'aime le plus pour le geste de tendresse qui apparaît dans le mouvement des mains. Beks prétend que dans ce geste il n'y a que la farce, car le personnage tenant la poupée « fait des choses inavouables, tu le sens bien ». Moi, j'y vois seulement un brin d'amour et j'en suis ému.

Lors de précédents rendez-vous, madame Afkhami m'a versé vingt mille francs d'arrhes et, aujourd'hui, elle me paie les quinze mille suivants (toujours en espèces).

Je mesure là la nécessité de ces alliés que sont les acheteurs. Car sache, Ami, avant de me traiter de « marchand », qu'au-delà de mes ennuis financiers et de la nécessité impérieuse de « me refaire », j'ai compris que dans le lancement de Beks, la vente est indispensable pour étendre sa renommée. Ses tableaux doivent circuler, être convoités, représenter une valeur marchande. Sans quoi ils resteront inconnus.

Ainsi Mme Afkhami parle de Beks à droite et à gauche, car elle y est maintenant personnellement motivée. Etant donné qu'elle semble avoir des amis riches et influents, rien n'est désormais exclu, y compris une exposition intéressante à New-York ou l'éventualité de la vente d'un autre tableau. Ce qui me permettrait au moins de faire l'exposition d'automne à Valmay dans de bonnes conditions. Car les quatre-vingts mille francs de « La nuit du réveillon » ne suffiront pas pour en couvrir les frais. Or je veux maintenant que cette exposition se fasse coûte que coûte.

4 VII 86  
4 VERITES

Tu es un vrai dégueulasse, Beks. Un vrai dégueulasse.

J'aurais cher payé pour satisfaire une bonne fois pour toutes ta voracité d'argent et n'avoir plus jamais à te voir, à te lire ni à t'entendre.

Ta lettre du 26 juin 1986, huit pages au bas mot, quel chef- d'oeuvre de mensonges pour la galerie.

Car ces trésors d'art manoeuvrier, déployés pour peindre en blanc ton âme sale, c'est pour qui ? Pour me convaincre moi ? Nous sommes comme un couple de petits vieux, dont chacun connaît les astuces de l'autre. Il sait aussi que l'autre les sait. Nulle illusion donc à avoir qu'il sera dupe de la robe déchirée et des pathétiques assurances. Depuis longtemps déjà nous avons exploré tous les recoins où se nichent nos mensonges. Alors si tu mens quand même, ce n'est pas à mon adresse, tu le sais autant que moi. C'est pour l'Histoire. Pour ceux qui ne connaissent pas tes tours de prestidigitateur et se laisseront abuser.

Mais en as tu vraiment besoin ? N'est-ce pas toi le génie ? Celui qui sera cru sur parole. Même grossière.

A quoi bon toute cette comédie de la bonne foi, de ces détails vrais, accompagnés de *mea culpa* retentissants alors que tu mens comme tu respirez là où il s'agit de l'essentiel ?

Art suprême d'avocat véreux : ne pas lésiner à reconnaître des petits méfaits. Sur le même ton d'authenticité, on pourra ensuite nier les gros. Et on sera cru. Je connais la manoeuvre par coeur. Je la pratique professionnellement tous les jours. C'est aussi ce que tu as fait dans ta lettre du 26 juin. Elle est là, jointe à cette « note ». Que les autres nous jugent.

Mais en attendant, je te ferai une réponse et je te dirai mes quatre vérités. C'est maintenant mon tour. Certes, je ne te l'enverrai pas. Je tiens trop à notre entreprise, dont tu serais heureux de te dégager si je t'en donnais le prétexte. J'écrirai donc mon réquisitoire et le classerai dans mes archives. Je le ferai avec la même mauvaise foi que toi : en commençant par te donner raison et par te faire des concessions. Trois fois je le ferai et je l'accompagnerai de grands bruits. Partout où cela n'aura aucune importance. Si, si, trois fois et en soulignant ma contrition. Puis je te dirai l'essentiel. Là où ça te fera mal. Et alors je le dirai à « ma » manière :

1) - Tu as donc raison, ne dis pas « non », j'insiste, de me faire le reproche de m'être imprudemment précipité dans l'abîme et de t'avoir exposé au risque



d'y être aussi entraîné. Je le sais depuis longtemps, crois-moi. Mes « notes » te l'auraient confirmé si tu les avais lues. Seulement tu perds ton temps à me ressasser des reproches, car avec ou sans tes abjurations je rame comme un fou pour nous sortir du désastre.

2) - Tu as raison de me dire que pour peindre, il te faut continuellement écouter de la musique. Comme une drogue. C'est peut-être grâce à elle que tes tableaux sont si beaux ? Il te faut donc des disques et tu les auras. Comme un chien je te les apporterai. Et si je n'y parviens pas, je ne m'opposerai pas à ce qu'« un Allemand » le fasse plus efficacement que moi. Je ne m'opposerai pas non plus à ce que tu lui offres pour cela ton meilleur tableau. Certes, tu aurais pu aussi bien lui donner l'un de ceux auxquels je ne tiens pas. Mais puisque c'est le bon moyen de me blesser, et tu le sais, tu le feras. Tu lui offriras celui-là justement auquel je tiens et pas un autre. Va donc pour le meilleur tableau à « l'Allemand ». Donne-le lui.

3) - Tu as aussi raison, Beks : le dollar a baissé. Exige de moi une augmentation de quinze pour cent. Ajoute les trois virgule huit pour cent pour « glissement inflationniste », comme tu dis. Je ferai même semblant d'avoir oublié que lorsque je te demandais l'inverse car le dollar grimpeait vertigineusement, tu m'as répondu tout net : « Pas question. Il me faut mes mille dollars par tableau. Débrouille-toi ».

Tu vois, trois torts que j'avoue et trois promesses que je fais d'être conciliant. Ne suis-je pas un homme soucieux de dialogue et prêt aux concessions ? Tu vois, je suis comme cela, moi. Un honnête homme, quoi. Comme toi, n'est-ce pas ?

Et maintenant, passons à l'essentiel : tu es vraiment un dégueulasse. Car je t'avais cru ami et je te découvre épicier. Un comptable infatigable de ses sous, mesquin et vil.

Voilà donc ma quatrième vérité, celle où je ne joue plus ta comédie de la contrition au rabais :

4) A aucun moment tu ne m'as montré de reconnaissance pour mes efforts, d'estime pour mes résultats, d'encouragement pour mes succès. Rien. Pour mes malheurs non plus : pas de geste amical d'aide ou de camaraderie.

Allons détailler tout cela, veux-tu ? Par le menu.

– M'as-tu jamais exprimé la moindre estime pour t'avoir fait une exposition digne de ton génie ? La moindre dis-je, la plus petite ? Je t'ai entendu parler

trois fois à ce propos. Mais c'était dit trois fois avec indifférence et avec mépris.

La première, c'était pour me dire que la typographie de la première plaquette était « absurde », « ... même Polanski l'a dit ».

La seconde, c'était pour ricaner sur les cadres « petit bourgeois et prétentieux ». « Madame Dzikowska ne les a même pas aperçu ».

La troisième, c'était pour te plaindre que l'exposition avait été faite « avec précipitation, à minuit moins cinq. C'était donc à prévoir ».

– M'as-tu jamais montré de la reconnaissance pour l'amour que je portais à ton art, si ce n'est pour couper court à mes exclamations :

« Ainsi, nous disions que tu me dois dix-huit mille dollars... ».

– M'as-tu jamais dit un sincère « merci » pour les témoignages d'amitié que je t'avais prodigué deux ans durant ? Un petit « merci » pour tous ces médicaments, appareils et outils que je t'ai envoyés ou apportés de Paris, parce qu'il n'y en avait pas à Varsovie. Pourtant je les ai cherchés parfois pendant de longues semaines pour qu'ils soient absolument conformes à ce que tu demandais. Ne m'en as-tu jamais serré la main avec affection ? Par un effort violent de volonté, tu as sorti un jour un tableau de derrière une armoire où il restait depuis quinze ans. Comme tu me l'as expliqué un jour, c'était le seul qui, sur trente qui avaient été exposés en Allemagne, n'avait pas pu trouver d'acquéreur après plusieurs mois d'exposition. Tu as ajouté alors, avec ton obsession maniaque de sincérité sur les points de détails qu'il avait été peint à tes tout débuts, avec des défauts techniques très graves car il n'a jamais pu sécher et colle aujourd'hui encore. J'ai découvert aussi qu'il avait été profondément rayé. Puis tu me l'as offert. As-tu dormi cette nuit-là ?

– M'as-tu jamais passé un coup de fil pour me demander de mes nouvelles ? Cela t'aurait coûté mille zlotys. Je te paie douze millions, si ce n'est pas vingt par an, et quand ton fils était dans le coma je t'appelais deux fois par jour pendant trois semaines pour m'enquérir de sa santé sans regarder le compteur.

Tu sais les problèmes financiers que j'ai en ce moment. Ton unique souci pourtant, celui que tu répètes à longueur de tes lettres, c'est ton augmentation et la provision nécessaire que je dois préserver du naufrage pour ton éventuel « dédommagement ».

Pourtant, tu n'es pas pauvre, toi. Tu es même multimillionnaire pour les conditions polonaises, où un ingénieur cadre gagne péniblement trois cents mille zlotys par an, les heures supplémentaires du samedi soir y compris. Je te paie au minimum douze millions. L'an passé, j'ai même dû te verser plus de dix-huit millions. Les aberrations du taux de change du dollar font que ces sommes modestes en France se transforment en Pologne en une fortune. Tu es l'un des salariés les plus riches de ce pays.

« Mais que fait-il avec tout cet argent ? me demandent les gens. Il le met dans le frigo ? On ne peut pas dépenser en Pologne des sommes pareilles ».

Or tu vis petitement et tu ne cesses de te plaindre de manquer de tout.

Ne pouvais-tu pas renoncer à rejouer devant moi pour la énième fois la comédie de ta pauvreté ? Ne pouvais-tu pas temporiser cette fois-ci un peu avec tes exigences d'augmentation ? Pas longtemps, juste le temps nécessaire pour me « retourner » ? Celui qu'il me faudrait pour attraper une bouffée d'air frais alors que je coule ?

Tu es abject, Beks. Et ton esprit mercantile me donne des nausées.

Même si tu n'as pas pour ta propre oeuvre ce sentiment religieux d'adoration qui est le mien, tu pourrais quand même manifester à l'égard de ton plus ardent serviteur un autre sentiment que celui qu'un quincaillier aurait pour son vulgaire « cocontractant ». Et du coup, à l'égard de l'objet de notre association, ne pourrais-tu pas avoir un autre sentiment que celui qu'un marchand de quatre-saisons a pour le sac de pommes de terre qu'il vend aux passants ?

Je vais en Pologne dans sept jours et te verrai. Comment me retenir pour ne pas te cracher à la figure mes quatre vérités ?

Si je n'avais pas tant désiré ton amitié, Beks, tout se serait passé autrement. Tu m'en aurais manifesté un peu et nous n'en serions pas là non plus.

Hier j'ai éclaté de rage après la lecture de ta lettre du 26 juin dernier. Je t'ai répondu par des invectives dans une lettre que, bien sûr, je ne t'enverrai pas. Mais tu sais que les insultes ne me soulagent qu'un instant. Il me faut ensuite des raisons et des explications. Il me faut comprendre comment nous en sommes arrivés à nous détester et à nous souhaiter du mal.

Tu ne peux me pardonner d'avoir échoué financièrement. Tu ne peux me pardonner de t'avoir fait miroiter la perspective d'un départ à l'étranger pour fuir Tomek, qui vous terrorise tous, et la Pologne, qui agonise sous le poids de la dette. Tu ne peux me pardonner qu'à la fin ce n'est pas Paris qui t'attendra, mais une visite du percepteur et le ridicule dans ton « milieu ». Tu en rends responsable ma démesure dans l'organisation de l'exposition et, surtout, les prix faramineux que j'ai fixé pour tes tableaux.

Cent raisons à cela, sinon plus. Cinquante au moins ont été déjà expliquées dans mes « notes ». Là, je t'en donnerai une cinquante et unième que j'avais caché aux autres et à moi-même, car elle n'est pas glorieuse pour « l'homme d'affaires » que je prétendais jouer. Il n'y a pas si longtemps d'ailleurs que je l'ai comprise et tes dernières lettres, pleines d'écume, m'en ont donné la clé.

Je n'ai jamais rencontré un génie. Ce n'est pas donné à tout le monde. Alors quand j'en ai trouvé enfin un, un vrai, certifié conforme, tu imagines l'émoi. Tu imagines aussi mon envie de lui plaire, de le séduire, de gagner sa conversation, puis son estime, enfin peut-être, son amitié.

Ajoute à cela mes comptes à régler avec mon enfance où l'amitié m'était chichement distillée alors que, parmi mes petits camarades, la haine m'entourait de partout. Là, tu auras le tableau complet.

Ton amitié, il me la fallait. A tout prix. Pouvoir dire à mes interlocuteurs, comme ça, en passant : « Mon ami, le génie m'a dit hier... ». Ça a de la gueule, ça. « Mon ami, le génie... ».. Ah !

Déjà, dans une lettre à Margonari, au tout début de nos liens, je me plaignais, je m'en souviens très bien, de ta distance et de ta froideur. Lui, il t'accusait d'ingratitude après les expositions qu'il avait faites en Italie de tes tableaux et pour lesquelles tu ne lui avais même pas envoyé un mot de remerciement.

Depuis lors tous mes gestes, en partie du moins, étaient marqués par l'espoir de forcer ton amitié.

Je ne ferai pas de relevé de nos relations personnelles, de mes appels téléphoniques quotidiens quand Tomek a fait sa tentative de suicide, de mes nombreux voyages à Varsovie pour te rencontrer, des cadeaux que je t'apportais en masse, de la correspondance abondante que je t'envoyais. Tout ceci est aujourd'hui sans importance.

Mais ce à quoi je veux en venir c'est que cette même quête de ton amitié est à l'origine de la catastrophe financière dans laquelle je me suis englouti, comme elle est à l'origine de la fin de tes projets de quitter ceux que tu ne peux plus supporter.

Oui, si aujourd'hui j'ai des cauchemars d'argent et si tu continues à contempler de ta fenêtre le paysage sinistre de *Sluzewiec nad dolinka*, la cause en est commune : mon rêve de pouvoir me dire un jour ton « pote ».

En voilà l'explication :

Je prenais un élan croissant dans la construction de mon entreprise au fur et à mesure que tout élément nouveau, qui devait forcer ton admiration et ta reconnaissance, ne rencontrait de ta part qu'une passive indifférence. Comment t'obliger à t'écrier : « Ce que tu as fait est formidable ! » ?

Voilà ce qui était, caché dans mon inconscient, le moteur de mes actes.

Car au tout début de nos rapports, alors que je signais notre contrat, ta peinture était encore loin d'occuper dans mon esprit la place qui est aujourd'hui la sienne. Au tout début, dis-je, je songeais à vendre tes tableaux à un prix honnête, non excessif, en moyenne trois à quatre fois plus que j'allais les payer moi-même. Je n'avais encore ni l'idée d'une grande collection à moi composée de tes meilleurs travaux, ni le rêve de construire un jour un musée consacré à tes oeuvres. Surtout, je n'avais pas autour de moi ces quelques dizaines de familiers, parents, amis et enfants que sont devenus pour moi tes tableaux. Des tableaux qui m'entourent et dont je ne pourrai plus me séparer sans avoir le sentiment d'être amputé des doigts de mes mains.

L'engrenage a commencé ainsi.

Comme il a été convenu entre nous, j'ai produit une première plaquette pour l'exposition que je devais organiser à Paris. Cette plaquette ne contenait que huit reproductions, sur du papier couché, mais sans couverture. Un simple dépliant. Mes efforts d'alors se sont arrêtés là, tout comme mes ambitions d'ensemble. J'ai apporté la plaquette à Varsovie. C'était, je crois, en janvier 1985. Tu l'as regardée et, avec indifférence tu as dit « oui ». Puis rien. Si, un reproche : « La typographie est absurde ».

Pas de sourire et pas de remerciement.

Maintenant, je sais que tu étais satisfait à ce moment là car tout s'annonçait comme tu l'espérais : petite vitesse d'une croisière sans aventure, avec pour capitaine un petit imprésario qui vendra tes tableaux à l'étranger en y mettant peu de frais mais en prenant aussi peu de risques.

Tu ne nourrissais pas encore l'espoir de quitter la Pologne grâce à moi. Et la petitesse t'allait bien. Mais je ne te connaissais pas encore à l'époque. J'ai pris ton indifférence pour de la déception. Or, ta bruyante gratitude, je le répète, il me la fallait. Je ne savais pas encore que tu en étais viscéralement incapable et que ton silence était signe de satisfaction. Que c'était peine perdue que de vouloir forcer ton coeur. Qu'il fallait s'arrêter là.

J'ai donc commencé la surenchère. A ton absence de réaction, j'ai répondu une semaine après en apportant à la plaquette une couverture comportant deux reproductions et une protection pelliculée. Je te l'ai envoyée à Varsovie.

Tu n'as pas réagi.

Je me suis mis à rajouter toutes les semaines et même tous les jours quelque chose de nouveau à mon projet et je t'en faisais part ou je t'envoyais les échantillons. Toujours pour t'arracher cette exclamation que j'espérais tant et pour mériter cette tape amicale sur l'épaule qui m'aurait prouvé que tu m'aimais bien.

C'était donc une publicité démesurée, puis le film, le décor de l'exposition et, la dernière étape de cette folle course après le fantôme, c'étaient les prix démentiels auxquels j'ai proposé tes tableaux.

Je m'en souviens comme si c'était hier : j'étais alors à Varsovie et j'adaptais ce jour-là les caisses pour le transport des tableaux vers Paris. Je travaillais chez toi, sur le palier, quelque part en juin 1985, je crois.

Sans me donner le moindre coup de main, fidèle à ton indifférence, tu es venu et tu m'as regardé faire. Puis nous nous sommes mis à parler de la toute prochaine exposition. Tu as manoeuvré la conversation pour m'amener à te dire à quels prix j'allais exposer tes tableaux. A un certain moment, tu as avancé le chiffre de cinquante mille francs, comme ça, en passant.

Au dernier acte, il me fallait jouer mon rôle avec éclat et enfin briser ta résistance. Je devais t'épater avec les prix. Je devais te montrer par là l'estime que je portais à ta peinture et l'ampleur de la bataille dans laquelle je me lançais. Avec une ironie feinte, je t'ai alors répondu :

« Cinquante ? ! Mais c'est trois cent cinquante que vous voulez dire ! Vendre ces tableaux à cinquante mille, vous n'y pensez pas ! »

J'ai signé là mon arrêt de mort.

Tout le décor de la catastrophe était désormais planté : non seulement il fallait assumer les engagements financiers énormes que j'avais déjà contractés pour l'exposition, mais à cette seconde précise, je me suis verrouillé toute

chance de vendre ne serait-ce qu'un tableau. Mais qu'est-ce que tu m'aimeras, toi ! Qu'est-ce que tu m'apprécieras ! De tels prix ! Oh là, là...

Bref, je me suis donné moi-même le coup de grâce.

Bien sûr, lors de l'exposition, je n'ai rien vendu. Mais j'avais cru pouvoir me « rattraper » en vendant le film. Si effectivement je l'avais vendu, la course après ton amitié aurait sûrement repris de plus belle. Cette recherche idiote aurait duré à l'infini si deux choses n'y avaient pas mis fin.

D'abord la réalité : je suis sorti de l'exposition détruit financièrement. Ne pouvant pas vendre le film, très rapidement la réalité m'avait rappelé que ton amitié, même gagnée au finish ne m'aurait pas sorti du désastre.

Ensuite c'est toi : non seulement tu n'as pas bougé d'un pouce pour me tendre la main, mais l'agacement, puis la rage ont commencé à t'envahir.

C'est là où j'ai dû enfin me résoudre à « découvrir » l'évidence que tout réaliste aurait découvert d'emblée :

- que tu étais incapable d'amitié, de reconnaissance et de camaraderie,
- que si je voulais gagner ton estime, il me fallait faire exactement l'inverse de ce que j'avais fait. Au début, quand je ne t'avais pas encore fait miroiter la perspective de te faire quitter la Pologne, il me fallait, sans emphase et sans folie de grandeur, mais avec une petitesse sûre et continue, t'assurer des rentrées d'argent régulières grâce à une promotion sans éclat. Là, tu ne m'aurais pas aimé non plus. Mais, au moins, tu ne m'aurais pas détester comme tu me déteste à l'heure qu'il est. Et somme toute, à ta manière, secrètement à coup sûr, tu m'aurais porté une certaine estime.

Aujourd'hui, je me moque de ton amitié. De l'estime aussi. Il y a en revanche tes tableaux qui sont devenus pour moi des trésors. Ils renvoient dans l'ombre ta petite personne, tes reproches et tes exigences d'argent. Ils me feront agir avec la même énergie que je le faisais jadis avec l'espoir de ton amitié.

Puis il y a ma situation financière dramatique, dont il faut que je me sorte. Là aussi j'ai un mobile d'action qui se passera de ton estime.

Il y a aussi plus de deux ans de travail acharné, déjà accompli, que je n'ai pas envie de laisser tomber non plus.

Enfin je possède les plus beaux tableaux du monde. Eux, ils sauront me montrer leur reconnaissance.

Autant de mobiles pour continuer à pousser ma petite charrette, même si la carotte de ton amitié, après laquelle j'ai tant couru autrefois a déjà pourri.

Voilà. Maintenant tu as tout compris. Moi aussi.

Généralement je suis assez satisfait de ma couardise.

Car si un petit danger me fait rugir de fausse rage, si je blêmis et chancelle pour manifester mon extraordinaire agressivité et souvent réussis même à faire un peu peur à mon entourage, dès lors qu'un danger grave me menace, je deviens doux comme un agneau. Mieux que cela : sympathique, simple, direct et lucide. La main tendue et le sourire franc. Je l'ai vérifié de nombreuses fois. C'est ainsi que j'ai retourné à mon avantage des situations parfois menaçantes car ma lâcheté me rendait vite « raisonnable ».

En plaisantant et en exagérant les dangers, j'en ai raconté récemment un exemple. Je pense à mon aventure avec Mme Seltz. Certes, c'était bon enfant, mais il y avait là quelque chose de cette lâcheté salvatrice : face à une personne devant laquelle je ne faisais pas le poids, non seulement je n'ai pas répondu à son insolence mais je me suis montré parfaitement « flexible » et pour tout dire je me suis aplati.

Or me voilà à la veille d'un danger autrement plus grave, où je ne demande qu'à devenir « sage » : celui de la rupture avec Beks. Saurai-je pourtant faire taire ma rage et arborer un sourire conciliant ?

Dans cinq jours en effet je pars en Pologne pour le rencontrer et pour discuter de ses nombreuses exigences financières alors que l'idée même de le voir me répugne.

Cet homme m'a tant soupçonné, tant accusé dans ses lettres et dans nos conversations téléphoniques ; il a montré une telle indifférence pour mes cauchemars et un tel mépris pour mes efforts, que j'ai fini par le haïr.

Me voilà donc à la veille d'un vrai danger : celui de le lui cracher à la figure. Il répliquera. Je me lancerai alors dans des récriminations. Nous allons nous disputer et s'en sera terminé de mes rêves. La rupture.

La gravité d'une telle perspective ferait taire bien moins couard que moi et le rendrait conciliant.

Et pourtant... Pourtant, dès à présent, je ne me sens pas capable de me retenir de lui manifester mes sentiments de haine quand je le verrai. Que dire de l'espoir du ton modéré et de la promesse de la responsabilité du propos !

Je sens qu'au contraire j'éclaterai immédiatement, à la première occasion et, en deux minutes, deviendrai goujat. Malgré les appels du cœur et les avertissements de la raison, ma prétendue « libre » et « forte » volonté ne pèsera pas lourd face à mon ressentiment.

Dieu ! que cette rage qui m'étouffe se taise en moi ! Qu'elle se fasse oublier juste le temps de deux semaines que je vais passer en Pologne. Que je



redevienne ce que j'ai toujours été quand un danger grave me menaçait :  
couard.

Charité - troisième épisode du feuilleton.

Ce matin, dans le RER, en allant à Paris en compagnie de Ania :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs... ».

« Tiens, encore celui-là ».

« ... et les enfants ».

« Alors ce n'est pas celui-là ».

« J'étais sûr qu'il dirait : « et les enfants »

« Pourquoi, tu le connais ? »

« ... et les ouvriers. Oui, les ouvriers ».

Le mendiant est loin, au fond de la rame. Le bruit couvre sa voix, bien qu'il parle fort. J'entends seulement des bribes de son laïus :

« ... pas un violeur ni un cambrioleur... ».

« Je te dis que c'est le même ».

« ... mais un gentil clochard qui demande un franc pour manger et pour picoler un coup... ».

« C'est nouveau, ça aussi. C'est un autre ».

Il est déjà plus près de nous et je vois bien que ce n'est pas le même que celui que nous avons précédemment rencontré sur cette ligne, et dont j'ai parlé dans ces « notes ». D'ailleurs tout le monde donne une pièce à celui-là, alors que personne ne donnait rien à l'autre.

Quand un homme, gêné mais souriant, refuse, le mendiant lui demande :

« N'avez-vous pas de pièces ? »

Généralement les gens n'entrent pas dans ce genre de débat et pour toute réponse détournent le regard. Mais ce clochard a immédiatement conquis le public, et puisque tout le monde lui donne quelque chose l'homme se sent contraint de se justifier :

« Non, je n'ai pas de pièce ».

« Vous n'avez pas de pièce ? J'accepte les billets. Jusqu'à cinq cents francs. Ensuite, ils sont faux. Et vous ? - il s'adresse à un autre voyageur - Pas de sou ? Bonnes vacances quand-même. Ne vous en faites pas. Ceux qui n'auront pas donné aujourd'hui donneront demain et les autres dans un mois. Je passe toujours à la même heure... La journée a bien commencé. Je pourrai dîner chez Maxim's. Remarquez, je suis allé un jour à la Tour d'argent mais ils m'ont foutu dehors... ».

Ania rit. Les gens continuent à donner chacun un franc. Car c'est à un franc que le clochard a fixé sa demande. Je la trouve d'ailleurs modérée. J'ai préparé

une pièce et la tiens dans ma main en attendant qu'il s'approche de moi. Puis je sors un autre franc de ma poche :

« Celui-ci, c'est parce qu'il est drôle », j'explique à Ania bien qu'elle ne me demande rien.

Après qu'il ait reçu mes deux francs, le clochard tend quand même le gobelet à ma femme :

« J'ai déjà cotisé pour Madame » - je l'assure.

Il me donne une tape condescendante sur la nuque :

« Ça va, ami ».

Avec une main affreusement sale il se saisit de la main de Ania et la baise :

« Madame ».

« Une bonne recette, constate-t-il à haute voix quelques instants après. Très bonne recette ! Je reviendrai demain à la même heure. J'espère que tout le monde sera là ? Au revoir ».

Il a dû ramasser environ quarante francs.

« Il a appris son discours par coeur. Il a dû l'apprendre par coeur » - j'insiste avec jalousie quand il a quitté la rame.

« Je l'ai déjà rencontré. L'autre fois, il disait à peu près la même chose » - Ania me console.

« Un peu ou tout à fait ? C'est là la question » - je veux en avoir le coeur net.

Ania reste dubitative.

« C'est vrai - j'ajoute - J'ai toujours espéré trouver un clochard « littéraire ». Un clochard qui saurait conter des facéties. Pour me donner bonne conscience, bien sûr. Que « Liberté, tu comprends. Choix. Diogènes ».

Je raconte maintenant à Ania comment, un jour, j'ai invité un mendiant à dîner :

« Quand, dans la rue, je lui ai jeté une pièce, il a répliqué par une blague. D'ailleurs, j'avais envie de parler à quelqu'un ce soir-là. J'étais légèrement optimiste car solidement éméché. Et puis il convenait de satisfaire à la légende : un intellectuel et un clochard... Egalité dans la sagesse, quoi. Bref, j'ai décidé de l'inviter dans un restaurant chic. J'ai surpris un jour Bertrand de Jouvenel jouer la même comédie :

« Venez prendre un verre », insistait-il en achetant Le Monde à un pauvre homme.

Le mien m'a amené dans un bistro qui devait lui paraître le comble de l'élégance. Là, il n'a rien dit de drôle et m'a traité avec une totale indifférence.

« Tu voulais prouver quoi ? »

« La fraternisation. Comme d'habitude. Tu sais, le mythe du clochard facétieux, drôle et heureux... Le symbole de l'homme libre a la vie dure... Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas devant ces loques humaines abandonnées à

leurs maladies et leur misère... Te souviens-tu de l'autre ? Celui qui, avec la rage aux yeux et un gros bâton dans la main, dans ce même RER, hurlait et tapait sur les sièges après que les gens aient refusé de lui donner la moindre pièce ? »

« Bien sûr. Je ne suis pas prête de l'oublier ».

C'est une occasion pour faire le point : je continue à donner l'aumône. Chose promise, chose due. Sans distinction d'âge, de sexe et de race. Sans même attendre l'attendrissement qui faciliterait le geste et qui viendrait d'un sourire ou d'un merci. Cela me coûte généralement douze francs par jour.

Il y a aussi un certain Cathala à qui j'ai promis ma moelle osseuse. Il a écrit dans *Le Monde* :

« A tous ceux qui diront n'avoir « rien à foutre » de ma maladie, je souhaite le même mal que celui qui me ronge ».

Cela m'a plu. Comme il m'a plu ce clochard qui hurlait et tapait avec un bâton. J'ai été le seul parmi les passagers à lui donner une pièce. Je compatis avec la misère qui hait plus qu'avec celle qui s'aplatit.

Pourtant, c'est avec satisfaction que je compte les mois de silence de Cathala qui défilent. Est-il mort ? Probablement. Il ne s'est pas manifesté en réponse à ma proposition de don. J'en suis discrètement heureux. Car je sais maintenant qu'en définitive je n'aurai pas donné ma moelle s'il me l'avait demandé. Non pas que l'égoïsme ait repris cette parcelle de cœur que pour une fois j'ai héroïquement cédé à Autrui. Non. C'est que j'ai peur du SIDA. La peur de découvrir, qui sait, que je suis séropositif. J'ai pas mal papillonné dans ma vie... En effet, en donnant ma moelle osseuse, je serai auparavant testé. Quand je prenais cet engagement, je n'y ai pas réfléchi.

« Et si je suis séropositif ? je me demande donc. Mourir, oui, j'ai déjà dit cinq fois ce que j'en pense et n'ai toujours pas trouvé de raisons pour penser le contraire. Mais me savoir condamné ! Mourir à petit feu... ? »

N'ayant pas pris d'autres engagements, je ne donne rien à personne.

## ENFANTS

« Et les enfants ? Y pensez-vous ? C'est le moment. Une femme doit avoir son premier enfant avant trente-cinq ans ».

Bien sûr... Je souris, mais d'enfants nous n'avons pas envie.

Pourquoi ?

Après treize ans de mariage, et alors que Ania approche de l'âge où elle ne pourra pas en avoir sans courir de risques, c'est l'occasion de faire un bilan des raisons qui nous ont poussés à éviter d'en avoir.

D'ailleurs j'aime cela : faire un bilan. Il y a quelques jours j'ai fait celui de ma conscience. Un compte « pertes et profits » de mes vingt dernières années de générosité semi-gratuite et d'égoïsme de mauvaise conscience. Alors je ferai maintenant un bilan de ma fonction procréatrice.

Certes, il n'est pas facile de réfléchir à des sujets aussi conflictuels dans un paradis comme celui de la villa de Stan Smith, son luxe, le silence qui l'entoure et la vue sur la mer, dont je suis séparé par un beau jardin. Mais je me suis dit qu'il fallait faire ce bilan. Sans grand entrain donc, par esprit de devoir et pour mieux pouvoir méditer un jour sur les raisons et les prétextes de ma vieillesse solitaire, je le ferai. Car cela ne manquera pas. Alors qu'il sera déjà trop tard, je me dirai :

« Mais pourquoi n'ai-je pas eu d'enfant quand je le pouvais ? »

J'ouvrirai alors mes *Notes sur la situation générale* et je le saurai. Tout y sera inscrit noir sur blanc, en forme de confession.

I) Et tout d'abord : je n'en ai pas envie.

Pas envie d'enfant. Biologiquement, instinctivement, génétiquement, je ne ressens aucun « appel du sang ». Aucun impératif interne.

Cette explication devrait suffire. Car avoir un enfant, c'est avant tout obéir à un « besoin naturel ». Il faut ressentir un attendrissement quand un gosse passe, et il faut s'entendre dire spontanément : « Ah, ce qu'il est mignon ! As-tu vu ? Il est adorable ! »

Il faut se surprendre à dire cela involontairement et je n'entends en moi rien de tel.

L'ai-je jamais entendu d'ailleurs ? Non, jamais. Jamais je n'ai ressenti d'attendrissement devant un bébé et jamais je n'ai éprouvé l'envie d'en avoir un. C'est comme cela et toutes les explications devraient s'arrêter là. Car il en est comme des quatre-vingts raisons annoncées par le bourgmestre de Strasbourg,

je crois, pour expliquer à Napoléon l'absence des coups de canon qui devaient l'ovationner :

« Dites-moi seulement la première », a demandé l'Empereur.

« C'est que nous n'avons pas de canons », a répondu le magistrat.

« Elle me suffit ».

En effet, au-delà de cette absence d'envie, il n'y a que la « littérature » que je vais inventer pour me justifier.

« Mais avez-vous songé à tous les avantages d'avoir un enfant ? »

Alors en l'absence d'envie, parlons d'intérêt.

II) Quel intérêt puis-je avoir à procréer ?

Aucun.

Un petit enfant ne me procurera aucune joie que je n'aie déjà.

Un adolescent, peut-être...

Un enfant adulte sûrement pas !

\* Un petit enfant peut donner bon nombre de satisfactions affectives. Je ne le conteste pas. A condition d'en avoir besoin et de ne pas perdre au change.

Depuis que je suis marié à Ania, je suis, sur ce plan, comblé : j'ai une amie, j'ai une femme et j'ai aussi un gros bébé. Quand j'ai cessé de me disputer avec mon épouse, quand j'ai déjà fait des confidences à ma compagne, je me mets ensuite à cajoler mon enfant. En ce moment précis, elle est dans la piscine, en face de moi, et me demande sur un ton de petite fille :

« Petite grenouille, est-ce que je fais bien ce mouvement ? Dis, s'il te plaît, dis que je le fais bien. Hein ? »

Elle joue si bien l'enfant et elle se rend si facilement câline que je fonds de tendresse.

« Mais oui, ma petite femme, ton mouvement est parfait et tu vas nager comme Weissmuller ».

N'aurais-je pas une femme caméléon, qui se transforme en un clin d'oeil en petite Anna de huit ans, joueuse et espiègle, et peut-être un jour, je me dirais :

« Etre père, pourquoi pas ? »

Mais même si l'enfant devait me donner les mêmes joies que mon épouse, pourquoi échanger ce que j'ai aujourd'hui de sûr contre ce qui, demain, serait incertain ?

Car la présence d'un enfant me ferait sûrement perdre le seul sentiment dont je suis entouré : celui d'amour de ma femme qui irait vers lui. Suis-je certain d'avoir en contrepartie le sien ?

\* Et quand il deviendra plus grand ?

Le souvenir de mon adolescence est ce que je déteste le plus.

Pourtant, un adolescent peut être un bon compagnon. Surtout pour un enseignant-né comme moi. Un bébé ne comprend pas les sagesses accumulées du père. Un homme adulte s'en moque. Mais quel plaisir de prononcer de savants discours sur la vie devant un jeune être de treize ans, plein de curiosité et de confiance, qui croit encore à ce que le père lui raconte sans trop chercher à le critiquer et à l'accuser d'être hypocrite !

Toutes ces *Notes sur la situation générale* s'adressent à un interlocuteur imaginaire de treize ou quinze ans, intelligent, confiant et captif. C'est à lui que sont destinés le plus souvent mes avertissements. « Mon Ami » dis-je parfois en commençant une « note ». C'est mon confident. Celui qui m'écoute sans me répondre :

« Tu m'ennuies avec tes sermons ! »

Oui, c'est vrai, un adolescent, à condition d'être réussi, pourrait me donner de la joie et de la satisfaction. Beks a fait le même raisonnement. Il me l'a raconté :

« J'ai eu Tomek pour me faire un petit copain avec qui il serait chouette (*klawo*) de discuter ».

Mal lui en a pris. Mais je ne veux pas anticiper sur les horreurs...

\* Alors un enfant adulte.

« Il vous comprendrait, il vous aiderait, il vous secourrait dans votre vieillesse et continuerait votre effort de promouvoir le génie de Beks ».

Balivernes que tout cela. Je n'en crois pas un traître mot. Il vendrait les tableaux à la première enchère publique et remettrait son papa entre les mains de deux infirmiers dans l'hospice le plus proche.

Mais je me laisse emporter et, à nouveau, anticipe sur ce qui devra être dit plus loin où, à l'évidence, je me sentirai plus à l'aise que dans la recherche d'un hypothétique intérêt à avoir un enfant.

Non, ce n'est pas la peine de continuer à faire semblant d'être un homme objectif qui, à égalité, pèse le pour et le contre, alors que le premier est pour lui une chimère et que l'autre lui donne des cauchemars.

Après les « pour », qui étaient faibles, passons donc aux « contre » qui ont une toute autre consistance. Parlons des répulsions :

III) Je déteste les enfants.

Je les ai toujours détestés. Que voulez-vous ? C'est choquant, je le sais, mais c'est comme ça. Même si on se dit scandalisé, j'avoue que les enfants m'ont toujours fait horreur.

\* Quand ils sont petits ils donnent des coups de pied, bougent sans arrêt et, dans la meilleure des hypothèses, empêchent de fermer l'oeil de la nuit.

« Quand tu en auras un à toi, ça ne te gênera pas. Tu verras ».

Je préfère ne pas « voir ». Je déteste toute nervosité, tout mouvement inutile, tout bruit injustifié. J'en ai horreur. Et un enfant, c'est justement cela.

Mais serait-ce qu'un mauvais moment à passer ? Après quoi viendrait l'amitié, le « copain-copain » ?

\*) Non, cela ne se serait pas amélioré du tout. Et là je deviens plus concret. Il me suffit, en effet, tout d'abord de me souvenir de ce que j'étais moi-même :

Un petit homme commence à se former. Sa personnalité, impossible de l'ignorer. On peut, bien sûr, espérer de ne pas devoir la contourner parce qu'il sera doux, gentil, intelligent, serviable, affectueux, généreux, sage, travailleur, perfectible, talentueux, respectueux, ordonné et... déjà canonisé.

Mais voilà ce qu'il serait le plus probablement, mon rejeton !

Mon ami Jean a deux filles. Il a eu trois femmes.

« Dans le mariage, les enfants, c'est encore ce qu'il y a de mieux », m'a-t-il confié un jour.

Car il n'a jamais vraiment aimé aucune de ses trois femmes. En revanche, il adorait ses filles.

Quand il me le disait, l'aînée avait dix ans. Mais elle a grandi. A quinze ans, elle a dit un jour à sa grand-mère :

« Mamie, il y a un truc à la cave. Veux-tu descendre avec moi pour ouvrir ? »

Quand Mamie a été dans la cave, la fille de Jean a fermé la porte avec un cadenas, est montée à l'étage, a raflé ce qu'elle a pu trouver d'argent et de bijoux et s'est enfuie.

Pendant un mois, son père est resté sans nouvelles. Puis la fille prodigue est revenue à la maison avec un garçon. « Garçon » ? Disons plutôt un loubard de Clignancourt, plein de tatouages. Elle s'est mise avec lui au lit pour forniquer chez son papa pendant le mois suivant, ouvertement, sans gêne. Puis elle s'est fait mettre enceinte. Puis elle s'est fait avorter. Entre-temps, Jean continuait à payer le collège chic dans lequel il l'avait envoyée pour qu'elle ne manque pas



d'éducation. Car il fallait garder la place au chaud au cas où l'idée serait revenue à l'enfant de retrouver ses amies d'école. Mais la fille n'est pas retournée au collège. Elle n'aimait pas les études.

Deux mois se passent. Elle prend le chéquier de son père et fait le tour des magasins du quartier :

« Mon papa est malade. Il m'a donné un chèque signé pour que j'achète ceci ».

Et l'ardoise à la banque s'allonge. Car Jean paie tous les chèques falsifiés.

Voilà l'histoire de la fille de Jean en très succinct.

Maintenant, une autre histoire...

Ma soeur s'est fait avorter après être tombée enceinte avec un jeune homme qui n'avait nulle envie de se marier avec elle, mais n'aimait pas faire l'amour avec des préservatifs. Quand ma pauvre Mère l'a appris, elle qui était la foi, la religiosité et la morale mêmes... J'ai cru qu'elle en mourrait.

Quand il a eu dix-huit ans, mon frère Jan s'est fait mettre en prison. En pleine terreur stalinienne il a décidé, avec un ami, de franchir la frontière tchèque pour voir un film dans le premier village venu. C'était, comme il me l'a confié quarante ans après, « juste pour se prouver qu'il était un homme ». Il s'est fait attraper par la police politique polonaise. Il risquait sa tête car, en ce temps-là, on ne badinait pas avec les anciens de AK, qui ont été amnistiés après la guerre mais que le régime cherchait à éliminer physiquement au moindre prétexte plausible. Et justement, Jan était un ancien maquisard de l'AK. Comment ma mère l'en a-t-elle sorti ? Je ne le sais pas. Mais je n'aurais pas aimé être à sa place et vivre ses nuits d'angoisse.

Mon second frère, s'enivrait régulièrement. Il lui est arrivé de frapper un garçon de restaurant et de s'enfuir sans payer la note. Il fallait ensuite de multiples démarches de mon Père pour le sortir de prison.

Un jour, il a insulté un professeur à la faculté :

« Sale Juif ! » lui a-t-il crié lors de fouilles archéologiques sous la direction dudit professeur.

Et à nouveau, mon Père devait courir à la Cour suprême à Varsovie pour lui éviter un an de prison car, en Pologne communiste, contrairement à ce que cherchent à faire croire certains, on ne plaisante pas avec l'antisémitisme.

Quant à moi, parmi plusieurs dizaines de petits délits que j'ai commis dans ma vie, et qu'un jour je raconterai, mon véritable « exploit » a été d'avoir un jour tiré sur un camarade d'école avec une carabine à air comprimé pour le truffer de plomb. Si, si, je ne fabule pas.

Bref, je pourrais raconter des dizaines d'histoires semblables.

Et tiens ! celle du fils de Beks, Tomek, est exemplaire aussi. Je crois l'avoir déjà raconté, mais il ne serait pas superflu de le refaire.

Pour l'anniversaire de ses dix-huit ans Tomek a fait imprimer un faire-part (cela s'appelle en polonais *klepsydra*) annonçant sa propre mort tragique. Il l'a collé la nuit sur les murs de leur petite ville, Sanok. Le matin, il a enfermé sa grand-mère dans le grenier de leur villa, pour qu'elle ne puisse pas prévenir les voisins que c'était une « farce », et il a observé par le trou de la serrure qui viendrait présenter aux parents (absents à ce moment-là) ses condoléances.

\* Et la sagesse vient. Mon enfant a vingt ans. Il commence à être gentil.

Il s'enferme alors dans son appartement, comme Maciek, fils de Janek. Il y reste dix ans durant, n'étudie pas, ne sort pas, reste couché par terre et regarde le plafond.

Ou comme ledit Tomek Beksinski qui ouvre le robinet de gaz et attend. Une étincelle fait sauter l'étage entier et Tomek, tout en sang, vient réveiller ses parents, à trois heures du matin, pour leur annoncer qu'il s'est « raté ». Le reste du temps, il vit à leurs crochets comme un morpion et les traite comme les nazis traitaient les nouveaux arrivés au camp de concentration.

« Quelle corvée ! m'a dit un jour un jeune ami. C'est demain samedi et il va falloir que je rende visite aux vieux ».

\* Enfin vient l'âge adulte.

C'est le temps de la supposée aide du fils à son père, vieillard impotent (sous-entendu : moi).

D'abord, je n'ai pas envie d'y penser et de préparer à l'avance le déroulement de ma déchéance.

Puis, en matière d'affection, d'aide et de soins aux vieux parents, j'ai quelques exemples peu édifiants qui ne quittent pas ma mémoire. Cette fois-ci, je commencerai par moi-même.

Où étais-je quand mon Père mourrait ? A Paris. Lui, à Lodz. Six mois avant sa mort, je suis venu en Pologne pour lui rendre visite, mais c'était pour me dire ensuite :

« Il valait mieux ne pas y aller. Il valait mieux ne pas le voir diminué et mourant ».

Voilà tout ce que les derniers mois de la vie de mon Père m'avaient inspiré. Pour le reste, je me suis contenté de donner de l'argent à mon frère Antoni, pour qu'il s'occupe de Papa et ainsi me dédouane de mes remords.

Certes, deux ans avant la mort de mon Père, je l'ai hébergé chez moi, à Marly, dans notre petit appartement, six mois durant car la situation

énergétique en Pologne était tellement catastrophique qu'il craignait de mourir de froid si l'hiver devait être rude. Mais Dieu me préserve de me trouver un jour à sa place. Dieu me préserve de subir ce que je lui ai fait subir en ce temps-là. J'étais odieux.

Un acteur de notre connaissance, à Lodz, n'a pas eu ces scrupules. Il a simplement placé sa mère dans un hospice. Comme elle résistait trop longtemps, il la transférait à l'hôpital. Là, dans les conditions polonaises d'hygiène et de soins, elle était assurée de mourir en quinze jours et cela n'a pas manqué.

Voilà.

\* Si c'est cauchemardesque, faux, excessif ? Si je ne vois que le mauvais côté de la chose ? Si Ania est une fille exemplaire, tout comme sa soeur Krysia ? Si leur mère est sans ressource propre mais qu'elle ne manque de rien grâce à l'aide et au respect que lui témoignent ses deux filles ? C'est vrai.

Si le fils de Wojtek, est un garçon de treize ans bien élevé, affectueux, excellent sportif et bon élève ? C'est vrai aussi.

Plus même : si je me forçais un peu, je trouverais encore trois ou quatre cas similaires ou en tout cas encourageants.

Alors ?

Alors tout d'abord ces cas-là sont rares. Ensuite, qu'est-ce qui me garantit que la chance sera aussi de mon côté ? A quoi bon courir le risque alors que je ne ressens pas le besoin de le courir, et n'ai pas reçu l'ordre de le courir ?

Et ce disant, j'ai tout dit.

IV) Tout ? Presque.

Car il y a deux choses que j'ai cachées et qui sont de taille. Celles qui se tapissent au fond des autres choses et qui les commandent toutes.

\* L'une c'est que j'ai peur de moi-même dans le rôle du père. Plus même : j'ai la certitude que je serais un mauvais père. Un père despotique, un père violent, un père excessif et coléreux. Un père qui aurait honte de lui-même.

Car je n'ai jamais eu d'autorité naturelle suffisante pour me faire obéir spontanément. Je me ferais alors obéir par la force et par la violence. Un père aux antipodes de mon propre Père. Et c'est peut-être là, la plus importante des raisons ? Si mon Père n'était pas calme, fort, indulgent et réfléchi, qui sait, j'aurais été peut-être moins draconien à mon propre égard dans son rôle supposé ?

\* L'autre chose, c'est qu'au-delà du dégoût que je me serais sûrement inspiré en tant que père, je me ferais un ennemi qui me haïrait. Un de plus. Un petit être qui, d'abord dans l'oreiller, se dirait en pleurant : « Je hais mon papa ».

Quand il aurait douze ans, il ferait sa première fugue en jurant de se venger de « ce con » quand il sera grand. A dix-huit ans, il me dirait : « Tes éternelles leçons, tu peux te les mettre dans le trou du cul. J'en ai rien à branler. Je fous le camps ».

Et il serait parti, à notre grand soulagement mutuel et au désespoir de Ania.

Non, non et non !

J'ai assez des conflits dans mon entourage, dans mon travail, dans ma vie. Et des gens qui me veulent du mal aussi. Alors m'en créer un volontairement et devoir le subir vingt ans durant ou plus, « non, merci ».

Concluons donc. Pas d'enfants ?

Entendons-nous : pas d'enfants dans la situation actuelle.

Que pèseraient, en effet, toutes ces « raisons », ces obsessions et ces hantises face à un petit battement de coeur, face à un sentiment, face à une envie ? Les miens bien sûr, mais surtout ceux de Ania ?

Car je ne suis pas seul à décider. Et si une nuit elle me réveillait avec une folle envie ?

« Dessine-moi un mouton », me dirait-elle.

Que voudriez-vous alors que je fasse sinon de lui dessiner tout de suite un gros, gros mouton, pour qu'elle fasse de beaux rêves ?

25 X 87

*PS : ma méchanceté jubile et ma mauvaise conscience trouve un prétexte supplémentaire d'apaisement.*

*Un an et quatre mois se sont passés depuis que j'ai écrit la présente « note ».*

*Cet après-midi, mon ami Wojtek est venu, avec sa femme, nous rendre visite. Nous ne les avons pas vu ensemble depuis un an.*

*Avant de venir la femme de Wojtek avait prévenu Ania par téléphone :*

*« Evitez toute conversation sur l'école de notre fils ».*

*Tu te souviens bien, Ami, que j'avais cité le fils de Wojtek comme l'un des trois ou quatre enfants « positifs » dans mon entourage. A l'époque, il ne correspondait pas à mon sinistre puzzle des « enfants-monstres ». Il y correspond à présent.*

*« Il a raté son année et redouble », dit Wojtek au milieu du repas.*

« Et alors ? » je réponds déçu car je croyais que c'était bien plus grave que cela.

« Attends, tu ne sais pas ce qu'il a fait. Sa femme se mêle de notre conversation et commence à pleurnicher. Nous étions souvent convoqués à l'école par ses professeurs qui voulaient nous prévenir qu'il ne travaillait pas. A chaque fois qu'il devait nous montrer son carnet scolaire avec une convocation, il contrefaisait la signature de son père pour ne pas nous mettre au courant ».

« Et alors ? je répète toujours étonné que ce ne soit que cela. A son âge je faisais mieux ».

« Il imitait si bien la signature de son père, poursuit la femme de Wojtek, qu'aujourd'hui on ne peut plus distinguer l'une de l'autre. Puis il a falsifié son certificat scolaire et nous l'a présenté joyeusement en nous annonçant qu'il avait réussi l'année alors qu'il l'avait ratée. Tout ceci pour pouvoir partir tranquillement au ski avec son père. Il est allé jusqu'à écrire une fausse lettre émanant soi-disant de moi où je demandais à la directrice de son école de l'indulgence à son égard étant donné la difficile situation qui règne chez nous, à la maison. Il passe tout son temps aux Halles avec trois types dévoyés. Pour quand la drogue ? »

Elle a le visage couvert de boutons, l'air fatigué et vieilli. Ses dents de devant sont dans un état lamentable.

Après notre promenade dans le parc ils nous quittent. Ania me raconte alors ce que l'autre lui a confié, quelques instants auparavant, lorsqu'elles marchaient toutes les deux devant nous :

« Mon fils hait son père et quand Wojtek sort de l'appartement, il hurle : « Je ne veux plus voir sa sale gueule ! Qu'il déménage ! Je ne peux plus supporter cet égoïste ! »

« Dieu, quelle chance que nous n'ayons pas d'enfants ! » me dit Ania à l'oreille et elle m'embrasse.

Sachant que je suis actuellement à Varsovie, Nyczek est venu de Cracovie pour me voir.

Affable, amical à vomir. Il manie à la perfection mon arme favorite quand je sens quelqu'un bien plus fort que moi : la franchise, la voix calme et l'aspect sympathique.

Sur le même ton, avec en prime des assurances de mon « admiration » pour ses écrits, j'ai refusé tout ce qu'il m'avait demandé.

Mais tout d'abord, je lui ai rendu son texte « adapté » par moi. Oui, « adapté » lui ai-je dit après en avoir changé le titre, l'introduction et la conclusion, sans parler du reste que j'ai remanié de fond en comble tellement c'était confus et mal transcrit par sa traductrice.

Ce qui m'a valu de sa part d'abord un refus de le voir publier dans la version française que je lui ai donnée. Lorsqu'ensuite je lui ai proposé de la cosigner, il m'a fait une réflexion de bon sens : « Seuls les livres de cuisine s'écrivent à deux ».

On va voir si c'est chez lui une conviction profonde. Car maintenant, je détiens la clé de la réussite de l'album que les éditions Arkady vont publier sur Beks et dans lequel le texte de Nyczek devra être publié.

Ulcéré par sa réflexion (comme si lui ne pouvait pas l'être autant et plus que moi pour la façon dont j'ai traité son texte...), j'ai soumis en effet le prêt des ekta des tableaux de Beks, que je suis seul à posséder et dont il a absolument besoin, à la condition qu'il accepte mon « adaptation ».

A la fin de notre entretien (petit déjeuner d'affaires à l'hôtel Forum), Nyczek a exprimé le désir de m'accompagner à la gare. C'était pour m'adresser au dernier moment une demande « personnelle » d'autoriser Beks à vendre, par son intermédiaire bien entendu, un tableau à l'une de ses clientes, une Anglaise « très sympathique, je vous assure ».

En le prenant par le bras, très cordialement, je lui ai conseillé :

« Adressez-la à moi. Mes prix sont tout à fait compétitifs ».

Et je lui ai souri pour le remercier de m'avoir si gentiment tenu compagnie.

18 VII 1986 Varsovie

## PILISZEK

Style américain, l'air décontracté, monsieur le directeur Piliszek de la maison polonaise d'édition Arkady roule des mécaniques.

« Mademoiselle, passez-moi M. Nyczek à Bieszczady. Voulez-vous aussi retenir trois couverts au restaurant *Pod retmanem* ? J'ai invité monsieur Dmochowski et madame la Rédactrice en chef à déjeuner. Que le chauffeur nous attende à deux heures précises ».

Je me tords.

D'abord parce qu'il me traite en riche homme d'affaires alors que je n'ai pas un sou. Si l'exposition ne marche pas, je deviendrai définitivement et irrémédiablement insolvable. Pauvre Piliszek, s'il le savait...

Ensuite parce qu'il s'agit d'un tout petit projet, celui de ma participation à la publication, par la maison d'édition Arkady, de l'album sur Beks.

Enfin parce que je sais que derrière les airs que prend mon interlocuteur ne se cache rien de solide. Rien d'autre que les complexes polonais de management à l'américaine et la misère des moyens matériels plus lamentables encore que la mienne.

La frime crève les yeux : Nyczek est à un endroit de la Pologne où l'on manque encore d'électricité, et que dire du téléphone, chose si rare en Pologne. La voiture qui nous attend en bas est une petite Fiat Polski cabossée et rouillée de partout. Le restaurant est minable et je n'arrive pas à couper la viande tellement elle est dure.

Cela me rappelle comment, un an auparavant, j'avais négocié avec le Film Service leur participation à la production de mon film.

Leur directeur - je crois qu'il s'appelait Raczek - m'a amené dans le meilleur restaurant de Varsovie, Victoria, mais n'avait pas les moyens de m'inviter dans la salle. Nous sommes donc restés dans le hall. Il était entouré d'un staff de deux secrétaires et de deux vice-directeurs qui avaient des chaussures usées et les doigts tachés de stylo-bille. Il me proposait sur un ton assuré et supérieur :

« Nous pouvons encore vous faire trois mille cassettes vidéo. Cela vous intéresse-t-il ? Et cinquante copies de votre film, ça vous intéresse ? Nous pouvons nous charger de vous faire des cartes postales et des affiches, car nous tenons à entrer sur les marchés occidentaux ».

« Mais, Messieurs, je leur répondais, je suis un simple particulier. Vous n'entrez pas avec moi « sur les marchés occidentaux ». Je ne fais qu'un tout petit film et trois copies me suffiront amplement ».

« Ça ne fait rien », me répondait-il imperturbable et il continuait à aligner ses propositions grandioses.

Propositions suivies trois mois après d'un travail de qualité tiers-mondiste : pellicule rayée, caméra rouillée, délais dépassés, et à la fin, une demande discrète d'un vice-directeur dont je ne me souviens pas du nom, faite « en privé » de trouver à sa fille à Paris une place de femme de ménage dans une « maison bien ».

Le dérisoire de ces messieurs n'a d'égal que ma gêne de jouer avec eux la comédie des mendiants qui se croient rois.

« Le rêve américain ». C'est-à-dire le rêve polonais.

Sur le fond, Piliszek ne peut pas encore me dire le prix que me coûtera la participation à l'édition de l'album. Il doit le demander aux Yougoslaves. Car il te faut savoir, Ami, qu'il est impossible d'imprimer en Pologne un album de qualité suffisante pour qu'un seul exemplaire puisse se vendre en Occident. Il leur faut donc faire appel aux Yougoslaves. Mais les Yougoslaves doivent avoir la même notion de ponctualité que mes compatriotes : depuis des semaines, ils ne sont pas en mesure de me proposer un devis précis.

Dans quelle galère je m'embarque ! Et tout ceci parce que je manque d'argent pour faire l'album moi-même.

Oh ! misère qui épouse la pauvreté se jurant à deux de conquérir le Pérou !



19 VII 1986 Varsovie

## REALITE

Après les embrassades, la grisaille de la réalité a rappelé son existence.

Combien de fois me suis-je pourtant dit : si ce ne sont les gestes, du moins les attitudes ne sont pas le fruit du hasard ni de malentendu. Il ne suffit pas de « s'expliquer » pour voir l'autre changer. Le caractère propre, l'agressivité naturelle, l'égoïsme profond, les intérêts permanents reviennent au galop au lendemain d'une nuit de 4 août. Mes émerveillements sur l'amélioration de nos rapports avec Beks et sur la sympathie retrouvée n'ont ainsi duré que l'espace de trois jours.

J'arrive hier chez lui pour y attendre l'arrivée des caisses dans lesquelles les tableaux partiront pour Paris.

J'ai payé ces caisses ce matin même en graissant la patte à Mme Kania, l'employée réceptionniste de l'entreprise Hartwig, où elles ont été construites. Sans ce bakchich, je ne les aurais pas eu.

En attendant leur arrivée, je tombe sur un petit papier qui se trouve sur le bureau de Beks, et sur lequel sont inscrites les dimensions qui ont été communiquées au menuisier de Hartwig. Je reconnais l'écriture de Rymza qui a dressé ce papier sur indications chiffrées de Beks. Je le compare avec celui que j'ai dressé moi-même après avoir mesuré tous les tableaux. Et qu'est-ce que je constate ? Une ânerie. Les caisses devaient être de deux centimètres et demi plus larges que les tableaux pour éviter tout risque d'ennui au cas où elles ne seraient pas parfaitement rectangulaires. Or, en consultant le petit papier remis au menuisier par Rymza, je m'aperçois qu'il a oublié de lui signaler cette marge de sécurité. Quant à Beks, il a oublié de vérifier ce que Rymza a écrit. Au mieux donc les caisses seront « ric-rac ». Au pire, c'est-à-dire si le menuisier a commis une erreur, fût-elle de deux millimètres, les tableaux n'y entreront pas. Et si les tableaux n'y entrent pas, je ne sais pas pourquoi je suis venu à Varsovie. Car ce n'est pas pour autre chose que pour expédier les tableaux que j'ai fait ce voyage.

Les attitudes sont les attitudes. Elles ne sont pas, dis-je, comme le sont parfois les gestes, le fruit du hasard, d'erreur, de malentendu ou d'ignorance. Et c'est aussi vrai de mon côté que du sien. Car, comme un chien dressé sur un signal sonore, obsédé par mon exigence du travail bien fait, je lance entre les dents, sans même m'en apercevoir :

« Les mains des autres sont légères mais incertaines ».

Je veux dire par là que j'ai commis une bêtise en me déchargeant sur eux de cette tâche. Car me voilà à présent dans l'ennui.

Et puisque nous sommes ce que nous sommes et pas autre chose, Beks à son tour retrouve son réflexe naturel : rejeter le tort sur les autres. C'est chez lui automatique : rejeter la responsabilité sur son interlocuteur ou sur un tiers, en l'occurrence sur moi et sur Rymsza.

Cela m'agace et l'escalade commence. Par esprit de provocation, j'insiste de plus en plus lourdement sur leur responsabilité commune.

Sentant qu'il ne peut pas s'en tirer sans équivoque, Beks change de terrain pour transformer sa défense en accusation. Sans queue ni tête, il commence à faire allusion à notre conversation du 29 janvier 1986, lorsque je lui ai proposé de suspendre notre contrat. C'était à l'époque où, voyant qu'un étai financier se refermait sur moi, il me semblait que c'était la seule solution honorable qui préserverait ses propres intérêts.

« Alors, comme ça t'as voulu rompre ? » lance Beks.

« Non, j'ai simplement voulu suspendre notre accord pour que tu puisses pendant un temps recommencer à vendre tes tableaux en Pologne et ne pâtisses pas de ma mauvaise situation financière. Mais surtout, je ne vois pas de rapport : nous parlions tout à l'heure de Rymsza et des caisses mal faites ».

« Non, non, tu as voulu rompre. Je ne comprends pas, à quoi bon inscrire solennellement noir sur blanc nos obligations si c'est pour les bafouer le lendemain ».

« Je répète que je ne vois pas de rapport avec Rymsza et avec notre problème de caisses mal mesurées. Et puis combien de fois dois-je te dire que je n'ai jamais voulu rompre avec toi, mais seulement suspendre notre contrat, le temps de me « retourner » financièrement sans que tu en sois gêné ? Je t'ai proposé de te restituer quelques tableaux, six je crois, pour que tu puisses les vendre par l'intermédiaire de Nyczek ou de Wahl et ainsi n'avoir pas à partager mes problèmes d'argent. Pourtant, je me faisais ainsi à moi-même un croc-en-jambe en approvisionnant mes concurrents. Tout ça justement pour ne pas rompre ».

Le charme est définitivement rompu. Plus d'embrassades et plus d'assurances de sympathie.

Une heure après, les caisses arrivent.

Immédiatement, et sans nous adresser la parole, nous faisons un essai. Effectivement, le menuisier les a faites « ric-rac ». Les caisses n'ont pas de marge. Mais les tableaux y entrent. Juste, mais sans difficulté.

L'ambiance se détend.

La bile, même séchée, reste brûlante. Et la question est toujours là : où est la place pour l'espoir ?

Comment croire qu'une « franche explication » sert à quelque chose ?  
Comment espérer que les oppositions disparaîtront à force de dialogue ?

On reste ce qu'on est, et la meilleure volonté n'est qu'une fine couche de vernis qui pète au premier battement de notre méchanceté innée.

Et, à nouveau, nous nous embrassons tendrement...

Il est assis sur son tabouret devant le chevalet, ou bien de l'autre côté de son bureau sur la chaise. Moi, à ma place habituelle, le regard fixé sur les deux tableaux qui se trouvent derrière lui (la voiture sur un buisson et le personnage s'en allant dans les feuilles d'automne), plusieurs heures de suite je sirote mon thé. Nous nous faisons à tour de rôle de tendres confidences et de touchants reproches.

Tout ceci est enregistré au magnétophone. Cette fois-ci, c'est moi qui l'ai demandé. Il est donc inutile d'en faire un compte rendu. Avec cet enregistrement, on ne me fera pas le reproche de fabuler.

L'espoir a retrouvé une place dans nos relations et les tentatives de s'expliquer ne sont peut-être plus vaines. En effet, notre agressivité réciproque semble en partie du moins provenir des silences et des malentendus qui se sont accumulés entre nous.

Oh, en petite partie. Mais quand même...

Je suis donc plus satisfait que les horizons se soient éclaircis, que honteux de devoir me contredire à un jour d'intervalle. Car après avoir proféré hier un définitif « cet homme ne changera jamais », je suis forcé de lancer aujourd'hui un « tout n'est peut-être pas perdu ». Mon opinion sur lui ne s'évanouira pas sous l'effet de quelques heures de cordialités. Pourtant, cette explication a été utile.

Tout est dans tout. Bien entendu. Mais ce sont les proportions des choses qui comptent, leurs rapports et les moments où elles se manifestent. Je maintiens donc tout ce que j'ai pu dire jusqu'alors sur Beks, car je crois qu'il est bien tel que je le décris dans ces « notes ». Dans mon esprit toutefois ses défauts sont aujourd'hui moins gênants. Les moments où ils se manifestent laissent des passages moins détestables. Ces éléments dans leurs rapports avec d'autres semblent actuellement constituer un tout que je peux accepter.

Quels sont-ils ?

Mis à part quelques esquisses (cf la « note » du 31 mai 86), je n'ai jamais essayé de réunir mes observations et mes jugements sur lui. J'ai envie de le faire à présent :

## I) Quels mobiles l'animent ?

1) Je vois qu'il se désintéresse de la célébrité. Du moins de la « célébrité » au sens courant du mot.

Il ne tient pas à être une vedette, une star ou « l'homme dont on parle ». La « grandeur » à laquelle il aspire est « totémique ».

« C'est seulement Picasso qui a réussi ce truc avec la célébrité », m'a-t-il dit un jour. Ce qui permet de mesurer le renom auquel il pense.

De même, il ne tient pas à l'opinion du large public. Celui dont il convoite l'approbation se compose de ceux qu'il appelle des « prêtres » ou des « gardiens du temple ». Ce sont des critiques d'art « qui comptent » (c'est son expression favorite), les conservateurs de grands musées en Occident, des collectionneurs internationaux, des propriétaires des galeries réputées. En un mot, le groupe des décideurs les plus influents.

Ses « prêtres » et « gardiens du temple » à lui sont innomés, abstraits et en quelque sorte « littéraires », sans chair et sans os, à l'état d'idées. Ils vivent tous loin, à l'étranger, sont mystérieux, écrivent des livres hermétiques sur l'art, dirigent de grands musées à Paris, à Londres et à New York, et achètent des tableaux chez Christi's et chez Sotheby's pour des millions de dollars. Parce qu'il ne les a jamais approchés, ils lui paraissent illustres et magnifiques. Il ne l'avoue pas, mais je déduis son désir de leur plaire de la façon remplie de piété dont il parle d'eux.

Quand je lui dis que, pour ma part, je les ai souvent côtoyés et que je peux lui garantir qu'ils sont aussi prétentieux, corruptibles, obséquieux à l'égard des artistes « confirmés » et arrogants à l'égard de ceux qui émergent à peine de l'anonymat que ceux qu'il a pu connaître lui-même en Pologne, il me répond avec une apparence de réalisme :

« Je le sais, tu as raison. Dans le monde entier, ceux qui étudient l'histoire de l'art pour devenir critiques ou conservateurs des musées, ce sont ceux-là mêmes qui n'ont pas pu faire d'études sérieuses, de médecine ou de droit car ils étaient trop cons pour cela. Mais c'est pourtant d'eux que dépend la sainteté. Ce sont eux qui canonisent les artistes ».

L'espoir de plaire aux « gardiens du temple » est pour Beks comme un amour impossible. Il est persuadé qu'ils lui resteront à jamais hostiles. Tout comme il les idéalise parce qu'il ne les connaît pas, pour la même raison il les démontre. La bataille pour conquérir leur estime est donc pour lui perdue d'avance. Sous cet aspect, Beks est pessimiste.

2) Le mobile suprême qui le pousse à peindre n'est pas de devenir célèbre, ni même de donner à sa vie un sens plus profond. C'est simplement l'envie de se faire plaisir.

Non, peindre n'est pas pour lui une « mission » à remplir. Dans cette affaire (comme dans cent autres !), Beks est égoïste. Il peint pour lui-même.

Ce qui lui permet de rester lui-même, sans faire de concessions. Son égoïsme est le garant de son intégrité à l'égard du « monde de l'art ». J'y reviendrai tout à l'heure.

3) Mais il n'en a pas été toujours ainsi. Dans sa jeunesse, quand il ne connaissait pas encore le public et les décideurs culturels, Beks tenait à leur opinion. Avec sa nature craintive, toutefois, il ne cherchait pas tant leurs encouragements qu'il ne redoutait leurs critiques.

Ainsi, à ses débuts, il craignait qu'on puisse lui reprocher de ne pas évoluer.

D'une exposition à l'autre, il s'imposait donc d'« étonner », de « surprendre par la nouveauté ». Telle était à l'époque (et reste aujourd'hui encore) la mode parmi les « avant-gardistes ». Et à ses débuts, Beks était « avant-gardiste ».

Pour « surprendre » les critiques, ses travaux de jeunesse (essentiellement les dessins, car le plus souvent il dessinait à cette époque) étaient donc exécutés avec plusieurs techniques et dans plusieurs styles. Non, non, il ne s'agissait pas là des « recherches » maladroites d'un débutant indécis. Chacun de ces styles était abouti. Mais s'il y avait toujours là du « Beksinski » et de son univers habituel, ces travaux étaient très différents les uns des autres. Toujours pour surprendre et pour étonner par quelque chose de nouveau.

Aujourd'hui encore, il reste un peu de ces craintes. Il se reproche de ne pas « éclater avec une nouveauté » (*wystrzelic czymś nowym*) devant le public polonais. Car, prétend-il, je le pousse à continuer dans l'ancien style. C'est en partie vrai. Pour le reste, pense Beks, puisque Paris ne le connaît pas du tout et ne risque pas de lui faire le reproche de se répéter, autant « réchauffer quelques vieilles côtelettes » (*odsmarzyc kilka starych kotletow*).

Pour en terminer avec la célébrité, Beks ne s'imagine pas le nombre de conversations dont il est l'objet. Il n'en a pas idée car il ne fréquente pour ainsi dire personne (j'y reviendrai par la suite).

Quand je lui demande comment il ressent sa propre popularité, il me répond :

« Et alors ? De toute façon, ça ne résout pas mes problèmes personnels... ».

4) Il ne faut pas en déduire, Ami, que Beks se désintéresse de ce que les gens pensent de lui.

Tout d'abord, il a honte de bien de choses. Ce dont je parlerai plus loin. Et ceci suppose déjà que l'opinion des gens lui importe.

Mais, surtout, il tient à se faire une image pour la postérité. Une autre image que celle que voudraient laisser derrière eux la majorité des hommes célèbres.

L'originalité de Beks consiste en ce qu'il voudrait passer pour un homme modeste et normal. L'idée qu'on puisse retenir de lui le souvenir d'un orgueilleux imbécile, imbu de lui-même, l'inquiète. D'où certaines impatiences qu'il manifeste à propos de ce que j'écris, car il connaît l'existence de ces « notes ». Et si je l'y présentais comme un con présomptueux ? Je le vois souvent inquiet à cette idée.

Il sait qu'il passera dans l'histoire. Mais il aimerait y passer à sa manière. Les autres voudraient s'y inscrire comme des gens glorieux, intelligents et talentueux. Lui tient à passer pour simple et modeste.

5) S'il y a du grandiose dans sa peinture, il n'apparaît pas du tout dans ses démarches quotidiennes ni dans ses calculs. Encore moins il n'apparaît dans les conversations sur son travail.

Il ne considère pas ses tableaux comme des « oeuvres », ni son travail comme une « création ». Ils sont pour lui plutôt des moyens de donner libre cours à son imagination et une façon de se faire plaisir spirituellement.

Ce n'est pas une pose chez lui, ni une fausse simplicité, que d'appeler son travail une « production » et ses tableaux des « travaux ». Quand il juge leur valeur marchande, il le fait tout d'abord en heures de travail qu'il leur a consacrées, comme le ferait un artisan ou un ouvrier. « Ça m'a coûté énormément de boulot », dit-il quand nous nous disputons sur leurs prix.

Il y a encore un an, je croyais qu'il jouait la comédie. Aujourd'hui, je sais que s'il s'y trouve incontestablement une part de jeu, c'est plutôt pour ne pas décevoir son interlocuteur qui est toujours émerveillé par tant de modestie...

Non, Beks n'a aucune obsession messianique de donner des leçons à l'humanité.

6) Il considère ses tableaux comme des objets familiers qu'il aime et dont il a du mal à se séparer. Mais cela s'arrête là. Il aime peindre des tableaux non pas par souci d'influer sur le cours de l'univers, mais par désir d'avoir à côté des objets familiers dont il serait le père. Fier de les avoir engendré, il veut les garder à la maison. Mais il est conscient qu'un jour ils partiront dans le monde faire leur propre vie.

7) Ce plaisir à travailler et à engendrer des « animaux domestiques », comme il les appelle, du moins ceux qu'il garde pour lui, ne doit, selon lui, pas devenir une « corvée ».

Il fuit donc tout ce qui pourrait donner à sa création l'aspect d'une commande, d'un ordre à exécuter ou d'une tâche confiée (j'y reviendrai tout à l'heure).

II) Maintenant, à propos de l'argent. Car l'argent est le plus puissant moteur de tous ceux qui l'animent.

1) J'ai souvent écrit :

« Dieu, si Beks se rendait compte du précipice financier au bord duquel je me trouve... ».

Je constate à présent qu'il s'en rendait compte et était paniqué à l'idée d'y être entraîné.

Il prétend ne pas avoir d'appétit immodéré pour l'argent, mais il veut avoir la certitude qu'il n'en manquera pas un jour. Il est de ceux chez qui cela devient obsessionnel. Il m'a avoué qu'il y a un an déjà, il s'était mis à redouter ma faillite :

« Je t'ai menti, m'a-t-il confié hier. C'est parce que je croyais que tu allais mordre la poussière que je t'ai proposé l'an dernier l'achat « en masse » (il le dit en français) de plusieurs tableaux à moitié prix. C'était pour me faire un capital de secours au cas où tu m'aurais lâché après avoir tout perdu ».

C'est le vieux souvenir du temps où il vivait misérablement à Sanok qui le poursuit ainsi.

Le désir de vivre à l'aise (« *na luzie* »), c'est une autre de ses expressions favorites) est pour lui primordial, comme il le souligne. *Na luzie*, c'est à dire sans besoins financiers et sans craintes pour l'avenir. Il prétend que sans un capital derrière lui, il ne peut pas peindre, qu'il est paralysé par la peur de manquer d'argent.

2) En tout cas je constate qu'il n'a pas besoin de grosses sommes pour sa vie quotidienne. Son appartement est meublé modestement, sans bibelots et sans objets de valeur. Il ne part pas en vacances, ne joue pas aux cartes et ne boit pas (sauf de la bière). Sa nourriture est banale.

En revanche, il dépense une fortune pour des gadgets mécaniques et pour des disques. Oui, là Beks n'économise pas. Ou bien, disons plus précisément, « il n'avait pas l'habitude d'économiser ». Car dès l'instant où il s'est mis à craindre que je fasse banqueroute, il s'est mis à économiser et à s'interdire toute



dépense futile. Ce qui le remplit d'agressivité à mon égard, car tout en disposant (pour des conditions polonaises, s'entend) de sommes importantes, il n'ose pas y toucher.

3) Avant d'en terminer avec l'argent, deux mots sur un sujet connexe : sa générosité.

Il affirme prêter de l'argent aux gens. Qu'en est-il réellement, je ne sais pas. Un jour, en ma présence, l'un de ses proches, le peintre Schlabs lui a demandé un prêt. Beks s'est défilé prétextant qu'il n'avait pas d'argent, que ses dépenses étaient lourdes, que le dollar avait perdu de la valeur, etc.

Il se peut qu'il prête, mais probablement à sa seule famille. Car c'est une sorte de vengeance sur elle. Quand il commençait à peindre et ne gagnait encore rien, il était montré du doigt par ses cousins, tantes et oncles comme un pique-assiette vivant au crochet de ses parents.

En leur prêtant maintenant de l'argent, Beks a l'occasion de souligner combien les rôles ont changé et qui a finalement pris le dessus.

Il lui arrive de donner un tableau en cadeau. Il le redit à toute occasion et y trouve l'argument pour que je lui laisse cinq meilleurs tableaux de sa production annuelle.

Je sais avec certitude qu'il a donné quelques tableaux au professeur Noszczyk, après chaque opération qu'il lui a faite de son foie et de sa vésicule biliaire. Ainsi Noszczyk a une belle collection de ses travaux. Mais Beks donne-t-il réellement aux autres ? Je ne le sais pas et ne peux pas le vérifier. La seule chose que je puisse dire, c'est que, lorsqu'il m'en a offert un c'était sans conteste le moins réussi, techniquement défectueux (la peinture ne voulait pas sécher) et rayé à de nombreux endroits. C'est tout ce que je peux dire à ce sujet.

4) Pour en terminer avec l'argent : sa crainte principale, c'est le fisc. Il ne trouvera pas la paix s'il soupçonne que le percepteur puisse s'intéresser à lui. Souvent, dans nos conversations téléphoniques il évoque l'hypothèse où il serait convoqué à *Urząd skarbowy* (hôtel des impôts) pour rendre compte de ces revenus. Je préfère ne plus parler d'argent. L'attitude de Beks à son égard est l'une des choses qui m'agacent le plus. Si je devais poursuivre sur ce thème, j'irais sûrement trop loin et cesserais d'être objectif. Pourtant, si je me permets des attaques, des reproches et des invectives à son adresse dans des « notes » ordinaires, dans la présente je voudrais rester neutre. Car je sais que pour des gens qui ne l'ont jamais rencontré et qui voudraient savoir quelque chose sur lui, cette note sera une source d'informations.

### III) Sur ses sentiments à l'égard des autres et à l'égard de lui-même.

#### 1) Commençons par moi.

Je ne sais toujours pas s'il s'est fait sur moi une opinion arrêtée ou non. Il continue à me qualifier d'« associé » et non d'« ami ». C'est de cette manière qu'il s'exprime en parlant de moi à ses interlocuteurs.

Quand je lui demande s'il conclurait une nouvelle fois le contrat qui nous unit depuis le début de notre connaissance, il me répond :

« Somme toute oui, car cette connaissance me rapporte des bénéfices ».

De même, il ne lui viendrait pas à l'esprit de me demander quoi que ce soit au sujet de ma vie, de ma santé ou de mon travail.

Et c'est pareil avec les autres, ceux qu'il qualifie de « proches ». Par exemple, il ne sait pas si Nyczek est marié, bien qu'il le connaisse depuis vingt ans. Simplement, il ne le lui a jamais demandé. Il ne posera à personne des questions sur sa vie.

Il prétend avoir fait ma psychanalyse (je me demande comment ?), mais esquive ma demande d'en révéler les conclusions. Elles ne doivent pas être flatteuses, probablement.

Au moins, il a confiance en mon honnêteté. C'est déjà pas mal avec son caractère soupçonneux. Au nom de l'« esprit réaliste », il soupçonne en effet tout le monde de toutes les bassesses possibles. Ainsi, par exemple, il a cru (et me l'a confié par la suite), que lorsqu'un jour je lui avais parlé au téléphone d'un futur « versement en dollars », c'était pour l'enregistrer au magnétophone et le faire ensuite chanter. Je t'explique en effet, Ami, qu'entre particuliers, toute opération en devises est interdite en Pologne et, dans le domaine de nos arrangements financiers, tout est illégal.

En revanche, il m'apprécie pour ma précision et pour l'organisation de mon travail.

« Un maniaque de la précision », l'ai-je entendu me qualifier un jour, lorsqu'il parlait à quelqu'un au téléphone.

Je reviendrai tout à l'heure à cette question de précision et d'exactitude, car c'est l'un de ses traits caractéristiques.

Il n'a aucune reconnaissance pour mes efforts.

D'abord, parce qu'ils ne vont pas là où il voudrait les voir se diriger.

Ensuite, parce qu'il estime que ce que j'entreprends est fait pour de l'argent et pour mon propre plaisir. C'est donc, selon lui, mon affaire et il n'a pas à m'en remercier ni à me manifester un sentiment quelconque de reconnaissance.

2) Mais derrière cette répulsion à montrer sa reconnaissance, même de pure forme, il se cache encore autre chose.

Il ne la manifesterait ni à moi ni à un Margonari ou tout autre, car cela nous autoriserait à lui demander un geste en retour. Et ça, il ne le veut à aucun prix. A aucun.

Il y a des domaines où cette peur de devoir manifester sa reconnaissance est chez Beks une qualité. Dans d'autres, cette peur devient un exécration défaut.

Dans un cas comme dans l'autre, elle lui vient de son égocentrisme et se transforme en névrose.

a) Ainsi, Beks ne s'est jamais laissé « acheter » par les apparatchiks du régime. Là où les autres artistes polonais se sont précipités sur des appartements et des ateliers que le Parti et l'Etat leur avaient offerts, lui n'a jamais rien demandé à personne. Et lorsque les communistes lui ont fait comprendre qu'ils lui offriraient volontiers quelque chose s'il le leur demandait, Beks s'est défilé. Ce n'est pas parce qu'il les déteste. Il est indifférent à leur présence. Mais c'est surtout pour ne pas leur donner l'occasion de lui demander un « geste » en retour. La crainte qu'il serait tenu de se montrer reconnaissant, de faire quelque chose sous leur dictée, lui est insupportable. Et il faut avouer que nos apparatchiks ont de drôles d'idées. Par exemple ils ont invité Beks à assister à des manoeuvres militaires. Sa présence devait servir de garantie morale de leur conformité avec les principes de l'Acte final d'Helsinki. Voilà quelque chose que Beks ne supporterait pas. Et il a refusé.

b) Il y a chez Beks un autre côté brillant de son égotisme, égocentrisme ou égoïsme (peu importe le mot car tout ceci tourne autour de son principe premier : moi). C'est quand ils le protègent de l'establishment culturel polonais.

J'en ai déjà parlé. J'ajouterai donc seulement que pour ne pas devoir à ces gens une quelconque reconnaissance et, à la fin, ne pas devoir peindre sous leur dictée, jamais il n'a demandé à un critique d'écrire un article sur lui. Jamais il n'a suggéré à une dame de la télévision de faire un reportage sur lui. Car dans un cas comme dans l'autre, il lui faudrait être reconnaissant. Au départ, cela supposerait l'obligation de leur donner quelque chose. Et à la fin, il faudrait peindre comme ils le désireraient. Et, là il ne pouvait pas en être question, ni de donner quoi que ce soit à qui que ce soit, ni de travailler sur ordre.

c) Mais il y a des domaines où cette répulsion à dire « merci » est moins brillante.

En voici l'exemple : ma belle-mère, personne de plus de soixante dix ans, en rentrant de Paris en Pologne, lui a apporté un jour, de ma part une centaine de disques compact. Lors du voyage, elle les a gardé près d'elle et les a tout le temps porté à la main. Le paquet devait peser huit kilos. Quand elle a enfin passé la douane à l'aéroport Okecie, à Varsovie, et voulait le lui remettre, Beks a indiqué au petit-fils qui était venu à la rencontre de sa grand-mère où était garée sa voiture. Puis il a mis le paquet dans son coffre à bagages. Il a jeté à ma belle-mère un « au revoir » et il est parti.

On pourrait imaginer qu'il l'a fait par goujaterie. Sûrement pas. Je le connais trop bien pour le soupçonner de mauvaises manières. C'est parce qu'il a eu peur de devoir lui dire « merci ». Et si, à la limite, la femme lui demandait de l'accompagner en voiture jusqu'à la gare des chemins de fer, car à Okecie, un taxi est rare ? Et si une conversation s'installait ? Il lui faudrait alors demander de mes nouvelles, la questionner sur son voyage et peut-être même lui demander où elle allait descendre à Varsovie et comment elle allait rejoindre son train pour Tomaszow. Après quoi il pourrait tomber dans son propre piège si elle acceptait son aide. Alors, il préférerait marcher à côté d'elle, crispé, sans dire un mot.

Je l'ai déjà dit à de nombreuses reprises, l'une des causes de sa névrose est la crainte de « devoir » quelque chose. En l'occurrence de devoir manifester sa reconnaissance ; de devoir dire à quelqu'un « merci » et de faire un geste pour récompenser un service rendu. Il en parle souvent, comme toujours avec sourire pour avoir l'air de plaisanter.

d) Tout comme il admet sans gêne, avec le même sourire que l'unique personne qui l'intéresse est lui et rien que lui.

Ces deux affirmations (la crainte de dire « merci » et l'égoïsme) se complètent, car l'une est la conséquence de l'autre. Le seul « je dois » que Beks soit prêt à réaliser est le « je dois » qui vient de lui-même. C'est la seule personne que Beks respecte.

Les gens qui exigent pour eux la totale liberté sont généralement des égoïstes. Ils sont toujours à l'écoute de leurs impératifs intérieurs, les seuls qui les font agir et les seuls auxquels ils sont prêts à obéir.

3) D'ailleurs, indépendamment de la question de la reconnaissance à l'égard d'autrui, Beks n'a pas d'amplitude de sentiments suffisante pour ressentir une profonde émotion positive à l'égard de quiconque.

Ainsi, son sentiment de camaraderie à mon égard est plat, comme il l'est à l'égard de tous, même s'il a appelé une fois Nyczek son « ami ».

Mais, de même, je ne l'ai jamais entendu exprimer de la haine à l'égard de quiconque.

Il est comme ci, comme ça, tiède.

Ce qui ne l'empêche pas de piquer des colères. Plusieurs fois il a détruit ses tableaux en les cassant en morceaux parce qu'ils lui résistaient, et ce après une semaine de travail dessus.

Il a raconté à Ania, comme toujours en riant de lui, qu'un jour il a failli étrangler sa femme parce qu'elle lui interdisait d'acheter un poste de radio dont il avait envie.

4) Il existe pour moi un paradoxe sur lequel je reviendrai plus largement tout à l'heure.

Je pense au paradoxe de ce Beks tiède, délavé de tout grand sentiment, modéré et distant, qui n'a probablement jamais aimé personne sauf sa femme et ne sait pas réellement haïr, et de l'autre côté sa peinture remplie à ras bord d'émotions puissantes, de sensibilité à fleur de peau et d'envolées pathétiques. Comment concilier d'un côté ce Beks froid, calme, peu enclin à compatir au malheur des autres avec tout l'amour et toute l'inquiétude pour le sort des humains qu'on retrouve dans ses tableaux ?

Celui qui ne connaîtrait que Beks, et n'aurait jamais vu ses oeuvres, penserait qu'il peint de petits paysages sympathiques comme le faisaient les impressionnistes. A l'inverse, celui qui connaîtrait seulement sa peinture tragique ne voudrait pas croire que leur auteur est un homme indifférent à tout et à tous.

#### IV) Sur sa famille et ses rapports avec elle.

1) Beks se rend compte que les problèmes affectifs de son fils Tomek sont en partie le résultat de sa propre incapacité de l'aimer. Ou plutôt de son incapacité de le traiter autrement que comme on traite une connaissance avec qui on passe une heure ou deux à bavarder, sans rien vouloir connaître de sa vie. Il m'a confié cela il y a déjà plusieurs mois, mais c'est maintenant seulement que je comprends ce qu'il voulait dire : il a engendré Tomek avec l'idée précise de se faire un « copain ». Il n'en a pas eu beaucoup dans son enfance et a souvent été nargué par ses camarades.

« Je savais qu'en faisant Tomek, je me condamnais d'abord à passer quelques années emmerdantes, mais qu'ensuite j'aurais un « pote ».

Il le voulait immédiatement adulte, et leurs rapports tout de suite intellectuels. L'enfance de Tomek, l'affection qu'il fallait lui témoigner, le

contact physique avec lui, tout cela était pour Beks « de mauvais moments à passer », après quoi Tomek deviendrait un être digne d'intérêt. Ce dont Tomek se venge aujourd'hui en se comportant à son égard avec brutalité, mépris et vulgarité.

Si un jour quelqu'un envisage de faire la psychanalyse des tableaux de Beks, il trouvera une partie de l'explication de l'ambiance qui y règne dans la tension qui domine les rapports entre Beks et son fils. Plusieurs gestes de Beks portent la trace de la peur de Tomek. A peine son fils entre-t-il dans l'appartement que la voix de Beks devient un chuchotement et ses yeux se plissent comme chez un chien qui craint d'être battu. Les hurlements, les claquements de portes, les menaces de suicide, le sadisme avec lequel Tomek fait régner la terreur à la maison, jour après jour, année après année, sont probablement pour quelque chose dans l'atmosphère angoissée des tableaux de Beks. Encore que lui-même constitue un terrain fertile pour ce genre de sensations. Sans quoi Tomek serait impuissant à martyriser son père et ses rages resteraient sans effet sur lui.

Il est aussi vrai que la mère de Tomek l'aime et que Beks aime sa femme. C'est pourquoi il ne flanque pas Tomek à la porte.

Il n'empêche que je vois souvent le père et le fils converser normalement. Celui qui ne fréquente pas leur maison ne devinerait pas, de leurs conversations, les conflits qui les opposent.

2) Beks ne parle pas de son père. Il m'a seulement fait comprendre qu'il aurait « donné beaucoup » pour que celui-ci vive encore.

« Il est vrai que mon père est mort à soixante-sept ans. Alors que ma mère a aujourd'hui quatre-vingt-sept ans et survivra sûrement à nous tous », a-t-il ajouté ironiquement.

3) Il est attentionné pour sa femme.

« Elle n'a pas eu exactement ce qu'elle attendait de moi et moi, je n'ai pas eu exactement ce que je voulais d'elle. Mais c'est très bien comme ça ».

Un amour visible les unit. A l'égard de son épouse, Beks se comporte différemment qu'à l'égard des autres : ses sentiments sont perceptibles. Ce qui, vu son caractère distant, surprend.

Un jour, sa femme nous a dit, à Ania et à moi : « Vous ne pouvez pas vous imaginer le bon mari qu'il est ».

Pour sa part, Beks m'a confié hier :

« Que faire si l'un de nous deux meurt ? Cette question nous angoisse ».

C'est le type même de couple qui, au fil des ans, se rapproche. Ils me font penser à mes propres Parents ou à nos voisins Wisniewski. Quand l'homme est

mort, à un âge très avancé, sa femme s'est suicidée en avalant une bouteille de teinture d'iode. Ils habitaient dans le même immeuble que nous, à Lodz, avenue de Kosciuszko, du temps de mon enfance.

4) En revanche, toute sa vie, Beks n'aimait pas sa mère. S'il s'occupe aujourd'hui d'elle avec sollicitude, alors qu'elle est impotente, couverte d'escarres et gît sans vie, il le fait par esprit de devoir et de réciprocité.

« Quand ma femme et moi n'avions pas un zloty, a-t-il répondu lorsque je lui ai demandé pourquoi il ne plaçait pas sa mère dans un hôpital, mes parents nous ont hébergés et nous ont nourris. Je dois le rendre aujourd'hui à ma mère ».

Il y a là aussi la recherche d'un alibi pour justifier les reproches qu'il a pu faire dans sa jeunesse à son père ; les reproches d'avoir refusé, pendant la guerre, d'héberger des Juifs.

« Comment pourrais-je continuer à lui en vouloir si moi-même je ne gardais pas ma propre mère chez moi quand elle en a besoin ».

Il éprouvait un vif sentiment de répulsion quand sa mère le touchait. Même, et surtout, quand il était enfant.

V) C'est un homme plein d'obsessions, de phobies, des manies et de névroses :

1) Il soutient que la décomposition des corps, les ruines, les os qu'il peint si souvent sur ses tableaux ne l'impressionnent pas. Bien qu'ils le poursuivent à l'évidence car il n'y a pas un tableau de lui sans qu'un petit crâne ou un tibia ne se cache quelque part.

Il affirme qu'il trouve picturalement plus intéressant de représenter la pourriture de la matière vivante que de peindre des fleurs colorées ou des enfants qui jouent au ballon.

Et ce n'est pas dans ces représentations-là qu'il voit la mort mais dans les êtres vivants. Quand il les touche, il a l'impression de se frotter aux cadavres en puissance. Il voit la mort dans la surabondance de la vie et, notamment, dans les plantes touffues qui poussent dans les cimetières. C'est pourquoi il peint des cimetières. Non pas parce qu'il y a des cadavres là-bas, mais parce que ces plantes en tirent leur sève et sont elles-mêmes la mort en suspens. Pour Beks, la mort dans ces endroits est dessus et non dessous.

Il éprouve une peur psychotique des araignées. Alors, dans plusieurs de ses tableaux, les objets sont couverts d'une couche de toiles d'araignées.

2) Il est miné par les névroses qui se manifestent dans tout ce qu'il fait. S'il doit penser avec insistance à quelque chose, s'il doit attendre quelque chose ou se sentir responsable devant les gens, il cesse de fonctionner.

a) S'il se rappelle qu'il respire, il étouffe.

b) Il suffit qu'il apprenne que je viens en Pologne et, tout de suite, il exige de connaître l'heure précise à laquelle je passerai chez lui. Car s'il ignore quand je me présenterai ou si je vais être en retard, il ressent des sensations gastro-intestinales.

Quand je viens à Varsovie même pour deux semaines, il met son travail de côté pour le temps de mon séjour. Car il ne peut pas se concentrer sachant que le lendemain, ou même dans cinq jours seulement, il devra interrompre le travail pendant deux heures pour me recevoir.

Il en est de même si les autres l'attendent ou bien s'il doit répondre de quelque chose devant eux : il a la diarrhée. Il ne pourrait pas travailler aux Beaux-Arts comme professeur, car il serait alors attendu trois fois par semaine par une cinquantaine d'étudiants et pourrait être en retard. Il ne peut travailler et plus généralement fonctionner que s'il est *na luzie* (libre de toute pression).

c) Je compte parmi ses névroses le fait qu'il ne montrera à personne, sauf à Tomek et à sa femme, un tableau en cours de création. Il redoute que quelqu'un exprime une réflexion, positive ou négative à son propos. C'est un homme indépendant, je l'ai dit et répété. Il ne cédera ni aux « prêtres » ni à ses admirateurs ou critiques et ne peindra pas sur ordre ni sur conseil. Mais une telle réflexion, même dite en passant, se logera quelque part dans son esprit et obsessionnellement lui reviendra pendant le travail. En essayant de la chasser, il « bousillera » le tableau. Rien ne sert de l'assurer que je ne dirai pas un mot, même d'encouragement. A chaque fois que j'entre dans son atelier, le tableau qui se trouve sur le chevalet est déjà couvert par un rideau amovible qu'il a installé exprès pour cela. Et si je viens sans m'annoncer, il me saluera rapidement dans le couloir et courra dans son atelier pour couvrir le tableau.

3) Il m'a avoué d'autres dégoûts, phobies et répugnances :

a) Par exemple, il déteste embrasser. C'est pourquoi, avec ironie, j'ai qualifié au début de cette « note » notre réconciliation de « tendres embrassades ». Car c'est justement ce qui lui ferait horreur. Même serrer la main de quelqu'un lui est désagréable.



b) Il n'aime pas les enfants et ressent une sorte de peur devant eux. Quand un gosse le gêne dans son travail en lui lançant des reflets de soleil dans la glace, il n'ose pas sortir sur le balcon pour l'apostropher. Il reste quasi-paralysé, arrête de peindre et supporte la gêne jusqu'à ce que l'enfant se lasse.

c) Les gens lui inspirent plutôt de la crainte et il ne désire pas être reconnu dans la rue. Il m'a confié que depuis qu'il est devenu une célébrité à Sanok et qu'on s'est mis à chuchoter sur son passage, la vie dans cette ville lui est devenue un peu plus désagréable qu'auparavant. Ce fut l'une des raisons de son déménagement pour Varsovie. Actuellement, il se plaint qu'à leur tour les voisins de son immeuble, rue Sonaty, commencent à le reconnaître et que cela le met mal à l'aise.

4) Il prétend le contraire mais je lui trouve des goûts masochistes.

Car il doit trouver du plaisir dans la souffrance pour se comporter comme il se comporte. Juges-en toi-même, Ami :

Pour pouvoir facilement se faire appeler par un malade, alors qu'il travaille dans une autre pièce, tout être normal se serait installé une petite lampe et au besoin une petite sonnette que l'autre pourrait actionner quand il en aurait besoin. Beks a installé au dessus de la porte de son atelier une ampoule de deux cents watts qui, en s'allumant, éblouit les yeux comme une lame de rasoir. En plus, il a installé une sonnette qui réveillerait un mort. Et comme sa mère l'appelle plusieurs fois dans la journée, autant de fois il sursaute sur son tabouret, comme électrocuté.

5) Puisque j'ai abordé le sujet de ses névroses, manies et obsessions, je ne peux, bien sûr, pas passer sous silence le thème du sexe où tout ceci s'épanouit :

a) Il m'a confié avoir été d'abord attiré par les rapports purement masochistes, accompagnés de violence physique, dont il serait la victime ligotée, gémissante de douleur et soumise.

Puis il s'est demandé pourquoi lui seul devrait être la victime. Les autres le pourraient autant, n'est-ce pas ? Et lui-même jouerait le bourreau.

Et à nouveau, son sens du ridicule lui a interdit de passer aux actes. Selon ce qu'il m'a dit, son sado-masochisme est resté purement fantasmagorique. Il se manifeste seulement dans sa forme artistique : d'abord dans les dessins, dans lesquels la narration sado-masochiste est directe, violente et agressive. Il suffit de regarder ceux qu'il a fait dans sa jeunesse. Leur motif le plus fréquent est

celui d'une femme nue qui cravache un garçon ligoté, dont l'énorme pénis est en érection.

Puis, bien plus tard, de façon plus indirecte, plus sublimée dans sa peinture. Car toutes ces plaies, ce sang, ces corps recousus, ces os tordus, ces personnages attachés aux poteaux, etc., tout ce qui se trouve sur ses tableaux repose sur un même socle : le sado-masochisme sexuel, l'excitation par la souffrance, par la torture, par le tourment.

b) Actuellement, sa vie sexuelle semble éteinte ou du moins refoulée. Il est vrai qu'il approche de la soixantaine. Mais surtout, il n'aime que les corps jeunes et éprouve du dégoût pour les femmes vieillies. Or, toujours par peur du ridicule, Beks n'oserait pas essayer de « draguer » une jeune fille. Pourtant, je sais par expérience que certaines femmes se laissent conquérir par un homme, même âgé, s'il est entouré de l'aura du succès.

c) Je suppose (je répète : je suppose) que sa sexualité est aussi refoulée car c'est un esprit névrotique et obsessionnel, et que la vue quotidienne du sexe d'une vieille, l'odeur nauséabonde du pus et de l'urine qu'il doit enlever plusieurs fois par jour de l'entre-jambes de sa mère mourante, se rappellent de façon obsessionnelle à lui dans les moments d'intimité.

« Depuis un certains temps, je suis presque impuissant et je ne bande plus », m'a-t-il confié dans les tout premiers instants de notre conversation téléphonique à mon arrivée à Varsovie.

#### VI) Quelques autres traits de caractère qui avoisinent les obsessions :

1) Il est précis et exact, car, plus généralement, c'est un perfectionniste.

a) Il le manifeste surtout dans le bricolage qu'il n'aime pas mais qu'il pratique.

Ces dernières semaines il a élargi son chevalet sophistiqué de cinq centimètres (les dimensions de son atelier ne lui l'autorisent pas plus). Dans la construction ainsi exécutée, il y a une fente d'un millimètre sur une longueur d'un centimètre. Il m'a avoué qu'après mon départ il ne se remettra pas tout de suite à peindre, car il lui faudra défaire toute cette construction compliquée tant la fente le gêne à chaque fois qu'il entre dans la pièce.

b) En bricolant, il a besoin, un besoin impératif, de visser. Il plante trois fois plus de vis que l'exigerait un travail solide. Il n'a jamais l'impression que l'objet soit assez résistant aux chocs. S'il le pouvait il construirait le monde en acier et en béton.

c) Autant il est désordonné et chaotique dans la conversation, autant dans son atelier règne l'ordre. Tout est à sa place, les pinceaux sont propres et rangés, il n'y a pas de saleté par terre, juste quelques semblants de négligence sur sa table car les lunettes, les feuilles de papier vierges et les crayons sont mis un peu par-ci, un peu par-là. Tout autour, sur les étagères qu'il a construites lui-même au millimètre près sont alignés des milliers de disques, des haut-parleurs, des magnétophones, des bandes magnétiques... Beks les ressort aisément, sans devoir chercher, car tout est aligné selon un ordre qu'il connaît par cœur.

Quand on compare cet atelier avec le désordre qu'on découvre généralement dans les ateliers des autres artistes, on a davantage l'impression de se trouver dans un laboratoire ou dans une cabine spatiale que sur le lieu de travail d'un peintre.

Il paraît que ses documents sont jetés en vrac, sans ordre aucun dans les tiroirs. Du moins il l'affirme et se promet de les classer quand il sera à la retraite. Mais je prétend que ce n'est que de la coquetterie et qu'en réalité il tient ses documents bien rangés. J'en veux pour preuve que lorsque nous nous disputons au sujet de telle ou telle des dispositions de notre contrat, il ressort sans difficulté mes lettres ou les divers avenants à l'appui de ses affirmations.

Quoi que... Les coupures de presse qu'il m'a prêtées pour les photocopier et pour en constituer un dossier pour mon exposition ont été effectivement amassées sans aucun ordre et j'ai dû passer au moins deux jours pour les classer.

d) Son tempérament précis, à la recherche de l'exactitude, typique des perfectionnistes, influe sur sa peinture.

Beks s'est toujours efforcé de peindre ses visions avec la précision d'un trompe-l'oeil. Lorsque j'ai mentionné dans nos conversations un peintre peu connu, Jerka, il a sursauté. Avec admiration, il a dit :

« C'est ce type qui est si précis... chaque brin d'herbe, chaque paille sont chez lui parfaits... C'est celui-là ? »

Il a réagi de même quand je lui ai parlé de Haussner :

« Il a été exposé chez nous, à l'ambassade d'Autriche. C'est un type extraordinairement précis ! Tout dans ses tableaux est parfait ! »

Lui-même donc « lèche » les siens et se reproche toujours la paresse de ne pas pousser la précision suffisamment loin.

2) Mais, actuellement du moins, Beks songe à changer de style. De plus en plus, il a envie de peindre des personnages brumeux, comme « bougés », où il n'y aurait pas de frontière nette entre le sujet et le fond. Il affirme que ses relations avec moi et mes émerveillements pour ces paysages fantastiques ont fait qu'il tarde à changer. Je répète que c'est surtout parce qu'à Paris nul ne connaît « l'ancien » Beks. Et il se permet donc de « réchauffer quelques vieilles côtelettes », comme il le dit.

Il n'empêche que de cette précision Beks en a parfois assez. C'est pourquoi il voudrait de plus en plus peindre comme Turner et de moins en moins comme les hyperréalistes américains.

3) Ai-je besoin d'ajouter que c'est un esprit calculateur ? Puisqu'il craint la surprise et un faux pas de sa part en réponse à une nouveauté soudaine, il tient à être prévenu de tout à l'avance.

En effet, il se méfie de lui-même et de ses éventuels concessions, gestes de générosité et manifestations de satisfaction inconsidérées. Alors il exige dans chaque discussion qu'on lui fournisse tous les éléments à l'avance pour pouvoir réfléchir avant de donner sa réponse. Et là, il se met à calculer. La nuit entière il cherche à prévoir tous les pièges, toutes les chausse-trappes, à mesurer ses bénéfices et ses pertes éventuelles. Puis il rédige ses réponses par écrit, une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à être sûr et certain qu'il n'a commis aucune erreur et s'est assuré un maximum de gains pour un minimum de coûts. Dans nos négociations quasi permanentes, cela donne parfois de sa part des textes de proposition si compliqués qu'il faut les lire à plusieurs reprises pour comprendre toutes les clauses, toutes les parades, toutes les conditions et toutes les précautions qu'il y a prises.

Bref, obsessionnellement, il craint la spontanéité. Exactement à l'opposé de sa peinture, où tout est le résultat d'un geste sans préméditation, naturel et libre de sa main. Un geste qu'il ne contrôle pas et ne cherche même pas à comprendre.

## VII) Ce qu'il aime dans l'art :

1) A en juger par ses références, ses auteurs préférés sont Kafka et Dostoïevski. Parfois, il mentionne Bruno Schultz. Aujourd'hui il ne lit plus rien, à part les journaux. A un moment de sa vie, il a aussi été sous l'influence

de « le Nouveau Roman » français de Sarraute et de Robbe-Grillet. Il appréciait dans leurs livres l'absence d'histoire romancée, de héros, de notion de temps et de succession des choses. C'est ainsi qu'il aurait aimé écrire lui-même et c'est ainsi qu'il a essayé d'écrire dans les années cinquante. Je lui ai demandé de me faire lecture de quelques bouts de sa littérature mais, après vingt minutes de celle-ci, j'ai « décroché ».

Il ne connaît pas Céline et c'est dommage, car il ne lit pas en français. Et je doute qu'on puisse traduire Céline non seulement en polonais mais en toute autre langue. Tout y est question de forme et reste intraduisible.

2) La peinture des autres ne l'intéresse pas et il prétend n'avoir jamais été au Musée national de Varsovie. A plus forte raison, il ne connaît pas les musées en Occident puisqu'il n'a jamais quitté la Pologne de sa vie.

Il ne va pas dans des expositions temporaires non plus, à moins qu'à mon passage à Varsovie, je l'y entraîne.

Rechercher dans sa peinture les influences des autres peintres est absurde. Il ne s'inspire de personne et son génie ne puise à aucune source connue dans l'histoire de l'art. D'ailleurs, il connaît très peu la peinture mondiale, et cela exclusivement à partir des cartes postales et des couvertures des disques. Il ne connaît à l'art des autres que ce qu'il a eu le temps d'entrevoir dans sa jeunesse quand circulaient en Pologne des reproductions noir et blanc de Bacon ou des sculptures de Moore. Il n'a jamais entendu parler d'Aldorfer et de sa « Bataille d'Ipsos ».

Mais ce n'est pas seulement le manque d'intérêt pour tout et pour tous qui le motive. Il a peur de trop voir et de trop savoir. Car sa nature de névrosé fait que s'il voit quelqu'un de plus habile que lui (et par « plus habile » il entend « plus précis »), cela le paralyse et lui enlève l'envie de peindre.

Un jour, l'un de ses admirateurs lui a amené l'album d'un Suisse je crois. De l'avis de Beks, ce Suisse peignait mieux que lui les sombres paysages avec l'ouverture sur un autre monde, clair et radieux. En son temps, Beks en a peint un certain nombre. Je les trouvais magnifiques. A plusieurs reprises je lui ai demandé d'en faire encore quelques-uns. Il m'a toujours répondu qu'après avoir vu que quelqu'un le faisait mieux que lui, l'envie lui était passée de continuer. Plus même - cela l'a paralysé, et depuis ce temps-là il n'est même plus capable de peindre un tel paysage.

Car il est perfectionniste. Et la conviction que dans un domaine donné quelqu'un est plus performant que lui bloque l'un des moteurs de son travail : le désir d'être parfait (ou encore mieux : de ne pas essayer des critiques).

De plus, il est névrotique et craint qu'on puisse l'humilier en lui indiquant quelqu'un de meilleur que lui. Ou pire encore, qu'on puisse le soupçonner de le copier. Cela lui enlève toute envie de continuer.

Les autres arts ne l'intéressent pas sauf le film et, bien entendu, la musique sans laquelle il ne peut pas peindre.

3) Je passe sur la musique car moi-même je n'y connais rien et ne sais rien dire d'intéressant sur Beks dans ce domaine. D'ailleurs les autres ont déjà abondamment parlé et écrit sur sa passion pour la musique et je n'inventerai rien de nouveau. En tout cas, quand je lui ai demandé d'enregistrer pour mes archives, sur bande magnétique les oeuvres qu'il préfère de divers compositeurs en les écoutant je n'y ai pas retrouvé l'atmosphère grandiose et pathétique de ses tableaux. Jamais je n'aurait pu déduire de sa musique préférée le genre de peinture qu'il faisait.

4) En revanche, je sais que dans sa jeunesse il espérait devenir metteur en scène de cinéma. Mais son père, pour lui faire acquérir un métier « sérieux » l'a obligé à entreprendre des études d'architecture pour lesquelles Beks n'avait pas de vocation.

Dans les films, il apprécie la même chose que dans la littérature : c'est-à-dire la forme. De préférence il voudrait qu'il n'y ait pas d'action du tout. L'action le dérange. Le plus souvent, il en revient à Fellini et plus particulièrement à la scène de *Roma* dans laquelle, dans une ambiance apocalyptique, sur l'autoroute, dans des bouchons, les camions gigantesques de l'équipe du film rentrent du tournage, dans les bruits des klaxons, sous l'orage, parmi des prostituées qui se chauffent près des feux sur le bas côté, etc.

Il ne connaît pas *L'année dernière à Marienbade*. Je crois que ce film merveilleux lui plairait par sa recherche de pure forme et par son atmosphère étrange.

Je lui ai demandé si, au cas où un jour je réussissais à réunir l'argent nécessaire pour tourner un film, il accepterait de le mettre en scène. Je l'ai assuré qu'il serait libre de choisir le scénario, les acteurs, les décors...

Il m'a donné la réponse conforme à tout ce que je savais de ses mobiles et de ses blocages. Je pense au perfectionnisme et à ses névroses.

Perfectionnisme car il n'accepterait pas de faire un film avant de connaître le métier de metteur en scène à fond. Tout comme il n'accepterait pas d'écrire quoi que ce soit sur la musique (chose vers laquelle je l'ai aussi poussé) tant qu'il ne percerait à jour le métier de critique d'art.

Névroses car sachant que chaque minute de tournage coûte plusieurs milliers de francs, il serait paralysé à l'idée qu'il puisse se trouver en panne d'inspiration et dilapider l'argent du sponsor. Cela le bloquerait au point qu'il ne pourrait rien tourner du tout.

#### VIII) Son érudition et sa culture générale :

1) Il ne parle aucune langue mais « baragouine » un peu l'allemand, essentiellement parce qu'il en a besoin pour ses achats de matériel d'écoute de la musique et autres gadgets électroniques.

Il en souffre et en a honte. Cette honte et cette peur de l'humiliation de se trouver dans un pays dont il ne parlerait pas la langue expliquent (parmi d'autres raisons) son refus constant de partir à l'étranger. Je l'ai souvent invité à venir en France, en l'assurant que je prendrais sur moi tous les frais de leur voyage à deux. La crainte de se couvrir de ridicule par son ignorance de toute langue étrangère a été plus forte que l'envie de faire les magasins (sûrement pas les musées, qui ne l'intéressent guère) pour s'acheter tous les gadgets mécaniques qu'il ne peut pas acheter en Pologne. Alors il a refusé.

Sa honte de ne pas parler des langues étrangères se manifeste aussi par des expressions latines, anglaises et françaises dont il truffe ses conversations et ses lettres. Comme s'il voulait par leur emploi interdire à quiconque de concevoir de doute sur son infirmité.

Mais son sens prononcé du ridicule fait que devant les personnes qui savent son ignorance des langues, quand il faut prononcer un mot étranger dont la prononciation est simple et communément connue en Pologne, il le fera volontairement phonétiquement ou de travers. Ainsi personne ne le reprendra car tous penseront qu'il plaisantait et, à dessein, jouait l'inculte.

2) Dans une conversation ordinaire, il ne sait pas clairement formuler ses pensées. Il se perd dans des digressions, ne revient plus à l'idée principale et, en général, ne sait pas construire de phrases complètes et simples.

a) Il n'empêche que c'est un agréable compagnon de conversations, drôle et sympathique. Passer avec lui dix heures à papoter est un plaisir sans fatigue.

Il a été lui-même surpris quand il s'est rendu compte avec l'âge que les gens se taisaient quand il ouvrait la bouche et l'écoutaient avec attention.

Il parle un langage courant, direct et sans prétention. De temps en temps, il jette un « pute » ou un « enculer ». Ceux qui l'ont approché estiment avec

raison que, dans la conversation, c'est un homme naturel, simple, normal et modeste.

b) Autant dans un échange de vive voix il est toujours souriant, excessivement même, non conflictuel et serein, autant dans ses lettres il est comme une vipère, vulgaire, criard et agité.

C'est parce qu'il craint la dispute (encore que, s'il en provoque une, alors là !). C'est un homme peureux, ai-je dit. C'est pourquoi, aussi longtemps que son interlocuteur se trouve en face de lui, à portée de la vue et de l'ouï, Beks évitera tout ce qui pourrait provoquer une querelle. En revanche, dans ses lettres, alors que son correspondant est loin, séparé de lui par la feuille de papier, invisible, Beks ne le redoute plus et ne se gêne pas pour lui dire tout ce qui lui passe par la tête. Ceux qui le connaissent personnellement et liront un jour sa correspondance avec moi seront étonnés. Elle regorge de vulgarité, d'agressivité et de bile qu'ils n'ont jamais soupçonnées dans les conversations orales avec cet homme placide.

3) Sa mémoire des détails est grande. Il se souvient des termes, des noms et des chiffres tirés de plusieurs disciplines et il est capable de les manier avec l'aisance et la simplicité d'un expert. L'est-il pourtant réellement ? Je ne le sais pas. Il faudrait que je connaisse ces disciplines, essentiellement techniques et la musique. Ou bien que je le confronte à un professionnel pour le mettre à l'épreuve.

En revanche, des événements politiques, de la sociologie, de l'économie, etc., il ne sait pratiquement rien.

Ce qui l'en absout, c'est qu'il passe douze heures par jour devant son chevalet. Comment lire alors et comment élargir ses horizons ?

Du temps où il étudiait, la Pologne se relevait des ruines et sur les murs des villes on pouvait lire les affiches « Ce n'est pas le bac mais la volonté sincère qui fera de toi un officier ». Il fallait alors vite former des semi-spécialistes qui sauraient construire une bâtisse, juste pour qu'elle ne s'écroule pas. C'était tout ce qu'on demandait aux jeunes gens tout de suite après la guerre. Alors Beks a terminé ses études en trois ans, je crois, ou moins encore, et n'a pas trouvé beaucoup d'occasions pour apprendre qui était Durkheim ou Max Weber. A cela s'ajoute l'absence, en Pologne, d'une institution nationale d'éducation permanente pour des cadres dont le journal *Le Monde* fait office en France. Je ne l'aime pas et ne le lis plus car c'est le porte-parole de l'élite de pouvoir ici, comme *la Pravda*, *Trybuna Ludu* ou *Rude Pravo* sont des porte-parole des élites communistes, là-bas. Les uns et les autres secrètent la propagande à



destination des pauvres idiots pour justifier les privilèges du groupe dont ils sont les organes de presse. Je tourne le dos quand on cherche à m'imposer la façon dont je dois penser, quel régime aimer, à quelle élite donner mon appui et quelles valeurs épouser. Et c'est tout cela ce journal immonde. Ce qui n'empêche que sans lui l'intelligentsia française serait moins cultivée qu'elle ne l'est. Le niveau moyen d'un étudiant, d'un universitaire, d'un entrepreneur, d'un politicien, bref de l'élite de ce pays serait plus bas. C'est un véritable manuel de perfectionnement intellectuel, tant il apporte d'informations et ce dans plusieurs domaines.

Est-ce parce que les communistes misent seulement sur la classe ouvrière et la paysannerie ? Est-ce pour d'autres raisons ? Toujours est-il qu'il n'y a pas en Pologne de presse pour l'intelligentsia. C'est pourquoi son niveau est médiocre.

Beks ne lit que la presse, je l'ai déjà dit. Et dans cette presse, il ne trouve rien. Rien d'intelligent. C'est pourquoi il est peu au courant des événements politiques, des phénomènes sociologiques ou des indices économiques.

La conséquence en est que non seulement nous n'en parlons pas, mais que j'ai de moins en moins envie de passer mon temps chez lui. J'ai fait le tour de son univers intellectuel et lorsque je voudrais l'entraîner dans le mien il se sent désemparé.

C'est pourtant l'un des esprits les plus vifs parmi tous les grands artistes polonais.

Mais comment discuter à la longue avec un homme qui, par ignorance, évite la plupart de sujets « généraux » (comme j'évite, moi, les sujets techniques qui le passionnent et le thème de la musique sur lequel je ne connais rien) ?

4) Ce qui m'impressionne le plus dans son esprit, ce sont bien sûr les qualités que je voudrais acquérir moi-même : une vision claire des choses, un esprit pénétrant et réaliste, et le souci du détail.

a) Il se voit lui-même sans complaisance et ne fuit pas les reproches que je lui fais.

Quand donc je lui dis que ceci ou cela me blesse, non seulement il m'écoute attentivement mais aussi répond à mes reproches et parfois me donne raison.

Pour ce qui est des détails, nous nous comprenons bien : tous les deux, nous estimons que c'est là que se cache le plus souvent l'essentiel.

b) Il a un sens aigu de l'analyse (car justement, il attache de l'importance à ce que les autres considèrent comme des broutilles). Il sait décomposer une construction en menus éléments et les classer dans les tiroirs. En revanche, je

ne crois pas qu'il ait une grande capacité de synthèse. Les théories générales, grandes et petites, ne le séduisent pas et lui-même ne s'efforce pas d'en construire. Il est vrai qu'hier il s'est mis à me parler de ses réflexions sur la structure du temps. Mais c'était bref, confus et désordonné.

c) Il partage avec moi le défaut qui consiste à voir davantage les divergences, les contradictions et les empêchements en toute chose que la cohérence interne, la logique et l'énergie. Dans ses réflexions, il arrive donc toujours à des doutes. C'est l'une des raisons pour lesquelles il ne cherche pas à transmettre aux autres ses connaissances, ne serait-ce que dans le domaine de la peinture.

« Qu'est-ce qu'on peut apprendre aux autres quand on est soi-même rempli des doutes ? » dit-il.

Il est si sceptique sur toute chose, sur toute solution et sur toute conséquence qu'il est pour ainsi dire paralysé intellectuellement. Il désigne cette situation par le mot « pat » emprunté au jeu d'échecs.

d) Mais il a la qualité de ne pas s'arrêter sur ce scepticisme et de savoir prendre des décisions nettes, de faire des choix clairs et de déployer des efforts intenses dans une seule direction.

Sous cet aspect, nous nous comprenons bien.

#### IX) Quelle est sa vie quotidienne ?

1) Comme je l'ai déjà dit, il n'a jamais voyagé à l'étranger. Mais en Pologne, il ne connaît pas plus de quatre villes non plus : Cracovie, où il a fait ses études, Rzeszow ; où il a travaillé après son diplôme ; Szczecin, où il a fait un stage, je crois, et enfin Varsovie, où il vit depuis dix ans à peu près, mais qu'il ne connaît pas bien.

Parfois, il sort le soir de chez lui. Il fait alors une balade à travers la ville en voiture. Mais c'est sa femme qui conduit car même s'il a un permis de conduire qu'il a acheté en fraude, il y a des années de cela, il ne sait pas conduire.

Sa vie d'anachorète a des raisons multiples.

Tout d'abord, les gens l'ennuient. Même s'ils l'écoutent attentivement, car il sait être un narrateur intéressant, il a l'impression qu'il gaspille le temps qu'il pourrait consacrer au travail. Je l'ai déjà dit : il n'a de l'intérêt à rien et à personne, sauf à la peinture, à la musique et aux gadgets mécaniques.

Mais la principale raison de cette vie recluse est encore plus prosaïque. Je l'ai aussi dit : à peine un projet de rendre visite à quelqu'un se présente et, tout

de suite, il a la diarrhée. Avec son tempérament névrosé, obsessionnel, toute raison est bonne pour provoquer chez lui les désagréments gastro-intestinaux. La simple perspective de devoir rencontrer ses oncles et ses tantes ou ceux de sa femme, à Sanok, pourtant sa ville natale, suffit pour le clouer sur la cuvette. Deux jours à l'avance, il ne mange donc presque rien pour ne pas devoir, pendant le voyage, aller à tout moment aux toilettes.

A plus forte raison, il ne va pas dans des cocktails, d'autant que son foie ne lui permet pas de manger ce qu'on y sert.

Enfin, il n'aime pas attirer sur lui l'attention des autres. Il est intimidé lorsque les gens le regardent et parlent de lui.

Et puis, il redoute d'être tout de suite envahi par une meute d'admiratrices qui lui poseraient cent questions idiotes auxquelles il serait obligé de donner poliment et avec le sourire des réponses absurdes. Le devoir social de mener une conversation vide de sens lui procure les mêmes sensations gastro-intestinales que tout autre « devoir », que tout autre « il faut ».

2) Sa légendaire saucisse de Francfort que, soi-disant, il mangerait tous les jours au déjeuner, est imaginaire. Je l'ai vu manger aussi autre chose.

3) Il est vrai, en revanche, que depuis deux ans et demi je le vois toujours habillé de la même façon : mêmes chaussures, même chemise, même pantalon, style vaguement militaire, propres mais ternes.

4) Il n'a pas besoin de luxe dans sa vie courante. Il n'a pas d'autres objets sur ses murs que ses tableaux. Sous cet aspect il vit comme un moine. Dans son appartement, dans sa façon de s'habiller ou dans sa nourriture, il n'y a pas d'originalité, de lubie ou de décoration. A l'inverse de ses tableaux baroques.

5) En revanche, il rêve des voitures. Mais pas des Rolls ou Mercedes, commodes et silencieuses. Au contraire, il brûle d'envie d'avoir une Porsche, une Ferrari ou une Lamborghini. Il faut qu'elles soient rapides, performantes et les plus bruyantes possible. Je rappelle qu'il ne sait pas conduire, même pas une petite Fiat.

De même, quand il achète les appareils divers : caméras, magnétophones ou autres, il faut qu'ils soient capables d'accomplir plusieurs fonctions, même si Beks n'aura jamais l'occasion de les faire marcher toutes.

Bien qu'il ne sache pas nager (autant que je sache), en achetant une montre, il choisira celle qu'utilisent les hommes grenouilles ou les astronautes, capable

de résister à des hautes pressions. Si on ne peut pas descendre avec une telle montre à moins de trente mètres sous l'eau, elle ne vaut rien, selon lui.

6) Justement : son univers, c'est celui de la modernité mécanisée, bruyante et bétonnée, tout à fait à l'opposé de sa peinture plongée dans le siècle passé. Son désir serait d'habiter une ville suffocante, remplie de gratte-ciel, polluée, avec des millions de voitures - de préférence New York. Il ne revivrait pas à la campagne car il déteste (le mot est de lui) les oiseaux et les fleurs. Depuis qu'un voisin a placé une plante sur le palier de leur immeuble et est parti en vacances, en espérant que les autres habitants s'en occuperaient, Beks n'a pas versé un verre d'eau pour l'arroser. Il attend que la plante meure car il n'ose pas la jeter vivante non plus.

« Elle me gêne pour bouger et pour manipuler les tableaux quand Glinicki les photographie », a-t-il avancé pour se justifier quand je l'ai interrogé là-dessus.

#### X) Sa santé est fragile.

1) Pour dire vrai, il est toujours malade. Je me demande quelle influence sur son art peut avoir la souffrance que lui occasionne un mal de tête quasi permanent depuis sa jeunesse, et des ennuis de vésicule biliaire et du foie. Je le vois parfois blême de douleur, encore qu'il se plaigne rarement et en parle comme s'il s'agissait de la peine d'un tiers.

2) Lui-même prétend qu'il n'y a aucune corrélation entre sa souffrance physique et l'ambiance torturée de ses tableaux. Ce qui, sur le plan du « projet voulu » est sûrement vrai. Mais pour ce qui est des « motivations subconscientes », j'ai appris à ne pas me fier à ses auto-analyses. Au contraire, souffrant depuis toujours de mon système nerveux déséquilibré, je sais moi-même combien ma vision du monde en est transformée. Je reste donc convaincu qu'à la longue, une douleur physique violente et presque ininterrompue n'a pas pu manquer d'influer, chez Beks sur son tempérament, sa perception de la réalité, mais aussi sur son sens de l'esthétique.

En même temps, elle a dû provoquer chez lui le besoin de se plaindre. Chez le commun des mortels ce besoin se serait extériorisé par la parole. Chez lui, au moins en partie, il s'extériorise par le pinceau.

#### XI) Comment résout-il ses contradictions ?

1) Je l'ai souvent dit dans ces « notes », mais je dois le souligner une fois encore, et ce, à gros traits : Beks est pudique.

Pudique en tout, pas seulement dans le domaine intime.

Il est gêné à l'idée de ce que diront de lui ou penseront les gens. Il est gêné à l'idée que quelqu'un pourrait remarquer telle ou telle de ses imperfections et en rire. Il est gêné à l'idée que je dévoile devant le public sa vie privée par la publication de notre correspondance ou de nos conversations.

Les gens pudiques s'arrangent de diverses manières avec leur tare. Les uns passent tout sous silence. D'autres mentent pour se montrer à leur avantage.

Beks a commencé par attraper le taureau par les cornes : il a essayé de parler beaucoup, à haute voix, et sans gêne, de ce dont il avait honte.

a) Ainsi, dans sa jeunesse, il avait besoin de parler du sexe. C'est-à-dire parler à sa manière, par des images.

Vite, il en a été puni, car la Pologne de cette époque était un pays catholique et prude. Dessiner le sexe lui a causé tant d'ennuis qu'il a dû changer de méthode. Depuis lors, il s'est mis à couvrir tous les propos sur ce sujet d'une couche d'ironie et de persiflage. Il continuait donc à dessiner les sujets tabous. Mais maintenant, il le faisait avec un sourire qui devait signifier qu'il plaisantait seulement. Car, dans le monde entier, il n'est permis de parler de la sexualité que de façon médicale, vulgaire ou drôle. En parler sérieusement est interdit.

Depuis lors il s'y tient.

b) Il applique cette méthode aussi lorsqu'il parle de la mort. Il a honte d'avouer qu'il a peur d'elle. Une peur de tout instant. Et comme jadis du sexe, il a un besoin impératif d'en parler pour l'oublier un peu.

Alors, là aussi, la solution consiste à tout tourner en semi-dérision. Ce qui lui permet, devant les autres, mais surtout devant lui-même de prétendre qu'il a seulement plaisanté, car au fond, il sait bien qu'on ne parle pas de ces sujets-là entre gens discrets et bien élevés.

C) Il y a aussi un troisième domaine (après le sexe et la mort) où la crainte de se couvrir de ridicule se conjugue avec une obsession, qui l'oblige à parler d'un sujet pour se soulager. Et là aussi, la solution consiste à se réfugier dans le persiflage, le baroque et les décors excessifs. Je pense à son penchant pour le catastrophisme.

Beks a toujours l'impression qu'il est assis sur un iceberg qui se précipite aveuglément dans l'inconnu. Au-dessus de lui se trouve l'oeil du cyclone. Le monde qui l'entoure va s'écrouler dans un instant et tout va se noyer. Je n'exagère pas et me sers même de son vocabulaire.

Le moindre soupçon qu'il peut concevoir sur le comportement de quelqu'un, par exemple mon silence ou le retard que je mets à le régler dans les délais, sont pour Beks des preuves que sa fin est proche.

Les heures de travail, souvent mécanique, consacrées à remplir les rectangles d'isorel, sont accompagnées d'une recherche des mobiles du comportement des autres à son égard. Celui donc qui ne le connaît pas ne peut s'imaginer quels ouragans de soupçons traversent mentalement cet être souriant et placide.

Et là aussi, il en a honte, car c'est en même temps un homme froid et calculateur : un autre Beks, extérieur à lui-même qui le nargue pour ces craintes.

Ce « second » Beks, intellectuel et sobre, aspire à la mesure, à la raison, au concret et au réalisme. Il a honte de ce besoin que ressent le « premier » Beks de pleurer fort, de crier à tue-tête et de répandre des visions apocalyptiques de fin du monde.

Cette contradiction entre la tendance au catastrophisme et la conscience du ridicule, Beks la résout dans sa peinture toujours de la même manière que le sujet du sexe et de la mort. Il en parle, mais cherche à couvrir le propos par le persiflage et l'ironie. Persiflage et ironie qu'il est d'ailleurs le seul à apercevoir. Car c'est un jeu avec lui qu'il pratique. Le jeu entre deux Beks. Le spectateur le plus souvent ne voit dans ses tableaux aucune ironie, aucun persiflage, et les prend au sérieux. Agacé de n'avoir pas été compris, Beks le considère comme un imbécile. Il affirme qu'il a pourtant été clair. Que parmi les ruines d'une ville qu'il a peintes flottent les ballons en forme de préservatifs. Que là où un personnage féminin tragique est assis sur le cheval et tient dans ses bras un nain effrayé, en vérité les deux sont en train de copuler. Que si un personnage avec une énorme tête, sur un désert de neige avec une croix dans le fond tient une poupée rouge dans ses mains pour la protéger contre le froid, c'est n'est qu'un pénis qu'il tient et que « papy Freud vous dirait ce qu'il en fait ».

De cette manière, l'alibi est trouvé. Si quelqu'un devait rire de son pathos et de son catastrophisme, Beks pourrait toujours dire :

« Mais vous voyez bien que j'ai plaisanté ».

Car en parler lui permet de se libérer de visions envahissantes. En même temps, le persiflage et la feinte ironie lui évitent le reproche que pourraient lui faire les spectateurs (mais surtout ce « second » Beks, rationaliste et *matter of fact* !) qu'il est ridicule, car prend tout trop au sérieux et voit partout le drame.

2) Cette contradiction entre sa tendance intellectuelle à la simplicité, au calme, à la discrétion, et sa tendance émotionnelle au catastrophisme, au pathos, au baroque se manifeste partout. Même dans les détails. Regarde par exemple, Ami, combien les tableaux qu'il peint sont en désaccord avec les cadres dans lesquels il les met.

Sur isorel, tout est pompeux, plein de courbes, de symboles, d'ornements, de crochets, d'inscriptions, etc. Alors qu'en même temps, les cadres sont rudimentaires. Une simple baguette noire.

Il y a là aussi une partie de rationalité : ces baguettes protègent bien les tableaux lorsqu'ils voyagent. Car, comme je l'ai dit tout à l'heure, Beks est un maniaque de la solidité. Mais en l'occurrence, c'est une raison secondaire.

L'essentiel réside dans la contradiction entre sa sphère émotive et excessive d'un côté, et de l'autre la honte qu'en ressentent son esprit modéré et son bon sens.

Je ne l'ai pas compris tout de suite. C'est pourquoi, pour accorder le fond et la forme, j'ai enlevé ses baguettes et, pour mon exposition, je les ai remplacé par des cadres pompeux, riches, recherchés. Aussi pompeux, riches et recherchés que sont ses oeuvres.

Sans s'apercevoir qu'il se contredit, Beks a nargué ces cadres en les qualifiant de « ridicules, petit bourgeois, agaçants comme un bouton sur le nez ». C'est-à-dire tels que sont, selon les gens qui ne supportent pas le pathos et la pompe, ses propres tableaux...

3) En même temps, personne ne comprendra cette peinture étrange s'il ne connaît pas une autre contradiction que Beks résout par un tour de prestidigitateur. Tour qui consiste à se réfugier dans le persiflage et dans l'ironie (qu'il est, je le répète, le seul à voir dans ses tableaux !).

Je l'ai déjà dit, mais je ne le redirai jamais assez que c'est un esprit rationaliste, réaliste et concret. Il admire le discours cartésien et s'efforce même, de temps en temps, d'écrire comme le font les universitaires, avec l'introduction, deux parties et la conclusion, en chapitres et sections, point par point.

Or, ce même homme est superstitieux. Il croit en la magie noire, aux signes de zodiaque, au tarot, à la chiromancie, etc.

Dans sa jeunesse, il a étudié la littérature ésotérique, il approfondissait la science des moines bouddhistes, assistait à des séances du spiritisme...

Il a appartenu à une secte, dont le « gourou » était un certain Andrzej Urbanowicz, lui aussi peintre et mystique. Il existe une correspondance de Beks avec cet Urbanowicz ainsi qu'avec Henryk Waniek. Ils y ont mené des discussions et des polémiques sur la télépathie, sur les aiguilles qu'on plante dans les poupées, sur des boules magiques, sur la religion haïtienne vaudou, etc.

Une fois, affirme Beks (avec sourire pour paraître plaisanter) Andrzej Urbanowicz lui a dit ou écrit qu'il doit penser à une partie de son corps. Mais il devait le faire avec prudence et avec attention, car un malheur devait s'abattre sur cette partie-là. Beks a pensé à l'un de ses doigts et, prétend-il (ce à quoi je ne crois pas) il a tout de suite oublié l'incident. Il paraît que le lendemain, il s'est réveillé avec ce même doigt tordu comme par de l'arthrose.

A une époque de sa vie, il s'intéressait à la psychanalyse. Non pas pour des raisons thérapeutiques ni philosophiques, mais magiques.

Tout ceci est mieux rangé et mieux systématisé dans sa tête que je le présente ici. Des lectures, des études, des discussions avec d'autres « initiés » comme lui ont abouti, chez Beks, à une science, fondée sur des citations de « textes » et de « livres », sur l'interprétation exacte des canons de la foi...

Ces croyances étaient, à une époque, chez lui si fortes qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'en parler (comme du sexe et des tortures et, aujourd'hui, de la mort et de la catastrophe qui s'abattra sur le monde, et en tout cas sur lui). Et, puisque sa langue c'est le pinceau, voilà l'explication de cette atmosphère de mystère et de magie dans sa peinture des années soixante-dix. C'est de là que viennent ces lettres comme prises dans l'alphabet juif ou hindou inscrites sur le ciel, les yeux clos au-dessus d'une mer à perte de vue, les têtes suspendues dans le cosmos, les aveugles qui fixent le vide, les portes fermées ou ouvertes qui conduisent à une autre réalité, cachée au commun des mortels. Dans certains tableaux de cette époque se trouve tout un code des symboles, des signes et d'allusions à tel ou tel « livre sacré » qu'ils étudiaient tous ensemble et auquel Beks croyait.

Mais justement, c'est un rationaliste. Et à nouveau une contradiction. Comment concilier l'eau et le feu ? Comment éviter le ridicule avec cette superstition d'un autre âge dans le monde rationnel qui nous entoure, où tout se gouverne par la logique, par le bon sens et par l'expérience ?

La solution est toujours la même : un peu de plaisanterie par-ci, un peu du sérieux par-là, le persiflage, l'ironie, le baroque, l'exagération. Et tout ceci au



cas où quelqu'un (mais surtout ce second Beks, rationaliste) se moquerait de lui, pour pouvoir tout nier et soutenir qu'il a « seulement plaisanté ».

4) Après la pudeur, l'esprit conséquent.

Le problème de la constance et de la conformité avec la position adoptée une fois pour toutes, ainsi que la solution des contradictions qui en résultent sont pour Beks des préoccupations premières.

Il voudrait atteindre la perfection dans la conséquence. Tout comme dans la précision et dans l'exactitude. Mais son esprit réaliste se défend du suicide auquel l'aspiration à la constance absolue conduit les vrais paranoïaques.

Comment alors résoudre la conflit et trouver le compromis ? Où tracer la frontière entre le désir de se tenir à la position une arrêtée et l'instinct d'auto-conservation ?

Il y a encore une autre raison pour laquelle je le souligne : car j'affirme que nul ne comprendra la peinture de Beks s'il ne fait pas de place à ce besoin de conséquence.

J'ai mentionné plus haut que Beks ne fera pas de concessions aux critiques et, plus généralement, aux « prêtres », bien qu'il aspire à leur reconnaissance. Il va peindre comme il a décidé de peindre lui-même, peu importe que le monde en rit, en pleure ou, enfin, n'y prête pas attention.

Au nom de la conséquence avec une ligne artistique adoptée, il ne leur cédera pas. De la même manière, il aime l'argent, mais aucune somme ne le fera peindre autrement que comme il a décidé de peindre. Ou plutôt comme l'a décidé spontanément sa propre nature, son talent, son subconscient, son inspiration, peu importe le mot.

C'est pourquoi il n'acceptera jamais une commande car cela l'obligerait à s'écarter de sa position et à peindre autrement que lui indiquent ses impératifs internes.

J'ouvre une parenthèse : Je ne prétends pas que ce besoin de conséquence et d'obéissance à sa seule « voix interne » soit l'unique raison pour laquelle il n'accepte pas de commandes et ne lèche pas les pieds des « prêtres » en peignant comme ils le voudraient. Car dans cette attitude incorruptible, il y a aussi de la place pour ses névroses dont j'ai déjà parlé. Elles bloquent en lui l'inspiration s'il « doit » quelque chose car il s'est engagé devant les gens et que ceux-là attendent de lui la réalisation de la promesse. Un vide se fait alors dans sa tête et le pinceau fane dans la main. Pour cette même raison il n'acceptera pas non plus un acompte sur les tableaux futurs car alors il serait « obligé » de les faire. Et s'il tombait malade ou si un autre obstacle se dressait devant lui entre-temps ? Rien que cette éventualité l'empêche de travailler. Fin de parenthèse.

Mais je redis que celui qui ne fait pas une place suffisante à cet impératif de conséquence avec soi-même ne pourra pas comprendre pourquoi Beks peint comme il peint. Et surtout ne pourra pas comprendre pourquoi il ne peint pas autrement, plus gaiement, plus facilement, « dans le vent », pour mieux vendre, pour mieux plaire aux critiques et au public. Alors que peindre comme le lui demande le monde lui apporterait une bien plus grande gloire et, avec cela, beaucoup d'argent facile.

5) Ce besoin de conséquence se manifeste chez lui aussi à d'autres occasions. Il le précipite dans des contradictions douloureuses que Beks essaie de résoudre à sa manière.

Ainsi il craint qu'on puisse lui reprocher de s'être contredit dans une conversation, ou bien que son interlocuteur puisse se contredire et le nier.

Et là, il voudrait pouvoir prouver noir sur blanc qu'il a été conséquent, qu'il n'a pas menti ni ne s'est écarté de la direction qu'il a choisie. Qu'en revanche, son interlocuteur a menti, qu'il s'est contredit ou qu'il a changé d'avis.

Le résultat en est le besoin que ressent Beks d'enregistrer au magnétophone toutes ses conversations téléphoniques. Mais pas seulement. Son atelier est truffé de micros cachés qui enregistrent toute, ou pratiquement toute conversation qu'il mène avec ses invités. Bien entendu ceux-là ignorent qu'ils sont enregistrés et n'y ont pas consenti.

Beks connaît la législation qui interdit de tels enregistrements. Quand je lui ai dit en plaisantant, que j'installerais les micros derrière ses tableaux pour connaître les commentaires du public, il s'est raidi :

« Surtout, ne le faites pas ! (Nous ne nous tutoyions pas encore à l'époque) Vous pourriez avoir de graves ennuis. C'est interdit ! » m'a-t-il dit.

Il sait aussi qu'un tel enregistrement ne pourrait être présenté devant aucun tribunal comme preuve. Mais ce n'est pas d'un vrai procès que Beks a peur. La perspective d'une simple polémique sur le point de savoir qui a dit quoi suffit. Et même si une telle perspective ne se présentait pas, Beks anticiperait mentalement et cela le remplirait déjà d'angoisse. Pour le cas, hypothétique donc, où quelqu'un lui reprocherait de s'être contredit ou d'avoir menti, il voudrait pouvoir appuyer sur le bouton et instantanément prouver qu'il n'en est rien ou que c'est même l'inverse qui est vrai. Il voudrait pouvoir démontrer à son contradicteur, aux témoins (mais aussi à lui-même, surtout à lui-même !) qu'il n'a pas changé d'avis, qu'il n'a pas menti et qu'il ne s'est pas contredit.

6) Au chapitre des contradictions nées de son désir de conséquence d'un côté et de l'autre des exigences de la vie, il y en a une qui revêt pour moi une

signification particulière. Elle concerne notre collaboration et les rapports que nous entretenons.

Nous avons conclu un contrat. Tu le sais, Ami.

Mais il te faut savoir aussi qu'un accord sans garantie, c'est un morceau de papier et rien de plus.

Excuse-moi, un peu de théorie de droit. On considère généralement que sept garanties, dans des proportions différentes et mouvantes, peuvent soutenir une convention :

- juridique, c'est-à-dire les tribunaux et l'exécution forcée,
- rationnelle, c'est-à-dire l'intérêt de chaque partie et des avantages que l'accord leur apporte,
- « parallèle », c'est-à-dire les pressions que l'une des parties peut exercer sur l'autre dans d'autres domaines que celui de la convention,
- réelle, c'est-à-dire un gage, une hypothèque, etc., bref un bien matériel que perdrait la partie qui aurait rompu le contrat ou ne l'exécuterait pas,
- personnelle, c'est à dire la garantie donnée par une tierce personne que si l'une des parties ne fait pas ce qu'elle doit faire, elle le fera à sa place
- sociale, c'est-à-dire les pressions que peut éventuellement exercer leur milieu pour qu'elles respectent le contrat,
- et enfin morale, c'est-à-dire la conscience, les remords, le sens de l'honneur, de la crédibilité, de la conséquence, de l'honnêteté de chacun de cocontractants.

Notre contrat ne peut pas faire l'objet d'un contentieux judiciaire, car il porte sur des prestations payables en devises. Il est donc illégal car, comme je l'ai déjà dit, en Pologne, les particuliers n'ont pas le droit de se payer mutuellement en dollars. Bref, je ne peux pas recourir aux tribunaux et à l'exécution forcée pour contraindre Beks à respecter sa parole.

Pour ce qui est de l'intérêt et des avantages, Beks n'y croit plus. Il est convaincu que jamais je ne réussirai à réaliser son rêve de grande fortune et que toute cette entreprise est une chimère. De plus, il craint que je ne l'entraîne avec moi dans le tourbillon de mes problèmes et de mes ennuis financiers. Il redoute de se couvrir aussi de ridicule en Pologne après toute cette entreprise, car ainsi la preuve sera faite que, s'il n'a pas réussi en Occident, c'est qu'il n'est qu'un petit peintre local. Alors que, selon lui, il a seulement été poussé par quelqu'un d'incompétent. Pire même, il pense que, du coup, il aura du mal à revenir sur le marché polonais où il aura perdu le capital de célébrité qu'il a accumulé depuis vingt ans, et ne pourra plus vendre ses tableaux aux prix auxquels il les vendait avant de me connaître. A longue échéance, il considère que son intérêt est de rompre notre contrat et de se débarrasser de moi.

Quand je parle de la garantie « parallèle », je pense à la possibilité de nuire à Beks sur un autre plan que celui de notre contrat pour le contraindre à le respecter. Mais justement, il n'y a pas d'autres plans entre nous que celui de notre contrat, pas d'autres domaines d'intérêt que celui qui concerne ses tableaux. Nous ne collaborons pas sur d'autres terrains. Alors sur quel clavier appuyer pour le forcer à respecter notre convention ? Le seul possible serait peut-être de publier nos conversations et notre correspondance. Beks est pudique, je l'ai dit. La perspective d'être ainsi montré tout nu devant des milliers de lecteurs serait pour lui une menace sérieuse. Et je crois qu'une telle perspective pourrait le contraindre à respecter notre contrat. Mais qui éditerait une telle publication ? Et quand ? Ce serait dans dix ans. Entre-temps notre contrat serait déjà rompu depuis belle lurette.

Quant à la garantie réelle, nous en avons prévu deux : en cas de rupture du fait de Beks, j'aurai le droit pendant trente ans d'acheter pour un prix constant nominal de huit mille quatre cents francs, cinq tableaux par an. Ensuite, il est prévu pour moi un « dédommagement » sous forme de vingt-cinq tableaux. Mais pour que le gage soit constitué, il faudrait que je les détienne chez moi. Et je n'ai pas de tableaux de Beks en ma possession. Ceux que j'ai chez moi m'appartiennent car je les ai déjà payés. Et même si je détenais vingt-cinq tableaux de Beks en « dépôt » et les confisquais en cas de rupture, cela ne me satisferait pas du tout. Je me fiche de ces vingt-cinq tableaux, et la perspective d'enrichir ainsi ma collection ne compenserait en rien mes efforts, mes espoirs, mes projets et mes réalisations.

La garantie personnelle est exclue par hypothèse. Car elle suppose qu'une tierce personne me garantisse d'avance que si Beks ne fait pas ce à quoi il s'est engagé, elle le fera à sa place. Autrement dit, qu'elle peindra les tableaux que Beks ne voudrait pas me céder. Même si cette personne devait être Rembrandt, merci pour une telle garantie. Je veux des tableaux de Beks.

Quant à la garantie sociale, je ne me fais pas d'illusion. Si je m'adressais à l'opinion publique, si je me lamentais devant les amis de Beks, si je me plaignais devant sa famille, en demandant à tous de faire pression sur lui pour qu'il respecte sa parole, nul n'aurait bougé. Je suis encore trop petit par rapport à Beks et je n'ai pas encore assez fait pour compter aux yeux des tiers qui nous observent. Je doute même qu'un journal accepte de publier mes doléances, alors que tous ouvriraient leurs pages à Beks pour qu'il présente sa version et me réduise en miettes. Dans dix ans peut-être je « pèserai » suffisamment pour espérer pouvoir enrôler l'opinion publique dans la défense de notre contrat. Aujourd'hui, cette garantie est pour moi nulle.

Ainsi, la garantie juridique (les tribunaux et l'exécution forcée), rationnelle (l'intérêt et les bénéfices que Beks pourrait espérer de notre collaboration),

« parallèle » (mes propres pressions sur Beks dans un domaine autre que celui de notre contrat), personnelle (par un hypothétique Rembrandt qui m'offrirait ses propres tableaux à la place de ceux de Beks), réelle (le droit, pendant trente ans, d'acheter cinq tableaux par an au prix nominal constant de huit mille quatre cents francs et le gage de ses vingt-cinq tableaux) et sociale (les pressions de l'opinion publique) sont inopérantes. Elles ne me permettent pas d'espérer le maintien de notre contrat ni son respect par Beks.

Reste la garantie morale - sa parole. Et, justement, j'y compte, car Beks a un sens aigu de la parole donnée.

Cette fidélité à la promesse faite le met en contradiction pénible : il voudrait ou bien tirer plus de notre contrat, ou bien le rompre. Mais dans un cas comme dans l'autre, il devrait alors se parjurer.

En somme, il connaît des déchirements shakespeariens. Il tourne en rond. Comment me soutirer plus d'argent que ne le prévoit notre contrat, ou bien comment le rompre ? Comment ne pas perdre le prestige, la crédibilité et, surtout, éviter les remords devant sa propre conscience en le faisant ?

Comment va-t-il résoudre cette contradiction-là ?

Comme toujours, en navigant entre les extrêmes, moitié-moitié.

Là où la trahison serait évidente, là où l'inconséquence serait incontestable, il ne fera rien. Et, en premier lieu, il ne rompra pas notre contrat sans me dédommager. Si un jour ses tableaux arrivaient à des prix conséquents et qu'on lui propose même de l'argent pour rompre avec moi, il ne rompra pas. Car ou bien il lui faudrait continuer de me vendre cinq tableaux par an pour un prix constant de huit mille quatre cents francs pièce et me « dédommager » en me donnant vingt-cinq tableaux, ou bien se contredire, être inconséquent, se parjurer. Or, il ne sera capable ni de l'un ni de l'autre. Trop avare pour respecter une fois pour toutes le prix de cinq tableaux fixé à une somme modeste et pour me donner en une seule fois vingt-cinq autres et trop conséquent pour rompre sans dédommagement.

En revanche, là où les dispositions de notre accord peuvent être « interprétées », où elles ne sont pas claires et univoques, l'appât du gain lié à la peur de partager avec moi mes problèmes prendront le dessus. Je sais donc qu'à l'avenir Beks ne respectera ni les prix établis ni les autres dispositions financières de notre accord. Elles ont été en effet déterminées de façon compliquée, de telle sorte que plusieurs interprétations peuvent prétendre à la vérité. Et puisque l'inconséquence ne sera alors pas évidente, puisque le parjure ne sera pas incontestable, Beks va tricher avec moi et avec sa propre conscience.

Au total, je peux être tranquille sur le maintien de notre contrat (voir le renvoi numéro (renvoi 1). En revanche, je m'attends à des querelles, pressions et manoeuvres pour m'arracher des concessions supplémentaires sur tel ou tel de ses points.

7) Un autre aspect de son besoin de conséquence se traduit par une volonté ferme et une force de caractère.

Cela influe sur sa démarche quotidienne, mais aussi, du moins à un certain moment de sa vie, cela a influé sur sa création.

a) Sur sa démarche quotidienne, dans ce sens que c'est un esprit prudent et que s'il constate un danger, il l'évitera avec fermeté, même s'il doit renoncer à un plaisir.

Ainsi, il adore les bonbons. Les bonbons et la bière. Au début de notre connaissance, alors que les relations entre nous étaient encore bonnes et qu'il m'était agréable de lui faire plaisir par un cadeau, j'apportais avec moi des dizaines de bières des quatre coins du monde pour l'entendre dire son opinion sur chacune d'elles.

Il mange ces bonbons et boit ces bières en quantités considérables. Alors il grossit.

Il suffit toutefois qu'un danger quelconque (notamment de santé) se dessine à l'horizon et, immédiatement, il coupera court à tout ce qui pourrait l'aggraver. Ainsi, s'il le faut, il maigrira de dix kilos en trois mois, car il ne mangera pas un seul bonbon et ne boira pas une canette de bière.

b) Sa force de volonté a influé au moins une fois sur sa création. Voici comment.

Dans sa jeunesse, ai-je dit, il appartenait à toutes ces communautés ésotériques et autres associations autour de la magie noire, dont j'ai parlé plus haut. Et là il était entouré par des gens qui se droguaient. Si je ne me trompe

---

*1 J'ajoute ce renvoi en janvier 1995. Presque neuf ans après avoir écrit la présente « note ». Beks vient de rompre notre contrat. Puisque je me trouve en possession de près de cinquante tableaux encore non payés, il a accepté de les considérer comme mon « dédommagement » (car entretemps celui-ci est passé de vingt-cinq à cinquante tableaux). En revanche, il a fermement refusé de respecter l'autre partie de ce « dédommagement », à savoir mon droit pendant trente ans d'acheter cinq tableaux par an pour un prix unitaire nominal constant de huit mille quatre cents francs. Ainsi, toutes mes élucubrations sur ses contradictions, sur son désir de conséquence et ses conflits intérieurs n'ont pas résisté à la pression de la réalité.*

pas, ils prenaient du LSD. Cela leur procurait des visions colorées d'une intensité telle qu'un homme normal ne pouvait pas, selon eux, les imaginer.

Or Beks, avec sa prudence et conscient de sa prédisposition à la dépendance, n'a jamais voulu participer à ces séances de « vols planés ».

Le principal argument de ses amis peintres pour le convaincre d'essayer du LSD étaient justement ces visions fantastiques qu'ils éprouvaient. C'était une sorte de défi qu'on pourrait formuler ainsi : « Essaie et tu verras que tes tableaux seront encore plus extraordinaires ».

Pour leur prouver qu'il était capable des visions plus fantastiques encore que les leurs, et ce sans LSD, Beks a peint dans les années soixante-dix toute une série de tableaux avec des couleurs pures, violentes et avec des décors psychédéliques. Quelques-uns des tableaux de cette série se trouvent en possession de Tomek et, à chaque fois que je suis à Varsovie, je passe chez lui pour les admirer.

XII) Ce qu'il pense des sujets « sérieux », de la liberté, de la politique, de Dieu et de la mort ?

1) Je voudrais bien savoir, en tout premier lieu, et il faudra que je l'interroge là-dessus, si sa conception de la liberté correspond à la mienne ?

Car ce que je viens de dire sur l'esprit conséquent de Beks renvoie aussitôt à la question de son sens de la liberté. Cette question est la suivante : en obéissant de façon indéfectible à ses impératifs internes, qui lui indiquent comment il doit peindre, se considère-t-il comme un homme libre, ou bien comme « son propre » esclave ?

La réponse à cette question dépend d'une autre : est-ce que le fait de rester conséquent avec lui-même lui procure plus de plaisir que lui procure de souffrance le refus d'obéir aux ordres de la société (ce qui le prive des récompenses que celle-ci paie, sous forme de reconnaissance, d'amour, de célébrité ou d'argent, aux artistes qui savent se soumettre et peignent comme elle le veut).

S'il s'aime (et ce n'est pas certain malgré son égoïsme, égocentrisme et égotisme) et s'il aime ses ressorts internes - il doit se sentir libre. Mais s'il a des conflits avec lui et redoute ses mobiles profonds, il doit ressentir sa « liberté » comme une charge.

2) Quelques mots sur les opinions politiques de Beks :

a) A dire vrai, nous n'en avons jamais parlé à fond. Et ce n'est pas par hasard. Non pas parce que nous craignons de finir par nous quereller. Pas du tout. Je suis moi-même loin déjà de mes enthousiasmes gauchistes de jeunesse, et ne bougerai pas un doigt pour la défense de la démocratie libérale. Pour sa part, Beks est un être modéré. Les rares opinions politiques que je lui ai entendu énoncer étaient bien davantage imprégnées de scepticisme que d'une quelconque idéologie et d'un quelconque désir de transformer le monde.

Si donc nous évitons ce type de sujets, c'est parce que la Pologne communiste et la propagande communiste ont étouffé chez les gens toute envie de faire de la politique et d'en parler. Ils ont si bien lavé les citoyens de toute connaissance dans ce domaine que Beks, comme la plupart de nos compatriotes, ne sait pas parler politique. Il n'a pas de connaissance des structures sociales, des principes constitutionnels, des faits politiques, des noms, des dates, des statistiques. Il ne connaît pas et n'a aucune idée des outils et des méthodes dont se sert le politologue. En un mot, il ne sait rien de ce que les jeunes gens apprennent à Science-Po ou bien à la faculté de droit à Paris, à Genève ou à Londres.

C'est pourquoi une discussion politique en Pologne populaire est impossible. Puisqu'on n'a pas appris aux gens à se servir de notions indispensables pour parler politique, ils n'en parlent pas.

C'est aussi pourquoi je n'entraîne pas Beks sur ce terrain. Il se sent gêné devant moi, car son manque de formation politique lui pèse. En même temps, il est trop fier pour accepter le rôle de simple élève qui écouterait humblement son maître. Il ne consent à ce partage des rôles que lorsque j'aborde les problèmes monétaires internationaux. Là, il reste bouche bée et écoute.

Ainsi, je ne peux qu'esquisser quelques détails qui, de manière fortuite, se sont glissés dans nos conversations et qui, de façon approximative, définissent les opinions politiques de Beks.

b) Il est peureux. Je l'ai déjà dit. Du temps de stalinisme il faisait donc des autocritiques publiques devant le collectif de la jeunesse communiste (*ZMP*) et dénonçait l'ennemi de classe avec d'autant plus d'énergie qu'il sortait d'un milieu bourgeois aisé. Tout ceci sans sympathie réelle pour le communisme.

Il n'empêche qu'il ne l'a jamais attaqué devant moi non plus. En citant un jour Ilia Erenburg, je crois, il m'a dit seulement : « La Révolution a liquidé les exploités. Mais elle n'a pas liquidé les imbéciles ».

Ce qui devait signifier qu'il y en a autant dans le communisme que dans d'autres régimes. Que, par conséquent, il n'y a pas lieu de se désespérer qu'en Pologne ce soit le marxisme qui gouverne, et non pas, par exemple, la démocratie libérale. Cela n'aurait rien changé au problème car le bonheur



humain dépend de la sagesse et non de l'idéologie. Et de la sagesse, il n'y a qu'une quantité infime, aussi bien ici que là-bas.

Puisque les gens et leur sort ne l'intéressent pas beaucoup, il ne compatit pas avec eux et ne se battra pas pour eux. Qu'ils vivent ainsi ou qu'ils vivent autrement l'indiffère. « *Niech na calym swiecie wojna, byle polska wies zaciszna, byle polska wies spokojna* ».

Beks méprise à égalité la nomenclature communiste que la hiérarchie ecclésiastique et Solidarité. Il les considère tous comme des « imbéciles » d'Erenburg et redoute seulement que l'une de ces factions puisse l'emporter de façon décisive sur les autres et introduire la terreur stalinienne, syndicale ou théocratique.

c) Mais plus que tout autre, il méprise Walesa. Au tout début, en plaisantant, je lui ai dit que quelqu'un m'avait proposé de me mettre en contact avec Walesa pour que celui-ci écrive quelques mots sur sa peinture. Pendant trente secondes, Beks a perdu l'usage de la parole. Il m'a répondu enfin que si je le faisais, il me donnerai vingt-cinq tableaux séance tenante et romprait notre contrat. Il ne peut pas comprendre qu'en démocratie un démagogue comme Walesa est le personnage idéal pour entraîner derrière lui toute une nation. Beks déteste Walesa comme un intellectuel peut détester un paysan et se consumerait de honte si celui-là devait exprimer une opinion, même flatteuse, sur sa peinture.

d) Il y a une catégorie de gens pour laquelle Beks ressent une certaine préférence : les Juifs. Premièrement, en signe de protestation. Tout à fait rationnellement, il est agacé par l'antisémitisme dans un pays dans lequel il n'y a pratiquement plus de Juifs. Mais s'il est judéophile (encore que « tièdement », comme en tout) c'est probablement parce que, comme je l'ai déjà dit, son père avait refusé de cacher des Juifs pendant la guerre. Selon Beks, dans leur maison « dominait un antisémitisme modéré, calme, provincial ».

Sous l'influence de leurs parents, les uns deviennent des antisémites combattants, même s'ils n'ont jamais vu un Juif de leurs yeux. D'autres, à l'inverse (et c'est son cas), vont traîner derrière eux, toute leur vie durant, une sorte de remords pour ce qu'ils ont vu à la maison dans leur enfance.

3) Sur d'autres « sujets graves » : si je ne m'abuse, il est athée et nous ne parlons jamais de Dieu.

4) En revanche, je sais, et je l'ai déjà dit, d'où vient dans sa peinture le motif de la mort. Car s'il ne croit pas en Dieu, Beks croit dans la mort, et ce très fort. Si fort qu'il ne pense qu'à elle. Il en a tellement peur qu'il ne connaît pas de

répét. Il pense à elle comme le font les tempéraments névrotiques et obsessionnels.

Il m'a confié (mais discrètement, car son sens du ridicule ne lui permet pas d'en parler publiquement et à haute voix) qu'il envisageait de donner l'ordre à ses successeurs de conserver l'un de ses doigts. Il a l'espoir que dans trois cents ans, quand le mécanisme de la vie sera connu, les résurrections seront possibles, et la mort n'existera plus. A partir de ce doigt, on pourra alors le faire revenir tout entier à la vie.

### XIII) D'où viennent ses visions picturales ?

Sa façon pénétrante, réaliste, de voir les choses, et son esprit intelligent, introspectif n'empêchent pas le fait que Beks ne sait pas lui-même répondre à cette question. C'est un paradoxe, mais c'est comme ça. Il affirme que, tout simplement, il les voit. C'est tout. Qu'elles apparaissent une fraction de seconde sous ses paupières et, qu'ensuite, il s'efforce seulement de les peindre sans les analyser et sans réfléchir d'où elles viennent.

Explication qui, au début, ne me satisfaisait pas.

Quand donc, dans les premiers mois de notre connaissance, je m'efforçais de lui tirer les vers du nez, il me parlait de ses tableaux (comme il l'a fait précédemment dans ses nombreuses interviews à la presse) en insistant sur leur aspect formel. Il soulignait les problèmes de la composition et de la technique qui le préoccupaient pendant le travail. Il insistait sur le rapport des lignes avec les couleurs et avec les dimensions de la plaque d'isorel sur laquelle il peignait.

En l'écoutant, j'étais ballotté entre des sentiments opposés :

Parfois, je le croyais. Je me sentais alors bête et inculte pour n'avoir pas compris tout de suite que c'est de cela qu'il s'agissait et de rien d'autre. Je me sentais même le devoir d'agresser le public par ce qu'il « n'avait rien compris ». J'ai donc écrit un petit texte qui accompagnait mon exposition : « Beksinski - peinture sans signification ». Dans ce minuscule article, de façon voilée mais claire, je faisais comprendre aux spectateurs qu'ils étaient des imbéciles car ils n'avaient pas aperçu qu'il s'agissait là de la quasi abstraction, des « courbes et des teintes », en un mot de recherches purement formelles.

Parfois, à l'inverse, comme l'ont fait de centaines avant moi, je cédaï à l'évidence : cette peinture contenait une charge émotionnelle, intellectuelle et esthétique dépassant les pauvres recherches des abstraits.

Mon agacement se retournerait alors contre Beks. Je le qualifiais d'hypocrite. J'estimais que le bla-bla-bla sur les solutions formelles cachait une plaie, un appel, un secret qui, tous ensemble, expliqueraient le « contenu » de ces tableaux. Pour donner corps à ce soupçon, dans mes conversations avec Beks, je m'efforçais de « découvrir » la vérité, de trouver l'origine de cet

« appel » mystérieux et de verbaliser ce « message ». En lui posant d'innombrables questions, j'avais l'espoir de le contraindre à se « découvrir » volontairement ou par mégarde.

Aujourd'hui, j'ai compris que je faisais fausse route.

Car le problème dépasse la sincérité de Beks ou son éventuelle hypocrisie. Il ne réside pas non plus dans l'erreur que commettrait le public en « interprétant » abusivement ses tableaux.

Car le public a raison. Quand il découvre dans les tableaux de Beks des émotions, des « significations » et des « références », il ne commet pas d'erreur.

Ce qui n'empêche pas que Beks aussi dise la vérité. Non, il ne joue aucune comédie en soutenant que, lorsqu'il peint, sa seule préoccupation porte sur les couleurs et leur disposition sur la surface délimitée par le carré d'isorel et les dimensions du cadre.

Mais alors comment concilier les affirmations de deux parties qui disent des choses opposées et, pourtant, toutes les deux, ont raison ?

A l'évidence, il y a en Beks deux personnages :

L'un est conscient. Il voit la réalité qui nous entoure de façon lucide. C'est un technicien de la peinture extrêmement doué. Celui qui parle dans les interviews et dans les commentaires. Ce Beks-là, effectivement, voit dans ses tableaux des problèmes techniques à surmonter, la forme, les couleurs et les lignes à disposer de la façon la plus harmonieuse possible. Il veut peindre un tableau qui serait sans défauts. Il n'est dépositaire d'aucun secret, d'aucune tragédie personnelle ou collective qu'il s'efforcerait de transposer sur le tableau. Il ne sait rien et ne veut rien savoir de l'univers mystérieux, angoissé et dramatique que ces formes, ces lignes et ces couleurs font naître sur ses tableaux. Il est inutile de le questionner là-dessus. Son unique problème est de peindre un bon tableau.

L'autre Beks est un visionnaire accablé de névroses, d'obsessions, d'inquiétudes. Mais aussi imprégné de toute la culture et de toute l'histoire du pays dans lequel il vit. De la tradition du martyr polonais, de ses pressentiments catastrophistes, de son art symbolique. De tous ces Witkacy, Grotowski, Abakanowicz, Szajna ou Kantor. De Auschwitz, Treblinka et autres horreurs polonaises. Ce Beks-ci est pour ainsi dire totalement ignoré par le premier, qui le laisse seulement passer par ses mains pour se glisser dans le tableau.

C'est pourquoi seule l'observation de ses tableaux, la connaissance de la culture et de l'histoire polonaise dont ils sont imprégnés, ainsi que la psychanalyse de Beks lui-même, pourront dire quelque chose sur son monde intérieur.

L'observation des tableaux de Beks est chose simple. Tout un chacun peut vérifier ce qu'ils « disent » en les regardant attentivement et en les comparant.

Pour ce qui est de la culture et de l'histoire polonaises, la chose est sujette à débat.

Elle est chose à débat, car si on demandait à Beks quel est leur influence sur sa peinture, il répondrait instantanément aucune. Et comme argument imparable, il avancerait qu'il connaît à peine l'histoire de la Pologne, qu'il n'a jamais vu Kantor ni Grotowski et que, par exemple, il déteste Abakanowicz et Szajna. S'il ne le tournait pas ainsi, il le tournerait autrement, mais ce serait sûrement ça sa réponse.

Un tel argument ne me paraît pas emporter la conviction. Je sais moi-même par quels chemins détournés, aléatoires, indirects, fragmentaires et discontinus la culture du pays et son histoire pénètrent dans le conscient, et davantage encore dans le subconscient de ses habitants. Le fait que Beks ne pourrait pas indiquer le moment, la date, les circonstances précises dans lesquelles tel ou tel élément de la culture et de l'histoire polonaises lui est entré dans la tête ne signifie rien par lui-même. Quand on vit dans un pays tous les jours pendant cinquante-sept ans, même en anachorète, on bute contre sa culture et contre son histoire à tout bout de champ, sans même s'en apercevoir, par la radio, par la télévision, par la presse, par les livres...

En plus ma propre expérience semble confirmer que Beks est un peintre profondément polonais. Son succès en Pologne en témoigne, ainsi que toute cette montagne de difficultés que j'éprouve dans la popularisation de son oeuvre en Occident (et pas seulement en France). On a l'impression qu'automatiquement, spontanément, il « colle » à la mentalité polonaise qu'ont engendré chez les Polonais leur culture et leur histoire. Tout comme elles ont engendré la mentalité de Beks. C'est pourquoi en Pologne Beks, depuis des années, jouit d'une position dominante. Alors qu'ici - rien. Pourtant sur le plan professionnel, pictural, technique, il surpasse les quatre-vingt-dix-neuf pour cent des peintres occidentaux.

Cette influence de la culture et de l'histoire polonaise sur la peinture de Beks est chose à débattre aussi pour une autre raison : c'est que moi-même je m'en défends. Car si cette peinture devait être enracinée dans les seules culture et histoire polonaises, sans liens avec celles du monde, mes efforts tendant à lancer Beks en Occident seraient *ipso facto* condamnés à un échec certain. Or, je prétends que Beks peut être « compris » par tout un chacun sur le globe terrestre, et reconnu aussi bien par un Esquimau, par un Canadien que par un Arabe, car il est universel. Et je n'entends pas renoncer à mes projets de le montrer au monde entier.

Enfin, pour ce qui est de la psychanalyse de Beks, je sais que personne ne l'a faite. Moi-même dans ces « notes », en amateur, j'ai essayé d'en suggérer quelques éléments. Je ne peux pas avancer plus loin sur ce chemin, car cela exigerait des connaissances que je n'ai pas.

Quant à Beks, il refuse toute auto-analyse ou sa collaboration avec quelqu'un qui saurait le faire à sa place. J'ai souvent parlé de ses névroses. Or il redoute que s'il parvenait lui-même à percer le secret de cette peinture, ou bien si quelqu'un parvenait à le faire et lui en révélait les conclusions, cela le bloquerait pour de bon. Il craint qu'ainsi ne se casse le ressort qui le met en mouvement.

En revenant au sujet principal, c'est-à-dire à ma théorie de « deux Beks » : en somme nul ne commet d'erreur et nul ne ment. Seulement chacun parle d'un personnage différent.

Beks de son « moi » conscient, de ce que ce « moi » conscient ressent quand il peint et de là où il veut en venir.

Le public, en revanche, pense à « lui » subconscient, rempli de grandes émotions, de nombreux « messages », de renvois et de références à des « significations » générales et plus particulièrement polonaises.

Beks a tort d'en vouloir au public pour n'avoir pas compris son attitude purement formelle. Le public a tort en estimant que Beks est un cabotin qui, derrière un formalisme de façade, cache une âme tragique et une pensée humaniste.

Le malentendu vient de ce qu'il est difficile au commun des mortels de croire que le créateur de tableaux qui dégagent une telle force puisse être la première personne à ne pas savoir d'où elle vient. Tout comme il est difficile d'expliquer que ce même homme, pour ainsi dire indifférent à tout, puisse peindre des tableaux d'une amplitude d'émotions telle qu'ils hurlent. Car un tel dédoublement de la personnalité est presque inconcevable. Comment se peut-il que le personnage conscient, tiède dans ses sentiments et formel dans ses recherches esthétiques, ne connaisse rien et ne soit même pas curieux de l'autre qui est inconscient, démesuré, puissant et exalté ? Comment peut-il s'interdire même d'analyser ses ressorts et ses rouages ?

Pourtant, je le répète car je n'ai pas de doute là-dessus : Beks ne ment pas. On ne lui fera rien dire en l'interrogeant. Je n'ai rien réussi à lui faire « avouer » en lui posant, pendant des semaines, des questions sans fin et en enregistrant tout sur le magnétophone. Tout comme n'ont pas réussi à le faire parler de l'essentiel les nombreux journalistes qui l'ont interviewé. Dziworski, qui pour une « conversation sincère de dix minutes » (de préférence sous hypnose) avec Beks lui proposait ses propres honoraires, n'aurait rien réussi non plus. Beks « conscient » parle de son métier et l'exerce à la manière de tout professionnel :

seuls les problèmes pratiques, techniques et formels le préoccupent. Car pour tout le reste, pour tout l'aspect humain, pour la « charge émotive », pour l'atmosphère ou pour les visions, ce Beks « conscient » n'est qu'un simple outil entre les mains de ce « second » Beks, supérieur, profondément enfoui dans son subconscient.

Mais n'en est-il pas de même avec d'autres grands artistes ?

XIV) Quel est son aspect physique ?

Puisqu'involontairement je me trouve à composer son portrait, il faut, je crois, que je finisse par ce par quoi la logique recommanderait de commencer : son aspect physique.

Il doit mesurer environ un mètre quatre-vingt-sept ou un mètre quatre-vingt-huit centimètres. Ses épaules sont étroites alors que son visage est large et sa tête grande. Il a une jambe plus courte que l'autre de quelques centimètres et après s'être levé d'un siège clopine légèrement pendant un moment.

En manipulant un obus dans son enfance, il a perdu une phalange du pouce et de l'index... voyons... de la main droite ou de la main gauche ? Je suis incapable de le dire. Il faut que je le vérifie tout à l'heure quand je le reverrai (voir le renvoi 2).

Ses yeux sont marrons foncé, presque noirs. Je le préfère avec des lunettes, il en a quatre ou cinq paires et en change constamment. Quand il les enlève, son regard me met mal à l'aise : il y a dans ses yeux une sévérité menaçante, alors qu'avec ses lunettes il me semble souriant. D'ailleurs, quand il parle il rit très souvent. Presque toujours.

XV) J'ai oublié le plus important.

Il partage avec ma femme la regrettable manie de me couper la parole à peine ai-je ouvert la bouche, et puis ne me laisse plus parler.

En somme...

Ai-je tout dit ? Ai-je été fidèle dans ma description ? Je me le demande. Car dans un portrait, ce sont les lumières et les accents qui comptent plus que les plis et les verrues. Or, j'ai souvent privilégié ce qui était spectaculaire et saillant, et passé sous silence ce qui était peut-être plat mais large et épais. Je n'ai qu'une excuse : j'ai fait cette esquisse en l'improvisant au fil des mots et

Sans peser les poids respectif et les rapports des éléments qui la composent.

---

2 Vérification faite c'est la main gauche.

Un jour, il faudra que j'y revienne en mesurant cette fois davantage les éclairages, la force des traits et leurs couleurs (voir le renvoi 3).

Car si tout ce que je viens de dire est pure vérité, ce n'est pas forcément la vérité qui en est sortie.<sup>(3)</sup> *C'est fait*

---

---

<sup>3</sup> *C'est fait.*

Je n'ai pas envie d'écrire. Donc si je continue mes *Notes sur la situation générale* durant mon séjour à Varsovie, c'est contraint et forcé : comme un devoir de vacances.

Car, avant mon départ pour la Pologne, Ania m'a demandé :

« Vas-tu continuer à écrire, là-bas ? »

Il y avait dans son interrogation un peu d'encouragement pour ma littérature. Mais aussi il y avait là une manoeuvre que j'étais le seul à pouvoir déceler : contrôler indirectement ce que j'allais y faire. Vérifier si, par exemple, une petite aventure galante ne se glisserait pas dans mon emploi du temps... Même si je la passais sous silence, ce qui allait de soi, un compte-rendu détaillé de mes activités varsoviennes en relèverait peut-être involontairement la trace ? Le fait même de ne rien écrire serait déjà révélateur à cet égard : cela signifierait que j'avais passé des moments agréables, peut-être dans les bras d'une femme, et qu'en tout cas je n'avais pas besoin de noyer ma mélancolie dans les pages d'un manuscrit. Bref, que j'avais mieux à faire que de noircir du papier pour oublier le désenchantement de l'existence.

J'écris donc, j'écris. Je m'y applique. Pour que Ania ne puisse pas me dire à mon retour : « Bien sûr. Je m'y attendais ».

Mais écrire quoi et écrire comment ? Car c'est triste et morne ici, et cela inspire plutôt l'apathie.

La Pologne est appauvrie, décrépite et couverte de poussière. La seule énigme qu'elle recèle est de savoir comment elle tient encore debout ?

L'image symbole des ouvriers dans un chantier, assis sur leurs outils, buvant de la bière à longueur de journées et fumant calmement leur cigarette est toujours là. C'est comme si la caméra s'était arrêtée sur un plan fixe.

Je traverse la ville en taxi au moins trois fois par jour et je passe toujours par un endroit situé pas très loin du lieu où je loge. Il y a là un chantier où je vois les terrassiers boire et fumer. Quand je passe parfois une quatrième fois, l'image n'a toujours pas changé. Vers 15 heures leurs visages sont plus radieux : ils en sont déjà à leur septième bouteille et à leur vingtième cigarette. Sinon, depuis le début de la matinée, pas un mètre de terre n'a été creusé, pas une pierre n'a été déplacée.

C'est cette même réalité qui me mettait au désespoir il y a des années déjà, alors qu'au temps de Gierk, en plein boom économique, je venais en Pologne pour rendre visite à mes Parents.



« Mais comment travaillez-vous donc dans ce pays ? demandais-je exaspéré à mon Père. Comment travaillez-vous ? Sur le chantier de l'hôtel que l'on construit à l'angle de notre rue, la charpente reste à nue depuis quatre ans. Je n'y ai jamais vu un ouvrier travailler. Elle pourrit lentement. Vous jetez de l'argent par la fenêtre. Et vous vous endettez ».

Mon Père ressentait mes critiques comme une offense personnelle. Ce saint homme, d'un calme à toute épreuve et d'une bienveillance infaillible à l'égard de tous s'indignait quand il m'entendait critiquer « les nôtres ».

« Tu ne comprends rien ! » répondait-il excédé.

Cela voulait dire : « Tu t'es « dépolonisé ». Tu ne comprends plus rien à ce pays ni à ses efforts. Nous construisons une immense Pologne, moderne et puissante ».

« Vous jetez de l'argent par la fenêtre, je répondais avec véhémence. La marge bénéficiaire de tout travail est généralement de dix à quinze pour cent. A condition que son standard soit parfait. Or le vôtre est tel que non seulement il engloutit les quinze pour cent que vous auriez pu gagner, mais aussi le capital que vous avez emprunté aux Allemands et aux Américains. Vous jetez de l'argent dans la boue ».

« Oui ! mon Père coupait la conversation en tremblant d'énervement. Nous jetons de l'argent dans la boue et nous construisons la grande Pologne ! Assez ! »

Mon frère Antoni, toujours opportuniste, opinait du bonnet :

« Piotr ne comprend plus rien à rien... ».

Mais Piotr ne s'est pas trompé d'un iota. S'il n'est pas sûr en effet qu'un investissement rapporte toujours un quelconque bénéfice, il est en revanche certain que la production continue de « camelote » n'amène à la fin que la faillite.

Les deux messieurs ont dû battre *mea culpa* dans les débuts des années quatre-vingts. C'est d'abord mon frère Antoni qui l'a fait avec un sourire gêné et un courage qui ne lui a rien coûté : les magasins étaient alors vides au point qu'on ne les décorait même plus avec les boîtes de jus de tomates pour cacher leur misère absolue. Sur les étagères, il n'y avait littéralement rien. Il était alors facile de me donner raison. Tout à fait facile.

Après mon frère, mon Père a dû s'incliner :

« Oui, je l'avoue, nous nous sommes trompés ».

C'était là l'une de ses dernières confessions avant sa mort. Cet homme exceptionnel... Je lui aurais donné volontiers cent fois raisons pour satisfaire son patriotisme extatique si cela pouvait seulement le ressusciter...

Hélas, triple fois hélas ! C'est moi qui ai eu raison. Et cela continue.

La Pologne a plus de trente milliards de dollars de dettes rien qu'à l'égard des banques occidentales. Combien en a-t-elle à l'égard de l'Union Soviétique ? On ne le sait pas. Comment en tout cas payer de pareilles sommes ? Avec quoi ? Seul un travail de la plus haute qualité, un acharnement à la tâche et un effort gigantesque et collectif pendant des décennies pourraient la sortir, peut-être, de l'abîme. Or les uns se querellent au sujet d'un « syndicat libre » alors que les autres continuent à boire de la bière.

Alors écrire ? Quoi ?

Que la propagande démocratique-libérale ment lorsqu'elle ramène cette impuissance polonaise profonde, complexe, viscérale à se sortir du bas-fond à la seule absurdité du système communiste ? Qu'elle me fait hurler de rage en lui trouvant pour unique raison « l'absence de liberté » ?

Ecrire que ce pays s'enfonce car il est paralysé par l'alcool, par l'absentéisme qui suit les nuits de beuveries, par le « je-m'en-foutisme » de « *czy sie stoi czy sie lezy dwa patyki sie nalezy* », par l'absence de qualifications professionnelles et de la plus élémentaire aptitude à organiser convenablement son travail ? Que l'absence de syndicats libres n'a que très peu à voir avec ses cauchemars ?

Ecrire cela ? A quoi bon ? Le dire ? A qui ?

Les uns comme les autres, les grands patriotes ici, comme la propagande libérale là-bas, ont les oreilles bouchées.

« C'est pourtant simple, m'a dit un jour Jean Offrédo. Il suffirait de laisser un peu l'initiative privée se manifester en Pologne pour qu'elle se sorte vite de ses ennuis ».

Cet homme est rédacteur en chef du journal télévisé du matin à TF 1 et « spécialiste » des questions de l'Europe de l'Est. Etant donné la puissance de cette chaîne de télévision, à certains égards, son influence est comparable à celle d'un ministre. Or ce sont des hommes comme lui qui programment l'opinion publique occidentale. C'est avec des jugements aussi simplistes, aussi manichéens et superficiels qu'ils la façonnent.

Quand je me suis mis à lui aligner les chiffres des heures non-travaillées en Pologne du fait de la « gueule de bois » généralisée, des produits lancés avec des malfaçons graves, des retards dans la livraison, quand j'ai commencé à lui décrire l'incapacité polonaise à respecter le standard européen des produits manufacturés qui interdit toute vente contre devises à la France ou à la RFA, et oblige la Pologne à un troc avec un Bengla Desh ou un Niger, cet imbécile m'écoutait en silence, d'une oreille distraite, l'air profondément ennuyé. Il sirotait le champagne que je lui payais et pensait sûrement comme mon Père et mon frère avaient pensé dans les années soixante-dix :

« Qu'est-ce qu'il est borné, celui-là ! Il ne comprend pas qu'il suffirait de... Et puis, je ne serais pas étonné qu'il soit de mèche avec le régime ».

Voilà « ma petite femme » mon devoir de vacances. Il n'y est pas question d'aventures galantes, vois-tu. Et ce récit ne fera pas bander comme le ferait sûrement une belle histoire de cul que j'aurais vécue à Varsovie. non, la mienne rend plutôt impuissant.

Une esquisse à l'acide pour enrichir ma galerie de portraits : Bogdan Michalski.

Grand gaillard, belle gueule, fière allure. Intellectuel raffiné, c'est un spécialiste de Witkacy et l'auteur de plusieurs travaux philosophiques sur lui.

Fort consommateur de femmes il a tenté un jour à Zürich de séduire Ania qui y était de passage pour présenter la collection d'un couturier parisien. Elle ne le lui a pas pardonné :

« Ça, non ! Vouloir coucher avec la femme d'un ami, c'est dégueulasse ! »

Jugement sans appel malgré la campagne de charme de l'intéressé pour se faire pardonner.

Lors de l'exposition je l'avais engagé comme assistant. Il devait être en quelque sorte mon homme des relations publiques tellement l'idée d'affronter le public m'inquiétait et tellement je voulais m'en protéger.

Dans son rôle Bogdan m'a déçu. Le jour, tout le temps à charmer les filles, il vidait le soir en douce mes bouteilles de champagne en leur compagnie. Au total il ne faisait rien.

« Bogdan ! - lui disais-je agacé - Je t'en supplie, parle à cet homme, là au fond de la salle. C'est un critique important ».

Il me répondait hésitant :

« Tout de suite, attend, je vais d'abord acheter quelques fleurs car celles-là sont déjà fanées ».

Puis il disparaissait pendant plusieurs heures. En rentrant il souriait jaune et se justifiait :

« J'avais une crise. Mais enfin, les femmes aussi ont leurs règles, non ? ! »

L'avant dernier jour de l'exposition j'en avais absolument assez de lui. Après l'avoir remercié et l'avoir payé jusqu'au dernier centime j'ai poussé un « ouf ! » de soulagement. Et cela même si la conséquence immédiate en a été que nous devions seuls, moi avec Wojtek, déménager les tableaux, le lendemain.

Le premier moment de fierté outragée passée, Bogdan est revenu me demander ce qui lui arrivait :

« Je t'écoute ! Hein ? ! Je t'écoute ! Que me reproches-tu ? Je t'écoute ! »

Son ton agressif était rempli d'espoir. Cela a suffi pour sceller ma décision de rupture. Autant j'avais pour lui jusqu'alors une amitié très réelle, autant son humiliation m'a contraint de me séparer définitivement de lui. Si je l'acceptais à nouveau il passerait désormais son temps à chercher l'occasion pour m'infliger une humiliation plus cinglante encore. Mais comment le lui dire et d'ailleurs à

quoi bon ? Dès l'instant où il a cessé de compter parmi mes amis il n'y avait plus de raison pour que je lui énumère mes rancunes. Je me suis donc tu.

Et j'ai bien fait.

Car voilà Bogdan qui se met à monter une « opération » dans mon dos.

D'abord il va voir Beks à Varsovie. Je les avais en effet présentés l'un à l'autre quelques mois auparavant et Beks l'a pris en sympathie. Car comment ne pas aimer un homme cultivé, intelligent et de commerce agréable ? Alors Bogdan se met à souligner à grands traits la passion qu'il ressent pour les tableaux de Beks. Beks mord à l'hameçon et lui vend un tableau à moitié prix.

« Je le voulais tant ! - assure Bogdan - Tant ! »

Et il remercie et remercie encore Beks. Il lui baise presque les mains.

« Je me suis acheté un nouvel appartement à Varsovie - dit-il - Votre tableau sera la première et la plus importante pièce de son décor. »

Une semaine après il sort le tableau en Suisse et se met fébrilement à y chercher un acheteur. Grâce aux adresses glanées lors de mon exposition il compte en trouver facilement un. Il se trompe. Car on a beau être connaisseur de Witkacy et philosophe, dans le commerce de l'art on demande autre chose. J'en sais quelque chose... Bref, personne ne veut lui acheter ledit tableau. Bogdan vient donc à Paris pour m'assurer de son amitié et ... pour me proposer à la fin son achat.

« Tiens - me dis-je - Tiens ! »

Le soir je téléphone à Beks :

« As-tu vendu un tableau à Michalski ? »

« Quoi ? » - me demande-t-il.

Nous nous entendons à peine car la communication est très mauvaise.

« As-tu vendu un tableau à Michalski ? » - je répète.

« Ouuu...i » - me répond-il inquiet.

« Il l'a amené en Suisse et cherche un acheteur ».

« Qu'il aille se faire foutre ! » - lance Beks furieux.

Alors avec plaisir j'enfonçe le clou :

« Sais-tu que je ne redoute rien autant qu'une concurrence et un « second marché » ? »

« J'avais cru que c'était pour sa collection particulière. Il me l'avait assuré ! »

Beks se tord de gêne comme une anguille même s'il avait le droit de vendre ce tableau dont je ne voulais pas.

Il n'empêche qu'en le découvrant et en lui parlant (en termes sobres pour qu'ils soient plus blessants) j'ai eu ma vengeance sur eux deux. Beks est mal à l'aise et en voudra à mort à Bogdan. Plus peut-être pour avoir dévoilé l'affaire

devant moi que pour avoir menti et lui avoir dit que le tableau était destiné à décorer son appartement.

En effet Beks ne le recevra plus chez lui. D'autant que Bogdan disparaît aussitôt dans la nature et met un bon moment avant de le payer.

Mais avant de s'évanouir quelque part en Europe il prend avec lui Glinicki et va chez Alicja Wahl, une galerie d'art à Varsovie qui possède encore quelques tableaux de Beks à vendre. Glinicki est mon photographe qui, entre autre a fait pour moi les ekts de tous les tableaux de Beks qui se trouvent entre les mains des collectionneurs polonais.

En route Bogdan a l'imprudence de confier naïvement son plan à Glinicki :

« Tu vas faire pour moi les ekts des tableaux que possède Wahl. Je les enverrai à plusieurs personnes de ma connaissance en Suisse, en France et aux Etats-Unis. Ils sont très beaux et un acheteur se déclarera à coup sûr. Alors, à la vue des ekts je lui demanderai un acompte. Avec ledit acompte j'achèterai les tableaux à Wahl. Puis, je les enverrai à l'étranger et me ferai payer le quadruple. Tu vas voir : une brillante opération financière sans bourse déliée ».

« Bravo ! » - dit Glinicki qui est un intrigant et se réjouit déjà à l'idée de tout raconter à Beks pour le faire enrager.

Mais il commence par rapporter le projet de Bogdan à Wahl, qui le rapporte à Beks, qui me le rapporte, chacun dans l'espoir d'énerver le suivant plus encore qu'il n'a été énervé lui-même. Tout tombe à l'eau et Wahl met Bogdan à la porte. Pas d'ekts, pas d'acompte, pas d'opération financière.

Précédemment encore, et avant que Beks cesse de le recevoir, Bogdan lui donne un conseil :

« Piotr ne vous autorise pas à vendre un tableau au musée de Cracovie par l'intermédiaire de Nyczek ! ? Vendez-le quand même. Il n'y verra que du feu ».

Car Bogdan se dit toujours mon ami.

Enfin le bouquet : en mettant de l'ordre dans mes paperasses (moment fatidique dont prennent le départ de nombreux récits et romans) je tombe sur une lettre que Bogdan a écrite lors de l'exposition à l'un de ses amis aux Etats-Unis, le philosophe Hoffman. Il a oublié de la lui envoyer et l'a laissée dans mon bureau. Il y dit (textuellement) :

« Cher Vieux, je suis très occupé. J'organise une grande exposition des tableaux de Beksinski à Paris. J'y ai gagné déjà pas mal de fric... ».

« Du fric » en effet il en a gagné. « Pas mal ». Oh, oui ! Si Ania apprenait ce que je l'ai payé elle m'aurait assassiné. Mais c'est surtout « j » 'organise qui m'a fait voir rouge...

Alors j'ai perdu un ami. Fin intellectuel, délicieux compagnon, tout comme un Sciegienny (philosophe aussi, tiens quelle coïncidence !) et Pou (fils d'un

professeur de philosophie) il a voulu faire des affaires. Il paraît que le philosophe Bacon y a aussi trempé et cela lui a coûté cher...

Et dites-moi encore que l'argent ne pervertit pas l'homme.

A commencer par les philosophes.

27 VII 1986

## TRESOR

Pour qui je peine ? Qui ramassera le trésor que j'aurai accumulé avec tant d'effort, de passion et des larmes ?

Je n'ai pas d'enfants. C'est donc un vague musée, parmi ceux qui aujourd'hui ne daignent même pas répondre à mes lettres qui s'en enrichira.

Il va pavoiser, bien sûr. Il va être fier... Son directeur, rejetant le tort sur ses prédécesseurs et la conscience tranquille, exaltera les mérites du donateur, « un exemple de l'amour de l'art ». Je l'entends déjà de mes oreilles de futur défunt.

Collectionneurs en quête de placements, musées sclérosés par une « politique », critiques arrogants et serviles, fonctionnaires de la culture sectaires et « débordés », et vous tous, coureurs de célébrités déjà reconnues, aveugles à la vraie beauté et insensibles au grand art : je vous hais.

C'est pourtant vous qui allez cueillir les fruits de mon effort...

Je m'en console en me disant que la vie elle-même est déjà un malentendu.



A bon entendeur salut.

I) Beks me conseille une « opération de chirurgie dentaire » :

A) « Un jour, me dit-il, il faudra que tu te décides : tu l'arraches ou tu ne l'arraches pas. Au cas où tu ferais cet automne une nouvelle exposition, même si c'est douloureux, tout d'abord fixe les prix à un niveau accessible pour tout le monde : de cinq à sept mille dollars au maximum. Tu sauras ainsi si ça se vend ou si ça ne se vend pas. Mets ensuite tous les tableaux exposés en vente, même si cela doit te faire mal de te séparer de certains que tu aimes particulièrement ».

« A la vérité, je lui réponds en riant, ce n'est pas une dent que tu me conseilles d'arracher mais deux. L'une ce sont les meilleurs tableaux. L'autre ce sont les prix prestigieux. Une dent arrachée à mon « moi collectionneur » et une autre à mon « moi marchand ». Soit, ils seront à égalité : les deux auront les mâchoires endolories. Je marche ».

Je marche alors que je sais qu'il n'y a là pas plus de bon sens que dans la logique inverse : celle que j'ai suivi jusqu'à maintenant. Car je sais que nul ne sait. Et tout homme sensé sait que personne ne sait. Ni lui ni moi ni aucun professionnel ni aucun prédicateur. Je l'ai vérifié et dix fois j'en ai eu la preuve. Même ceux qui parlent avec assurance (et surtout ceux-là) ne savent pas. Les réactions des acheteurs à ce stade du lancement, c'est-à-dire à ses tout débuts sont imprévisibles. Au contraire, en acceptant la logique de Beks, qui se situe à l'opposé de celle que j'avais adoptée jusqu'à maintenant je me ferai peut-être un croc-en-jambe. Peut-être m'en mordrai-je un jour les doigts en méditant dans mon cercueil financier :

« Si j'avais poursuivi le chemin de mes expositions de prestige, j'aurais peut-être été sauvé aujourd'hui ? »

En effet, Beks n'est pas pressé. La prudence et la politique des « petits pas » ne le gênent pas. Mais moi, qui dois en peu de temps refaire en France la distance qu'en Pologne il a parcouru en vingt ans... Le plus court chemin est toujours celui qui traverse les cimes. Certes, en en manquant une, je peux me retrouver cinq mille mètres plus bas, le cou rompu. Mais si je me mets à contourner les sommets, j'en aurai pour vingt ans aussi. Or, dans la meilleure des hypothèses, et à supposer que je me sorte de mes ennuis financiers actuels, l'argent que Ania apporte à la maison et qui me permet de poursuivre le

lancement de Beks, finira d'ici deux ou trois ans. Et après ? Devant une telle perspective, il n'y a aucune certitude que ma stratégie d'exposition de prestige soit erronée et que celle « des petits pas » garantisse le succès.

Mais quand on a reçu un coup de massue sur la tête et que quelqu'un l'avait prouvé, on crève d'envie de se reposer désormais sur son opinion. Opinion qui a toutes les chances d'être cette fois-ci mauvaise, on le sait presque. Mais le besoin du « père », de « celui qui sait », de « l'expert » ou du « gourou » est plus fort que la plus lucide des intelligences.

Alors pour qu'on ne me dise pas un jour : « A bon entendeur salut », je suivrai l'avis de Beks.

Je mettrai en vente tous les tableaux exposés. D'accord. Encore que... Comment le faire en pratique ? Car cela signifie que j'accepterai de courir le risque de perdre « Le parapluie », « Tchernobyl » ou « Le personnage s'en allant dans les feuilles ». C'est ridicule. Autant renoncer à toute cette entreprise. Devenir un « marchand » de tableaux, celui qui est prêt à vendre tout ce qu'il possède ? Pourquoi alors ne pas me faire couper l'index de la main droite ?

J'établirai des prix accessibles pour tout le monde. D'accord. Mais cela signifie que « La mer avec le soleil », par exemple risquera de partir à quarante mille francs... C'est encore plus ridicule que l'idée même de vendre les meilleurs tableaux. Etablir des prix aussi bas équivaldrait à déconsidérer cette peinture qui d'ores et déjà vaut dix fois plus (voir le renvoi). Non, là encore je ne suivrai l'avis de Beks qu'en partie. Je fixerai les prix aux alentours de sept à douze mille dollars. Tel était d'ailleurs l'avis de Carpentier, le propriétaire de la galerie de la rue du Bac. J'avais appris sa leçon par coeur :

« A ces prix-là, si cette peinture doit se vendre, elle se vendra ».

Encore que... Car je me souviens aussi, parmi les opinions contradictoires que m'avait prodiguées ce marchand, qu'un « grand peintre, c'est celui qui se vend bien » ; que la convoitise du public, au même titre que son admiration pour le talent, font la grandeur d'un artiste ; que pour convoiter un tableau, il faut que son achat entre dans l'ordre des possibilités financières de celui qui le désire. Oui, je sais tout cela par coeur, comme je sais bien d'autres choses encore. Mais tout ceci, c'est la logique et la raison, c'est-à-dire du vent. C'est ce qui coûte le moins et pèse à peine le poids de son contraire. Ceux qui s'en servent sont au même point d'ignorance que le plus inculte des paysans.

« A supposer que je suive ton idée et établisse les prix à un niveau « raisonnable », comment justifier leur baisse aussi dramatique d'une exposition à l'autre ? » je demande donc à Beks en revenant sur mon accord hâtif.

« Fais publiquement savoir que l'an dernier tu as exposé les meilleurs tableaux, appartenant à des collections particulières et au peintre lui-même ; que tu les as exclus de la vente dans une exposition de prestige ; que maintenant tu exposeras sa « production » courante, et qu'en conséquence tu fixeras les prix à leur vrai niveau. Mets seulement deux tableaux, anciens mais pas forcément les meilleurs, à des « prix de barrage ». Histoire de créer une association subconsciente d'idées chez le public entre l'âge de mes tableaux et leurs prix ».

« Parle ! Prophétise, je lui lance mi-ironique, mi-sérieux. Tu disais donc... ».

« Je te disais ce que je t'ai déjà dit trois fois : si ça se vend tu sauras à quoi t'en tenir. Et si ça ne se vend pas, tu le sauras aussi. Il sera alors temps d'adopter une nouvelle méthode. Car si ça ne se vend pas, je suis toujours prêt à te vendre à l'avenir les six meilleurs tableaux de ma production annuelle pour ta collection personnelle. Moi, je reviendrai alors à la galerie de Nyczek et de Wahl et, à nouveau, je vivrai de ce qu'ils vendront ici, en Pologne. Quant à toi, tu cesseras de t'enfoncer dans un gouffre sans fond ».

On dirait : « Quelles sages paroles », et ce serait une ânerie. Car pour rester debout cette logique a tout de suite besoin d'être épaulée par une autre, plus forte qu'elle. Et cet expert pour demeurer expert a tout de suite besoin d'un autre expert plus expert que lui. J'en ai rapidement la démonstration :

« Ne crois-tu pas que la baisse des prix fasse peur ? j'insiste. Que les gens se disent : « Il brade tout. Surtout il ne faut pas acheter car ça baisse ».

« Oui... bien, ouuuui. Je le crois en effet. A vrai dire, tu t'es verrouillé les issues de secours avec tes prix faramineux. C'est vrai. Il faudrait peut-être que tu fasses une introduction écrite qui expliquerait... Il faudrait que tu la rédiges bien... Consulte peut-être quelqu'un pour ça... Oui, il faudrait consulter quelqu'un... ».

Bien sûr « il faudrait consulter quelqu'un »... Qui ? Un « papa qui sait », « un spécialiste », un « expert » bien entendu.

Au fond, sa logique vaut la mienne : elle est tout aussi bien construite et relève de notre capacité commune de bâtir des raisonnements « en béton ». Mais au fond de nous-mêmes, nous savons pertinemment, aussi bien lui que moi, que si le bon sens est une excellente trouvaille, que si l'expérience n'a jamais nui à personne, que si l'argumentation a ceci de particulier qu'elle convainc les ignorants, la réponse aux interrogations stratégiques (« quelle politique adopter ? ») reste essentiellement une question de tempérament, de goût du risque, de hasard et de chance.

Mais comme d'habitude, je tombe dans des digressions.

Pour revenir donc à la stratégie de la prochaine exposition, je vais finalement adopter celle de Beks.

a) Toutefois, je le ferai pour des raisons différentes des siennes :

– Je vais l'adopter parce que je n'ai pas d'argent pour m'entêter à poursuivre ma propre politique (que je trouve, paradoxalement, plus efficace).

– Je vais l'adopter aussi parce que le fait qu'elle vienne de Beks lui-même enlève un poids à ma conscience : je ne serai pas responsable d'un éventuel échec de toute mon entreprise. Certes, c'est en toute hypothèse moi qui perdrai tout et non pas lui. Il retombera toujours sur ses quatre pieds car sa renommée en Pologne est faite et il trouvera toujours des acheteurs là-bas. Mais au moins on ne pourra pas dire un jour, quand nous serons tous morts :

« Si Beksinski n'a pas réussi à se hisser au niveau mondial, s'il est resté un peintre local, exclusivement polonais, c'est qu'il a été mal lancé. C'est la faute à cet imbécile de Dmochowski. C'est lui qui, par sa bêtise, par son orgueil, et par son inexpérience a tout gâché ».

b) Cependant, je ne suivrai pas son conseil à la lettre. J'exclurai de la vente trois tableaux : « Le parapluie », « Le personnage s'en allant dans les feuilles »... Non... j'en exclurai cinq : « Le parapluie », « Le personnage s'en allant dans les feuilles », « La voiture », « Tchernobyl » et « En allant voter ».

Quant aux prix, je les fixerai quand même plus haut que la barre qu'il m'a proposé : de sept à douze mille dollars. On reste ce qu'on est. Raison ou pas.

B) « Passons aux cadres, je demande à Beks. Qu'en penses-tu ? »

« Ne fais pas des cadres riches, (il a détesté ceux que j'avais choisis lors de mon exposition). Adopte une fois pour toutes des cadres standards, pour une production standard, qui sera mise en vente à des prix standards ».

« En un mot des cadres à toi ? »

« Non, je ne crois pas. J'ai été pressé et j'ai fait un peu n'importe quoi. Mes cadres desservent mes tableaux ».

Là encore je lui dis « oui », mais je sens que je ne m'inspirerai que très partiellement de son avis.

« Pour une peinture précieuse, des cadres précieux, me dis-je. Je mettrai quand même quelques cadres pompeux ».

« Et pour la publicité ? je demande à Beks. Qu'en pense le Maître ? Puisque tu as eu raison une fois déjà, comment ne pas t'en créditer une seconde ? Je t'écoute. Pour ma part, j'envisageais des cartes postales, des diapositives et une affiche, mais pas de plaquette ».

Pour une fois, Beks pousse à la dépense :

« Je crois qu'il en faut une. Modeste, avec une seule reproduction mais aussi avec les indications et les coordonnées des tableaux exposés : leurs dimensions, la technique employée, etc. Juste un dépliant en trois parties ».

II) Voilà. La stratégie étant adoptée, il ne reste qu'à la mettre en pratique. Ce qui ne va pas de soi, loin s'en faut.

A) Car où trouver de l'argent pour tout cela ?

S'il faut un semblant de plaquette (et à la vérité, si j'en fais une il faudra qu'elle soit sérieuse et non pas un simple dépliant de deux ou trois pages), des cartes postales, des diapositives, une affiche, une liste des prix, des cadres pompeux, s'il faut rénover la galerie, réparer la grille de la devanture (dont Pou fait la condition *sine qua non* à la signature du contrat avec moi), où trouver de l'argent pour tout cela ? Où ? Pour la énième fois, je récapitule le devis :

1) Les publications :

a) les cartes postales (12 x 1 000)	20 000 francs
b) l'affiche (2 000)	10 000 francs
c) la plaquette (la vraie)(1 000)	40 000 francs
d) les diapositives (12 x 100)	6 000 francs
e) les invitations (1 000)	8 000 francs
f) la distribution des affiches	3 000 francs
g) l'envoi des invitations	3 000 francs
h) le dépliant avec un CV de Beks	5 000 francs
i) la liste des prix	3 000 francs

2) Le matériel :

a) les cadres (5)	10 000 fr
b) la réparation de la grille	3 000 fr
c) la peinture de la galerie	3 000 fr
d) le transport des tableaux	3 000 fr

3) Le cocktail :

a) les alcools	5 000 francs
b) le personnel	1 000 francs

4) L'assurance de l'exposition 6 000 francs

5) La location de la galerie 40 000 francs

Total : environ 170 000 francs.

Quatre fois moins que le coût de l'exposition de 1985. N'est-ce pas une réussite ? Et pourtant comment sauter par-dessus un tel obstacle ?

B) Mais l'argent n'est qu'une chicane. Reste le manque de temps. En effet, je n'ai devant moi qu'un mois pour faire tous les préparatifs car le mois d'août ne compte pas. D'abord, tout le monde s'en va de Paris. Nous partons aussi en Espagne chez Ida Smith. Ania n'accepterait pas que nous renoncions à nos vacances à cause des préparatifs d'une exposition qu'elle réproûve. Un mois donc et pas un de plus. L'expérience de l'année passée m'a pourtant prouvé que pour faire une exposition soignée, il faut trois mois au bas mot.

Et pourtant je n'ai pas d'autre solution que de réussir.

## OPTIMISME

Je vais quitter Varsovie cet après-midi par l'avion de 14 H 30 avec la conviction que ce voyage a été utile.

En voici le bilan :

1) Tout d'abord, et c'est le plus important, mes relations avec Beks se sont détendues. Quelques conversations purificatrices (dont une enregistrée sur le magnétophone) nous ont fait du bien. Nous avons vidé tous les deux le trop plein de nos rancunes sans pour autant nous être affrontés. Mieux et plus difficile : nous avons enfin compris les proportions, les rapports et les moments de crises de nos obsessions respectives.

Notre visite au Musée national de Varsovie, passée ensemble à commenter les tableaux des autres m'a aussi permis de mieux comprendre certaines de ses affirmations qui, auparavant, me semblaient parfois gratuites ou obscures. Pendant le temps de mon séjour en Pologne, Beks a interrompu son travail et, à la fin, a eu autant besoin de moi pour remplir le vide, que moi de lui pour satisfaire ma fascination pour cet homme séduisant et irritant à la fois.

J'étais chez eux comme en famille, en partageant presque tous les jours leurs repas.

« Vous ne vous disputez plus ? demandait avec le sourire sa femme en entrant pour nous annoncer le dîner. Alors venez car c'est prêt ».

2) Sur les vingt tableaux que j'ai emportés avec moi plus de douze sont magnifiques. Notamment ceux que j'appelle « Le parapluie », « Tchernobyl », « Le personnage s'en allant dans les feuilles »...

Je les ai envoyés à Paris sans peine excessive. J'ai dû seulement passer quatre heures à la douane parce que l'ordinateur était tombé en panne et qu'ensuite l'ambassade américaine avait exigé la priorité pour passer sa valise diplomatique.

3) « Les mains des autres sont légères mais incertaines », ai-je dit à l'adresse de Beks avec une pointe de provocation voulue en constatant que les caisses construites pour le transport des tableaux, que Rymsza avait commandées à l'entreprise Hartwig, sur les indications chiffrées de Beks, ont été exécutées sans marge de sécurité. J'ai réussi l'effet escompté :

« Je n'y suis pour rien, Beks s'est mis à se défendre rageusement. C'est Rymsza qui les a commandées ».

C'était vrai. Mais quel plaisir de pouvoir blesser Beks là où il est le plus exigeant à son propre égard, et donc le plus vulnérable : la qualité artisanale de son travail. Car avec Delpoïo, c'est l'un des rares hommes que je connaisse qui sache s'organiser et, sur le plan matériel, faire un travail de professionnel.

Heureusement, malgré l'absence de marge de sécurité, les tableaux sont entrés dans les caisses sans peine. Juste mais sans accroc. En définitive même, par cette erreur de Rymza (dont sciemment j'ai voulu rendre responsable Beks), je me suis épargné deux jours de travail qu'autrement j'aurais été obligé de consacrer à les ajuster à la dimension des tableaux.

Car il faut que je t'explique, Ami, qu'en Pologne, il est impossible de faire faire une caisse aux dimensions exactes. Si vous ne demandez pas de la construire de deux à trois centimètres plus grande que l'objet qui doit y être enfermé, vous risquez la difficulté. On vous la fera en forme de trapèze, les clous en ressortiront de tout côté et, sans marge de sécurité, l'objet n'y entrera pas. Mais en revanche, si vous avez bien vos marges, il vous faut les remplir vous-même pour avoir la dimension voulue. Ce qui prend deux jours pleins, de travail physique pénible. Cette fois-ci, malgré l'erreur de Rymza, les caisses n'ont pas compliqué mes jours et n'ont pas rempli mes nuits de cauchemars.

4) J'ai « soutiré » à Beks cent dix dessins des années 1965-1967. Dans une ambiance tendue où, par peur de provoquer un éclat, il s'est senti contraint de céder devant mes demandes, il m'en a vendu quatre-vingt-cinq à un prix dérisoire de cinquante dollars pièce, avec un paiement différé « au jour où les temps deviendront fastes ». Quant aux vingt-cinq autres, il me les a donnés purement et simplement « *cost and lost* », comme il l'a dit.

Son avarice et sa générosité sont irrationnelles et alternent, comme chez moi alternent les haines et les amours : de façon imprévisible et excessive.

Ma collection de ses dessins est donc maintenant importante car en comptant aussi ceux que j'ai réussi à lui acheter lors de mon précédent voyage à Varsovie en 1985, elle se compose de cent cinquante pièces environ.

Sa femme s'en est désolée :

« Vous nous avez tout pris ».

Heureusement, elle s'en est aperçue trop tard. Beks aussi se serait probablement dédit si l'ambiance de « tendres retrouvailles » n'avait pas suivi celle de la tension en rendant un retour en arrière difficile sans lui faire perdre la face, et sans réintroduire un grincement que j'aurais amplifié, bien sûr, à souhait.

Alors me voilà possesseur d'une grande collection dans laquelle il me manque seulement les dessins des années 1972-1974, c'est-à-dire les tout derniers qu'il a dessinés. Car depuis 1974, il ne dessine plus.



5) Nous avons conclu une série d'arrangements et d'avenants à notre contrat.

En tant que « collectionneur », j'ai rudement perdu car désormais Beks prendra pour lui vingt cinq pour cent de sa « production » annuelle. Autrement dit, il prendra pour lui les meilleurs tableaux. Il s'agit là du retour à une disposition de notre contrat initial qui lui garantit ce privilège mais que, jusqu'à maintenant, j'ai toujours réussi à contourner en lui arrachant *in extremis* tout ce qu'il avait peint.

En tant que « marchand » en revanche, j'ai gagné en obtenant le maintien du statu quo financier jusqu'à la fin de 1991. Donc si la chance me sourit et si je trouve des acheteurs pour les tableaux appartenant à Beks, et seulement déposés chez moi, je n'aurai qu'à lui payer en retour leur prix standard et non pas partager avec lui les bénéfices. Ainsi, j'ai une petite chance de retrouver mon équilibre financier sans détruire ma propre collection, car je pourrai me limiter à la vente des seuls tableaux qui lui appartiennent.

6) Pour rester dans le domaine des contrats...

J'ai réussi à négocier avec Arkady de bonnes conditions pour l'édition de l'album. Mais j'ai surtout réussi à éviter de prendre un engagement définitif quant à ma participation dans leur entreprise avant la fin du mois d'octobre, c'est-à-dire avant d'avoir les premiers résultats financiers de l'exposition d'automne.

Par ailleurs, je tiens Arkady en main. Avec mes ektas, je possède en quelque sorte la clé de leur réussite. S'ils veulent faire un album sérieux, il leur faudra mon concours. Sur soixante-dix tableaux à reproduire, j'en détiens trente-six que Beks a indiqué comme devant absolument se trouver dans l'album. Je suis seul à posséder les ektachromes de ces tableaux.

7) J'ai récupéré une grande quantité de mes cassettes des enregistrements de conversations que j'ai eu avec Beks en 1984 et au début de 1985. Avec elles, j'ai aussi récupéré leur transcription à la machine par une dame polonaise. Un travail de plusieurs mois serait maintenant nécessaire pour rédiger tout cela et le rendre compréhensible. Beks a refusé de m'aider pour la partie de son propre propos. A cinquante-sept ans, m'a-t-il dit, il préfère se concentrer exclusivement sur la peinture. Tant pis. Mais les documents sont bien là. Pour ceux qui viendront après moi, ils seront une source de précieux renseignements. D'autant que je constate à la longue qu'à quelques exceptions près, Beks a été sincère dans ces conversations. La preuve en est qu'après deux ans, il ne se contredit pas. Les enregistrements sont donc crédibles et semblent refléter ce qu'il « est » en réalité.

8) J'ai obtenu de Waniek, ami de Beks et peintre lui-même (dont j'ai acheté, il y a un an, un tableau), le prêt d'une partie des lettres que Beks lui avait écrites dans les années 1970-1971. Je vais me plonger dans leur lecture tout à l'heure, dans l'avion. Je suis bien curieux de savoir si je vais y retrouver le Beks de mes lettres : agressif, drôle, soupçonneux et maladivement craintif du fisc.

9) Glinicki m'a remis une grande partie des photos en noir et blanc qu'il a faites des anciens travaux de Beks. Il les a effectuées sur ma commande, pour une part au musée de Wrocław où se trouvent les sculptures de jeunesse de Beks, et pour une autre part à partir des négatifs noir et blanc que Beks a fait lui-même, pendant des années, au fur et à mesure de son travail.

En me remettant les dernières photos, Glinicki m'a annoncé triomphalement :

« Là, tu auras en ekta d'abord, puis en photos en noir et blanc, tous les travaux du Maître ».

Penses-tu, Ami ! Vérification faite avec Beks, nous nous sommes aperçus que cent soixante tableaux (sic) n'ont pas été reproduits par mon photographe.

« Ton passeport pour le Bengla Desh est toujours valable », ai-je donc dit à Glinicki.

« Bengla Desh » est l'expression que j'emploie (et j'ai hélas souvent l'occasion de le faire) pour me plaindre d'une organisation et d'une qualité de travail tiers-mondiste de la part de mes divers collaborateurs.

Je l'ai donc renvoyé à la tâche pour compléter les lacunes. A mon prochain séjour en Pologne, il me remettra, il me l'a juré, le reste des photos en noir et blanc. Avec elles, j'aurai la vision complète de tous les travaux que Beks a fait dans sa vie et aussi j'en connaîtrai le nombre exact. Ma documentation sera d'autant plus complète qu'avec Beks nous avons mis au dos de chaque photo la date au moins approximative de sa création, la technique employée, les dimensions, les couleurs, le nom du probable acquéreur et nous avons noté tout autre commentaire que Beks a voulu faire à propos de chaque tableau reproduit. Je précise qu'à la vue de la photo en noir et blanc, Beks a souvent eu une idée assez vague de la date et des couleurs du tableau. En revanche, il n'a presque jamais hésité sur ses dimensions.

10) J'ai rencontré Dziworski et Dabal (directeur de la photographie de mon film). Une rencontre « à la demande des intéressés » lors d'une réception mondaine pendant laquelle j'ai projeté en vidéo le film et le reportage de Janusz Porebski sur le vernissage de l'exposition.

Je n'ai pas cherché à envenimer les choses, mais j'ai clairement fait comprendre à Dziworski que je n'ai pas trop d'illusions sur le sort des trois mille cinq cents mètres de pellicule de mon film. Même s'il me jure qu'ils me seront restitués, je n'en crois rien.

Comme toujours notre rencontre a été pour lui l'occasion (c'est d'ailleurs pour cela qu'il a voulu me voir) de me demander un avantage pécuniaire. Cette fois-ci, je devais lui envoyer le reste de son billet d'avion pour qu'il se fasse rembourser des deux mille francs de supplément de bagage que j'ai (je dis bien « je ») pourtant payé il y a un an à sa place.

Dabal non plus n'est pas venu pour me parler de son amitié mais pour un trafic. Toujours poli, très british et sympathique, il m'a proposé l'achat de deux tableaux hollandais du dix-septième siècle qu'il possède à Varsovie.

« Et vous voulez que je les sorte « en douce » de Pologne ? » lui ai-je demandé.

Qu'on me prenne naïvement pour un connaisseur en art et un marchand avisé - passe encore. C'est ridicule, mais au moins cela me flatte. Qu'on s'imagine toutefois que je puisse prendre le moindre risque de compromettre mes efforts dans une vulgaire aventure de trafic d'objets d'art, cela m'exaspère.

11) Ma grande amie de toujours, Ania Szczycinska, n'était pas là. J'ai donc passé plusieurs soirées avec Rymsza à écouter des disques et à bavarder. J'aime bien cet homme parfois drôle même s'il est peu efficace dans le travail et plein de manies de vieux garçon.

D'ailleurs, tout au long de ce séjour, j'ai senti de toute part l'amitié dont j'ai tant besoin pour fonctionner.

12) Le temps était plutôt médiocre, mais cela a été sans importance car je passais la quasi-totalité de mes journées dans des taxis ou à l'intérieur chez Beks, chez Rymsza ou chez d'autres amis.

#### Conclusion générale ?

Au total, ce séjour en Pologne a été réussi. Car en plus de ce que je viens de décrire et qui est déjà positif en soi, je pars avec une vision claire de ce que je veux et avec la bénédiction de Beks pour une exposition en grande partie destinée à la vente.

Alors je prends l'avion de 14 H 30 plein d'optimisme. A une exception près : je n'ai pas un sou pour réaliser mon projet.

C'est une manie bien à moi : être complet. Comme toute course après l'ombre, celle-là est ma spécialité. Comment attraper la vérité, comment la saisir alors qu'elle fuit tout de suite après son apparition ?

Le plus simple alors, et le plus naïf, est de me dire qu'elle est dans une chose que je n'ai pas encore vu ; dans un détail qui m'a échappé ; dans un fait qu'il faut que je connaisse.

« Ce n'est pas ailleurs qu'elle se cache, je me dis, mais là. Quand enfin je la découvrirai, je pourrai la coincer et la faire « éclater au grand jour ».

« Encyclopédie mon amour ».

On admire ce dont on est soi-même incapable : comme les neuf dixièmes des gens, je n'ai pas de grosse capacité d'absorption de connaissances. Alors que j'en ricane, subconsciemment je n'échappe pas à la règle qui gouverne la soumission des masses aux élites intellectuelles et, comme pour le premier concierge du coin, un homme intelligent reste pour moi celui qui sait par coeur quelle est la distance exacte entre Moscou et Tokyo. J'ai beau tourner en ridicule ce trait de mon caractère, rien n'y fait : comme un lecteur de Paris-Match, j'ai tendance à mesurer la pénétration de la vérité au nombre de connaissances acquises.

Pourtant, je suis assez grand garçon pour savoir que la vérité est rarement dans un fait ou dans l'accumulation des faits et que rarement elle dure assez pour se laisser montrer du doigt. Elle n'est pas dans une chose, ni dans leur nombre, mais dans les rapports des choses, dans leurs proportions réciproques et dans leur mouvement étalé dans le temps. Elle est aussi le plus souvent momentanée et ne dure qu'une fraction d'heure, de journée ou d'époque. Elle se fait pour se défaire aussitôt. Comme ces mélanges de liquides huileux colorés qu'on nous montre dans les foires : pendant une seconde, ils composent une figure et se décomposent immédiatement pour en composer une nouvelle. Allez trouver dans cela « une » vérité !

Toutes ces réflexions pour dire à quel point je suis agacé par ma manie d'être toujours complet. Comme si d'une étude exhaustive des choses dépendait tant soit peu l'image de la vérité que je serais en mesure de transmettre, j'accumule les faits...

Ainsi, quand je travaillais encore à mon ouvrage sur la « *soft law* », il me fallait tout lire, peut-être dix mille pages de documents divers. Et tant que je n'en avais pas tiré deux mille pages de notes, il me semblait que je ne pourrais rien dire de sérieux.

Quand je me suis mis à interviewer Beks, il me fallait près de cent heures de conversation avec lui, enregistrées au magnétophone, pour avoir l'impression de savoir sur cet homme quelque chose de sûr. C'est aussi pourquoi j'enregistrais tout, lors de ces conversations, fut-ce un propos sur le bruit qui rentre par la fenêtre.

« Car qui sait, me chuchotait ma conscience d'archiviste, qui sait si ce n'est peut-être pas là que se cache la vérité et si je ne vais pas la manquer en la laissant filer sans en garder une trace ? »

L'esprit de bureaucrate, la manie du détail, le souci de précision : le rêve d'être complet.

Pourtant... Un trait sur du papier blanc, une phrase, un mot bien choisi peuvent, une fraction de moment ou de l'Histoire, dans un contexte donné et dans le but qui est le leur, être une vérité plus éclatante que le plus volumineux des ouvrages scientifiques.

Car la vérité est le fruit de l'homme. C'est dire qu'elle est fonction de ses projets. Projets intellectuels ou pratiques, d'un individu ou d'un groupe, d'un jour ou d'une époque. Mais dans toutes les hypothèses : projets. C'est essentiellement ainsi que la vérité existe, se compose et disparaît. La chercher comme un écureuil dans une accumulation de faits, quelle perte de temps !

La « vérité » est plus proche du mot « convaincre », d'« être utile », « servir à quelque chose » que de celui d'« être ». Et une phrase la dit parfois mieux qu'un traité *in folio*.

## ECRIRE

Ecrire ?

Oui, mais : pourquoi ?  
: pour qui ?  
: quoi ?  
: et comment ?

### 1) Pourquoi j'écris ?

Le plus sage serait probablement de dire : « Je n'en sais rien. J'en ai envie et c'est tout ». D'ailleurs, est-ce que je le sais vraiment ? Derrière tout acte, et que dire d'une activité qui en contient tant, se cache pour son auteur une part du mystère que nulle introspection ne pénétrera. Ses « raisons » ne sont alors que des suppositions intellectuelles, postérieures au fait même et, peut-être, arbitraires. Mais enfin, comme toujours par coquetterie, je m'é gare...

La première raison a été de nature disons « thérapeutique ». Je m'en souviens bien car cela remonte à quelques mois à peine : j'ai commencé, en décembre 1985, à me lever la nuit en me mordant les poings d'angoisse. J'allais dans mon cabinet et j'y faisais les cent pas.

Puisque je ne pouvais pas partager ma peur avec Ania sans l'effrayer à son tour, l'idée m'est une fois venue de m'en libérer sur du papier. Je me suis donc assis et j'ai raconté mes tourments pour les oublier un instant. Après trois ou quatre pages d'écriture, je me suis calmé, je suis revenu au lit et me suis rendormi.

J'ai, par la suite, plusieurs fois repris ce « somnifère ». Un jour, pourtant, en déplaçant les documents, j'ai relu l'une des pages ainsi écrite.

« Tiens, me suis-je dit, ce n'est pas mal écrit ».

J'en étais surpris car mes écrits de jeunesse ont été médiocres et je ne me soupçonnais pas capable d'écrire convenablement autre chose que mes articles juridiques, mes « conclusions » d'avocat ou bien mes lettres professionnelles. Mon écriture, toutefois, est pénible à déchiffrer, même pour moi-même. Je me suis donc rapidement lassé de deviner ce que j'avais bien pu écrire dans mes « notes ». Je continuais à noircir les pages pour me libérer du trop plein de mes cauchemars, sans trop chercher à savoir si elles avaient une quelconque valeur littéraire.

A la lecture suivante, toute aussi accidentelle que la première, au petit matin, la sensation que « ce n'est pas mal » est revenue.

Et c'est là qu'à côté de la « thérapie » ont commencé à accourir d'autres raisons, toutes prétendant à la vraie maternité du nouveau-né :

– La plus modeste d'abord : raconter le « lancement » de Beks en Occident. Être le fidèle chroniqueur des événements, contribuer à la naissance d'un mythe en y ajoutant mon témoignage. A l'occasion dévoiler, avec mon souci maniaque de méthode, ce que généralement on cache aux novices : la misère d'une entreprise qui, un jour, deviendra légende. Dire combien il y a de bassesse, de calculs, d'argent, d'avidité, de bêtise, des querelles ou de hasard dans une noble réussite humaine. Car je ne doute toujours pas que, malgré les obstacles qui se dressent sur mon chemin, l'oeuvre de Beks finira par triompher.

– Puis, quelques autres belles et louables intentions sont venues réclamer l'inspiration de mes « notes ». Mais à quoi bon parler d'elles ? Que les autres en parlent un jour, en fabulant à leur propos. Ils le feront mieux que moi. Je préfère, et de loin, dévoiler celles qui sont honteuses.

– Parmi ces dernières, celles qui hurlaient le plus fort en moi et se disputaient la place, c'étaient surtout la haine et la rage : régler leur compte à mes ennemis ! Vomir ma bile sur ceux à qui je souhaite la souffrance. Depuis que le hasard m'a remis entre les mains une arme inespérée, m'en servir pour rendre les gifles que j'ai reçues. Cracher à la figure d'un Pou, d'une Grympas-Nguyen, d'un Sérane, de tel ou tel journaliste, et de tant d'autres - les fonctionnaires du centre Beaubourg, les conservateurs de tel ou tel musée, critiques d'art ou propriétaires de galeries qui m'ont humilié. Si un jour ces « notes » pouvaient nuire à leur bonne renommée ou à leur mémoire, elles auraient mérité le mal que je me suis donné pour les écrire.

Je n'atteindrai jamais de mon vivant la puissance qui me permettrait de me venger des hommes qui m'ont fait souffrir. Ils occupent des places fortes d'où ils peuvent rire doucement, sinon à gorge déployée, de mes vociférations. Mais si l'entreprise beksienne réussissait un jour, et si je l'imposais à l'Occident, ces « notes » deviendraient peut-être un poison à retardement. Oui, quand mes ennemis ne seront plus là pour me réduire au silence par un « non, merci » poli, ces pages pleines d'écume et de vase étoufferont peut-être leurs fantômes. C'est du moins ce que je leur souhaite. De tout coeur.

C'est vrai. Ce sont la rage et la haine qui crient en moi le plus fort et me poussent à écrire. Il fallait le dire clairement.

– Me venger de ceux qui m'ont blessé. Oui, sûrement. Mais aussi, sans maudire quiconque, prouver aux quatre personnes, dont deux m'ont été très chères, que je sais quand même pas mal jongler avec les mots.

Ils sont quatre, dis-je, et deux d'entre eux sont déjà morts. Ceux justement que j'ai aimé.

La première fut ma Mère. Sainte personne, vous le savez, sainte personne. Mais elle n'appréciait pas mes écrits. Car il te faut savoir, Ami, que j'ai commencé à écrire (en polonais) déjà à l'âge de vingt deux ans. Exactement dans la même situation de bas-fond psychique et financier que celui dans lequel j'ai recommencé à écrire en décembre 1985. Et pour les mêmes motifs d'ailleurs : pour pleurer sans que personne le sache.

C'était à Paris, en automne 1964 quand, après être venu de Pologne, je traînais dans les couloirs du métro à ne rien faire. Enfin... Ce n'est pas mon sujet d'aujourd'hui.

Bref, je noircissais alors des cahiers entiers. D'abord pour sécher mes larmes. Puis pour stigmatiser le monde qui m'entourait. Enfin pour libérer mes fantasmes. Exactement le même processus de désir grandissant que celui que je viens de parcourir depuis neuf mois.

Un jour, j'ai envoyé à ma Mère six lettres de vingt pages chacune.

Un long silence s'en est suivi.

Un mois après est venue la réponse dans laquelle elle me parlait de Papa, de ma tante Halina et de tout, sauf de ce qui, à ce moment-là, m'intéressait le plus : est-ce que « cela » valait quelque chose ? Ah, si ! A la fin de sa lettre, Maman me remerciait « de la confiance que tu nous as manifestée en nous envoyant tes écrits ». C'était tout.

Ma Mère était traductrice et écrivain. Mais surtout elle était la première lectrice de mes histoires. A ces deux titres son opinion avait pour moi une importance toute particulière. Elle en est aussi restée la dernière. J'ai immédiatement interrompu mes élucubrations et détruit mes écrits. Je me suis couvert de honte et j'ai compris qu'il ne fallait surtout pas recommencer.

La seconde tentative, toutefois, c'est inévitablement produite. Elle fut épistolaire. Je pense à ma correspondance avec Jul Godlewski. Saint personnage, lui aussi. Je l'ai dit et répété. Saint personnage. Comme ma Mère.

Il répondait toujours personnellement à ses correspondants. Comment y parvenait-il, alors qu'il en avait des dizaines à qui il apportait son aide et avec qui il entretenait des liens ? Je n'en sais rien, mais jamais dans cette tâche il ne se faisait remplacer par son secrétaire.

Cela a commencé par une lettre interminable de ma part où, méthodiquement, faux sourire aux lèvres, point par point et avec application, j'expliquais à « Cher monsieur Godlewski » (que je ne connaissais pas encore à



ce moment-là) qu'il serait bon de m'accorder une bourse d'études à Paris. Je vais raconter un jour l'histoire de ce personnage qui, comme Beks, a lourdement pesé sur ma vie, mais dans le bon sens.

Cette tentative épistolaire ne m'a pas valu grand bien. Jul m'a répondu brièvement une semaine après que : « Mon cher Monsieur, votre lettre ne me dit rien qui vaille. Mais avant que je vous donne une réponse définitivement négative (c'est ainsi qu'il a écrit : « définitivement négative »), faites-moi davantage connaître vos projets ».

Là, j'ai écrit la plus réussie des toutes les lettres de ma vie. Elle avait deux lignes et je me la rappelle donc très bien :

« Cher Monsieur, j'écrivais. Je réussirai mes études sans l'aide de personne et me ferai une joie de vous envoyer la copie de mon diplôme que je ne devrai qu'à moi seul ».

Je l'ai salué aussi. Poliment, mais déjà librement. Puisque je n'avais plus d'espoir d'obtenir son aide, je n'étais plus réduit à lui lécher les pieds.

Deux jours après, par courrier express, Jul m'écrivait :

« Votre lettre m'a énormément plu. Je vous donne une bourse. Pour l'instant pendant un an... ».

Au fil des années et de notre amitié, lui qui correspondait avec les personnages les plus illustres du monde entier gardait mes lettres. C'est du moins ce que m'avait rapporté Malgosia Balasinska à qui il s'en est confié une fois. Jusqu'au jour où...

Le diable m'avait probablement soufflé les mots de cette lettre-là... Car après avoir appris que Jul partait en Pologne, où il devait rencontrer le cardinal Wyszynski, je lui ai écrit que « le cardinal est un imbécile et un personnage rétrograde ».

Cela m'a valu un mois de silence. La réponse qui est enfin venue m'annonçait (« après les vacances de Noël, pour ne pas te gâcher les fêtes ») la rupture de notre amitié et le retrait de ma bourse. C'est à ce moment-là que mes lettres ont dû passer à la poubelle. Car plusieurs années après, en conversant avec Jul à Varsovie où il s'était établi à l'hôtel Europejski pour attendre la mort - j'ai déduit de son propos qu'il n'en a gardé aucune trace et en a même perdu le souvenir.

L'art épistolaire ne m'a pas réussi non plus.

Je me suis alors lancé dans l'écriture scientifique.

La composition de ma thèse a été interminable. Elle traînait et n'en finissait pas. Pendant cinq ans, je réfléchissais sur chaque mot, sur chaque virgule et les ciselais, modifiais, recomposais cent fois avant de les trouver parfaits.

Quand j'ai présenté le tout à mon directeur de thèse, Paul Reuter, un long silence s'en est suivi. Le fatidique mois dont je connaissais déjà la signification.

Puis est venue « la lettre-coup dans le plexus » de laquelle, comme des précédentes, a sauté sur moi un petit vampire qui m'a douloureusement mordu au visage et s'est caché derrière la feuille blanche.

« Il faut un style simple et intelligible pour une thèse ; pas un rébus », m'écrivait ce grand professeur qui, comme Beks, sous un masque de bonhomie, cachait une âme sèche et remplie d'aigreur.

Là, pendant les deux années qui ont suivi, j'ai écrit une autre thèse dans laquelle j'ai banalisé et édulcoré toutes les idées dont j'étais précédemment si fier.

Cela m'a tout de suite valu une récompense :

« Je l'ai, écrivait Pau Reuter, trouvée claire, bien rédigée, intéressante, ne présentant aucun des caractères que j'avais relevés dans votre premier manuscrit et qui me faisait craindre pour vous des jugements dont vous auriez à souffrir ».

C'était bien dit.

Enfin sont apparus dans ma vie un certain André Fontaine, de sinistre mémoire rédacteur en chef du journal Le Monde. Là, c'est la veine journalistique qui a commencé à m'étouffer. Je me suis découvert un talent de polémiste. J'en ai déjà parlé à de nombreuses reprises dans ces « notes », et cette fois-ci n'insisterais donc pas. Là aussi, j'ai reçu une gifle. Là aussi, je me suis tu pour ne pas en recevoir d'autres.

Voilà donc aussi pourquoi j'écris : pour prouver à ces quatre personnages, dont deux, ma Mère et Jul, ont droit à mon éternelle reconnaissance, que je ne suis pas si mauvais jongleur de mots qu'ils le croyaient.

Deux autres raisons, ridicules mais bien réelles, m'inspirent à leur tour :

– Tout d'abord, pouvoir enfin finir mon propos.

« Ah, si l'on m'écoutait jusqu'au bout... ». ai-je dit un jour à une amie, et j'ai suspendu la voix pour bien souligner le degré de mon désir.

« Ah, si on m'écoutait jusqu'au bout... ».

Car rarement on me laisse terminer une phrase. A peine ai-je ouvert la bouche qu'on m'interrompt et qu'on passe à un autre sujet. Ou bien les gens continuent à se parler entre eux comme si je n'avais rien dit.

J'ai sûrement quelque chose d'agaçant dans la voix. Voilà, c'est sûrement cela. Quelque chose dans l'expression du visage aussi, dans la rapidité du débit ou dans la nervosité de mon regard. Quelque chose qui fait qu'à peine ai-je dit deux mots on m'interrompt et on passe à autre chose.

Pour capter l'attention des gens ne serait-ce qu'un instant, je ralentis le débit à l'extrême. Je prends alors le ton de mon frère Jan et son expression de visage. Car il se fait écouter par tout le monde. On adore l'entendre parler. Et pour tout

dire... je l'envie. Je parle donc parfois très lentement pour l'imiter. Mais les gens ne sont pas dupes et ne se laissent pas tromper longtemps. Ils sentent que je triche. Ils montrent les premiers signes d'impatience. Je prends peur qu'ils ne me coupent la parole et retrouve mon rythme précipité où les mots se mettent à en pourchasser d'autres, à une cadence qui s'accélère à mesure que je m'aperçois de l'envie qui les travaille de m'interrompre. A la fin, la vitesse est pour nous tous insoutenable et, d'autant plus rapidement, ils me couperont la parole pour passer à autre chose.

Je hais cela, mais je n'y peux rien. C'est sûrement l'une des raisons primordiales pour laquelle je suis devenu enseignant puis avocat. Là au moins, je peux finir mon propos de bout en bout sans que le tribunal ou mes étudiants ne m'interrompent, car telle est la règle du jeu.

C'est aussi pour cela que j'écris : pour pouvoir enfin dire jusqu'au bout ce que j'ai à dire, sans qu'un imbécile passe aux dernières cotations de la bourse, alors que je lui raconte mes états d'âme.

– Et puis, je peux briller. Me montrer intelligent. Bon Dieu que j'en raffole ! Déjà à l'âge de huit ans, je crevais du désir d'être admiré pour mon brio. Je ne plaisante pas.

Que la haine qui se déverse par torrents de ces « notes » en dégoûte plus d'un ; que les gens me traitent de scorpion venimeux et jettent à la poubelle ma littérature me laisse indifférent. Quelle jubilation en revanche ce serait d'entendre ceux dont l'opinion m'importe dire : « Bigre, ce n'est pas mal ».

Briller... Ne serait-ce que devant moi-même, mais briller. Et puisque je ne le peux pas dans le vrai monde, au moins le faire dans celui que je me serai créé à moi-même.

Je crois que les passages « philosophiques » ou « sociologiques » que contiennent ces pages, en principe consacrées à l'entreprise beksienne, ont pour cause, quelque part au fond de moi cette ambition puérile de me servir de faire valoir :

« Regardez ! Il était capable de raisonner finement. Quel esprit brillant ! »

Cette idée est sûrement en moi, même si, consciente de son ridicule, elle se cache et veut se faire petite.

– Mais au-delà des toutes ces raisons parfois gênantes, il y a aussi quelque chose d'honnête dans mon envie d'écrire. Quelque chose dont enfin je n'ai pas honte : écrire est rapidement devenu pour moi un jeu. Certes, et je ne me contredis pas en le disant, on ne peut rien écrire de fort si on ne l'a pas vécu dans les larmes. Mais l'écriture elle-même ne peut pas être une pénible

besogne, hésitante et travaillée. Elle doit être une libération sans autocensure. Même si elle est pleine de ratures et de recherches.

C'est un jeu auquel je me suis laissé prendre et auquel, le plus souvent, je joue sans me soucier du gain et des « raisons ». Enfin quelque chose dont je ne rougis pas.

2) Ecrire, mais pour qui ?

Pour moi, voyons !

– J'ai commencé, en effet, par écrire pour moi-même et je compte ainsi finir : il n'est pas dans mes intentions de publier ces « notes » de mon vivant.

Déjà la perspective de devoir me battre avec un éditeur pour qu'il consente à me publier suffirait à elle seule à me dissuader de toute tentative. A l'avance, elle m'étrangle de rage. Ah ça, non ! Mon expérience avec cet André Fontaine dont j'ai parlé m'a suffi :

« Bonjour Monsieur, je m'appelle Dmochowski. Il y a un mois de cela je vous ai envoyé un texte... Oui, c'est cela... Alors je vous rappelle dans deux mois ? C'est cela. Très bien Monsieur. Merci ».

Et je transpire, et je serre les dents et je lui lèche les bottes...

Plus de cela !

Les éditeurs et les rédacteurs en chef, à quatre-vingts pour cent publient des célébrités car cela leur assure la vente de l'ouvrage. A quinze pour cent ils éditent ceux qui ont eu la chance d'être acceptés par le « comité de lecture » qui se compose de gens dont seule une lettre de recommandation ou un coup de téléphone « amical » peuvent forcer la main pour ouvrir un manuscrit. A cinq pour cent ce sont des insoumis et des talentueux qui réussissent à passer le cap. Ils serviront d'alibi pendant des années à cet éditeur, à ce rédacteur en chef et aux critiques qui vont tous parler d'eux en long et en large pour montrer la perméabilité des élites littéraires, l'ouverture et la vivacité du système culturel démocratico-libéral.

Non, je ne vais pas me bagarrer avec ces gens-là. Que ceux qui viendront après moi fassent le sale boulot. Comme je le fais pour Beks.

– J'ai aussi un peu peur de mes « héros ».

Ceux que je décris et que j'insulte à chaque page. Ceux que je qualifie de « canailles », de « poux » et de « racailles ». Ceux-là, s'ils me lisaient, me feraient passer un sale quart d'heure. Deux ou trois procès en diffamation

m'auraient vite fait passer l'envie de publier de mon vivant et du leur les opinions que j'ai de l'univers.

– Pourtant il y a, depuis un certain temps déjà, un lecteur de mes « notes » : Ania.

D'abord, je la craignais plus que tout autre car, plus qu'avec tout autre, je suis lié avec elle. Je redoutais donc que l'une de ces « notes » ne tombe entre ses mains et ne la rende consciente de l'abîme dans lequel je l'entraîne. Je n'avais pas envie non plus qu'elle sache les doutes que je concevais sur sa solidité au cas où elle aurait appris les dimensions de notre situation.

Mais je n'ai pas longtemps résisté à la tentation.

Une première tentative de lecture faite, j'ai essayé à nouveau. En voyant qu'elle n'avait toujours aucune des réactions que je redoutais, je lui lis maintenant tout. Plus même : c'est la principale attraction de nos actuelles vacances. Le matin, je me lève tôt et frappe à la machine ce que j'ai écrit la veille à la main, pour pouvoir le lire au déjeuner.

Son commentaire est bref et modéré : « Oui, ça va ».

Ou bien : « Il faudrait voir ce que ça donne lu d'un seul trait. Car par bribes, ça va ».

Au début, elle m'a fait deux ou trois compliments : « C'est claire ».

Ou bien : « C'est vivant ».

Pas plus. Deux ou trois fois aussi elle n'a pas aimé une note, car la trouvait répétitive ou excessive. Surtout l'une des toutes premières, celle où je décris l'exposition dans ses détails. Je suppose qu'elle l'agaçait parce que je m'y tressais des lauriers.

Une fois, elle a été interloquée :

« Petite grenouille, je ne savais pas que tu avais les pieds aussi solidement plantés sur terre. Alors tu es capable d'une telle autocritique ? »

C'était dit à propos de la note sur mon agressivité lors de l'exposition.

Enfin, quand je lui ai lu les raisons pour lesquelles, en définitive, et malgré toutes nos difficultés, je ferai une nouvelle exposition, elle m'a regardé fixement :

« T'es un mec malade, a-t-elle dit à voix basse. C'est le propos d'un homme qui se confesse avant de se suicider ».

C'est tout. Et c'est tant mieux. Toute louange de sa part aurait chassé mon sommeil et aurait éveillé en moi le compagnon de tous mes succès : l'arrogance.

Toute critique acerbe et même un simple manque d'intérêt auraient l'effet inverse mais tout aussi radical : je me serai tu. Comme dans le temps, quand

ma Mère m'a fait comprendre qu'elle n'aimait pas mes histoires : j'arrêterai d'écrire.

L'espoir que cela « vaut quelque chose » m'importe. Mais à l'état inarticulé, incertain... Je ne peux donc que me louer de la modération de mon unique lectrice.

– Reste celui à qui je m'adresse : le destinataire imaginaire de ces « notes ».

Celui-là ne me lira jamais, car il n'existe que dans mon esprit. Je me l'imagine : un jeune garçon intelligent de treize à quinze ans, que j'appelle parfois « Ami » et que, le plus souvent, je tutoie.

« Te rends-tu compte... » je dis par exemple.

Ces « notes » sont faites pour lui.

Mais vous connaissez cette blague ? Non ?

« Quelle est la différence entre un petit train électrique et les seins d'une femme ? Aucune. Les deux sont faits pour les enfants, mais ce sont les papas qui jouent avec ».

Autrement dit, il en est de mes « notes » comme des bandes dessinées : le public est soi-disant composé de gosses, mais ce sont des intellectuels que l'auteur a l'espoir de capter. Quelques adolescents donc et une poignée des gens d'esprit.

Pourquoi des adolescents ? Parce que ma manie de professeur me souffle qu'il est de mon devoir d'épargner aux jeunes gens le purin que j'ai dû avaler dans ma vie. Certes, ils feront exactement l'inverse de ce que je leur conseillerai de faire, et vont, à leur tour, se faire mettre la tête dans le cloaque pour goûter ce qui s'y trouve. Il me faut quand même garder l'espoir que je suis écouté par quelqu'un qui est, ne serait-ce que par l'âge, susceptible de s'inspirer de mes conseils. Les petits enfants ne les comprendraient pas. Les adultes s'en moqueraient éperdument. Les premiers parce qu'ils manquent d'expérience. Les seconds parce que ce seraient pour eux des évidences. Un adolescent est en revanche comme un fils à qui j'ai ainsi l'impression de transmettre la sagesse accumulée durant ma vie.

Pourquoi des intellectuels alors ?

Je viens de le dire : c'est mon espoir puéril de briller dans le milieu dont, à vrai dire, je ne fais pas partie, mais que j'aimerais tant atteindre.

C'est courant. En général nous n'attachons pas d'importance à ce que disent de nous ceux « d'à côté » ou ceux « d'en bas ». En revanche, il nous importe énormément d'être reconnu par ceux qui nous entourent, ou bien par ceux qui sont au-dessus de nous. Or, tout milieu refoule de façon instinctive les outsiders, et empêche les siens de grimper sur l'Olympe du lieu.

Parmi les nôtres, on n'est jamais suffisamment « fort » et on trouve plein de gens plus valeureux que soi. Je crois que même les rois sont condamnés à cette insatisfaction : ils tiennent à ce que disent d'eux les autres rois. Mais parmi les rois, ils sont toujours quelque part au milieu ou à la fin, en tout cas derrière les empereurs.

Alors mon « lecteur-intellectuel » m'importe. Et plus il sera raffiné, meilleur il sera.

Si la foule devait un jour s'emparer de ce que j'écris pour en faire une nouvelle *Passion de la vie* à la Irving Ston ; si la racaille journalistique ou les critiques corrompus devaient dire un mot de bien de ces « notes », j'en serais malade dans ma tombe.

Si, en revanche, une poignée d'intellectuels trouvait du temps pour me lire avec intérêt, je me dirais dans l'au-delà qu'il valait la peine d'écrire.

Pourquoi « une poignée » ?

En répondant un jour à un reproche de pensée hermétique, Bertrand de Jouvenel a dit qu'il en est conscient mais :

« Si trois mille personnes en France apprécient ce que j'écris, cela me suffit ».

Ma pensée n'est pas hermétique, mais trois mille lecteurs ce serait beaucoup. Beaucoup trop. Je serai inquiet s'ils devaient être plus de cinq cents, car je n'ai nulle intention de devenir le martyr du peuple.

Mais les cinq cents que je vise sont perchés bien haut. Et je suis suspendu à leurs lèvres : un mot indulgent de leur part me rendrait légers les supplices qui m'attendent immanquablement outre-tombe.

Après le lecteur, le sujet.

### 3) Qu'écrire donc ?

Et tout de suite cette question : me limiter au récit beksien ou aller plus loin ?

Ecrire sur Beks et sur son « lancement » en Occident était, je l'ai dit, mon idée première et reste toujours l'essentiel de mon sujet. En effet, sur Beks et sur ses tableaux, je peux monologuer sans cesse et sans arrêt : vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et à la vingt-cinquième encore, je trouve quelque chose de nouveau à écrire. Je suis intarissable. Mais si je parle souvent de vive voix de Beks, autant de mes déboires je ne parle jamais. Ce sujet ennue visiblement certains de mes interlocuteurs et leur ennui m'humilie. Pour d'autres, mes difficultés sont une source de joie et je ne veux pas la leur donner. Je me tais

donc. Sur du papier en revanche, sans crainte d'affronter un interlocuteur pour subir ses sarcasmes, je peux sans discontinuer narrer mes misères.

« Celui-ci, par exemple, m'a dit qu'il n'aime pas sa peinture ; cet autre n'a pas regardé assez attentivement ses tableaux ou les a regardé de travers. Celui-là encore a rit au mauvais moment ».

Prolixe et éloquent.

Les plus résistants admirateurs de Beks auraient-ils soutenu toutefois cette narration monothématique ? Sûrement pas. Ania en témoigne qui, très rapidement, a donné les premiers signes d'épuisement. Après la lecture d'une première vingtaine de « notes », elle m'a agressé :

« Ton Beksinski : ras le bol. Ne pourrais-tu pas, de temps en temps, parler d'autre chose ? »

– Alors l'idée m'est venue de vernir tout cela par des réflexions, portraits et réminiscences étrangers aux thèmes beksiens.

Mais c'est surtout depuis que je me suis aperçu que ces « notes » pourraient devenir l'outil de ma vengeance *post mortem*, que j'ai décidé d'élargir les thèmes pour donner une assise à ce désir.

C'est là qu'ont commencé à apparaître dans mes écrits quelques réflexions « philosophiques » et « sociologiques », ou encore des souvenirs d'enfance. Des « interrupteurs » de la monotonie, comme je les appelle.

– Maintenant, quand le champ est élargi, où poser ses limites ? Tout dire ? Tout raconter de ce qui me passe par la tête ?

Puisque mon objectif est d'être lu seulement dans vingt ou trente ans (c'est ce que je me donne pour vivre), il est inutile de parler de l'actualité d'aujourd'hui. Pour mes lecteurs de la génération suivante, elle sera sans intérêt. Je ne cherche donc pas à redire les propos que je tiens quotidiennement à mes étudiants. L'actualité politique, les problèmes sociaux d'aujourd'hui n'apparaissent pratiquement pas dans ce *diarius*. En dehors des péripéties du récit beksien, je me limite à des sujets personnels ou, en quelque sorte, « permanents ».

– Mais de ces sujets-là, tout dire ? Ou bien m'imposer les limites de la morale, de la décence ou de la simple raison ?

Car la raison commande par exemple de ne pas agresser le lecteur, sous peine de m'en faire un ennemi qui cherchera à me nuire dans ce qui est pour moi essentiel.



Tout dire donc de ce que je pense de la canaille journalistique, des stupides fonctionnaires de la culture ou des marchands froids ?

La peur de la répression sociale est comme une paire de ciseaux. Je l'ai ressenti de nombreuses fois dans ma vie et j'ai très bien compris ce qu'elle impose d'automutilation pour lui échapper. La répression des « distributeurs », comme la répression des « destinataires » laisse des plaies profondes. Alors, on se réfugie dans la prudence pour éviter des coups. On se demande à tout bout de champ ce qu'« ils » diraient si... Et on coupe par-ci et on ajoute par-là. On se protège.

Alors tout dire à mes lecteurs ? Que je méprise bon nombre d'entre eux, par exemple ? J'ai été très rapidement amené à me poser cette question. Il m'a fallu faire un choix : ou bien je cherche à obtenir un avantage, et alors je me limite aux sujets non-confluctuels ; ou bien j'insulte tous ceux que je hais, lance une bouteille à la mer et... « ce qui arrivera, arrivera ».

Sans la moindre hésitation, j'ai choisi la seconde attitude : pas de sujets tabous donc et pas d'alliés éventuels à ménager.

De même, pas de fard et pas de maquillage pour mon autoportrait. Si le récit des événements de ma vie a une chance d'intéresser quelqu'un, ce n'est pas par l'extraordinaire de son histoire ni par l'exceptionnel du personnage. Tout dans ma vie est banal et ordinaire, et ma personne ne présente aucun trait rare.

Toute prudence à l'égard de mes alliés potentiels, comme toute mansuétude à mon propre égard auraient ainsi fait disparaître l'unique attrait que pourraient présenter mes « interrupteurs ».

Quand donc je reviendrai de temps en temps à ma personne ce sera pour la traiter de la même manière que celle de mes ennemis : sans anesthésie.

#### 4) Après les thèmes, la manière. Comment écrire ?

A la mesure de mes ambitions, diable !

Rationnellement, avec réalisme, drôlement, brièvement, et avec des grands sentiments.

Reprenons depuis le début, car ça fait beaucoup d'ambitions :

– Tout d'abord, on m'a ridiculisé à chaque fois que je me faisais « poète ». Et puis, je suis, par nature et par ma formation juridique, porté vers la rationalité. C'est une distorsion professionnelle en quelque sorte. Des raisonnements, il m'en faut ma dose quotidienne. De même, si je prends une feuille de papier et un stylo, il me faut une logique, une construction, trois ou quatre idées clés et une suite d'arguments pour les démontrer.

A la vérité, je ne crois absolument pas aux démonstrations rationnelles ni aux constructions logiques. Je suis trop à l'aise dans ce genre d'exercice pour ne pas savoir à quel point ils sont factices et mènent rarement à la vraie connaissance. Je n'y échappe pas pour autant et, partout où je peux, je bâtis des raisonnements « en béton ».

Car comment faire parler l'intuition, le flair, la spontanéité quand on en n'a pas en soi l'ombre d'une ombre, et alors que des raisonnements affluent dans ma tête sans effort ?

Comment aussi échapper à la rationalité alors que le monde la paie au prix fort, sans se soucier que ce soit de la « camelote » qu'on lui vende ? Les gens ne savent pas construire une pensée claire et s'imaginent que celui qui sait le faire possède la vérité. Ils l'admirent donc et le suivent. Comment ne pas verser dans la facilité ?

« Tant pis », me suis-je donc dit et j'organise sans gêne mes « notes » à l'instar des exposés scientifiques.

– Etre réaliste est pour moi le synonyme de « ne pas fabuler ». Oh, il ne s'agit pas d'inventer des histoires ! Je n'ai pas d'imagination du tout et serais incapable d'en inventer une. C'est de cette incapacité que vient d'ailleurs le genre littéraire que j'ai choisi et le titre que j'ai donné à mes écrits : *Notes sur la situation générale*. Quelque chose à mi-chemin entre un journal intime et un rapport administratif.

Etre réaliste signifie pour moi encore deux autres choses : dire la vérité et s'en tenir aux faits.

Quant à la vérité, sache, Ami, que si dans la vie courante il m'arrive souvent de la tromper, dans mes écrits je ne mens jamais. Jamais tu ne me surprendra en train de transformer de la réalité pour qu'elle colle à mon désir de vengeance ou celui de faire valoir mes propres mérites. Tu peux donc me lire en pleine confiance, car ce que je te raconte est aussi proche de la vérité qu'il est possible de l'être.

Mais ce désir de réalisme me pousse aussi à ne m'en tenir qu'aux faits et à céder le moins possible à ma tentation permanente d'emphase et d'euphorie. Car il te faut savoir, Ami, que j'adore cela : pleurer fort, planer haut et m'enivrer de grandes paroles. Alors je m'impose au contraire de ramper et de humer toutes les odeurs nauséabondes que dégage le cloaque humain. Comme tous mes autres traits de caractère, celui-ci m'est venu à la suite des centaines des coups de pieds que j'ai reçus dans ma vie. Je reste « réaliste », même si le coeur hurle d'envie de planer vers le pathétique.

– Etre drôle ? Ah !

Seulement, ce n'est pas simple. J'aurais donné dix ans de ma vie en échange de deux choses : mesurer cent quatre-vingt-dix centimètres et être irrésistiblement drôle. C'est amusant, mais c'est comme ça. Or, je ne mesure qu'un misérable mètre soixante-quinze et n'ai aucun sens de l'humour.

Dans ces « notes », je compense donc mon manque d'esprit par un ton mi-ironique, mi-narquois.

Premièrement parce que j'espère ainsi faire rire. Si un jour quelqu'un souriait sans gêne en me lisant, c'est comme s'il m'embrassait sur la joue. Mais je n'ose pas l'avouer. Je sais, en revanche, que j'ai bien plus de chances de passer pour ridicule.

Alors, et c'est la seconde raison du ton que j'adopte, je me sers de l'ironie surtout à mon propre égard comme d'un bouclier pour le cas où la risée me menacerait. Car si je me tourne moi-même en ridicule, j'empêche ainsi les autres de le faire. Dire de soi-même qu'on est niais est toujours moins douloureux que de se l'entendre dire. C'est même interdire parfois aux autres de le faire : lorsque l'envie les prend de nous narguer, le terrain est déjà occupé et ils perdent l'avantage de la surprise. Les Juifs excellent dans cet exercice. Leurs blagues sur eux-mêmes fleurissent surtout en temps de ghettos et de pogromes.

– Les meilleurs discours sont les plus brefs. C'est bien connu. Je voudrais donc cultiver la brièveté. D'ailleurs j'y suis en quelque sorte contraint, car j'interdis moi-même à mes étudiants de dépasser dix minutes d'exposé et six pages de dissertation. A la onzième minute et à la septième page, j'emploie la « guillotine » : je leur retire la parole.

Cela n'est pas arbitraire : les lecteurs, et à plus forte raison les auditeurs non avertis ne peuvent se concentrer plus de dix minutes d'écoute et plus de six pages de lecture sur un sujet qu'ils ne connaissent pas. Ils commencent à « décrocher » et ne suivent plus.

Mais ma prédilection pour la concision a, elle aussi, une cause personnelle que je retrouve dans mes complexes : comme d'être ridicule, j'ai aussi une peur panique d'être ennuyeux. Je scrute anxieusement l'expression du regard de mon interlocuteur pour déceler si les premiers signes d'ennui y apparaissent. Car alors, je sais qu'il va m'interrompre et que cela va m'humilier. C'est l'envers de mon désir de briller et de mes efforts de « paraître ». Le peu d'attention que les gens ont jamais manifesté pour mes récits m'a appris à être concis : avant qu'ils détournent l'attention, la conversation ou le regard, il faut que j'épuise le sujet.

Ce n'est pas facile car en même temps mon esprit d'archiviste me pousse à toujours être exhaustif, tout dire, ne rien omettre de peur que « la vérité soit

déformée ». La preuve en est dans la présente « note » qui prend des proportions démesurées et que je dois arrêter au plus vite.

– Quant aux sentiments...

Mon Dieu, il y en a en moi une telle quantité d'extrêmes et de contradictoires que, malgré le masque d'indifférence que j'arbore souvent, ces pages en seront toujours remplies au ras bord. Mais quelle est la nature de ces sentiments et quelle est la thérapie de l'écriture que je cherche à leur appliquer pour les ramener à leurs justes proportions ?

L'envie de tuer et l'envie d'aimer, voilà ce que je ressens le plus fort. Comme tout un chacun probablement. Comme tout animal dont l'unique raison d'être est de vivre et de proliférer, et pour vivre tuer, et pour proliférer aimer. Ainsi, les déclarations d'amour et les assassinats littéraires remplissent-ils ces pages. J'en ai déjà commis des dizaines et j'entends récidiver.

Pourtant il m'est impossible de tuer un cafard. Je le jette donc par la fenêtre car l'écraser me répugne plus que de le voir. Si je devais entendre les premiers hurlements de mes victimes, j'arrêteraï probablement l'exécution pour leur demander pardon et leur apporter des croissants. Mais puisque c'est du papier et que je n'ai pas à affronter directement leur vraie souffrance, j'y vais sans retenue. Sans scrupules et sans hésitation. Comme on hurle sous un viaduc quand au-dessus passe un train : pour se défouler. C'est comme, pour Beks, peindre la mort, alors qu'il a la nausées quand il la voit à l'écran ou sur une photo. Ma haine et les punitions que j'inflige à ceux qui m'ont blessé sont une façon de vomir le poison qui est en moi.

Tout ceci étant dit, le mystère reste entier et je ne sais toujours pas pourquoi, pour qui, quoi et comment écrire.

Il en est probablement comme avec le hurlement du chien : comme tout animal frappé, j'ai un besoin mystérieux d'émettre des sons stridents plus ou moins articulés.

Fini les vacances.

Stan et Ida sont partis aujourd'hui pour Zurich. Nous restons seuls dans leur villa et partons à notre tour le lendemain par l'avion de 14 heures pour Paris.

Si l'on peut rêver de quelque chose dans la vie, c'est sûrement de vacances comme celles que nous venons de passer : un temps sec, ensoleillé et clair. La mer à cinquante mètres de la table où j'écris. Une villa de onze chambres et de neuf salles de bains d'une blancheur immaculée. Trente trois mille mètres carrés de parc inondés de fleurs, de cactus et de palmiers. Un court de tennis, une piscine et la compagnie d'un couple multimillionnaire avec un fils de huit ans. Et en prime, quelques feuilles blanches avec lesquelles on peut faire ce que l'on veut. Paresse, flânerie, sorties, amis. Image idyllique de films américains de propagande sur les bienfaits du système libéral sur fond d'une villa d'un luxe californien.

1) Deux mots d'abord sur la maîtresse de maison, Ida. Elle est la preuve vivante de la vanité de la raison pour dire quelque chose de sensée sur la vie.

Ida a été sûrement la plus extraordinaire fille que j'ai jamais rencontrée. Un peu trop petite pour être un bon mannequin, mais très bien faite, elle a encore aujourd'hui, à l'âge de 47 ans, un beau visage avec une bouche à la Monica Vitti, sensuelle. Elle a couché avec quelques centaines d'hommes dans sa vie et déjà à l'âge de vingt-deux ans, elle nous avait raconté en détails plusieurs de ses deux cent vingt (à l'époque) aventures avec des cheminots, ambassadeurs, étudiants, bouchers ou professeurs. C'était une fille maligne, parlant fort, remarquablement drôle et incisive dans sa méchanceté, méchanceté que les hommes redoutaient mais qu'ils feignaient ne pas apercevoir tant chacun espérait qu'Ida l'admettrait dans son lit. Selon son propre aveu elle a dû, durant ses seize années de « java » boire un hectolitre de vodka. Elle avait l'habitude de jurer avec les mots les plus crus et était amie de tout ce qui comptait en Pologne dans le monde du cinéma, de la politique ou du journalisme. Une très forte personnalité qui s'imposait partout où elle se montrait, et que les hommes suivaient partout où elle le désirait. Alors que j'ai travaillé par la suite au Lido avec des centaines de filles et que, depuis douze ans, j'observe le milieu de la mode de Ania, je n'ai jamais rencontré cette conjonction de beauté, de vulgarité, de sex-appeal, d'humour, de volubilité et de vie dissolue. Une courtisane de haute volée.

Raisonnement, elle aurait dû mal finir.

Or, elle n'a jamais été gravement malade de l'excès d'alcool qu'elle a absorbé ni de l'excès de « partouses » auxquelles elle a participé avec des centaines et des centaines d'hommes.

A trente ans, elle a quitté la Pologne où je l'ai connue et s'est liée à un riche producteur de cinéma juif allemand. Elle a fini par le laisser tomber et à l'âge de quarante ans s'est mariée très sagement avec un multimillionnaire américain, juif, Stan Smith, un armateur associé à Onassis. Elle lui a donné un fils et s'est transformée en femme d'intérieur, poule couvant son enfant et dorlotant son mari. Elle est une mère-copine pour son fils de huit ans, attentionnée mais pas mièvre. Bonne épouse aussi, soumise mais sans excès, sans complexe pour son passé, toujours légèrement vulgaire, lucide et équilibrée. Je ne les ai jamais vu s'embrasser, sauf un petit bisou que Stan, son mari lui a donné une fois, avant-hier soir, lors d'une partie de pétanque. Mais ils semblent s'aimer, restent décontractés et ne s'agressent pas mutuellement. J'admire surtout la fermeté des assurances et des apaisements qu'elle lui donne. Car Stan a des problèmes aux yeux et risque de perdre la vue. Il attend les résultats des examens qu'il subira le 2 septembre prochain.

« Ils seront bons », dit-elle sur un ton calme et sûr qui, pour un moment, semble lui faire oublier son angoisse.

En spectateur privilégié, je les observe dans leurs menus gestes depuis quelques jours. En effet, nous ne sommes que cinq et restons ensemble toute la journée.

La leçon de tout cela ? Que la seule règle valable dans la vie c'est : « Qui vivra verra ». Les petits prétentieux qui « prédisent » l'avenir « car l'intelligence et l'expérience enseignent que... ». en sont bons pour leurs leçons de morale, et la belle Ida les emmerde. Tant qu'elle était jeune elle baisait et s'enivrait. Aujourd'hui, elle est devenue mère, épouse et riche femme du monde.

2) Cela m'amène à mon sujet.

Car ce n'est pas de la douceur des vacances ni des vertus retrouvées d'une ancienne courtisane que j'ai envie de parler aujourd'hui, mais d'une conversation que je viens d'avoir avec Stan sur les chances financières de ma prochaine exposition.

Quelques préliminaires tout d'abord pour bien situer le cadre de notre conversation : Stane est, comme je viens de le dire, multimillionnaire en dollars et, toute sa vie, il a brassé de grosses affaires. Tous les soirs devant la télévision, nous observons les cotations de l'or à la bourse de Londres et en discutons au dîner car nous voulons vendre : moi, les quatre-vingt-seize louis d'or qui me restent encore. Lui... une tonne d'or. Quand il me l'a dit, j'en ai à

peine cru mes oreilles. En un mot, c'est un homme qui a une grande habitude des affaires.

Après plusieurs propriétaires de galerie, peintres et critiques d'art, j'avais aussi envie de profiter de l'occasion pour consulter un businessman. Car après un échec, les petits merdeux comme Beks sont toujours là pour vous faire la morale avec leur bon sens de quat'sous :

« Il fallait consulter un spécialiste. As-tu posé la question à un expert ? As-tu demandé un avis à un homme avisé ? »

Et bla, bla, bla, et bla, bla, bli. Cela vous met en rage car vous savez que personne n'est capable de prévoir l'avenir avec certitude, mais si vous le dites vous ne serez jamais écouté tant l'opinion est répandue entre les gens et tant leur conviction est profonde qu'il y a quelque part quelqu'un « qui sait » et qu'avant d'entreprendre des choses importantes, il convient de le consulter.

D'ailleurs moi-même, par le simple fait d'être un animal social, j'ai une naturelle, instinctive, subconsciente et automatique tentation de croire à l'autorité du maître, du gourou, de l'expert ou de l'initié.

Bref, et pour passer enfin au sujet, nous sommes sur une plage de l'Atlantique, près de Gibraltar où nous sommes venus en excursion pour tuer le temps et pour nous bronzer. Tout à coup, Stan lui-même entame la conversation sur mes préoccupations et me pose plusieurs questions sur les nouveaux tableaux de Beks. Car pour ne pas ennuyer mes hôtes, je n'aborde pas ce sujet sur lequel ils me savent intarissable. Cette fois-ci, c'est lui qui y revient. Il est manifestement intrigué d'avoir rencontré un maniaque qui a pourtant l'air normal. A la fin, je lui demande :

« Alors, cette peinture ne te dit rien ? »

« Non. J'aime plutôt l'abstrait et les couleurs gaies ».

« Et que penses-tu de mes chances de vendre quelques tableaux à la prochaine exposition ? »

« Je n'ai jamais rien compris à la vente des tableaux. Un jour j'ai acheté un Soutine. Je l'ai payé cinquante mille dollars. Quelques années après, je l'ai revendu. J'ai perdu. Il s'est vendu quarante mille. La même chose m'est arrivée avec un Kisling que j'avais payé trente mille livres sterlings et dont je n'ai tiré ensuite que vingt-cinq mille. Et quand j'ai décidé de vendre un Bonnard que j'avais payé sept mille livres, chez Christie's, on m'a pronostiqué huit mille au plus. Je me suis dit gagnant tout de même et, d'avance, j'ai été content. Il s'est vendu quarante mille livres sterlings. Y comprends-tu quelque chose, toi ? C'est la même chose avec ton Beksinski. Tout, absolument tout est possible ».

« A bon entendeur salut , petits merdeux », me suis-je dit à moi-même à l'intention de tout ceux qui, Beks le premier, l'air sérieux et compassion au visage « devant la témérité et l'inexpérience de cet homme enthousiaste, certes,

mais imprudent », me donneraient une leçon de sagesse si mon exposition échouait :

« Il fallait avant tout demander conseil à un homme d'affaires ».

Que ce soit un important propriétaire de galerie, Carpentier ; que ce soit un critique d'art, Barret ; que ce soit un homme d'affaires et « collectionneur à placement », Stan Smith, nul, rien et personne ne sont en mesure de dire ce qui peut arriver. L'avenir est un trou noir qu'on ne connaîtra qu'une fois devenu passé. Et encore... Toute cette légende stupide sur les « éternelles lois du succès » qu'il suffit de connaître pour que..., tout ce « baratin » sur le « sens des affaires » selon lequel, avec une bonne connaissance des règles du business, « c'est dans le sac », tout ceci c'est de la connerie, c'est du Paris-Match.

L'avenir est imprévisible et tout homme sensé qui, à la place de la prétention et de l'arrogance, aura sous le crâne un brin de bon sens et de lucidité vous le dira. Vous pouvez donc ricaner, petits malins, avec Beks pour leader :

« Voilà ce que ça donne quand un universitaire se prend pour un homme d'affaires ».

Cela me laisse de marbre. La seule chose que je sache, c'est qu'il n'est nulle part « celui qui sait ». Pas plus chez les intellectuels que chez les papas-mamans, maîtres, millionnaires, experts ou prélats.

Trou noir.

Je m'approche du mien chaque jour davantage. Car si l'exposition se fait comme prévu, le test aura lieu déjà le 8 octobre. Ou je m'en sors et l'entreprise beksienne redémarre, ou bien je périclite et avec moi Ania et Beks. Ma femme perd alors sa vie confortable, moi, son amour et Beks sa renommée. Pire et surtout : nous nous mettons à nous abreuver de haine et de reproches car : « C'était à prévoir. Si tu avais demandé son avis à un spécialiste tu n'aurais pas fait toutes ces âneries... ».



Journée mémorable : j'ai ressenti hier un petit frisson de joie.

Sureau m'a apporté les épreuves des cartes postales et de l'affiche pour l'exposition. Techniquement, elles sont de bonne qualité. Avec des corrections à faire, certes, mais c'est aussi pour cela qu'il est venu.

Déjà une raison pour me trouver satisfait : un travail correct du premier coup. Sureau est aussi moins cher que Mathan et me fait crédit. Je crois que je dois rétracter mes appréciations désagréables que j'ai exprimé sur cet homme quand il n'est pas venu au rendez-vous de l'autre jour.

Mais c'est surtout du choix des seize (pour l'instant, car ils seront vingt-deux, comme la fois précédente) tableaux que je suis satisfait. Ils me semblent réunir les chances de mon côté. C'est ce qui se dégage des reproductions qu'il a apporté, mises côte à côte. Car faute de place, je ne peux pas faire un essai grandeur nature en alignant les tableaux.

J'ai évité ceux qui contenaient un motif de mort et de maladie trop voyant. Pas d'éléments osseux et pas de pierres tombales non plus. Si l'exposition doit être destinée à la vente (et elle le doit), il faut que j'évite de provoquer le public.

Pour m'assurer que j'ai réussi mon choix, j'ai posé la question à Sureau, qui est un homme simple :

« Regardez toutes ces reproductions : elles vous font peur ? ».

« Pas du tout », m'a-t-il répondu.

J'ai insisté :

« Laquelle vous effraie ? Dites, j'y tiens ».

Il en a indiqué deux : « Tchernobyl » (car à y regarder de près il y a des ossements) et « Le cheval » (« c'est fait avec des humains et les gens, bien sûr, n'apprécieront pas beaucoup »). Quel terme a-t-il employé pour les autres ? Je ne m'en souviens pas. « Poétique », je crois, encore que Ania affirme que ce n'est pas ce qu'il a dit. Mais en tout cas, rien du vocabulaire classique (« morbide », « dure », « angoissé »).

Il est vrai que je me méfie des opinions de mes collaborateurs. Je me souviens des exclamations d'admiration de tous ceux qui ont vu les reproductions ou les originaux avant la précédente exposition. C'est sur la foi de ces opinions que je me suis enfoncé dans le piège d'une exposition de prestige.

Je me réjouis de voir que le choix que j'ai fait pour l'instant est apparemment bon, pour ce que je veux obtenir, c'est-à-dire pour la vente. Quant aux prix, je ne me laisserai plus emporter par l'exaltation : ils seront « raisonnables ». Ils

commenceront par vingt-cinq mille (trois tableaux), passeront par quarante mille (quatre tableaux), soixante et soixante-dix mille et finiront à quatre-vingts mille (trois tableaux). Autrement dit, ils seront accessibles. Quand j'annonce ces prix aux gens, ils semblent m'approuver.

Deux tableaux seront proposés à cent vingt mille et un troisième à trois cent dix mille.

Pour ces derniers prix, j'ai choisi les vieux tableaux et notamment le tout premier que Beks ait jamais peint (« Le visage baillonné »).

Il s'agit, comme Beks me l'a conseillé, de justifier les prix fantastiques de la précédente exposition et d'établir un trait d'union entre les deux :

« Les gens doivent penser que les prix de barrage résultent aujourd'hui, comme ils résultaient il y a un an, de l'âge des tableaux et de leur qualité » m'a-t-il dit.

Enfin quatre tableaux seront exclus de la vente. Cela pour deux raisons.

D'abord parce qu'il y en a deux que j'aime au point d'exclure toute idée de m'en séparer (« Le parasol » et « Tchernobyl »). Ensuite, parce qu'en dehors de ces deux-là, je tiens à en exposer deux autres qui sont particulièrement « calmes » et vont avec l'esprit général de l'exposition. C'est « Le groupe avec homme » et « Le bâtiment avec poissons ».

Je pourrai les mettre en vente à un prix raisonnable car ils ne font pas partie de mes préférés. Mais ils ont déjà été exposés aux Salons de mai et de figuration critique avec une proposition de vente à quatre-vingt-dix mille chacun. Si je les remettais à nouveau en vente, cela signifierait qu'ils ne se sont pas vendus précédemment.

Maintenant, l'affiche de l'exposition :

J'ai fait passer en Pologne un test à un certain nombre des gens qui, en majorité, ont choisi pour tableau à reproduire les personnages agenouillés avec les poteaux. Ce tableau m'allait aussi. Il était lisible de très loin, frappant, et typiquement beksien.

« C'est décidé, me suis-je dit. Ce sera celui-là ».

Pas du tout.

Car une fois revenu à Paris, j'ai montré, un peu par hasard, la sélection à Hugnet qui s'est exclamé :

« Mais il ne faut pas faire peur aux gens ! Ça pour l'affiche ? ».

Et quand j'ai demandé :

« Alors, auquel pensez-vous ? »

« Celui-là, par exemple », et il m'a montré « Tchernobyl ».

« Bon, bon, ai-je répondu. Vous savez Nicolas, je suis flexible. D'accord ».

Et c'est ainsi que « Tchernobyl » sera reproduit sur l'affiche.

Derrière ma faiblesse se cachait un doute : le tableau des poteaux me semblait trop fort pour la sensibilité française.

« Pour une exposition destinée à la vente, je risque d'effrayer les gens », me disais-je.

C'est pour cela que j'ai accepté l'idée de Hugnet. Et puis, quand je suis dans le doute et qu'on me parle avec autorité, je m'efface. J'ai beau savoir que personne ne sait avec certitude ce qu'il faut faire, quand quelqu'un, avec assurance, me dit ce qui est bon, j'accepte.

« Et peut-être sait-il, lui ? » je me demande.

Bien sûr qu'il ne sait rien et j'en ai rapidement la démonstration :

Sureau m'apporte donc l'épreuve. Je la regarde, puis je regarde Ania et je vois qu'elle a la même impression que moi : c'est pas très bien. Le tableau est de toute beauté, mais il se lit mal. On ne voit pas très bien de loin ce qui y est peint. Si toutefois je l'admettais, j'aurais ouvert la voie aux doutes de Ania qui finirait par bloquer toute décision. D'ailleurs, quelques minutes après, quand je mets la reproduction sur le fond noir (car c'est ainsi que sera faite l'affiche), ça va.

Ania ajoute par la suite :

« Enfin... lisible ou pas lisible, on prend pour l'affiche le meilleur tableau. Et c'est le meilleur ».

C'est vrai et là s'arrêtent les hésitations.

L'après-midi, Ania me donne quelques bonnes idées sur le texte à insérer dans la plaquette. Cela me préoccupait depuis plusieurs jours car je ne trouvais pas de solution. Voici ce que je ferai :

Un bref *curriculum-vitae* de Beks, ses expositions (avec la mention des Salon des indépendants, mai, figuration critique, Cannes, Anvers et les deux exhibitions d'automne : Salon d'automne et cette exposition de peinture fantastique pour laquelle m'a demandé deux tableaux cet homme... Comment s'appelait-il déjà ? Galais, voilà). Puis les musées. Enfin les films (avec la mention de la sélection du mien pour le festival de Cannes et sa projection à Paris).

Ce seront aussi les mêmes éléments que je mettrai dans le dépliant distribué à l'entrée. Je n'ai en effet aucune inspiration pour écrire un texte du genre « Beksinski-peinture au-delà de signification ». Alors pour cacher la pauvreté du nouveau dépliant, je distribuerai les deux à la fois. D'autant qu'il me reste un petit stock de l'ancien. Je profiterai d'ailleurs du nouveau pour y mettre mes propres coordonnées. Ainsi Pou ne pourra plus intercepter le courrier qui m'est destiné et filtrer les éventuels acquéreurs.

Tout ceci s'annonce bien.

Si encore j'avais de l'argent pour le payer...

28 VIII 1986

POU

Un moment pénible à passer : la négociation, avec Pou, des conditions de notre contrat.

Je suis venu ce matin à la galerie pour une toute autre raison : il fallait régler la question de la grille. C'était une vieille rengaine de Pou. Un jour, lors de l'exposition de 1985, il a aperçu Bogdan Michalski tirer la grille de la devanture de toutes ses forces pour la fermer à la hâte et, à la fin, réussir à la sortir de ses gonds. La grille était vieille, jamais huilée et exigeait une solide réparation. C'est d'ailleurs pourquoi elle ne voulait pas se fermer et c'est pourquoi Michalski l'a forcée. Pou est arrivé à la conclusion que ce serait à moi de la remettre en état. En toute mauvaise foi, j'ai résisté à ses assauts pendant un an et j'ai toujours refusé de payer la réparation. J'ai même fait, par téléphone, une scène à Pou à ce propos au début de cette année. Chose dont je suis un peu fier. Mais il t'est déjà arrivé, Ami, d'avoir un bouton sur le nez, non ? Et tu sais que cette petite contrariété est capable de te faire manquer un rendez-vous. Le mien est celui de la dernière chance. Alors il a fallu, à la fin, que je cède, car Pou faisait de la réparation de la grille une condition préalable *sine qua non*.

Soit. Je la ferai réparer, car cette canaille serait capable de me faire manquer mon rendez-vous.

Nous nous sommes donc rencontrés à la galerie et j'ai appelé un serrurier.

D'emblée il m'a assené un coup :

« Ce sera deux mille quatre cents francs ».

C'était d'autant plus douloureux que le fisc a sorti avant-hier de ma poche dix mille francs et que, demain, il va falloir en sortir trois mille autres pour Bureau, comme acompte pour l'édition de la plaquette.

Mais une fois le serrurier parti, le moment de mettre au point les termes de notre contrat est arrivé. Tant que je n'ai rien d'écrit ni de signé, je suis à la merci du Pou. Et plus j'engage de dépenses avant la signature du contrat, plus il me tient. Moment pénible donc mais indispensable. Pénible surtout car il me faut surmonter ma susceptibilité et céder sur plusieurs points « d'honneur ».

Ainsi je me hérissé quand Pou exige que l'invitation au vernissage comporte la mention :

« Galerie Valmay aimablement mise à la disposition de A. et P. Dmochowski par (Pou) ».

Cet « aimablement » m'agace. Pour quarante mille francs que je dois lui payer en loyer... Merci de « l'amabilité ». Déjà, il y a un an, Pou avait exigé que cette mention figure sur tous les documents préparés pour la précédente

exposition. Quand mon banquier l'a entendu, il a méchamment sourit, tout Français qu'il soit, et tout habitué à ce qu'on dise dans son pays : « C'est pour vous être agréable » quand on réclame de l'argent à quelqu'un.

« Vous voulez vous parer de plumes qui ne sont pas à vous », je lance entre les dents à Pou.

Mais il est prêt à avaler n'importe quelle insulte. Il veut passer dans l'Histoire : lui, « le mécène de l'art qui a prêté sa galerie pour faire connaître Beksinski au monde ». Car ce qui est bas, vil et mercantile, c'est-à-dire notre convention et mon loyer à payer, doivent rester secrets. Le dernier point de notre contrat le prévoit. Ainsi, espère-t-il, nul ne saura que sa générosité m'a coûté quarante mille francs. Cinq mois de mon salaire à la faculté.

« Mais tout le monde le saura, mon vieux, tout le monde. Je m'y appliquerai, crois-moi ! » je me dis tout bas.

Alors le ton monte, et ma rage monte avec.

« Ça, non ! « Aimablement » - il n'en est pas question ».

Puis, comme un éclair vient enfin la réflexion. Une lueur de lucidité m'illumine au dernier moment :

« Tu vas le braquer sur un point mineur, sur un détail d'amour-propre et tu vas tout perdre ».

Il est temps que je retrouve la raison :

« Va pour votre « mise à la disposition aimablement », va pour votre nom qui figurera sur l'invitation. Va ! » je l'insulte presque alors qu'un sourire gêné mais heureux apparaît sur son visage.

Puis vient la discussion des autres clauses du contrat. Point par point Pou, me rappelle :

« Mais vous préciserez bien à la fin de cette phrase que je ne serai pas responsable en cas de vol, même si je ne répare pas l'installation d'alarme dans ma galerie. Précisez-le bien. Quant aux traites, vous devrez me les régler tous les mois. Que ce soit bien précisé ».

A la fin, je lui lis trois fois le contrat rédigé avec une méticulosité de notaire. A chaque clause, je lève les yeux et le regarde longuement, droit en face :

« Là, êtes-vous d'accord ? Pas de regrets ? Vous ne voulez rien ajouter ? » je demande car je sais que la tactique de Pou consiste à dire d'abord « oui » et, à la fin, « se rappeler » que tout compte fait ce sera « non ».

« Non, rien, ça me va. Ah, si, quand même : si l'électricité tombe en panne, je n'en serai pas responsable même si je ne répare pas mon installation actuelle qui est vétuste ».

« C'est déjà spécifié, je lui réponds. Vous n'êtes responsable d'aucune panne ».

« Mais je voudrais que ce soit précisé à nouveau pour l'électricité ».

« D'accord ».

« Pour l'eau et pour le gaz de même ».

Et ainsi de suite.

Quand tout est fini, c'est-à-dire quand j'ai cédé sur toute la ligne... Pou m'invite à déjeuner. Je suis surpris. J'aurais plutôt préféré avaler une araignée que de devoir partager un repas avec lui. Mais si je me défile, il aura encore le temps de me faire un croc-en-jambe : tant que le contrat n'est pas tapé à la machine et signé, « un obstacle de dernière minute » de sa part peut tout remettre en question. Alors va pour le déjeuner. Enfin, les prostituées forniquent avec tout le monde.

Pou m'invite au Drugstore de Saint-Germain-des-Près.

« C'est pas cher, mais c'est très bon », se justifie-t-il.

Pour pas cher, c'est sûr. Quant au reste, je pense autrement. Pou me lance un sourire reconnaissant quand je commande une salade verte et un verre d'eau pour tout repas. Il se détend mais, chose curieuse, moi aussi.

Au fond, tout en collaborant avec lui depuis un an, je ne le connais pas. J'entame une conversation dans laquelle, très vite, je lui découvre une intelligence moyenne et un regard entraîné plutôt par la lecture de Paris-Match.

« Pourquoi n'avez-vous pas d'enfant ? » me demande-t-il.

« Et vous ? je lui retourne la question. Vous n'avez qu'un fils de votre premier mariage. Pourquoi pas du second ? »

« Je ne voudrais pas que mes enfants vivent dans un monde pire encore que le nôtre. Car j'ai l'impression que le nôtre est déjà moins bon que celui d'hier et il en sera sûrement pareil de celui de demain. Le monde dégringole ».

Pou ment et valorise ses motivations. Il n'a pas d'enfant tout simplement car, après son divorce en Pologne, il s'est marié en France pour de l'argent avec une riche dame très âgée, car de vingt-six ans son aînée, qui ne pouvait plus en avoir.

« Dégringole ? je demande comme si je croyais à ses raisons. Que voulez-vous dire par là ? »

Il me ressort alors de grandes phrases. Celles qui traînent chez tout « nouveau philosophe ». Celles que l'on avale à fortes doses lors de la lecture d'un Express ou d'un Point, et dont on ne sait pas si on doit en rire ou en pleurer tant elles sont affligeantes, fausses et grandiloquentes.

« L'individualité de l'homme est aujourd'hui écrasée par les masses ».

« Ah ! je réponds et médite cette « idée profonde » en sirotant ma carafe d'eau. L'individualité... de l'homme... Bigre ! »

Puis, sans savoir pourquoi, l'envie me prend de parler quitte à entrer dans une discussion de son niveau. C'est tellement bête et tellement gros, c'est tant

de fois répété à la télévision par des Glucksman, des Lévy, des Halter et autres « philosophes » médiatiques, que je réagis :

« Lors de mon récent séjour en Espagne, j'ai regardé des centaines de tableaux anciens au Prado et ailleurs, je lui dis. J'en ai d'ailleurs déjà vu des milliers et des milliers de ces tableaux dans ma vie, dans tous les grands musées de toutes les grandes métropoles du monde. A la fin, j'ai l'impression de voir toujours la même chose. Une sensation lassante de monotonie. Ce sont toujours vingt à trente mêmes sujets et ils sont toujours peints de la même manière. C'est ainsi justement jusqu'aux temps modernes. Jusqu'aux temps que vous semblez ne pas apprécier. Croyez-vous qu'il manquait jadis de fortes individualités qui avaient envie de peindre autre chose et autrement ? Sûrement pas. Alors pourquoi cette uniformité où seuls les détails changent comme dans un rite japonais ? Tout simplement parce que la répression sociale, celle des mécènes, de l'église, des princes ou de la morale ambiante nivelait les individualités, les ramenait à la norme, leur coupait toute velléité de faire « autre chose ». Ceux qui osaient sortir du rang étaient entraînés dans l'ombre et disparaissaient au mieux dans l'oubli et, au pire, à l'index. Il fallait se faire d'abord une formidable place forte de peintre de la cour pour pouvoir ensuite oser peindre comme Goya des gueules hideuses, des exécutions et des corps mutilés. Il fallait d'abord acquérir une absolue indépendance, comme Turner, pour enfin ne plus « lécher » les détails jusqu'à la nausée. Sinon, la répression sociale vous faisait immédiatement rentrer dans le rang. Ce sont plutôt les temps modernes qui relâchent un peu la bride et permettent quelques extravagances dans l'art à quelques fortes individualités. C'est plutôt aujourd'hui, même si nous sommes cinq milliards, que l'individu respire tant soit peu, du moins dans le monde occidental. C'est aujourd'hui seulement qu'il peut se défendre contre la tyrannie de la société, invoquer ses libertés individuelles, ses droits subjectifs, attaquer devant les tribunaux l'Etat, le gouvernement, le président de la République. En un mot, il peut non seulement se défendre mais même attaquer la collectivité et ses représentants ».

« Et les terroristes ? Pouvez-vous accepter cela ? ».

Pou se croit « à la page » car lui il « ne l'accepte pas ».

« Dans les temps passés, il n'y avait pas de terroristes » ajoute-t-il.

« Ah bon ? je lui réponds. Combien de rois sont morts de leur belle mort, tranquillement dans leur lit ? Combien de tsars ont été empoisonnés, de princes poignardés, de papes invités à mourir précipitamment ? Les terroristes d'aujourd'hui font-ils mieux que les sbires du Vieillard de la Montagne ? C'est plutôt le président Mitterrand qui aura le plus de chances de finir tranquillement son mandat que le roi Henri IV n'en aura eu pour finir son règne ».

« Oui, mais les innocents ? Les terroristes visent aussi les innocents, alors que les sbires... me réplique Pou. Et cette cruauté... ».

« Je crois qu'un paysan, complètement étranger au conflit de la guerre de Trente Ans était aussi mal loti que le touriste qui saute sur une bombe dans une gare. Quand l'armée en campagne passait par son village, elle le laissait aussi sans yeux et sans bras. Et en plus avec sa femme et ses filles violées. Allez voir les temples faits de crânes d'hommes tués, ennemis d'un prince ou simples sujets ennemis. Il y en a quelques-uns dans le monde ».

Et ainsi de suite. Nous bavardons et, à un moment donné, je me surprend à lui parler sincèrement. J'adopte ce ton de l'honnêteté qui me vient souvent quand, après une vive tension, mon adversaire fait semblant de me tendre la main. Cela n'échappe pas à la règle. Pou joue le subjugué :

« C'est tragique, ce que vous dites. Mais c'est passionnant », chuchote-t-il.

Là, je suis à nouveau sur mes gardes :

« Mais c'est presque des confidences que je lui fais, je me dis. D'abord c'est un ennemi et quand on parle à un ennemi « tout ce que vous direz désormais pourra être utilisé contre vous » - comme disent les policiers britanniques. Alors, un bon conseil : ne pas me fier à l'homme dont je sais qu'il me veut du mal. Et puis l'expérience me l'a prouvé plus d'une fois, l'ennemi restera toujours l'ennemi. Si je lui tends la main, à la fin, il me portera un coup dans le dos. Celui-là me hait trop profondément pour qu'une conversation mondaine de quelques heures fasse changer l'opinion détestable qu'il a de moi. Trop de choses nous séparent et il y a en nous trop de souvenirs, de blessures infligées et reçues pour qu'elles ne resurgissent pas deux heures après la « réconciliation ». Avec un ennemi, on ne se réconcilie pas. En revanche, on peut trouver avec lui un terrain d'intérêt commun. Là, le retour lent et progressif à des meilleurs sentiments est possible ».

Tout ceci, je le sais par coeur et par quarante-quatre ans d'expérience. Mais la sensation de parler à quelqu'un qui m'écoute, qui m'admire peut-être est si enivrante... Alors, tout en parlant, je me moque de moi-même. Et tout en me moquant, je me trouve des excuses :

« Puisque je me suis promis d'oublier mon arrogance... Puisque j'ai compris l'importance des alliés... Autant faire tout de suite le premier pas ».

Et puis :

« Ce sera « politique ». Pou semble être sensible aux bons rapports personnels. Je pourrai avoir besoin de cela au cas où... Si, après l'exposition, je deviens insolvable et que je ne puisse pas payer la location, peut-être pourrai-je obtenir de lui plus facilement des délais et des conditions ? »



Je sais combien toutes ces « combines » sont inutiles. Pou est un pou. Point. Mais j'ai besoin d'illusions consolantes et je me les forge pour les besoins du moment.

Ainsi passe le temps du déjeuner. Je m'écoute et je m'admire :

« Quelle justesse de vue, quelle lucidité ! »

Et après avoir encore un peu dévoilé à Pou combien l'obsession de la liberté à la française m'exaspère, combien m'exaspère la Justice en ce pays, et quelques autres sources d'exaspération, nous nous séparons.

« Cher ami », ai-je presque envie de lui dire. Et il voudrait m'embrasser, c'est sûr.

29 VIII 1986  
PLAINTES

« Les caissières en ont eu assez de se faire agresser par le public. On l'a donc enlevé de l'écran, après quatre jours de projection. Vous savez, il y a eu tant de plaintes... ».

Mon film passait au cinéma Mac Mahon, près de l'Etoile, en première partie de programme, avec *A l'est d'Eden* d'Elie Kazan en reprise. Depuis deux semaines déjà, il ne passe plus. Je l'ai appris à notre retour d'Espagne.

29 VIII 1986

## TALENTS

Les talents finissent toujours par triompher. N'est-ce pas ?

Tiens ! Là, à côté de vous... Regardez-le comme il se tord. Oui, oui, celui-là ! Un seul d'ailleurs ? Des centaines ! Regardez bien comment ils attrapent l'air avant d'étouffer. On dirait des carpes. Et ne me dites surtout pas que vous ignorez, n'étiez pas là ou regardiez justement à côté. Car ils sont venus vers vous. Comme vos grands-pères à Van Gogh, vous leur avez dit « non, merci ». Ou même vous ne leur avez rien dit du tout.

Oui, tant que les gens importants ne vous ont pas assuré que « c'est exceptionnel », vous vous taisez. Tant que la célébrité n'est pas déjà acquise et que la « cote » ne se chiffre pas en millions, vous « attendez pour voir ». Pour vous exclamer quand ce sera chose faite :

« Quel grand artiste c'était ! »

Les « Van Gogh » existeront aussi bien en votre XXI<sup>e</sup> siècle qu'ils ont existé au mien, au XIX<sup>e</sup> et cinq siècles auparavant. Depuis que l'homme est homme et l'art est art. Vous serez aussi sourds aux cris de désespoir de vos créateurs contemporains que l'ont été, en son temps, « les amoureux de l'art » au suicide de Vincent.

Quant à moi, faites semblant de m'ignorer. Quand je serai mort, ne criez pas à la gloire de l'effort, de la passion et de l'amour de l'art. Vous m'obligerez.

30 VIII 86  
BEKS VA MAL

Beks va mal.

Je l'ai appelé hier au téléphone et nous avons parlé un peu. La communication avec Varsovie était si mauvaise que nous n'avons pas pu la poursuivre plus de cinq minutes. Il a eu à peine le temps de me dire :

« Ça va chez nous. Rien de nouveau. J'ai été malade tout ce mois-ci, pratiquement depuis ton départ de Pologne. D'abord une lithiase et ensuite une inflammation aiguë des canaux biliaires ».

Je sais ce que c'est et m'imagine la souffrance qu'il a dû endurer. Il y a un an, au moment où j'étais à Varsovie pour le voir et pour enlever les tableaux, il a subi une crise semblable. Je l'ai vu alors littéralement se tordre de douleur.

« Ce sera toujours comme ça, a-t-il ajouté avant de raccrocher. Ce ne sera jamais autrement ».

Résigné et presque indifférent.

Un honneur m'est arrivé aujourd'hui et j'en suis fier : monsieur le ministre de la Culture, François Léotard... non, pardon, c'est seulement en son nom qu'un haut fonctionnaire de la culture, Dominique Bozo, m'a écrit une lettre.

Mais est-elle bien de lui ? Attendez, car la signature ressemble à un fac-similé... Peu importe. Il n'a pas eu le temps de la signer personnellement, c'est tout. Mais la lettre, c'est sûrement lui, monsieur Bozo, qui l'a rédigée. J'en ai l'intime conviction, car c'est son style. Je le connais. Et puis, je ne vais pas chercher midi à quatorze heures. Car le fait est là : je viens de recevoir une lettre du ministère de la Culture. C'est une longue lettre dans laquelle monsieur Dominique Bozo me prie d'abord de bien vouloir l'excuser de me répondre « tardivement ». Cinq mois. Je vous dis que c'est un jour faste pour moi, et je ne vais pas faire d'histoires pour si peu. Cinq mois, ce n'est tout de même pas cinq ans, non ?

« Vous souhaitez faire connaître en France l'oeuvre de Beksinski et demandez pour ce faire l'aide du ministère de la Culture et de la Communication ».

Et..., vous ne le croirez pas, cette aide, monsieur Dominique Bozo me l'accorde. Oui ! Après tant d'efforts et tant de souffrances, j'obtiens enfin une aide substantielle du ministère ! Il me fait découvrir en effet ce que j'ai totalement ignoré : l'existence d'une Inspection de la création artistique, qui s'occupe de ces choses-là. Il m'en donne le numéro de téléphone et l'adresse :

« Vous pouvez joindre l'Inspection de la création artistique à la Délégation aux arts plastiques (27 avenue de l'Opéra, 75001 Paris, tél. : 42 61 56 16) ».

Mais ce n'est pas tout. Il me dévoile aussi que :

« Il existe également à la Délégation aux arts plastiques un Fond d'incitation à la création (FIACRE)... ».

C'est au troisième étage, couloir à gauche, puis un petit escalier... aïe ! il a oublié d'indiquer le numéro de la porte.

Bon dieu, de bon dieu ! Et je ne le découvre que maintenant ! Mais qu'ai-je fait ces trois dernières années ? Je perdais mon temps à courir à droite et à gauche, à écrire aux musées, aux ministères et aux galeries d'art, alors que la solution était là, grosse comme une maison, juste devant moi !

En réponse à ma demande d'aide, le ministère de la Culture a apporté la solution à mes problèmes.

Monsieur Dominique Bozo passera dans l'Histoire. Vive la France !

7 IX 1986  
MEA CULPA

Dimanche matin.

Jadis, à cette heure-ci, jour du Seigneur, j'allais à la messe et faisais la queue devant le confessionnal pour attendre mon tour. Et là, une fois à genoux, je faisais *mea culpa*.

Certes, il y a trente ans que je ne suis pas allé à la messe. Mais je ressens aujourd'hui le besoin de me confesser, car je n'ai pas la conscience tranquille.

J'ai noirci Pou : « Avare, avide, assoiffé d'argent. Hypocrite et manipulateur ». Chaque jour m'apportait une preuve supplémentaire de son ignominie. Je n'avais pas de doute : une canaille.

Or, déjà le crédit d'un an sans intérêt qu'il m'a consenti pour le paiement de la location de sa galerie pour la prochaine exposition m'a étonné. Cette concession a gâché l'harmonie du portrait que je me suis fait de lui.

« Mais enfin, me suis-je dit, il y a intérêt. Il ne m'a accordé ce crédit que lorsque je lui ai annoncé que, contrairement à notre accord, je ne ferai pas d'exposition cet automne car finalement je n'en avais pas les moyens. Si j'y renonçais maintenant pour de bon, il aurait dans son planning un trou qu'il ne saurait pas remplir rapidement. Alors il fait des concessions car il n'a pas d'autres solutions ».

Soit.

Puis vient l'exposition de Gryska qui, davantage encore, me brouille les cartes.

Gryska est un peintre polonais. Homme sympathique, simple et marginal, il vit misérablement car ses tableaux ne se vendent pas.

Or, qu'est-ce que je vois en juillet dernier ? Gryska installé à la galerie Valmay avec une quarantaine de tableaux pour une exposition d'un mois.

Je me dis, intrigué :

« Mais il ne vendra rien, voyons ! Comment va-t-il payer Pou ? »

Le mois passe et, effectivement, Gryska ne vend rien.

J'apprends alors que Pou ne lui a pas loué la galerie, mais s'est entendu avec lui pour le partage des gains éventuels de moitié-moitié.

Jaloux, je pose la question à Pou :

« Vous êtes bien prudent avec moi. Quand je vous propose de nous entendre sur la base cinquante-cinquante vous refusez. Pourtant, avec moi, vous avez au moins une chance de gagner, alors que vous saviez d'avance qu'avec Gryska vous ne pouviez que perdre ».

« Gryska est un ami, et je choisis moi-même ceux avec qui j'aime perdre ».

Juste.

« Enfin... je m'explique, il a dû compter quand même sur une vente et s'est trompé. Voilà tout ».

Et c'est bien probable, car tout propriétaire de galerie se trompe et surtout Pou qui n'a pas de flair.

« Non, je me persuade intérieurement, ce n'est pas possible qu'il ait fait un geste pour ce pauvre Gryska. Pou a fait un mauvais calcul et a perdu. Maintenant il cherche à sauver la face. « Un ami »... Tu parles ! »

Je ne suis pas prêt à lâcher ma vérité quand enfin j'ai l'impression d'en avoir attrapé une. Celle-là est commode et me va.

Et voilà qu'elle se fissure plus gravement encore.

Ania est partie en Allemagne et, pour tromper la solitude, j'ai hier invité Leszek Kolodziejczyk à dîner au Ravailac. C'est ce journaliste polonais qui a écrit un article sur mon exposition l'an dernier dans *Przekroj*. J'ai déjà parlé de lui dans ces « notes ». Je l'aime bien. Bien qu'un peu mythomane et snob, il est amical, érudit et droit.

J'ai d'ailleurs intérêt à être en bons termes avec lui, car il pourrait me remplacer lors de la prochaine exposition, quand je serai obligé de m'absenter. Il a beaucoup de temps libre, écrit un livre et, comme tant de mes compatriotes parisiens, vit chichement.

Or, dans la conversation, il m'apprend qu'il va désormais habiter dans le petit studio qui appartient à la galerie et qui est situé au-dessus d'elle. Mais ce qui me surprend, c'est qu'il ne paiera pas de loyer et même ses charges et son téléphone seront couverts par Pou.

« Ah ? » je ne sais plus quoi penser.

Que Pou soit abject, je ne changerai pas d'avis. Mais peut-être... sélectivement ?

Serait-ce le moment de faire une discrète *mea culpa* ?

10 IX 1986  
MANOEUVRE

Je dois confesser une manoeuvre d'encerclement en direction de Stan Smith que j'ai entamée ces derniers jours et qui a raté.

Il y a une semaine à peu près, j'ai été chez eux avec Ania pour déjeuner et pour parler de leurs affaires. Comme je l'ai déjà expliqué dans ces « notes », en tant qu'avocat, je suis leur conseiller pour tout ce qui touche à leur appartement à Paris. Bel appartement, trois cent vingt mètres carrés en plein seizième arrondissement. Immense, tout peint en blanc.

« C'est un blasphème que dans ton salon, sur ces murs, là et là, il n'y ait pas deux magnifiques Beksinski ! » ai-je dit spontanément à Stan.

C'est vrai. Si j'avais un pareil appartement, je l'aurais littéralement tapissé avec les tableaux de Beks.

Stan a souri. Alors j'ai ajouté :

« Ecoute. Je t'en prêterai deux et je te les mettrai ici, des deux côtés de la cheminée ».

« Oui, mais je ne les achète pas ».

Ida s'en est mêlée :

« Pourquoi pas ? On peut toujours planter deux clous. Ce n'est pas compliqué ».

Après ce geste spontané, l'idée d'une manoeuvre d'encerclement a commencé à poindre dans ma tête :

« Si je les leur laisse, ils vont s'y habituer et finiront par les acheter ».

J'ai tout de suite pensé aux deux moins « sinistres » (si jamais je parviens à comprendre ce terme) : « La mer avec le soleil » et « Glemp allant à Rome ». Glemp à gauche et la mer à droite. C'est cela.

Une fois à la maison, je les ai sortis du box. Longuement et avec soin, j'ai désencadré « La baignoire » et « La dame aux tripes », puis j'ai placé dans leurs cadres cossus les tableaux à « prêter ». Je les ai posés en plein milieu de mon salon, appuyés contre les chaises pour mieux aguicher les yeux. De toute façon, je n'avais pas d'autre endroit où les mettre. Avec leurs cadres, ils prenaient déjà presque le quart de mon living.

Car ce matin, Stan et Ida devaient venir chez moi pour jouer au tennis. Ania est à Düsseldorf pour une présentation de mode et, en les invitant chez nous, je voulais un peu tuer le temps.

Ils viennent donc et s'assoient sur le canapé. Moi, je vais dans mon cabinet soi-disant pour chercher quelque chose, mais je les épie et écoute ce qu'ils vont se dire entre eux. Ils ne disent rien.

« Ils les admirent ? » je me demande timidement, mais n'ose pas y croire.



J'ai raison. Car à la fin, j'entends Ida dire à Stan :

« Il faut que tu lui demandes où il les a eu ».

« Quoi ? » je demande en entrant.

« Tes verres. Sur cette étagère. Ils sont uniques ! »

Trois verres ordinaires que j'ai acheté en Turquie et qui me font plutôt pitié car je les ai assemblés avec des supports en argent du dix-neuvième siècle et cela ne va pas ensemble.

Je vois que, spontanément, ils ne diront rien sur les tableaux. Comme si « Glemp » et « La mer avec le soleil » n'étaient pas là, énormes devant eux. J'essaie de les y encourager un peu, mais sans succès. Alors je pose carrément la question :

« Aimez-vous ? »

Stan dit à propos de « Glemp » :

« Celui-là, je ne l'aime pas ».

Ida de même.

« Il y a quelque chose de malade chez Beksinski, dit-elle. Tu vois ces mains qui s'en vont ? Et ce visage... Je ne sais pas quoi, mais il y a là toujours quelque chose de sinistre ».

Et moi qui ai cru que c'étaient les plus doux... Décidément, je ne comprendrai jamais ce que les gens leur trouvent.

En tout cas, la manoeuvre d'encerclement n'a pas fait long feu. Piteux, je n'ai pas repris le sujet. Les tableaux resteront chez moi jusqu'à l'exposition.

Et tout compte fait... c'est tant mieux.

Je suis tombé aujourd'hui sur une note du 6 avril 1986. Il y était question d'un dîner chez nous en compagnie du peintre Durand et de sa femme Caty, ainsi que de Irène et de Rémy Jordan. En la relisant avant de la taper à la machine, l'envie me prend de l'actualiser, de l'élargir et de la « théoriser » un peu.

Dans cette note, je rendais compte des avis que j'avais demandés aux gens avant la prochaine exposition. Et comme cette exposition commence dans douze jours, le prétexte pour y revenir et la transition sont tout trouvés.

A cette époque, particulièrement sombre de l'actuelle année (encore que la précédente n'avait rien eu de rose non plus) Ania me faisait parfois le reproche d'être victime de mes certitudes.

« Tu aurais demandé l'opinion à des gens, tu ne serais pas dans le pétrin, concluait-elle sentencieusement nos discussions. Ecoute enfin ce que pensent les autres. Ne te bouche pas les oreilles ! As-tu entendu ce qu'a dit X ? Et Y, l'as-tu écouté ? »

Bref, selon elle, je serais l'homme qui croit être « d'élite, sûr de lui et dominateur » pour paraphraser l'expression du Général de Gaulle à propos de l'Etat d'Israël. Je serais celui qui se moque de la vérité que les autres connaissent pourtant bien, mais à laquelle il reste sourd et aveugle tant son orgueil l'empêche de poser la question à laquelle tout le monde connaît - c'est l'évidence - la réponse.

Mais c'est surtout Beks qui, comme tout esprit provincial, insuffisamment instruit et aveuglement confiant à l'égard des « experts », m'accablait de reproches de n'avoir pas demandé leur avis à des « spécialistes » avant d'entreprendre mes démarches. Comme tout homme superficiellement éduqué il a une foi aveugle dans les « mages » et dans les « sages ».

Leurs reproches étaient doublement injustifiés. Ils le restent aujourd'hui encore.

Car d'un côté, même déçu par les résultats de ce genre d'investigation, je la pratique quotidiennement. Toute l'année, à longueur de journées, j'écoute attentivement les gens. Même si c'est pour les entendre débiter des sottises.

Car d'un autre côté, déjà dans cette note du 6 avril, j'écrivais à quel point il est vain de prêter attention à ce que disent les autres si l'on est pénétré soi-même par une aveuglante sensation de certitude. Elle nous dit en effet infiniment plus sur la réalité que tous les « conseillers » réunis.

Aujourd'hui, en transcrivant la « note » à la machine, cinq mois après l'avoir conçue, et riche de quelques nouvelles expériences, je ne peux que la signer des deux mains.

Voilà ce dont il s'agit :

Comme tout homme aux abois, j'avais (et de façon subconsciente je l'ai sûrement toujours) tendance à croire que j'avais commis des erreurs d'ignorance. Erreurs contre lesquelles certains, grâce à leur expérience, à leurs études ou à leur intelligence détiendraient la parade. En leur demandant conseil, j'aurais évité moi-même le naufrage.

Facile à dire.

Car les « certains » qui est-ce alors ? Quels gens interroger ? A qui demander ce fameux conseil ? Et puis comment le faire ? Car cela ne vient pas de soi. Comment m'y prendre pour apprendre vraiment le « fond de leur pensée » ? Comment les interroger pour comprendre ce qu'ils croient réellement et qui est enfoui sous l'épais manteau des mots à double sens, des politesses et des mondanités dont ils ont généralement tendance à voiler la réponse que j'attends d'eux.

I) Quels gens alors ? Qui interroger ?

Mais toute la question est là !

A) C'est normal : comme tout le monde, j'ai commencé par mon entourage. C'est d'ailleurs toujours ainsi et chacun commence par ses proches. Beks s'est même définitivement arrêté là et ne demande rien aux autres. En revanche, il dissèque chaque phrase de Tomek, de sa femme ou de Waniek, puis les rumine infatigablement pendant des semaines, car c'est son unique pâture d'informations sur ce que « pensent les gens ».

Moi aussi, j'ai commencé ainsi : que pensent de cette peinture ceux que je côtoie tous les jours ?

Ania a aimé. Elle m'a toujours appuyé activement et continue à me donner tout son argent pour l'achat des tableaux et pour le paiement des frais de leur promotion. Nous n'avons jamais explicitement parlé des chances de toute cette entreprise et du génie de Beks, mais ce qu'elle en pense se déduit de ses faits et gestes.

Voilà pour le principe.

Pour les modalités, c'est la même chose : j'ai toujours voulu connaître son avis avant d'accomplir tout nouveau pas.

« Qu'en penses-tu ? » lui demandais-je en lui montrant, par exemple, un projet d'affiche ou un texte que j'avais écrit en rapport avec Beks. C'est même devenu un rite.

En réponse, elle hochait la tête, disait « oui, ça va » ou bien « non, ça je n'aime pas ». Pas plus. Rarement un mot de commentaire. Mais dans l'ensemble, elle me donnait raison sur l'essentiel : sur l'extraordinaire qualité de cette peinture et sur les éléments principaux de l'exposition de 1985.

Puis les amis.

Quand j'ai entreposé chez lui, à Varsovie, « Le rire du roi » que je venais d'acheter à Beks, mon ami Rymysza a été pris d'hilarité, s'est mis à tourner le tableau contre le mur et à s'exclamer que c'était « horrible ». J'ai retenu le rire et vite oublié le reste. Car Rymysza est un blagueur et j'ai pris le qualificatif d'« horrible » pour une plaisanterie.

La même chose m'est arrivée avec Bogus Poniatowski, Dieu garde son âme. Quand j'ai apporté les premiers tableaux en France, avec son air d'expert qui lui allait si bien quand il expliquait aux jeunes gens « comment il faut vivre », il a conclu : « horrible et mal peint ». Bien qu'il ait été diplômé des Beaux Arts de Varsovie et sculpteur, son opinion était tellement grosse et stupide que j'ai haussé les épaules et n'y ai prêté aucune attention.

Puis, ce fut le tour des autres : de Irène Jordan, de mon frère Jan venu des Etats-Unis ou de Stanislaw, mon beau-frère. Alors que je montrais les tableaux à mes proches, j'observais leurs visages, écoutais leurs paroles et épiais même le timbre de leur voix pour déceler ce qu'il y avait de vrai derrière.

Après la famille et les amis sont venus les autres. Je ne les compte plus tant ils étaient nombreux : camionneurs, imprimeurs, ambassadeurs et futurs ministres. Tous étaient intrigués, souvent proprement fascinés et admiratifs. Ainsi, je me souviens par exemple de Delpoïo, avocat et ami, l'un des tous premiers que j'ai amené chez nous pour tester leurs sentiments :

« C'est curieux, répétait-il de longs instants, les yeux rivés sur « La dame aux tripes ». C'est curieux ».

Durand, avec sa femme Caty, que j'avais reçu au dîner du 6 avril, étaient désorientés.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? » leur ai-je demandé.

« C'est un grand, a répondu Durand. Dommage que vous ne le montriez qu'aujourd'hui. Car on peignait comme ça il y a dix ans ».

Mes voisins Hoang, intellectuels gauchistes, que j'ai invités chez moi pour voir leur réaction ont poussé plusieurs « Ah ! » admiratifs et m'ont confié avec soulagement :

« Quand tu nous as invités on avait peur que tu nous montres des croûtes qu'il allait falloir vanter par politesse. Mais c'est formidable ! Il faut que tu ailles au centre Beaubourg le montrer. Ça va être un scoop ! »

Ça va être un scoop... Au centre Beaubourg... Dieu !

Au fur et à mesure que les exclamations contradictoires affluaient, je me sentais comme aspiré dans un tourbillon. D'autant que les nouveaux tableaux, achetés à Sciegienny et à Szydlo étaient de toute beauté. Avec le temps, ils devenaient de plus en plus mes intimes et mes familiers, auxquels je m'attachais tous les jours davantage.

Quand j'ai commencé à préparer l'exposition, j'ai dû entrer en contact avec toute sorte de collaborateurs qui, sans être forcément du milieu de l'art, restaient néanmoins dans sa mouvance. Notamment Mathan, l'imprimeur :

« C'est quelque chose ! » répétait-il souvent fois à la vue des ektas et des originaux, quand je l'ai invité chez moi pour les lui montrer.

Et avec lui, le photgraveur Mari, le typographe Guinot ou le relieur Ardouin. Tous montraient la plus vive admiration.

Puis, chez ces gens, je rencontrais leurs clients qui regardaient les reproductions et, sans la moindre provocation de ma part, me disaient :

« C'est formidable ! »

De temps en temps, une dame détournait le regard pour dire :

« Je n'aime pas. C'est morbide ».

Mais c'était peu de « gens ». Je me disais donc la même chose que ce que je m'étais dit quand Rymsza avait qualifié ces tableaux d'« horribles » : « C'est une plaisanterie ».

B) Des gens... Mais quels gens ? Quels gens ? N'est-ce pas ? A quoi bon écouter des troupes de « gens » qui ne décident de rien, alors qu'on ne sait rien de ce que pensent ceux qui font l'Histoire ? Que peut dire Duval, qui est un clochard, sur ce que fera Dupont, qui roule sur l'or et en Rolls ?

Car ce n'est pas du public que dépendait et continue de dépendre le succès de mon entreprise mais du « milieu ».

Si donc je voulais vendre un certain nombre de tableaux pour pouvoir continuer à pousser la charrette beksienne, ce n'est pas aux avocats et aux architectes qu'il me fallait demander leur avis, mais en tout premier lieu aux propriétaires de galeries, aux critiques d'art et aux collectionneurs qui font et défont « un grand peintre ». Ce sont eux qui ont l'habitude, l'expérience et la connaissance nécessaires. Ce sont eux qui connaissent les goûts, les modes du marché et les méandres de la vente. Bref, me direz-vous avec une apparence de raison, il fallait demander leur avis aux professionnels.

Je ne l'ai pas négligé cet avis. Croyez-moi. Oh, non ! En même temps que je prêtais l'oreille aux propos de mon entourage, à celui des gens des faubourgs de l'art et du « public », je prenais le pouls des professionnels. Mais il fallait les écouter pour se rendre compte des incohérences, des âneries et des contradictions dans lesquelles ces « gens » étaient capables de tomber.

Pour les uns c'était « superbe ».

Ainsi Cérés Franco, la propriétaire de la galerie « L'oeil de boeuf », rue Quincampoix, que j'ai rencontrée au tout début de mes pérégrinations, alors que je cherchais encore une galerie pour exposer Beks, a longuement regardé les reproductions du dossier que je lui ai apporté.

« Quel peintre ! me disait-elle admirative. Quel peintre ! »

Une sympathique dame de « Bernheim le Jeune », qui partait à la retraite au moment où je l'ai contactée pour louer la salle, ne se contenait pas d'émotion :

« Il y a longtemps que je n'ai pas vu une peinture de cette qualité. Mais je doute fort que vous vendiez à trois cent mille francs pièce. Surtout quand on voit le mal qu'ont les grands peintres à vendre en ce moment. Mais c'en est un ».

Ou Blondel, propriétaire de la galerie du même nom à côté du centre Beaubourg :

« Vous avez fait un excellent choix. Oh oui, vous avez l'oeil. Il est comme ça ? Ou tout passe dans la peinture ? » me questionnait-il en regardant les ektas et en refusant, comme les deux précédents, d'exposer Beks.

Même son de cloche à la galerie Isy Brachot :

« Là, on voit que c'est un artiste qui a bien mûri son oeuvre. Non, nous avons nos propres peintres. Non, merci » a conclu la gérante, Mme Passover après avoir vu deux tableaux que je lui ai apportés et les ektas (qu'elle regardait rapidement en parlant à quelqu'un au téléphone).

Et puis Sérane, de la galerie Râ, à qui j'ai apporté aussi deux tableaux pour lui montrer la peinture de Beks en original. Ce qu'il en a dit m'est resté en travers de la gorge, et depuis lors ne passe pas. J'ai sûrement répété plus de cinq fois déjà sa formule dans ces « notes » tellement elle est révélatrice du sérieux des propos que me tenaient des professionnels et de l'utilité de leur demander leur « sentiment » :

« C'est dangereux ça ! Là, dans ce coin du tableau. Ouiiii. C'est un petit élève. Je pourrais lui donner quelques conseils, mais vous me dites qu'il a cinquante-quatre ans ? C'est trop tard ».

Puis, quand je suis revenu dans sa galerie avec des ektas, il les a regardés avec un mépris appuyé, à une vitesse qui l'empêchait même d'en distinguer les formes et, à la fin, a conclu :

« C'est très inégal. Non, merci ».

Pourtant, il est venu à mon exposition. J'étais absent à ce moment-là, mais Wojtek, qui me remplaçait alors m'a rapporté que Sérane a longuement regardé les tableaux. Puis il est sorti pour revenir une fois encore, cinq minutes après. A la fin, il a dit :

« C'est très beau ! C'est extraordinaire ! » et a laissé sa carte de visite en demandant qu'on me la transmette.

Ou Grympas, fonctionnaire du ministère de la Culture que les Hoang ont eu la malheureuse idée d'amener chez moi. Là aussi, j'ai raconté trois fois déjà comment elle insultait presque la peinture de Beks, agacée jusqu'à ne plus pouvoir se contenir :

« Ouiii, c'est très narratif... Et cette précision dans les détails... Penser que ces gens s'imaginent qu'ils savent peindre... ».

« Excellent artiste », disait Hugnet, directeur artistique de la rubrique Art dans Penthouse, et Jean-Jacques Levêque, critique d'art renchérissait :

« Mais c'est un continent, votre peintre ! »

Quel concert !

« Ecouter les gens ! »...

Les « experts » non seulement se contredisaient entre eux mais éprouvaient de graves problèmes à rester conséquents avec eux-mêmes.

Carpentier, par exemple, propriétaire d'une importante galerie de la rue du Bac, auquel j'ai apporté trois tableaux de Beks, a commencé notre entretien par une formule prophétique :

« Vous ne vendrez jamais ça. Larguez le tout et récupérez la mise ».

Une heure après, il entonnait un air (implicitement) optimiste :

« Etablissez des prix pas très haut, mais pas trop bas non plus. Entre trente-cinq et soixante-cinq mille francs ».

Et à la fin de notre longue conversation, c'était presque le Te Deum :

« Mais oui, pourquoi pas ? Une exposition de prestige de votre peintre chez moi ? Revenez me voir ! »

Qui croire alors ? Pire : à quel moment ?

Car ces professionnels étaient prêts à changer d'avis d'heure en heure, et variaient comme des caméléons.

Les professionnels...

Galais, que je viens de rencontrer ce matin, peintre et organisateur d'expositions n'en est-il pas un ? Et pour lui, Beks est l'un des plus grands peintres du monde.

Non, des professionnels, on ne peut rien obtenir de valable sur des choix essentiels. Devant les questions fondamentales, on reste toujours seul, une pièce de monnaie à la main pour faire pile ou face. Car les experts tâtonnent autant que les autres et, comme les autres, s'inspirent de cent contingences du

moment pour finalement donner une réponse « à côté ». Leur seul avantage sur les autres, c'est qu'ils parlent avec assurance, posément, se réfèrent à des précédents, rationalisent leurs propos et l'émaillent de chiffres. C'est tout. Et tout le monde sait que le plus bel esprit reste coi devant un sot qui sait une date. Pourtant, sur les choix cruciaux, ils sont aussi désemparés que le commun des mortels.

J'en sais d'ailleurs quelque chose : à quarante-quatre ans, après vingt-six ans passés à étudier les codes, me voilà « expert » à la faculté et au palais. Mais je ne te cache pas, Ami, à longueur de ces pages, à quel point je suis perplexe devant les questions des choix fondamentaux. J'ai juste de la facilité à construire un exposé clair et à le truffier de références et de précédents. Avec cela, je peux faire taire un adversaire qui ne connaît pas mes tours de passe-passe. Le public aussi se laissera abuser. Mais moi je ne serai pas dupe, ni la réalité qui, demain, me donnera tort, tout « expert » que je sois.

C) Et si j'allais plus loin, me direz-vous, et demandais un avis aux acheteurs eux-mêmes ? Là, je serais plus près de la réponse, non ? Presque à côté.

C'est aussi ce que je pensais.

Non seulement c'était inutile, mais cela m'a causé de douloureuses déceptions.

D'abord ces gens sont inaccessibles. J'ai « ramé » comme un esclave pour les atteindre. Ceux qui ont de l'argent constituent, dans ce régime « démocratique » et « libéral », une étroite élite close, entourée d'un mur invisible. Vous pouvez leur adresser la parole, et c'est ce qui distingue notre époque de l'Ancien Régime. Mais le mur, vous ne parviendrez pas à le sauter. Si vous comptez les interroger selon les règles prescrites, par lettre ou bien par téléphone, c'est un coup d'épée dans l'eau que vous allez donner. Ils « ne seront pas là », ne vous répondront pas ou bien vous enverront une réponse qui ne voudra rien dire du tout. Je connais leurs lettres et je sais de quoi je parle.

Pour leur faire dire ce qu'ils pensent, les contraindre à me répondre, il me faudrait être déjà dans leur milieu. Mais pour cela, il faudrait que je réussisse auparavant. Si j'avais réussi toutefois, par hypothèse, je n'aurais pas besoin de leur avis. Cercle vicieux.

J'ai quand même approché deux d'entre eux. Deux potentiels « acheteurs », « collectionneurs à placement » : Zaleski et Smith. Il y en a des milliers comme eux. L'écrasante majorité des collectionneurs est comme eux : ils ne savent même pas dans quel style est peint le tableau qu'ils possèdent, mais ils savent très exactement combien il vaut. Sympathiques tous les deux et prêts à me donner un conseil de businessmen avertis.

Très rapidement toutefois, j'ai compris que je ne tirerais rien de leur propos.



D'abord, ils ne pouvaient rien me dire sur ce que ferait un « vrai » collectionneur, car ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre.

Quant à l'avant-goût de ce que ferait un « collectionneur à placement » semblable à eux-mêmes, ils me l'ont déjà donné implicitement par l'attitude qu'ils ont adopté à mon égard : en tant qu'hommes d'affaires prudents, qui brassent des sommes colossales (Kolodziejczyk prétend que Zaleski a récemment acheté des terrains pour cent millions de dollars en Espagne), ils ont refusé d'investir un sou dans mon lancement de Beks car « le rendement n'est pas sûr ». Leurs élucubrations verbales, qui le confirment, m'ouvrent donc une porte déjà grande ouverte : les gens de leur espèce n'achèteront pas tant que le peintre ne sera pas déjà renommé, cher et facile à revendre. Bref, ils n'achèteront pas tant que ce ne sera pas encore un « bon placement ». Mais si ces conditions étaient déjà réunies, je n'aurais pas besoin de leur conseil car la réalité aurait déjà répondu à toutes mes interrogations.

C'est tout le problème de l'artificiel distinguo entre le « sentiment » et la « décision » d'un homme qui a le pouvoir et l'argent.

Ou bien c'est un homme léger qui vous donnera son « sentiment » aujourd'hui pour prendre, le lendemain, une toute autre « décision ». L'exemple type en sont les électeurs : dans les sondages, ils donnaient seize pour cent des voix à Coluche. Une fois les élections venues, ils ne lui auraient rien donné du tout s'il s'était présenté. Pour un homme léger, « le sentiment » est libre. Il ne l'engage pas. Alors un tel homme dira n'importe quoi, et il ne sert pas à grand-chose de le lui demander. Des hommes comme Zaleski ou Smith, tout dubitatifs et prudents qu'ils soient aujourd'hui, se précipiteraient pour acheter les tableaux de Beks si demain le bruit se répandait qu'ils se vendent bien et cher.

Ou bien, et c'est la seconde hypothèse, votre interlocuteur est un homme sérieux ou, par profession, tenu de rester conséquent avec lui-même. Si vous lui demandez un « sentiment » et s'il consent à vous le donner, ce « sentiment » sera faussé au départ par la perspective de la « décision » qu'il sera peut-être obligé de prendre à l'arrivée. Comme d'ailleurs, à l'arrivée, sa « décision » risque d'être faussée par « le sentiment » qu'il aura déjà exprimé au départ.

Cela a l'air abstrait, mais cela est bien réel, comme j'ai pu le vérifier sur mon dos, sur lequel il reste toujours quelques traces des coups reçus.

Ainsi, quand j'ai demandé aux fonctionnaires du centre Beaubourg leur « sentiment » sur les chances d'exposer Beks à Paris, ils n'étaient pas dupes de ma mine naïve et ont immédiatement pris mon interrogation pour ce qu'elle était : une tentative de les impliquer dans une « décision » à étapes. Et puisqu'ils ne voulaient pas que je leur rappelle un jour leur « sentiment » sur la

peinture de Beks pour leur demander maintenant de l'exposer, ils préféreraient dès le départ dire « non ».

Pour ce qui est de leur « décision », elle n'a pas manqué non plus au schéma que je viens de décrire : quand je suis donc revenu à la charge, cette fois-ci avec une proposition en bonne et due forme pour exposer Beks au centre, ils étaient déjà liés par leur propre « sentiment ». Bozo, le directeur du centre, ne pouvait donc que répéter le « non » que ses subordonnés m'avaient opposé deux ans auparavant. Et le pire, c'est que maintenant, pour ne pas se contredire, le centre refusera toujours Beks, même si demain sa renommée explosait.

« Ce n'est pas que vous n'avez pas demandé leur avis aux gens. C'est que vous leur avez mal posé la question », diront certains esprits sentencieux.

Peut-être...

C'est peut-être vrai que je ne savais pas comment m'y prendre pour faire dire aux gens le fond de leur pensée, et ainsi partir mieux armé à la conquête de mon soleil ?

Parlons-en, donc. Car c'est certain que si vous posez mal la question, la réponse arrivera idiote.

II) Comment demander alors ?

Justement, je ne le sais pas.

A) Là ? Comme ça ? Dans un café ou autour d'une table ? Lors d'un dîner ? Cela se fait souvent et ma « note » du 6 avril, dont est partie la présente, a été consacrée à la description de la confusion à laquelle m'a amené cette méthode-là.

Car les gens vont se parler, se couper la parole, passeront à un autre sujet, vont l'interrompre, parleront les uns sur les autres, vont rire et se raconter des blagues. Toute sorte de considérations du moment, futiles et contingentes vont influencer sur le « sentiment » qu'ils ont du sujet qui vous préoccupe et sur lequel vous aimeriez avoir une réponse nette de leur part.

Le plus souvent, ils répondront non pas à votre question mais davantage pour ajuster leur propos à celui de leur prédécesseur, en répliquant plus à un ton qu'à une idée. Combien de fois, par exemple, ai-je entendu un homme parlant juste, mais sur un ton hésitant, provoquer une avalanche d'avis contraires. Inversement, vous rencontrerez souvent dans ces réunions mondaines un monsieur parlant avec assurance, émaillant son propos de mines réfléchies et de formules brillantes interdire aux autres non seulement de dire

ce qu'ils pensent, mais même de rechercher en eux leur sentiment personnel. Ils vont alors tous se précipiter pour dire :

« C'est vrai, ce qu'il dit. Il a raison ! »

Une heure après, ils seraient prêts à retirer leurs exclamations d'enthousiasme, car, à la réflexion, ils sentent qu'ils ont été floués par l'ambiance générale. Mais il est déjà trop tard, car la réunion est terminée et tous les interlocuteurs sont au lit.

Une conversation libre, spontanée, autour d'un repas ou d'un verre, avec des amis ou avec des étrangers, c'est un désastre. J'en ai pâti dix fois. Ou bien c'est moi l'homme hésitant qu'on n'écoute pas, car sa voix n'est pas convaincante, ou bien c'est l'inverse : quand il s'agit de la peinture de Beks, mon regard exerce une véritable censure qui met les gens mal à l'aise et leur fait dire n'importe quoi de peur de me blesser ou de se couvrir de ridicule.

C'était ainsi lors de ce fameux dîner du 6 avril 1986.

« Les prix devront-ils être plus bas à la prochaine exposition ? » ai-je demandé.

Et c'était parti.

Les uns et les autres ont commencé à dire tout ce qui leur passait par la tête :

« Mais vous n'y pensez pas, a commencé Durand, peintre et « expert ». Après les prix que vous avez affichés lors de la précédente exposition ? »

« Pourquoi pas ? lui a tout de suite coupé la parole Rémy. Personne ne se souvient de ce qu'ils ont été l'an dernier ».

Et la femme de Durand change de sujet :

« Mais pas les mêmes tableaux ? Hein ? »

Sur quoi Durand, comme si de rien n'était change d'avis :

« Si c'était les mêmes mais à un prix diminué, c'est peut-être là qu'il risquerait de les vendre ? C'est même sûr qu'il les vendrait ».

« Vous avez vu les prix chez Isy Brachot à la dernière exposition ? », lance Irène Jordan.

J'essaie de ramener un peu d'ordre dans la discussion, mais finalement j'abandonne.

Non, vraiment, cela ne sert à rien de poser des questions graves lors d'une réunion mondaine ou dans un cercle d'amis.

B) Alors quoi, faire l'inverse ?

Prendre un homme seul, l'installer dans un fauteuil, fixer gravement sur lui votre regard, et lui poser distinctement la question bien formulée ? Vous êtes bon pour une réponse absurde, tout à fait à l'opposé de ce qu'il pense réellement. Vous avez en effet planté tout le décor d'un faux débat.

D'abord, il va être surpris. S'il est honnête et intelligent, il vous arrêtera immédiatement :

« Je n'en sais rien », vous dira-t-il.

Ou bien :

« Mieux vaut que vous demandiez à X. Il est plus calé que moi ».

Mais le plus souvent votre interlocuteur est un peu présomptueux et voudra « paraître ». Et puisque vous avez créé des conditions spéciales et solennelles de votre conversation il voudra être à la hauteur du moment et de la gravité de la question posée. Alors, il va faussement peser les mots, se laissera prendre par le pathétique de la situation et par son importance momentanée. Il se mettra désespérément à chercher une idée là où, cinq minutes auparavant, c'était encore le vide dans son esprit. Mais, surtout, il va orienter sa réponse en fonction du sentiment qu'il a envers vous. Selon qu'il vous aime bien ou vous craint, a un compte à régler avec vous ou un intérêt commun à promouvoir, sa réponse variera du tout au tout. Elle va être fabriquée de toute pièce pour la circonstance, ou pire encore, pour les contingences de la circonstance.

« Baisser les prix ? s'est exclamé Pou. A votre place, j'aurais tenu bon ».

Pou me hait. Il serait ravi que je coule et la perspective de me voir échouer une nouvelle fois ne lui déplairait pas. En revanche, les prix faramineux anoblissent sa galerie sans l'exposer au moindre risque, puisqu'il me la loue à un prix forfaitaire et touchera son dû indépendamment du fait que je vende ou non.

« Aucune importance, cher Monsieur, a dit Carpentier. Si vous baissez les prix, cela signifiera seulement que l'an dernier vous ne vouliez pas vendre, alors que maintenant vous le voulez. Il n'y a rien à craindre ».

C'était aussi l'avis du critique d'art Barret, qui m'aimait bien et qui, puisqu'il comprenait la nécessité impérieuse de cette vente, cherchait à m'encourager. Mais s'il le disait, le croyait-il vraiment ?

Hugnet, qui mangeait le repas que je lui payais à la Maison du Danemark, hésitait :

« Si vous ne vouliez pas vendre, il valait mieux ne pas afficher de prix du tout. Les baisser maintenant risque de déconsidérer le peintre ».

« Je ne me souviens même pas des prix », m'a confié Levêque, qui est un critique d'art et se prétend au-dessus de ce qui est « vil » et « mercantile ».

Etc, etc.

Et, à nouveau, me voilà au point mort.

C) Certes, il y a des méthodes un peu plus sûres pour faire dire aux gens leur « sentiment ». Plus même : pour leur faire dire leur « opinion » réelle.

Il suffirait, par exemple, de demander à un expert assermenté de faire un rapport écrit, après examen approfondi de la question. Là, je saurais ce qu'il « pense ».

De même, il me suffirait de réunir une vingtaine de personnes autour d'une table, après les avoir prévenu dix jours à l'avance de la question principale que je leur poserais, et des questions subsidiaires qui l'accompagneront, après leur avoir fourni tous les éléments du problème, après avoir demandé à l'un d'entre eux de faire un rapport introductif...

Bref, je pourrais faire comme le font les « conseils », les tribunaux ou autres corps constitués.

Enfin, et là ce serait le plus drôle, je pourrais prendre un à un mes amis et mes ennemis dans une pièce à part, de préférence pourvue d'un divan, les y coucher et leur faire tout dire, absolument tout ce qui leur passe par la tête à propos de la peinture de Beks. Plus ce serait décousu, meilleur ce serait. Pas de préparation, pas d'introduction, pas de logique et pas de conséquence. Contredis-toi à volonté.

Oui, bien sûr. Je pourrais faire tout cela et bien d'autres choses encore. Mais vous voyez un expert assermenté se creuser la tête pour me dire si Beks peut s'imposer en France ?

Verriez-vous mes amis et ceux qui me veulent ardemment du mal, après deux semaines de réflexion, se réunir en chambre du conseil pour débattre sur le point de savoir si oui et à quel niveau de prix les « investisseurs en art » se décideront à acheter un tableau ? C'est loufoque.

Et qui consentirait à se soumettre à une séance de psychoanalyse sur un canapé pour me dire « le fond de sa pensée » sur les chances de ma prochaine exposition ?

Conclusion de tout cela ?

Pessimiste.

Sur les questions cruciales, essentielles, fondamentales, il n'y a rien à obtenir des « gens » et encore moins des « experts ». Et s'il y a quelque chose à obtenir d'eux, la machine à mettre en place pour le savoir est si lourde que l'investigation devient du coup impraticable.

Mais je vous dirai plus : parviendrais-je à savoir ce qu'ils pensent, je serais idiot de m'en inspirer. A chaque fois que je l'ai fait, je l'ai regretté.

La passion, la haine, le ressentiment, la volonté de se venger ou de gagner une compétition, l'amour et l'expérience, le flair surtout et la chance, encore la chance, et surtout la chance, sont de bien meilleurs conseillers que les « gens ». Et de loin.

Voilà mon message, jeune homme. Le message qu'à quarante-quatre ans je tire de ma vie, et surtout des trois dernières années, pleines d'intenses efforts pour réaliser le projet de mes rêves.

3 X 1986

## MORT ACCEPTEE

Quand mon Père s'approchait de la mort, il se réveillait la nuit et criait :

« Je ne veux pas mourir ! »

Je ne le voyais pas en ce temps-là car j'étais à Paris, mais mon frère Antoni m'avait raconté qu'il se débattait comme s'il voulait s'arracher à ceux qui l'emmenaient à l'exécution. Puis il se calmait, continuait à regarder d'un air absent le plafond ou pleurait. Il avait quatre-vingt-six ans.

Comment donc accepter la mort ?

Par la foi ?

Par l'habitude ?

Par le désespoir ?

Croire et désirer la mort...

Oui, ma Mère l'avait ainsi acceptée. Cette sainte personne aspirait à la mort pour rejoindre Dieu.

« Maman, lui disais-je, vous vivrez cent ans ».

« Que Dieu m'en protège », répondait-elle inquiète.

Malgré une vie difficile, elle n'aspirait pas à en être libérée. Simplement, elle aimait Dieu au point de voir dans la mort le moment le plus désiré de son existence. Celui pour lequel il n'était pas trop d'attendre soixante-quinze ans.

Ah ! si j'avais cette foi-là ! Et si j'avais, comme elle, la conscience propre pour ne pas redouter de l'autre côté une nouvelle punition...

S'habituer donc à la mort ?

Certains l'affirment possible :

« L'homme moderne, disent-ils, craint la mort parce que dans son enfance il est protégé contre toute rencontre avec elle. Quand il devient adulte, il la redoute comme tout mystère qu'il n'a pu percer ».

Je n'y crois pas. Car jadis comme aujourd'hui, hier comme dans mille ans, notre propre mort restera comme la douleur et comme la faim : terrifiante. Nous ne nous y résignerons pas par sa rencontre quotidienne. A force de la voir ou de la donner, nous nous habituerons à celle des autres. Mais notre propre mort restera ce qu'elle a toujours été : le plus noir, le plus opaque et le plus paniquant des mystères.

Il reste le désespoir.

Mourir parce qu'on en a marre. Mourir en s'empoisonnant, en se tranchant les veines, en se pendant. N'importe comment mais mourir. Pour ne plus vivre ce qui est invivable : la vie. Pour ne plus avoir à se supporter soi-même et pour ne plus devoir affronter les autres. En arriver à ce degré de lassitude que le déclic se produise tout seul.

A la vue des tableaux de Beks, cent fois j'y pense. Le temps est révolu en effet où je parlais d'eux, inconscient de ce qui est leur puissance, comme des « images abstraites, construites à l'instar des symphonies ». C'est la mort qui les habite. C'est la rupture et le départ. Et ce sont eux qui m'y attirent.

Car cette peinture me fait ressentir le désespoir au paroxysme. A la voir et revoir j'y cherche prétexte, alibi, encouragement pour enfin accomplir le geste suicidaire. Chaque fois que je regarde cette beauté infinie, j'ai hâte d'éprouver l'émotion définitive qui ferait tout basculer. Au souvenir de cette vie de tourments que j'ai endurée, et à la vue de la souffrance, ô ! combien plus cruelle des autres, les tableaux de Beks sont comme une invitation, douce et fascinante à entrer dans un monde de beauté glaciale et silencieuse.

A les surprendre tous les matins sur mes murs, l'évidence s'impose si forte qu'il suffirait d'une larme pour que tout devienne paix et silence...



15 X 1986  
FOLTIER

Je suis passé ce matin au palais de justice pour chercher mon courrier et déposer une requête. Il y avait dans mon casier une lettre d'un certain Foltier :

« Foltier, Foltier, Foltier ? Qui est-ce ? C'est du pénal ça ? » me demandais-je en ouvrant l'enveloppe.

J'avais un vague souvenir de quelqu'un que j'avais rencontré du temps où je défendais encore les délinquants.

La lettre contenait un remerciement. Plusieurs années après m'avoir rencontré, un homme a retrouvé mon adresse et m'a écrit pour me demander de mes nouvelles et pour me donner des siennes. Maintenant cela me revient, oui, c'était ce voleur d'une Mercedes qui prétendait ne l'avoir pris que pour épater sa petite amie et faire avec elle le tour de la ville. Ce en quoi je doute fort. Il a été condamné à un an de prison ferme.

Quand je compare sa peine à celle de Dalnoun... trois mois avec sursis pour avoir, ivre mort, tué en voiture un enfant sur le passage clouté... C'est une arête qui m'est restée dans la gorge et qui ne passe pas, malgré toute l'indifférence à l'iniquité qui s'acquiert par la collaboration quotidienne avec la justice.

Je reviens à Foltier.

Ce n'est pas moi qui le défendais le jour où je l'ai rencontré. Je représentais alors « les intérêts », pour employer mon langage professionnel, d'une petite crapule qui puait de la bouche. En attendant mon tour, je me suis mis à parler à ce Foltier qui, dans le box des accusés, attendait le sien. C'est là qu'il m'a demandé un service que son avocat, commis d'office, « n'avait pas le temps » de lui rendre : obtenir la mainlevée de son portefeuille qui avait été saisi lors de l'arrestation et mis sous scellés. J'étais tellement agacé par la disproportion de sa peine par rapport au délit qu'il avait commis qu'imprudemment je lui en ai fait la promesse. Et puis il était trop tard pour me rétracter.

J'ai dû drôlement travailler pour récupérer ce portefeuille. Car ce que la justice a pris une fois elle le rend difficilement. Seul un avocat sait combien il y a de démarches à accomplir, combien d'étages à monter et combien de papiers à remplir pour un détail aussi insignifiant.

Quand, plusieurs jours après, j'ai enfin réussi à récupérer le portefeuille et l'ai ouvert, j'ai constaté qu'il contenait la photo d'une vieille femme et trois tickets de métro. J'ai tout envoyé à Foltier en prison.

Pendant plusieurs années j'ai attendu un mot de remerciement de sa part, car j'ai fait ces démarches gratuitement.

La lettre d'aujourd'hui m'a donc fait plaisir.

« Il y a quand même de la place pour un « merci » dans cet horrible monde », me suis-je dis en traversant les somptueux couloirs de la plus terrifiante des institutions de France.

26 X 1986

## SUICIDE 1

Dans toute entreprise messianique, il y a le maître, le guide, le gourou. Et puis, il y a des apôtres. Parmi ceux-là il s'en trouve toujours un qui, dans son intransigeance, dépasse le timonier et finit par lui adresser des admonestations sur les points de la doctrine.

C'est bien moi.

J'ai donc écrit aujourd'hui à Beks une lettre étonnée, car il m'avait confié qu'il ne se suiciderait en aucun cas. Sans grand espoir que quelque chose d'intéressant se passe encore dans son existence, il continuera en toute hypothèse à vivoter doucement jusqu'à sa fin naturelle.

26 X 1986

CRIS

Qui composera enfin la symphonie de la vie ? Celle qui serait parsemée de cris d'hommes suppliciés, de fous qui hurlent de terreur, de hoquets des mourants et des halètements des torturés. Une symphonie faite des silences et de la transpiration des corps agonisants. Celle que j'aurais tant aimé savoir composer alors que j'en connais pourtant toutes les notes...

Qui ressasse la mort ? Qui a besoin d'entendre les autres pleurer pour moins souffrir lui-même ? Ou bien pour en souffrir tellement que la force lui vienne enfin d'en finir avec la vie ?

28 X 1986

## VISITE

Il y a une semaine à peu près, un jeune homme est venu à la galerie. Il a regardé tous les tableaux très attentivement, un à un, de longues minutes. Puis nous avons commencé à parler, comme j'ai pris l'habitude de le faire avec ceux qui semblaient plus que les autres intéressés par cette peinture. De fil en aiguille, il m'a confié son sentiment :

« C'est la troisième fois que je viens voir cette exposition. En découvrant Beksinski, j'ai été secoué comme lorsque j'ai entendu pour la première fois un concert de musique « industrielle » ».

J'ai été intrigué par cette musique dont je n'ai jamais entendu parler. Nous nous sommes donc promis respectivement - lui de m'envoyer un enregistrement du concert dont il m'a parlé, et moi celui de mon film.

Samedi dernier, j'ai reçu son envoi et j'ai consacré tout le dimanche après-midi à l'écouter avec le plus vif intérêt. J'ai parfaitement ressenti qu'on pouvait, dans de bonnes conditions de sonorité, que je ne possède malheureusement pas, en être bouleversé comme après une drogue hallucinogène.

C'est là que l'idée m'est venue d'une oeuvre musicale faite sur un canevas d'enregistrements authentiques de hurlements de suppliciés, de fous pris de terreur, de supplications de victimes assassinées ou du ruissellement de la sueur sur des corps torturés.

Quand le garçon est revenu hier à la galerie, je lui en ai parlé. Il m'a dit que les « shows » de musique « industrielle » et de certaines musiques « punks » s'accompagnent de séances de torture de volontaires dont l'expression du visage est instantanément projetée sur un grand écran, que les autres participants peuvent ainsi observer.

« C'est parfaitement illégal ! ai-je dit. Même si les victimes sont consentantes ».

Le garçon à qui je m'adressais était juriste, étudiant en quatrième année de droit au Panthéon et, en employant le mot le plus fort pris dans notre langage commun, j'avais ainsi voulu exprimer le plus nettement possible mon agacement.

J'ai compris, en effet, qu'aussi bien mon idée de symphonie, mes écrits que, peut-être même la peinture de Beks pourraient un jour être assimilés à un sado-masochisme gratuit comparable à celui des séances de torture des jeunes punks. C'était pour le moins humiliant. Car si composer une musique à partir des cris de la souffrance humaine reste une idée à réaliser, c'est quand même dans un but un peu plus « humaniste » que de s'exciter érotiquement à entendre quelques merdeux hurler de douleur.

« C'est parfaitement illégal, ai-je donc répété au garçon en ajoutant, c'est comme les films pornos composés de prises de vue de filles réellement violées, torturées et assassinées ».

Il a eu un mouvement.

« Ça existe ? »

« Bien sûr. En Amérique, c'est même fréquent, et je suis persuadé qu'à chercher un peu autour de vous, vous trouverez des projections de ce genre à Paris ».

Il a eu l'air intrigué. Cinq minutes après, il était parti.

Se mettra-t-il à arpenter les environs de Pigalle dans les prochains jours à la recherche d'une séance clandestine ?

29 X 1986

## AVEUGLES

Il doit y avoir un institut pour adultes aveugles à côté de Saint-Germain-en-Laye ou dans cette ville même. Je le déduis de ce que, souvent dans ses rues, les voyants les entraînent à se servir d'une canne et à marcher à tâtons. Chaque fois que je les croise, je détourne le regard.

Pourtant, je connais un peu leur monde. Quand j'étais petit, ma sainte Mère, très liée à des religieuses de Laski, qui s'occupaient des enfants non voyants, m'y amenait pour se réfugier des tracasseries de la maison et pouvoir travailler en paix. Elle y passait avec moi de longues semaines et, alors qu'elle écrivait, j'observais les enfants aux yeux affreusement glauques. Je m'y suis même habitué.

Là, ce sont des adultes qui apprennent à marcher. Ce qui signifie qu'ils ont dû perdre la vue il y a quelques mois à peine. Ils ont donc été, il y a peu, comme moi. Ils regardaient le soleil, les films et le corps nu de la personne qu'ils aimaient. Aujourd'hui, ils mesurent pleinement, bien mieux que les enfants ne le font, ce qu'ils ont perdu à tout jamais. Pourtant, déjà, ils arborent le masque impénétrable des gens qui sont dans le noir. Leur visage n'exprime rien, alors qu'une insoutenable souffrance doit leur serrer continuellement la gorge.

7 XII 86  
EMOTIONS

Drôle de journée, et je pèse mes mots.

On dit en polonais :

*Plynal, plynal i przy brzegu utonal* (« Il nageait, il nageait et près du bord il s'est noyé »).

C'est exactement ce qui a failli m'arriver hier.

1) C'était le samedi 6 décembre et l'exposition prenait fin.

Les émotions ont commencé déjà le matin : les Kirst ne sont pas venus au rendez-vous. Depuis plusieurs jours, je cherchais à les joindre pour fixer les modalités de transfert du tableau qu'ils avaient choisi et de son paiement. Car tant que je n'avais pas leur chèque entre les mains tout pouvait encore changer. A chaque fois que je les appelais, c'était Mme Kirst qui me répondait. Était-elle ivre ou droguée tout ce temps ? En tout cas, à aucun moment elle n'était en mesure de construire une phrase cohérente pour me confirmer notre rencontre ou pour la décommander. Elle riait, bégayait et riait à nouveau. Enfin, elle est parvenue à me faire comprendre que son mari était parti en Allemagne pour affaires, mais qu'ils viendraient tous les deux le samedi à midi pour me payer et pour enlever le tableau.

J'ai donc littéralement couru au rendez-vous de midi pour éviter le moindre retard. Inutilement car, à l'heure dite, ils n'étaient pas là. J'ai donc essayé de les joindre par téléphone. Leur numéro ne répondait pas. Pourtant, ces cinquante mille francs qu'ils me devaient étaient déjà comptabilisés dans mes calculs. Me serais-je trop vite réjoui de m'en être sorti ?

J'ai fini par tomber sur monsieur Kirst qui m'a assuré qu'ils viendraient à la galerie mais à dix-neuf heures seulement. Sans trop de remords et sans excuses, il m'a expliqué qu'il a manqué le rendez-vous de midi car il a été lui-même « occupé ». A la fin de notre conversation, il a ajouté :

« J'ai des problèmes avec ce tableau ».

« Des problèmes... me suis-je dit. Alors ça commence... ».

A dix-huit heures Kolodziejczyk m'a fait savoir qu'un Suisse était passé en mon absence et voulait absolument acheter le même tableau que celui que les Kirst avaient choisi. Il lui a conseillé de revenir à dix-neuf heures. Comme toutefois Kolodziejczyk est un peu mythomane, je croyais, qu'en vérité, le Suisse avait simplement voulu se renseigner sur le prix, mais sans manifester de réelle intention d'acheter. C'est donc avec le sentiment d'être mis au pied du mur que j'attendais Kirst.



Il est venu légèrement en retard, entouré d'amis allemands, souriant, bavard, un peu nerveux. Il a commencé par me confirmer qu'il avait de « graves problèmes avec ce tableau ». Je croyais donc que, le sourire aux lèvres, il finirait par me dire que tout compte fait il ne le prendrait pas.

« Ecoutez, lui ai-je dit, il y a à peine une heure, un Suisse voulait le prendre. Si maintenant vous renoncez, j'aurais perdu une occasion... ».

« Non, non, m'a-t-il assuré, ce n'est pas ça. J'ai décidé de le prendre et donc je le prendrai. Ce tableau est très, très, très charmant et tout ça. Seulement il va falloir vivre avec... ».

Pour lui forcer la main, j'ai immédiatement mis le tableau dans le camion et l'ai emporté chez lui, rue des Bourdonnais, près de la Samaritaine. Sa femme m'a reçu le visage défait, les yeux délavés et absents. A nouveau, elle parlait assez convenablement le français et m'a dit avoir souffert d'une grippe...

Quelques instants après arrivaient en voiture Kirst avec ses amis.

« C'est donc cinquante-deux mille ? » m'a-t-il demandé.

Sur la table, se trouvait un seul chèque non rempli, sorti du chéquier.

« Oui, c'est cela », ai-je confirmé sur un ton détaché, alors que je me rappelais parfaitement que nous étions d'accord pour cinquante mille seulement, puisque je lui avais fait une remise qu'il a maintenant oubliée.

Et là, j'avais le chèque.

Au retour, Kolodziejczyk m'a dit que le Suisse était repassé et était furieux d'apprendre que « Le bâtiment avec les poissons » avait été vendu entre-temps.

Mais les émotions de cette journée étaient loin d'être terminées.

2) Pour être sûr que c'était bien le début de la fin de mes tourments financiers, il fallait encore que madame Afkhami et sa fille me paient les derniers trois mille dollars pour le tableau de « La tour bleu turquoise ». Elles ne sont pas venues à la galerie ces derniers jours, et je ne savais pas trop comment m'y prendre pour leur réclamer mon dû. Ce sont des personnes sensibles et une maladresse de ma part pourrait les blesser. Je ne voulais pas que madame Afkhami puisse se sentir soupçonnée d'inexactitude.

Elle m'a toujours réglé avec ponctualité les mensualités du tableau du « Soir du réveillon ».

« Alors, me suis-je dit, je l'appellerai simplement pour lui demander de ses nouvelles. Les délais sont dépassés, mais si elle n'aborde pas la question du paiement elle-même, je ne l'aborderai pas, moi non plus. Son mutisme là-dessus signifiera alors qu'elle a des ennuis d'argent ».

Graves ? Non, je ne doutais pas un instant que, finalement, elle s'acquitterait intégralement de sa dette. Que faire toutefois de Beks que j'avais toujours aux troussees et qui, lui, ne m'accorderait pas un jour de délai ? Le Film service

aussi s'est à nouveau manifesté en affirmant avoir récupéré enfin la pellicule de Dziworski (ce qui était faux) et en me relançant sur mon obligation de produire l'inter-négatif du film. Puis j'avais Sureau à qui je devais encore dix mille francs et que je devais payer avant la fin de l'exposition. Enfin, il y avait les autres : la banque, Szydlo, Pou et j'en passe. Tous m'assaillaient avec leurs réclamations et ne prêtaient aucune attention à mes manoeuvres dilatoires.

J'ai donc appelé madame Afkhami pour lui annoncer la fin de l'exposition et pour m'enquérir de sa santé. Immédiatement, elle m'a annoncé qu'elle viendrait demain à la galerie avec sa fille car elles voudraient me régler. La journée commençait à prendre une dimension symbolique : tout semblait se conjurer pour marquer un tournant dans mes gesticulations d'homme aux abois.

3) Entre-temps est arrivé Zaleski avec sa femme. Il me flatte. Il s'étend en long et en large sur mes talents d'organisateur.

« C'est formidable, dit-il, ce que vous avez fait. Quelle patience, quelle persévérance et quel enthousiasme ! »

Et à la fin, il ajoute :

« Je n'aurais jamais osé faire ce que vous avez fait. Je vous avoue que je ne croyais pas que vous puissiez réussir. Maintenant, je n'en doute plus : vous allez avoir un immense succès ».

Mon Dieu !

Tout comme Smith qui ne tarit pas d'éloges sur mon compte et affirme à qui veut l'entendre que « en voyant comment Piotr s'y est pris, je n'avais pas de doute sur sa réussite ». Lui, multimillionnaire en dollars, qui n'a jamais voulu s'associer à mes efforts pour me sauver d'un naufrage qu'il voyait parfaitement arriver...

Plusieurs de ceux que je sollicitais, autour desquels je tournais, que je cherchais à convaincre et qui n'ont pas bougé le petit doigt pour m'aider, se sont maintenant mis à m'assurer de leur conviction profonde en mon succès prochain. A les entendre, ce serait même pour demain. Mais si les ventes de tableaux s'arrêtaient à nouveau, ils seraient repris des doutes qui « ne les ont jamais vraiment quittés ».

4) Mais une journée prémonitoire ne se termine pas banalement, voyons ! Sa fin doit être grandiose.

« Il nageait, il nageait et près du bord il s'est noyé ».

Voilà donc comment, au dernier jour de cette exposition, j'ai failli ensevelir tous mes rêves :

Vers vingt-deux heures, nous avons commencé, Piotr Mazur et moi, à charger le camion que j'avais loué le matin même chez Avis. Rien de particulier à signaler à ce propos ne s'est produit. Nous avons soigneusement attaché les tableaux avec du fil de fer, en protégeant les cadres avec des éponges et des couvertures. J'ai rangé les meubles (mon fauteuil, mon bureau, la chaise de mon cabinet, etc.) qui m'ont servi lors de l'exposition, dans la partie avant du camion pour qu'ils ne puissent pas écraser les tableaux en cas de freinage brusque.

Et je suis parti.

Très tard dans la nuit pour éviter le trafic. Doucement et avec mille précautions. En évitant les accélérations et les virages rapides. En roulant à cinquante kilomètres à l'heure. On ne pouvait rien me reprocher...

Sauf d'être un imbécile. Là aussi, je pèse mes mots.

Car arrivé à la hauteur de Marly, automatiquement je me suis engagé dans le raccourci qui emprunte le tunnel. Je le fais pratiquement chaque jour en revenant de Paris en voiture, et cette fois aussi le réflexe a joué.

Maintenant, quand j'y pense, je me souviens que cinq signaux au moins se sont allumés dans mon esprit pour me dire de ne pas le faire, mais finalement aucun n'a déclenché l'alarme. A la vérité, quand on se remémore les instants précédant une catastrophe, on se rend compte que plusieurs indices signalaient le danger et qu'à la vérité le cerveau les a tous enregistrés. Ils ont même suscité un début de réflexion articulée. Pourtant, ils ne sont pas parvenus à déclencher la réaction de la volonté. C'est comme si la conscience se déconnectait de l'esprit et n'arrivait pas à déboucher sur une décision.

Bref, en m'approchant du tunnel, lentement, à cinquante kilomètres à l'heure j'ai jeté machinalement un regard sur le panneau qui indiquait la hauteur autorisée : deux mètres soixante. En même temps, Piotr m'a demandé :

« Oncle, on n'est pas trop haut ? »

« On verra », ai-je répondu l'esprit ailleurs.

Certes, je n'ai pas l'habitude de prêter attention aux signaux annonçant la hauteur maximum autorisée, car je ne conduis jamais de camions dans la vie courante. Je n'ai donc pas ce réflexe que Piotr possédait. En effet, à ce moment-là je ne savais pas encore qu'il avait été chauffeur de poids lourds à l'armée et que, chez lui, ce déclic se réveillait instantanément. J'oubliais aussi que Piotr est un garçon timide, qui n'ose pas me dire brutalement que je suis en train de faire une ânerie, mais qu'il ne serait pas idiot, de temps en temps, d'écouter attentivement ce qu'il dit.

« On verra... ».

Pour ce « on verra », on devrait m'arracher les oreilles. Un « on verra » nonchalant, que j'ai tant de fois maudit chez le bataillon des plaisantins

incompétents dont fourmille ce pays, que j'ai rencontré sur ma route beksienne et que j'ai tant haï. Ceux qui sont « débordés, vous comprenez » et « n'ont pas eu le temps » car « vous croyez bien qu'on ne peut pas tout faire » et « qu'il faudra se montrer patient ». Un « on verra » pour lequel, à juste titre, on fusille sommairement à la guerre.

Je me souviens maintenant que plusieurs autres pensées ont traversé mon esprit endormi en ces quelques secondes qui nous séparaient du drame :

« Deux mètres soixante ? Brummel sautait deux mètres vingt, mais il serait très loin de pouvoir sauter par-dessus notre camion ? »

C'était presque aussi construit que je l'écris, mais très lointain, aplati, sourd. Je ne réagissais toujours pas et continuais à rouler. La dernière pensée, enfouie, presque subconsciente a été :

« Et bien ? J'avais bien raison. On est entrés sans peine ».

J'ai d'abord entendu un bruit terrible et, au même moment, le camion s'est immobilisé net. Nous n'avons pas été, ni Piotr ni moi, projetés en avant car notre vitesse était faible, cinquante kilomètres à l'heure, peut-être.

Le bruit provenait de derrière.

« Ça y est », ai-je chuchoté entre les dents, mais je ne pensais toujours à rien.

Au bout de trois ou quatre secondes seulement, je suis sorti de la voiture et me suis précipité pour voir ce qui était arrivé. Le camion était bien engagé dans le tunnel mais ne pouvait pas avancer. C'est le matin seulement que nous avons compris, avec Piotr, le mécanisme de ce qui s'était passé : il nous manquait vingt bons centimètres pour pouvoir passer. Mais étant donné que le tunnel était situé dans un creux, en descendant, le camion s'est affaissé sous son propre poids et a pu quand même pénétrer dedans.

Deux mètres plus loin toutefois, les ressorts lui ont fait retrouver sa vraie hauteur et alors il s'est arrêté net, totalement coincé.

Derrière se trouvait une Citroën, collée contre notre pare-chocs, le capot complètement défoncé.

« Quelle merde, quelle merde, quelle merde... ». répétais-je machinalement en français. Je ne pensais toujours à rien.

J'avais l'esprit vide.

Au volant de la Citroën se trouvait un homme assez âgé en compagnie d'une femme. Il est sorti péniblement de la voiture et s'est mis à scruter les dégâts de son capot. J'étais étonné qu'il ne se précipitât pas sur moi pour m'insulter. Derrière nous, un bouchon de voitures s'est rapidement formé. Elles ne pouvaient ni avancer ni reculer car le tunnel ne possédait qu'une seule voie. Il était deux heures du matin. Un froid glacial et un petit vent auraient dû vider la route. Elle était, au contraire, bondée. C'était samedi soir et les gens sortaient

des boîtes de nuit. Tout de suite, un groupe de jeunes badauds nous a entourés à la recherche du moindre événement qui romprait la monotonie et donnerait un sens à leur sortie. Je regardais fixement l'un d'eux qui était en chemise à manches courtes, et je me demandais intérieurement :

« Comment peut-il supporter ce froid ? »

L'homme de la Citroën remplissait déjà le constat. J'avais toujours l'esprit vide et m'étonnais qu'il ne m'insultât pas. Je continuais à répéter comme un disque rayé :

« Quelle merde, quelle merde... ».

Puis l'homme a reculé sa voiture de deux mètres, et j'ai brusquement compris la raison de son calme étonnant : à la vérité, ce n'est pas moi qui ai provoqué cet accident mais bien lui. Je me suis simplement arrêté net dans le tunnel, pour des raisons qu'il n'avait pas à connaître, et c'est lui qui, avec sa Citroën m'est rentré dedans. Il a roulé trop vite et trop près de moi pour freiner à temps. C'est l'écrasement de sa voiture contre notre camion qui a provoqué le bruit que nous avons entendu derrière.

J'ai enfin ouvert la porte de ma remorque pour voir ce qui était arrivé aux tableaux.

J'ai regardé...

Puis je me suis attrapé les cheveux à deux mains et les ai tiré nerveusement en répétant, cette fois en polonais :

« Jezus, Jezus, Jezus... ».

Les tableaux étaient entassés les uns sur les autres, sans dessus dessous. Les amarres avaient lâché et le tout était parti vers l'avant. Si les meubles avaient été placés derrière les tableaux, ils les auraient écrasés sous leur poids.

Je suis monté le premier dans la remorque, suivi tout de suite par Piotr. Du tas désarticulé d'objets j'ai commencé à sortir les tableaux les uns après les autres. Le premier était « Le parapluie ». Je l'ai regardé rapidement mais suffisamment bien pour constater qu'il était intact. Puis c'était le « Tchernobyl ». Puis « La mer », « Les feuilles d'automne » et les autres - tous intacts. Seuls trois cadres ont souffert, dont deux légèrement.

« Alors, les miracles n'arriveraient pas qu'aux autres ? » me suis-je demandé.

Drôle de journée, et je pèse mes mots...

22 XII 1986 Szczecin

## ACCIDENT

Quand la voiture s'est mise à dérapier, j'avais l'impression de regarder un film au ralenti. J'attendais le bruit du choc mais il ne venait pas. Je me souvenais bien de l'autre, celui d'il y a quelques jours dans le tunnel, lors du transport des tableaux, et j'avais presque envie de les comparer au plus vite pour voir s'ils allaient être identiques. J'ai aussi levé le pied du frein car j'ai eu le temps de me souvenir que le bon réflexe c'est, au contraire, d'accélérer légèrement. Non, je n'avais pas peur. Je sentais que notre vitesse n'était pas grande, soixante kilomètres à l'heure au plus, et que rien de très grave n'allait nous arriver.

Tout en glissant en avant, la voiture a fait un demi-tour et a enfin frappé la bande séparant les deux voies de l'autoroute. Elle a rebondi et a fait un nouveau tour complet. Puis elle s'est immobilisée au milieu de la chaussée.

« Si le camion qui venait de nous dépasser avait encore été derrière nous, nous serions morts. Il nous aurait roulé dessus », a dit, une heure après, Ania, en sentant que ma rage contre elle s'était enfin un peu calmée et qu'à nouveau nous pouvions nous parler.

Car je ne voulais pas prendre la voiture pour aller en Pologne, où nous allions passer les fêtes de Noël.

« Tu te rends compte de ce que c'est que de conduire mille six cents kilomètres dans une tempête de neige, sur du verglas, sur des routes nationales, dans le brouillard ? Te rends-tu compte ? je lui lançais depuis trois semaines à toute occasion, au petit déjeuner comme le soir au lit. Et puis, je ne suis pas un champion. Je n'ai jamais conduit dans de telles conditions. On va s'écraser sur le premier poteau ».

« Tout de suite tes idées noires : des tempêtes de neige, des routes verglacées, des accidents, quoi encore ? »

« Parce que la vie c'est cela, et tu verras bien que je ne me tromperai pas d'un iota ».

« Enfin, ajoutait-elle comme argument décisif, tu ne veux quand même pas que nous payons trente mille zlotys pour les places d'avion entre Varsovie et Gdynia ? Et si on ne prend pas de voiture avec nous en Pologne, on sera réduit à cela ! »

« Je te rappelle, disais-je les poings serrés de rage, que trente mille zlotys, c'est exactement l'équivalent de trois cents francs français : le prix d'un repas à deux dans un petit troquet à Paris ».

Rien à faire. Ce sera quand même en voiture.

La veille Fliderbaum m'a versé cent vingt-huit mille francs pour trois tableaux qu'il m'avait achetés. Suffisamment pour faire le tour du monde en Concorde. D'ailleurs, à Paris, Ania dépense en robes ou en chaussures des meilleures maisons, des sommes considérables et, en tout cas, sans commune mesure avec le prix d'un billet d'avion Varsovie-Gdynia. Mais le réflexe de mon épouse, le réflexe de la petite fille de Tomaszow Mazowiecki, lorsqu'il fallait faire des économies, d'aller plutôt à pied qu'en tramway, et en tramway plutôt qu'en taxi, a joué dès lors que le signal « Pologne » a remué en elle les souvenirs enfouis.

La tempête de neige nous a rattrapé quelque part en Allemagne de l'Ouest. La voiture défoncée, le phare du côté droit brisé, nous roulions parmi des milliers d'autres voitures, dans la nuit, tous feux allumés. Notre allure était de cinquante kilomètres à l'heure. Une file interminable de véhicules, dont plusieurs dérapaient sur la neige mouillée, nous suivait et nous précédait. S'y ajoutait la fatigue car, pour comble de malchance, j'ai très mal dormi cette nuit, avec des maux de tête et des cauchemars matinaux.

Aujourd'hui, toujours à cinquante kilomètres à l'heure, nous traversons péniblement la RDA. Pas une maison, pas une lumière, pas une voiture autour de nous, mais une plaine sans fin, la forêt, la neige et un vent glacial dans un paysage désertique. Si c'était ici que nous tombions en panne, nous serions perdus.

Enfin une halte : une baraque à moitié en bois, à moitié en brique. A l'intérieur, une quinzaine de bouteilles de jus de tomates ornent les étagères vides et dix paquets de petits-beurre remplissent la vitrine. Quelques visages mal rasés, les habits grossiers et les regards sans sympathie me suivent du dessus des tables où, à même la nappe cirée, les clients mangent les saucisses de Francfort, une assiette de moutarde devant eux. On me l'aurait raconté, j'aurais cru que c'était de la propagande anticommuniste.

« Sale système », me dis-je à mi-voix en oubliant combien de fois j'ai voté pour lui en Pologne et en France, et je continue à rouler à cinquante à l'heure.

A la frontière germano-polonaise, d'interminables contrôles par les VOPOS est-allemands nous attendent. Notre argent est recompté, nos sacs et nos poches sont fouillés et les cendriers de la voiture sont minutieusement vérifiés, au cas où quelques secrets d'Etat s'y cacheraient.

Enfin, la campagne polonaise : pas d'hôtels, pas de stations service, et il fait déjà nuit quand nous arrivons à Szczecin. Par bonheur, il y a une chambre dans un « palace » local. Etranges endroits que ces hôtels internationaux dont j'ai rêvé quand j'étais jeune garçon, car ils me semblaient alors sortis des prospectus colorés d'un monde de riches dont j'imaginai les promesses...

Là j'en retrouve un, vingt-cinq ans après, peint en noir sale, avec quelques prostituées « de luxe » déambulant dans les couloirs, et deux ou trois trafiquants de devises qui m'accostent avec un sourire obséquieux.

Au dîner, Ania cherche à se faire pardonner :

« Au retour à Paris, me dit-elle, je préviendrai toutes mes copines que j'ai une chose importante à déclarer sur la place de la Concorde. Là, j'admettrai publiquement que je suis la plus bête des femmes. Mais tu me pardonneras, dis, petite grenouille, hein ? »

Je boude en lui faisant comprendre que j'exige des signes plus tangibles de contrition.

« Alors, continue Ania, j'admets que ce que tu as réussi cette dernière année, je veux dire le fait de nous avoir sorti de nos dettes, et aujourd'hui ce voyage où tous les cauchemars que tu as prévus se sont réalisés... Je dois avouer, n'est-ce pas... je suis vraiment bête ».

Nous éclatons de rire. Car Ania est d'excellente humeur et a envie d'oublier toutes nos misères. Elle récupère vite.

Demain de nouvelles aventures nous attendent sur la route Szczecin-Gdynia...



31 XII 1986

## VOEUX

Je viens de quitter Beks. Nous nous sommes souhaités la bonne année.

Lorsque j'étais déjà sur le palier, il m'a fait une confidence :

« Généralement, je n'ai jamais cru et continue à ne pas croire en ta réussite ».

J'ai dit machinalement « merci », comme on remercie pour la suite des vœux et suis parti, les dessins pour l'exposition de février sous le bras. Puis je l'ai appelé pour me faire répéter le pronostic, tellement il me semblait cordial. Avant d'en prendre note, en chroniqueur scrupuleux, j'avais voulu m'assurer de son exactitude de peur de trahir sa pensée...

Il s'est un peu affolé :

« Tu ne vas pas écrire tout ça, dis ? Je connais un type qui a si bien cité son idole qu'elle en est ressortie un monstre ».

« Si tu crois, lui ai-je répondu, que dans mes écrits je te dépeins en couleurs pastel, avec de grands yeux bleus et des cils qui battent, tu te trompes. Mais à propos : il serait instructif pour la postérité d'apprendre que le premier intéressé ne m'a pas fait confiance. Plus précisément, qu'il n'a pas cru en ma réussite et ne s'est jamais privé de me le répéter, même à l'occasion des vœux de nouvel an ».

« Oui, c'est vrai. A quatre-vingts pour cent je n'y crois toujours pas. A vingt pour cent j'y crois. Sans cela, je ne me serais pas associé avec toi. Mais tu me prends au mot alors que tu sais que, le plus souvent, je débite des âneries. Tu sais que parler est pour moi une façon de tuer le silence et que je suis prêt à dire n'importe quoi de peur que, subitement, un ange passe ».

Il rit. Moi aussi, mais un peu jaune. Quoi que... Cela me fait à l'avance plaisir de savoir qu'un jour, j'aurai raison contre tous. Même contre le héros de ma chronique. D'autant que les circonstances de cette déclaration (ou vœux... ?) rendront ma victoire plus franche. Car le défaitisme de Beks est explicite, répété et surtout manifesté à contretemps : au moment où je commence à remonter la pente. Des hommes comme Zaleski ou Smith pourront toujours me refuser le droit de les appeler par leur nom commun. Ils étaient plus fins et plus habiles que Beks, et tout au long de cette dernière année, aucun d'eux n'a eu l'imprudence de me lancer à la figure qu'il ne me donnait (ou ne me souhaitait... ?) aucune chance. Simplement, ils ne répondaient pas à mes appels. Et quand la roue a commencé à tourner, ils ont eu l'intelligence de se répandre immédiatement en félicitations.

Beks a exprimé son scepticisme (ou ses souhaits... ?) explicitement et cinq minutes trop tard.

Il n'empêche que j'ai passé avec lui trois jours sympathiques. Quand il ne me pousse pas à la haine par ses lettres agressives de grippe-sou, son sourire, ses blagues et le ton de sa voix me font oublier mes rancunes. Aussi grincheux que je sois, je repars avec le regret d'avoir quitté un ami.

31 XII 1986

## ENREGISTREMENT

Dernier jour de cette maudite année.

Alors un bilan ? Un message peut-être ? Un toast ?

A la vérité, j'aurais mieux aimé, oh oui, cela me ferait un bien plus grand plaisir, régler leur compte à quelques ennemis. Non, pas à ce petit bâtard qui a écrit le billet venimeux dans *Polityka* de cette semaine et qui fait tant de bruit dans le « milieu » varsovien. Non. C'est plus haut que je vise et ce n'est pas une gifle que j'aurais aimé leur assener comme celle que recevra bientôt le bâtard. Je voudrais préparer une vengeance alambiquée, bien cuite et savante. Je voudrais qu'elle leur fasse mal au plus profond et ne s'arrête pas à leurs premières torsions. Et ceux à qui elle irait sont en France : au centre Beaubourg, dans la presse française, dans les galeries d'art parisiennes et dans les musées d'art contemporain de ce pays. Ce qui est dommage, c'est que quand le moment viendra où j'aurai assez de force pour pouvoir leur nuire à mon tour, cela m'intéressera aussi peu que la raclée que va recevoir bientôt ce bâtard polonais qui a écrit le billet dans *Polityka*.

Mais voici ce dont il s'agit.

Enfin, une fois à Varsovie, après toutes les péripéties de la route que j'ai déjà racontées, j'appelle Glinicki.

Glinicki est médisant et ne m'aime pas. Je sais qu'il ne manquera pas de m'informer immédiatement de tout ce qui pourrait m'énerver et dont les autres ne m'informeront pas ou m'informeront tardivement.

Et, effectivement, dès le début de notre conversation, il me dit qu'un article désagréable vient d'être publié dans *Polityka*, hebdomadaire du Comité central du parti. Cet article constitue la réponse au compte rendu de Leszek Kolodziejczyk sur ma dernière exposition.

Une heure après, mine faussement attristée, Glinicki arrive et me remet l'article à lire. (Ce texte reste dans mes archives). Son auteur, un certain Bonarski, dit en substance ceci :

« Pauvre opinion publique polonaise. On la tient dans l'ignorance. Pourtant, un coup tordu se prépare : dans la capitale du monde, Paris, un malin (Dmochowski) lance un peintre mineur (Beksinski). Il expose ses tableaux à des prix faramineux et espère tomber sur un Texan ou un Japonais naïfs qui s'en laisseront impressionner et les achèteront. Un journaliste véreux (Kolodziejczyk) fait là-dessus dans la presse polonaise un article de complaisance pour désinformer l'opinion publique. Or lui, l'auteur du billet, qui

a des entrées à Paris, connaît la vérité et n'a d'autres désirs que de la faire éclater.

La voilà cette vérité : aucune galerie de renom n'a voulu de Beksinski en France. Même Valmay, qui est de troisième ordre, n'a consenti qu'à louer ses locaux à Dmochowski tellement elle craignait de se compromettre dans le lancement d'un peintre sans talent. Car la qualité est ailleurs : Kobro et Strzeminski, voilà les espoirs de l'art polonais. Le centre Beaubourg a récemment exposé une oeuvre de Mme Kobro dans le cadre de l'exposition *Qu'est-ce que la sculpture moderne*. Et la grandeur d'un artiste dépend, comme chacun sait, des prêtres de ce temple de l'art, et pas d'un Kolodziejczyk ou d'un Dmochowski »

C'est la conclusion du bâtard.

Après avoir lu l'article, j'ai tout d'abord une réaction de dépit. Puis mon cerveau trouve son habituelle parade : de cette chute, tirer l'énergie pour un nouveau départ. Je vais donc inclure ce billet dans le récit beksien pour en animer la trame.

Quand je rencontre Beks dans la même journée, je lui affiche ma satisfaction pour tout l'incident. Il est désorienté :

« Alors, si nous finissons tous les deux par nous retrouver dans un ravin, tu vas encore prétendre que c'est en tous points conforme à tes désirs ? » me demande-t-il agacé.

Mais au fond, il est soulagé de me voir prendre cette affaire avec philosophie. Surtout quand je lui explique que le pire ce serait, pour nous le silence :

« Qu'ils disent de nous ce qu'ils veulent, je l'assume. Mais qu'ils le disent souvent et en citant des noms ».

Beks est d'autant plus content de mon attitude que l'article de Kolodziejczyk sur mon exposition l'avait hérissé par son ton panagérique. Il a même cru un moment que c'était moi qui avais commandé la réponse venimeuse du bâtard pour équilibrer les choses.

Voilà pour le premier épisode.

Car il y en aura un second.

Deux jours après, je suis à nouveau chez Beks. Nous prenons le thé et bavardons. A un moment, madame Zosia entre dans son atelier et dit :

« Zdzisiu, quelqu'un t'appelle au sujet de cet article, une dame ».

Alors « Zdzisiu », avant de décrocher, me dit à voix basse :

« Ça, je préfère l'avoir au magnétophone. Avec ces dames, on ne sait jamais ».

Comme bon nombre de gens à très forte tendance paranoïaque, il a l'obsession d'enregistrer les conversations téléphoniques à l'insu des gens. Il se prépare ainsi pour un procès que quelqu'un pourrait lui faire. Grâce à l'enregistrement auquel j'assiste, je pourrai savoir, cinq minutes après, non seulement ce que Beks a répondu à son interlocutrice, mais aussi ce qu'elle-même lui a dit.

A ma surprise, c'est la propre fille de Kobro et de Strzeminski qui est au bout du fil.

Au lieu de se réjouir des conclusions flatteuses du billet pour l'oeuvre de sa mère et de son père, elle écume de rage contre le bâtard. Plus même : elle se prépare, dit-elle, à « aboyer à son tour » (c'est son expression) et demande à Beks s'il n'y verrait pas d'inconvénients.

Beks ne comprend pas très bien le rôle qu'elle cherche à lui faire jouer. Il se tord comme une anguille et aimerait que tout ceci se tasse, tellement il redoute que le bruit qui se fait autour de sa personne finisse par conduire le perceuteur à ses troussees. Et puis, il n'est pas dupe des explications de la fille de Kobro. Manifestement celle-ci, depuis longtemps déjà, cherche à en découdre publiquement avec le bâtard. Elle voudrait se servir de l'article qu'il a fait sur mon exposition comme d'un prétexte.

Elle affirme que l'auteur de cet article est un « voleur » (au sens propre du mot) des oeuvres de sa mère qu'il cherche maintenant à mettre en valeur dans le monde pour mieux les vendre. Ce serait là, selon la fille de Kobro, la vraie raison de la mention faite par le bâtard de l'exposition d'une oeuvre de Kobro à Beaubourg.

La fille de Kobro compte le dénoncer devant l'opinion publique polonaise comme un « menteur » et, devant les services de la police et de la douane polonaise comme un « voleur » et un « trafiquant ». Elle écrira un article à ce propos à Polityka. Et la fille de Kobro et de Strzeminski espère obtenir l'appui, ou du moins la neutralité de Beks, qu'elle croit ulcéré par l'article du bâtard et, ainsi, devenu son allié objectif.

Pour qu'elle le laisse en paix plus que par goût de l'affrontement, Beks l'assure qu'il ne voit aucun inconvénient à ce qu'elle règle ses comptes avec le « voleur » à l'occasion de l'article paru sur mon exposition. Encore qu'un coup de pied donné à l'auteur du billet par un tiers, crédible car apparemment non intéressé, ne serait pas, pour Beks, une mauvaise affaire...

Quand je sors de chez lui, Beks m'accompagne sur le palier et cherche à se rassurer :

« Tu ne vas pas raconter tout ça aux gens ? Hein ? »

« Comment ça, ne pas raconter ? je pose la question rhétorique. Mais bien sûr que je vais le raconter et tout de suite à mon retour à la maison, pour ne pas perdre un mot ».

« Oui, dit-il embarrassé, oui, bien sûr... seulement... je ne voudrais pas qu'on sache que j'enregistre les gens à leur insu. Ne pourrais-tu pas taire ce détail seulement ? »

Là, à tout hasard, je ne réponds pas.

En me relisant par-ci et par-là, je m'aperçois que mes notes sur la situation « générale » sont, au contraire, soigneusement triées : presque toujours horribles et le plus souvent remplies de haine. C'est comme si je trouvais du plaisir à raconter ce qu'il y a de plus amer et de plus sale en moi et chez les autres. Mes « interrupteurs » dans la narration beksienne forment ainsi, je l'admets, un recueil d'histoires repoussantes.

C'est parce que mon univers est ainsi fait. Comme l'univers de nous tous d'ailleurs. Non ? J'en suis persuadé. A cette exception près que les autres n'ont pas la manie de se regarder à longueur de journée dans la glace et de parler de leurs boutons. Mais ils en ont. Soyez sûr qu'ils en ont. Comme moi, ils portent inscrites dans leur coeur les traces des coups reçus et se couvrent la tête pour se protéger des autres. La majeure partie de leurs gestes sont des réponses instinctives à des souvenirs d'une douleur subie. Ce n'est pas parce que les bleus dont ils sont couverts ne se voient pas qu'ils en sont guéris. Ils les portent. Toute notre « expérience » n'est d'ailleurs pas autre chose que cela : une accumulation d'esquives pour éviter d'autres souffrances que celles que nous avons vécues dans le temps, que nous avons murées dans l'oubli, mais qui sont toujours là, discrètes et omniprésentes.

« Oui, me direz-vous, bien sûr, mais il n'y a pas que cela. Car à côté du bâton, ou devant lui si l'on veut, il y a tout de même la carotte. Il y a la quête de l'amour, de la reconnaissance humaine et de la liberté. Alors pourquoi ne jamais en parler en tant que mobiles de mon action ? Pourquoi ne raconter que ce qui est vil dans ma vie et qui est à l'origine de ma hargne ? »

L'amour, la liberté et la reconnaissance des hommes...

Oui, c'était longtemps mes ressorts cachés. Bien que j'ai fini par les fuir quand j'ai découvert que là aussi se profilait derrière la récompense promise l'annonce d'une future souffrance.

L'amour, la quête de la liberté et de la reconnaissance...

Depuis plusieurs semaines, j'ai envie d'en parler. A ma manière : claire. Tels que je les ai vécus et tels que m'habitent encore leurs souvenirs. C'est, évidemment, une immense entreprise et je ne parviendrai jamais à l'achever. Car raconter mes amours ? crier ma liberté ? et trahir le besoin de la reconnaissance des hommes que je leur ai tant mendiée ? Il faudrait une vie pour cela.

Disons, pour être modeste, le dixième d'une vie. Car le dixième seulement de mes faits et gestes y trouvent leur raison. Les neuf dixièmes restants les puisent dans la haine, dans la peur et dans la souffrance.

Mais je n'ai pas une thèse à composer et rien ne m'oblige à achever mon projet. Alors pourquoi ne pas faire un essai ?

Je commencerai donc par les amours. Même si, à la cinquième page, je dois m'en lasser.

A mes amours donc ! A mes amours...

Celui de Dieu,

de mes Parents bien aimés,

et des femmes qui m'ont fait hurler de douleur.



Alors je commence par Dieu.

Cela présente quelques avantages : débiter le récit de mes amours par celui de la Divinité annoblit mon propos. Mais surtout cela promet un premier chapitre expéditif.

Car mon amour pour Lui, bien qu'interminable dans le temps, se raconte vite. En un mot même : inexistant. Jamais je ne l'ai ressenti et ce disant je suis précis. Durant mon enfance dévote et mes pèlerinages d'adolescent dans les sanctuaires je n'ai pas une seule fois ressenti l'émotion d'avoir approché « la Source de la vie », « l'Incommensurable », ou le « Mystère ». Peu importe d'ailleurs le mot pompeux que je choisisse pour Le désigner et la lettre majuscule dont j'affublerais ce mot.

Pourtant, l'ambiance de notre maison était chargée de foi. J'aurai souvent l'occasion d'en reparler lorsque je passerai, au second chapitre, à l'amour, celui-ci bien réel, de ma sainte Mère et de mon Père.

J'ai pour la première fois communiqué à l'âge de... six ans, oui, de six ans je crois. En tout cas, bien avant mes petits camarades. C'était une fête que ma Mère a fat organiser exprès pour moi. J'ai dû apprendre auparavant de sa bouche, non seulement les prières à réciter lors de la cérémonie, mais aussi le sens exact des mots que j'allais prononcer et entendre.

Dans ce temps de misère où, à la sortie de la guerre, nous manquions de tout, elle m'avait cousu de ses propres mains un costume sombre pour l'occasion. Je l'ai tâché avec de la paraffine : les yeux rivés sur l'autel, seul au milieu de je ne sais combien d'officiants, je ne me suis pas aperçu que la bougie, que je tenais entre mes mains, coulait sur la veste...

Toute mon enfance, j'allais à l'église. Quand je dis « allais » c'est plutôt « courais » que je devrais dire. Car plusieurs fois par semaine, à sept heures du matin, j'étais déjà là pour communier et j'y revenais à dix-sept heures pour ma confession. Je collectionnais les messes de mai à la gloire de la Vierge Immaculée et les messes de septembre à la gloire de... je ne me souviens plus qui. Prière le matin au lever et, le soir, prière au coucher. Je me glissais ensuite dans le lit de ma Mère et la questionnais sans fin sur Dieu, sur le paradis et sur les saints.

Ces derniers me préoccupaient particulièrement :

« Il faut prier pour eux », ai-je déclaré un jour pensif.

« Pourquoi ? » m'a demandé ma Mère.

« Ayant tout, ce sont eux qui ont le plus à perdre », ai-je répondu, philosophe.

C'est déjà à cet âge-là que j'ai dit la seule chose sensée qu'il me soit jamais arrivé de dire à propos de mon amour pour Dieu : en regardant intensément ma Mère, dans les yeux, et en l'écoutant parler de Lui, je l'ai embrassé convulsivement.

« Je t'aime », je lui ai dit.

Tout au long de mon enfance, j'allais ainsi identifier l'amour de ma Mère avec celle de la Divinité.

Mon Père était athée, d'un athéisme calme, non offensif, mais intègre. Ma Mère en souffrait assurément. Elle ne perdait pas l'espoir qu'un jour il se convertirait. Mais si la non croyance de mon Père était incorruptible, mon ardeur apostolique l'a été à souhait.

« Voulez-vous aller avec moi à la messe ce matin, Papa ? » lui ai-je demandé un dimanche.

Je le faisais bien sûr pour gagner un regard approbateur de ma Mère.

Mon Père ne savait pas trop quoi me répondre, mais il s'est exécuté. Il est allé avec moi à la messe et l'a subie en silence.

« Tu vois bien que je fais des efforts. Mais je n'y arrive pas », semblait-il vouloir dire en silence à ma Mère après notre retour.

La semaine d'après il n'a plus consenti à m'accompagner.

Mes petits camarades de classe, en revanche, se laissaient facilement entraîner :

« Où allez-vous par ce froid ? nous demandait la mère de mon ami Tadek Baranski. Il fait facilement trente degrés en- dessous de zéro ».

« A l'église », répondions-nous invariablement.

Là, je m'ennuyais. Je montais au balcon et regardais l'organiste jouer. C'était ma distraction alors que j'observais d'en haut ma Mère agenouillée et plongée dans une profonde prière.

Je n'aimais pas quand elle communiait. D'abord, son visage se fermait et prenait un aspect presque méchant. Puis, au retour à la maison, elle fondait parfois en larmes. Elle était épuisée par toute une matinée de jeûne et il lui arrivait de ne pas maîtriser sa nervosité. C'était mon Père qui « prenait » le premier et nous ensuite.

Toute mon enfance a été marquée par des visites chez des prêtres, prélats et moines. Elles ont parfois eu lieu dans des circonstances cocasses. Il m'est ainsi arrivé, un jour, de tenter de passer « à l'as » au cinéma Tatry, de me faire attraper, de me dégager, de fuir parmi les cris des poursuivants, et... quinze minutes après, faire une commission, dont ma Mère m'avait chargée, à monseigneur Tomczak, l'évêque de notre ville, qui habitait à côté.

Le plus souvent, ma Mère m'amenait à Laski, un village à côté de Varsovie, où les soeurs du Carmel tenaient un établissement pour les jeunes aveugles. J'y passais des semaines entières à assister aux sermons de l'abbé Tadeusz, à flâner dans la forêt ou à écouter la soeur Catherine me lire, en traduction instantanée du français *Les chiffoniers d'Emmaüs* de l'abbé Pierre.

« Y a-t-il une école d'évêques ? » lui ai-je demandé une fois en l'interrompant dans sa lecture.

« Une école d'évêques ? Mais non, mon cher. Pourquoi ? »

« Parce que je voudrais tout de suite devenir évêque » lui ai-je répondu en toute simplicité.

J'ai commencé à perdre la foi à l'époque où j'ai commencé à construire mon indépendance, vers quinze ans. C'est aussi à cette époque que j'ai commencé à me masturber. L'un n'est pas longtemps resté sans rapport avec l'autre. La masturbation (et j'en parlerai au chapitre « Amour des femmes ») me remplissait de tels remords et de tant d'angoisse qu'il m'a fallu disparaître du regard de Dieu qui ne pouvait qu'en être offensé. Je ne pouvais pas supporter la contradiction du péché et de la prière, et ma honte me persécutait. Du moins cela me semble aujourd'hui avoir été l'une des raisons de ma « rupture » avec Lui. Qui sait d'ailleurs ? C'était peut-être pure coïncidence dans le temps, et la masturbation n'y était pour rien ou pour bien peu ?

Bref, vers quinze ans j'ai commencé définitivement à perdre la foi. Ou, pour être plus précis, j'ai commencé à avoir le courage d'appeler mes sentiments (ou plutôt leur absence ...) par leur nom.

Mon esprit méticuleux et conséquent a voulu toutefois en « avoir le coeur net ». Peut-être ma brouille avec Dieu n'était-elle qu'un malentendu passager ? En effet, en Pologne, il est normal de croire en Lui. Par peur de la réprobation sociale, ceux qui perdent la foi dans mon pays d'origine s'arrangent donc pour une séparation tacite, aux contours indéterminés. Entrer dans « l'anormalité » et, de plus, y entrer nettement, n'était-ce pas simplement le fruit de mon éternelle prédilection pour les ruptures violentes ? Pour ne pas pouvoir me le reprocher à l'avenir, j'ai d'abord parlé de tout cela à ma Mère (sauf de la masturbation, bien entendu). Elle a eu la mauvaise idée (mais pouvait-elle en avoir une bonne ?) de me proposer des solutions rationnelles.

« Comment peux-tu continuer à croire alors que tu ne sais rien sur Dieu ? Avoir du coeur suffit pour garder la foi quand on a dix ans. Non quand on en a quinze. Lis enfin. Lis ».

J'ai donc commencé à lire. Avec application et sans tricher, j'ai relu le Nouveau Testament, page après page, lentement et en méditant chaque phrase. Du moins, j'en avais l'impression. Cela a duré plusieurs mois, car d'autres

lectures ont suivi. Pour rien. A la fin, je suis allé voir mon meilleur ami de l'époque, Marek Burakowski.

« Tu n'aurais pas envie, par hasard, de m'accompagner ? On pourrait demander un rendez-vous à un prêtre et lui débiter nos problèmes ? »

Il n'a pas bronché. Il en était déjà au stade de s'en moquer éperdument. Moi aussi probablement car, lorsque j'ai obtenu ledit rendez-vous, je n'y suis pas allé.

Avec Dieu, c'était donc fini.

Mais pas avec l'Eglise. Disons, pour être exact, pas avec les monastères. Car autant je n'ai jamais compris comment on pouvait se faire prêtre séculier, autant le silence, la discipline et l'ascèse que s'imposent les moines m'ont toujours intrigué. Non, je ne dirais pas « fasciné ». « Intrigué » est suffisant.

Ainsi donc (j'avais dix-huit ans à l'époque), j'ai appris qu'un ami à mon frère, Andrzej Polkowski, a passé trois semaines au monastère de Tyniec. Il y a étonné certains pères par son silence et par son recueillement.

« Tiens, je me suis dit. Ça me plairait qu'on me dise pénétré d'une recherche intérieure, du silence et d'une quête de la Divinité... Ce serait flatter ».

J'ai pris avec moi mon compagnon de l'époque, Andrzej Urbaniak, et suis allé à Tyniec. C'était bien dans mon style : la concentration et le silence oui, mais au moindre coût. De préférence, donc, en présence d'un ami.

Tyniec est le plus vieux monastère de Pologne. En partie en ruine, campé sur une falaise, il surplombe la Vistule. Cette ancienne forteresse médiévale est saisissante de beauté sévère et romantique. Il m'y attendait une cellule glaciale, la messe à cinq heures du matin et les repas dans un immense réfectoire entouré des moines. C'était exactement ce que je désirais pour pouvoir ensuite m'en prévaloir.

Lors des repas, un père faisait à haute voix la lecture des livres saints et laïques. Il lisait sur un ton monocorde et légèrement chantant, comme le veut une règle ancestrale. C'était comique au point que nous devions faire parfois des efforts violents sur nous-mêmes pour ne pas partir, dans le silence du réfectoire, d'un rire homérique.

S'il m'arrivait d'être en retard au repas, je m'agenouillais devant le Père supérieur, comme devaient le faire les pères et les frères pour demander la permission de s'asseoir. Les hôtes n'y étaient nullement tenus. Mais je faisais du zèle comme d'habitude. Cela a fini par gêner les autres et on m'a discrètement rappelé à l'ordre. C'était dommage car cela m'aurait fait plaisir de passer pour plus « pénétré » qu'Andrzej Polkowski...

Je peux épiloguer sans fin sur Tyniec. S'il y a en Pologne un endroit qui m'attire comme un aimant, c'est bien ce lieu particulier de recueillement et de prière, et le souvenir du temps que j'y ai passé.

Comme celui des gens que j'ai rencontré là-bas.

Le père Benoît avant tout. Intellectuel mystique, il était depuis l'âge de vingt ans entre ces murs à s'occuper de la bibliothèque de l'ordre. Nous passions des nuits entières à discuter de Dieu ou à écouter les chants grégoriens sur des disques.

D'abord, c'était mon ami Andrzej Urbaniak qui nous tenait compagnie. A mon troisième séjour, c'était un autre Andrzej, Ozimek, et au cinquième, un troisième, Roguski. Entretemps, j'allais à Cracovie, toute proche, où je passais les nuits avec une fille, Lydia. Le matin, je revenais dans le froid de l'église et m'efforçais d'écouter la messe.

Cette recherche tardive et calculée de Dieu, qui devait se faire dans l'austérité, mais que je truffais d'arrangements de toute sorte pour la rendre moins pénible, était risible et gênante à la fois. Je n'ai jamais compris ce que je cherchais là, sauf des sensations esthétiques peut-être. Le père Benoît non plus d'ailleurs, car à force de fermer les yeux quand il parlait de Dieu, il a fini par séduire une dévote qui l'a poussé à jeter le froc aux orties et lui a donné deux enfants.

Le second personnage fut le père Placide. Un homme aimable et ami intime du futur pape Jean-Paul II. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois à Tyniec, juste quelques jours avant son départ. Car il allait être envoyé en mission à Paris pour s'occuper des jeunes délinquants et des Polonais déracinés. Je l'ai retrouvé dans ce rôle, quand je suis venu ici en 1964. Le richissime Jul Godlewski, qui a dépensé sa fortune à aider les gens, lui a donné de l'argent pour louer un appartement dans le quartier Maubert-Mutualité, rue Maître-Albert. Le père Placide devait y recevoir nos compatriotes à la recherche d'un havre. Flanqué d'un serviteur italien homosexuel, il nous offrait tous les jeudis des gâteaux secs. Comment s'appelait ce jeune serviteur ? Je n'arrive pas à me souvenir. Peu importe. En tout cas, il a voulu se lier d'amitié avec moi et le père Placide ne l'a pas bien pris. Ah, cela me revient, le garçon s'appelait simplement Mariano. Tout ce qu'il y a de plus banal en italien. Mais le père Placide a cessé d'être adorable quand il a conçu un doute sur la fidélité de son ami et m'a soupçonné de vouloir le lui ravir. Mes assurances implicites que les homosexuels ne m'intéressaient pas et mon attrait évident pour les filles le laissaient dubitatif. Bref, j'ai dû cesser de me rendre chez le père Placide, car on ne m'y souriait plus.

C'était donc définitivement terminé avec Dieu et avec ses serviteurs.

Une fois encore, je suis revenu à Tyniec, mais on ne m'y a pas admis. Le père Placide était en effet de retour de Paris et avait été fraîchement nommé Supérieur de l'ensemble de l'ordre grâce à l'appui du Pape. Son animosité à mon égard m'a fermé la porte de Tyniec pour toujours.

Honnêtement, ce n'est pas là l'important. Le mariage du père Benoît et le concubinage homosexuel du père Placide ne m'indignent pas outre mesure. Mon estime pour les gens d'Eglise demeure intacte. D'abord, j'étais déjà trop grand garçon pour être vraiment scandalisé par ce qu'ils avaient fait. Mais surtout, j'ai rencontré trop de gens de grande valeur parmi les hommes et les femmes d'Eglise pour porter sur eux un jugement général négatif à cause des deux hommes qui, au fond, me sont restés sympathiques.

Et tout comme mon estime pour plusieurs ecclésiastiques, reste intacte aussi mon manque d'intérêt pour Dieu. J'ai beau le chercher partout, je ne le trouve nulle part. Ni dans mon monde ni dans celui des autres. Le temps de la pratique religieuse ne m'a procuré aucune joie et la rupture ne m'a causé aucune peine. Aujourd'hui encore, par acquis de conscience, je fais parfois un effort intellectuel pour me représenter l'Au-delà, l'Absolu, l'Amour, etc. Mais tout mon intérêt pour la pensée spéculative, tout mon attrait pour la mort et toute ma sensibilité à la souffrance des hommes ne me sont d'aucun secours. Même la peinture de Beks et son mysticisme n'éveillent en moi aucun désir de Dieu.

Comme jadis dans mes sentiments, aujourd'hui dans mes pensées, Dieu est un mot vide. Car avec ou sans Lui, je suis condamné à vivre, à souffrir dans la haine et à mourir. Et toute trace de moi disparaîtra.

## DE L'AMOUR 3 : DE MA MÈRE

« Honore ton père et ta mère comme Yahweh, ton Dieu, te l'a ordonné, afin que les jours de ton existence soient nombreux et que tu sois heureux dans le pays que Yahweh, ton Dieu, veut te donner ».

Ai-je aimé mes Parents comme l'Écriture le prescrit ? Les ai-je vénérés comme je l'aurai dû ?

Ma Mère affirmait que oui. Elle m'a dit une fois avec un sourire :

« Tu vas voir que le Ciel te récompensera de l'amour que tu nous portes ».

Je ne crois pas que mon comportement à l'égard de ces deux personnages hors pair ait été réellement digne de leur sainteté. En tout cas le Ciel ne m'a en rien récompensé de cet humble respect que je leur ai porté tout au long de ma vie.

Après celui de Dieu, c'est donc le tour à l'amour filial. C'est lui que je vais maintenant raconter. Au passé comme au présent d'ailleurs, car il n'y a pas un jour où je ne repense à eux et ne leur adresse la parole. Ils sont présents dans mon monde intérieur, sans cesse et partout.

Combien de nuits je passe à regarder le plafond et à tenter d'oublier le chagrin de ne plus pouvoir réparer le mal que je leur ai fait ? Combien de fois dans la journée je plonge mon regard dans le vide et rumine le regret de ne plus pouvoir leur baiser les mains pour promettre réparation ? Et combien d'interminables dialogues je mène avec eux qui finissent tous par ce même soupir : « Trop tard... ».

Ma Mère n'a jamais été une belle femme. Je l'ai connue âgée et édentée, la peau du visage ridée et flasque. Elle m'a eu à l'âge de quarante ans, en pleine guerre. Quand donc j'ai commencé à m'apercevoir de son aspect extérieur, elle avait déjà au moins quarante-six ans. De plus, la vie ne l'a pas ménagée et cela se voyait. Elle était plutôt grasse et la chair de ses bras pendait. Aujourd'hui, je sais que cela s'appelle la cellulite et que les femmes en ont honte. Mais je crois que ma Mère n'y attachait pas d'importance. C'est parce que mon Père la regardait toujours avec amour. Il a même souvent prétendu qu'elle était « très belle » dans sa jeunesse. C'était probablement son regard d'éternel admirateur qui le lui faisait dire. Car j'ai vu plusieurs photos de ma Mère au temps de ses vingt-cinq ans : elle avait un visage agréable, mais sans grande beauté. Et son corps était déjà trop gras.

En fouillant dans les souvenirs de mon enfance la plus reculée, je découvre l'image de mes Parents ensemble au lit. Mais c'est un souvenir ancien et vague. Car, généralement, ils couchaient sur deux lits séparés encore que dans la même chambre. Qu'on me pardonne de parler du sexe de mes Parents, même par allusions, alors que je ne suis qu'aux premiers traits de leur portrait. C'est parce que tardivement seulement j'ai compris que la sexualité liée à l'amour est une chose mystique. Toute ma jeunesse, en revanche, elle s'associait pour moi simplement à l'aspect extérieur des femmes. Alors, en décrivant celui de ma Mère, inmanquablement, je retrouve le vieux réflexe et me mets à parler du sexe.

A la vérité, de la sexualité de ma Mère, je ne sais rien. Et en aucun cas je n'aurais voulu en savoir quoi que ce soit. Ma Mère était pour moi une sainte et les saints sont exempts du pêché. Alors, pour rien au monde je n'aurais voulu la surprendre à faire l'amour ou à en parler. Déjà, avoir vu un jour, par hasard, le sexe de mon Père m'avait gêné. J'ai immédiatement détourné le regard, mais il était trop tard. Je n'arrive pas à chasser cette image de mes souvenirs.

Heureusement, je n'ai jamais vu ma Mère nue. Je pense à Beks qui n'a pas cette chance et, plusieurs fois par jour, doit placer une sonde dans le vagin de sa mère et lui enlever à la cuillère les excréments de l'anus. La mienne ne m'a jamais dit un mot sur sa vie sexuelle. Si... quand même. Cela me revient.

La première fois, elle l'a fait alors que je lui demandais comment elle avait eu le courage (et la maladresse) de me dévoiler, déjà à l'âge de mes cinq ans, que les enfants naissent du ventre de leur mère et ne sont pas apportés par une cigogne. Elle m'avait répondu que, de son temps, on ne disait aux enfants rigoureusement rien à propos de tout cela, et qu'elle-même l'avait découvert seulement après le mariage. Elle a été tellement indignée par cette pruderie hypocrite qu'elle s'est promis d'initier ses propres enfants très tôt. Avec son esprit conséquent, elle s'est comme d'habitude exécutée à la lettre. Elle l'a fait sans doute avec gêne et avec l'angoisse que nous allions lui poser des questions embarrassantes. Cela n'a pas manqué d'ailleurs. Je ne sais pas ce qu'ont fait mes frères et soeurs, mais je n'arrêtais pas moi-même de la harceler avec des demandes d'explications circonstanciées. Mon sens pratique était la source de ses tourments :

« Maman, lui demandais-je par exemple, et si une fois mon zizi dans le sexe de ma femme l'envie me prenait de faire pipi ? »

La deuxième fois où elle m'a fait une allusion à sa propre sexualité, c'était lorsque nous parlions un jour d'une fille alcoolique. Ma Mère a laissé alors échapper une petite phrase qui m'est restée gravée dans la tête :

« Je ne la comprends pas, a-t-elle dit. Au lieu de boire, elle pourrait faire autre chose. C'est plus agréable et ça ne nuit pas ».



J'en veux à ma Mère de l'avoir dit. D'abord j'ai ainsi découvert qu'elle a dû ressentir du plaisir du temps où elle faisait elle-même l'amour. Et puis, toute l'image de mon immaculée conception que je me suis forgé en a pris un coup. Comme pour tout un chacun, ma propre Mère ne pouvait pas être moins pure que la Sainte Vierge. Et si, comme chacun sait, Dieu est créé à notre image, la virginité de sa mère n'est pour nous que la projection de l'idéal que chacun se fait de la sienne propre. Mais c'est tout. Sinon jamais l'amour dont j'étais le fruit ne m'a été dévoilé dans son aspect charnel. La sexualité de ma Mère est toujours restée pour moi un domaine interdit.

Vraiment je ne sais pas pourquoi je raconte tout cela. Autant j'ai bien papillonné dans ma vie, autant la sexualité procréatrice est restée pour moi sacrée. Je suis donc gêné de faire semblant d'être désinvolte en parlant de ce qui est pourtant le point de départ de ma propre vie.

En plus, cela n'a rien à voir avec mon sujet. Car lorsque je dis dans ces « notes » : ma « sainte Mère », ce n'est pas à cette sainteté-là que je pense. Il y a belle lurette que je ne vois plus aucun péché dans le fait de tromper la fidélité conjugale, de me masturber ou de regarder un film pornographique. En quoi cela peut-il donc m'importer que ma Mère ait eu du plaisir à forniquer ou non ?

Pour clore ce chapitre idiot, je ferai seulement une affirmation péremptoire : telle que je l'ai connue, je suis sûr qu'elle n'a jamais trompé mon Père. L'inverse n'est pas vrai. Il y aurait pas mal à dire sur ce professeur clopinant, après une blessure reçue à la guerre contre les Ukrainiens, mais partant seul en vacances dont il revenait tout content de la vie et de la nouvelle conquête qui les lui avait agrémentées pendant un mois.

Non, non, ce n'est pas pour sa chasteté que je canonise ma Mère ni même pour la parfaite et amusée indifférence qu'elle affichait à l'égard des amourettes de mon Père.

Si je dis qu'elle était « sainte », c'est d'abord parce quelle craignait Dieu.

Sa foi n'était pas courante. J'ai vu et connu plusieurs personnes profondément croyantes. Il y en a d'ailleurs beaucoup en Pologne. Mais la croyance de ma Mère était sûrement celle qui m'a le plus frappé. Elle était insondable, mystique et ardente. Une foi inébranlable et présente dans tous les gestes de sa vie courante. Il ne fallait pas l'accompagner à l'église pour se rendre compte qu'elle craignait Dieu et l'adorait. Par sa profession de traductrice et d'écrivain, elle était plongée dans les écrits de la philosophie chrétienne et en avait une grande science. Elle a traduit en polonais plusieurs livres de Gilson sur le tomisme et sur l'esprit de la philosophie médiévale, et a écrit elle-même quelques biographies d'hommes d'église et de saints.

Bref, on pouvait tout dire de sa foi, sauf qu'elle était intuitive ou fragmentaire. Je regrette de n'avoir jamais eu de vrai intérêt pour Dieu. Elle m'aurait fait pénétrer dans des espaces aussi vastes que des océans où elle connaissait les vents et savait naviguer.

Sa croyance en Dieu n'avait rien de lassant non plus ni d'agaçant. Elle ne l'évoquait pas à tout propos et n'oppressait pas les gens par des rappels aux exigences morales. Elle n'infligeait pas non plus à nous, ses enfants, d'obligations rituelles ni de pénibles privations. Quand mes deux aînés, Jan et Marzena, à l'entrée de l'âge adulte se sont définitivement déclarés athées, elle en a souffert en silence, mais n'a pas cherché à leur faire changer d'avis ni à les culpabiliser.

A l'article de la mort, elle avait la certitude absolue d'aller rejoindre Dieu. Non seulement elle ne ressentait pas d'angoisse devant le saut dans le néant, mais quand, une fois, je l'ai assurée qu'elle vivrait cent ans, elle s'est presque fâchée :

« Surtout pas ! Que Dieu m'en protège ! » m'a-t-elle répondu.

Ce n'est pas pour fuir la vie, comme moi, qu'elle aspirait à la mort, mais pour venir à Dieu.

Une fois encore, ce n'est pas là l'essentiel. Et je n'aurais pas qualifié de « sainte » ma Mère uniquement parce qu'elle était chaste et agenouillée. A la limite, je m'en moquerais car la vertu et la Divinité ne me préoccupent plus.

C'est dans la quotidienneté que son amour était inégalable : dans ses rapports avec mon Père, avec nous, ses enfants, et avec son entourage. Car son mysticisme n'était pas celui d'une anachorète. Elle était plongée jusqu'au cou dans la réalité et se débattait avec la vie comme n'importe qui du commun des mortels.

Je l'observais dans cette lutte d'un regard inquisitorial et comptais les points. Aurait-elle failli une fois, et je ne le lui aurais pas pardonné. Pendant trente-sept ans que je l'ai connue, dont vingt-deux de vie sous le même toit, je ne l'ai jamais surprise en défaut.

A l'égard de mon Père d'abord, qu'elle qualifiait, avec beaucoup d'indulgence et d'exagération de « saint laïc », elle n'a jamais commis d'erreur. Elle savait pourtant qu'il n'aurait jamais donné un zloty d'aumône à un pauvre et qu'il la trompait. Elle lui laissait le droit de nous raconter, par allusions, ses aventures amoureuses sans qu'il encourt d'elle autre chose qu'un sourire amusé.

Elle l'a toujours défendu et protégé. Aussi bien lorsqu'un danger le menaçait que lorsqu'il y avait un morceau de viande à partager, Papa passait avant tout autre.

Une fois, sous l'occupation, un franc-tireur avait visé d'un toit un officier allemand marchant dans la rue. Il était en chemise blanche et, après avoir tiré, il s'est réfugié dans notre immeuble. Immédiatement les nazis ont bouclé le quartier et ont fouillé dans tous les appartements. Ils ont trouvé mon Père au lit, lui aussi en chemise blanche. Malade, car la plaie de sa jambe s'était ouverte, il avait quarante et un de fièvre et délirait. Ils l'ont tiré au-dehors pour l'abattre dans la cour en bas. Ma Mère, qui parlait parfaitement l'allemand, s'est mise à discuter avec eux. Autant sa nervosité était exaspérante dans le quotidien, autant, dans ce genre de moments décisifs, elle gardait un calme inébranlable et un ton serein. Sa rationalité et son intelligence aidant, elle s'en tirait généralement à son avantage. Cette fois-ci toutefois, le compte de mon Père était bon. Quelques secondes après, il allait mourir. C'est là qu'épuisée par la tension de cette conversation ultime, elle a eu un réflexe salutaire :

« Vous n'avez pas une cigarette ? » a-t-elle demandé à l'officier.

Machinalement, l'autre la lui a donnée et l'a allumée. Après quelques instants de silence, il s'est rendu compte qu'il ne pouvait plus revenir en arrière :

« Cette guerre nous transforme en bêtes sauvages, lui a-t-il dit. Vous êtes d'origine allemande n'est-ce pas ? Moi je suis de Munich... ».

C'est ainsi que mon Père a pu vivre jusqu'à ses quatre-vingt-sept ans, porté à bout de bras par l'infatigable Maman.

« C'est pour Papa » nous disait-elle quand il y avait à la maison un morceau de jambon ou un oeuf.

Quand il était malade, ce qui lui arrivait souvent à cause de sa blessure, elle mettait de côté toutes ses traductions et ses messes pour s'occuper de lui des semaines durant.

« Il faut couper la jambe, ont diagnostiqué les médecins. Il risque d'en mourir si l'une des infections s'étend un jour sur l'ensemble du corps ».

« Il n'en est pas question ! » a répondu ma Mère.

Mon Père a donc gardé ses deux jambes. Heureusement. Car quelques années après, l'invention de la pénicilline a réglé pour toujours l'affaire de ses infections périodiques.

C'est elle encore qui, quand j'étais enfant m'avait suggéré de baiser la main de mon Père. Cela m'est resté par la suite et j'avais déjà trente-cinq ans que je le faisais encore en privé comme en public.

Papa était donc, selon elle, « un saint laïc ». Elle le disait avec humour mais ne plaisantait pas. Pourtant, elle savait aussi lui mener la vie dure. Parfois, c'était simplement agaçant. Elle l'interrompait par exemple quand il racontait un épisode de sa vie et revendiquait à sa place le droit de finir le récit. A peine mon Père commençait donc à raconter quelque chose, et nous nous mettions à

rire aux éclats, car il lui arrivait d'être très drôle, qu'elle l'interrompait comme jalouse de son succès pour dire :

« Tu permets que je rectifie ? Ce n'était pas du tout comme cela ».

Et là, nous subissions sa version qui était excessive et parfois ennuyeuse.

Non, elle n'empoisonnait vraiment la vie à mon Père que la nuit. J'allais vers trois heures aux toilettes et passais alors par le hall de notre immense appartement. De là, je pouvais les entendre car la porte de leur chambre était en verre. Le plus souvent, ma Mère pleurait et faisait des reproches à mon Père. Lui ne disait rien. C'était interminable. Qu'est-ce qu'elle lui reprochait ? Je ne le sais pas. Je suppose que c'étaient des broutilles. Comme c'était pour des broutilles qu'elle nous faisait, le matin, des reproches, à nous, les enfants. Pour un rien, nous avions parfois droit à ses larmes. C'était surtout quand elle jeûnait avant de communier et avait faim.

Cette nervosité ne l'a jamais quittée. Mon Père la supportait bien car, lorsque le vrai danger nous menaçait, ma Mère devenait d'un grand calme. Son cerveau tournait alors à une vitesse vertigineuse, en trouvant presque instantanément la seule solution salvatrice. Cela impressionnait beaucoup mon Père, et il acceptait la nervosité de Maman comme on accepte un bouton : sans enthousiasme et sans drame.

Moi pas.

Mon tempérament de Torquemada ne lui passait rien.

« Celui qui prêche l'amour, disais-je, doit rester immaculé ».

Et j'y veillais, j'y veillais...

Comment l'ai-je aimé, moi ? D'emblée je peux dire que je n'avais pas pour elle la même indulgence que mon Père.

« Tu m'aimes ? » lui demandais-je quand j'avais trois ans, assis sur ses genoux.

« Oui ».

« Tu m'aimes beaucoup ? »

« Oui ».

« Moi aussi ! »

Je lui prodiguais ces assurances longtemps encore. Car je me souviens de moi à onze ans, hurlant à travers la grille de l'hôpital de la *Sainte famille*, où je passais dix jours pour une opération d'appendicite :

« Ne partez pas, Maman ! Ne partez pas ! »

Puis je pleurais dans l'escalier et me disais à moi-même :

« Sale pute ! Sale pute ! Elle est partie ! »

Et je fourrais ma tête sous l'oreiller car j'avais l'intime pressentiment qu'une voiture la renverserait dans la rue ce jour même et que je ne la reverrais plus.

A quatorze ans, ce n'était plus la même chose. Je la regardais alors froidement dans les yeux et lui parlais lentement, avec toute la méchanceté dont j'étais capable :

« Ne vous plaignez pas de moi à Papa en français car je pourrais comprendre et éclater de rire ».

Plus tard, quand j'étais étudiant à Varsovie et venais tous les week-ends à Lodz pour les voir, je faisais dans le train l'éternel projet d'épargner à Maman les insolences du week-end précédent. Pourtant, cela finissait invariablement mal : à peine entrais-je dans notre appartement que l'agacement nous gagnait tous les deux et que je lui lançais quelques paroles spécialement bien choisies pour lui faire mal. Sa nervosité m'exaspérait. Je ne cessais pas de raconter à droite et à gauche, comme je le fais en ce moment même, qu'elle était sainte, mais la promesse que je me faisais en route de me montrer enfin cordial avec elle se consumait sur le seuil d'entrée. Elle me poussait à la cruauté.

Bien plus tard, quand je vivais déjà en France et disposais d'un peu d'argent, je lui ai commandé le récit de la saga de notre famille et de ses propres ancêtres. Il y avait en effet de quoi remplir un roman. Elle était l'une des deux filles du riche comte Choloniewski qui avait des latifundia de plusieurs dizaines de milliers d'hectares dans les confins est de la Pologne. Elle y a vécu jusqu'à l'âge de seize ans. Après quoi, en chemise de nuit, elle a dû fuir avec ses parents devant les bolcheviks qui sont venus brûler leur château et les ont laissés sans un rouble pour une pérégrination mouvementée de plusieurs années à travers l'Europe.

Mais quand elle m'en a lu le premier chapitre, j'ai laissé échapper avec suffisance : « Du Sienkiewicz de troisième qualité ».

Elle n'a plus écrit un mot là-dessus, bien que je me désolais à de nombreuses reprises qu'elle n'ait pas respecté notre contrat...

C'est aussi elle qui, avec une détermination nette et inflexible m'avait appuyé dans mon projet de quitter la Pologne. Mon Père estimait qu'il valait mieux d'abord passer mon diplôme dont je n'étais séparé que par une année d'études, et ne partir qu'après.

Un jour, quand j'étais allongé sur mon lit et regardais le plafond des heures durant, elle est venue et s'est assise à côté de moi. Elle m'a regardé longuement sans rien dire et, à la fin, m'a fait un signe de croix sur le front.

« Pars, m'a-t-elle dit. Pars. Peut-être oublieras-tu... ».

Elle ne savait rien de précis de ce qui m'arrivait mais devinait tout malgré mon mutisme habituel. Elle ne s'apitoyait pas sur moi. C'était mon affaire et c'était à moi de vivre mon chagrin. Tant que je ne lui ai pas demandé de l'aide, elle ne se proposait pas pour me conseiller comme le font si souvent les autres mères moyennant des confidences bien entendu. C'était son attitude constante,

mêlant le respect de ma liberté avec l'aversion de se dépenser dans des domaines subalternes.

Du temps de l'école primaire déjà, alors qu'elle subodorait les terribles conflits qui m'opposaient à mon entourage, elle ne réagissait pas. Le directeur la convoquait souvent pour lui parler de mon caractère violent. Elle ne venait jamais. Elle y envoyait parfois mon Père, qui le faisait avec plus d'aversion encore qu'elle. Je me souviens qu'il est ainsi venu enfin à la demande de l'ensemble du conseil pédagogique de l'école effrayé par les bagarres que je déclenchais.

« Pendant une semaine tu n'iras pas au cinéma », m'a-t-il annoncé en guise de punition alors que nous rentrions à la maison.

J'étais premier élève de la classe ou l'un des tout premiers. Comme ensuite j'ai été le premier étudiant à la faculté. Cela donnait à ma Mère le prétexte de ne jamais intervenir dans ma scolarité ni dans mes empoignades. Je me demande si elle serait quand même intervenue en apprenant que je tirais sur mes camarades de classe avec une carabine à air comprimé en les truffant de plomb ?

Je persiste à croire que la neutralité de ma Mère résultait du respect de ma propre responsabilité. Tant que je ne lui ai pas demandé de l'aide... Et je n'en ai jamais demandé ni à elle ni à personne.

Elle savait mon agressivité et ma violence. Il ne lui était d'ailleurs pas difficile de les découvrir, puisqu'elle avait à les supporter tous les jours. Mais aussi elle croyait en moi. Elle croyait en mon sens de la justice et en mon désir d'honnêteté. Elle y croyait tellement qu'elle s'interdisait d'intervenir là où elle m'estimait capable de redresser moi-même le tort que j'avais fait.

Toute mon enfance s'est ainsi passée dans les jupons de ma Mère. Le nombre des baisers que je lui ai donnés et que j'ai reçus, le nombre de nos assurances réciproques d'amour étaient incalculables.

J'étais constamment sur ses genoux ou à ses trousses. Le soir, je me glissais dans son lit où elle me racontait la passionnante histoire de « Pierre et Marguerite », qu'elle inventait au fur et à mesure de la narration.

Quand je dormais, elle venait dans ma chambre pour voir si je ne m'étais pas découvert... Jusqu'au jour où elle m'a ainsi surpris à dormir en compagnie d'une fille.

« Sort ! » m'a-t-elle ordonné à voix basse.

Une fois dans le hall, elle m'a dit furieuse :

« Je veux que cette fille parte immédiatement ! »

C'était inconséquent.

Après mon départ pour la France, je lui écrivais tous les jours ou même deux fois par jour. J'avais besoin de ses lettres. Il lui arrivait pourtant de ne pas me répondre pendant deux semaines. Je passais alors des soirées entières au bureau de la poste centrale, place de la Bourse, pour obtenir une communication téléphonique et apprendre pourquoi elle ne m'écrivait pas.

Parfois, je recevais d'elle ma dose d'amertume. Comme là, par exemple, il y a treize ans je crois. Oui, il y a exactement treize ans, à Noël 1973, lors du repas de réveillon, pour lequel j'étais venu exprès de Paris. J'ai voulu alors solennellement annoncer mes fiançailles avec Ania. Maman avait en même temps une autre nouvelle à faire connaître à la famille : le baptême de mon beau-frère, Stanislaw, Juif reconverti. Mon toast a été écouté en silence, poliment et sans commentaire. Après quoi, on est passé à la soupe et au long discours de ma Mère sur le miracle de la conversion et sur l'amitié qui l'unissait à cet homme, il est vrai fort sympathique.

Non, Maman n'avait pas la vertu de la contrition. Elle n'a jamais voulu reconnaître cette maladresse et lui trouvait des excuses fantaisistes. Tantôt c'était parce qu'elle ne croyait pas en la solidité de ce mariage qu'elle ne s'en est pas félicitée au moment de son annonce. Tantôt c'était parce qu'elle compatissait avec Ania pour les violences qu'elle aurait à subir de moi... Je continue à m'en « étonner ».

Tout comme pour les deux seules gifles que j'avais reçues d'elle dans mon enfance. La première, parce que j'ai perdu ma casquette. La seconde, parce que j'ai été bruyant un matin et que j'ai réveillé un oncle de passage dans notre maison. Je crois que cette seconde fois était préméditée... Maman voulait me frapper et un autre prétexte aurait été aussi bon. J'avais mérité dans ma vie quelques bonnes années de prison et non pas deux gifles. Mais ces deux-là n'avaient aucun sens. Aucun. Je ne les ai donc jamais comprises et jamais oubliées, d'autant plus qu'elles étaient uniques. Dommage, car sur le linceul immaculé de ma Mère, ces deux gifles sont restées comme deux crasses que je n'arrive pas à gratter bien que je m'y applique durant les nuits de mes insomnies.

Mon Père s'est à cet égard nettement mieux arrangé. Doyen de la faculté, visage serein et voix calme, il rayonnait de lui une telle autorité que non seulement je lui ai toujours baisé la main, même à l'âge adulte, mais l'idée ne me serait pas venue de le contredire ou de lui répondre.

Parfois il me disait :

« Ferme la porte de l'autre côté ! »

Une seule fois il m'a frappé. C'était quand, malgré son interdiction, pour la troisième fois, j'ai grimpé sur un toit alors qu'un an auparavant je m'étais cassé

les deux bras en tombant d'un arbre. Avec un sourire gêné, il m'a touché les fesses en me disant :

« Tu as été frappé ».

En effet, il fallait le dire pour le faire savoir. Voilà comment, une seule fois j'ai été puni par mon Père.

C'était bien dans son style d'ailleurs. Ainsi, vingt ans auparavant, quand mon frère Jan, à l'âge de sept ans, a coupé en morceaux la robe de chambre de sa gouvernante, Maman, excédée, a exigé de mon Père :

« Papa, cette fois-ci il faut que tu interviennes ! »

Au dîner, en lisant encore son journal, et sans lever les yeux, mon Père a dit à mon frère :

« J'ai entendu dire que tu as coupé en morceaux la robe de chambre de mademoiselle Héléna. Je souhaite que cela ne se reproduise plus à l'avenir ».

Et il continuait à lire.

D'autres griefs à l'égard de ma Mère ?

Ma mémoire rancunière m'en rappelle encore un. Il faut que je le déballe pour pouvoir l'oublier.

C'était du temps où j'étais, et pour le même besoin qu'aujourd'hui, pris d'un hoquet verbal. Une irrésistible envie m'avait prise de vider le trop-plein de mes malheurs. Une fois écrits, j'ai envoyé mes récits à ma Mère. Aujourd'hui, je suis plus malin - je ne les envoie à personne. Mais en ce temps-là, j'avais cru pouvoir transformer mon chagrin en pâte littéraire. Pourquoi l'ai-je fait ? Je ne le comprends toujours pas car, jusqu'alors, je ne me suis jamais plaint à personne et souffrais en silence. A quoi bon me suis-je ouvert cette fois-là ? Cela ne pouvait pas se terminer autrement que par une humiliation. Et cela s'est terminé ainsi. Un silence gêné a suivi mon envoi. Quand enfin une lettre est arrivée de ma Mère, elle m'annonçait bon nombre de choses futiles et finissait par cette phrase : « Papa a beaucoup aimé ton récit *L'étrange mort de Victor H.* Quant à moi, je te remercie de la confiance que tu m'a témoignée ». Cela m'a guéri de l'écriture pour plus de quinze ans. Et cela m'a guéri de toute envie de faire des confidences.

Dix ans déjà...

Combien de nuits d'insomnie à ruminer tout le mal que je lui ai fait et à me ronger les poings de ne plus jamais pouvoir implorer son pardon... Car si l'Aut-delà n'existe pas ? où est-ce que je lui dirai tous les remords qui m'empêchent de dormir ?

Dix ans...



Quand je l'ai revue sur son lit d'hôpital elle m'a longuement regardé et sa bouche s'est crispée :

« C'est la dernière fois que je te vois, mon fils bien-aimé ».

Plusieurs mois après je suis revenu pour son enterrement. Elle était couchée dans une annexe glaciale de l'hôpital qui servait de morgue, la tête enveloppée d'un chiffon. Son corps était jeté sur un charriot en fer dont la peinture s'écaillait.

« Vous voulez voir son visage ? » m'a demandé un infirmier qui passait, prêt à lui enlever le foulard.

« Non » ai-je répondu.

Mon Père a éclaté en sanglots mais s'est vite repris.

J'en ai déjà parlé un peu...

Oui, mais tant que je n'ai pas tout dit sur un sujet, je ne trouve pas la paix. Celui-ci me revient comme une obsession, et pour m'en libérer, il faut que je le ressasse.

Je passe en ce moment des mois pénibles. Bavard comme je suis, j'en raconterai sûrement un jour la cause. Mais peu importe la cause d'une peine. C'est à son expression qu'aujourd'hui je pense : celle du visage d'un homme dont la gorge est serrée et l'estomac noué à bloc.

Je regarde les vitrines dans la rue et j'y rencontre le mien. Un visage sans curiosité et sans passion. Un visage qui n'exprime rien. De temps en temps, il se baisse, quand je suis assis sur un banc et regarde le plancher. C'est tout ce qu'il s'autorise à exprimer.

Alors j'observe celui des autres. Mais j'y vois une même expression d'indifférence.

Pourtant, combien d'entre ceux que je dévisage dans le métro ou dans la rue sortent à l'instant même de l'hôpital où ils ont appris qu'ils ont un cancer ou resteront à jamais mutilés ? Combien d'entre eux, une demi-heure auparavant, ont insulté ou battu un homme ? Ou bien ont été licenciés, il y a cinq minutes de cela, ou encore s'attendent à un jugement dont dépend leur vie ?

Combien sont-ils ?

Qui sont-ils ?

Je ne le saurai jamais, car leurs yeux resteront invariablement placides, comme chez tout homme qui craint l'humiliation que pourrait lui infliger autrui pour s'être ouvert à lui.

Je me souviens de ce maquisard afghan, sur le point d'être exécuté par ses camarades. Il a été condamné à mort et devait être fusillé dans les minutes qui suivaient. Les journalistes occidentaux étaient présents sur place, comme une meute de chiens, et le photographiaient toutes les secondes. Ils épiaient ses yeux et en prenaient des gros plans. Les combattants aussi guettaient la moindre convulsion de ses lèvres.

Le regard de cet homme est resté jusqu'à la fin sans expression. A aucun moment ses mâchoires ne se sont serrées. La peur de la mort toute proche n'était rien pour lui à côté de la crainte de l'humiliation qu'on lui aurait infligée s'il avait trahi sa détresse. Deux minutes après, comme un sac de pommes de terre, son corps flasque s'est affaissé, mort.

J'ai pourtant vu quelquefois les gens désobéir.

Un jour, par exemple, dans le métro, dans le silence, lorsque le bruit des trains seul agresse les oreilles, à l'heure de pointe, j'étais assis en face d'un homme. La rame était bondée et les gens avaient le regard plongé dans le vide ou dans des journaux.

L'homme avait aussi le visage calme. Il n'ennuyait personne et ne se donnait pas en spectacle. Sûrement un brave homme. Comme nous tous d'ailleurs qui étions assis sur des bancs ou, debout, regardions par la fenêtre. Et tout d'un coup, sans nous prévenir, il s'est mordu convulsivement le poing. Profondément et jusqu'au sang. Il n'a pas poussé un cri, heureusement. Puis il est retombé dans son absence.

« Un fou », a probablement pensé chacun de nous, moi en tout cas.

A tout hasard, à la station suivante, un monsieur a changé de wagon.

Une autre fois, mon propre Père nous a mis mal à l'aise. Il était déjà très âgé, il est vrai...

C'était quand le cadavre de ma sainte Mère était couché sur un chariot à la morgue. Je l'ai déjà raconté, il y a quelques jours, et m'excuse d'y revenir. Alors mon Père a eu un bref sanglot. Bref et vite réprimé. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il s'est comporté de façon désinvolte. Cela nous a gêné.

Une troisième fois, c'était moi le trouble-fête.

Généralement, je respecte la règle. Quand je pleure, c'est dans mon oreiller ou dans l'intimité de mes « notes ». Et quand cela m'a pris, deux fois, au cinéma, je me suis éclipsé au fond de la salle pour ne pas déranger les autres.

Mais il m'est arrivé une fois de m'être comporté étrangement. C'était il y a vingt ans. A peu près vingt ans. Peut-être vingt et un ? J'étais jeune à l'époque. C'était peut-être pour cela ? Mais peu importe les raisons - je ne devais pas le faire. Si je donnais des raisons, on m'aurait répondu :

« Il cherche à se justifier ».

Et pour éviter la gêne, on m'aurait accordé des circonstances atténuantes.

Bref, c'était en été 1965, par un bel après-midi d'été. Je sortais d'un déjeuner que notre patron nous avait offert pour fêter la fin d'un chantier. J'avais un peu bu, voilà... En sortant du restaurant, et après avoir fait quelques centaines de pas, je me suis appuyé contre un arbre et, en pleine rue, en plein jour, j'ai éclaté en sanglots. Sans la moindre retenue et sans la moindre gêne. J'étais ainsi secoué pendant une vingtaine de minutes. Je pleurais à haute voix, car je n'en

pouvais plus. Les gens passaient et se sentaient mal à l'aise. Ils voulaient me pardonner. J'ai entendu une dame me demander :

« Que vous arrive-t-il, Monsieur ? »

C'était à côté de la place d'Italie, vers Tolbiac. Ce que je faisais était inexplicable... Alors une ambulance est venue et m'a amené à l'hôpital. Là, dans la salle, un groupe de médecins est resté perplexe devant moi. Une infirmière assez âgée m'a crié :

« Assez de boniments ! Taisez-vous et respectez-vous un peu ! »

Je me suis tu instantanément.

Le lendemain, je suis sorti de l'hôpital rétabli.

« Maintenant, ça va ? » m'a demandé le médecin de service.

« Parfaitement », lui ai-je répondu.

Et j'ai signé le bon de sortie.

Mais qu'on en juge : je n'ai pas toujours été ainsi et je savais ne pas me donner en spectacle. J'étais pourtant bien plus jeune et à l'apprentissage seulement des règles de la société. Je vais le raconter car cela m'avait marqué.

En 1952, au printemps, je crois... oui, c'était bien à la fin de l'époque stalinienne. J'avais alors neuf ans. Mes Parents m'avaient envoyé dans un préventorium pour enfants chétifs. Un beau château en Basse-Silésie qu'un riche Allemand a dû abandonner quelques années auparavant en fuyant les communistes, les Polonais et l'armée Rouge. Le pouvoir populaire l'avait affecté à des enfants mal nourris.

Nous étions deux cents environ. Tous du même âge. Le paysage de la montagne était superbe en cette fin d'hiver, et les premières fleurs poussaient dans les prés. Aux repas, dans l'immense réfectoire, régnait le silence. Il nous était interdit de parler et nous ne parlions pas. Nous ne parlions pas non plus après les repas, alors que nous nous reposions dans les dortoirs. Celui qui n'avait pas résisté et avait parlé était cité à l'appel du soir, sortait du rang et était publiquement averti que « ses parents en subiront les conséquences ». Nous comptions les jours qui nous séparaient de la fin du camp. Un jour, deux jour, trois jours... de moins. Nous les rayions sur un calendrier que nous cachions sous le matelas.

Pour ne pas oublier les règles qu'on nous apprenait, j'avais conçu un plan : je devais me tailler le bras et y mettre du sel. La douleur allait me rappeler en permanence leur respect. Cela m'obsédait. Mais finalement je n'en ai pas eu le courage et je ne l'ai pas fait.

Mal m'en a pris. Car un jour, par oubli, par un simple oubli, j'ai succombé.

Voilà comment cela s'est passé...

J'avais un copain. Il avait les cheveux courts, mais je ne me souviens plus de son nom. Comme moi, il avait dix ans. Nous avions envie de nous parler. Une nuit, il est donc venu dans mon lit pour que nous nous chuchotions des histoires. Dix minutes plus tard, un enfant nous a dénoncé et nous avons été pris. On ne nous a pas punis car ce que nous avons fait dépassait la faute. En revanche on nous a conduits dans la cave où se trouvaient les sanitaires. Là, en pleine nuit, pendant une bonne dizaine de minutes, on nous a tenu sous une douche glaciale.

Puis, tout violacés, nous avons été amenés nus à l'infirmierie par une jeune et très belle maîtresse et deux surveillants. On nous a couchés et l'infirmière nous a administré une piqûre de produit calmant.

La douleur était insupportable et l'injection, pour chacun de nous, a duré une longue minute. Je regardais le visage de mon ami, blanc, violet de froid et couvert de gouttes de sueur. Il respirait profondément, mais n'a pas poussé un cri. Puis c'était à mon tour. Je n'ai pas dit un mot non plus et, de toutes mes forces j'ai retenu ma respiration. Si on avait regardé mes yeux, on aurait dit que je lisais un livre. Ils n'étaient même pas écarquillés. Enfin, on nous a ramenés au dortoir.

Le matin, au petit déjeuner, le surveillant chef, monsieur Paluch (Gros doigt) est venu nous voir. C'était un homme bien qui avait le don de raconter des histoires. Dans le salon du château, nous suivions avec passion, tous les soirs, son récit des exploits des soldats polonais au Monte Cassion.

Là, nous nous sommes levés de table.

« Maintenant ça va ? » a-t-il demandé.

« Maintenant ça va ! » avons-nous répondu d'une même voix.

L'enfant est assurément le père de l'homme. Si l'homme toutefois encore je suis...

1) Quatre heures du matin. Je me réveille avec l'envie instantanée de me suicider. C'est, depuis des semaines, des mois, une obsession. Les causes changent, le désir demeure. Et c'est peut-être mieux ainsi. Car lorsque deux jours de suite l'idée de replonger dans le néant me quitte, l'agressivité prend la relève. Comme sur une balance, ou bien c'est le noir qui m'envahit, ou bien c'est la haine. Ils sont aussi pénibles à supporter l'un que l'autre.

2) Hier a eu lieu à l'Institut polonais le vernissage de l'exposition des dessins de jeunesse de Beks. Un beau local, mais placé un peu à l'écart, dans le huitième arrondissement de Paris, rue Jean-Goujon, près d'Alma-Marceau. Peu de visiteurs sont donc venus. Deux cents personnes peut-être ? Sureaut en est en partie responsable, car il m'a livré les invitations avec huit jours de retard et c'est donc *in extremis* que les gens ont été prévenus.

Beaucoup de mes anciens étudiants et un certain nombre de vieux habitués de Beks remplissaient la salle. Comme toujours quelques petites vieilles, qui cherchent un peu de chaleur et de présences humaine étaient aussi là. Elles « font » tous les vernissages à Paris et restent invariablement seules avant, pendant et après.

Ania était belle et très maquillée, car directement sortie de l'hôtel George-V où elle présentait, une heure auparavant la collection de Feraud. Avec elle, plusieurs de ses amies mannequins sont venues.

Voilà.

Il est réconfortant de me retrouver parmi ceux qui sont là parce qu'ils m'aiment bien, viennent par amitié ou par sympathie personnelle. Je me supporte mal et mes rancunes me mordent si douloureusement que j'ai l'impression que les autres ne peuvent que me haïr à leur tour. Voir parmi deux cents personnes présentes plusieurs qui sont venues seulement pour me rencontrer me rend l'espoir que c'est seulement un cauchemar que je vis en moi.

Mais tous ces amis ne m'apportent pas que des raisons de satisfaction. Je constate en effet que le cercle des admirateurs de Beks ne s'élargit pas. En dehors de mes propres relations, ce sont les mêmes visages que je rencontre lors des vernissages. Pourtant, j'ai envoyé pour celui-ci plus de huit cents invitations, dont plus de quatre cents accompagnées de la plaquette et, très souvent aussi, d'une lettre personnelle. Comme toujours, aucun journaliste (à l'exception de celui de la Vie française : Yak Rivet) n'est venu. Aucun

fonctionnaire de la culture non plus. Tous les membres de l'AICA, et ils sont près de trois cents à Paris, ont eux aussi reçu le catalogue et l'invitation. Tout comme les galeries de la rive gauche, à qui j'ai porté les invitations personnellement.

C'est aussi en vain que je cherchais Stern parmi les invités. Depuis plusieurs mois, il est sur le point d'acheter un tableau mais traîne, réfléchit, hésite. Il devait hier m'annoncer la décision finale, après avoir vu les ekts et en avoir débattu avec sa femme, à Marseille. Son absence au vernissage augure mal ce chapitre.

3) Beks me remplit d'une colère biblique. Il va mal. Il ne peint plus depuis deux mois et souffre de différents maux : à la tête, à la colonne vertébrale et aux genoux. Toute ma compassion pour lui disparaît toutefois quand il me rappelle avec un plaisir sadique évident, dans la lettre d'hier, que le meilleur tableau de la présente série a été choisi par un membre de sa famille à Hambourg à qui il va l'envoyer en contrepartie d'une soixantaine de disques compacts que ce parent lui procurera. Ensuite, il souligne que, comme notre contrat l'y autorise, il va en retenir quatre autres pour lui-même et ne me cédera que le reste.

Même un immense artiste comme lui ne crée que cinq à six oeuvres de qualité par an. Le reste est forcément de moindre qualité. Autrement dit, je n'aurai droit qu'aux tableaux de second ordre.

Peu de gens ont, comme lui, la science et les moyens de me mettre en rage. Il ne s'en prive pas. A peine une lettre de lui arrive que je dis à Ania :

« Qu'est-ce qu'il va me sortir encore, celui-là ? Avec quoi va-t-il m'énerver aujourd'hui ? »

Je décide alors invariablement de remettre la lecture de la lettre au lendemain pour pouvoir dormir en paix. Puis, tout aussi invariablement l'espoir me vient que ce sera quand même une lettre amicale, chaude et drôle, comme celles qu'il lui arrivait de m'écrire il y a encore deux ans, quand financièrement tout s'annonçait bien. Je l'ouvre donc et dans l'introduction déjà trouve l'occasion du premier grincement de dents. Dieu, que je déteste cet homme ! Je ne réponds plus à ses lettres et j'ai cessé de lui téléphoner. Je voudrais l'oublier une fois pour toutes et ne rester pour toujours qu'avec ses tableaux.

4) J'ai reçu hier une demande d'aide de SOS 3-ème âge. Plusieurs organismes de ce genre me demandent régulièrement de l'argent. Parfois je réponds. Parfois, ou, pour être plus précis, la plupart du temps, je ne réponds pas. Pour ne pas donner l'aumône mais aussi pour ne pas trouver l'occasion de

me dire une fois de plus : « trou du cul, égoïste », je préfère alors ne pas ouvrir la lettre. Comme cela, je suis tranquille et peux prétendre devant ma conscience que je ne savais pas ce qui s'y trouvait. Heureusement, cette fois-ci je l'ai ouverte et je l'ai lue attentivement. Il y avait là, parmi quelques documents, un dépliant avec la reproduction de la lettre qu'une vieille dame a écrite à son fils depuis longtemps décédé. Sur une page, elle lui racontait sa vie. L'émotion m'a pris à la gorge dès les toutes premières phrases. A la fin, j'ai dû interrompre la lecture. Mon état de nerfs est déplorable et je me laisse facilement attendrir. C'est vrai. Mais j'ai rarement lu quelque chose d'aussi simple et authentique. Une vie sur une feuille de papier. Pas un mot à ajouter. Rien à soustraire. J'espère vite oublier cette lettre, car il y a trop de choses en elle que je ne voudrais pas encore connaître, que je voudrais déjà oublier...

Je la joins à la présente « note ».

5) Plus je vais mal et plus Ania est bonne pour moi. Il y a bien sûr une raison à cela. En effet, lorsque je m'enfonce dans mes ennuis, ou tout simplement dans ma dépression, je deviens vulnérable et me tais. Elle ne voudrait pas voir mon agressivité disparaître totalement et me dit souvent qu'elle quitterait l'homme à qui elle pourrait « monter sur la tête ». Mais elle se réjouit aussi un peu de me voir puni pour mes coups de gueule et pour mon arrogance. Un juste retour de bâton qu'elle goûte avec saveur :

« Tu as hurlé il y a un an, te voilà aujourd'hui doux comme un agneau. Bien fait pour toi », pense-t-elle sûrement, tout en compatissant réellement avec moi.

Sa bonne humeur et son optimisme ont quelque chose d'irréel.



1 Mars 1987

## LIBRES REFLEXIONS

1) Dans mes séminaires j'interdis à mes étudiants de dépasser dix minutes d'exposé oral. A la onzième minute, je leur coupe la parole.

Ils s'en plaignent car, disent-ils : « Il y avait tant des choses à dire que je n'ai même pas eu le temps d'évoquer ».

Je leur réponds alors qu'on peut même résumer le sort de l'humanité en dix minutes. Et pour preuve, je leur cite l'anecdote que mon Père m'avait racontée quand j'avais huit ans :

« Un jeune roi, qui venait de monter sur le trône, voulait savoir l'histoire de son peuple. Il croyait pouvoir mieux le gouverner s'il connaissait son passé.

Il a convoqué les sages de son royaume et leur a ordonné de le lui raconter.

« Sir, lui a répondu le plus sage des sages, il faudrait trente ans d'efforts de nous tous avant de l'écrire ».

« Ecrivez » a conclu le monarque.

Et trente ans après, dans dix charrettes, les sages ont apporté au roi une centaine d'épais volumes représentant l'histoire de son peuple.

Celui-ci s'est pris la tête entre les mains :

« Mais, je n'aurai jamais le temps pour lire tout cela ! Résumez ».

Dix ans après, cette fois-ci dans une seule charrette, vingt gros livres *in folio* ont été apportés au palais du roi :

« C'est toujours plus que je ne pourrai lire dans le peu de temps qu'il me reste à vivre. Résumez ! »

Cinq ans après, le roi trépassait. Il avait appelé à son chevet le plus sage des sages et lui avait dit avec mélancolie :

« Je meurs et ne connais toujours pas l'histoire de mon peuple ».

Le plus sage des sages lui a alors donné cette réponse :

« Sir, la voici : les hommes venaient au monde sans le demander, souffraient toute leur vie et mourraient contre leur gré avec la peur du Néant ».

« Merci, a dit le roi. Maintenant je peux partir en paix car c'est exactement ce que m'avait enseigné ma propre existence ».

Je reviens souvent à cette fable dans mes pensées. Sans la prolonger excessivement, je la complète ainsi :

« Pour le passé, c'est le regret : de ce qu'on a fait de mal et qu'on ne pourra plus jamais réparer ; ou du bonheur qu'on a vécu et qui ne reviendra plus.

Pour le présent, c'est la peine et la lancinante question sur le sens de la vie : « A quoi bon tout cela, alors que je souffre tant ? »

Pour l'avenir, c'est l'inquiétude et l'espoir : « Et si demain tout s'écroulait ? », « Non... ça ira sûrement mieux ! ».

Enfin vient la mort qu'on a tant imploré et qu'on redoute tant... ».

Voici ma version de la plus courte histoire de l'humanité que je raconte à mes étudiants pour les convaincre que l'essentiel se dit en dix minutes.

2) Pour faire une révolution, il faut impérativement qu'il y ait « eux » qui en profitent à nos dépens, et « nous » qui travaillons dur et n'arrivons pas à joindre les deux bouts.

Quand j'avais vingt-quatre ans j'ai donc posé la question à Marie-Claude Bastide, ma petite amie de l'époque, qui faisait des études d'économie, alors que je n'étais que juriste débutant : « Quel est le coût du capitalisme ? Combien « eux » s'en mettent-ils « plein les poches » et qu'est-ce que ce serait si on le leur prenait pour le remettre dans le circuit au bénéfice de tous ? »

Elle m'a répondu : « Pas grand-chose. Le plus gros, ils le réinvestissent pour revivre le plaisir du risque, du jeu et du pouvoir. Ce qu'ils gâchent en pure perte et consomment sans utilité pour la société ne représente qu'une infime partie du tout qui a été créé ».

Mais elle n'avait que vingt-deux ans. Puis, elle ne pouvait pas avancer de chiffres précis. Bref, elle ne « faisait pas le poids » face à mes lectures de Marx et à mes profondes croyances de justicier. Je ne l'ai donc pas cru et j'ai continué à être un gauchiste pur et dur quinze ans durant.

Aujourd'hui, je sais que la révolution communiste emprunte bien davantage à l'envie et à l'égoïsme qu'au calcul économique.

De l'envie car (pour ce qui est irrémédiablement dépensé par les riches) les gens pensent que s'ils leur prenaient les palais et les tapis, l'argenterie et les bijoux pour les distribuer entre tous, il y en aurait pour tout le monde, et chacun se porterait mieux. Or, ce qu'on peut reprendre aux capitalistes (sans nuire à l'investissement), c'est si peu que cela ne vaut vraiment pas la peine d'assassiner les « aristos ». Tous les diamants et les bagues, les robes de chez Dior et les jets privés, c'est une petite goutte d'eau dans l'océan de la production annuelle de l'humanité et même d'une seule nation. En les redistribuant, il n'y en aurait pas assez pour les cent premiers millions de pauvres. Et les cinq milliards d'autres ?

De l'égoïsme car (pour ce qui est réinvesti dans la production) nous voulons profiter nous-mêmes de notre travail au lieu de construire un avenir radieux à nos enfants et un présent plus clément aux autres peuples de la planète. Or, en interdisant de consommer tout ce qui a été produit, mais en le réinvestissant « eux » prennent notre pain pour... le rendre à nos enfants ou au reste du monde (en investissant ou en dépensant à l'étranger). Et cela nous met en rage.

Oui, mais je sais tout cela aujourd'hui seulement, et sans chiffres précis, car nul n'a jamais fait le calcul nécessaire pour savoir quel est le coût financier du capitalisme ?

3) Victimes innocentes : les femmes, les vieillards et les enfants, les civils, les passants...

Quand une bombe éclate dans la rue, les mutilés et les familles des morts disent tous la même chose : en quoi sommes-nous responsables pour qu'« ils » s'en prennent à nous ? Nous n'avons eu qu'un tort : celui de nous trouver au mauvais moment à un mauvais endroit. Pourquoi les terroristes et les militaires tuent des civils innocents ? Ils n'y sont pour rien ».

Ma réponse est la suivante : les conquêtes et les massacres se sont toujours faits au nom des enfants, des femmes et des vieillards, au nom du peuple et des générations futures. C'est pour eux que s'est faite l'extermination des Indiens d'Amérique, celle, à travers les siècles, de cent millions de Noirs et les guerres coloniales. C'est en leur nom que les SS assassinaient les Juifs à Aushwitz et les soldats israéliens assassinent aujourd'hui les enfants palestiniens au Liban et à Gaza.

Si les uns ou les autres avaient réussi leurs génocides, leurs pogromes ou leurs « pacifications » ce seraient leurs enfants, leurs femmes et leurs vieillards qui en auraient bénéficié. Autrement dit les gens « ordinaires », le peuple.

Ce n'est donc qu'équité que ce soient aussi eux qui paient les crimes commis en leur nom quand l'heure de la revanche sonne.

Il n'y a pas de « victimes innocentes » et ce n'est pas sans raison que la Bible voue à la malédiction le criminel « et ses enfants jusqu'à la quatrième génération ».

4) Bon nombre des nos jugements généraux se font non pas par observation du monde extérieur mais par introspection.

Ce que nous disons découvrir dans le monde, c'est en nous-mêmes, dans notre vie, dans nos sentiments, dans nos expériences que nous le découvrons. Ce que nous avons ressenti, ce que nous avons dit, ce que nous avons haï ou aimé est la principale source de notre connaissance de l'univers. Une fois la conclusion de cette recherche intérieure formulée, nous la généralisons, puis nous l'imputons aux autres humains.

Il y a là une heureuse fatalité qui nous permet de progresser dans la connaissance car nous sommes une partie du tout et, à travers la connaissance de nous-mêmes, inmanquablement, nous découvrons les autres en ce qu'ils ont de commun avec nous.

Le revers de cette façon de connaître les hommes, c'est que s'ils ne correspondent pas à notre image intérieure nous ne les comprenons pas et les accusons de mensonge ou d'erreur. Puis nous les assomons avec une massue, leur envoyons des bombes ou les brûlons au napalm.

5) Tout travail mérite salaire. Celui des écoliers et des étudiants autant que celui de leurs maîtres.

Je sais qu'il n'y a pas assez d'argent dans les caisses de l'Etat pour payer leur labeur. Mais quand la société les exploite gratuitement, qu'elle ne prétende pas ensuite qu'ils « travaillent pour eux-mêmes et pour leur propre avenir » et que donc elle ne leur doit rien.

Il n'y a pas là qu'une revendication de justice : un enfant qui percevrait une juste récompense pour les huit heures de travail qu'il accomplit jour après jour serait autrement plus motivé pour l'accomplir bien. Et je pense à une récompense sous forme d'argent, telle que la perçoivent ses parents.

Tout comme l'est un adulte qui, sous forme de salaire, voit un résultat immédiat et mesurable de son effort ou de ses défaillances, un enfant devrait être puni et rétribué sous la forme la plus stimulante : celle des gains, des honoraires, des émoluments. Je suis sûr que le nombre d'échecs scolaires, d'années redoublées et d'examens « ratés » diminuerait de quatre-vingts pour cent.

La famille de l'enfant salarié serait aussi davantage impliquée dans sa réussite scolaire s'il participait, avec son revenu, à ses frais et non seulement à ses dépenses. Elle ferait bien plus pression sur lui pour qu'il réussisse à l'école ou à l'université.

6)

a) Malgré l'échec du scientisme du XIXe siècle et le ridicule dont il s'est couvert au XXe, le seul espoir que je nourris pour l'avenir de l'humanité est celui du progrès de la science.

Certes, les découvertes technologiques n'ont pas empêché les massacres, les guerres et les goulags. Certes, le progrès de la connaissance humaine, c'est aussi la bombe nucléaire et la pollution de la planète.

Pourtant, je m'obstine à répéter à mes étudiants : « Aucune révolution, idéologie ou religion n'a autant libéré la femme que l'invention du détergent ».

b) Mais le progrès de la science appelle la question suivante : que sera l'homme quand il deviendra dieu ; quand il saura tout, ne souffrira plus et vivra éternellement ?

C'est la question que j'ai posé à mon professeur de philosophie, il y a vingt-cinq ans (tout comme il y a vingt cinq ans j'ai écrit un article, jamais publié, sur la nécessité de rémunérer pécuniairement les étudiants) à l'université de Lodz. Il m'a répondu qu'il ne s'occupe pas de rêveries mais de concret. Il était marxiste.

Pourtant, je persiste et signe : que deviendra le monde dans trois ou quatre siècles, quand les progrès de la science éteindront les éternels mobiles de l'activité humaine ; quand disparaîtra la crainte de la maladie, de la douleur et de la faim ; quand disparaîtront l'ignorance, le hasard et la curiosité ; quand la souffrance, le malheur et l'angoisse de la mort ne seront plus qu'un mauvais souvenir ? L'homme agira-t-il encore, avancera-t-il, grimpera-t-il toujours plus haut ? Très prosaïquement : se reproduira-t-il encore ?

Dans l'histoire du monde, trois ou quatre siècles, c'est pourtant demain...

Au fond, malgré mes plaintes épistolaires, je suis optimiste. A un détail près : je ne serai plus là pour en profiter.

Serai-je enfin, moi aussi, bénéficiaire du système démocratico-libéral des pistons ?

Je sors à l'instant d'Antenne 2, chaîne publique de la télévision française où j'ai rencontré un certain Bernard Gouley. Je ne connais pas exactement sa place dans la hiérarchie de cette maison ni son poids. Mais à en juger par l'âge assez avancé du personnage, son bureau luxueux, sa secrétaire et la façon déférente avec laquelle on m'a introduit auprès de lui, il semble y être un des hommes-clés. La « note » que je vais donc rédiger sera détaillée car de cette entrevue, il pourrait en résulter une certaine accélération de mon avance. Comme il pourrait ne rien en résulter du tout...

Désespéré comme je le suis par le mur de silence auquel je me heurte, je songe à cette scène inoubliable de *Huit et demi* de Fellini, dans laquelle Mastroïani, enfermé dans sa voiture, coincé dans une embouteillage, tape sur les vitres, crie et s'essouffle, mais personne ne semble le voir ni l'entendre. Des visages neutres, glacés gardent un mutisme absolu dans un décor étrange. Comme lui, dans un cauchemar fiévreux, je tape sur le mur du « temple » et crie pour convaincre les « prêtres » de mes raisons. Leur indifférence reste de marbre.

Ainsi personne parmi ceux qui décident de la culture officielle dans ce pays n'est venu au vernissage de l'exposition des dessins à l'Institut polonais. Comme d'ailleurs personne de leur milieu n'est venu aux vernissages des précédentes expositions, rue de Seine. Tous ont pourtant reçu l'invitation et une plaquette que je leur avais envoyé par la poste.

Le temps aidant, je me rends de plus en plus compte que même la fin de mes déboires financiers (je termine de rembourser mes dettes) ne me fera pas sortir du cercle enchanté dans lequel je piétine et tourne en rond depuis le début de mon entreprise. Je n'avance pas d'un pouce dans l'essentiel et n'arrive toujours pas à faire admettre Beks par l'establishment culturel français.

J'ai donc décidé de m'adresser à quelques personnalités que j'ai connues dans le temps avec lesquelles le contact s'est depuis longtemps distendu mais qui pourraient, en se souvenant de moi, me déboucher l'horizon. Bref, j'ai décidé de faire jouer les relations. Rares et piètres relations, j'ajoute, car si j'en avais de solides et de nombreuses, je les aurais fait jouer depuis longtemps déjà, sans perdre mon temps à gémir sur ce système tordu. En un mot, j'aurais fait comme les autres et, comme les autres, je serais à dix lieux en avant.

Avec Gérard Unger, ancien collègue de la faculté, devenu vice-directeur général de Radio Monte-Carlo et puis PDG de la SOFIRAD, cela n'a pas

marché. L'homme a pris trop d'importance et c'est à peine si, après plusieurs appels, il m'a adressé la parole.

Avec Olivier Germain-Thomas, jadis un ami cher, devenu journaliste à l'ORTF, trop d'égratignures d'amour-propre nous ont séparés pour que les douze ans de silence réciproque puissent être oubliés en un jour. Après une rencontre piteuse, nous nous sommes séparés sur un sentiment d'échec. Il ne m'a jamais rappelé.

Là-dessus, je me suis souvenu de Claude Contamine. Il a toujours été à la tête des médias de l'Etat et a été récemment encore nommé PDG d'Antenne 2. En le voyant à la télévision au moment de la cérémonie de son « intronisation », l'idée m'est venue de m'adresser à lui.

En effet, je l'ai rencontré il y a dix-huit ou dix-neuf ans à Sciences-Po, rue Saint-Guillaume. Il était alors mon professeur de Relations internationales en « année de diplôme », et dirigeait une conférence dont je faisais partie.

Souvent je le contredisais lors de nos travaux, car il venait à l'école sans préparation solide et, dans nos débats, se trompait parfois sur des points de détail. Cela aurait pu me valoir un ennemi. Mais entre deux conférences, j'avais toujours l'astuce de vérifier dans les ambassades, dans des rapports ou dans des statistiques les diverses données sur lesquelles nous divergions. A la conférence suivante, je reprenais tous ces détails en relevant ce que j'avais trouvé d'inexact aussi bien dans ses affirmations que dans les miennes.

Il a joué le jeu. A la fin de l'année, il m'avait attribué la note dix-huit sur vingt avec la première place dans sa conférence. J'avais eu aussi la prudence de lui demander une attestation sur mon travail dans l'année, comme je l'avais fait avec Chaumon, Castellan et d'autres professeurs qui m'avaient attribué la mention « bien » ou « très bien » aux examens, séminaires ou mémoires de toute sorte. La précaution a été payante, car ces attestations ont ensuite permis au professeur Mathiot de trouver un prétexte valable pour me pistonner au poste d'assistant à la faculté.

Trois ans après la fin des études, j'ai appris que Contamine, qui était redevenu PDG de l'ORTF, se souvenait encore de moi car l'une de mes collègues de la faculté ou de Sciences-Po, devenue son adjointe, m'a rapporté qu'il lui a parlé de moi en de bons termes.

Aujourd'hui, je me suis décidé de me rappeler à son souvenir. Je lui ai donc écrit en joignant à la lettre cette attestation qu'il m'avait établie dix-huit ou dix-neuf ans auparavant. C'était ridicule et humiliant, mais qu'avais-je d'autre à sortir, sinon de vieilles connaissances et de vieilles attestations ?

Quinze jours après, j'ai reçu une lettre de Bernard Gouley, celui-là même que je viens de quitter. Il me faisait savoir que Contamine lui avait demandé de me recevoir.

« Le président Contamine m'a transmis votre lettre du 10 février et m'a demandé de prendre contact avec vous », m'écrivait cet homme.

Ainsi formulée, la phrase pouvait vouloir tout dire, comme elle pouvait ne rien vouloir dire du tout. Contamine pouvait aussi bien lui avoir suggérer :

« Voyez ce monsieur pour vous rendre compte de ce qu'il veut ».

Comme il pouvait lui avoir donné une directive précise :

« Voyez-le pour vous rendre compte de quelle façon nous pouvons l'aider ».

Deux mots à la place de deux autres et avec ces deux mots bien des choses changeraient pour moi...

C'est sans grande émotion, car sans grand espoir, que je suis donc allé au rendez-vous que la secrétaire de Gouley m'avait donné par téléphone. Il y a longtemps que j'ai mis les grandes espérances au placard.

« As-tu le trac ? » m'a demandé Ania avant de me rendre à l'Antenne 2.

« Hélas, non ! »

Gouley me reçoit à l'heure dite, mais d'une façon qui semble immédiatement confirmer mes craintes :

« Cher Monsieur, excusez-moi de la façon cavalière dont je vous reçois mais je vous prierai d'être bref. Vous savez sûrement ce qui nous arrive aujourd'hui, avec notre journaliste Normandin ? »

Je le sais en effet, car aux informations de treize heures j'ai entendu que les Hezbollah libanais, qui le détenaient en otage, l'avaient menacé d'exécution si dans les quarante-huit heures Jacques Chirac, le Premier ministre ne précisait pas la position de la France dans l'affaire des ventes d'armes à l'Irak en guerre contre l'Iran.

J'adopte donc un ton *mater of fact* et passe immédiatement à l'essentiel en lui signalant les trois expositions à Paris et le film.

Je précise que le film a été sélectionné pour Cannes dans le cadre des Perspectives du cinéma français. Il le note sur une feuille de papier et l'apprécie par un mouvement de sourcils qui veut dire « c'est bien ». Il note aussi que le film a été refusé à l'achat par l'Antenne 2 et que Guy Darbois, acheteur des programmes pour cette chaîne, l'a vu mais l'a trouvé trop long, trop documentaire et, probablement, trop cauchemardesque pour le faire passer à la télévision. Là-dessus, je remets à Gouley une cassette U-Matic avec la version abrégée du film, c'est-à-dire sans la scène du bouge. Cette version dure dix-sept minutes.

« Dabord, il faut que je voie le film et que j'en parle à Darbois », dit Gouley.

Et après un moment :

« Dix-sept minutes ? Mais où placer ça ? »

« Vous pouvez le découper et ne passer que des extraits ».



« Bon, mais mis à part le film, qu'est-ce que nous pouvons faire d'autre ? »

« Toute formule est possible, je lui répons. Un reportage sur le peintre, par exemple, ou bien un reportage sur une exposition de ses tableaux... ».

« Oui, on pourrait peut-être faire quelque chose avec vous à côté de ses tableaux ? »

« Par exemple ».

« Jacques Martin fait une émission tous les dimanches. Mais c'est un personnage difficile, dit-il en pensant à haute voix. Nous avons une émission sur l'art qui a été supprimée il y a un an... ».

« ...et qui était très bien. C'est dommage car... ».

« Oui, depuis il n'y a que... ». là il cite les noms de trois ou quatre réalisateurs que je ne connais pas et qui, d'après ce que je peux déduire de son propos, font des émissions susceptibles d'accueillir Beks.

« Toute formule est bonne, je répète. Il y a un mois de cela, j'ai regardé une émission sociale, un magazine sur votre chaîne ou bien sur TF 1, je ne me souviens plus. Dans cette émission, je souligne sociale, le rédacteur a néanmoins réussi à parler d'un peintre. Il a fait à cet effet un reportage sur le marché de l'art. Là, il a permis audit peintre d'apparaître trois bonnes minutes à côté de ses tableaux, sous prétexte de parler du prix des oeuvres d'art ».

« Bien sûr, me dit Gouley. On peut toujours se débrouiller. Mais il faut s'y prendre avec doigté. Car si le Président impose ça à un journaliste en lui disant : « là, il faut que vous fassiez quelque chose » c'est le meilleur moyen pour que l'autre trouve une astuce et se défile. Il faut donc s'y prendre avec habilité ».

« D'ailleurs, j'abonde dans son sens, cette peinture peut autant forcer l'admiration que prodigieusement agacer. Un réalisateur peut parfaitement la détester et tout faire pour se dérober ».

« Oui. D'abord, il faut que je voie le film. Quelle sera la prochaine exposition de votre peintre ? »

« En été, à l'aéroport d'Orly ».

Il est déçu :

« Là, personne ne voudra rien faire ».

« Ecoutez, lui dis-je, si Antenne 2 me garantit qu'elle fera un reportage important sur une exposition de Beksinski, j'en ferai une dans une galerie rue de Seine, cet automne. Et puis, il y aura une exposition au siège de l'UNESCO, mais seulement dans un an, au mois de février ».

« C'est loin ».

« Oui, mais je ne suis pas pressé, je répons l'air faussement insouciant. De toute façon, il faudra des années pour faire admettre Beksinski en France. Il est

aux antipodes de la sensibilité française contemporaine, formée par les impressionnistes et les abstraits. Je ne suis pas un marchand d'art... ».

« ... je le sais. Vous l'avez très bien expliqué dans votre lettre... ». dit-il en indiquant ma lettre à Contamine posée devant lui sur son bureau.

« ... et donc je ne suis pas pressé par les nécessités d'argent ni par le temps ».

« Il faut que vous me signaliez toutes les manifestations sur votre peintre. Mais on pourrait aussi bien faire un reportage avec vous sur fond de deux ou trois tableaux... Il faut que je voie d'abord le film ».

« Alors, j'attends un signe de vous ? » je conclus.

« C'est ça. A bientôt ».

L'entretien a été très bref, exactement dix-neuf minutes. Ni de sa durée ni de son contenu, je ne peux déduire l'intérêt de Bernard Gouley pour mon projet. Comme je l'ai dit au début de cette « note », cet entretien peut donner quelque chose, comme il peut ne rien donner du tout. Mais puisque l'éventualité d'un pas en avant n'est pas à exclure, tout de suite après la sortie d'Antenne 2, je prends un café au Bar des Théâtres, à cinq mètres de là pour matérialiser notre conversation, alors que tous les propos échangés sont encore parfaitement frais dans ma mémoire. Car je suis toujours persuadé qu'il se produira un jour un déclic et que, comme une avalanche, les choses se précipiteront. Je ne voudrais pas alors qu'il manque dans mes « notes » une trace saisie à chaud de cet événement, et que je sois réduit à me dire par la suite :

« Dommage que je n'ai pas pris immédiatement des notes sur ce qui a été pourtant le tournant dans mes efforts ».

Mais à vrai dire, avec un reportage à la télévision ou sans les murs du « temple » resteront solides et la foi sectaire des « prêtres » aussi inébranlable qu'avant. A ceux qui décident de ce que doit être la culture officielle de ce pays, il faut bien plus qu'un reportage à la télévision pour trahir leurs dieux et faire amende à satan.

17 IV 1987 Varsovie

## KEPLER

1) C'est une bonne formule. Je l'ai employée spontanément dans ma conversation avec Kepler que j'ai rencontré aujourd'hui à l'hôtel Victoria, où nous nous sommes donnés rendez-vous. Elle résume bien mes rapports avec Beks.

Etonné de me voir si aigri à son égard, Kepler m'a demandé :

« Pourtant, avec tout ce que vous faites pour lui, il pourrait vous être un peu reconnaissant. Non ? Dans le dernier reportage que la télévision a fait sur lui, pendant trente minutes d'interview, il n'a pas trouvé une seule occasion, ne serait-ce que pour mentionner votre nom, alors qu'il était question de ses expositions à Paris ».

« Nous sommes comme un vieux couple, lui ai-je répondu. Et il y a belle lurette que nous nous serions séparés, mais... il y a les enfants. Je pense les tableaux ».

Voilà pour la formule.

Ceux qui, en Pologne, nous observent et commentent mon action ne comprennent pas l'attitude de Beks à mon égard. Je le comprends, moi. Je le comprends car la mienne envers lui est symétriquement la même : à la fois lucide et irrationnelle.

On dit : « Connais-toi ».

Parmi les stupidités que Socrate nous a léguées, celle-là est particulièrement salée. Il y a peu d'hommes aussi introspectifs que Beks. Comme moi, il est constamment tourné vers lui-même, à la recherche du mobile de ses actes. Et à quoi cela nous sert-il de mieux nous « connaître » nous-mêmes ? En tout cas, pas à moins nous tourmenter l'un l'autre.

Nous nous sommes donc confessés, comme tant de fois déjà dans le passé, la fascination qui nous traverse de découvrir en nous des stratégies entières tissées pour faire souffrir l'autre. Et là, un imbécile se serait dit avec un soupir de soulagement :

« Ils ont compris. Ils se connaissent maintenant eux-mêmes. Donc ils auront des remords. C'est qu'ils vont changer, bien sûr ».

Oui, mais ce serait un imbécile qui dirait cela. A quel titre le moraliste prétend lier la connaissance de soi à la contrition, et la contrition au changement d'attitude ? L'acte de la raison, l'acte de la conscience et l'acte de la volonté n'ont aucun lien naturel entre eux.

Voici où je veux en venir :

Kepler me demande deux tableaux de Beks pour une exposition sur le surréalisme mondial, à Helsinki. Le soir même, je transmets sa demande à

Beks car les tableaux que je vais expédier le lendemain à Paris et dont j'ai la libre disposition sont déjà enregistrés sur les documents de la douane et je ne peux pas y toucher. D'ailleurs, je les trouve médiocres.

Beks consent à prêter deux des siens.

« Car il s'agit de Kepler, souligne-t-il. C'est un type bien ».

Ce en quoi je suis tout à fait d'accord et, trop hâtivement, j'exprime ouvertement mon contentement. Mal m'en prend. Beks sait ainsi que je tiens à ce que Kepler ait ce dont il a besoin. Le lendemain donc, à la première minute de notre rencontre, il me regarde droit dans les yeux et me dit :

« Réflexion faite... Car j'y ai réfléchi toute la nuit, sais-tu ? Non, je ne donnerai pas ces deux tableaux à Kepler. Ça me ferait des places vides sur les murs ».

Si j'étais naïf, je lui aurais rappelé qu'il avait retenu pour lui cinq nouveaux tableaux qui n'ont pas encore été suspendus. L'absence de deux d'entre eux, qui iraient à Helsinki, ne changerait pas l'aspect de son appartement. Mais je ne suis pas naïf et ne perds pas mon temps. J'attends en revanche notre prochaine rencontre, dans six mois ou dans un an, pour entendre Beks me confirmer ce que je sais déjà : comment l'irrésistible envie lui est venue, l'autre fois, de me faire une misère. Irrésistible au point qu'il ne lui a pas résisté. Bref, comment il a trouvé dans le retrait de sa promesse de prêter deux tableaux à Kepler un bon moyen de me faire mal.

« Connais-toi... ».

2) J'ai donc envoyé à Paris les dix-sept derniers tableaux de Beks, après qu'à la suite de la violente dispute qui nous a opposés le second jour après mon arrivée, il a retiré pour lui-même les cinq meilleurs du lot.

Tout s'est bien passé : la construction des caisses, de même que leur adaptation (car ce que l'entreprise Hartwig est capable de construire est d'une qualité si médiocre qu'il faut ensuite un ou deux jours pour adapter les caisses à la dimension exacte des tableaux). Cette fois-ci, je me suis fait remplacer pour ce travail par un jeune homme dont j'ai fait la connaissance l'an dernier, alors qu'il expédiait à l'aéroport des objets du même genre pour le compte d'une entreprise. Il a très bien exécuté sa tâche et je suis content de lui. Mais je ne serai tranquille que lorsque je réceptionnerai le tout à Paris.

3) Il se dessine l'espoir d'organiser une exposition à Moscou. J'en ai parlé à Mme Mlynczyk-Marszalek, vice-ministre de la Culture. Depuis qu'elle a été directrice de l'Institut polonais à Paris, nous nous sommes liés d'amitié et je sais qu'elle m'aidera autant qu'elle le pourra.

Le soir même, Beks m'a dit :

« Sais-tu où tu devrais organiser une exposition de mes tableaux ? »

« Où ça ? »

« Tu ne devineras pas ».

« A Moscou ? »

« Comment le sais-tu ? »

« J'en ai parlé ce matin à Mme Mlynczyk-Marszalek. C'est là que le monde entier regarde en ce moment. Ce n'était pas difficile d'y penser ».

« Mais alors, il faudrait que tu te dépêches. Car si l'expérience de Gorbatchev se poursuit et s'il y a une véritable libéralisation, demain vingt peintres russes de génie vont apparaître et adieu l'effet. Pour l'instant, ils sont comprimés, réduits au silence, mais il y a là depuis toujours des gens d'un immense talent. Il suffit qu'on les laisse s'exprimer. En plus, l'Europe occidentale a un complexe russe. Elle va les accepter immédiatement. Cette année et l'année prochaine sont les derniers moments pour un type comme moi de se montrer à Moscou pour être vu de loin ».

Alors, j'en ai parlé à Kepler. Nous avons décidé qu'en tant que directeur du Bureau d'organisation d'expositions, il ferait une demande officielle aux autorités polonaises et russes. Cela sera d'autant moins suspect que trois autres peintres polonais seront exposés à Moscou en 1987 : Szajna, Brzozowski (mort il y a trois jours à Rome) et Hasior. Et puis, le fait que cette exposition se fasse en collaboration avec l'Association pour la promotion de l'oeuvre de Beksinski que j'ai fondée avant mon départ de Paris lui enlèvera l'odeur suspecte d'une promotion animée par un obscur particulier. En revanche, le fait que je couvrirai les frais de transport et d'assurance, ainsi que je prêterai mes tableaux faciliteront peut-être l'acceptation du projet par le ministère. Car l'Etat polonais est au bord de la faillite et préférerait plutôt renoncer à une telle exposition que de déboursier pour elle un zloty.

1) « Je serais prêt à marcher dans la combine suivante, si tu veux. Tu me les paieras à l'avance, je souligne : tu me les paieras et, devant une commission, nous brûlerons tous mes mauvais tableaux. Si tu me laisses choisir ceux que je n'aime pas et si tu me les paies - aucun problème ! Sous ces deux conditions, on peut brûler à l'avenir tous mes mauvais tableaux ».

« Ah bon ? je réponds. Si Vermeer avait fait de même, « La vue de Delf » serait-elle encore là ? Tu plaisantes, non ? »

« Mais en fin de compte, qu'ai-je fait d'autres en quittant Sanok ? J'ai brûlé des dizaines de mes tableaux que je n'aimais plus. Tu en as des photos dans tes archives ».

« Au fond, me dis-je tout bas, pourquoi m'étonnerais-je ? N'ai-je pas l'intention de donner l'ordre qu'à ma mort on incinère avec mon corps ton meilleur tableau, « Katyn » ? »

2) Tout est envoyé. Les dix-sept tableaux ont été expédiés hier et nous avons établi un nouveau protocole de ses oeuvres que je détiens. J'ai décidé d'abrégé mon séjour en Pologne pour des raisons « personnelles », mais aussi parce que je n'ai plus rien à chercher ici. Comme toujours, je ressens un début de sentiment de sympathie pour Beks entre deux moments où je le hais. Mais il faut que tous les trois nous nous reposions un peu les uns des autres. Car madame Zosia commence aussi à manifester les premiers signes d'aversion à mon égard. J'ai perdu un allié.

« Pourquoi lui faites-vous signer tous ces papiers dans lesquels il est constamment question « du décès de ZB » et de ses héritiers ? Vous savez combien il a peur de la mort ! » me dit-elle.

Je crois qu'elle commence aussi à craindre pour les intérêts de Tomek qui, ainsi, sera lié par des engagements pris par son père. Et puis, elle me trouve envahissant et trop avide des tableaux de son mari qu'elle voudrait laisser à son fils.

C'est vrai que Beks a peur de la mort. Et moi qui, il y a un an encore, croyais que ses tableaux étaient un appel ardent à la libération qu'elle apporte...

« Si c'était possible, m'a-t-il dit il y a deux heures, je me ferais remplir d'hélium pour conserver mon cadavre pendant trois cents ans, jusqu'au moment où la mort n'existerait plus. Même si je devais me retrouver sans aucun élément de mon univers d'aujourd'hui et même si tous mes amis, ma femme et mes connaissances ne devaient être que des pierres tombales moisies, je le ferais ».

3) Bien que parsemées de confessions réciproques et d'amicaux reproches (exercice que nous ne manquons plus) et empruntes encore du souvenir de la violente dispute du second jour après mon arrivée, nos rencontres sont comme toujours amicales et agréables. Mais si de plus en plus j'admire la complexité de son esprit, de moins en moins j'espère un changement de fond.

« Si j'avais su, dit-il, que nos rapports devaient être fondés sur l'amitié, sur la reconnaissance et sur la solidarité, je n'aurais jamais conclu avec toi un contrat. Je t'ai pris pour un business man froid, avec qui je passais une convention régie par le seul jeu des intérêts. Et ça, ça me convenait parfaitement. Or, tu te fâches que je t'appelle « mon associé » ou que je te présente comme un « marchand » ».

« Ne t'en fais pas, je lui réponds. C'est terminé. Tu as réussi à vider toute mon envie d'amitié et de cordialité. Nous revoilà au point de départ et me revoilà « froid business man ». Mais méfie-toi car, désormais, je ne te ferai aucune concession et notamment ne comprendrai pas pourquoi je devrais accepter l'augmentation du prix de tes tableaux du simple fait de la chute du dollar. Mon « froid intérêt » ne me le dicte nullement ».

« Oui, mais tu n'as pas intérêt non plus à voir crever la poule aux oeufs d'or », répond-t-il.

« Où est pour l'instant l'or ? » je lui demande en riant, et nous revenons sur des terrains moins minés.

21 IV 1987 Varsovie

## MENACES

Je suis venu ce matin chez Beks pour l'emmener avec moi à l'exposition temporaire de la peinture contemporaine polonaise qui, pour deux mois, se tient au musée National de Varsovie. Quatre de ses tableaux y sont aussi présentés. Déjà l'an dernier, je l'ai sorti de cette manière pour lui faire voir la collection permanente du plus prestigieux musée polonais. Il affirmait ne l'avoir jamais vu auparavant.

L'actuelle exposition est excellente. J'y suis allé deux fois ces derniers jours, pour la voir et la revoir. Je ne me rendais pas compte auparavant qu'il y avait eu, durant les trente dernières années, autant de grands artistes en Pologne. Des artistes parfois bien plus forts et meilleurs techniciens que bon nombre de célébrités françaises, américaines ou espagnoles qui peuplent les musées du monde entier. Quel malheur qu'ils soient issus d'une nation qui n'a jamais compté politiquement et militairement !

En revanche, en emmenant aujourd'hui Beks au musée National, j'ai oublié de prendre en compte le goût de mes compatriotes pour les repos et les congés : puisque les fêtes de Pâques se sont terminées le lundi, le mardi a pris la place du lundi habituel et le musée a été fermé pour cause de repos hebdomadaire. Venus en taxi, nous avons dû rebrousser chemin.

Une fois de retour chez Beks, nous avons eu une dernière conversation avant mon départ pour Paris. Elle n'a pas échappé à la règle du genre : cordiale et toujours inquiète, souriante et même drôle, mais parsemée de menaces.

« Si je ne réplique pas, m'assure Beks, ne crois pas que c'est par manque d'arguments. Je me dis simplement : « ça pourrait l'enrager, ça pourrait provoquer un éclat ». Mais ce n'est pas parce que je ne te contredis pas que je n'ai pas sur toi des moyens de pression ».

« Fais comme moi : dénonce-moi devant l'Histoire ou devant quelqu'un. Souvent je ne t'envoie pas les lettres que je t'écris parce que dans certaines d'entre elles, je fais de toi des portraits au vitriol. Comme toutes mes dénonciations, je les garde pour moi. Non, non, pas pour que tu ne puisses pas les détruire... Pour qu'un jour, après ma mort, les autres puissent savoir ce que je pensais de toi ».

« J'y songe justement... Mais à qui pourrais-je les écrire ces lettres, moi ? Nyczek et Waniek sont à côté et il me suffit de décrocher le téléphone pour pouvoir leur parler. Sous quel prétexte pourrais-je leur écrire ? Alors, écrire à ma femme ? Ce serait plus ridicule encore ».

« Tu en fais déjà plus qu'il ne le faut dans les lettres que tu m'écris. Car moi, je ne les détruis pas ».



Il réfléchit un instant :

« Tu ne seras pas cru... Non, tu ne seras pas cru... ».

Je comprends tout de suite à quoi il fait allusion et ce qu'il veut dire : il prend de plus en plus au sérieux l'existence de mes « notes » qu'il n'a jamais lues, mais dont il sait qu'elles seront, un jour, l'une des principales sources d'informations sur lui.

« Tu as l'esprit d'un paranoïaque... » ajoute-t-il.

« Je me trouve plutôt une inclination à la schizophrénie. J'ai un dédoublement de personnalité prononcé, même s'il n'est pas pathologique. Entre ce que j'écris dans mes « notes » et ce que je fais en réalité, il y a de la place pour au moins deux personnes », je nuance sa pensée.

« Non, paranoïaque. Tu es excessif dans tes accusations. Si systématique dans tes reproches contre ceux qui t'ont fait mal... ».

« ...toi, par exemple... ».

« ... que tes lecteurs seront déjà lassés de te lire au bout de quelques pages. Quand quelque chose est excessif et systématique, on cesse de suivre ».

« Méfie-toi, je lui conseille. Ce que j'écris n'est pas aussi systématique que tu le penses : d'abord je ne me plains pas que des autres, mais aussi de moi-même. J'ai autant de sens critique à mon propre égard qu'à ton égard ou à celui des autres. Ensuite, après avoir raconté ce qu'il y a de vil en vous je prends souvent votre défense. J'ai même pondu une « note » que j'ai intitulé *Défense de Beks* où j'ai cherché à me mettre dans ta peau et à te trouver des excuses. Enfin, je ne suis pas systématique dans mes récriminations, dans la mesure où j'interromps souvent le récit que je fais de vous tous par des réminiscences et par des réflexions sur ma propre vie, par des descriptions d'événements divers ou par une spéculation sur la vie, la liberté et la mort. Tout cela enlève à mon propos ce caractère systématique que tu lui espères. Au contraire, cela le rend crédible. D'ailleurs, je ne mens jamais dans mes dénonciations. Je n'en rajoute pas non plus. Ma seule tricherie, et je l'admets, c'est de ne raconter qu'une seule partie des choses : la plus noire. A ton propos, par exemple, je décris rarement la chaleur de nos conversations, ton sens de l'humour ou ton éloquence. C'est vrai. Mais à part cela, je vous dépeins tous comme je me dépeins moi-même : plutôt repoussants. D'ailleurs j'ai une nature de procureur. J'ai raté ma vocation ».

Nous en rions prudemment.

« Je ne manque pas de moyens de pression sur toi, tu sais ? » reprend Beks avec un faux sourire.

« Tu penses à la menace de rupture de notre contrat ? »

« Non, même pas. Il suffirait que je cesse de peindre. Voilà ! Il suffirait qu'un jour je dise : j'arrête de peindre. Ou bien que je fasse des tableaux dont je

saurai que tu ne les aimeras pas. Là, notre contrat ne m'obligerait pas à te dédommager ».

« Je sais que c'est ton idée fixe : comment rompre sans payer. Hein ? Je t'en soufflerai une bien meilleure, je surenchéris. Tu as des moyens plus maniables que celui-là et plus redoutables. Parfois, les gens à qui je raconte tes « exploits » me demandent : « Et si, en représailles, tu lui prenais tous les tableaux que tu possèdes sans les payer ? » Sur quoi je leur réponds qu'il suffirait que tu t'en plaines publiquement et c'en serait terminé pour moi. Personne ne m'adresserait plus la parole. Je ne vendrais et n'exposerais plus un seul de tes tableaux. Personne ne viendrait ».

« Bien sûr ».

« Et si je les soldais, je poursuis, dans une vente aux enchères minable et qu'ensuite j'annonçais en Pologne que : « Beksinski n'a pas réussi à passer la barre de la peinture mondiale » ? Tu resterais à jamais un peintre local à la réputation incertaine ».

« J'avoue que j'y pense depuis un bon moment. C'est justement ce que je redoute ».

Nous en rions très fort.

« Si j'échouais à Paris, tu ne vendrais plus jamais tes tableaux en Pologne, ou bien ce serait très difficile », je complète mon propos.

« C'est pourquoi il faut que nous nous fassions des concessions, conclut Beks en revenant à sa vraie obsession. Depuis que nous avons signé notre convention le dollar a chuté de quarante pour cent... ».

« Nous en avons déjà parlé, je rétorque faussement pensif, et je t'ai dit qu'il n'a chuté que par rapport aux monnaies occidentales et par rapport au yen. Il n'a pas chuté par rapport au zloty. Au contraire, en Pologne, il ne cesse de grimper ».

« Tu oublies l'inflation dans ce pays. Le fait que le dollar vaille aujourd'hui nominalement neuf cent cinquante zlotys ne veut rien dire du tout. Après la dernière augmentation des prix en Pologne, il a terriblement baissé par rapport au zloty en valeur réelle. Et puis j'achète tout à « PKO » (magasins d'Etat où on achète en devises) en dollars. Je n'ai jamais échangé un seul billet vert contre des zlotys au marché noir. J'en serais incapable. Je vis du « PKO ». Et à « PKO », les prix en dollars grimpent. Tu as vu ce que coûte maintenant une Ford comme celle que j'ai ? »

« Allons, allons... » je le calme.

« Il faudra qu'on revalorise ce que tu me dois. Notre convention t'y oblige ».

« Elle t'oblige, toi aussi. Pourtant, quand le dollar montait vertigineusement et quand je t'ai demandé de baisser mon forfait tu ne voulais rien entendre.

« Tu me dois douze mille dollars quel qu'en soit pour toi le prix. Un point, c'est tout » - m'as-tu dit ».

« Oui, mais j'ai déjà payé mon erreur. Je l'ai payée chère et j'ai expié mon péché. Depuis un an, le dollar chute et je me tais, la mort dans l'âme et sans une nuit dormie de bout en bout. Je me dis : « Il a raison. Quand c'est lui qui me l'a demandé, j'ai refusé ». Mais ça devient catastrophique... ».

« Tu t'es réjoui avant-hier que j'accepte désormais le retour à la case départ, c'est-à-dire que nos relations redeviennent celles de deux « business men froids ». Non ? Tu t'es réjoui qu'il ne soit désormais plus question entre nous d'amitié, de reconnaissance ou de solidarité, toute chose dont tu t'avoues être incapable, mais d'un simple jeu d'intérêts... ».

« Oui, m'interrompt-il. Si j'avais su qu'il s'agirait d'autre chose que de cela je n'aurais jamais conclu un contrat avec toi... ».

« Alors je te répète ce que je t'ai dit il y a deux jours : il n'y a aucune raison pour qu'à mon tour je fasse jouer entre nous autre chose que mon « froid » intérêt. Or, il n'y a pour moi aucun intérêt à accepter une discussion sur une éventuelle augmentation du prix de tes tableaux ».

« Mais tu serais alors le premier perdant. Ils deviendraient mauvais si je les peignais sous stress ».

« En es-tu sûr ? Moi pas. Peut-être peins-tu mieux sous l'effet du stress ? Il faudrait voir ».

Je laisse passer son éclat de rire, et j'ajoute :

« On verra ».

« Quand ? », demande-t-il humblement.

« Quand le moment du paiement de cette année arrivera. A propos : je te paierai le double pour les paysages... ».

« Non ! Cà, non ! s'écrie-t-il, visiblement inquiet, ce serait me transformer en prostituée ».

« Explique-moi un peu, je prends un air plaisant. Tu as quand même fait une concession de ce genre ces derniers temps : à ta famille en Allemagne. Ces ruines au-dessus des fleurs rouges, tableau que nous trouvons tous deux facile et décoratif, tu l'as peint en pensant à eux, n'est-ce pas ? Tu avais une dette à leur égard et tu savais que dès lors qu'il y aurait un paysage parmi les tableaux proposés, ils le choisiraient à coup sûr en paiement. Alors ? »

« On peut faire une concession. On peut en faire deux. Mais si je devais en faire plus - autant cesser de peindre. Les paysages ne m'inspirent plus. C'est pour moi un sujet mort. C'est comme si je donnais naissance à des enfants mort-nés. Je peux en faire avec du métier autant que je veux, mais il leur manquera quelque chose : l'âme. Peut-être qu'un jour une idée me viendra et pour LA réaliser, je ferai un paysage. Mais le peindre juste avec du métier... Tu

serais en mesure de satisfaire les désirs sexuels d'une dame de soixante-dix ans seulement parce qu'elle te paierait double ? »

« Toi, apparemment pas. Mais dis-moi un peu, si tu ne le peux pas (car tu ne le peux pas, n'est-ce pas ?), c'est parce que ça te répugnerait moralement ou parce que tu ne banderais pas ? »

« Je ne banderais pas. Je suis complètement incapable de peindre un tableau sur commande ».

« N'est-ce pas par fidélité à un principe ? Ou juste parce que tu ne banderais pas ? »

« Non, je ne peux pas peindre de tableaux sur commande ».

« Tu l'as pourtant fait pour Banach ? Tu as fait le portrait de sa femme décédée d'après une photo qu'il t'as envoyée ».

« Mais c'était atroce. Et il en est sorti un visage de cadavre. Banach lui-même l'a jeté à la poubelle ».

Madame Zosia m'apporte du thé.

« Si nos rapports, je reprends après une pause, ne doivent plus être qu'un simple jeu d'intérêts, je te rappelle que le « marchand » que je redeviens ainsi sera comme les autres marchands. Or, les marchands, je t'assure, se moquent éperdument des états d'âme des pauvres artistes. Je connais un peintre qui ne sait même pas quand son marchand acceptera de le recevoir. Et ce marchand ne se gêne pas non plus pour lui dire ce qu'il doit peindre et comment ».

« Pitié, éclate à nouveau Beks. Je ne le ferai pas. Autant mourir tout de suite ».

Nous en rions à gorge déployée et passons à la cuisine pour manger. Une heure après, je leur fais mes adieux et m'en vais au soulagement réciproque.

24 IV 1987 Deauville

## CHEMIN

Le plus court chemin pour Varsovie passe par la place de la Concorde, et celui de ma réussite personnelle par la renommée de Beks.

Sous ces phrases sibyllines se cachent deux vérités simples :

– je constate qu'à la suite du siège que je tiens des galeries, ministères et journaux à Paris, le succès de Beks grandit... en Pologne. Mon séjour à Varsovie vient de me le confirmer. Autant en France rien d'important ne se passe, et Beks reste ignoré dans l'univers des décideurs, autant le milieu varsovien bouillonne. Les échos de la capitale du monde s'y répandent largement et le complexe polonais d'infériorité aidant, la moindre réussite à Paris prend la dimension d'une percée. Tout le monde la commente et en exagère les dimensions.

Certes, on épilogue surtout sur l'argent :

« Ce voleur de Dmochowski, dit-on, a réussi un coup. Il a gagné des millions sur les tableaux de Beksinski ».

Mais le fait est là : en Pologne, le mythe est en train de naître.

– et puis, dis-je, la réussite de mon écriture passe par celle de la peinture de Beks. Quoique j'écrive, cela ne surmontera même pas l'obstacle de l'édition si ma signature n'évoque qu'un obscur avocaillon. Toutefois, narrer l'ascension d'un génie donnerait aux confidences du chroniqueur la dimension d'une oeuvre. Même sa vie pourrait du coup devenir intéressante, car la connaître serait pour les passionnés de Beks une façon indirecte d'approcher leur idole.

Persévérer ...

30 V 1987

## RATS

Les êtres jeunes et les esprits naïfs admirent les hommes exceptionnels. Comme eux, ils voudraient être beaux, nobles et puissants. L'imagerie populaire et les contes pour enfants sont ainsi remplis de lions, d'aigles et de cygnes.

Puis l'expérience fait découvrir la supercherie : à l'approche des sirènes, on découvre les rats.

D'aucuns se disent déçus et se plaignent des désillusions de la vie.

Pour ma part, je trouve un plaisir intense dans l'observation de ces animaux complexes, agressifs et pleins de méfiance.

Non stimulés, les rats dorment. Mais réveillés par la peur, par la faim ou par la haine, ils manifestent une intelligence perverse et mystérieuse.

Placés dans un labyrinthe et piqués douloureusement, ils s'affolent à la recherche d'une issue. Leurs stratagèmes sont alors pour moi une inépuisable source de réflexions.

Ils ont une remarquable capacité d'espoir : mis dans un aquarium rempli d'eau, ils se noient au bout de neuf minutes. Mais si au cours de la noyade, on les sort trente secondes pour les laisser sur une petite planche, puis, immédiatement après, on les rejette à l'eau, dans l'espoir d'être à nouveau repêchés, ils vont nager seize heures encore avant d'aller par le fond.

Je n'aime pas les chiens et les dauphins. Serviles et confiants, ils m'ennuient. En revanche, je peux à longueur de journées observer les contorsions d'un Beks. Son insondable vie intérieure, remplie de lucidité, de cupidité et de craintes est un univers fascinant.

30 V 1987

## PETIT PIOTR

En mettant de l'ordre dans mes papiers, j'ai retrouvé par hasard une lettre que j'avais adressée à mon Père alors que j'avais huit ou neuf ans. Elle est écrite en polonais et intraduisible. C'est dommage, car le lecteur de ces « notes », sûrement lassé par leur pessimisme monotone, trouverait un instant de répit : cette lettre est tordante.

Je la cite telle quelle. Ceux qui connaissent ma langue maternelle pourront savourer la voracité du petit Piotr, pour une fois amusante et inoffensive.

Je laisse volontairement toutes les fautes d'orthographe que j'avais commises en l'écrivant :

*« dnia 25 maja 51r.*

*Do Tatusia od Piotrusia*

*Kochany Tatusiu, ciekaw zem bardzo czy sie opaliles i ciekaw zem bardzo czy jest u ciebie ladna pogoda czy tesz brzydka. Bo u nas przez caly czas byla brzydka. Tylko dzisiaj bylo jakos znosnie, bo przez caly ten czas odkad tys wyjechal byla plucha i przytym grad i to dosyc duzy ale jedno szczescie ze bardzo krotko.*

*I wiesz bylismy na Helenowku, wybralismy najladniejszy dzien. I bylismy u cioci stasi wiesz ale Antek i Mika oszukali mnie bo posluchaj. Ciocia dala nam ciastka. A Antek i Mika muwia do mnie Piotrek mysmy wzeli po dwa ciastka a oczywiscie oni zjedli trzy i ty zjec dwa ciastka ja nic o tym nie wiedzialem ze oni zjedli po trzy ciastka wiec zjadlem te dwa ciastka i mam chetke te moje ciastko zjesc bo zostalo bo kazdy mial zjesc po trzy ciastka. a Antek muwi mi nie jedz tego ciastka bo jak zjesz to ciocia bedzie myslala ze nam mamusia nic nie daje jesc. A jak niezjesz to ciocia nie bedzie tak myslala a ja glupi ich usluhalem i ledwo wyszlem z pokoju oni zucili sie na te ciastko jak dzicy i zjedli je ale nie cale bo ja uslyszalem to im troche wyrwalem Ale to prawie nic, raz na zab.*

*Przyjec jak najpredzej caluje cie Piotrus ».*

16 VI 1987  
CONTRAT

Souvent dans ces « notes », je fais allusion au contrat qui me lie à Beks et que nous avons conclu au début de notre collaboration. Je considère que Beks, malgré la parole donnée, cherche à esquiver l'application de ces dispositions. Je ne me fais pas non plus d'illusions sur la survie du contrat lui-même. Beks le rompra un jour. Il le fera au moment où il deviendra clair que je n'ai pas réussi à le lancer en Occident. Mais il le fera aussi au moment où son renom en Pologne grandira grâce à mes efforts en France. Il pourra alors vendre ses tableaux à Varsovie à des prix supérieurs à ceux auxquels il me les vend aujourd'hui.

La seule question que je me pose est de savoir s'il me paiera alors mon dédommagement sous forme de cinquante tableaux et quels seront ces tableaux ? Probablement les moins réussis, c'est-à-dire ceux qu'il ne pourra pas écouler en Pologne, même à prix réduit. Certes, une disposition de notre contrat m'autorise à en faire le choix parmi tous les tableaux qui se trouveront chez lui. Mais il ne me laissera probablement aucun choix.

La troisième question que je me pose est de savoir s'il me laissera à l'avenir la faculté d'acheter pour un prix fixe de huit mille quatre cents francs pièce (qui correspondent à mille dollars au moment où nous avons conclu notre contrat) cinq tableaux par an librement choisis par moi ?

S'il ne respecte pas sa parole, comment s'y prendra-t-il ? Quelles esquives cherchera-t-il ? Comment s'efforcera-t-il de biaiser ? Me dira-t-il calmement, en me regardant droit dans les yeux : « Je ne te donnerai rien. Point ». ? Ou bien, après une nuit de calcul mental sur ce qui serait pour lui le plus avantageux, m'écrira-t-il comme d'habitude des lettres interminables, pleines de parenthèses et de digressions où, avec application, il s'efforcera de me prouver qu'il ne me doit rien ? C'est un homme peureux et il cherchera probablement à couvrir son refus d'une apparence de rationalité. Mais qui sait ? Puisqu'il n'aura plus d'espoir de profits ultérieurs, peut-être me dira-t-il carrément dans une seule phrase : « Je ne te donne aucun dédommagement ». Ou bien : « Je te donne cinquante tableaux, mais je ne te permettrai pas de choisir ». Ou bien enfin : « Je ne te vendrai pas cinq tableaux par an au prix fixe de huit mille quatre cents francs pièce. Terminé ».

Pour que tu puisses donc, Ami, te faire une opinion sur nos querelles, dans lesquelles invariablement je cherche à forcer Beks à respecter les dispositions de notre contrat, et lui à leur échapper ; pour que tu puisses aussi, au moment de la probable rupture, apprécier les responsabilités respectives ; pour que tu



puisses enfin juger qui a « roulé » qui, j'ai décidé de citer notre contrat *in extenso*.

Ce contrat a été négocié pendant presque une semaine, à raison de plusieurs heures par jour. Puis Beks l'a écrit à la machine sous ma dictée. Nous l'avons signé et, solennellement, nous nous sommes serrés la main. Par la suite, le contrat a subi quelques modifications qui ont été ensuite retirées. Le seul changement qui demeure à la date d'aujourd'hui, et qui soit important, est celui qui prévoit qu'en cas de rupture, Beks me dédommagera non pas avec vingt-cinq mais avec cinquante tableaux.

## « CONTRAT

Première partie : dispositions communes

### A. Objet du contrat

1. Il existe entre Zdzislaw Beksinski et Piotr Dmochowski (désignés ci-dessous par les initiales ZB et PD) un contrat portant sur le droit exclusif de vente par PD de tous les tableaux à créer par ZB (sauf les tableaux prévus au point 37). Le contrat s'appliquera *mutatis mutandis* aux oeuvres exécutées dans d'autres techniques (dessins, sculptures, gravures, films, etc.) si ZB décide d'en créer.

2. Le présent contrat porte aussi sur le droit exclusif de PD de conclure, en dehors de la Pologne et des Démocraties Populaires, à des conditions définies par PD, toute convention et transaction concernant toute publication en rapport avec l'oeuvre de ZB et en rapport avec sa personne (télévision, films, livres, expositions, etc.). Ce droit ne peut être accordé par ZB à aucune autre personne et ne peut être mis en oeuvre par ZB lui-même. Ce droit est accordé à PD pour une période de trente ans et ne peut être révoqué par ZB sans l'accord de PD, auquel cas le pouvoir établi à cette fin sera détruit. La révocation de ce droit ou son exercice par ZB lui-même entraînera à la charge de ZB le devoir de dédommager PD par vingt-cinq tableaux librement choisis par PD parmi absolument tous les tableaux créés par ZB qui se trouvent en sa possession ou en possession de PD. Ainsi, les limitations qui résultent du point 37 ne seront pas appliquées.

### B. Application dans le temps

3. Le contrat prend effet au moment de sa signature, étant toutefois entendu que :

a. Jusqu'au 1er janvier sera instaurée une période transitoire pendant laquelle les parties ne pourront plus se retirer du contrat mais leurs obligations respectives ne seront pas encore complètes.

b. Pendant la période transitoire, ZB pourra satisfaire à ses obligations à l'égard des tiers (cadeaux des tableaux, vente des tableaux qui se trouvent déjà dans des galeries, etc.).

c. Pendant la période transitoire, PD ne sera tenu de garantir à ZB aucun revenu au-dessus des quatre mille dollars payés déjà pour les quatre tableaux que PD a acheté en 1984.

4. Le contrat est conclu pour une période de trente ans. Sa rupture unilatérale n'est possible qu'en cas de force majeure c'est-à-dire d'un événement imprévisible, indépendant de la volonté des parties et créant une impossibilité absolue d'exécution des obligations.

#### C. Solution des conflits

5. En cas d'autres difficultés, les parties sont tenues de trouver une solution amiable. En cas de difficultés que les parties n'arriveront pas à résoudre à l'amiable, ces difficultés seront résolues par trois arbitres. Chaque partie en nommera un et ceux-là nommeront le troisième.

#### D. Rupture du contrat

7. En cas de rupture unilatérale du contrat avant la période de trente ans par PD, celui-ci perdra tous ses investissements et rendra à ZB tous les tableaux qui se trouveront à ce moment-là chez lui en dépôt. En cas de rupture unilatérale par ZB sera appliqué le point 2 ci-dessus.

#### E. Bénéfices, risques et paiements

8.

a. Le partage des gains supérieurs au forfait de douze mille dollars sera fait à raison de cinquante pour cent pour chacune des parties. De la même manière, seront partagés les bénéfices dégagés en dehors de la Pologne et des Démocraties Populaires par la vente des livres, par les expositions et par absolument toutes les publications consacrées à ZB et à sa création.

b. Au cas où PD déciderait de devenir lui-même éditeur des publications, leur distributeur ou l'organisateur des expositions concernant ZB et son oeuvre, le partage des gains se fera selon les principes régissant en France les rapports entre l'éditeur, le distributeur ou l'organisateur et l'artiste peintre.

9. Le paiement du forfait de douze mille dollars aura lieu une fois l'an en mains propres de ZB. Le paiement des autres revenus de ZB aura lieu en monnaie convertible que définiront chaque fois les parties, étant toutefois entendu que cela ne pourra pas entraîner pour PD de frais supplémentaires et ne le mettra pas en conflit avec la loi. Le cours du dollar est établi à huit francs quarante (valeur moyenne à la vente par les banques en février 1984). Si la valeur du dollar à l'égard du franc varie de plus de dix pour cent dans un sens ou dans un autre, sur demande de l'une des parties, les parties devront trouver une solution amiable. En cas d'autres perturbations monétaires, les parties

devront trouver une solution amiable avant que PD ne prenne la décision de vendre les tableaux qui se trouvent chez lui en dépôt. Indépendamment des variations de la valeur du dollar par rapport au franc, PD s'engage, dans le cadre du forfait de douze mille dollars garanti à ZB, de revaloriser annuellement cette somme par le taux d'inflation du dollar.

11. Le gain le plus bas de ZB provenant de la vente d'un tableau est établi - dans le cadre du forfait - à la somme de mille dollars et - en dehors du forfait - à l'équivalent de cette somme en franc ou en une autre monnaie choisie par les parties.

#### F. Impôts

12. Les impôts concernant la vente des tableaux appartenant à PD sont payés par PD. Les impôts concernant le forfait garanti de douze mille dollars dû à ZB seront aussi payés par PD. Les impôts sur les gains communs réussis au-dessus de la somme de douze mille dollars seront partagés par moitié entre les parties.

13. PD garantira à ZB l'anonymat fiscal devant les autorités polonaises.

14. La déclaration d'impôt sur les revenus de PD provenant de la vente des tableaux sera séparée par lui de la déclaration de ses revenus provenant des autres sources.

15. Au cas où la pression fiscale deviendrait insupportable pour l'une des parties, les parties devront trouver une solution amiable.

16. Les droits de douanes frappant la sortie de Pologne et l'entrée en France des tableaux appartenant à PD seront acquittés par PD lui-même. PD paiera aussi les droits d'entrée et de sortie frappant les tableaux dont la vente a pour objectif de garantir à ZB son forfait de douze mille dollars. Les droits de douanes frappant la sortie de Pologne et l'entrée en France, ou dans les autres pays des tableaux destinés à la vente au-delà du forfait seront partagés par les parties par moitié. Il est toutefois entendu que la somme nette provenant de la vente d'un tableau au-delà du forfait ne pourra pas être inférieure à l'équivalent en francs, ou en une autre monnaie convertible, de mille dollars. Les mêmes dispositions seront applicables aux frais de l'assurance des tableaux transportés. Au cas où le poids des frais douaniers ou de l'assurance deviendraient insupportables pour l'une des parties, les parties devront trouver une solution amiable.

#### G. Livraison des tableaux

17. La livraison des tableaux en France aura lieu plusieurs fois par an, après l'accord des parties sur les dates.

18. En cas de changement de la réglementation concernant la douane, les assurances ou les impôts en Pologne ou en France, mettant l'une des parties dans une situation insupportable, les parties seront tenues de rechercher une

solution amiable. Au cas où elles ne l'auraient pas trouvée, la disposition du point 5 pourra être appliquée sur demande de l'une des parties. Au cas où la situation deviendrait insoluble, le contrat pourra, sur demande des arbitres, être suspendu jusqu'au moment où l'obstacle juridique disparaîtra. Après quoi, le contrat sera remis en vigueur sans modification de ses conditions. Pendant la suspension du contrat les parties seront dégagées de leurs obligations réciproques. La suspension du contrat n'aura pas d'incidence sur le droit permanent de PD d'acheter les tableaux pour lui-même conformément au point 30.

#### I. Les invendus

19. Les tableaux destinés à la vente qui se trouvent en possession de PD ne peuvent rester en dépôt plus de trois ans à partir du moment où ils ont été importés en France ou dans un autre pays. Après l'écoulement de ce délai, les parties se consulteront s'il convient de retirer les tableaux de la vente ou bien d'en diminuer le prix.

#### J. Emigration de ZB ou de PD

20. L'éventuel départ de ZB de Pologne n'aura pas d'incidence sur l'application des dispositions du présent contrat. Le départ de PD pour un autre pays que la France ne modifiera pas non plus le contrat.

### Deuxième partie : les obligations et les droits de PD

#### A. Les obligations de PD

21. PD s'engage à faire faire systématiquement par son photographe des ektachromes des tableaux peints par ZB ainsi que des tableaux qui se trouvent en possession de tierces personnes et des Musées.

22. PD s'engage à exporter les tableaux nouvellement peints deux ou trois fois par an. Il lui appartient de construire les caisses, d'obtenir le permis d'exporter, d'effectuer le transport et de payer l'assurance. Pour ce qui est de l'assurance, voir le point 16.

23. PD s'engage à faire la publicité de ZB à l'étranger et plus particulièrement à :

a. exposer les tableaux dans une galerie à Paris ou dans d'autres endroits à Paris ou en dehors de Paris.

b. éditer les plaquettes, les affiches, les cartes postales, etc. reproduisant les tableaux de ZB.

c. populariser le nom et la création de ZB dans les médias.

d. PD s'efforcera d'éditer un album des oeuvres de ZB.

e. Toutes les obligations ci-dessus spécifiées de PD seront exécutées à ses frais ou bien en collaboration avec les personnes ou les institutions qu'il aura choisies lui-même.

24. Si cette opération peut incontestablement apporter des bénéfices aux deux parties, PD s'engage à mettre certains tableaux en vente publique et éventuellement à couvrir les frais de leur retrait (cinq pour cent) au cas ils ne se vendraient pas.

25. A commencer du 1er janvier 1985, PD sera tenu de garantir à ZB un revenu annuel (appelé « forfait ») d'un montant minimum de douze mille dollars net. Cette obligation sera soumise à la condition que ZB lui livre au moins douze tableaux indiqués par PD dans l'année de référence. Si ZB livre un nombre inférieur de tableaux que douze son forfait dans l'année de référence sera diminué de mille dollars par tableau non livré.

26. Si PD ne réussit pas dans l'année de référence à vendre au moins douze tableaux et de cette sorte gagner la somme de douze mille dollars pour garantir à ZB le forfait, PD s'engage à acheter lui-même la quantité correspondante des tableaux au prix de mille dollars pièce de telle sorte que le revenu annuel minimum de ZB soit égal à douze mille dollars. PD indiquera les tableaux qu'il achète au moment de leur achat. Ultérieurement, PD pourra disposer de ces tableaux à sa guise. PD est autorisé à tenter de convaincre ZB de lui vendre dans le cadre du point 30 les tableaux choisis par ZB dans le cadre du point 37. Dans une telle hypothèse, ZB pourra exiger de PD de ne pas les vendre à l'avenir sans l'accord de ZB.

27. PD tiendra une comptabilité exacte des tableaux retenus, vendus, qui se trouvent chez lui en dépôt, qui se trouvent chez ZB ou, enfin, qui se trouvent chez des tierces personnes.

28. PD assume la responsabilité d'éventuels graves dommages causés aux tableaux lors du transport. Il remboursera à ZB la somme correspondant à ce moment-là au prix des tableaux ayant les mêmes dimensions (selon le prix du dernier tableau vendu) ou bien perdra le droit d'acquérir la quantité correspondante des tableaux qu'il peut acquérir en vertu du point 30. Il paiera en même temps à ZB la somme de mille dollars par tableau abîmé.

29. Après chaque nouvelle livraison de tableaux, PD fera une déclaration selon laquelle, au cas où il meurt, ces tableaux devront être vendus par son épouse et, défalcation faite des tableaux revenant à PD, en vertu du point 30, les bénéfices devront être partagés selon les dispositions du présent contrat. Au cas où les tableaux ne seraient pas vendus par l'épouse de PD ou par ses autres héritiers pendant trois ans (exception faite des tableaux qui seront retenus conformément au point 30) ils devront être restitués à ZB. La déclaration dont il est question ci-dessus sera déposée chez Me Jean-Jacques Delpoïo, 253 av. Daumesnil, Paris XII, qui détient les dispositions testamentaires de PD.

B. Les droits de PD

30. Après le choix fait par ZB, dans le cadre du point 37, PD a un droit permanent d'acquérir, selon son propre choix, au moins trois tableaux par an, mais pas plus que vingt-cinq pour cent de la production annuelle, au prix constant en francs équivalant à mille dollars. En plus, PD aura droit de préemption sur d'autres tableaux que ceux qui sont prévus dans le point 37, pour un prix qui sera déterminé en fonction du prix du dernier tableau vendu de mêmes dimensions. Les droits prévus dans le présent point sont permanents et ne dépendent pas du sort des autres dispositions du présent contrat, de sa rupture ou de sa suspension.

31. Tous les ans, après avoir reçu les ektachromes des tableaux nouvellement créés, PD aura droit de refuser d'accepter certains tableaux. Dans ce cas, ZB pourra en disposer librement.

32. PD a un droit exclusif de conclure, en dehors de la Pologne et des pays européens de démocratie populaire, absolument tous les contrats concernant ZB et sa création (télévision, films, livres, expositions, etc.) à des conditions définies par PD. Les dépenses afférentes seront supportées par PD, à moins que la rupture de ces contrats soit provoquée par ZB, auquel cas la responsabilité lui en incombera. Les bénéfices seront partagés par moitié. Au cas où PD déciderait de devenir lui-même l'éditeur, le distributeur ou l'organisateur des publications, des spectacles et des expositions concernant ZB et son oeuvre, le partage des bénéfices se fera conformément aux principes qui régissent en France les rapports entre l'éditeur, le distributeur ou l'organisateur et l'artiste peintre. Les bénéfices ainsi produits diminueront d'autant le forfait de douze mille dollars que PD doit à ZB.

### Troisième partie : les obligations et les droits de ZB

#### A. Les obligations de ZB

33. ZB se procurera à ses frais les matériaux qui lui sont nécessaires pour peindre.

34. ZB encadrera les nouveaux tableaux d'une simple baguette, après avoir permis au photographe de PD d'en faire des ektachromes.

35. ZB confirmera par écrit, dont la copie sera détenue par PD, qu'en cas de sa mort, les tableaux qui se trouveront en dépôt chez PD et n'auront pas encore été vendus, ainsi que les tableaux qui auront été peints depuis le dernier envoi à PD et se trouveront en possession des héritiers de ZB devront être vendus par PD et les bénéfices partagés entre PD et les héritiers de ZB, selon les principes du présent contrat. Les droits de PD qui résultent du point 30 seront respectés. La présente disposition ne concerne pas les tableaux qui reviennent à ZB au titre du point 37.

36. ZB mettra systématiquement à la disposition de PD tous les tableaux dernièrement peints, à l'exception de ceux qui sont prévus par la disposition du point 37.

B. Les droits de ZB

37. ZB a droit de retenir pour lui-même vingt-cinq pour cent de sa production annuelle en choisissant librement les tableaux qu'il compte retenir. Il en aura l'entière disposition. En cas de la décision de ZB ou de ses héritiers de vendre ces tableaux, PD disposera du droit de préemption.

38. En dehors des tableaux retenus par ZB en vertu du point 37, ZB aura droit, pendant les premières années de l'application du contrat, de posséder chez lui en stock sept autres tableaux pour décorer ses murs. Au fur et à mesure des nouvelles créations, ces tableaux seront remis à PD.

Fait à Varsovie en deux exemplaires, chacun faisant foi, le 23 février 1984. Le présent contrat est placé sous l'empire du droit français.

Lu personnellement et approuvé : Zdzislaw BEKSINSKI (signature lisible et signature illisible)

Lu personnellement et approuvé : Piotr DMOCHOWSKI (signature lisible et signature illisible) ».

Comme je l'ai dit dans l'introduction à cette « note », le contrat a connu un certain nombre d'avenants qui ont été toutefois progressivement retirés. Il ne reste que l'avenant du 24 juillet 1986 qui prévoit qu'en cas de rupture du contrat par Beks, il me devra non pas vingt-cinq mais cinquante tableaux. Cet avenant prévoit aussi que Beks pourra retenir pour lui vingt-cinq pour cent de sa production annuelle « mais pas plus de cinq tableaux ».

Je suis aujourd'hui tombé sur une note du 20 mai 1986, consacrée aux journalistes. Une petite note qui se voulait sarcastique et mordante. A la relire, elle est trop molle et ne me satisfait plus. J'ai une telle aversion pour la presse démocratique-libérale qu'il me faut dresser contre elle un véritable acte d'accusation. Un réquisitoire en bonne et due forme, comme je les aime tant. Je ne me contenterai pas de moins. Alors voilà ce que je peux dire de plus blessant de ceux que je jalouse et que je n'aime pas :

Quand je suis venu dans ce pays, j'avais vingt-deux ans. J'apportais avec moi une foi inébranlable dans les vertus du socialisme marxiste et je jurais sa supériorité sur le régime « bourgeois, décadent ». C'était mon passe-temps favori. Les gens simples que je fréquentais en ce temps de misère me donnaient parfois raison :

« C'est une belle idée de justice et de communauté, disaient-ils. Mais, en pratique, elle mène à l'absence de liberté ».

Et ils ajoutaient triomphalement :

« Ici, au moins, vous pouvez parler librement ».

La propagande communiste, dont j'étais le produit, ne m'a pas enseigné comment, sur ce terrain, combattre « l'ennemi de classe », ni comment ramener au bercail les brebis égarées. Je leur rappelais donc qu'ici aussi il serait risqué de crier dans la rue :

« A bas de Gaulle ! »

J'expliquais avec véhémence que « ce n'est que passager et quand l'ennemi sera battu, la liberté reviendra au pays des Soviets ». C'était faible. C'était fade. Je n'arrivais pas à « déboulonner » l'argument dont l'évidence crevait les yeux : « Ici, au moins, chacun peut parler librement ».

Vingt-deux ans ont passé. J'ai d'abord abandonné les idéaux marxistes. Oui, tard mais complètement. Puis je suis devenu un adepte passionné de « la liberté et de la démocratie ». Une formule qui sonnait bien. A la fin, j'ai quitté tout cela et ne crois plus aujourd'hui à grand-chose. J'ai, en revanche, compris un peu les mécanismes de la liberté dans ce régime, ses astuces, ses tricheries et ses profiteurs. Ce que la propagande communiste n'a pas su m'apprendre sur la liberté d'expression en Occident, la vie me l'a appris.

Il est imprudent de nier en bloc les évidences. Elles se vengeront tôt ou tard. Non, je ne dirai donc pas :

« Jamais il n'y a eu ici de liberté d'expression ».



Mais je décomposerai cette liberté en pièces détachées et regarderai de près ses rouages. Un à un :

A) Tout va mal ?

Non.

a) Qui peut, tout d'abord, craindre sérieusement de parler ici librement en privé ? Qui peut, de bonne foi, soutenir qu'il sera mouchardé s'il dit pis que pendre du gouvernement lors d'un dîner aux chandelles ? Soyons rassurés : s'il baisse un peu la voix, il ne lui sera pas tenu rigueur même d'affirmer :

« Je hais les Arabes et les Juifs ».

Il n'y a pas, comme dans les dictatures, de grandes oreilles qui écouteront en silence des confidences faites en privé. La police ne truffe pas de micros l'appartement de monsieur-tout-le-monde et vous ne risquez pas d'être envoyé à la chasse à l'ours blanc pour avoir dit en privé : « Crevez, canailles ! » Le pouvoir ne censure pas les conversations entre amis.

C'est énorme. C'est essentiel : ne pas avoir peur. Pouvoir dire en privé, sans aller grossir les rangs des fantômes, ce que la salive vous amène à la langue. Je me souviens bien des regards nerveux de mes interlocuteurs moscovites quand je leur posais, en 1963, des questions indiscreètes sur les affaires de l'Etat. Ils se taisaient ou baissaient la voix :

« Faites attention, disaient-ils, moites d'angoisse, on pourrait nous entendre ».

Alors, pas de liberté de parole dans ce régime de démocratie libérale ?

b) Le pouvoir d'ici ne réprime pas, non plus, les propos publics de ceux qui veulent se faire entendre des foules.

D'abord, il les laisse s'organiser. Vingt journaux d'opinion que vous pouvez trouver tous les jours dans chaque kiosque vous en apportent la preuve. Dix stations de radio, qui ne sont pas toujours tendres pour les ministres et plusieurs chaînes de télévision aussi. Si un courant politique, culturel ou social possède les moyens de ses ambitions, il peut s'offrir un média. A ses risques et périls, bien sûr, et sans l'aide de l'Etat. Sans devoir pour autant colporter la pelure ni risquer d'aller pour cela au goulag.

« Si tu es seul et pauvre : ta gueule. Mais si vous êtes nombreux, Messieurs, et, surtout, si vous avez de l'argent, beaucoup d'argent, libres à vous de vous bâtir votre propre tribune ».

C'est encore énorme. C'est encore essentiel.

Alors, toujours pas de liberté d'expression dans ce régime de démocratie libérale ?

c) Enfin, reconnaissons-le, le pouvoir n'a pas ici la main très lourde pour réprimer les propos rageurs de ses adversaires.

La censure n'est pas préalable. La responsabilité s'exerce a posteriori. Elle est pénale et protégée par les règles de la procédure. Enfin, elle ne frappe que les cas graves. Un étudiant en troisième année de droit vous récitera tout ceci par coeur et en détails, car un cours sur les libertés publiques lui a appris les bienfaits de ce régime. Si je n'avais pas obtenu dans cette matière la note de dix sur dix à mon examen de fin d'année, en 1967, vingt ans de cela, j'aurais peut-être aujourd'hui moins de rancune et de ressentiment à l'égard du professeur Rivero qui me l'enseignait en ce temps-là.

Mais rancune ou pas rancune, c'est crucial de ne pas être soumis à la censure préalable. Je me souviens bien des « journaux d'opinion » en Pologne, identiques les uns aux autres, et des articles coupés à tout bout de champ par une censure administrative, préalable et paranoïaque. J'ai encore trop frais ces souvenirs dans ma tête pour ne pas apprécier la lecture d'un propos dont on n'a pas enlevé préalablement la moitié à coup de ciseaux et pour lequel l'auteur ne sera pas bâillonné le lendemain.

Alors, qu'en est-il à la fin de cette liberté d'expression dans le régime de démocratie libérale ?

B) Au lieu de répondre directement à cette question, je vous invite à faire un exercice : écrivez un article.

a) Ecrivez-le et soignez-le bien. Mettez-y votre passion et votre talent. Faites-le court, clair et construit. Envoyez-le à tous les journaux d'opinion de votre connaissance. Attendez.

Trois semaines après, l'article vous reviendra comme un boomerang. On vous le retournera poliment. Quand on est poli. Ou bien on ne vous le retournera même pas. C'est le plus fréquent.

Refaites la même expérience avec un autre sujet. Envoyez. Attendez. Attrapez l'article au vol quand, en faisant le chemin de retour, il passera par votre boîte aux lettres.

Refaites la tentative quatre fois. Revenez à la raison. Abandonnez.

C'est du moins ce que j'ai dû faire. Je l'ai déjà raconté en long et en large dans ces « notes », tellement je suis sorti meurtri et couvert de bleus de cette

expérience. Je suis passé par un calvaire d'humiliations et de refus qui m'ont laissé des traces pour la vie.

J'ai voulu crier ma vérité sur mon pays d'origine dans des moments dramatiques de son histoire. C'était du temps où la presse française mentait de façon variée mais unanime sur ce qui se passait à Varsovie sous « l'état de siège ». Devant le front uni d'une information partisane de la propagande libérale (y compris les communistes qui mentaient à leur manière), j'ai voulu apporter mon contredit. J'ai écrit des articles courts, soignés dans la forme et modérés dans le ton.

Aucun journal ni aucune revue n'en a accusé réception. Madame Boussouglou du Monde, à qui je me suis adressé en dernier ressort, m'a répondu sèchement au téléphone :

« Il n'y a déjà pas assez de place pour mes propres articles... ».

Enfin, André Fontaine en a accepté un et l'a publié.

Alors ? De quoi je me plains ?

C'est que pour faire publier le second, un an après, il m'a fallu déjà trente appels téléphoniques alors qu'il était constamment « en réunion ».

Quand, deux ans après, j'en ai envoyé un troisième, j'ai reçu d'André Fontaine une réponse brève et éloquente :

« Nous vous avons déjà assez publié ».

C'était fini de ma liberté d'expression. Plus de liberté. Sauf celle... de lire tous les jours les articles d'André Fontaine.

b) Justement, et là j'en viens à l'essentiel : la liberté de dire publiquement dans les médias sa vérité est, dans ce système hypocrite, confisquée par une caste d'hommes qui en font leur profession.

Ils vivent d'elle et en tirent leur pitance. Comment s'étonner alors qu'ils défendent leur espace bec et ongles ? Comment se désoler qu'ils vous disent qu'« il n'y a déjà pas assez de place pour mes propres articles... » ou qu'on « vous a déjà assez publié » ?

Cette interdiction de pénétrer dans leur chasse gardée n'a rien d'idéologique et donc rien de suspect aux yeux du public. Rien de ce qui pourrait indigner la foule et la faire crier : « Liberté ! » Non. Ces gens simplement défendent leur pain. Ils n'indignent donc personne, comme le feraient les politiciens s'il s'aventuraient à faire pareil et ne risquent pas de provoquer une révolution. On les comprend. On conçoit parfaitement leurs raisons.

« Qu'advindraient les journalistes si tous les hommes s'avisait de réclamer qu'on les publie tous les jours dans tous les journaux ? »

C'est le « tous » qui me plaît le plus. En tout cas, un argument incontournable, n'est-ce pas ?

C) Pourquoi sont-ils si rares ceux qui, comme moi, s'en plaignent et se révoltent ?

a) Tout d'abord parce que ce système de confiscation de la liberté d'expression au profit d'une élite est voulu et consenti par la masse.

Peu de gens se sentent concernés par mes récriminations et celui qui proteste est bien seul.

C'est parce que le peuple sait lire, mais qu'il écrit mal. Il a des oreilles, mais sa langue est maladroite. Il préfère se taire et écouter les autres. Il est paresseux aussi et préfère les jouissances passives. Au total, il n'a aucune envie de s'exprimer lui-même et, avec empressement, accepte que les autres s'en chargent à sa place. Déjà aller aux urnes tous les cinq ou sept ans le fatigue et souvent il s'abstient. Que dire de la composition d'un propos documenté, construit et clairement articulé ! Il s'en sent incapable et l'idée même d'un tel devoir le paralyse. Et quand je dis « peuple », je ne pense pas seulement aux pauvres gens. La majeure partie de l'intelligentsia ressent la même panique devant la perspective d'une prise de parole en public ou de la rédaction d'un discours.

La liberté dont a besoin le peuple, c'est celle de lire et d'entendre les autres s'exprimer à sa place, dès lors qu'il retrouve dans leurs propos ses propres idées. Ainsi, il veut voir une télévision « qui lui convienne », lire dans les journaux les opinions qui soient proches des siennes et entendre à la radio l'écho de ses propres préférences. L'identification avec l'orateur ou le publiciste fait le reste : en les entendant dire ce qu'il pense lui-même, le peuple s'identifie à eux et éprouve la sensation de s'être exprimé personnellement. D'où cette puissante impression de liberté de parole qui l'habite, alors qu'à la vérité il en est quasiment dépouillé.

b) Mais aussi, rares sont ceux qui se révoltent, car de temps en temps, par-ci, par-là, au compte-gouttes mais suffisamment pour créer l'espoir, et aussi pour pouvoir se justifier le moment des reproches venu, les médias laissent les simples citoyens monter à la tribune.

« Comment cela ? L'homme de la rue n'a-t-il pas droit à la parole ? Et X ? Et Y ? N'ont-ils pas été publiés dans nos colonnes ou dans celles de nos confrères ? »

Moi-même, n'ai-je pas été admis deux fois au parloir ? Ce n'est pas de la faute du journal Le Monde si je suis bavard et m'obstine à « tous » les jours vouloir haranguer les foules. L'alibi est établi. En béton. Qui va faire des

statistiques pour vérifier le nombre de ceux qui ont réellement pu parler et celui de ceux qui ont dû se taire ?

c) Il y a enfin une astuce dont les médias se servent quand ils sont l'objet d'attaques :

Accusée de la confiscation ou du mauvais emploi de la liberté d'expression, la caste des journalistes détourne habilement la hargne populaire sur un faux coupable : le pouvoir politique. C'est lui qui, régulièrement, à des intervalles plus ou moins rapprochés, se fait accuser de chercher à faire main basse sur la liberté d'expression du peuple, alors que les vaillants rédacteurs, tel saint Michel, sont tous prêts à combattre le dragon. Combien d'hommes politiques, exaspérés par les agressions de toutes sortes, se sont vus en retour accusés d'attenter à la liberté de parole quand ils ont osé protester contre les méthodes inadmissibles des journalistes ? Combien ont fait les frais de ce détournement ? Combien ont été cloués au pilori et stigmatisés pour avoir bâillonné la liberté... de la presse ?

D) Mais je reproche aux journalistes bien plus que l'usurpation du droit à la parole. Je leur en veux surtout pour ce qui en résulte : l'irresponsabilité, la médiocrité, la corruptibilité et les méthodes détestables au service du sectarisme.

a) On parle souvent du « pouvoir des médias » et, ce disant, on n'exagère pas.

Les hommes politiques les redoutent et les flattent. J'ai du plaisir à regarder comment ils s'aplatissent devant une Anne Sinclair lors de l'émission « Sept sur sept ». J'éprouve de la joie à voir le président de la République « gober » les goujateries d'un Yves Mourousi lors d'une interview qu'il lui accorde. Philippe Boucher, dont la langue de vipère fait les délices des lecteurs du Monde, m'a longuement raconté comment Laurent Fabius, alors Premier ministre, faisait des courbettes devant lui pour gagner sa bonne grâce. Les journalistes sont venus à bout de Richard Nixon et la puissance d'un Jean Offrédo, rédacteur du journal télévisé sur TF 1 est, à certains égards, plus grande que celle d'un ministre. On dit aux Etats-Unis que les médias sont un « quatrième pouvoir », après celui du Président, du Congrès et de la Cour Suprême. Ou encore un « contre-pouvoir » face aux « pouvoirs institués ». Ces expressions ne sont pas excessives. Les médias ne prétendent-ils pas d'ailleurs représenter les idées de l'opinion publique ? N'affirment-ils pas être investis de la mission de freiner les visées dictatoriales des ministres et des députés ?

Oui, mais ces derniers sont démocratiquement élus. Parfois, ils peuvent même être révoqués. En tout cas, ils risquent de ne pas être réélus aux prochaines élections. Bref, ils sont contrôlés par ceux qui leur ont donné mandat et sont responsables devant eux. Oh, je ne suis pas naïf au point d'ignorer les combines qui permettent à la classe politique d'échapper à cette responsabilité et à ce contrôle. Mais, au moins, le principe en est affirmé et on peut (le plus souvent vainement...) en réclamer l'application.

Avez-vous jamais eu à élire un journaliste ? Espérez-vous pouvoir le révoquer si vous en avez par-dessus la tête de ses mensonges ou de ses silences ? Etes-vous en mesure de ne pas le réélire aux prochaines élections ? Il vous matraque la cervelle tous les jours à la même heure et vous impose ses idées. Il agresse les uns et, étonnamment, « oublie » les autres. Y pouvez-vous quelque chose ? Changer de journal ? Oui, c'est la seule solution qui vous reste. Vous allez alors subir d'autres lavages de cerveau, d'autres mensonges et d'autres silences. Le tour sera d'ailleurs vite fait, car il n'y a pas plus de trois ou quatre journaux réellement différents.

Il est impossible de sanctionner un journaliste à qui vous auriez de graves raisons de faire des reproches. Embauché et non élu, il ne dépend que de son directeur. Bien qu'exerçant un véritable « pouvoir » sur ses lecteurs, il ne dépend en rien d'eux. Il n'a de comptes à rendre que devant son patron pour qui ce n'est pas le mensonge ni le sectarisme qui sont un motif de souci, mais le rendement.

Envidiable situation, que tout député voudrait troquer contre la sienne : grand pouvoir sur l'opinion publique, aucune responsabilité devant elle.

b) Mais là où apparaît l'irresponsabilité s'installent tout de suite ses mauvaises soeurs : la médiocrité et la corruption.

1) La lecture du journal Le Monde passe pour une occupation intellectuelle. Cela fait « bien » de répéter au souper du soir ce qu'on y a lu l'après-midi au bureau. En général, c'est un bon journal. Sans lui, l'élite dirigeante de ce pays serait privée d'une sorte de manuel de formation continue. Mes propres horizons seraient, ô combien ! rétrécis si je n'avais pas avalé durant ma vie adulte quelques milliers de ses pages. A un certain moment toutefois, alors que mes connaissances sur plusieurs sujets devenaient solides, j'ai commencé à m'apercevoir des lacunes, des faiblesses et, à la fin, de la médiocrité de certains articles que j'y trouvais.

Je ne parle pas des autres journaux et notamment du Figaro ou de revues comme L'Express ou le Nouvel Observateur dont le niveau est proprement

humiliant, les méthodes de raisonnement maladroites et la langue exécrationnelle. Les néologismes du jargon y foisonnent, les expressions « branchées » et le langage familier remplacent le français et les abréviations anglaises donnent un avant-goût du slang new-yorkais. La qualité de l'exposé est souvent digne d'un étudiant de troisième année de Sciences-Po à la veille de son « grand oral » : des informations disparates, incohérentes, sans connaissance exacte et sans réflexion approfondie.

J'oblige toujours mes étudiants à lire la presse et notamment Le Monde, dont le service d'informations est encore le meilleur. Mais je les mets toujours en garde contre le « journalisme » : les analyses, les explications et la présentation hâtives et irréfléchies. Combien de fois ai-je surpris chez des journalistes une ignorance quasi totale de l'affaire dont ils s'aventuraient à parler ? Combien de fois les ai-je attrapé à lancer quelques bribes de noms, de dates ou de faits qu'ils ont réussi à glaner rapidement et se contenter, pour le reste, d'allusions « significatives », comme s'ils espéraient ainsi passer pour « ceux qui savent », mais ne trouvent pas nécessaire « d'entrer dans les détails ».

Pour un universitaire, habitué à un travail solide, à une acquisition lente et méticuleuse des connaissances, à une prudence devant les conclusions, le journalisme est le synonyme d'un travail au « rabais », « bâclé » et médiocre. C'est pourquoi bon nombre de copies d'examen d'étudiants « recalés » se retrouvent avec cette mention méprisante : « journalistique ». La liberté de parole dont les journalistes font leur profession aurait quelques rougeurs de honte si elle était bien vivante dans ce régime.

Oh, il y a aussi des hommes de plume brillants. Dieu soit loué. Loin de moi l'idée de viser tous les journalistes. C'est davantage à la profession que j'en veux. La « profession de l'exercice de la liberté de parole ». Car s'il ne s'agissait pas de la chose aussi noble et aussi précieuse que de pouvoir communiquer aux autres ses propres pensées, je n'aurais pas avec autant de méchanceté et de malice nargué les insuffisances de cette profession.

Je dis bien et je répète : « profession » et non tel ou tel de ses membres, car comme le métier d'avocat pousse à la cupidité, celui de journaliste, par vocation, invite à la médiocrité. La nécessité d'écrire un « papier » tous les jours, parfois en une heure ; celle de « se mettre au niveau du lecteur » et « au goût de l'époque » pour mieux vendre le journal, au plus grand nombre et le plus vite, condamnent à l'avance les efforts de celui qui viendrait à cette profession avec enthousiasme et volonté de bien faire. Très rapidement rappelé à l'ordre par son patron, ou par la dure réalité de la mévente, un jeune adepte du journalisme abandonnera vite ses illusions et passera au « charabia » et à l'inconsistance générale.

Par nature, le mauvais journalisme chasse le bon.

Mais si son irresponsabilité n'entraînait que sa médiocrité, je ne me serais pas élevé avec autant de véhémence contre le monde journalistique.

C'est parce que la médiocrité ne marche jamais seule. Elle se fait toujours assidûment accompagner par la corruption.

2) Avouez, messieurs les journalistes, que la liberté sonne mieux quand, dans le fond, la percussion est jouée par l'argent : celui des annonceurs qui font vivre le journal, celui de votre patron qui paie votre salaire et, enfin, celui de vos « amis » qui vous offrent un dîner.

\*) De quoi vivent les journaux dans ce régime démocratique ?

Du peuple. C'est lui qui les paie et les achète.

Le peuple aime la liberté mais... pas trop. Disons qu'il l'aime passionnément quand elle ne coûte pas trop cher. Sinon, il l'aime un peu moins et même se passerait d'elle. Alors, pour vivre, il vous faut, messieurs les journalistes, des annonceurs. Des annonceurs que vous intéressez d'ailleurs beaucoup, car vos lecteurs sont aussi pour eux des clients en puissance.

Et là, fini la liberté !

Jacques Fauvet, directeur du Monde, admettait un jour dans une interview que son journal ne pouvait se permettre de révéler plus de « deux scandales immobiliers par an ». En effet, que diraient les annonceurs ? La liberté (si c'est une liberté que de moucharder et manger le pain des policiers...), bien sûr, mais pas celle dont les annonceurs feraient les frais. Il faut être Le Canard Enchaîné qui vit sans annonce ou presque pour s'autoriser au moins cette « liberté"-là. Car si on compte le nombre de « révélations » que s'offre ce journal, on constate qu'à lui seul, il dépasse toutes celles que se permet le reste de la presse « libérale » entretenue par les annonceurs.

\*) Vous êtes libres, messieurs les journalistes, de dire ce que vous pensez. C'est-à-dire... nuanceons... ce que pense le propriétaire de votre journal. Car que pèse votre « liberté » face à la sienne ? Rien. Elle ne pèse rien.

Le Figaro avait un passé glorieux sous l'occupation allemande. Il a été acheté par un homme d'extrême droite qui, en ce même temps de guerre où Le Figaro combattait l'occupant, était comme cul et chemise avec la jeunesse hitlérienne : Robert Hersan. Qu'en est-il devenu de votre liberté, messieurs les journalistes de la résistance ? Raymond Aron a pu s'offrir le luxe de partir car il a tout de suite trouvé du travail ailleurs. Qu'ont fait les autres ? Eh bien... ils ont changé d'idéologie. La menace du chômage aidant, tout à coup, celle de M.



Hersan a commencé à leur aller. Comme tous les salariés qui craignent les heures sombres sans travail, ils se sont inclinés. Et ajoutons qu'ils n'ont pas trop pleuré de devoir y rester.

\*) Enfin, vient la corruption la plus humiliante, celle des pique-assiettes. Là, je m'adresse surtout à la presse « spécialisée ».

Je pense à la « sympathie » qu'éprouvent les journalistes spécialisés, et je pense aux critiques d'art notamment, car je les connais bien pour les avoir pratiqués, à l'égard des « amis » qui leur offrent un dîner. Elle n'a pratiquement pas de limites, cette sympathie-là. Les rédacteurs gagnent médiocrement leur vie : un premier échelon au Monde touche environ dix mille cinq cents francs, juste deux fois le SMIC. Alors, s'il lui faut écrire un article sur une galerie, sur une exposition, sur un événement quelconque qui, en fin de compte, apportera célébrité, clients, argent à quelqu'un d'autre, pourquoi ne pas se faire donner, en contrepartie, un cadeau ? C'est si peu de chose...

Il existe donc un métier spécial : celui des « attachés de presse ». Métier de corruption institutionnalisée. Métier qui consiste à être gentil avec les journalistes et, dans les meilleurs restaurants, les faire manger, manger, manger jusqu'à ce qu'ils éclatent. Parfois un cadeau, un petit voyage, un tableau ou une robe « pour votre charmante épouse » complètent si bien un bon repas... Car on n'écrit jamais mieux que le ventre plein.

Oui, messieurs les journalistes, vous tirez votre pain de votre « liberté », mais c'est un pain amer et c'est une liberté rabougrie.

c) Si encore ce n'était que la médiocrité et la corruption... C'est surtout le sectarisme que l'irresponsabilité des médias enfante. Et c'est là que j'arrive à ce qui me révolte le plus.

Il n'y a pas une vérité, il y en a dix. Dix vérités peuvent coexister, toutes aussi cohérentes intellectuellement et toutes exclusivement nourries de la réalité. L'admettre, et donc laisser s'exprimer ceux qui ne partagent pas la nôtre, les entendre, les combattre dignement, n'est-ce pas la devise des pays libéraux ?

« Je n'aime pas ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire ».

Exaltant. Je l'ai même déjà cité quelque part.

Oui, ce qui m'exaspère le plus dans le monde médiatique, ce n'est pas la qualité parfois médiocre de son travail, ni même son obséquiosité à l'égard de l'argent. C'est normal. C'est humain. Le monde n'est pas idéal. Passe donc la recherche des effets faciles, émotifs, spectaculaires ou sensationnels. Passe

encore la forme souvent décousue, la langue négligée et l'absence de réflexion. Quand on est libre de toute responsabilité, tout en devant écrire un article tous les jours, ou presque, en une heure, ou moins, c'est presque naturel. Comme il est naturel de céder devant les exigences de celui qui a de l'argent, annonceur, patron, « ami », quand on gagne péniblement son pain.

Ce qui, en revanche, me met hors de moi, car rien n'y pousse et rien n'y oblige, c'est le sectarisme des journaux et leurs « trucs » hypocrites pour prétendre être objectifs et impartiaux. Il faut parfois prendre la *Pravda* soviétique pour trouver mieux. L'assurance de posséder la vérité, la seule vérité et rien que la vérité est quasiment généralisée dans le milieu journalistique. Celui qui ne partage pas votre vérité et s'obstine à en défendre une autre est un imbécile à qui il faut expliquer son erreur. Ou bien c'est un scélérat de mauvaise foi qui connaît la « bonne vérité » mais feint de croire à une autre, pour ainsi mieux défendre ses intérêts inavouables. Celui-là, il faut le démasquer.

C'est presque une constante des articles d'opinion que je lis tous les jours.

Ce disant, je ne parle toujours pas de la « presse du caniveau » ni de la presse extrémiste. Dans Minute ou dans L'Humanité, les règles du jeu sont claires : tous les coups sont permis. « Attrape où tu peux et mords les parties charnues ». Non, non, c'est de la presse « libérale » que je parle, de la presse « pluraliste », « objective » et « sérieuse », celle dont Le Monde ou Le Figaro se veulent des exemples édifiants. De la presse qui, de surcroît, fait parfois de réels efforts pour mériter sa renommée, et qui est d'autant plus détestable quand, la plupart du temps, elle charrie le flot quotidien de ses convictions inébranlables et son mépris pour l'adversaire.

Même cela, je le lui pardonnerais si elle ne se drapait pas dans sa virginité et n'employait pas l'hypocrisie comme méthode de combat. Quand je lis la *Pravda*, je sais que je suis confronté à un adversaire dangereux. Me heurter à lui pourrait me coûter ma liberté ou même ma vie. Je crains les fauves et les fuis. Quand je lis la presse libérale, je sais que c'est un morpion qui va chercher à me mordre en douce. Là, je n'ai pas envie de fuir, mais de cracher dessus.

Car au lieu de dénoncer l'adversaire au KGB, la presse libérale cherchera à l'isoler en refusant d'exposer son point de vue, à le discréditer aux yeux de l'opinion publique, à ne jamais admettre qu'il a eu raison et à « interpréter » les faits à son désavantage.

1) Avez-vous souvent vu la presse « libérale » ouvrir ses colonnes à « ceux de l'autre bord », les communistes, par exemple, ou l'extrême droite ?

Moi pas. Certes, s'il s'agit d'un homme de tout premier plan, même un général Jaruzelski, un Pinochet ou un Le Pen seront un jour interviewés par Le

Monde. Mais ce n'est pas à cet alibi du pluralisme que je songe. Je parle d'une véritable ouverture du journal à ceux qui ne partagent pas ses idées. L'isolement dans lequel les journaux « pluralistes » cherchent à tenir l'adversaire par rapport à leurs propres lecteurs va jusqu'à demander pardon à l'opinion publique si, par mégarde, un fait contraire s'était produit. C'est ce qu'a fait récemment Libération, lorsque l'un de ses rédacteurs a publié la correspondance d'un néo-nazi contestant l'existence des chambres à gaz dans les camps de concentration allemands. Pour avoir laissé cet homme s'exprimer dans un journal « libéral », devant un public autre que celui qui ovationne les meetings de M. Le Pen, le rédacteur en question a été congédié sur le champ, alors que la rédaction de Libération a demandé à tous les kiosques de retirer ce numéro de la vente et le soir même a fait ses excuses à la télévision.

Voilà comment se porte la liberté d'expression « bien de chez nous » : on se croit obligé de s'excuser pour avoir, par inadvertance, réellement respecté le pluralisme et avoir laissé un adversaire idéologique dire son credo devant un autre public que le sien.

« Il n'avait qu'à publier ces conneries chez les fachos de Minute », clame l'explication confidentielle.

*Audi altarem partem.* Ce qui, traduit en français, signifie : « Qu'il la ferme ou qu'il s'exprime ailleurs ».

Comment ne pas donner raison aux terroristes, étouffés dans le silence, lorsque, pour hurler leur vérité, ils jettent des bombes à la gueule de ce système ?

2) En montant d'un cran dans la subtilité, la presse « pluraliste » publie parfois dans ses colonnes le propos d'un adversaire idéologique ou du moins présente ses arguments, ses mobiles et ses idéaux. Mais alors, elle les « explique », les « commente » ou carrément les « rédige »...

C'est une méthode complexe et insidieuse. Il est difficile de démontrer ses mécanismes cachés si tant est qu'un tribunal en soit jamais saisi...

\* Ainsi, vous surprendrez rarement un journal « de qualité » sur un mensonge naïf concernant une date, un nom ou un lieu. Au contraire. Ils seront absolument précis. Si une erreur s'y glissait aujourd'hui, demain le journal publierait un *erratum*, ferait ses excuses et le soulignerait par un *mea culpa* retentissant. Ce serait une perte de temps que de chercher à attraper cette presse-là sur un mensonge grossier.

En effet, à quoi bon mentir ? Ne suffit-il pas de faire un « choix » de dates, de chiffres ou de témoignages, tous rigoureusement exacts, mais tous allant

dans le sens d'une seule thèse ? Devant la masse d'informations qui nous envahit tous les jours, les choix sont inévitables. Nous les accomplissons d'ailleurs tous à chaque instant. Comment alors prouver que celui que le journaliste a fait pour soutenir son idée dépasse son inévitable subjectivité et frôle la mauvaise foi ?

« Procès d'intention », vous répondra-t-on.

\* Tout est dans tout. C'est bien connu. Mais admettez messieurs les « rédacteurs » quand même que les proportions des choses ne sont pas toujours les mêmes.

Supposons donc que le choix d'éléments composant un article « d'opinion » ait été complet et qu'aucun élément important de la thèse adverse n'ait été omis. Quoi de plus facile pourtant que de grossir les « bons » et de minorer les autres ? Dix méthodes y mènent et vous les trouverez appliquées tous les jours par la presse « libérale ». Toutes sont efficaces et considérées comme étant « de bonne guerre ».

Je commencerai par les plus risibles.

Le New York Times titrait, un jour de 1953, quelque chose comme « Le président des Etats-Unis est soudoyé par les communistes ». Le titre était énorme et s'étalait sur la partie haute de la première page, celle qui se voit de loin lorsque les journaux, pliés en deux sont exposés sur l'étalage des kiosques. En-dessous de ce titre, sur la partie basse de la première page, celle qu'on voit seulement lorsqu'on a déplié le journal, il était écrit en petits caractères : « affirme le sénateur Joseph Mc Carthy ». C'était du temps de la « chasse aux sorcières » à laquelle avait si glorieusement participé la presse « libérale ».

\* Tout aussi risible est l'emploi des guillemets.

Pour « faire vrai », pour paraître puiser ses informations directement à la source, ne pas les travestir mais les livrer au lecteur telles qu'elles sont, il n'y a pas mieux que les guillemets. Les journalistes du Monde s'en servent en toute occasion et, le plus souvent, sans occasion. Comment démontrer alors que ces guillemets n'apportent rien sur le fond et ne sont que des attrape-nigauds ?

Ou bien, encore plus malaisé, comment prouver qu'en découpant un propos en cent petits morceaux, chacun pris entre guillemets et en les dispersant ensuite dans le corps de l'article, le journaliste a recomposé une « vérité » toute nouvelle par rapport à la vérité initiale soi-disant « abondamment citée » ?

\* Ou bien encore la place à laquelle l'information est imprimée :

La lecture d'un journal est rapide. Sa technique et sa psychologie sont tout à fait différentes de celles qui dominent la lecture d'un livre. Ce n'est pas à la même heure de la journée qu'on lit un journal et qu'on lit un livre, ni dans le même lieu. Aussi, on ne lit pas tout dans un quotidien avec la même attention. La concentration se fait au tout début de la lecture et se distend par la suite. Par conséquent, tout comme pour la publicité, l'emplacement des informations dans le journal est capital. Quoi de plus facile donc, sans mentir le moins du monde et sans se voir reprocher un trucage, de passer les mots clés, les informations « propices » et les citations « positives » à la première page et à la toute dernière, c'est-à-dire aux endroits qu'on lit en premier ? Les informations « malencontreuses » se retrouveront alors à la quinzième page, enfouies parmi d'autres, sous un titre en petits caractères et sans le moindre commentaire.

Je me souviens ainsi de la place absolument minime qui a été donnée (sans aucune suite d'ailleurs) à l'information selon laquelle Yves Saint-Martin a tué un passant alors qu'il était en état d'ébriété au volant. Je félicite ceux qui ont découvert cette nouvelle malencontreuse pour l'idole nationale, dans le déluge des autres informations, car ce n'était pas facile. Cet homme a pourtant tué et, dans tout pays qui se gouverne par les règles de la vérité, la presse devrait en rendre compte de la façon adéquate à la gravité du délit et à la renommée du coupable.

C'est un entrefilet que Le Monde y a consacré.

\* Pour grossir une information, la « faire entrer dans les têtes » on l'accompagne d'une photo, d'un reportage ou d'un abondant commentaire. L'autre sera passé sans la moindre illustration qui en fixerait le souvenir dans le subconscient du lecteur ou du téléspectateur, et sans aucune glose.

\* J'éprouve parfois un réel amusement à démêler l'écheveau des astuces qu'emploient les journalistes pour aider les lecteurs à mémoriser un événement, une opinion ou, au contraire, pour les leur faire oublier au plus vite.

Par exemple, dans le flot des paroles qu'il prononce, un speaker de la radio ou de la télévision fera brusquement une pause de deux secondes. L'attention de l'auditoire, assoupie par la monotonie de ce qui précédait, s'éveillera aussitôt. Et là tombera l'information ou le commentaire qu'il importe de faire retenir par l'auditoire.

A l'inverse, rien de tel qu'une voix terne, monocorde, un débit rapide et ininterrompu pour annoncer une information dont on ne veut pas trop qu'elle « inquiète » les auditeurs ni qu'elle reste longtemps gravée dans leur mémoire.

\* Puis la répétition :

*Repetitio est mater studiorum.*

C'était aussi le ressort caché de la propagande « gebelsienne ». Les communistes l'ont reprise naïvement, sans comprendre qu'elle n'est efficace que si elle est employée intelligemment. La monotonie et l'uniformité avec lesquelles ils y recourent lassent. Les journalistes « libéraux » sont à cet égard de bien meilleurs élèves. S'ils répètent une opinion qui leur va, ils le feront dans des contextes différents, de façon variée et à des endroits dispersés. Ils l'associeront à de « bonnes » nouvelles et à de belles images. C'est là que la mémoire la retiendra le mieux.

\* J'admire la finesse avec laquelle la presse « de qualité », emploie les adjectifs.

Autant l'extrême droite et les marxistes se sentent toujours dans une époque de quelques jours à peine précédant leur révolution et se complaisent dans l'incessant emploi de grands mots, autant la propagande démocratique-libérale sait bien que la grandiloquence n'est efficace que dans les instants historiques d'une réelle tension. Alors, pour paraître libre de tout parti pris, elle en usera le moins possible, restera très *matter-of-fact* et concrète. Elle fera d'autant plus facilement passer son endoctrinement de tous les jours et elle sera d'autant plus crédible quand, exceptionnellement, elle recourra aux exclamations pompeuses.

\* Elle fait aussi volontiers confusion entre l'explication et l'interprétation. Confrontée à un fait qu'elle ne peut pas passer sous silence, elle le citera. Mais ce sera pour ajouter aussitôt : « ce qui signifie en clair... ». ou bien « ce qu'il faut comprendre comme... ». S'agit-il alors d'une simple explication, donnée par un spécialiste qui, ne pouvant pas décrire en détails un événement, le résume objectivement, ou bien s'agit-il de son interprétation subjective et partisane ? Un simple lecteur, peu au fait de cet événement, ne le saura pas et se laissera prendre une fois sur deux.

\* Plus largement, il existe toute une science du commentaire :

On doit en inonder le lecteur sans qu'il s'en rende compte. Autrement dit, il faut « souder » le commentaire à l'information de telle sorte que l'un constitue le prolongement « naturel » de l'autre. Allez ensuite savoir si, à un endroit donné de l'article, vous êtes encore dans la description de ce qui, objectivement, « est » ou déjà dans ce qui, selon le journaliste, « il serait souhaitable qu'il soit » ?

\* Lorsque la nouvelle est gênante ou bien, au contraire, très désirable, mais malheureusement inconsistante, c'est à l'allusion que certains journalistes ont recours.

S'il s'agit de la première hypothèse, cette allusion sera rapide, discrète et juste suffisante pour permettre au journaliste, le moment venu, de se protéger contre le reproche de ne pas être complet : « Comment cela, je n'en ai pas parlé ? C'est faux ! Là, vous voyez ? C'est écrit noir sur blanc ! »

Mais cette allusion sera, au contraire, « pleine de signification » et passablement lourde s'il s'agit de la seconde hypothèse.

Un lecteur qui est au courant du sujet n'en sera pas dupe. Mais si, comme c'est le cas pour la majeure partie du public, il ne connaît ce sujet que par bribes, il ne saura pas si derrière l'allusion se cache un fait qu'il ignore, ou bien s'il ne s'agit que de lui faire croire à l'existence, ou du moins à la consistance, d'un fait qui, pour l'instant ou pour toujours, n'existe que dans la tête du journaliste ? Maintes fois je me suis laissé prendre à cette astuce durant mes premières années de la lecture du Monde. Alors que je n'en avais encore qu'une faible connaissance de l'actualité politique, il me semblait que les allusions que j'y découvrais ne signifiaient pas autre chose que des références à des faits que tout le monde connaissait, sauf moi, et auxquels le journaliste n'estimait pas nécessaire de revenir explicitement pour ne pas se répéter. Aujourd'hui, je sais que souvent ce n'est pas du tout cela, et que derrière une allusion ne se cache rien de concret.

Les fines ficelles de la propagande démocratique-libérale connaissent un très grand nombre de ces armes subtiles « au service de la liberté ». C'est du quotidien, du commun, du courant.

3) Quand cela ne suffit pas, la presse « libérale » n'hésite pas à recourir au gros canon : au discrédit et à l'agression.

Elle est rarement à la source d'une campagne de dénigrement. A quoi bon d'ailleurs ? Il lui est bien plus commode, pour préserver son image de « qualité », de se faire l'écho des informations que la « presse du caniveau », un Paris-Match par exemple, lancerait le premier. La presse « sérieuse » ne fera alors que « citer » cette dernière, et jamais pour d'autres raisons que « par souci de clarté et de transparence ». « Pour informer », bien entendu.

C'est la vie sexuelle de préférence et les finances des hommes politiques qui la passionnent. Il est vrai que la corruptibilité des politiciens est partout fréquente, et que sous la troisième République, elle était même élevée au rang de principe de la vie politique de la France.

Mais il est inutile de revenir à cette époque glorieuse de la presse démocratique, au temps de sa lutte pour la liberté. C'est d'aujourd'hui que je

parle, et de la campagne de la presse « libérale » qui a acculé M. Boulin au suicide. Ou de celle qu'à la suite du Canard enchaîné, Le Monde a menée contre le Premier ministre Chaban-Delmas à propos de sa déclaration d'impôt. Ou encore de celle, que ce même Le Monde, et notamment mon camarade de la faculté, Philippe Boucher, et son ami Jacques Sauvageot ont menée contre le président Valéry Giscard-d'Estaing dans l'affaire des diamants de Bokassa. Je me demande jusqu'où ira l'actuelle campagne, uniquement composée de « citations », que toujours ce même journal mène contre M. Le Pen concernant son divorce et les photos de sa femme nue, parues dans l'édition française de *Playboy* ?

Dans toutes ces « affaires », pour ne citer que la France de ces dernières années (et passer sous silence tous les Jeffrey Archer ou autres Gary Hart), la presse libérale versera quelques larmes de crocodile sur les « excès » auxquels se livrent ainsi « certains » journalistes, tout en « citant » *in extenso* leurs commentaires sur la vie privée de ses adversaires politiques.

Que faire alors ?

Rien. Rêver. Rêver qu'on est assez puissant et riche pour bâtir une tribune à soi.

Ou que l'Etat en offrira une à des esprits rebelles qui veulent crier leur vérité, mais que la presse maintient en cage avec un « non merci » anodin.

Ou encore que les journalistes deviennent des « honnêtes hommes » respectueux de leurs adversaires et de la vérité.

Car la presse est si puissante et si parfaitement intégrée dans les moeurs, elle remplit si bien le rôle que le peuple lui demande de remplir, avec ses semi-vérités, sa propagande, son sectarisme, son hypocrisie et sa médiocrité, qu'il faudrait être un multimilliardaire en mal de liberté, et lassé de ses millions pour tenter de lui faire face et... perdre à la fin, de toute façon, contre les « rédacteurs ».



7 VIII 1987

## CHANCE

Mais quelle chance j'ai de posséder ces tableaux ! Et quelle source de tourments de ne pas être un Louis XIV pour leur offrir le plus beau château des mille et une nuits. Ils y seraient suspendus sur tous les murs, dans tous les couloirs, dans les escaliers immenses, dans les pièces somptueuses, dans la pénombre des bougies.

Ma vie modeste et sans histoire d'un avocaillet de quatrième rang est devenue extraordinaire. Tous les jours, tous les instants du matin, du soir et de la nuit pouvoir les regarder longuement, un à un et murmurer :

« Ils sont à moi... ».

Qui a la chance de vivre de pareils moments sans avoir la fortune du roi Midas ?

A-t-il d'ailleurs jamais lui-même été aussi exalté que moi dans son palais d'or, et aussi malheureux de ne pas pouvoir faire ressentir aux autres les extases qui le traversaient à la vue de ses richesses ?

J'ai vécu des moments cruels et mes ennemis ne connaîtront, hélas, jamais la peur, la rage et le désespoir qui, de longs mois durant, me poussaient à convoiter la mort !

Mais j'ai aussi vécu et continue à vivre des euphories auxquelles je voudrais faire goûter mes plus chers amis.

Depuis que je suis entré en possession de ces trésors, ils remplissent mon univers d'une passion que peu de mes prochains ont jamais effleurée.

5 X 87  
MEFAITS

Ami,

Il y a quelque temps je t'ai annoncé ma décision de faire une énumération exacte de tous les délits, pénalement punissables, que j'ai commis dans ma vie, et depuis plusieurs jours je n'ai rien fais.

Non, ce n'est pas que j'ai changé d'avis. Tout simplement, leur liste est longue et il m'a fallu du temps pour tout me remémorer.

Je crois que tout homme de quarante ans, qu'il soit ou non entouré de respectabilité, et occupe ou non un poste de responsabilités aurait dû faire de la prison pour tous les vols, fraudes, contrefaçons et escroqueries qu'il a sûrement commis.

Nous ne sommes pas tous des assassins, mais des petits délinquants - certainement.

« L'homme - cela résonne fièrement ! » disait Gorki. Gorki était poète.

En réalité, l'homme, un homme moyen, est une canaille.

Et si la majeure partie des citoyens paraissent de paisibles bourgeois, c'est parce que l'appareil policier n'est pas assez efficace pour les attraper sur le fait et les amener là où chacun d'eux devrait passer quelques années de sa vie : au « trou ».

Si je vais donc vous raconter l'histoire de mes infractions pénales, c'est aussi pour te montrer, Ami, combien de délinquants couverts d'infamie n'ont eu qu'un tort de plus que votre mère et votre père : ils se sont laissés prendre. Ce qui a été pour eux le début de la dérive. Et si, à l'arrivée, un abîme les sépare de vos modèles de conduite, c'est parfois là que cet abîme a commencé à se creuser.

Où en serais-je aujourd'hui, moi, si je m'étais fait « coincer » pour mes innombrables méfaits ?

Alors voilà la liste de mes délits de droit commun. Je commence par mon enfance, bien qu'à cet âge-là on échappe encore à la sanction pénale et que l'expression « infraction pénale » ne soit pas exacte :

1) Un jour, alors que j'avais neuf ans, ma maîtresse d'école a inscrit dans mon carnet de classe une appréciation négative sur mon comportement. Mes Parents devaient la lire et la signer. Par peur des reproches, j'ai d'abord plusieurs fois essayé de contrefaire la signature de mon Père. A chaque fois, le résultat me paraissait maladroit et je l'ai effacée. A la fin, la peur d'être pris m'a

fait remettre quand même le carnet à mon Père pour la signature. Il a fait semblant de ne s'apercevoir de rien. La maîtresse n'a pas contesté la signature non plus, bien que les effacements successifs avaient été encore visibles et pouvaient faire croire que la signature définitive n'était pas authentique non plus. Tous les deux avaient une si bonne opinion de moi...

2) A l'âge de onze ans, Tadek, Pawel et moi-même avons inventé un jeu : nous montions dans les escaliers des immeubles bourgeois et, armés de tournevis et de pinces à métal, nous sectionnions les fils électriques et fuyions avec la sonnette. J'ai en ainsi amassé une petite collection.

3) En même temps, avant ou après, peu importe d'ailleurs car en tout cas déjà à l'âge de raison, nous empoisonnions la vie de notre concierge, un certain Franciszek Dziki (François Sauvage). C'était un brave type, très attaché à notre maison qui, l'une des plus belles de la ville, était habitée exclusivement par les familles des professeurs de l'université.

Pour le faire enrager, le fils d'un professeur qui habitait au-dessus de nous, Janek et moi-même inscrivions partout, dans l'ascenseur, dans la cave et dans le grenier, des insultes dans le genre : « Le très sauvage François pisse sur la rose civilisée » (car sa femme s'appelait Rose). Et pour que l'homme ne puisse pas effacer nos invectives, nous les gravions au burin sur les portes et sur le crépi des murs.

4) Dans le couloir de notre appartement, qui reliait la cuisine à l'escalier de service, la fenêtre donnait sur la cour. Par cette fenêtre, nous observions les chats sauvages accroupis sur les bouts de mur qui se chauffaient au soleil. Le jeu consistait à leur jeter des bouteille vides sur la tête. L'une d'elles a fait mouche. Pendant vingt minutes, le chat touché se tordait de douleur. Il a fini par retrouver ses esprits et a fichu le camp.

5) Je m'entendais mal avec mes camarades de classe. Je l'ai déjà raconté plusieurs fois. Plus fort physiquement et plus agressif qu'eux, je faisais régner la terreur dans notre petit monde. Ils m'insultaient de loin en se tenant en groupe compact, car ainsi ils me craignaient moins.

Une fois, l'un d'entre eux s'est hasardé à le faire tout seul, en se croyant protégé par la longue distance et par la haie en fil de fer qui nous séparait.

« Paralysé ! criait-il sachant que rien ne me mettait autant en rage que cette invective-là. Paralysé ! »

J'avais alors quatorze ans et portais souvent sur moi ma carabine à air comprimé. Je l'ai visé et lui ai tiré dessus. Au lieu de prendre peur, il s'est mis à courir vers moi pour me frapper. J'ai rechargé la carabine et ai tiré une deuxième fois. Puis, quand il escaladait la haie, j'ai tiré une dernière fois. Alors qu'il arrivait à ma hauteur, j'ai voulu le frapper sur le corps avec la crosse de ma carabine. Elle s'est repliée au moment du coup et je n'ai pas réussi à lui faire mal. Je n'ai pas gardé le souvenir exact de la bagarre qui a suivi, mais je crois que, bien que physiquement plus fort que lui, c'est moi qui ai finalement déguerpi et non pas lui.

L'un de mes camarades m'a dit le lendemain, à l'école, que le garçon avait été touché au corps et avait dû se faire extraire le plomb par un chirurgien. Je ne sais pas si c'était vrai. En tout cas, il n'a pas réussi à me dénoncer car, deux fois de suite, le directeur de notre école a refusé de le recevoir faute de temps, et à la fin le garçon a renoncé.

Je grandissais.

6) A la fin de l'école primaire, toujours à l'âge de quatorze ans, nous étions soumis à un examen de fin d'année. La mère de mon ami, Tadek, travaillait dans l'administration locale de l'Education nationale. Elle a réussi à se procurer, plusieurs jours à l'avance, les sujets de notre épreuve de mathématiques.

J'étais l'un des meilleurs élèves de la classe. Mais je ne comprenais rien aux mathématiques. Déjà les deux années précédentes, j'avais donc copié à des épreuves similaires. Cette fois-ci, cela s'est su. En effet, Tadek et moi avons eu la bêtise d'aller voir notre ancienne professeur, déjà à la retraite, pour lui demander de résoudre les problèmes, mais sans lui dire que ce seraient ceux qui, dans quelques jours, seraient proposés aux candidats. Le jour de l'examen, ladite professeur est venue à l'école pour soutenir moralement les élèves qui prenaient chez elles des cours particuliers. Quand elle a appris les sujets sur lesquels nous étions tous en train de réfléchir et s'est rendu compte qu'elle les tenait en main trois jours seulement auparavant, sans en faire bénéficier ses propres élèves, car sans savoir que c'étaient les bons, elle a tout raconté aux parents réunis dans la cour. Ceux-là, furieux, l'ont rapporté au directeur de l'école.

J'ai été convoqué dans son bureau et questionné sur l'origine des fuites. C'était un petit homme avec un grand nez tout rouge, couvert des varices et de petites veines violettes éclatées. Il jouait du violon et nous punissait avec un calme froid.

« Comment t'es-tu procuré les sujets ? » m'a-t-il demandé sur un ton dépassionné.

Sans hésitation, j'ai dénoncé mon ami et sa mère.

« Pour commencer, tu vas redoubler l'année », m'a-t-il annoncé.

A ma grande surprise, trois jours après, au moment de l'affichage des résultats j'ai appris que non seulement je n'étais pas déclaré ajourné, mais que j'étais même exempté de l'épreuve orale comme devait l'être tout élève qui, à l'écrit, avait obtenu la mention « très bien ».

J'ai par la suite appris pourquoi je n'avais pas été sanctionné : tous les institutrices de mon école ont été persuadées, et en ont aussi convaincu le directeur que c'était mon Père, professeur à l'université qui avait réussi à me procurer les sujets. Au conseil de l'école, tout le monde a donc décidé de se taire. Par crainte du scandale ? Par crainte des sanctions qui frapperaient mon Père ? Par peur de mon Père, qui était un personnage important dans notre ville ? Je ne l'ai jamais su.

7) J'ai failli encore tricher à l'examen, une seconde fois pendant mes études. A la vérité, je ne devrais pas en parler car il n'y a pas eu de délit, puisqu'il n'y a pas eu de début de son exécution. Mais il y a quand même eu des préparatifs au cours desquels j'aurais pu être pris.

C'était en 1967, à la faculté de droit de Paris. Grâce à mes très bons résultats de maîtrise, obtenue à Lodz et Varsovie, j'ai été admis par équivalence directement en troisième année d'études en France. C'était autrement plus difficile qu'en Pologne et, malgré un effort soutenu tout au long de l'année, je croyais ne pas pouvoir réussir à passer en quatrième année. J'ai donc décidé de frauder. J'ai choisi Odette pour complice. Installée dans les toilettes qui se trouvaient dans le sous-sol, elle devait me dicter par talkie-walkie les passages entiers du polycopié du cours. Heureusement, cet engin était encore à ses tout débuts d'existence et peu efficace - il n'arrivait pas à faire passer la voix humaine à travers les épais murs du bâtiment de la faculté. Après un essai infructueux, nous avons donc renoncé.

Certes, je le répète, il n'y a pas eu de commencement de l'exécution et donc le délit n'a pas été constitué. Puis, pour diminuer ma responsabilité morale à nouveau, je peux invoquer ma très solide préparation pour cette session et la réussite finale dans les quarante-neuf premiers sur mille neuf cents élèves, alors que c'était ma première année d'études en France, et alors que je l'avais commencée sans même parler couramment la langue.

Quinze ans après, j'ai écrit une étude de quatre-vingt-dix pages consacrée au régime juridique de « l'examen dans l'enseignement supérieur » et, notamment, aux sanctions pénales de la fraude.

Cela me permet d'imaginer ce qui serait arrivé si... Dieu soit loué de m'avoir empêché de commettre ce délit qui - si j'avais été pris - aurait pu complètement changer le cours de ma vie.

8) Comme il m'a empêché, toujours à mes débuts parisiens, de commettre un vol que j'avais préparé avec un camarade du moment.

J'avais à cette époque-là un scooter dont les roues étaient usées. Nous avions repéré un scooter identique en stationnement dans un coin tranquille. Cette nuit-là, nous nous apprêtions à faire l'échange des roues quand, au tout dernier moment, une patrouille de police nous a surpris pour vérification d'identité. Si elle était arrivée trois minutes plus tard, nous aurions été au commencement du délit et donc arrêtés.

Je suis, en ce moment, chargé, en tant qu'avocat, d'une affaire similaire : deux jeunes polonais, un professeur de lycée et son frère ingénieur, en vacances en France, ont fait un « échange » de roues avec une carcasse de voiture abandonnée près de la place de la République, à Paris. Ils ont été pris en flagrant délit. En s'enfuyant, l'un d'eux a malencontreusement heurté un policier et lui a gravement cassé la jambe au point que l'autre a été déclaré incapable de travailler pendant cent jours. Les deux frères ont été incarcérés pendant un mois, et n'ont été remis en liberté provisoire que grâce à la bienveillance du juge d'instruction chargé de leur dossier. En tout cas, ils ont perdu leur emploi en Pologne car, sans excuse (ils ne pouvaient pas révéler l'origine de leur retard, bien entendu), ils n'ont pas repris leur travail au moment de la rentrée. Psychiquement ils ont été effondrés et quand je leur rendais visite à la Santé, ils pleuraient.

9) « Les voyages forment la jeunesse », dit-on aux jeunes gens en les invitant à élargir leurs horizons. En Pologne, tout citoyen se doit de partir un jour à l'étranger en voyage organisé. Non pas tellement pour visiter les pays que pour trafiquer toute sorte de marchandises dans un sens et dans l'autre.

A nouveau moralement, cela n'est pas répréhensible dans la société polonaise. Mais cela est réprimé pénalement.

C'est ainsi que mon premier voyage « touristique » m'a amené, en 1962, à Moscou.

J'étais alors haltérophile et fréquentais un gymnase à Lodz, où s'entraînaient les membres de l'équipe nationale polonaise d'haltérophilie.

« Qu'est-ce qui se vend en URSS en ce moment ? » leur ai-je demandé avant le départ.

Ils voyageaient beaucoup et savaient tout ce qui se trafiquait dans tous les pays du monde.

« Des couvertures de lit », m'a dit l'un d'eux, vice-champion du monde. Prends avec toi des couvertures de lit. Il faut qu'elles soient très colorées, lourdes et cossues ».

« Et au retour ? »

« Au retour apporte des prothèses dentaires et des bougies de voiture. Les dentiers se vendent en Pologne cinquante zlotys, exactement dix fois plus qu'en URSS. Les bougies de même ».

Et me voilà à « faire du tourisme », avec les couvertures de lit dans un sens, et dans l'autre avec des prothèses dentaires et des bougies.

A l'aller, tout s'est passé sans encombre. Mais au retour, j'ai failli être pris. Une valise pleine de fausses dents et un sac de tourisme rempli à ras bord de bougies - j'ai été conscient du risque que je courrais. J'ai donc distribué aux autres participants de l'excursion (dont chacun trafiquait autant que moi, mais autre chose) une partie de ma « marchandise ».

Les douaniers soviétiques nous ont pris entre les feux croisés. Ils sont entrés en même temps, des deux côtés du wagon, et se sont mis à fouiller systématiquement toutes les valises. Très rapidement, ils ont commencé à confisquer les bougies et les dentiers qu'ils retrouvaient invariablement chez presque chaque « touriste » de notre excursion. A la fin, ils ont acquis la conviction que quelqu'un devait en transporter une quantité importante. Pour économiser du temps, l'un d'eux est passé dans le couloir, une bougie de voiture et un dentier confisqués à la main, en criant :

« Celui qui possède des bougies et des fausses dents doit les rendre ».

Certains en ont rendu. Pas moi.

J'étais placé exactement au milieu du wagon, de telle sorte que les douaniers venant des deux directions opposées se sont rencontrés dans mon compartiment.

« Mettez vos valises sur les bancs et ouvrez-les ! » a commandé l'un d'eux.

Ce que nous avons fait. Malgré le couvercle relevé de la mienne, on ne voyait pas tout de suite les boîtes des dentiers qui s'y trouvaient, car j'avais couvert pudiquement le contenu d'une mince serviette. J'attendais que mon tour vienne.

Mais l'attention des deux douaniers a été détournée. En effet, l'un de mes camarades de compartiment avait acheté à Moscou deux bagues en or, alors qu'il n'était permis d'en sortir de l'URSS qu'une seule. Les douaniers voulaient la lui confisquer pendant qu'il les assurait qu'il préférerait plutôt les mettre sous les roues du train que de leur en rendre une.

Entre-temps, j'ai fermé ma valise ainsi que mon sac et, discrètement, je les ai remis sur le porte-bagages.

« Tout a été contrôlé ? » a demandé l'un des douaniers, après avoir finalement, par la force, arraché la bague à mon voisin.

« Tout », ai-je répondu.

Ils ont jeté un dernier coup d'oeil circulaire sur le compartiment et, en voyant toutes les valises à nouveau fermées et rangées, ils sont partis.

Ainsi, j'ai été le seul de tout le wagon à ne pas avoir été contrôlé alors que c'est pourtant moi qui transportais ce qu'ils cherchaient depuis une demi-heure.

Par la fenêtre, j'ai entendu un garde-frontière soviétique affirmer à un membre de notre excursion :

« Si vous étiez la seizième république de l'Union Soviétique, vous pourriez trimbaler autant de fausses dents qu'il vous plairait ».

10) J'ai commis ce même délit un an après, en allant « visiter » la foire internationale de Leipzig, en RDA. J'ai emporté avec moi plusieurs paquets des cigarettes américaines que j'ai cachés dans les poches de ma veste, après les avoir précédemment aménagées à cet effet. J'ai vendu ces cigarettes sur place à des trafiquants locaux et, au retour, j'ai emporté avec moi une poudre pour blanchir le linge (« Blanke blink » ou « Blinke blank » - je ne me souviens plus) que j'ai revendu en Pologne avec un gain de mille pour cent.

11) Le troisième et dernier délit de trafic illicite que j'ai commis a été plus sérieux que les deux précédents.

J'habitais déjà la France et travaillais au Lido. C'est alors que trois fois de suite, j'ai transporté en Pologne des pierres synthétiques que j'avais achetées chez un grossiste, rue Réaumur, et au retour, avec l'argent ainsi gagné, j'ai emporté avec moi un petit tableau hollandais du dix-septième, que j'avais acheté à Lodz à un « collectionneur » qui avait tout d'un voleur. J'ai aussi rapporté quelques objets en argent, dont deux chandeliers du dix-huitième qui m'avaient été confiés par un ami, mais qui avaient été, j'en suis sûr, volés quelque part.

En transportant ces objets, je les ai « planqués » dans le train dans diverses caches pour ne pas être identifié comme étant leur propriétaire si les douaniers finissaient par les trouver.

Tout a été perdu car, en effet, ils ont découvert les caches et ont confisqué le tout, y compris mille dollars que j'avais mis à la hâte dans une brochure de propagande jetée dans le couloir, somme qui était pour moi, à l'époque, colossale.



La troisième fois, je suis revenu de Pologne avec une bague ornée d'un diamant de quatre carats que nous avons achetée avec un autre de mes camarades, et espérions revendre avec bénéfice, à Paris. La bague ne valait pas un clou car le diamant était jaune, et elle nous a fait perdre toute notre mise.

12) En ces temps de vache maigre, j'ai commis encore plusieurs petits délits, généralement de vol.

A ce propos, je reviens un peu en arrière, alors que j'étais encore étudiant à Lodz et à Varsovie.

Pour gagner un peu d'argent, j'ai souvent travaillé comme ouvrier dans diverses entreprises de l'Etat qui manquaient de main d'oeuvre non qualifiée. Je déterrerais ainsi les câbles électriques, travaillais comme terrassier ou déchargeais les wagons de charbon pour le distribuer ensuite avec un camion aux magasins d'une chaîne d'alimentation. C'était du temps où le chauffage, en Pologne, était encore le plus souvent individuel, et les magasins étaient chauffés au charbon. J'ai fait ce travail deux fois. A deux fois, j'ai volé une partie du chargement avec un comparse pour la vendre le soir à des particuliers.

13) En France déjà, j'ai souvent (cinq ? six fois ?) interverti les étiquettes sur les bouteilles de vin dans les grandes surfaces pour les payer moins cher.

14) Pendant un certain temps, j'achetais aussi à moitié prix du whisky pour ma consommation personnelle chez un loubard dont je savais pertinemment qu'il le volait à l'étalage.

15) C'est aussi en ce temps-là qu'il m'est souvent arrivé de passer « à l'as » dans le métro et de voyager sans billet. C'était plus de la resquille que du délit, mais le fait était là. Une fois, j'ai été pris. J'étais accompagné d'une fille, et nous nous sommes mis à fuir les agents qui ont fini par nous coincer. C'était à la fin drôle, et j'ai éclaté de rire. Ce qui a plu aux contrôleurs (à moins que ce ne fût la fille...), et ils m'ont infligé une amende minimum que j'ai scrupuleusement payée.

16) Parmi tous les délits de ma jeunesse, un seul a été puni. Celui que j'ai commis sur la personne d'un certain Ponté. Le seul homme à qui, vint ans après, je veux encore du mal et sur qui je me serais encore volontiers vengé si je pouvais le faire sans risque.

En 1968, les étudiants faisaient leur révolte. Moi, je cherchais du travail. L'idée m'est venue à ce sujet de fonder une petite entreprise de peinture d'appartements. Au noir, bien entendu. Plusieurs nuits de suite, je collais donc les affichettes sur les arbres et les murs : « Les étudiants font peinture de chambres ». Je ne savais pas encore qu'il fallait plutôt écrire « d'appartements » ni que si elle devait être effectuée par des étudiants, et non par des professionnels, personne ne se risquerait à la leur confier.

Le frère de Dziworski, Stéphane, exécutait les travaux, alors que je collais les affichettes et rendais visites aux éventuels clients pour marchander.

Quelques-uns se sont en effet laissés séduire par les prix risibles que nous leur demandions, et entre autres ce Ponté. Le frère de Dziworski a repeint son appartement, mais quand je suis venu le voir pour régler les comptes, Ponté m'a regardé droit dans les yeux et m'a répondu calmement :

« Je ne vous paierai pas ».

« Pourquoi ? »

« Parce que ».

D'abord, j'ai cherché à obtenir l'intervention de son chef de service au ministère de la Marine, où il travaillait, boulevard Montparnasse. Naïvement, il me semblait qu'un fonctionnaire qui a escroqué quelqu'un serait rappelé à l'ordre par son supérieur.

Après mes explications, le chef de service m'a répondu :

« M'en fous. Débrouillez-vous avec lui. C'est pas mes oignons ».

De son côté, le frère de Dziworski me pressait :

« Paie-moi ma part ! »

Alors je suis allé, avec deux garçons diplômés de l'académie des Sports de Varsovie, chez Ponté. Et nous lui avons cassé la gueule.

Hélas, si Ponté n'avait pas mon adresse, la racaille de frère de Dziworski l'avait. Contre la moitié de notre dû que lui a payé Ponté, il lui a indiqué où j'habitais. J'ai donc très rapidement reçu du commissariat une convocation, et j'ai été entendu par un commissaire qui, à l'occasion, a convoqué le frère de Dziworski. C'est ainsi que j'ai appris l'arrangement entre lui et Ponté.

Puis j'ai reçu une convocation du juge d'instruction au palais de Justice où je travaille aujourd'hui comme défenseur des délinquants, et j'ai été entendu par lui. Après ces auditions, plus de trois années se sont écoulées. En effet, le délit était mineur et rien ne pressait. Ce n'est qu'en 1972 que j'ai été jugé alors que j'étais déjà assistant à l'université. J'ai pris mille francs d'amende. Les faits étaient antérieurs à l'élection de Georges Pompidou à la présidence de la République, et ma condamnation a été aussitôt amnistiée rétroactivement en vertu de la loi traditionnelle qui suit une telle élection. Mon casier judiciaire numéros 1, 2 et 3 est donc vierge, mais l'infraction a bien été commise.

C'est la seule que je ne regrette pas. Et si je ne devais être puni que d'une nouvelle amende de mille francs, je l'aurais volontiers commis une seconde fois. Je n'ai jamais rencontré deux fils de pute pareils à ce Ponté et au frère de Dziworski. Et si je pouvais les écraser sous ma botte, je n'hésiterais pas.

17) Au moment où ont été introduits à Paris les appareils téléphoniques publics à monnaie (et non plus à jeton), on voyait parfois un groupe de jeunes tenir le siège d'une cabine. C'était une indication infaillible qu'ils avaient réussi à trafiquer l'appareil et téléphonaient gratuitement à l'étranger, chacun à son tour.

Je cherchais aussi un moyen pour téléphoner en Pologne sans payer. Il m'a semblé possible de bloquer le compteur de l'appareil avec un aimant, car un homme, qui se spécialisait dans ce genre des triches et de vols, m'avait assuré que ça marchait.

Je n'y suis pas parvenu. Tant mieux. Mais j'aurais pu être pris lors d'une tentative, un aimant à la main.

18) Ceci n'est pas non plus un délit mais une resquille : je ne compte pas le nombre de fois où j'ai appelé la Pologne pour de longues conversations avec mes amis et avec mes Parents à partir d'un poste de la faculté. Nous étions nombreux à le faire aussi longtemps que l'administration de l'université n'a pas compris l'astuce et, sur ordre du président, n'a pas débranché le 19 et le 16.

Vous me direz :

« Ceci n'est pas grave. Tout le monde le fait ».

Mais, mon cher Ami, c'est justement ce que je cherche à te démontrer : tout ce que j'ai fait, « tout le monde » le fait. Tous ceux que vous aimez, que vous admirez, qui vous paraissent exemplaires le font. Tous commettent, ou ont commis, de petits délits de droit commun.

La seule chose qui nous sépare, eux et moi, c'est que je raconte les miens car je serai mort quand tu lira ces pages et me moque de la honte dont sera couverte ma mémoire. Alors qu'eux n'osent pas dire les leurs.

Je le répète donc avec force : tous ces petits méfaits sont quotidiennement commis par vos parents, par leurs amis, par les politiciens qui nous gouvernent et par les PDG des grandes entreprises, par les écrivains, par les juges et par les chercheurs. Par tout le monde. C'est pour cela que j'affirme que tout homme qui a passé la quarantaine aurait mérité quelques années de prison si seulement il avait été pris sur tous les faits.

Quand donc, au nom de la « liberté », les gens défendent le secret de la vie privée, quand ils protestent contre le renforcement de l'appareil de police, ou stigmatisent les sociétés totalitaires, la raison en est prosaïque : ils exigent par là un petit espace où ils pourront nuire à la société sans encourir de peine.

LA LIBERTÉ, C'EST LA FACULTÉ ACCORDÉE AUX GENS DE COMMETTRE IMPUNEMENT DE PETITS DELITS.

*P. S. : Mais ce n'est pas tout. Car une fois entré dans la vie adulte, j'ai commencé à commettre des méfaits plus graves, correspondants à des articles plus sérieux du code.*

*Il me faut quelques jours pour me remémorer toutes les fraudes, toutes les falsifications de documents et autres délits fiscaux que j'ai commis depuis vingt ans. Il va falloir que j'y revienne ultérieurement pour terminer ma confession.*

16 IX 1987  
DR SARDEL

« Vient habillé comme un guignol, parano ou hystérique ? Dit ressentir l'envie de suicide le matin au réveil ».

L'infirmière entre dans le cabinet et prévient le docteur Sardel que sa voiture, mal garée, gêne. Il se lève et, avec un soupir, fait quelques pas vers la porte. Se ravise toutefois, revient sur ses pas, ferme mon dossier et le glisse dans une grande enveloppe comme celles des radiologues. Avant de quitter la pièce, il la place sur un meuble.

Il a tort de ne pas l'emporter avec lui, car une minute après je sors mon dossier de l'enveloppe et, rapidement, l'ouvre à la dernière page.

L'écriture de mon psychiatre est lisible et je n'ai pas de peine à déchiffrer les deux courtes phrases qu'il a eu le temps de noter depuis le début de la consultation. D'autant que je peux le faire calmement, puisque je sais qu'il en a pour un bon moment avant de revenir.

C'est toujours instructif de découvrir ce que pensent de nous nos prochains. Certains installent même à cette fin des micros, invitent des gens, engagent une conversation puis, sous un prétexte quelconque, s'en vont. Sûrs que la conversation glissera immédiatement sur eux à peine la porte refermée. Le soir, ils se régalaient de tout le mal qui s'est dit sur eux en leur absence.

Le docteur Sardel s'est donc demandé :

« Vient habillé comme un guignol, parano ou hystérique ? »

J'ai sur moi une veste Yves Saint-Laurent aux manches retroussées, dont les larges épaules sont rembourrées avec des épauettes. Les revers de mon pantalon noir sont aussi retroussés. Sinon, je porte un polo blanc assez banal et des chaussures classiques, presque neuves.

Le style de mes habits est celui que Ania m'a imposé et que j'ai fini par accepter. Un style « branché » du milieu de la mode. Certes, il y a du moi dans cette acceptation : je n'aurais pas cédé aux persuasions de ma femme « d'enfin t'habiller convenablement » si, à la fin, je ne m'y reconnaissais pas. Et je m'y reconnais car je déteste les costumes et les chemises blanches. Je déteste aussi les cravates. Oui, j'en ai une, c'est vrai, mais, depuis trois ans, je ne l'ai mise que deux fois. Mais je m'y reconnais aussi parce qu'on me flatte et qu'on me complimente dans mon propre milieu :

« Piotr est habillé par sa femme avec un très grand soin ».

Jusqu'à trente-cinq ans, je portais des jeans et des pulls. C'était mon genre. Je m'y trouvais bien : pas d'anonymat et un brin de jeunesse. Depuis que l'argent a fait irruption à la maison, le refus du costume est demeuré intact, mais le jean s'est mué en pantalon Girbaud « *dernier look* ».

Il faut être dérangé pour refuser, à l'âge de quarante-cinq ans, les habits des cadres. J'en conviens. Mais que faire ? Comme jadis je détestais les uniformes de soldats et de pionniers, je hais aujourd'hui ceux des énarques et des hommes d'affaires. C'est guignolesque, oui, je l'admets. Mais c'est comme ça.

Depuis je réfléchis : parano donc ? Ou... hystérique ? Et je n'arrive pas à trancher.

1 X 1987

## REQUIEM

Nous avons été aujourd'hui avec Ania voir, au cinéma Cosmos, rue de Rennes, le film soviétique *Requiem pour un massacre* (en traduction littérale du russe « *Va et regarde* ») de Klimov. Ce film a reçu le grand prix au récent festival de Moscou, et les deux critiques français qui ont été payés par l'ambassade de l'URSS pour ressentir un coup de coeur à son endroit affirmaient, comme le leur a demandé leur commanditaire, dans *Elle* et dans *Le Monde* qu'il est un pur chef d'oeuvre. Une forte publicité par les affiches dans le métro précédait le film, elle aussi financée par l'ambassade de l'URSS dont le cinéma Cosmos est une vitrine culturelle en France. Sur l'affiche se trouvait une image très significative, représentant quatre SS en train de se faire photographier, l'un d'entre eux pointait un revolver sur la tempe d'un garçon agenouillé devant lui. Pourtant, dans la très grande salle de ce cinéma, dix-huit personnes ont assisté au spectacle, nous y compris. Je le sais car je les ai comptées.

1) Sur le film lui-même il y a peu de choses à dire. A-t-il été « beau » ? Je crois plutôt qu'il a été tout simplement vrai. L'homme qui l'a fait a dû vivre ce qu'il a raconté, car le récit est trop authentique pour être monté à partir d'une fiction littéraire.

Deux scènes le dominent.

La première, c'est la réunion par les nazis des habitants d'un village biélorusse dans une église orthodoxe où ils seront brûlés vifs.

La seconde, c'est justement celle de l'affiche où, pendant ce massacre, quatre SS se font photographier par un camarade alors que l'un d'eux, comme je viens de le dire, tient son pistolet sur la tempe d'un garçon (le héros du film), qui est agenouillé devant lui.

Dans une ambiance de véracité, ces deux scènes me semblent pourtant édulcorées par rapport à ce qu'a dû être la réalité.

En commençant par la seconde, je suis étonné que, finalement dans le film, le garçon n'ait pas été tué par le SS qui se faisait photographier avec lui. Dans la réalité, c'est ce qui se serait passé. Une fois la photo prise, le soldat aurait sûrement appuyé sur la gâchette, comme il en montrait l'intention et, en partant, aurait encore à tout hasard donné un coup de pied dans le cadavre pour s'assurer qu'il était bien mort. Il aurait tué le garçon vite, presque en passant, comme on tue un moustique car on a été piqué et qu'on est pressé d'aller ailleurs. Or, de façon inexplicable et miraculeuse, après la prise de la photo, le

SS épargne le garçon et l'abandonne. Pour séduire le public occidental, pour qui tout doit respirer l'optimisme et se terminer bien, le metteur en scène a fait ainsi perdre au film une partie de sa crédibilité. En effet, de cette manière, il a réintroduit dans le récit l'espoir, une valeur clé des petits bourgeois. Pourtant, dans ce genre de massacre, il n'y avait jamais d'espoir. Tout le monde y passait, ne serait-ce que pour qu'il n'y ait pas de témoins.

La deuxième chose qui m'a gêné dans ce film, c'est qu'en brûlant vifs les villageois, les hitlériens se comportaient avec joie et bonne humeur, en riant comme si c'était pour eux nouveau et amusant. Pour la racaille humaine, libérée des freins et lâchée dans la tuerie, massacrer ses semblables est sûrement un bonheur. Mais je suppose que ce bonheur ne dure pas au-delà des trois premières fois. A la quatrième, dès lors que tuer se transforme en un devoir, il devient un dur labeur et cesse d'être drôle. Je suppose donc que s'ils en étaient à leur cinquième ou dixième village exterminé (six cent quatre-vingts ont été ainsi massacrés en Biélorussie durant la Seconde Guerre mondiale) les soldats allemands assassinaient non pas dans l'hilarité mais plutôt excédés, fatigués et pressés. C'était, en effet, un rude travail à accomplir que de tuer en masse des gens qui hurlaient, qui se traînaient, qui résistaient, qu'il fallait battre, contre lesquels il fallait hurler à son tour et les tenir en respect. J'irai plus loin encore : au-delà des dix premiers massacres, après la bonne humeur suivie de la fatigue et de l'énervement, a dû apparaître la méthode, l'organisation et le calme. Quand les victimes ne résistaient pas mais se laissaient faire, non seulement je ne m'imagine pas ces soldats riant à tout propos et sans propos, mais je les vois même sans passion et rationnels. Or justement, au dixième massacre, les gens ne résistaient plus à leurs bourreaux, car ceux-là connaissaient déjà les trucs pour ne pas les effrayer inutilement et pour ne pas les pousser involontairement à la panique. Enfin, et très logiquement, j'aurais préféré, que les soldats allemands, avant, au moment et après le massacre échangent des conversations ordinaires. Des conversations que mènent les fonctionnaires dans un bureau ou les ouvriers sur un chantier : au sujet de leurs familles, au sujet du mal qu'un tel ressent dans le dos depuis hier, ou au sujet d'un mini-incident qui est arrivé à tel autre ce matin dans les latrines. C'est ainsi que j'aurais mis en scène ce massacre. A la manière allemande : un morceau de travail, fait comme du travail, par des travailleurs. Méthodiquement, sans joie et sans sadisme, sauf pour les débutants qui s'enivrent et qui s'y donnent à cœur joie, mais pour les autres dans une ambiance de fatigue et de conscience professionnelle. Klimov les a présenté comme une horde sauvage ivre de joie, d'alcool et de bonne humeur. En cela il a fait perdre à cette armée son caractère unique dans l'Histoire. Car à la vérité, les soldats hitlériens étaient différents de tous les autres barbares qui les



avaient précédés. C'était des ouvriers et des fonctionnaires d'une énorme usine à tuer les hommes, organisée à l'instar d'une entreprise efficace et soucieuse de rentabilité.

2) Nous étions donc dix-huit personnes, ai-je dit, dans la très grande salle du cinéma Cosmos à regarder le film. Or, il y a quelques jours de cela, M. Le Pen, dans une émission radio-télévisée, a dit que les chambres à gaz nazies « n'ont été qu'un point de détail de la Seconde Guerre mondiale ».

Ma deuxième réflexion porte donc sur ce pays où le hasard de la vie m'a jeté.

Je l'envie. Car ce peuple n'a pas été massacré pendant la guerre. Les Allemands l'ont traité en nation conquise mais avec laquelle il faudra vivre à l'avenir. Une nation qu'il faut dès à présent ménager. Les Français ont souffert donc de pénurie et d'humiliations. Mais c'est tout. Très peu d'entre-eux (comparativement aux Juifs, aux Gitans et aux Slaves) ont été déportés et assassinés dans les camps de concentration. Ils ont donc collaboré massivement avec l'occupant et n'en ressentaient pas de remords. Le maréchal Pétain, vainqueur de Verdun, était là pour leur fournir l'alibi moral lorsqu'il serrait affectueusement la main à Hitler lors de la rencontre de Montoire. Les Français dénonçaient systématiquement les Juifs aux Allemands de façon organisée et institutionnelle. Leur police a fait elle-même une rafle en réunissant les victimes dans le « Vél-d'hiv », d'où elles sont parties vers les camps de concentration allemands.

Soit. Je crois même que les Français ont raison quand ils disent qu'à leur place tout un chacun aurait fait pareil. Mais ce qui me fait rire aujourd'hui, c'est le visage glorieux d'ancien résistant que revêt chacun d'eux. C'est à croire que chacun ici, lors de l'occupation nazie, a logé dans le grenier son pilote anglais, et que chacun a été sous les ordres directs de Jean Moulin. Et c'est avec un triste amusement que je regarde les quelques misérables scènes de films documentaires qui ont été tournés durant les dernières heures de l'occupation nazie à Paris, lorsque le soudainement vaillant peuple parisien s'est mis à chasser les occupants. Les occupants dont quelques milliers sont restés presque par hasard dans la capitale, entourée de toute façon par la division Leclerc qui, éloignée de quelques kilomètres de Paris, fonçait pour secourir les héroïques résistants pour le cas où les Allemands décideraient de se défendre réellement.

Telles ont été les heures (ou plutôt les minutes) de gloire de la « résistance » française.

Voilà le peuple heureux, dont le seul drame de la guerre a été le manque de beurre. Voilà pourquoi il est si peu loquace sur cette page de l'histoire. Voilà pourquoi, dans son pays, un Le Pen peut se permettre (et être cru par une partie

de la jeunesse) de dire que les atrocités nazies n'étaient qu'un « point de détail de la Seconde Guerre mondiale ».

Oui, rien d'étonnant donc que ces gens veulent aujourd'hui oublier tout cela et ne se pressent pas dans les salles de cinéma pour voir les films qui racontent la résistance des Russes, des Polonais ou des Juifs dans le ghetto de Varsovie en 1943.

3) Ma troisième réflexion, très similaire à la précédente concerne ce régime de morpions dans lequel je dois me gratter à longueur de journées entre les jambes tant ces bestioles mordent.

En ce moment, en France, débute la campagne électorale pour la présidence de la République dans laquelle toujours le même M. Le Pen (s'il obtient cinq cents signatures de divers élus) espère être candidat. C'est pourquoi il y a eu quand même dix-huit spectateurs (nous y compris) dans la salle. C'est pourquoi, enfin, on s'indigne quand même dans la presse démocratique-libérale du « point de détail » de M. Le Pen.

Mais c'est une indignation bien passagère. Des années durant, la propagande démocratique-libérale croyait que le mieux serait d'occulter le problème en le passant sous silence. Ainsi, il était interdit de discuter, de nier et de prouver les crimes nazis, car cette forme d'oubli était la moins coûteuse et la plus indolore. Cela est allé jusqu'au licenciement d'un journaliste de Libération pour avoir laissé publier dans les colonnes de ce journal la lettre d'un néo-nazi niant l'existence des chambres à gaz. Sinon, il était généralement fait silence sur cette époque et sur ces crimes car on ne s'indigne ici qu'en vue des élections. Le reste du temps, on fait des affaires.

Au lieu d'afficher leur brusque, incommensurable et très électorale « indignation », les supporters de ce régime dégueulasse feraient mieux de venir en masse voir ce film terrible et de le montrer gratuitement dans les plus grandes salles de cinéma de chaque ville du « monde libre », pour que chacun puisse et soit tenu d'en prendre connaissance. Là ils feraient sûrement davantage et plus sincèrement pour la vérité, que de hurler leurs bons sentiments au moment des élections. De même qu'ils feraient mieux et plus sincèrement (en déboursant enfin quelques francs) d'amener par trains entiers, gratuitement et régulièrement, les jeunes des « démocraties libérales » voir de leurs propres yeux Auschwitz et Treblinka.

4) Mais ce film est surtout pour moi l'occasion de dire précisément ce qui, depuis plusieurs mois déjà, s'amplifie confusément dans mon esprit : je hais la race humaine. Depuis un certain temps déjà, je me surprends à rêver,

notamment au volant de ma voiture où je suis le plus souvent l'objet d'agression de la part des autres conducteurs, que je tire sur tout homme qui bouge sur la chaussée, car je le prends pour une créature du diable.

Non, ce n'est pas encore de la folie. Sûrement non. Mais le rêve devient presque constant. Je médite alors de façon obsessionnelle l'expression de Gorki : « L'Homme, c'est fier ».

« Fier »... bigre !

Je n'en ai pas le moindre doute : sans chaîne, sans knout, sans prison et sans peur, chacun de nous serait capable de faire ce que les Américains ont fait à My Lai, les Français en Algérie et les nazis dans l'est européen. Il m'a fallu quarante-cinq ans pour acquérir cette profonde conviction. Mais elle est maintenant claire et sûre.

Qui peut alors avoir l'audace de dire que « L'homme, c'est fier » ? « Un chien enragé tenu en cage » - c'est fier ?

Un film, de la série B, que j'ai vu il y a deux ou trois mois à la télévision (*Justicier*, je crois) m'a permis de prendre clairement conscience qu'après avoir passé toute ma vie à rejeter catégoriquement la peine de mort, j'en suis désormais devenu un partisan. Le film d'aujourd'hui, pour sa part, m'a fait comprendre que si j'avais le sort de l'humanité entre mes mains et pouvais, par une explosion nucléaire, envoyer tous mes semblables chez Abraham, les enfants y compris (dans le film, le héros cesse de tirer sur le portrait de Hitler quand arrive à rebours la photo de celui-ci tout petit entre les bras de sa mère), je le ferais.

« L'homme » ce n'est pas fier. Oh, non !

6 X 1987  
NOUVEAU

1) Stern m'a enfin écrit en me demandant de reprendre contact avec lui. Après un an de silence ou presque se décidera-t-il enfin à acheter un tableau ? J'ai un besoin de son argent pour l'exposition à l'UNESCO.

2) La Division des Relations Publiques de cette Organisation a accepté de devenir le coorganisateur de l'exposition. Il m'a fallu faire du « forcing » pour amener M. Zablocki, le représentant permanent de Pologne (avec le rang d'ambassadeur et toutes les tares d'un apparatchik communiste, gris, terne et sans envergure) à venir avec moi rencontrer M. Hatori, chef de cette Division et à insister auprès de lui pour que l'UNESCO donne à l'exposition de février son label. Mais quand on est fonctionnaire dans son état, on le reste dans ses actes : M. Zablocki s'est montré effrayé quand je lui ai demandé d'aller un peu plus loin et de demander au rédacteur en chef du « Courrier de l'UNESCO » (paraissant en 34 langues et lu par un grand nombre de responsables de la culture dans le monde entier) que cette revue publie un article sur l'exposition de février avec la reproduction d'un tableau. J'ai pourtant obtenu auparavant l'assurance de la rédaction (en invitant à déjeuner M. Aïssa, le bras droit du rédacteur en chef M. Glissan) que l'article paraîtra dès lors que la délégation polonaise en exprimera le souhait officiellement.

« A quoi bon toute cette publicité ? - s'est écrié M. Zablocki visiblement agacé - Il y a plein d'expositions comme ça. A quoi bon faire tant de bruit ? »

Et il a refusé de se rendre avec moi chez M. Glissan dont le bureau se trouve dans le même bâtiment et au même étage que le sien.

Les fonctionnaires !

Pensez, Ami qu'en France, tout comme en Pologne l'art est au 8/10 dépendant des fonctionnaires qui achètent au nom de l'État et des collectivités locales, qui attribuent des subventions, qui organisent des expositions... Comment s'étonner alors que j'éprouve tant de difficultés à intéresser le Ministère de la culture et les musées à l'organisation des expositions de Beks à Paris ! Quelle terrifiante engeance pullule dans tous les Etats de l'Europe de notre deuxième moitié du XX ème siècle : les fonctionnaires de la culture.

3) La journaliste Claude Tournay, pigiste aux « Nouvelles de Versailles », qui a écrit un petit article à l'occasion de la tout aussi petite exposition que j'ai faite de 10 tableaux de Beks à la galerie « l'Evasion » à Versailles m'a contacté

pour se dire prête à écrire sur lui un texte « substantiel ». Elle est enthousiasmée :

« C'est une thèse qu'il faudrait écrire sur cette peinture » - dit-elle extatique.

L'inconvénient c'est qu'elle n'a pas où publier ne serait-ce que trois lignes de cette « thèse » et moi non plus.

4) J'ai reçu un appel téléphonique d'une galerie dans le Marais qui me propose de louer très peu cher son local pour une petite exposition l'année prochaine. Ils sont tombés sur l'un de mes catalogues et « seraient honorés » de pouvoir exposer Beks. Généralement, quand j'entends de telles propositions, à l'autre bout du fil se trouve un magouilleur qui cherche, en me flattant à faire une bonne affaire. J'y suis quand même allé. C'est une jeune sculpteur d'origine hongroise, Mlle de Faykod, qui tient la galerie. Elle fait en marbre des choses que je n'aime pas. Je l'ai trouvée un peu illuminée mais j'ai éprouvé de la sympathie pour elle et j'ai accepté le principe de sa proposition. Ses motivations sont simples et transparentes : en même temps que j'exposerai Beks dans sa galerie elle y exposera ses propres sculptures. Le loyer, payé par moi lui permettra d'autant diminuer ses charges. Je ferai probablement cette exposition en avril prochain et cela pendant 10 jours. Précédemment je la recevrai chez moi et lui ferai voir les originaux.

5) Tout comme j'ai accepté d'exposer trois tableaux de Beks à la Marie du VI<sup>ème</sup> arrondissement dans une exposition qu'organise un amateur d'art fantastique, Veilly. C'est un homme qui ne se contente pas de collectionner les tableaux mais fréquente le monde marginal de la peinture onirique et cherche à le promouvoir. Dommage qu'il ne soit qu'un simple cadre dans une entreprise comme je ne suis qu'un simple avocat, aussi désargentés l'un que l'autre. Il a vu toutes les expositions de Beks et m'a appelé il y a dix jours pour me faire sa proposition. Nous avons dîné chez lui. Son ton modéré et son esprit pratique m'ont plus.

6) En tout cas bien plus que ceux d'une certaine Eva Pape, que Beks m'a suggérée (tout en me mettant en garde contre elle selon sa vieille méthode qui lui permet toujours d'avoir eu raison quoi qu'il arrive) et qui prétend pouvoir organiser une exposition à New York. Ses lettres et ses appels téléphoniques sont une quintessence de la filouterie naïve qui compte sur l'imbécilité des artistes ou de leurs promoteurs.

« Je vous trouverai une galerie extraordinaire dans la V<sup>ème</sup> avenue. Ça ne vous coûtera rien. Vous n'aurez qu'à signer une garantie de 20.000 dollars

que vous paierez à la galerie au cas où aucun tableau ne se serait vendu - m'écrit-elle - Simple formalité, s'entend. Car bien sûr, vous n'aurez pas à la payer. Je vous vendrai tout. Je suis là pour vous le garantir. Je connais tout le monde ici et j'ai la presse dans la poche. Dépêchez-vous toutefois, vite, vite car il me faut vos tableaux dans deux mois. Après ce sera trop tard. Vite ! »

Tu parles ! Si je les lui envoyais elle ne dépenserait même pas un cent pour me les réexpédier tout en empochant ses 20 000 dollars.

7) Le 20 septembre dernier, dans l'émission « Pegaz » de la TV polonaise est passée mon interview faite au moment du festival de Cannes en 1986. Un an après ! Je suis content quand même.

8) Je mène en ce moment une « guéguerre » avec Beks sur un point important de notre contrat : celui des prix. Il veut m'obliger ou bien à les augmenter substantiellement ou bien à prendre l'engagement de lui acheter 17 tableaux à la place de 12.

« Car - écrit-il - ce que tu me paies m'a réduit à la misère. Le dollar a tellement baissé en Pologne... ».

Il crève donc de faim... tout en étant, avec les vingt mille dollars par an que je lui paie en moyenne l'un des hommes les plus riches de ce pays.

En principe je ne suis pas contre l'achat même de la totalité de ce qu'il peint et non seulement de 17 pièces. Mais je n'ai pas de moyens de mes envies. J'ai payé aujourd'hui ma dernière dette (à l'égard de Szydło) et n'ai que 7 mille dollars dans mon coffre pour payer Beks à la fin de l'année. Avec ce qu'il ajoute régulièrement « pour glissement inflationniste » (comme il le précise dans chacune de nos conversations téléphoniques) cela me fait 13 mille dollars et demi à déboursier le 31 décembre prochain. A quoi il faut ajouter les frais divers (notamment le transport des nouveaux tableaux de Pologne vers Paris). Au total 15 mille... Où les trouver ? En tout cas je ne peux absolument pas me découvrir et lui avouer mes nouvelles difficultés d'argent. Je connais à l'avance sa réaction après celle qu'il a manifestée l'an dernier quand j'ai fait la bêtise de lui parler à demi-mots de mes ennuis. Tu t'en souviens, Ami, que sans prendre la forme verbale aussi explicite que je lui prête elle revenait à dire :

« Coule tranquillement, Piotr, noie-toi mais réexpédie-moi mes tableaux et laisse sur la berge mon dédommagement. L'as-tu mis déjà de côté pour le cas où tu deviendrais insolvable ? »

Je lui ai donc écrit que nous discuterons de tout ceci pièce à l'appui, c'est à dire quand je verrai ce qu'il a peint depuis mon séjour en Pologne au printemps dernier et, parmi les tableaux qu'il a peint ceux qu'il entend me céder.

« On s'entend toujours quand l'un propose de la bonne marchandise et quand l'autre paie un bon prix » - je lui ai écrit pour l'enrager.

Ce faisant j'ai employé le seul langage que Beks comprenne : celui des épiciers.

Mais j'ai aussi exprimé là ma déception pour la précédente série de tableaux que j'ai amenée avec moi et que je trouve moyenne. Je suis inquiet de ce qu'il peint en ce moment.

Bien que je sache que ce n'est pas vrai, je raconte aussi méchamment que depuis qu'il est devenu mon salarié, Beks se roule les pouces, s'amuse avec ses caméras vidéo, et, pour satisfaire à son devoir de produire au moins 12 tableaux par an les fait à la hâte en trois jours. En revanche si le travail sur un tableau l'intéresse il s'y met et le soigne car il sait que de toute manière il pourra désormais le garder pour lui-même.

Il y a sûrement du vrai dans tout cela et, dans ses accès de sincérité Beks l'avoue lui-même. Mais j'exagère les choses à dessein en les simplifiant. Je le fais pour donner libre cours à ma rancune, depuis qu'il garde les meilleurs tableaux pour lui, et pour le reste fait de la peinture médiocre (du moins à en juger par la dernière série). Ainsi je l'ai prévenu que j'entends continuer à faire pression sur lui pour qu'à nouveau il me laisse choisir les tableaux que je désire et n'en retienne pour lui que ceux dont je ne veux pas.

10) La princesse de Monaco a refusé le don d'un tableau, tout comme l'ont précédemment refusé César, le Pape et Wajda.

Imbéciles, vous le regretterez un jour ! Et si vous mourriez avant que la gloire de Beks devienne universelle vos successeurs le regretteront !

« Quelle malchance - se diront-ils - que nos prédécesseurs aient été des cons ! Quelle malchance ».

11) Pour la deuxième fois en l'espace de trois jours je suis allé voir l'exposition de Bacon à la galerie « Lelong ». Immense peintre dont les tableaux se vendent 8 millions de francs pièce et dont il n'est pas nécessaire de faire la renommée. Pourtant, moins forts que ceux de Beks et moins beaux.

14 X 1987  
FUMIER

J'ai assisté hier au vernissage de l'exposition, et aujourd'hui à la présentation de films sur le théâtre de Szajna à l'Institut polonais. Lui-même y était présent, et bien sûr, j'en ai profité pour lui remettre un dossier sur Beks. Mon objectif était de le sonder pour savoir s'il serait prêt à participer à une exposition de plusieurs peintres polonais à Paris (si je parvenais à en organiser une). J'y songe en effet de plus en plus souvent, parce que je vois que partout où je propose Beks seul on me dit « non, merci ».

Szajna ne serait pas contre, mais on lui propose mieux. En effet Zadora veut lui organiser une exposition personnelle au centre Beaubourg.

Szajna semble être un homme agréable, intelligent et d'un contact facile. Il a aperçu Ania entrer en retard dans la salle d'exposition et, en quittant plusieurs personnes qui l'entouraient, il est immédiatement allé faire sa connaissance. Il est vrai que partout où ma femme entre, les regards se dirigent vers elle et plusieurs hommes se lèvent un peu de leur siège pour mieux la voir. Szajna doit aussi être sensible aux charmes féminins. Mais quand Ania lui a dit son nom, il s'est (m'a-t-elle dit) montré déçu en disant :

« Ah oui, je viens de faire la connaissance de votre mari ».

Et il est parti.

Un journaliste de la télévision s'est immédiatement approché d'elle en disant : « Nous nous connaissons, n'est-ce pas ? » et il s'est présenté.

Mais quand elle lui a dit son nom, il a... déguerpi à son tour.

Enfin, Zadora louchait constamment vers elle d'un regard gourmand.

« Si seulement je le voulais, mon cher, m'a dit ensuite Ania, tu aurais ton exposition de Beks au centre Pompidou comme un rien. Cet homme me regardait d'une telle façon que si je lui laissais ne serait-ce que toucher mon bras, il ferait n'importe quoi. Mais lui serrer la main me dégoûterait déjà. Il est horrible ».

En effet, c'est un petit bonhomme, avec des lunettes très épaisses, un visage vicieux et particulièrement laid.

Il y a trois ou quatre jours, j'ai reçu une invitation pour la cérémonie de la remise à cet homme d'une distinction du ministère de la Culture de Pologne, pour ses mérites dans la coopération culturelle franco-polonaise. L'invitation est heureusement venue trop tard pour que je puisse m'y rendre. Il valait mieux, en effet, que je n'y aille pas, car je ne me serais pas retenu et j'aurais provoqué un esclandre. Je serais prêt à sortir avec ostentation de la salle en demandant à haute voix à l'ambassadeur de m'en excuser et en profiter pour expliquer publiquement mon geste : pour faire à Varsovie une grande exposition « Paris



en quatre temps », cet homme était actif et se démenait comme un beau diable. Mais quand il s'agissait, en contrepartie, d'exposer des Polonais à Paris et, notamment d'exposer Beks, il n'était jamais là quand Mme Mlynczyk-Marszalek, alors directrice de l'Institut polonais, l'appelait.

14 X 1987

## TERREUR, REMORDS, ANGOISSES

Auschwitz et les fours crématoires, la police française et le « Vél d'hiv », les ghettos, le génocide arménien, Hiroshima et Nagasaki, les goulags sibériens, la terreur stalinienne, Kojédo en Corée, My Lai au Viêt-Nam, l'apartheid, les enfants du Biafra, l'oppression des palestiniens à Gaza, Pol Pot, le SIDA et Tchernobyl...

Et dans tout ceci, un art abstrait, officiel, aseptisé, stérile, des lignes harmonieuses et des taches placides dans un univers d'une sérénité hallucinante...

Dans le catalogue de Szajna, sur la première page figure sa photo en chemise, les manches retroussées. Et sur le bras gauche... un numéro tatoué.

14 X 1987

## MONSTRES

« ... Et en tout cas, Beksinski, c'est un bien meilleur investissement que les enfants ».

En entendant Ania faire cette profession de foi surprenante, j'éclate de rire :

« Quand les gens liront cela, ils se diront : « Ce sont des monstres ! »

Et c'est ensemble que nous en rions maintenant.

La réflexion de ma femme est venue en conclusion d'une conversation que nous menions sur l'étrangeté beksienne : comment une telle avidité d'argent et une telle absence des plus élémentaires sentiments humains peuvent coexister dans le même cerveau avec un aussi extraordinaire génie artistique ?

Car Beks, à nouveau, m'assaille avec des exigences d'argent et lance avec rage dans sa dernière lettre :

« Je n'ai plus de quoi subventionner ce business ».

Cette phrase me revient comme une rengaine et, à chaque fois que je me souviens d'elle, je suis rempli d'une envie irrésistible de l'étrangler. Depuis trois ans qu'il vit richement et tranquillement, sans devoir affronter les clients, sans devoir partager ses gains avec une Wahl ou avec un Nyczek, sans devoir faire mille gymnastiques pour échapper au fisc, et avec le salaire sûrement le plus élevé de Pologne (environ vingt mille dollars par an en moyenne, alors que le directeur d'une grande entreprise gagne entre cinq cents et six cents dollars par an), il a le culot de me dire : « je ne plus de quoi subventionner ce business »... Quand je pense à mes dettes, à mon travail non rémunéré depuis trois ans pour le lancer, et à mes dépenses pour le faire connaître ici...

Pourtant, Ania a raison : c'est un bien meilleur investissement que les enfants. Une telle entreprise, même avec un Beks pour partenaire, donne probablement plus de joie et cause probablement moins de peine que le plus adorable des gosses.

14 X 1987  
ESPACE CARDIN

Depuis quelques jours j'assiège les entrées des ventes publiques de tableaux modernes à l'Espace Cardin pour distribuer aux personnes qui y entrent des dossiers (les deux plaquettes en couleurs des deux expositions à Valmay, la plaquette des dessins et deux cartes postales : la « Madonne » et le « Berceau ». J'ai ajouté aussi l'annonce, sur papier à en-tête de l'Association pour la promotion de l'oeuvre de Beksinski, de la future exposition à l'UNESCO). C'est un beau dossier, dans une enveloppe blanche cartonnée. En préparer trois cents, y mettre plusieurs documents, les distribuer à trois cents personnes m'a coûté un travail physique exténuant et plus de trois journées d'occupation. Je suis « claqué ».

Mais je crois que cela paiera. En tout cas, après le public des galeries, qui connaît déjà Beks, et après l'échec complet dans la tentative d'y intéresser les critiques, il me restait à familiariser avec cette peinture le milieu des collectionneurs. Ceux-là viennent rarement dans les galeries et achètent essentiellement aux enchères. J'ai d'autant plus besoin d'eux que je serai bientôt sans un sou et incapable de monter une exposition pour vendre les tableaux de cette façon-là. Il faudra donc en mettre quelques-uns en vente publique. Ce qui est d'ailleurs inévitable, car tout peintre doit tôt ou tard se mesurer à ce public difficile et se voir attribuer une cote. Et là, pour ne pas mordre la poussière, il faut à l'avance, et de longue main, préparer le terrain. Je redoute cette épreuve de vérité, mais je suis optimiste quand même.

Je suis optimiste car tout d'abord j'ai vu hier deux tableaux de Giger, assez moyens d'ailleurs, se vendre à quarante mille francs chacun.

Or Giger est aussi « morbide » que Beks, encore qu'il soit, après les décors qu'il a fait pour le film *Alien*, de Ridley Scott et l'oscar qui lui a été décerné pour cela, bien plus connu dans le monde que lui.

Ensuite, parce que si dans deux ou trois ans Beks atteignait dans les ventes publiques des niveaux de prix comparables, cela me permettrait de trouver de l'argent pour éditer l'album et pour avoir de quoi continuer mon entreprise sans devoir collaborer avec Pou ou courir ailleurs pour trouver une galerie.

J'ai d'autant plus d'espoir qu'après avoir avant-hier distribué mes dossiers lors de cette vente publique à l'Espace Cardin, j'ai surpris quelques bribes d'une conversation que je voudrais être significative.

En feuilletant les documents, un homme expliquait à deux dames qui est Beks. Lorsque l'une d'elles a dit :

« Il faudrait une pièce spéciale pour suspendre ces tableaux ». (sous-entendu parce qu'ils sont « horribles » et on ne saurait vivre avec eux tous les jours).

L'homme, qui a manifestement rencontré déjà la peinture de Beks dans mes expositions a répondu :

« Beksinski, c'est absolument exceptionnel ».

Tirer une conséquence générale d'un tel propos serait puéril. Mais cette phrase m'a redonné l'espoir et une nouvelle raison de persévérer.

Et la roue a tourné...

Les mécanismes du krach sont simples. Depuis trois ans au moins, n'importe quel lecteur des pages économiques du Monde pouvait le prédire. Bien que l'économie ne soit que mon violon d'Ingres, et non pas ma spécialité, comme bien d'autres, j'ai prévu l'écroulement de la bourse. L'endettement des Etats-Unis, l'endettement du Tiers Monde et la montée purement spéculative des valeurs mobilières, qui n'avaient aucune commune mesure avec leur valeur réelle, ne pouvaient pas durer indéfiniment. Depuis trois ans, je l'ai tant de fois répété à Ania, en lui décrivant les raisons et les mécanismes du cataclysme qui nous attendait que, lorsque Wall Street a craqué le lundi 19 octobre au soir, Ania, qui était en pleine séance de défilé à l'Hôtel George-V alors que la nouvelle s'est répandue dans la salle, s'est écriée paraît-il à haute voix :

« Depuis trois ans mon mari l'annonçait ! »

Après plusieurs jours de baisse de la bourse, avec des faibles remontées par-ci et par-là, le mal semble déjà irréversible quoiqu'apportent les semaines à venir. Le malade n'est pas encore mort, mais il lui manque au moins un bras. Avec en perspective la crise de l'endettement international, qui pourrait amplifier la débâcle.

Alors ce soir, en rentrant à la maison, je me suis mis à décrire à Ania ce qui va probablement arriver et qui, à nouveau, semble facile à prévoir :

« Dans les semaines à venir, ce seront ceux qui manient l'argent qui risquent d'être les premiers touchés. Certains s'en réjouissent : « Bien fait pour vos gueules, spéculateurs ! » Ils se réjouissent un peu tôt car, si les financiers s'écroulent réellement, dans quelques mois ou années, ce sera le tour de ceux qui produisent. Ils manqueront de crédits car les banques seront déjà à genoux et ne pourront pas leur prêter d'argent. Ils n'auront plus de clients non plus car les gens n'auront plus d'argent pour acheter leurs produits. Et là pourrait venir le tour de petites gens comme nous : le chômage. Car les entreprises une fois touchées fermeront et les gens se retrouveront sans travail. Tu n'auras pas de clients et mon cabinet sera vide. Récession ».

« Et la conclusion concrète de tout cela ? » me demande Ania.

« Qu'il va falloir réfléchir à deux fois avant d'acheter de nouveaux tableaux à Beks. Autrement dit, je ne suis pas sûr de pouvoir le régler, du moins intégralement, en décembre. Cet argent que nous possédons dans le coffre et qui lui était destiné, nous pourrions en avoir un besoin absolu pour nous-mêmes dans quelques mois », je réponds.

« Bien dit ! Bien dit ! Il n'est même pas question que tu le règles, Ania est enchantée et surenchérit. Si ce que tu prédis se vérifie et si dans quelque temps nous risquons de nous trouver sans clients, moi sans défilés et toi sans tes divorces et tes successions, si de plus les gens désargentés refusent d'acheter les tableaux de Beks (et je te signale que déjà cette année-ci tu n'en as vendu qu'un seul à madame Afkhami qui ne t'a même pas encore payé), alors ça va être pour nous la débâcle ».

Je ne dis plus rien car je m'aperçois que je suis allé trop loin et que j'ai été trop explicite. Involontairement, je suis en train d'attiser chez Ania son ressentiment latent contre Beks. Stupidement, je donne des raisons solides à son désir, jusqu'alors trop timide pour se manifester ouvertement, de me voir rompre avec lui.

Serai-je d'ailleurs réellement réduit à rompre ? Je me refuse d'y croire. Car même si la rupture se faisait alors dans des conditions honorables pour moi (« tout le monde coule, alors il n'y a pas d'infamie pour moi à ne pas respecter mes engagements financiers »), ce serait la fin d'un rêve et l'éclipse d'un but essentiel de ma vie.

Je m'arrête donc de « prophétiser », car par vanité de « celui qui a eu raison », je suis en train de me priver de toute marge de manoeuvre à l'avenir. En effet, pour briller à bon compte sur un plan, je fournis à Ania des armes contre moi sur un autre. Au fond de moi, je ne m'imagine pas sérieusement abandonner ce que j'ai entrepris. J'aime trop ces tableaux pour accepter de tout laisser tomber à cause d'une stupide crise. En dévoilant devant Ania que la raison indiquerait que je ne paie pas Beks, je m'expose à ce qu'elle me le rappelle dans un mois, alors que nous serons tous les deux en Pologne.

Le soir toutefois, je reviens implicitement à ce même sujet :

« Regarde comment la roue a tourné. je dis. Depuis un certain temps, depuis que j'avais des ennuis, Beks refusait tous mes appels à l'amitié, à la solidarité et à la reconnaissance. Il me disait que nos relations sont des relations d'affaires entre des « business men froids ». Si dans deux mois j'étais effectivement réduit à rompre notre contrat, car mon « intérêt froid » l'exigerait, tu verrais comment il chercherait à exalter « notre amitié » et jouerait la corde sensible des sentiments. Tu te souviens aussi comment il refusait de baisser les prix des tableaux alors que le dollar grimpait vertigineusement ? Le voilà à glapir piteusement pour me demander de revaloriser son forfait, car le dollar pique du nez. Enfin, quand je m'enfonçais dans la vase, il y a un an et demi, tu te souviens de ce qu'il me faisait comprendre à mots voilés ? : « Noie-toi, Piotr, mais rend moi les tableaux, laisse-moi mon dédommagement et puis crève si tu veux ». Et là, c'est lui qui va se noyer, car même si avec la rupture de notre contrat il retrouvait la liberté de vendre lui-même ses tableaux en Pologne, il ne

trouverait personne pour les acheter. Avec la crise mondiale et avec les réformes d'assainissement de l'économie par Jaruzelski, bientôt personne n'aura assez d'argent en Pologne pour pouvoir s'offrir un tableau à deux millions de zlotys. Personne n'aura même un sou pendant un bon moment. Je suis sa seule planche de salut. Même si je ne me dérobe pas, quand il viendra me demander du secours, je ne me priverai pas du plaisir de lui répéter : « Noie-toi, noie toi, mais avant de te noyer... ».

« Tu vois ? Et la roue a tourné », j'ajoute après un moment pour terminer mon propos en entrant avec Ania dans notre appartement.



30 X 1987

## LECTEURS

Toute oeuvre littéraire est une demande d'amour.

Certainement, mais un amour de qui ?

Ceux qui vendent leurs oeuvres et en vivent doivent plaire à la masse. Mais pour qu'elle les aime, ils doivent lui apporter ce qu'elle désire et ce qui la fait avancer : un exemple à suivre, un espoir ou une promesse, un sentiment noble, qui donne un sens à son existence ou une valeur qui lui permette de supporter la vie.

C'est de cela donc que sont remplis les best-sellers, les discours des hommes politiques et les homélies des prêtres.

Moi, j'abreuve les gens d'insultes, traite mes proches d'hyènes et répands l'odeur du cloaque...

Justement : c'est parce que ce n'est pas l'amour de la masse qui m'importe. De mon vivant, je ne chercherai pas non plus de gains sur la vente de ma littérature. Mes « notes » ne seront publiées qu'après ma mort. Et si mon fantôme demande une reconnaissance, ce sera celle d'une poignée d'hommes qui ne reculent pas devant la lucidité. Lucidité qui puise sa substance dans l'immense réservoir de la vérité que la masse redoute, car elle lui fait perdre tout désir de vivre.

Les gens dont je cherche l'approbation sont une infime élite, indifférente au discours chrétien, humaniste et libéral, mais attentive à la complexité et au désespoir de la vie.

Voilà ceux dont je quête l'amour. Et voilà pourquoi je n'hésite pas à me montrer nu, avec mes boutons et mes eczémas, en décrivant le monde qui m'entoure en couleurs sales et sans attrait.

Si un jour la masse devait trouver du plaisir à me lire, si les critiques disaient un mot de louange de ma prose, cela signifierait que j'ai fait fausse route et que j'ai perdu mon temps à conquérir l'amour de ceux justement que je hais et méprise.

31 X 1987  
QUE FAIRE

Que faire ?

La précédente série de tableaux, que j'ai enlevée au printemps de cette année, était médiocre. Après le retrait par Beks, pour lui-même, de cinq réussis, il n'est resté des dix-huit tableaux dont un seul (« L'arbre vert ») qui méritait l'attention. Je croyais que c'était passager.

Depuis le printemps toutefois, trois personnes ont rendu visite à Beks et m'ont rapporté que la présente série était pire encore. Certes, aucune de ces personnes n'est « spécialiste ». Mais que m'importe l'avis des « spécialistes » alors qu'ils sont ici tous contre le principe même de cette peinture ? C'est l'avis du public qui m'intéressait et mes trois messagers le représentaient bien.

L'un des collaborateurs du fonctionnaire du Consulat de Pologne à Paris, Bietka, admirateur de Beks et originaire comme lui de Sanok, est ainsi allé le voir à l'occasion d'un voyage à Varsovie, sous prétexte de lui transmettre l'épreuve de l'affiche de l'exposition d'Orly. Quand, à son retour à Paris, je lui ai demandé s'il avait vu ce que Beks était en train de peindre, il m'a répondu :

« Repoussant ».

Je croyais qu'avant mon voyage en Pologne, en décembre prochain, pour enlever l'actuelle série, Beks ferait quand même quelques pièces de bonne qualité. Glinicki m'a prévenu par téléphone qu'il n'en sera probablement rien.

Enfin Kolodziejczyk est revenu de Varsovie hier et l'a confirmé :

« Sans intérêt ».

Pourquoi Beks le fait-il ?

Il ne le sait probablement pas plus que moi. Certes, il m'a plusieurs fois avoué qu'il se surprend lui-même à peindre ce qu'il espère me voir détester.

Plus même : deux fois au moins, il m'a dit vouloir me pousser ainsi à la rupture de notre contrat, sans devoir me dédommager. En peignant médiocrement, ou bien en ne peignant que les sujets les plus repoussants, il agit comme s'il voulait m'empêcher de vendre ne serait-ce qu'un tableau et m'obliger ainsi à baisser finalement les bras. Mais surtout, il se comporte comme s'il voulait m'enlever le plaisir de collectionneur qui m'anime dans mon action. Il l'a admis très ouvertement :

« Payer cinquante tableaux pour te dédommager pour la rupture, m'a-t-il dit plus d'une fois, m'emmerderait. Mais rien ne m'empêche de cesser de peindre, de peindre des sujets invendables et repoussants, ou enfin de peindre médiocrement. Alors c'est toi qui seras obligé de rompre ».

Au delà de la boutade et de la plaisanterie, cette méchanceté suicidaire qui l'anime est incontestable. Mais il y a en lui aussi un autre désir...

Il avait envie, depuis longtemps, de peindre sans auto-censure. D'abord pour donner enfin libre cours à ses obsessions. Ensuite pour pouvoir se concentrer sur quelques tableaux seulement, en traitant les autres comme des esquisses, recherches et tentatives. Il ne pouvait se permettre ni l'un ni l'autre tant qu'il lui fallait vendre lui-même ses tableaux pour vivre. Il devait peindre des sujets divers, en partie au-moins vendables et en tout état de cause toujours de bonne qualité, achevés et soignés. Maintenant, la situation dans laquelle il se trouve depuis quatre ans, assuré de sa paie à la fin de l'année grâce à notre contrat, et libéré de tout souci de chercher le client, lui a donné enfin l'occasion de réaliser son désir : se concentrer sur quelques tableaux majeurs en se « défoulant » sur d'autres qui seront traités comme des tentatives rapides et psychologiquement décompressantes.

Certes, il sait qu'ainsi nous allons nous noyer tous les deux. Mais s'il y a en cet homme un sens des réalités très poussé, il agit et reste en même temps animé par des pulsions irrationnelles et suicidaires. Tout en se félicitant de notre collaboration, qui lui permet enfin de s'acheter tout ce qu'il veut, il la hait car elle l'a transformé en « salarié ». Elle satisfait son extrême cupidité et lui assure l'aisance qu'il n'a jamais connue auparavant. Mais elle lui donne aussi la sensation d'avoir perdu sa liberté, à laquelle il tient et sans laquelle il ne peut peindre.

Que faire alors ?

La crise économique, qui risque de suivre l'actuelle crise boursière m'apportera les pires difficultés pour vendre ne serait-ce qu'un tableau. Car elle sera longue et pénible. Alors les gens non seulement ne pourront plus s'offrir des tableaux, mais certains n'auront pas de quoi manger.

Mes propres problèmes d'argent pour continuer les expositions de Beks pourraient s'accroître. Car, d'un côté, Ania va se retirer du métier de mannequin tôt ou tard, si la crise qui arrive ne la prive pas déjà de travail dans un avenir assez proche. D'un autre côté, il y a peu de chances de vendre dans une nouvelle exposition les tableaux que Beks peint actuellement. Leur côté gratuitement repoussant, dis-je, et parfois leur médiocrité (si j'en juge d'après la dernière série) condamne à l'avance toutes chances de les vendre et donc de trouver les fonds nécessaires pour d'autres expositions.

Vraisemblablement, le refus du « milieu » parisien se radicaliserait davantage encore si j'exposais ce que Beks crée en ce moment.

Enfin, et surtout, comment trouver en moi la passion sans laquelle je n'aurais jamais accompli un dixième du travail que j'ai déjà accompli ? Car si Beks commence à masturber exclusivement (et médiocrement) ses obsessions, en retenant pour lui les quelques rares tableaux réussis, comment me persuader que mon effort a un sens ? Comment trouver du plaisir à poursuivre ce que j'ai

entamé ? Comment supporter les cauchemars à venir après ceux que j'ai déjà supportés ?

« Une franche explication » avec lui ne donnerait bien sûr aucun résultat. Même s'il admettait mes raisons, deux jours après mon départ, la rancune contre moi et la volonté de pousser plus loin encore le risque de la catastrophe le reprendraient.

Seules les dures réalités de la crise et la mévente de ses tableaux en Pologne seraient en mesure de le ramener à la raison et l'obliger à adopter une attitude saine à l'égard de mes efforts, et à l'égard de l'ensemble de notre collaboration.

Mais quand cela arrivera, il pourrait déjà être trop tard. La rupture une fois consommée, si rupture il devait y avoir, nous ne pourrions plus tout recommencer un jour comme si rien ne s'était passé. Car la séparation serait douloureuse et se passerait sûrement mal.

Alors, Ami, que faire ?

3 XI 87  
EN BREF

1) « Je vous appelle juste pour la confirmation de ce que, d'après votre silence, je présume être une mauvaise nouvelle : M. Daulte n'a pas accepté... ».

« Oui, oui, c'est ça, hélas ! M. Daulte a regardé les documents et a dit qu'en France, ça ne marcherait pas. C'est une peinture difficile ».

« Tant pis. Merci Madame. Au revoir ».

« Au revoir ».

Je viens d'avoir cette conversation avec madame Carlier de la maison d'édition Bibliothèque des Arts, avec qui m'a mis en contact l'ancien attaché culturel de Pologne, M. Zaton.

Monsieur Daulte y est directeur mais vit en Suisse. Il devait venir à Paris ces derniers jours et, à cette occasion, Mme Carlier devait lui montrer tout le dossier de Beks pour un projet d'édition d'un album.

2) Hier, madame Ginoux-Bessecc du Salon de Montrouge a refusé la candidature de Beks pour son exposition d'art contemporain de 1988.

3) Le musée municipal de Saint Paul de Vence a accepté d'exposer Beks durant trois semaines mais... en hiver, c'est-à-dire alors qu'il n'y a personne dans cette petite ville de la Côte d'Azur.

4) A l'actuel Salon d'automne, où j'ai exposé « La baignoire », le tableau a été placé par les organisateurs de ce Salon à l'extrême bout du couloir, dans un coin où on ne le voit pas. Mais quelqu'un a quand même attaché un petit bout de papier à côté du tableau en y inscrivant le mot : « SUBLIME ».

5) Demain, je dois voir Stern et lui montrer quelques tableaux. S'il achète, je suis sauvé pour cette année et j'aurai de quoi payer Beks.

13 XI 1987

## HAINES

Je vous hais.

Vous le savez bien. Je vous l'ai déjà répété cent fois.

Je sais le petit rire que ma haine vous inspire. Une légère hilarité entre deux morceaux du beefsteak que vous mangez en demandant, la bouche pleine, à votre vis à vis :

« Avez-vous vu les contorsions de ce merdeux ? »

Je vous hais sans espoir et sans excuse. D'une haine qu'on a à l'égard d'un ennemi mortel à qui on ne pardonnera jamais.

J'ai besoin de cette haine. Sans elle, il faudrait que j'accepte l'inacceptable :

- qu'il ne peut y avoir de satisfaction dans la vengeance ;
- que la mort des tortionnaires n'apportera pas l'apaisement ;
- car ils seraient innocents alors qu'ils m'écorchent vif ;
- car il n'y aurait ni vertu ni péché ;

Ardemment, je veux croire que ma haine ne m'égare pas.

Il me la faut pour m'aider à traverser la vie et ne pas chercher ailleurs d'ultime refuge...

Je ne ressens de la sympathie pour autrui que lorsqu'il souffre.

26 XI 1987  
PISTONS 3

Un jour, le 13 mars de cette année pour être précis, en rendant compte de l'entrevue que je venais d'avoir avec Bernard Gouley, chargé de mission à Antenne 2 et bras droit du PDG de cette chaîne de la télévision Claude Contamine, j'ai commencé ma « note » par une question sarcastique :

« Suis-je enfin, moi aussi, bénéficiaire du système démocratique-libéral des pistons ? »

Aujourd'hui, je peux dire : « Très probablement, oui ».

Je rappelle les faits :

a) Après avoir écrit à Claude Contamine, mon ancien professeur de Sciences-Po, devenu aujourd'hui PDG d'Antenne 2, et après que Bernard Gouley, son chargé de mission m'ait reçu sur ordre de son patron, le dossier a été finalement transmis au chef du service culturel des informations, un certain Raymond Tortora. Sans savoir quoi que ce soit sur Beks et sans avoir manifesté le moindre intérêt pour sa peinture, mais simplement parce que l'ordre est venu d'en haut de le faire, cet homme m'a assuré, par sa secrétaire, qu'il enverra une équipe à l'exposition de l'UNESCO et passera le reportage aux informations. Ce que Gouley a confirmé par un mot envoyé deux jours après, en précisant toutefois que si les informations politiques du jour devaient être urgentes, le reportage ne passerait pas. D'où mon « probablement » de tout à l'heure.

Après cette heureuse nouvelle, que je mets toutefois au conditionnel, voici quelques généralités en rapport avec la promesse qui vient de m'être faite :

b) La question que j'ai posée le jour de mon rendez-vous avec Bernard Gouley pouvait passer pour de la provocation.

A tort.

A tort, car de plus en plus mon sentiment se confirme que la valeur de l'individu et de son effort, si elles ne sont pas sans signification dans ce système dit « démocratique et libéral » n'ont de l'importance que relative. Cent autres facteurs, ô combien plus essentiels y interfèrent, qui peuvent de la merde faire un objet de culte, ou d'un Van Gogh un suicidé de misère, d'abandon et de désespoir. Le système des pistons et du renvoi d'ascenseur en est un et, au sein des élites des décideurs, il joue un rôle capital !

c) Pour la énième fois, cette réflexion amère, que je ressasse d'ailleurs à longueur de mes « notes », me fait regretter les quinze années d'enseignement que j'ai données dans la plus prestigieuse école de droit de France, à des enfants de ministres, de conseillers d'Etat, de présidents de banques ou de sénateurs. Je leur enseignais les règles constitutionnelles et politiques, mais surtout morales du libéralisme et de la démocratie. Je le faisais honnêtement et avec fougue. J'ai même gagné l'estime d'un bon nombre d'entre eux qui, parfois plusieurs années après avoir quitté la faculté, y repassaient pour me dire à quel point mes convictions les avaient marqués.

Ce pour quoi je m'en veux.

Tout d'abord parce que j'ai ainsi contribué à former des adeptes d'un modèle social que je réprouve depuis que je l'ai personnellement pratiqué.

En second lieu, je m'en veux d'avoir manqué plusieurs occasions que me procurait ma position pour devenir l'un des bénéficiaires de la vaste combine libérale. Ainsi, je côtoyais ces jeunes gens anonymement et sans favoritisme (si ce n'est pour deux ou trois belles filles, un Noir ou un Arabe qui méritaient un coup de pouce). Je mesure aujourd'hui l'erreur que j'ai commise. Je constate combien mes étudiants avaient des parents puissants dont j'aurais pu me servir pour m'introduire dans leur milieu et bénéficier ainsi de leur appui. Dans l'un de mes séminaires d'aujourd'hui je découvre, par exemple, la fille (d'ailleurs fine et intelligente) de l'ambassadeur de France à Moscou et à Bonn. Dans un autre, un parent, remarquablement con, de Mme de Hauteclocque, député et membre de la famille du général Leclerc. Ou bien, dans un troisième, la fille, sympathique et effacée, de l'amiral Audrant. En organisant des sorties avec mes étudiants, pour dîner ensemble, je ne les interrogeais jamais sur leurs origines. Quelle erreur ! Depuis quinze ans que j'enseigne dans la forteresse de l'élite du pouvoir et de l'argent de ce régime « égalitaire », j'aurais pu me faire des amis puissants, alors que je n'ai même pas gardé leurs adresses...



26 XI 1987

## INFORMATIONS

Quelques informations sur les événements qui sont venus ces derniers jours, pour rendre plus bariolée la série noire qui ne connaissait plus de fin.

a) Une galerie modeste et sans renom, mais assez bien placée, en face de Notre-Dame, quai Montebello, Barm's, veut exposer Beks en automne 1988. Je dois déjeuner avec son propriétaire, M. Bost, la semaine prochaine pour discuter des conditions qu'il me propose. En tout cas toutes les charges pèseraient sur moi. La galerie me prendrait trente pour cent sur une éventuelle vente.

Ania est catastrophée. Elle trouve ce projet décourageant.

« C'est la fin, dit-elle. Les soldes ... Tout cet argent engouffré, et ton travail, et tes efforts pour rien, pour en arriver là... ».

« Mais que puis-je faire d'autre, je réponds, alors que Pou me réclame un prix (« cette fois-ci je veux gagner un max « - tu te souviens de ce qu'il m'a dit, non ?) absolument prohibitif ? Personne cette année, sauf Guity Afkhami, qui m'en a pris un, ne m'a acheté de tableau de Beks et je suis réduit à accepter toute proposition d'exposition, aussi déshonorante soit-elle, car je n'ai pas les moyens pour m'en offrir une digne de nos ambitions ».

b) Mon imprimeur, Jacques Sureau, a fait faillite. C'est pour moi une mauvaise nouvelle. Il était bon marché et correct professionnel. Avec sa disparition toutes mes futures publications sur Beks me coûteront vingt-cinq pour cent plus cher. Je serai aussi obligé de subir la collaboration d'un Mathan ou d'un Chouraki, qui, tous deux amicaux et sympathiques, m'ont laissé un souvenir pénible de travail médiocre, sans ponctualité, sans soin, que je devais surveiller continuellement avec des pertes de temps considérables car autrement il était négligé. J'ai d'abord abreuvé Sureau dans ces « notes » d'invectives pour avoir manqué notre premier rendez-vous. Mais par la suite, j'ai trouvé en lui un professionnel de bonne qualité. (J'ai presque envie de dire : « c'est pour cela qu'il a fait faillite... »). Dommage.

c) J'ai rencontré à l'exposition de ses tableaux, à la galerie Minet, place Beauvau, Seradour, peintre et membre du jury du concours de Monte Carlo, grâce à qui Beks a eu le prix de la Commission pour l'UNESCO de la principauté de Monaco au concours de 1987. Parmi les ektas que je lui ai montrés, il en a choisi deux que je devrais présenter à la sélection du concours

de 1988. Il me promet de faire son possible pour que cette fois-ci Beks obtienne le prix du Conseil Oecuménique (dix mille francs), et, peut-être, qui sait, une salle pour lui seul au Salon d'automne. Pour une fois pas de coup de piston, pas de recommandation amicale ni de « service rendu ». Car je ne connais pas Seradour et personne ne m'a « introduit » auprès de lui. C'est à la vue des tableaux de Beks à mon exposition que ce peintre, remarquable technicien mais auteur d'oeuvres décoratives, s'est émerveillé pour lui et m'a proposé de le faire participer au concours de Monte Carlo.

d) La mairie de Paris, comme celle du neuvième arrondissement (où l'an dernier, j'ai découvert une excellente exposition des peintres symbolistes), a refusé ma proposition d'exposer Beks.

Depuis que la gestion de Gierek l'a ruiné économiquement, et depuis que le syndicat Solidarité a échoué à le précipiter dans les bras de l'Occident, notre pays ne compte pas beaucoup dans le monde. Notre art et notre culture n'intéressent personne et cela durera tant que la force économique et l'espoir politique ne rehausseront à nouveau leurs attraits.

Comment vous remercier, Guity ? Comment vous dire toute la reconnaissance que j'ai pour votre contribution à mon sauvetage financier, pour votre coeur et pour votre soutien moral ? Si vous saviez l'importance que vous avez prise dans cette entreprise...

« C'est parce que j'adore sa peinture », dites-vous.

Oh, c'est bien plus que cela ! Car quand je me plains de Beks devant vous, c'est moi que vous soutenez :

« Il faut qu'il vienne à Paris, ne serait-ce que pour deux jours. Il faut qu'il se rende compte qu'il y a là de très grands artistes. Qu'il n'est pas le seul. Il faut qu'il sorte de cette espèce de prison dans laquelle il s'est enfermé dans sa propre tête et qui va nuire à sa peinture. Chaque artiste a besoin de contact avec d'autres artistes ».

Où en serais-je aujourd'hui dans mes efforts sans vous, Guity ?

Car au delà de votre amitié, vous m'avez aidé matériellement au moment où il le fallait. C'est vous qui avez acheté trois tableaux de Beks quand j'allais être étranglé financièrement et alors que personne n'en voulait. Et malgré les difficultés d'argent que vous traversez actuellement, quand, gêné je vous demande si vous espérez pouvoir me régler la dernière échéance du tableau de « La tête bleue » pour que je puisse payer Beks à Noël, vous me répondez simplement :

« On se débrouillera ».

Et je sais que dans cinq jours, l'argent sera là ; que vous me le remettrez souriante ; que vous irez ensuite avec Ania et moi voir un vernissage et que vous nous direz que vous nous aimez bien. Je sais que, quand Ania passera à la télévision le 23 décembre prochain, vous serez devant le poste avec toute votre famille, en serrant les poings pour que tout se passe bien.

Dieu ! c'est à croire que la terre est peuplée d'anges et de hyènes.

Oui. Pour une fois je ne me plains pas.

1) Pou m'a appelé hier pour me dire :

« Finalement, je crois que nous avons intérêt tous les deux à continuer notre collaboration ».

« Vous m'en voyez ravi », lui ai-je répondu.

Pou est pou et le restera. Il combine, il triche, il cherche à m'avoir. Mais Pou est gravement malade. Après les analyses qu'il vient de subir, il sait désormais qu'il a une sclérose en plaques avancée et que ses jours sont comptés. Il en ressent des angoisses et me les confie. A une certaine époque de ma jeunesse, j'allais voir des jeunes gens atteints de cette maladie pour leur faire la lecture lorsqu'ils ne pouvaient plus tenir un livre dans les mains ou pour leur rendre d'autres menus services. Je les ai regarder mourir à petits feux. C'était pénible. Pou me questionne parfois sur le temps que ça prend et sur les tout derniers moments.

Comme tout être viscéralement avide, même à l'article de la mort, l'appât du gain le perturbe.

A ce propos pardonne-moi, Ami, une digression.

Les vieillards et les moribonds m'étonnent souvent par leur soif d'argent alors qu'ils savent ne plus disposer du temps nécessaire pour le dépenser.

J'ai par exemple en ce moment pour clients un couple très âgé, propriétaire d'un pavillon. L'homme a quatre-vingts ans, la femme en a soixante-dix-neuf. Ils ont fait une mauvaise affaire en vendant en viager leur immeuble pour une somme qui, un jour après la vente, s'est avérée de quatre fois inférieure à ce que leur en offrait un autre acheteur. Depuis lors, ils se battent pour faire annuler la vente et pouvoir céder le pavillon au nouvel acquéreur. Ils n'ont pas d'héritier et si je gagne leur procès, ils n'auront personne à qui laisser l'argent ainsi obtenu. La procédure durera au moins deux ans encore.

« Nous serons déjà morts », dit, lucide, la femme lorsque je le leur apprends.

Mais le mari l'interrompt :

« Ce n'est pas une raison pour perdre le procès. Maître, il faut que vous gagniez. Vous aurez en plus de vos honoraires dix pour cent de la valeur de l'immeuble ».

Pour revenir à Pou : il est enfin d'accord pour me permettre de faire une nouvelle exposition chez lui, à l'automne prochain, à des conditions moins draconiennes que celles qu'il m'avait proposées en été. Je m'explique.

En juin dernier, en discutant avec moi de ce projet, il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit presque textuellement :

« Je regrette que lors de la précédente exposition je ne me sois pas arrangé avec vous sur un pourcentage. Je ne croyais pas que vous puissiez vendre quoi que ce soit. J'avais tort. Mais cette fois-ci, je veux gagner un maximum. Vous me paierez soixante mille francs pour la location de la galerie pendant un mois et demi. C'est à prendre ou à laisser ».

Il ne me servait à rien de geindre que c'était une somme colossale, deux fois plus importante que celle que je lui avais payée lors de la précédente exposition, et absolument hors de mes possibilités financières. Car cette fois-ci non plus, il n'y a aucune certitude que je parvienne à vendre ne serait-ce qu'un seul tableau pour couvrir au moins une partie de mes frais. Or, payer exclusivement de ma poche une soixantaine de milliers de francs, plus les frais de la publicité, des publications, des assurances, etc., serait pour moi impossible, à moins que je ne m'endette comme en 1985. C'est exclu. Je ne revivrai plus le même cauchemar.

« C'est à prendre ou à laisser, a redit Pou calmement. Vous avez bien vendu l'année dernière. Moi aussi je veux gagner beaucoup d'argent ».

« Pour un bel enterrement », me suis-je retenu d'ajouter.

« Tant pis. Je vais signer », ai-je répondu à haute voix.

Pourtant, quelques jours après, Pou s'est mis à dresser de nouveaux obstacles. Je suis persuadé que c'était pour me tenir en suspens. Tout comme je torture actuellement Beks par les incertitudes que je fais planer sur la « rallonge » qu'il me réclame pour la chute du dollar, Pou éprouve du plaisir à feindre « les difficultés ».

C'est d'abord seulement le rez-de-chaussée qu'il pourra me louer, dit-il, car le premier étage sera donné à Zaleski pour son « club de la Polonia ». C'est ensuite un homme « très riche » qui lui aurait proposé des « choses très intéressantes ».

A un certain moment, alors que pour la quatrième fois il remettait la signature du contrat à plus tard, car il « n'était pas sûr de l'avenir », j'ai eu l'impression que définitivement l'exposition de l'automne prochain n'aurait pas lieu. Les ennuis avec Beks (cf. infra) ont complété le tableau et je croyais que l'année 1988 serait pour moi perdue.

Donc, quand la galerie Barm's et la galerie Faykod m'ont proposé de faire de petites expositions peu coûteuses chez eux, je me suis accroché à cette chance comme à une dernière planche de salut.

Avant toutefois de leur donner une réponse définitive, j'ai appelé Pou pour une dernière tentative d'arrangement. Ania d'ailleurs insistait pour que l'exposition se fasse coûte que coûte à Valmay.

« C'est la dégringolade, s'est-elle écriée catastrophée en voyant les locaux très modestes des galeries Barm's et Faykod. Il faut que tu fasses une dernière tentative pour t'entendre avec Pou ».

Je ne me faisais pas d'illusion sur son issue tant j'étais convaincu, à tort, que Pou ne désirait plus d'exposition de Beks chez lui. Comme d'habitude, c'est quand je n'ai plus d'espoir de gagner que je suis le meilleur dans la négociation : mon ton sans passion et mon sourire résigné, lorsqu'ils succèdent à des accès d'agressivité et d'arrogance, dont j'abreuve préalablement mes interlocuteurs, ont sur eux un effet sédatif. D'une voix sincère et amicale, j'ai assuré Pou que je préférerais de beaucoup faire mon exposition à Valmay, car le public associe déjà Beks à cette galerie, dont l'emplacement, rue de Seine, est en plus incomparable. Mon ton était, dis-je, serein. Je n'avais pas l'espoir de convaincre Pou et c'est peut-être pour cela que je l'ai convaincu. A moins que cela ne soit dû à sa crainte de me voir effectivement aller chercher mon bonheur ailleurs...

Pour ce qui est des modalités du contrat, je lui ai proposé ou bien un fixe de trente mille francs pour six semaines de location ou bien un pourcentage de trente pour cent sur les éventuelles ventes. La seule chose que j'ai exigé fermement était la signature du contrat avant Noël pour pouvoir donner au plus vite une réponse aux deux autres galeries.

« Je réfléchirai », m'a répondu Pou.

Et hier, il m'a appelé pour me dire la fameuse phrase de fraternité dans l'action.

Ce combinard part en Pologne dans deux jours. Il m'a donc appelé au tout dernier moment pour trouver dans son départ le prétexte à ne pas signer tout de suite, tout en m'interdisant ainsi de conclure avec Barm's et Faykod. Il marche à peine, titube et tombe souvent car ses jambes sont déjà atteintes par la maladie. Toutefois, il part pour Cracovie, où la seconde femme de son père est décédée, pour le réconforter et lui tenir compagnie pendant quelque temps. Je sais qu'au retour il fera tout pour ne pas signer le contrat le plus longtemps possible et me tenir ainsi en main et en haleine. Son calcul est clair et sa vengeance pour toute la bile que j'ai déversée sur lui se voit à l'oeil nu. Mais au fond, je crois que la solution que je lui ai proposée satisfait sa cupidité. J'ai donc le sentiment qu'il finira par signer. Il hésite seulement sur l'option à choisir. En effet, il est ballotté entre la prudence et la faim de l'argent. Tout comme Beks, d'un côté il voudrait un fixe sûr et garanti, mais de l'autre il se dit :

« Et si cette canaille de Dmochowski vend ? Une coquette somme pourrait alors me passer sous le nez ».

Il veut donc associer une somme minimum qu'il recevra en toute hypothèse à une participation aux bénéficiaires. Finalement, j'ai accepté sa contre-proposition mais avec cette réserve que si par extraordinaire la vente devait être importante et étant donné qu'il exige, lui, un plancher, j'exigerai, moi, un plafond. Autrement dit, il touchera trente mille francs et, s'il y a des ventes, trente pour cent des gains, mais seulement jusqu'à la hauteur de cinquante mille francs du loyer. Bref il touchera entre trente mille (minimum) et cinquante mille francs (maximum).

La seule chose que je craigne est qu'il meure rapidement après la signature du contrat, mais aussi après avoir empoché une partie de la somme. Car il exige un acompte de quinze mille francs payable tout de suite. Je pourrais alors avoir des difficultés pour entrer dans la galerie qui risquerait d'être fermée le temps du règlement de la succession. Et je pourrais, bien sûr, mettre une croix aussi bien sur les quinze mille francs que j'aurai versés que sur mon exposition.

2) Mais ça va bien aussi, parce que j'ai enfin trouvé en moi l'envie et la force pour vider la querelle qui m'oppose à Beks.

Souvent, en effet, je me dis :

« Dieu, protège-moi de moi-même. Des autres, je m'en charge ».

Car dans sa dernière lettre, Beks m'a réclamé avec véhémence une révision des prix de ses tableaux à cause de la baisse du dollar. Elle était écrite sur un ton agressif qui m'a mis en rage. Celle que je lui ai écrite en réponse contenait deux versions. La première était aussi brutale que la sienne. Tout comme d'ailleurs la dernière « note » que j'ai rédigée à ce propos et dans laquelle je vomissais ma haine de ce rat. Mes deux textes étaient pourtant ridicules, car je n'avais pas les moyens de mes colères : je tenais trop à ces tableaux pour dire enfin à leur auteur que je lui souhaitais une mort douloureuse. Il n'était donc pas question d'envoyer cette première version de ma lettre, car il n'était pas question, pour une petite vengeance que j'aurais ainsi obtenue, et pour quelques dizaines de milliers de francs de « rallonge » que Beks me réclamait, de le pousser à rompre tout lien avec moi. Au moment même où je lui écrivais cette lettre, il était déjà évident pour moi que je ne l'enverrais pas. Je devais trouver un compromis même si je prétendais, pour faire enrager Beks, le refus de toute discussion.

Mais si je dis que « ça va bien » c'est aussi parce que j'ai trouvé les moyens de ce compromis : la réponse de Pou, dont j'ai parlé plus haut, me donne l'espoir de gagner vers la fin de l'année 1988 suffisamment d'argent pour avoir de quoi payer un supplément à Beks. Après m'être vidé de mes rancunes sur du papier, j'ai donc très sagement écrit une seconde version de ma lettre que

j'emporterai avec moi en Pologne. Elle est calme, réfléchie, conciliante, et contient des propositions réalistes.



12 XII 1987

## ETRE UN BON SS

Je n'ai jamais pu sonder le mystère de Auschwitz. D'autant que l'un de deux amis français que je me suis fait depuis vingt trois ans dans ce pays, Jacques conteste l'existence des chambres à gaz homicides, et cherche à m'en convaincre.

Peu importe. Pour moi les chambres à gaz homicides ont existé bel et bien même s'il n'y en a plus de preuves matérielles car tout a été dynamité. Trop de gens en ont témoigné pour que je puisse douter que des millions de Juifs, des Slaves et de Tsiganes y sont morts.

Mais comment les SS pouvaient-ils eux-mêmes supporter ça ?

Car frapper sans cesse, jusqu'à ce que le bras fasse mal ?

Rester dans la boue, sous la pluie, fouet à la main pendant des heures d'appel des détenus ?

Se réveiller à quatre heures du matin pour les sortir aux fins d'une exécution sommaire ?

Hurler jusqu'à s'enrouer ?

Pousser brutalement les détenus alors que s'approcher d'eux à un mètre de distance, c'était déjà risquer d'attraper le typhus ?

Et toujours penser comment faire mal, comment faire encore plus mal, comment faire mal jusqu'à ce que l'autre crève ?

Où ces gardes trouvaient-ils l'énergie nécessaire pour la persécution, alors que l'être humain aspire plutôt au désœuvrement, au repos et à la position couchée. Pourquoi se donnaient-ils tant de peine ? Il était tellement plus simple de tuer tout de suite, sans efforts inutiles, instantanément.

Non, vraiment Auschwitz restera pour moi un mystère...

Il y a quelque chose d'inexpliqué dans les récits des victimes. Quelque chose manque. Les livres que j'ai lus à ce sujet, les reportages que j'ai vus me laissent tous sur ma faim.

Je repose ma question : qu'on m'explique pourquoi se donner la peine de tourmenter les gens ?

Pourquoi perdre son temps en leur faisant déplacer des objets lourds dans un sens, puis dans le sens opposé et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il tombent d'épuisement comme je l'ai vu dans *La dernière étape* de Jakubowska ? Pourquoi leur faire traverser toute l'Europe dans des wagons à bestiaux, les tatouer, les habiller, mettre en place une énorme machine pour les surveiller, et tout cela pour les laisser ensuite improductifs à croupir sur leurs grabats couverts des poux, à ne rien faire, sales, affamés et malades, jusqu'à ce qu'il

crèvent du typhus et d'épuisement comme on le voit dans les documentaires de cette époque ?

Les Allemands nous ont généralement habitués à plus d'efficacité et d'organisation. La « solution finale » ne devait pas consister à épuiser les gens jusqu'à ce qu'ils meurent de maladie ou de coups reçus, mais simplement à les éliminer. S'il fallait tuer tous les Slaves, tous les Gitans, tous les Juifs, tous les pédérastes et tous les malades mentaux pour faire de la place à la colonisation aryenne en Europe, pourquoi se compliquer la tâche ?

Par plaisir ? Certes les innombrables guerres nous ont montré que certains (nombreux) adorent tuer leurs prochains dès que c'est permis. Mais même dans les guerres, il n'y a qu'une poignée des sadiques qui font durer le plaisir. Tous les SS à Auschwitz auraient-ils été choisis en fonction de leur prédilection pour la torture ?

Une seule fois j'ai vu un film soucieux des questions que je me pose. Il est vrai qu'il parlait d'un petit camp et non d'Auschwitz. C'était un film est-allemand dont je ne me souviens plus du titre. Je l'ai vu dans ma jeunesse. Dans le camp qu'il montrait, il y avait un bordel avec des putes. Les prisonniers travaillaient, dormaient et mangeaient. Lorsqu'un capo a tué un détenu sans raison, le SS qui l'a aperçu lui a demandé calmement : « Pourquoi tu l'as tué ? Il faisait bien son travail ». Puis il a noté son numéro et, très logiquement, l'a envoyé le jour-même à la potence pour sabotage. C'est aussi dans ce film que j'ai trouvé une petite scène réaliste : le haut-parleur appelait les numéros des détenus qui devaient être tués ce jour-là pour une faute quelconque. Ils devaient abandonner séance tenante leur travail et monter dans le camion qui les amenait sur le lieu d'exécution. Avant d'y grimper, un homme a dit par réflexe, automatiquement, à une femme qui était derrière lui « je vous en prie », et l'a laissée monter la première.

Tu me demanderas, Ami, où je veux en venir ?

Voilà où : je m'interroge souvent à savoir quel SS j'aurais fait si j'étais né Allemand, à Berlin en 1915.

Je suis instruit, comme l'ont été les cadres de la SS, tous composés de jeunes médecins, des jeunes architectes, de jeunes scientifiques, artistes, chercheurs et ingénieurs allemands.

Je ne manque pas de haine. C'est mon principal moteur d'action. Plus : c'est ma raison d'espérer. Tout au long de ces pages, j'ai décrit comment elle s'est accumulée en moi, brique par brique.

Je suis (ou bien j'ai été dans ma jeunesse) attentif aux thèses d'une idéologie totalitaire, même si elle était marxiste et non nazi. Je n'aime pas la démocratie, je méprise les élections et hais la presse dite « libre ». Je m'en suis expliqué.

Je suis violent. Je n'ai jamais fait mystère de mon goût pour la brutalité. Non seulement je refuse désormais tout dialogue avec les gens, mais j'estime qu'un coup de *knout* est un bien meilleur moyen pour réaliser mes objectifs qu'une explication ou une négociation.

Comme les SS, j'aime passionnément la nature et les animaux et, de loin, préfère voir crever mille de mes concitoyens dans un attentat que d'assister à la mort d'un chien abattu ou d'un cochon égorgé.

Je suis comme ces SS (du moins tel qu'on nous les décrit), bien plus sensible à l'art, à la beauté et à l'esthétique qu'à la souffrance humaine et à la mort de mes prochains.

Oui, j'ai maintenant toutes les qualités d'un bon SS. Elles me sont venues tard, mais désormais elles sont bien là. Sauf une : je ne comprendrais pas la logique de ma mission à Auschwitz si je devais y être affecté.

– Car ou bien mes esclaves devraient travailler pour moi (ou pour ceux que je servais) et alors sans pitié je les y forcerais. Toutefois ils seraient nourris, soignés et logés convenablement pour rester utiles.

– Ou bien mes ennemis (ou ceux de mes maîtres) devraient mourir et alors, sans états d'âme, je les ferais exterminer méthodiquement, proprement, rapidement et sans bavures. Tous, sans exception, passeraient à la chambre à gaz dès leur arrivée au camp.

Je comprends donc le principe de Majdanek et de Treblinka, car les victimes y allaient pour être tout de suite tuées.

Je comprends aussi celui du petit camp dont j'ai parlé, car il s'agissait là essentiellement de faire travailler les esclaves.

En revanche, je n'ai jamais compris la logique de cette énorme machine à tourmenter les gens qu'était Auschwitz.

Si on m'y affectait, je m'y ennuierais et demanderais mon transfert sur le front, même celui de l'Est.

« ... et puisque tu vas t'éditer toi-même, sans rien demander à personne autant dire les choses clairement ».

Alors je le dis : je hais la culture occidentale à la Molière, Renoir et Charles Trenet.

Voilà, c'est dit.

Parce que je hais l'art décoratif et l'art formel, tous deux dépourvus d'âme, de force, d'émotion et de vérité. Et la culture occidentale, c'est cela : le cinéma charmant à la René Clair, la peinture insipide et repoussante à la Chagall et un jeu plat, froid et ennuyeux des pures formes style Centre Pompidou.

Un art qui n'aurait mérité qu'une attention distraite et n'aurait qu'une petite fraction de rayonnement dans le monde si, derrière lui, ne se cachait pas la puissance économique et militaire de l'Occident, le poids idéologique des « démocraties libérales » et leur domination sur le reste de l'humanité dans tous les domaines.

L'art des vainqueurs est toujours un grand art.

Mais je le dis surtout parce que j'aime l'art expressif. C'est-à-dire l'art dont seules les cultures de l'Est et du tiers-monde sont encore porteuses. L'art de l'âme humaine, de ses profondeurs vertigineuses, de ses recoins où se tâpient l'angoisse et le désir de la mort, la compassion pour le destin humain et l'effroi devant la misère de l'existence : le Grand Art. J'aime Kantor et Szajna, Brecht et les expressionnistes allemands, j'aime Bacone et les grands cinéastes soviétiques, Gherman, Bondartchouk ou Lapouchinski. J'aime l'art qui, une fois vu, ne s'oublie pas un mois après.

D'autant plus qu'il disparaîtra à son tour des musées, des galeries, des salles de vente, de théâtre et de cinéma de l'Europe centrale et de l'Est avec leur occidentalisation progressive, et sera réduit, comme à l'Ouest, à vivoter clandestinement.

Car il ne manque pas en Occident d'immenses artistes. Le talent et le bon sens - dit-on - sont les choses les mieux partagées dans le monde. Mais l'art expressif en Occident survit en marge, en secret, et au prix des sacrifices quotidiens de ses créateurs. Il se répand par des circuits souterrains, excentrés, et n'émerge à la surface que sporadiquement. Des milliers de décideurs, fonctionnaires de la culture, critiques d'art, propriétaires des galeries, de salles de cinéma et de théâtre, commissaires-priseurs et éditeurs l'oublient ou même le discréditent.

Oh, heureusement, il y a aussi des exceptions et certains échappent au rouleau compresseur de l'uniformité réductrice de la culture occidentale. En

effet, il y a des créateurs expressifs qui ont émergé même sur le Sahara de l'art occidental. Il y a Ionesco, Beckett et Bergman. Il y a Appelt, Pina Bauche et Velickovic. Mais combien sont-ils ? Une poignée. Une poignée face à l'océan de l'art décoratif et de l'art formel.

Quand, en quittant l'Europe centrale, où j'ai vécu ma jeunesse entouré des grandes oeuvres expressives, j'ai débarqué dans ce paysage culturel lunaire, il m'a d'abord semblé qu'il y avait là un malentendu qu'il fallait « signaler aux autorités ». Bref, comme je l'ai déjà raconté cent fois, j'ai commencé à arpenter les couloirs des administrations, des galeries et des centres les plus divers pour les convaincre d'exposer, de montrer, d'inviter de grands artistes de l'Est, dont on n'a même pas entendu parler ici. Je me suis heurté à un mur de silence, d'indifférence et, à la fin, d'agacement.

Il m'a fallu du temps pour comprendre pourquoi il en a été ainsi. Mais à la fin j'ai compris.

J'ai compris car la vérité est évidente, et il suffit d'ouvrir les yeux pour la voir.

L'art en Occident est pauvre car, sous l'apparence de pluralisme, de dizaines de musées, de centaines de revues artistiques, des milliers de salles de cinéma et de théâtre, au delà des écoles, mouvements et styles divers qui s'y pratiquent il se réduit à deux courants seulement : l'un décoratif et l'autre formel. L'art expressif est ici quasiment absent.

Je ne définirai pas davantage là ces trois notions mais leur sens apparaîtra clairement dans la suite de ce propos.

Or, de nombreuses raisons concourent à réduire la culture occidentale à cette alternative binaire : l'art décoratif - l'art formel. Ce qui contribue à en exclure l'art expressif, c'est tout d'abord la recherche du profit de la société occidentale mercantile (1). Mais c'est aussi le repli sur soi de l'homme occidental qui l'empêche de voir la souffrance humaine (2). Même sa propre souffrance de l'époque de la dernière guerre ne le hante plus beaucoup (3). La laïcisation croissante de l'Occident, où la présence de Dieu se fait rare, laisse de moins en moins de place à l'intérêt pour l'âme, pour le mystique et pour la souffrance (4). En revanche la dévotion y fleurit. Son univers est peuplé d'idoles et de vedettes (5). Mais aussi le progrès des sciences et des techniques éveille l'optimisme et la foi en l'avenir. Alors à quoi bon parler des larmes, de la souffrance, de la misère et de la mort ? A quoi bon l'art expressif ? (6). La puissance et l'homogénéité de l'establishment culturel occidental s'opposent à leur tour aux manifestations de l'art expressif (7).

1) La première raison de la réduction de la culture occidentale à l'alternative entre l'art décoratif et l'art formel, c'est la recherche du profit.

La culture en Occident est l'objet de commerce. Elle est achetée par la bourgeoisie pour son propre compte et par l'intelligentsia pour le compte de la puissance publique. Toutes les deux la dominent car ce sont elles qui, indirectement, font vivre les artistes. Or la bourgeoisie d'un côté (a) et l'intelligentsia de l'autre (b) sont, chacune dans son apparente pluralité, quasi monolithiques et n'achètent chacune qu'un seul type d'art.

a) Ce que cherchent les bourgeois c'est d'orner les murs de leurs appartements par d'oeuvres « agréables » ou de se distraire avec des spectacles plaisants. Dans les deux cas, de façon inégale il est vrai, il leur faut des oeuvres jolies, gaies et optimistes. En un mot, décoratives.

De façon inégale - dis-je - car, fort heureusement, les différents types de création artistique ne sont pas à cet égard logés exactement à la même enseigne.

Le spectacle cinématographique, théâtral ou chorégraphique est encore le plus perméable au « Grand Art ». Même en Occident, on peut trouver des représentations expressives de grande qualité. Il y a les films de Kurosawa, les pièces de Beckett ou le ballet de Pina Bauche. C'est que la rencontre de spectateur avec le monde noir de l'horreur humaine y est furtive et peu onéreuse. Elle ne dure qu'une heure ou deux, et ne coûte que le prix d'une place. Elle est donc acceptable pour la sensibilité bourgeoise, sa patience et son esprit économe. Il y a ainsi une motivation à créer de tels spectacles et à les montrer, car il y a une chance que les salles ne soient pas totalement vides.

Bien pire est la situation de la création plastique (sauf pour la photographie et pour la gravure dont le coût est moins dissuasif et reste à la portée des jeunes et des vrais amateurs d'art). Un tableau ou une sculpture doivent rester accrochés ou exposés en permanence aux yeux de son propriétaire dans son appartement alors que le prix de son acquisition est souvent élevé.

« Je ne pourrai jamais vivre avec ces tableaux accrochés chez moi ! » ; « Payer plusieurs milliers de francs et puis vivre avec ces horreurs ! » ; « Il faut s'entendre avec un tableau qu'on a payé cher et avec lequel il faut vivre tous les jours ». ; « Je ne pourrai jamais supporter la vue quotidienne de la mort sur mes murs », etc. disent les acheteurs potentiels.

C'est pourquoi il n'y a aucune motivation pour un artiste à proposer et encore moins pour un marchand d'art à exposer une telle création car les perspectives de récupérer l'argent dépensé sont faibles, sans parler du profit.

Au total, si les courants dominants dans l'art sont l'expression des forces qui assurent leur promotion, notamment par les achats des oeuvres, celle de la

mainmise de la bourgeoisie sur l'art contemporain se révèle dans cette esthétique décorative, jolie, optimiste et joyeuse. On la voit dans tous les salons des capitales occidentales, dans tous les cinémas et théâtres occidentaux : d'agréables paysages, des films et pièces à *happy end*, des concerts de musique plaisante.

b) A côté de la bourgeoisie, qui dispose de son propre argent, les temps modernes sont dominés par l'intelligentsia. C'est elle qui assure le progrès technique, scientifique et économique de l'Occident. Son rôle moteur de la société contemporaine est capital.

Pas très fortunée, elle ne peut influencer sur la culture toute entière par ses achats personnels car, si elle achète, c'est de petites pièces. En revanche, elle joue un rôle capital en tant qu'acheteur pour le compte de la puissance publique. Cela notamment en France où l'État, les musées, les établissements publics, les FRAC, les FNAC ou les centres culturels sont tous des gros acheteurs d'oeuvres d'art.

Grâce à sa position stratégique dans ce circuit commercial et étant donné l'importance de ces achats-là, dis-je, l'intelligentsia culturelle peut, mieux encore que la bourgeoisie, orienter le courant dominant dans l'art.

Méprisante à l'égard de l'art décoratif, étant donné son niveau d'éducation, elle pourrait devenir un allié de l'art expressif.

Il n'en est rien.

Tout d'abord parce que ses préférences vont à un art dépourvu de toute émotion, aussi bien béate et optimiste de l'art décoratif que pessimiste et tragique de l'art expressif. L'art de l'intelligentsia se veut purement formel, dépourvu de toute « anecdote » et de toute « littérature », par quoi il faut comprendre dépourvu de tout sentiment, aussi bien « positif », optimiste que « négatif », désespéré. Son symbole, c'est le carré noir sur fond blanc de Malevitch ou les monochromes bleus de Klein.

Cet engouement de l'intelligentsia pour l'art formel vient de ce qu'il reflète l'univers moderne dans lequel elle se meut : celui des sciences, des techniques et de la vie urbaine, des chiffres, des livres, des microscopes et des symboles chimiques. Un univers objectif qui, à l'opposé des religions et des idéologies, est dépourvu de toute émotion.

L'art formel opère la transcription du monde dans lequel travaille l'intelligentsia, dont elle décrypte quotidiennement les codes, dont elle reproduit les structures et démonte les mécanismes. Il suffit pour s'en convaincre de prendre n'importe quel livre d'informatique, de biologie moléculaire ou d'urbanisme, et de l'ouvrir lors d'une visite dans un musée d'art moderne ou d'un concert de musique moderne. On constatera immédiatement

la similitude qui lie ces deux mondes si étrangers apparemment, si éloignés l'un de l'autre.

La dynamique de l'art formel à son tour ne s'inspire pas des émotions mais des vecteurs des sciences, des techniques et de la vie urbaine, c'est-à-dire du progrès, de la recherche et de la construction. La démarche de l'artiste formel doit, aux yeux de l'intelligentsia, toujours « aller de l'avant », « ouvrir des voies nouvelles », « bâtir une autre réalité », « faire des expériences ». Autrement dit, elle doit obéir aux mêmes impératifs auxquels doivent obéir la science et la technique. Les ateliers des artistes modernes et les lieux d'exposition de leurs oeuvres sont comme des laboratoires scientifiques ou des bureaux d'études : on y « explore » les diverses possibilités pour faire « avancer » l'art et « construire » une nouvelle vision du monde.

Enfin, toute réflexion théorique sur l'art formel accomplie par ses commentateurs, tous les écrits circonstanciels et de fond qui lui sont consacrés, sont dominés par ces trois mots-clés : « recherche », « progrès », « nouveauté ». Trois notions exemptes de haine, de désespoir et de mort. Mais aussi exemptes de bonheur ou de joie. Trois notions neutres.

A ce titre, l'intelligentsia déteste tout autant le « petit art » que le « Grand », autant l'art décoratif que l'art expressif.

Il ne faut donc pas espérer de son côté, en tant qu'acheteur, producteur ou distributeur pour le compte de la puissance publique un quelconque intérêt pour ce dernier. C'est pourquoi les musées, les lieux de présentation cinématographique, chorégraphique ou lyrique qui fonctionnent sur les fonds publics sont, en Occident, si pauvres en oeuvres expressives.

La conclusion de tout cela est donc simple : puisque les clients ont des goûts déterminés, les vendeurs - créateurs et distributeurs - s'y adaptent. Ils ne proposent à l'acquisition que ce qu'ils peuvent espérer vendre. Voilà pourquoi la recherche du profit est le premier réducteur de l'apparente pluralité esthétique en Occident à sa profonde unité binaire : l'art décoratif, l'art formel.

2) Le second réducteur, c'est le repli sur soi de la société occidentale, dont les traits sont bien connus : l'égoïsme (a), l'individualisme (b) et la peur (c).

a) Notre égoïsme a cent fois déjà été décortiqué et mis à nu par les écrivains et par les philosophes. Nous le connaissons bien. Sauf qu'on ne l'admet pas de gaieté de coeur.

Nous sommes presque cinq milliards sur cette terre, dont moins d'un milliard vit convenablement en Occident et les quatre autres crèvent de faim un peu partout dans le tiers-monde. On nous les montre souvent dans des



reportages télévisés. Mais leur culture, née de cette misère, de ce désespoir et de cette mort, leur culture dominée par l'art expressif n'a aucune pénétration dans celle de l'Occident. Si les artistes du tiers-monde ne viennent pas en Europe ou aux Etats-Unis pour y créer des oeuvres décoratives ou formelles, nul n'acceptera de les exposer ou de les publier, car cela n'intéresse personne ici.

L'Occident se gargarise de grands principes humanitaires. L'establishment occidental parle à qui mieux mieux des « devoirs qu'ont les démocraties libérales à l'égard du reste du monde ». Mais l'Occident se ferme devant la culture de ces pays dominée par l'expression tragique, à l'image de la vie et de la mort qui y règnent. Il claque la porte à la manifestation culturelle du tiers-monde car elle ne le concerne pas.

« Je ne peux pas éditer, distribuer, publier cet écrivain. Je ne peux pas exposer ou proposer à la vente les oeuvres de ce peintre. Je ne peux pas mettre en scène les pièces de ce dramaturge. Car personne n'achètera, personne ne viendra, personne ne regardera. Ça n'intéresse personne ici » - vous dira-t-on si vous vous avisez de demander pourquoi il y a ici si peu d'art créé par quatre cinquièmes de l'humanité.

b) L'individualisme occidental a bien des aspects positifs. Il en a aussi de détestables.

C'est la seconde manifestation du repli sur soi de l'homme occidental et son manque d'intérêt pour l'art expressif :

Tout comme il ne veut pas voir la souffrance des quatre cinquièmes de l'humanité à ses portes, il n'aime pas beaucoup voir celle de son prochain qu'il croise tous les jours dans la rue.

Ainsi le degré de « civilité » d'un homme se mesure, en Occident, à sa capacité à souffrir en silence et à ne demander d'aide à personne. Selon les standards occidentaux, l'homme policé c'est celui qui garde pour soi ses états d'âme et ne perturbe pas la paix des autres par des manifestations bruyantes de son mal. S'il hurle au secours, il devient vite « indécent ». Il doit parler de la pluie et du beau temps. A la question « Ça va ? », il doit répondre obligatoirement « Oui, ça va », et surtout éviter les sujets « personnels ». Même menacé de mort, il serait de bon ton qu'il reste impassible. « Ne m'ennuyez pas avec vos problèmes. Vous serez gentil ».

L'art occidental doit à son tour refléter cette « discrétion », cette « pudeur » et cette « retenue » de la vie civilisée, urbaine, policée, et représenter des jolis paysages ou des compositions géométriques placides sur un fond neutre. En même temps, l'art expressif est qualifié d'« exhibitionniste », d'« explicite », de « criard ». Il dérange comme un bouton. Un art des sociétés inférieures et

des temps révolus, où les gens « primaires » ne se gênaient pour étaler sur la place publique leurs malheurs et où derrière le char funèbre marchaient les femmes louées pour pleurer et hurler de douleur...

c) Enfin, il y a la peur.

C'est la troisième cause du repli occidental sur soi.

Tout en se prétendant pluraliste et « ouvert » aux influences diverses, l'Occident reste hermétiquement clos à celle de la culture de ses ennemis de l'Est. Il craint ainsi de s'affaiblir politiquement dans la lutte qui l'oppose au communisme. Tout au long de la guerre froide, il s'est littéralement verrouillé contre toute influence culturelle de l'Est, à moins que tel ou tel artiste y mène « le combat pour la liberté ». Pour celui-là - dissident, refuznik, contestataire - il y a argent, salles, projections, distributions, galeries, prix Nobel. Rien pour les autres.

Or, ces « autres », ce sont souvent les grands artistes expressifs. Le pouvoir communiste en place leur donne son appui car, dans l'art qu'ils pratiquaient, il trouve, paradoxalement, l'une des justifications de sa domination. Décrire les horreurs de la barbarie, l'héroïsme de la lutte, la misère de l'homme opprimé sont des thèmes d'art expressif valorisant le pouvoir communiste qui se veut « libérateur ». Alors, il ne lésine pas sur les moyens.

Raison de plus en Occident pour ne pas entendre ces artistes et pour ne pas les laisser s'exprimer. Car les admettre l'aurait exposé à la pénétration culturelle de son ennemi juré et, ainsi, aurait pu l'affaiblir politiquement dans le combat contre son idéologie.

3) L'Occident a aussi la mémoire courte.

Non seulement il voit trouble la souffrance des autres nations mais le souvenir de la sienne ne le hante pas beaucoup non plus.

« Ces artistes sont-ils passés par Auschwitz ? » demande-t-on ici presque avec reproche - « C'est du passé. Il ne faut pas ressasser les vieilles rancunes. La vie continue ».

Certes, l'Angleterre n'a pas été envahie, tout comme ne l'ont pas été les Etats-Unis et, en France, on manquait surtout de beurre durant l'Occupation. Alors, au fond, de quoi se souvenir, n'est-ce pas ? Seuls les Juifs, les Gitans, les malades mentaux promis à la « solution finale » et les Slaves peuplant le futur Lebensraum, savent (s'ils ont survécu) de quoi est capable l'homme. C'est pourquoi leur art reste encore, quarante ans après, largement expressif.

Les mêmes quarante années qui, vécues dans la prospérité et dans le progrès, ont en revanche fait oublier au monde occidental son mal passager. Et

avec cet oubli, ils lui ont fait passer le goût pour la réflexion artistique sur ce thème.

4) La quatrième raison, c'est la mort de Dieu.

Toute la culture de l'Europe centrale et de l'Est, malgré la façade athée imposée par la domination communiste, est imprégnée de la présence de Dieu. Et avec Dieu, elle est imprégnée de l'art expressif pour lequel il existe quelque chose d'insondable, qui mérite une permanente exploration : l'âme humaine, le destin de l'homme sur terre et le sens de son existence.

Pour sa part, il y a bien longtemps que l'Occident, notamment européen, s'est laïcisé. Et, avec la disparition de Dieu, y a disparu l'intérêt pour le mystique, pour la douleur salvatrice, pour le désespoir de vivre et pour la promesse de rédemption. La souffrance, ici bas, n'est plus une valeur menant au paradis. Au contraire c'est une tare, c'est un défaut, c'est une faille. A quoi bon la valoriser par son expression artistique ?

5) Si Dieu et la religion se meurent en Occident, la mythologie et la dévotion y fleurissent.

L'Occident « évolué » et « rationaliste » est tout aussi ardent dans l'adoration de ses divinités que l'ont été les peuplades antiques dans la vénération des siennes. Tout ce qu'il y a de superficiel et de naïf dans la religiosité primitive a été transposé sur le modèle culturel occidental.

Ainsi, c'est à un vrai processus de sacralisation qu'on assiste, avec la déification des idoles (a), les révoltes des anges (b) et le triomphe des martyrs (c) :

a) Comme toute communauté de dévots qui juge ses saints par le degré d'onction reçu des mains des prêtres, la valeur d'un artiste dans le monde occidental ne se mesure pas à sa qualité intrinsèque mais à son « renom ». Autrement dit, elle est fonction du degré de reconnaissance qu'il aura acquis de la part des musées, des critiques d'art et des collectionneurs.

Un immense talent n'a aucune chance d'être accepté s'il n'a pas d'abord été « consacré » par les instances de canonisation de la culture officielle.

Comme les théologiens, les critiques doivent avoir écrit sur lui leurs exégèses. Comme les temples sur leurs autels, les musées doivent admettre ses oeuvres sur leurs murs. Comme les croyants, les collectionneurs doivent lui payer un tribut en achetant ses travaux. Les menus amateurs, pour leur part, sont invités à le vénérer sans avoir d'autres dieux avant lui.

Ce propos n'est qu'à moitié ironique, car cette attitude est bien réelle et répandue. Elle engendre des situations ubuesques : on écrira ici trois cent quarant livres sur X et on jouera pour la millième fois le concerto de Y dans un recueillement religieux d'une messe solennelle, parce qu'ils sont bien installés sur l'Olympe de la culture occidentale. Mais on ne dépensera pas un seul effort social pour voir ce qui se passe ailleurs même si, objectivement, il s'y passe des grandes choses.

Dans les musées occidentaux, dans les théâtres occidentaux, dans les salles de concert occidentales, on retrouve donc toujours cent cinquante noms standards de créateurs appartenant au Walhal culturel de l'art officiel. Toujours les mêmes. Chaque musée, chaque festival, chaque opéra leur érigea des statues, même s'il en existe tout à côté des bien plus talentueux. Dans chaque théâtre et dans chaque salle de concert, on entendra toujours les mêmes vedettes, jusqu'à la nausée. Toujours on retrouvera les mêmes noms à l'affiche, et toujours on s'extasiera devant les mêmes oeuvres, même usées jusqu'à la corde. Une atmosphère étouffante de rite qui pourrait faire croire qu'il n'y a en tout et pour tout que cent cinquante artistes de talent dans la culture occidentale contemporaine.

b) Toute dévotion a besoin du mythe sur la révolte des anges.

Dans la culture de l'Occident on peut donc toujours trouver un groupe (il en faut absolument un !), dirigé par un gourou. Il présentera aux infidèles un manifeste iconoclaste (absolument nécessaire !) et tous ensemble, ils vont « se révolter ».

« Ces artistes forment-ils un groupe, demandent les fonctionnaires de la culture et les critiques. Ont-ils publié un manifeste ? »

Puisque les impressionnistes ont formé un groupe, et que les surréalistes ont écrit un manifeste, puisque les uns et les autres se sont « révoltés », dans l'esprit moyen d'un décideur occidental, il faut absolument la reproduction de ce stéréotype. Sans quoi il ne donnera pas son coup de tampon sur le passeport artistique et ne permettra pas de cette façon à un créateur de passer dans le cercle suivant de la sainteté.

c) Toute mythologie et toute dévotion requièrent des martyrs. Ils sont une preuve réconfortante que nous-mêmes méritons déjà le salut. Puisque nos ancêtres ont mis à mort l'homme pieux, ils ont été damnés. Nous en revanche, nous avons expié leur faute et avons canonisé le martyr. Alors nous méritons le paradis.

Ce modèle naïf et larmoyant dont a tant bénéficié a posteriori Van Gogh et les impressionnistes est servi à longueur de journées par les instances officielles occidentales : « Vous allez voir, la postérité les reconnaîtra ».

De cette assurance, merci. Elle ne me console pas. On pourrait, en effet, espérer que la rationalité prendra la place de la mythomanie et que l'intelligentsia occidentale reconnaîtra les talents parce qu'ils sont grands et non parce qu'ils ont souffert de leur vivant et parce que, de leur vivant, personne ne les a reconnus.

Quant au « petit peuple » des simples amateurs d'art, il serait mieux inspiré de se révolter lui-même contre le mythe de rédemption des artistes après leur mort que répand l'establishment occidental. Pour ma part, je préférerais qu'il accorde enfin de leur vivant son attention aux grands créateurs, sans attendre qu'après leur mort l'establishment culturel les sanctifie.

6) La sixième raison du monolithe binaire de la culture occidentale qui méprise l'art expressif et n'admet que l'art décoratif ou formel, c'est l'extraordinaire progrès des techniques et des sciences de ces cinquante dernières années.

A quoi bon pleurer sur l'âme humaine et sur ses blessures, alors que mieux que par toute religion et par toute révolution sociale la femme a été libérée par l'invention du détergent ?

Il ne se passe un jour sans qu'une nouvelle découverte médicale ne fasse reculer la souffrance et la mort dans l'univers occidental.

« L'art expressif, c'est du passé, dit-on ici. Un art décadent, qui nous renvoie au passé tragique de l'homme et à sa nature animale. L'homme occidental, l'homme d'avenir sera bientôt guéri de sa bestialité, de sa peur et de sa haine. Dans cinq générations, il oubliera la souffrance si ce n'est la mort. Où trouver de la place pour l'âme ? A quoi bon un art expressif ? »

7) En dernier lieu il y a l'establishment culturel occidental composé des décideurs (a), des fonctionnaires de la culture (b) et des critiques d'art (c). Apparemment multiforme, il est au fond monolithique comme un bloc de granite (d). Et il pousse à l'uniformisation de la culture occidentale d'autant plus qu'il est infesté d'opportunistes en tout genre (e). Il ramène au jeu bipolaire - art décoratif, art formel - l'apparente pluralité esthétique du monde développé.

a) L'establishment culturel, c'est d'abord les grands décideurs.

En effet, là où tant de facteurs culturels, scientifiques, technologiques et économiques imposent seulement deux types d'art, il reste toujours l'espoir que quelques grands décideurs culturels, placés au sommet de la hiérarchie politique et sociale, s'opposent à cette tendance nivelatrice ; qu'ils introduiront un vrai pluralisme ou ne serait-ce qu'un soupçon de pluralisme.

Bref, il reste toujours l'espoir que les individus éminents ont aussi leur mot à dire dans l'Histoire et peuvent contribuer à façonner une culture en s'opposant aux « forces profondes » qui la pétrissent.

Rien de tout cela.

Pour ne prendre que l'exemple français de ces deux dernières décennies, les préférences esthétiques d'à peine trois hommes politiques : Malraux, Pompidou et Lang, qui se sont succédés dans un laps de temps rapproché, les réalisations matérielles qu'ils ont entrepris successivement (le musée Picasso, le centre Beaubourg, etc.), les orientations financières qu'ils ont données étaient toutes faites au seul profit de l'art formel et de l'art décoratif, à l'exclusion de l'art expressif.

Autrement dit, elles ont joué dans le sens du nivellement, de l'uniformisation et de l'appauvrissement de la culture française de ces vingt dernières années. Pourtant, leur exemple aura encore longtemps des répercussions déterminantes sur l'action d'une armée de décideurs du niveau intermédiaire et inférieur et, à la fin, sur les artistes eux-mêmes.

Ainsi, l'espoir que les personnalités éminentes s'opposent à la tendance qui agite les masses et qu'ils introduiront un grain de révolte contre sa tendance à l'uniformisation et au nivellement s'est révélé vain.

L'explication en est simple : les grands décideurs culturels sont en Occident des hommes politiques issus des élections. En tant qu'élus, ils sont des otages du demôn omnipotent, c'est-à-dire des électeurs. Et les électeurs, c'est la bourgeoisie et l'intelligentsia.

S'ils affichent des goûts esthétiques « morbides », tragiques et tourmentés, ils passeront, aux yeux de leurs électeurs, pour des esprits chagrins, mal armés pour gagner les combats de la société moderne.

Comment imaginer la bourgeoisie voter pour un homme qui affiche une conception pessimiste du monde ?

Comment espérer voir l'intelligentsia donner ses voix à un leader qui ne croit pas au « progrès » dans l'art, mais s'adonne à des recherches insipides sur l'âme humaine ?

La démocratie est une idéologie et une pratique optimiste, combative, dominée par l'espoir et par la volonté de vaincre. Elle accepte mal les dirigeants qui ne le seraient pas. Et puisqu'elle possède à leur égard une arme dissuasive - les élections -, comment s'étonner que les grands décideurs

culturels en Occident se plient avec précipitation ou même anticipent sur ses préférences esthétiques ?

J'ajoute que la réduction de la culture occidentale à l'alternative entre l'art décoratif et l'art formel réside dans la nature même de la société démocratique. Car une telle société est fondée sur le consensus, c'est-à-dire sur l'accord de tous les citoyens sur quelques valeurs fondamentales. La tâche de tout politicien est donc de conduire et de renforcer ce consensus pour conforter la cohésion sociale. Introduire le vrai pluralisme menacerait de faire exploser la société et le consensus. Il n'est pas possible de gouverner une société réellement pluraliste. Dans la démocratie, le devoir des politiciens consiste à conforter ce qui unit les membres de la société et non à attiser ce qui les divise.

b) L'establishment culturel, ce sont aussi des fonctionnaires des musées et établissements publics nationaux et décentralisés.

Liés par le devoir d'obéissance hiérarchique, ils sont tenus de respecter la politique définie par leur chef de service, par l'organisme collectif dirigeant leur établissement et au sommet, par leur ministre et par le gouvernement. Quelle que soit leur sensibilité esthétique et quelle que soit leur attrait pour l'art expressif, ils ne peuvent pas s'écarter de la ligne politique tracée par leur administration.

Toutes les conversations dans des musées ou centres culturels pour convaincre leurs fonctionnaires de donner une place à cet art se soldent invariablement par cette incessante rengaine : « Nous avons une politique que nous devons suivre. Comprenez nous... Ce n'est pas que l'art expressif soit inintéressant. Mais nous avons défini une esthétique que nous défendons et nous ne pouvons pas nous disperser... » etc.

Mais qui défend une « politique », dit : appui, argent, commandes aux uns. Exclusion, silence, oubli des autres.

c) L'establishment culturel, ce sont enfin les critiques d'art.

Faute d'avoir l'appui des grands décideurs et des fonctionnaires, on pourrait au moins espérer que, dans ce régime de liberté, ceux qui ne sont pas soumis aux contraintes de l'élection ni au devoir d'obéissance hiérarchique gardent leur indépendance de jugement et accepteront d'apporter leur soutien à l'art expressif.

Absolument pas.

Cela car, tout d'abord, les critiques d'art gagnent peu. Mis à part une poignée de puissants et de réellement libres, ils sont tous plus ou moins liés à des revues, stations de radio, chaînes de télévision ou journaux. A leur tour, ils

doivent donc respecter le « profil » culturel de la publication pour laquelle ils travaillent. Quelques écarts leur seront pardonnés mais, s'ils persistent, à la fin, ils se feront rappeler à l'ordre. Car un journal, une chaîne de télévision ou une revue vivent du produit de leurs ventes et des annonces publicitaires. Et s'ils s'écartent du goût de la bourgeoisie pour l'art décoratif, ou du goût de l'intelligentsia pour l'art formel, à leur tour ils vont se faire rappeler à l'ordre par les lecteurs ou par les spectateurs qui cesseront de les acheter ou de les regarder.

d) L'establishment culturel occidental dans son ensemble, les grands décideurs culturels, les fonctionnaires et les critiques d'art confondus forment un bloc de granite sans faille.

Malgré leur nombre, malgré l'apparence de leurs individualités et de leur diversité, c'est une caste sectaire, uniforme et soudée par une identité de vues profonde et indéfectible sur l'art. Une caste liée par des intérêts similaires et souvent communs, par un réseau de connaissances, reconnaissances, recommandations et services rendus.

Tous ces gens sont issus des mêmes écoles, ont entendu les mêmes professeurs leur enseigner les mêmes goûts esthétiques. Ils ont lu les mêmes livres sur l'art et ont écrits eux-mêmes les mêmes thèses sur toujours les mêmes artistes. Ils sont quasi uniformes dans leur horreur de tout art autre que celui qu'on leur a enseigné : décoratif ou formel.

Ils se comportent comme des « apparatchiks » dont les pères ont gagné « leur » révolution, celle des impressionnistes et des abstraits et qui, aujourd'hui, ramassent les dividendes. Ils auraient tout à perdre si le courant s'inversait. Ils se sont eux-mêmes investis intellectuellement et souvent matériellement dans la promotion des arts décoratif et formel devenus ensemble l'art officiel. Leur carrière, leur renom, leur place dans l'élite dirigeante y trouvent sa garantie et sa justification.

L'impératif immédiat de ces gens, celui qu'ils n'analysent même pas mais qui, instinctivement, s'impose à leur esprit, c'est d'oublier, de passer sous silence, de marginaliser tout autre courant qui prétendrait à une place dans la culture occidentale.

Derrière le paravent du pluralisme des goûts artistiques, il règne dans l'establishment culturel occidental une uniformité profonde, ressentie spontanément, joyeusement, comme une communauté, comme une fraternité dans le combat, comme un acquis de la lutte esthétique victorieuse.

Pris individuellement, ses membres ont l'impression de leur liberté de jugement, de leur indépendance de goût et de choix. Dans leur masse et dans leurs actes, ils sont comme des soldats habillés dans un même uniforme,



animés par la même volonté, dirigés par les mêmes chefs vers le même champ de bataille. Ils n'ont pas besoin d'ordres, de circulaires ni de directives qui leur indiqueraient le chemin à emprunter. Il n'est pas nécessaire de les menacer de renvoi et de sanctions disciplinaires pour les écarts éventuels. Il n'y en aura pas. Sous la mince couche des polémiques qu'ils mènent entre eux, des petites querelles qu'ils se livrent et de préférences personnelles qu'ils affichent, ils sont en-dessous comme un bloc de granite : monolithique et sans faille.

Le consensus social sur les valeurs profondes d'une communauté est une bénédiction pour des politiciens. Il leur permet de la diriger pacifiquement sans devoir mettre derrière chacun de ses membres un policier, car tous ils marchent spontanément, volontairement et avec conviction vers les mêmes objectifs.

Le consensus culturel, en revanche, est une malédiction contre laquelle se brisera tout grand talent, toute grande originalité, toute grande contestation.

e) Enfin, sans porter cette fois-ci de jugements globaux sur l'ensemble de l'establishment culturel occidental, il y a une dernière réflexion à faire à propos des hommes qui le composent et elle est la plus amère. Elle ne concerne qu'une minorité des décideurs, des fonctionnaires et des critiques d'art. Et puis, je le souligne avec force, elle n'a rien de spécifique car elle s'applique à tout groupe humain, dans tous les milieux sociaux et sous tous les régimes politiques.

Certains d'entre eux sont des girouettes sans aucune philosophie esthétique. Ils iront là où cela leur sera socialement rentable, là où une récompense de prestige, de popularité, de respect ou d'argent les attendra. Une partie de l'establishment culturel occidental est ainsi faite de gens opportunistes pour qui le type d'art que pratique un créateur donné importe peu, dès lors qu'il est déjà renommé et se vend bien. S'il a été consacré, c'est qu'il est sûrement « exceptionnel ». Ils s'extasieront devant ses oeuvres même si, dans leur for intérieur, ils ne ressentent rien ou ont du dégoût pour le genre esthétique auquel il s'adonne. Combien y a-t-il de critiques d'art, de fonctionnaires de la culture et de grands décideurs qui sont des larbins, obséquieux à l'égard de l'art « reconnu » et arrogants à l'égard de celui qui ne l'est pas. Par exemple, tous ceux qui refusent en bloc l'art expressif mais s'émerveillent devant un Goya, un Munch ou un Bacon, parce qu'ils ont été consacrés par les musées et par les salles de vente, donc certainement « grands ».

La difficulté de promouvoir l'art expressif en Occident vient aussi en partie de ce que l'effet de snobisme et de mimétisme, qui est l'un des plus puissants moteurs d'adhésion d'une partie de l'establishment culturel à un courant esthétique donné, ne joue que faiblement en sa faveur. Mis à part quelques personnalités qui pratiquent cet art et qui ont réussi à grimper sur l'Olympe de la culture occidentale, il n'y a pas beaucoup d'artistes de cette tendance qui

auraient été « canonisés ». C'est pourquoi peu d'entre eux peuvent servir de « locomotives » pour entraîner derrière eux les artistes moins connus ou débutants.

Faute de grandes références une partie de l'establishment culturel occidental - celle qui n'adhère à un art que s'il est déjà reconnu, couvert d'honneurs, de louanges et d'émerveillements - ne suit pas et n'a que du mépris pour des artistes expressifs qu'elle « adorerait » pourtant dans le cas contraire, par simple effet de snobisme ou de mimétisme.

Quelle conclusion tirer de tout cela ?

Si personne ne veut me prêter de micro pour parler en faveur de l'art expressif, il ne me reste rien d'autre à faire qu'à bâtir ma propre tribune pour y tenir mon propre discours.

Ce qui, d'ailleurs, correspond à la logique de ce système : « Fais le toi-même ». Dans l'abécédaire de la liberté à la façon occidentale, cette formule est inscrite en lettres d'or sur le fronton de tous les édifices : *make it yourself*.

Pour cela, il faut des moyens que je n'ai pour l'instant pas. Mais un jour, je les aurai. Et alors, je pourrai haranguer les foules à volonté.

Au lieu donc de chercher à intéresser les uns et à obtenir l'aide des autres, au lieu d'écouter la langue de bois sur le « pluralisme occidental » et sur la « liberté en Occident », je dois éditer et diffuser moi-même mes propres monographies et ouvrir ma propre galerie où je pourrai accueillir les artistes expressifs que j'aime.

Et ce disant, je crois avoir dit les choses clairement.

## POST-SCRIPTUM

J'ai cessé d'enregistrer mes réflexions portant sur l'entreprise de « lancement » de l'oeuvre de Beks en Occident à la fin de 1987. Continuer n'avait pas de sens dès lors qu'avec le temps, il n'est intervenu aucun changement notable dans mes relations avec lui, ni dans l'attitude de l'establishment occidental à l'égard de sa peinture. Si je voulais continuer à prendre mes « notes », il aurait fallu que je me répète.

A la fin toutefois, j'ajouterai quelques détails qui, peut-être, intéresseront les admirateurs de l'art de Beks, et qui sont survenus après 1987.

Ainsi, en 1988, j'ai réussi à réunir la somme d'argent nécessaire pour éditer par mes propres moyens une monographie de trois cents pages consacrée à la photographie, à la sculpture, aux dessins et à la peinture de Beks depuis le début de sa création jusqu'à 1987.

En octobre de la même année, j'ai organisé une nouvelle exposition qui a joui d'un grand succès auprès du public mais d'aucun auprès des décideurs français. J'y ai vendu plusieurs tableaux et ainsi j'ai rétabli mon équilibre financier.

En 1989, j'ai décidé qu'il fallait aller plus loin et, pour me rendre enfin indépendant des autres personnes, j'ai décidé d'ouvrir ma propre galerie où les tableaux de Beks pourraient être exposés en permanence et où nous pourrions montrer, Ania et moi, des artistes « expressifs » que nous aimions et admirions. J'ai trouvé un local dans la rue Quincampoix à Paris, dans un très bon endroit car tout à côté du centre Pompidou. C'était une ruine inhabitée depuis des décennies. J'y ai fait faire tous les travaux nécessaires et l'ai ouvert en automne avec une exposition de Beks sur les deux niveaux (à la cave et au rez-de-chaussée). Après quoi, pendant six ans, la cave a été réservée exclusivement et en permanence à ses tableaux et le rez-de-chaussée servait à des expositions d'autres peintres, sculpteurs et photographes « expressifs ».

En 1990, un groupe de Japonais qui ont découvert la peinture de Beks par ma monographie m'ont acheté cinquante-neuf tableaux dans des circonstances rocambolesques. Ils ont monté de ces tableaux un musée éphémère à Osaka, après quoi ils ont disparus à tout jamais dans la nature.

Depuis cette époque, je pouvais me permettre d'acheter en gros tous les tableaux de Beks en les payant maintenant de 3 à 5 mille dollars (quinze à vingt-cinq mille francs) chacun, c'est-à-dire trois à cinq fois plus cher que ne le prévoyait notre contrat, car il l'exigeait en me menaçant de rupture.

Avec l'argent des Japonais, j'ai aussi édité une nouvelle monographie portant sur la création de Beks de 1987 à 1991. Comme la précédente je l'ai faite imprimer en Corée. En même temps, en couvrant la moitié du coût, j'ai

participé financièrement à l'édition d'une autre monographie, par la maison d'édition française Ramsay.

Entre-temps, j'organisais des expositions en Belgique et en Allemagne.

Puisque j'étais (malgré la vente aux Japonais) en possession de tous les tableaux importants (sauf un – *la mer avec le soleil*) des dix dernières années, j'ai décidé d'organiser une grande rétrospective en 1995/1996 en Pologne. Elle se composait de quatre-vingt douze huiles et acryliques, ainsi que de cinquante dessins, et s'est tenue au musée Episcopal à Varsovie, puis à Lodz, à Cracovie, à Katowice, et enfin au Musée national de Gdansk.

Mes rapports avec Beks se sont nettement améliorés avec l'apparition de l'argent des Japonais qui est allé principalement à lui en paiement de plusieurs tableaux. Quand cet argent a été dépensé une nouvelle crise s'est produite car je ne pouvais plus payer trois ou cinq mille dollars par tableaux. C'est pourquoi, en profitant du prétexte que je lui avais involontairement fourni en tardant, pendant quelques semaines, à lui régler les sommes que je lui devais, Beks, pour des raisons qu'il est seul à connaître, a rompu notre accord à la fin de 1994. Il a immédiatement mis ses tableaux en vente en Pologne à huit mille dollars pièce.

Avec la rupture du contrat d'exclusivité avec Beks, la première et la plus importante raison d'être de notre galerie a disparu.

Car notre but premier était de montrer ses tableaux au public parisien au fur et à mesure de leur création. N'ayant plus accès à sa nouvelle production, il nous aurait fallu nous contenter d'exposer à l'avenir les tableaux anciens. Ce qui ne nous satisfaisait pas.

Le second but de notre galerie était la promotion de l'art « expressif ». Or, cet art n'a aucune prise en France et ne ferait pas vivre notre galerie si elle devait se nourrir de la vente des oeuvres des artistes qui pratiquent cette tendance. Pendant plus de six ans de son existence, notre galerie n'a réussi à vendre qu'une seule petite gravure de Podolczak, trois petits tableaux de Starowieyski, deux petits pastels de Stasys, un tableau de Walczak, trois petits formats de Henricot, deux petits dessins à l'encre de Chine de Guenier et une sculpture de Brennen. C'est tout. Cela nous a rapporté environ quatre-vingt mille francs au total alors que la survie de galerie a coûté plus d'un million et demi de francs. Nous n'avons vendu aucune oeuvre de Szajna, aucun tableau de Czesnik, aucun tableau de Roussev (que nous avons exposé quatre fois), aucun tableau de Korczowski, aucune sculpture ni dessin de Jocz, aucun tableau de Rambier, aucune photo de Prouvost, aucune photo de Brackman, aucune gravure de Rozga, etc. Pourtant, c'étaient de grands artistes, et chaque exposition individuelle que nous leur avons consacrée durait plus d'un mois. C'est seulement grâce à l'argent des Japonais que nous pouvions faire vivre

notre galerie, déficitaire à cent pour cent, pendant un laps de temps aussi prolongé.

Pour la faire fonctionner à l'avenir, il faudrait, à la place de grands artistes « expressifs » qui sont invendables en France, exposer des artistes « décoratifs » ou « formels ». Et cela était exclu.

Pour ces deux raisons, nous avons décidé de fermer la galerie à la fin de 1995 après six ans de fonctionnement.

En revanche, la rupture avec Beks a rendu possible la publication de la présente, première partie des « notes » qui le concernent et qui, autrement ne pourrait être publiée qu'après la mort de nous tous.

Paris, le 27 septembre 1996

## Table des matières

INTRODUCTION	7
BARRET	9
KOŁODZIEJCZYK	10
EXPOSITION 1	11
DEJEUNER	24
TABASTE	26
KIOSQUE	27
HAZAN	28
DIVERS	29
NOEL 1985	30
FLAMMARION	32
MILLE DEUX CENTS FRANCS	33
SKORECKI	34
BESOIN d'ECRIRE	36
RECONFORT	39
ME TAIRE	40
AILLEURS	41
MERVEILLES	43
TROIS MOIS	44
CHEVALIER	50
ENIGME	51
CRITERES	53
CLE	56
MARTINIÈRE	58
CARPENTIER	59
MINIÈRE	65

QUOTIDIENNETE _____	72
PARANOIAQUE _____	75
GRIPPE _____	76
RANCUNE _____	77
TEXTE _____	79
ZALESKI _____	81
FELIXE _____	83
HUGNET _____	84
DELAGE _____	86
EXPERIENCE _____	88
PEINE DE MORT _____	94
PROJET _____	100
NOLAN _____	103
DISPUTE _____	104
MOTS _____	107
UNIFRANCE _____	108
ÇA COMMENCE ? _____	109
SUREAU _____	110
ABLATIONS _____	111
EFFORT _____	112
PISTONS I _____	114
C'EST VRAI _____	120
WAJDA _____	125
BREUTAUT _____	134
PRIX des TABLEAUX _____	141
MEMOIRE _____	143
REACTION _____	145
DEBAT _____	146

ACTION	147
LIBRE ARBITRE	148
LIBERATION	149
ASSURANCES	150
FRANCE	152
LE TOUT	154
AU JOUR LE JOUR	157
ENCOURAGEMENT	159
VANITE	160
PARADOXE	162
VERONEZE	163
PROFESSIONNALISME	164
RECHERCHE	166
PALAIS	169
S'EXCUSER	170
LIGNE DURE	171
ANGOISSE	172
UNE JOURNEE	173
ME PLAINDRE	176
CERTITUDES	177
AFFAIRE	178
DIRE LA VERITE	180
GENIE	182
FONCTIONNAIRES 1	183
SALE CON	185
CONSENSUS 1	186
REPONSE	187
CONSENSUS 2	188



FOUS _____	189
DIMANCHE _____	190
BANQUE _____	192
SUSCEPTIBILITES _____	195
SELTZ _____	205
1er Mai _____	210
LECHE-BOTTES _____	211
SOCIETE PLURALISTE _____	214
REPROCHES _____	217
BON SENS _____	223
L'EFFET DU TEMPS _____	224
COMPLAINTES _____	225
ZERO et NON _____	226
LETTRE à MES COMPATRIOTES _____	227
DE L'ART. 33 _____	231
SYSTEME _____	235
HERITAGE _____	237
AMIS _____	239
MORBIDE _____	241
METRO _____	242
GRANDS FILMS _____	244
SOUVENIRS _____	246
FONCTIONNAIRES ET PUBLIC _____	248
BROERS _____	252
LIBERTE 1 _____	255
LIBERTE 2 _____	256
RECOMPENSE _____	258
TERRORISTES _____	259

Cannes DEPLIANTS	262
Cannes FESTIVAL	263
Nice DISCOURS	265
Cannes JOUR de CHANCE	266
NARRATION	270
Cannes FIN DE CANNES	271
Cannes PRIX	275
Cannes POLONITÉ	277
NICE	279
Cannes CENSURE	280
Nice UTILITE	286
CONSEIL	288
PRESSE 1	289
NIHIL NOVI	291
AVOCATS ET JUGES	293
FIBAK	299
UNIVERSITE	301
ENTENTE	305
AUOCENSURE	307
PORTRAIT DE BEKS 1	308
RAS LE BOL	312
PLURALISME	313
DARBOIS	316
POLANSKI	318
CESAR	320
PARDON	322
SECTE	324
MOTIFS	327

CATHALA 1	329
CATHALA 2	331
IDENTITE	334
DEUX REVES	335
FURONCLE	338
CHARITE 1	340
LECTURE	342
ESPOIR DE VENTE	346
Mme AFKHAMI	348
ROQUES	350
CHARITE 2	354
DROIT	356
REPLONGE	358
BAGARRE	363
VENTE	369
4 VERITES	370
AMITIE	374
DANGER	378
CHARITE 3	380
Marbella ENFANTS	383
Varsovie NYCZEK	392
Varsovie PILISZEK	393
Varsovie REALITE	395
Varsovie PORTRAIT DE BEKS 2	398
Varsovie POLOGNE	442
BOGDAN	446
TRESOR	450
STRATEGIE	451

OPTIMISME	457
Madrid ETRE COMPLET	462
Marbella ECRIRE	464
Marbella HOMME D'AFFAIRES	479
TCHERNOBYL	483
POU	486
PLAINTES	492
TALENTS	493
BEKS VA MAL	494
HONNEUR	495
MEA CULPA	496
MANOEUVRE	498
AVIS	500
MORT ACCEPTEE	513
FOLTIER	515
SUICIDE 1	517
CRIS	518
VISITE	519
AVEUGLES	521
EMOTIONS	522
Szczecin ACCIDENT	528
VOEUX	531
ENREGISTREMENT	533
DE L'AMOUR 1	537
DE L'AMOUR 2 : POUR DIEU	539
DE L'AMOUR 3 : DE MA MÈRE	545
SILENCE	556
SOS 3e AGE	560

LIBRES REFLEXIONS	563
13 III 1987 PISTONS 2	568
Varsovie KEPLER	573
COMBINE	576
Varsovie MENACES	578
Deauville CHEMIN	583
RATS	584
PETIT PIOTR	585
CONTRAT	586
PRESSE 2	594
CHANCE	611
MEFAITS	612
DR SARDEL	623
REQUIEM	625
NOUVEAU	630
FUMIER	634
TERREUR, REMORDS, ANGOISSES	636
MONSTRES	637
ESPACE CARDIN	638
KRAK	640
LECTEURS	643
QUE FAIRE	644
EN BREF	647
HAINES	648
PISTONS 3	649
INFORMATIONS	651
GUILTY	653
ÇA VA BIEN	654

ETRE UN BON SS _____	659
ART EXPRESSIF 1 _____	662
POST-SCRIPTUM _____	677
Table des matières _____	680

